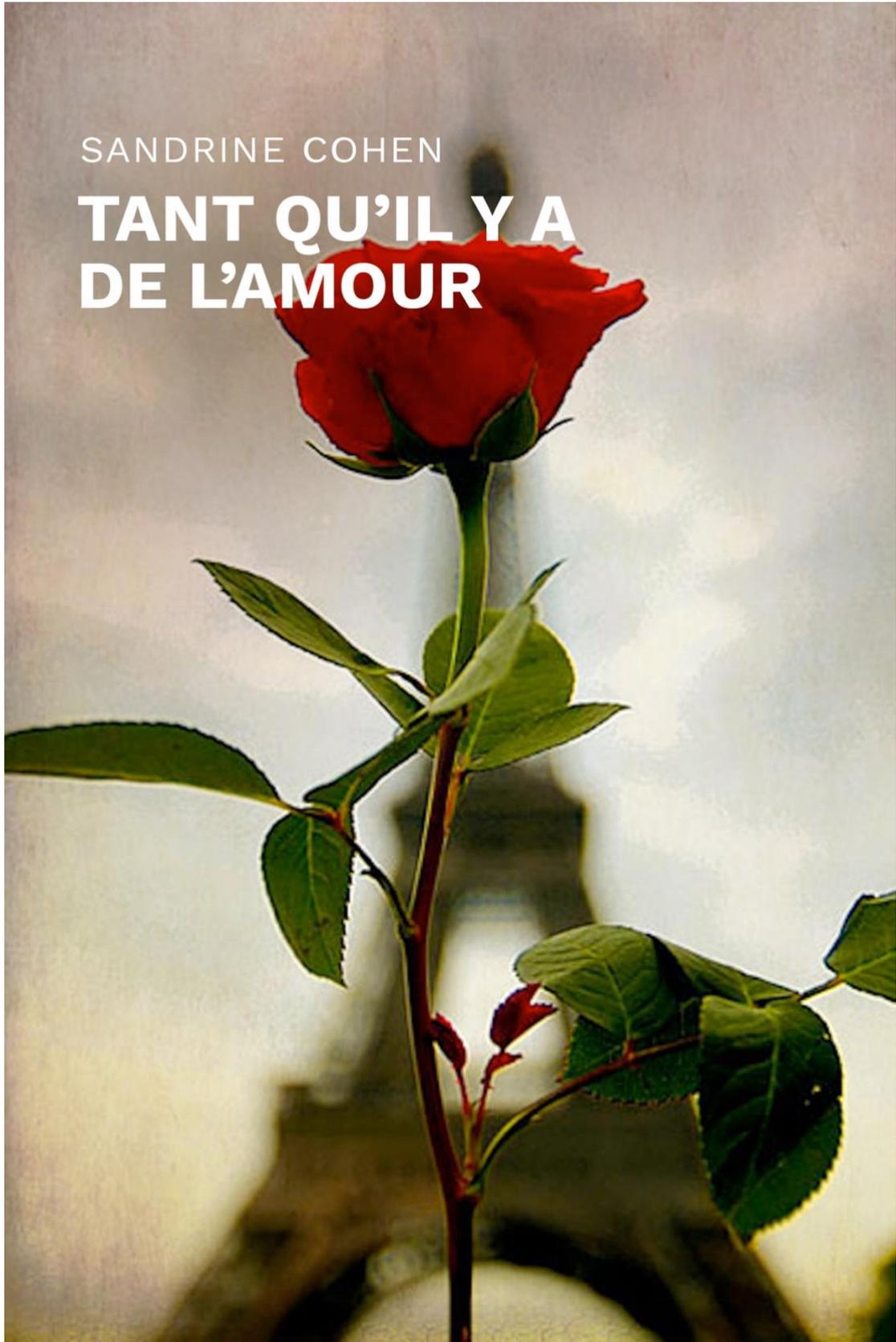


SANDRINE COHEN

**TANT QU'IL Y A
DE L'AMOUR**



Sandrine Cohen – 06 86 89 88 29 – sandrine@sandrinecohen.com

Il est 18 heures dans un pavillon de Saint-Denis, un joli pavillon d'ailleurs, un brin désuet et vétuste mais sympa, avec son bazar de vie ambiant et les restes des générations passées superposées en couches de papier peint. Suzanne a hérité ce pavillon de sa mère et sa mère de sa mère avant elle, c'est comme ça dans la famille, on se transmet le pavillon et le mal-être de mères en filles. Le mal-être ? Suzanne ne dirait pas ça et les gens qui la côtoient non plus. Suzanne est un bonbon. Suzanne est la vie. Quand elle rit, et Suzanne rit souvent, soudain, c'est comme si le ciel s'ouvrait, direction le paradis. Suzanne éclabousse ceux qu'elle aime de cette joie à nulle autre pareille. Et pourtant. Pourtant, souvent elle s'absente. En elle. Elle disparaît au fond du trou de sa cachette, tout à l'intérieur d'elle. Tout à l'intérieur d'elle, comme une boîte noire dont elle n'a pas la clé mais qui contient toutes ses souffrances passées. Et les souffrances de sa mère et de sa mère avant elle. Mais ça, Suzanne ne le sait pas. Elle est juste fatiguée. Ou elle a un chagrin d'amour. Suzanne a souvent des chagrins d'amour. Suzanne est une grande amoureuse. L'amour, c'est la vie non ? Oui. Alors, Suzanne aime. Beaucoup. Passionnément. Éperdument. Et chaque fois qu'elle aime, elle fait un enfant. Elle est comme ça Suzanne. Absolue. Pour l'heure, elle est fatiguée. Assise, ou plutôt, avachie dans son canapé, il faut dire que le canapé se prête à être avachie, en vieux velours marron, il épouse les formes, et il en a vu des choses, et même des choses grivoises, et même une naissance il paraît, celle de la mère de Suzanne, c'est pour ça la petite tache brune. Suzanne n'y pense pas quand elle tire sur sa cigarette, avachie dans le canapé donc, et devant la télé allumée. La télé allumée sur les catastrophes du monde, évidemment, comme d'habitude. Suzanne s'en fout, elle ne regarde pas la télé, elle est retirée à l'intérieur d'elle, pas loin de la boîte noire dont elle n'a pas la clé mais qui raconte un crash bien plus grave que celui du monde, le sien, et dont Suzanne ne se souvient pas. Elle tire sur sa cigarette. Machinalement, elle l'écrase dans le cendrier rempli de mégots sur la table basse et en rallume une. A côté d'elle, lovée contre elle, Mathilde suce son pouce, absorbée, elle, par les catastrophes du monde. Mathilde a 6 ans. C'est la petite dernière de Suzanne, elles ont 30 ans pile d'écart. Elles sont nées le même jour. Quand Suzanne poussait, poussait, pour que Mathilde arrive au monde, et que l'enfant a poussé un cri, la vie soudain dans un cri, et que l'obstétricien, Monsieur Maillard, elle s'en souvient bien, lui a dit, c'est une fille Madame. Elle est magnifique. Pleine de vie. Suzanne a pensé ou plutôt a été traversée. Non, pas une fille, pas

encore, pas ce jour-là. Un cri dans la nuit. Dans sa nuit. Un hurlement plutôt. Non. A l'intérieur d'elle.

- *Il est quelle heure ?*
- *Minuit 10*

Merde. Minuit 10. Le 7 novembre donc. Comme elle. Bon anniversaire Suzanne. Oui, vraiment. Elle ne pouvait pas être comme ses frères non ? Un garçon. Et puis, elle a pris la petite dans ses bras. Et son cœur a explosé d'amour. Elle a pleuré. Et la petite lui a souri. Droit dans les yeux. En plein cœur. Et son cœur a explosé encore, de bonheur. Mathilde. La petite s'appelle Mathilde. Suzanne ne sait pas pourquoi. Suzanne n'a jamais su pourquoi ses enfants s'appelaient comme ils s'appellent, c'est comme ça. Sauf pour Arthur. Pour Arthur, elle a un peu hésité, longtemps, trop ? C'est pour ça qu'il est si sensible ? Fragile ? Elle a hésité et puis, elle est revenue à sa première intuition, son évidence. Arthur. Elle a pensé à tout ça quand elle a dit à Monsieur Maillard que Mathilde s'appelait Matilde. Et Mathilde, en entendant son prénom, alors qu'elle avait à peine quelques minutes, a éclaté de rire. En tout cas, c'est ce qu'il a semblé à Suzanne. Mathilde, se love contre sa mère un peu plus sur le canapé. Elle tire sur le pull de Suzanne, pas trop, juste pour se câliner en plus de son pouce. Pas trop, non, elle sait, elle sent qu'il ne faut pas en faire trop quand sa mère est comme ça, repliée en elle-même. D'ailleurs, Mathilde ne le sait pas, mais elle commence à en faire autant. Elle a 6 ans et elle s'absente parfois. Mais, le plus souvent elle rit et quand elle rit, c'est comme pour Suzanne, la vie paraît tellement plus belle à vivre. Suzanne tire sur sa cigarette et regarde pour la énième fois son portable. Elle hésite. Un texto ? Pas de texto ? Elle a envie d'écrire un texto. Elle va écrire un texto. Non, ça fait 6 textos en une heure. C'est trop. Si. Un texto. - Tu es où ? Pourquoi tu ne m'appelles pas ? Elle repose le téléphone.

- *Merde.*

Elle croise le regard d'Arthur qui fait ses devoirs sur la table de la salle à manger. Une table ronde. C'est plus convivial pour les diners en famille. Sauf qu'ils ne s'assoient jamais à table

pour manger tous ensemble, la plupart du temps, Suzanne est fatiguée. Comme sa mère avant elle. Sauf que Suzanne était toute seule. Et qu'il y avait son père.

- *Ce n'est pas pour toi mon chou, t'inquiète pas.*

Elle a vu la lueur de peur dans les yeux d'Arthur. Elle se dit comme ça, rapidement que oui, il est fragile, que c'est peut-être cette histoire de prénom, à moins que ce soit parce qu'il n'a pas de père. Les autres ont un père eux. Moyen, moyen bof, vraiment pas terrible ou vraiment chouette. Mais Arthur, lui, n'en a pas. Vraiment pas. Cyril ne voulait pas d'enfant. Suzanne le savait. Mais, elle est comme ça Suzanne donc, elle aime et quand elle aime, elle fait un enfant. C'est la vie un enfant. Dès qu'il a su qu'elle était enceinte, Cyril est parti. Et Suzanne a hésité à appeler Arthur, Arthur. Ça lui va bien, en même temps, Arthur à Arthur. Arthur c'est un roi, c'est un chevalier. Arthur a 10 ans et c'est un chevalier. Servant. Il fait tellement attention à sa mère. Il sait toujours, il entend, là où elle est, avec eux ou pas. Il est tellement sensible Arthur et il aime tellement quand sa mère rit. Ou même sourit.

- *Il va appeler Maman.*

- *Je sais chéri.*

Elle ne le regarde pas quand elle lui dit ça, elle n'est pas avec lui, il le sait et son cœur s'accélère. Quelque part au fond de lui, Maman, au secours, ne m'abandonne pas. Maman. Maman. Il a les larmes aux yeux. Maman ! Suzanne rallume une cigarette et relève son plaid sur elle. Novembre arrive, il fait froid et elle n'aime pas la période de son anniversaire, rien que d'y penser, elle a froid. En dedans. D'ailleurs, pour conjurer le sort, elle a décidé de fêter l'anniversaire de Mathilde le 18 juin. Voilà. Le 18 juin, c'est bien. Le débarquement tout ça. La libération. Mathilde aura la paix. Elle relève le plaid sur elle et, machinalement, sur Mathilde qui lui sourit. Ah le sourire de Mathilde. Arthur les regarde, s'oblige à respirer pour calmer sa peur. Maman, ne m'abandonne pas. Maman. Le son de la télé. Il se concentre sur ses devoirs, équations à trois inconnues. Arthur a 10 ans et il est en 6^{ème}, il a un an d'avance. Il est brillant. C'est un zèbre. Inadapté. Il mâchouille machinalement son stylo. Voila. Terminé. Il repose son

stylo et, sans y penser, il passe à ses doigts, il se ronge les ongles, en fait, il se mange la peau. Il ne s'en rend pas compte. Le problème, c'est qu'il a fini ses devoirs et qu'il n'a plus rien sur quoi se concentrer. Il irait bien chercher son carnet de croquis, Arthur dessine, il adore dessiner, mais il ne veut pas soustraire sa mère à son espace visuel. Alors, il se mange. Soudain, un cri. De joie. De vie. Youhou ! Jules descend les escaliers ou plutôt, glisse sur la rampe. Youhou ! Il déboule, pose une feuille de papier sur la table de la salle à manger, dis à Arthur de lui remplir son QCM d'histoire.

- *Merci, s'il te plait je te revaudrais ça. Pas le droit à la tablette.*

Arthur sourit, personne ne résiste à Jules. Et, en plus, il est bien content de pouvoir canaliser ses pensées voltigeuses et angoissantes sur un QCM. Maman, ne m'abandonne pas, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Maman ! Il prend la feuille et commence à cocher, trop facile, la prise de la Bastille symbole de la révolution française a eu lieu en A – 1789, B – 1790. A bien sûr. Ils sont nuls ces gens qui font des QCM aussi simples. Son cœur s'accélère. Maman. Il n'aime pas avoir ce genre de pensées. Jules embrasse sa sœur.

- *Ça va beauté.*

Et se jette dans le canapé de l'autre côté de sa mère.

- *Je peux jouer ?*

Suzanne regarde le téléphone.

- *OK.*

- *Merci Mman.*

Jules se redresse instantanément et va vers une petite table, derrière le canapé. Il allume l'ordinateur et lance Dead Space II, un jeu de combat ultra violent car, en plus, il n'y a aucune

information de qui, quoi, comment combattre. Cri. Et de Jules. Et du jeu. Son de la télé. Soudain, Suzanne se retourne.

- *J'ai pas un message ?*

Jules continue de jouer, crispé sur le clavier. Suzanne insiste.

- *J'ai pas un message ?*
- *Maman, attends, il faut que je le nique. C'est un dur, si je ne gagne pas là, je perds un niveau.*

Soudain l'urgence.

- *J'ai pas un message ? Sur Messenger. Regarde, mon compte est ouvert.*
- *Maman.*
- *Jules !*

Un ordre mais une terreur. Et si j'avais raté un message. Tout serait ma faute. Arthur lève les yeux sur sa mère. La terreur. Mathilde lâche le pull de Suzanne, tire sur la manche du sien, l'enfourne avec son pouce dans la bouche. Arthur fixe sa mère. Jules perd sa concentration, il se fait tuer.

- *Fuck ! Fuck, fuck, fuck !*

Il relance le jeu. En parallèle, il met au premier plan la page Facebook de sa mère. Facebook c'est pour les vieux, lui, il préfère Instagram. Pas de message.

- *Pas de message.*
- *T'es sur ?*
- *Ouais.*

Soudain, il capte un truc. Il soupire.

- *Nan mais Maman, t'as Messenger sur ton tel.*
- *Sur mon mur ?*

Jules clique à nouveau sur le profil Facebook de Suzanne, par acquis de conscience.

- *Nan.*

Le mur de Suzanne est plein de conneries, des vidéos un peu drôles, des articles un peu people, et puis des photos seules ou avec ses enfants. Elle a 75 amis, on se demande bien d'où, il n'y en a jamais à la maison. Mais, ça doit être du Carrefour où elle travaille. Et puis, Suzanne est pote avec tout le quartier. Mais il n'y a jamais d'amis chez elle, pas comme chez son père et Armande. Jules pense vite fait à tout ça et reprend le jeu. Son téléphone vibre dans sa poche. Il le sort tout en continuant à jouer. C'est un texto de son père justement. - On te prend le week-end prochain. Eurodisney. Chouette. Disney. Il va tricher sur sa taille et faire du Space Montain.

- *Maman, je vais chez Papa le week-end prochain.*
- *OK.*

Suzanne écrase sa cigarette dans le cendrier qui déborde et en rallume une. Elle jette un coup d'œil sur le mur Facebook d'Ismaël. Rien. Évidemment. Comme d'habitude. Merde. Arthur est sur le QCM. La libération de Paris. A – 1945, B – 1944. A. Non. B. Non !

- *Non !*

Tous sursautent et le regardent, même Suzanne. Et Mathilde qui oublie de sucer son pouce et son pull. Et Jules qui en perd ses moyens et s'arrête de jouer. Arthur se reprend.

- *C'est l'anniversaire de Maman. Le week-end prochain.*

Jules se fait tuer. Il hurle.

- *Fuck. Mais putain tout le monde s'est ligué contre moi pour que je régresse de deux niveaux ? C'est ça ? Nan, mais faut le dire si c'est ça. Fuck.*

Il regarde sa mère, qui tire sur sa cigarette, à nouveau perdue en elle-même devant la télé allumée. Le son de la télé. Le silence soudain.

- *Maman, Papa m'invite à Disney avec Armande et les autres le week-end prochain.*

Les autres, ce sont les demi-frères et demi-sœurs de Jules du côté de son père. Quand Suzanne a rencontré Jean-Baptiste, il était très marié et Suzanne le savait. Mais, c'est sûr, elle est comme ça Suzanne. Elle fait un enfant quand elle tombe amoureuse et Jean-Baptiste aussi alors, comme ça, à eux deux, ils ont conçu Jules très vite. Jules est un enfant de l'amour partagé. Et Jean-Baptiste est le père chouette de l'histoire. Mais, il était marié donc. Et, en plus, il avait mis sa femme enceinte en même temps. Ben oui, Jean-Baptiste l'aimait aussi. Il a hésité et puis, le jour de l'accouchement de Suzanne, il était là, il a pris Jules dans ses bras, il a vu sa tête à lui, son charme et sa débrouillardise et il s'est dit que ce petit-là s'en sortirait toujours. Le jour de l'accouchement donc, il a choisi Armande. Il a choisi. Et il a assumé. Il a mis Armande au courant. Depuis, il passe de temps en temps chez Suzanne. Quand il passe, c'est la fête. Jean-Baptiste est un rayon de soleil. Un vrai séducteur. Il séduit même la vie. Chaque fois qu'il est là, Suzanne sourit. Et rit. Les enfants l'adorent, aussi pour ça, et lui, il les aime parce que c'est comme ça. Jean-Baptiste adore être père. Il voulait les prendre tous avec lui un week-end par mois. Après tout, c'est chouette les grandes familles. Lui, il a 5 frères et sœurs et c'est bien comme ça. La tribu. Sa tribu. Armande a accepté plein de choses, mais, quand même, il ne faut pas exagérer, elle a dit non. Seul Jules a droit de citer sur le chapitre de la paternité et donc chez elle. Déjà, elle est bien sympa. Pas faux. Alors, la situation s'est

arrangée comme ça. Jean-Baptiste passe de temps en temps à l'improviste, chez Suzanne, les bras chargés de cadeaux et de victuailles et il prend Jules un week-end par mois chez lui, avec Armande, et ses autres enfants. Les autres donc. Gabriel 11 ans, comme Jules donc, Sidonie 5 ans, et aussi Bruno et Claire, ses enfants d'un premier mariage. Bruno et Claire ont 20 et 19 ans, mais ils continuent la tradition d'un week-end par mois, parce que rien ne saurait résister à Jean-Baptiste et qu'ils aiment leurs petits frères et sœurs, surtout Jules. Jules aime bien son père et les autres mais, faut pas confondre, pas mélanger les torchons et les serviettes, même si eux sont plus noirs que blancs, comme lui, comme son père, pas comme Suzanne. N'empêche, Côte d'Ivoire dans le sang ou pas, sa famille, ce n'est pas eux. Sa famille, c'est sa mère et les 3 Mousquetaires. Voilà, c'est comme ça. Ils sont les 4 mousquetaires, Mathilde est un mousquetaire et une Milady. Et sa mère. Et bien sa mère est une reine. Leur reine.

- *Vas-y. De toute façon, je déteste mon anniversaire.*
- *Ça va pas ! Mman, je m'en fous de Disney, je reste.*

Ce n'est pas vrai, il ne se fout pas de Disney, pas du tout, mais il préfère sa mère. Un instant, Suzanne sourit à intérieur, il est mignon.

- *Merci.*

Jules écrit un texto à son père. – T'es ouf c'est l'anniversaire de Mman, tu devrais être là, reporte le week-end. Au cas où il puisse tout avoir, il est comme ça Jules, et rien ne lui résiste, comme son père. Il relance le jeu. Vibreur. – OK. Et voilà, c'est gagné. Reste à gagner le prochain niveau de ce foutu jeu. Let's go ! A ce moment-là, la porte d'entrée s'ouvre. C'est Achille. Le quatrième enfant de Suzanne, le premier. Le 4^{ème} mousquetaire. Achille reste à la porte une seconde désespéré devant le spectacle qui s'offre à lui. Il le connaît bien pourtant mais il ne s'y habitue pas. Sa mère, en jogging, sous son plaid devant la télé allumée qui déverse un flot d'informations indigestes, mais pourquoi elle regarde en boucle BFM TV, il n'y a pas pire, le cendrier rempli de mégots, Mathilde en vrac qui suce son pouce et son pull et prend le même air que sa mère, en dedans, le bruit de l'ordinateur qui se mélange à celui de

la télévision et Jules devant. La violence des images. Du son. De la télévision. Du jeu. Arthur à table qui se ronge les ongles jusqu'au sang. Non, décidément, il ne s'habitue pas. Il soupire. Il entre avec les sacs de courses dans une main et éteint la télé d'une autre main. Suzanne la rallume immédiatement.

- *Tu n'as pas été travailler.*
- *Si, j'ai fini à 15H.*
- *Non, ils m'ont dit qu'ils ne t'avaient pas vu au Carrefour.*
- *Tu me fliques ?*
- *Tu m'as dit de faire les courses, je ne suis pas idiot.*
- *Je vois pas le rapport.*
- *Maman !*
- *J'étais fatiguée.*

Le flot d'informations. Alerte enlèvement enfant. En boucle. La petite Noémie 6 ans a disparue depuis 12 heures. Si vous avez des informations appelez immédiatement le 197. Discussion des journalistes sur le numéro d'alerte, le même que pour les attentats. Enlèvement d'enfant. Attentat. Le bruit du jeu. Déflagration. Le hurlement de victoire de Jules.

- *Jule éteint ça. Jules éteint ça. Jules !*

Jules sursaute, perd un instant ses moyens. Meurt. Hurle. Mais de colère cette fois.

- *Fuck ! Nan mais c'est bon, là. C'est un complot, c'est ça ? Vous voulez que je sois ridicule avec mes potes demain, genre l'air d'un con qu'est resté au niveau deux. Sympa, non, sympa vraiment.*
- *Jules, tu ne parles pas comme ça.*

Achille s'approche d'Arthur.

- *Arthur tes ongles. Non, mais tu fais les devoirs de Jules. Maman ! Jules !*

Il prend le QCM, le met devant Jules.

- *Tu le finis.*

Il s'approche du canapé.

- *Mathilde, ton pouce.*

Mathilde lui sourit et lui tend les bras. Ah le sourire de Mathilde. Il la prend dans ses bras et va déposer avec elle les sacs de courses dans la cuisine. Il a l'habitude. Il ne s'habitue pas. Il est l'homme de la famille depuis que son père, Laurent, est parti. Il avait 6 ans. Son père était musicien. Il n'était pas vraiment méchant mais il aimait l'alcool, les femmes et les drogues de toute sorte. Il avait la main leste aussi. Suzanne pleurait beaucoup avec lui. Ce n'était pas plus mal qu'il parte, du haut de ses 6 ans, c'est ce qu'Achille s'est dit. Il a fait un œuf au plat à sa mère. Et depuis, il n'a pas changé d'avis. A 17 ans, il s'est juste amélioré en cuisine. Achille aime ça faire la cuisine. Ça tombe bien. Il la fait souvent. Il aime faire la cuisine mais il ne s'habitue pas à sa mère avachie dans le canapé et à ce qui va avec. Chaque fois, ça le vrille. En dedans. Suzanne regarde son téléphone. Elle écrit un texto. – Je m'en fous, tu peux bien disparaître, comme les autres, comme toujours. Je m'en fous. Ne me rappelle pas. Elle éteint le son de la télévision. Elle se lève d'un bond. Elle pousse Jules qui avait remis son jeu mais sans le son après avoir coché la fin du QCM à l'arrache.

- *Maman !*

Et elle met Deezer sur l'ordinateur. Régina Spektor. « *I never loved nobody fully. Always one foot on the ground. And by protecting my heart truly. I got lost in the sounds. I hear un my mind. All these voices. I hear in my mind. All these words. I hear in my mind. All this music. And it breaks my heart. And it breaks my heart...* » Suzanne se met à danser, cigarette à la main,

sensuelle, limpide, évidente. Soudain là. Tellement là, dans le moment, dans la danse, claire et lumineuse, que c'est comme si le papier peint changeait de couleur, redevenait neuf, là soudain, avec Suzanne qui danse et qui chante, qui reprend les paroles en chœur. Et qui rit. Et qui enlève son pull informe et dessous un joli caraco sexy, Suzanne. Suzanne qui tient son prénom de la chanson de Léonard Cohen. « *Suzanne takes you down to her place near the river. You can hear the boats go by, you can spend the night forever. And you know that's she's half-cry but that's why you want to be there. And she feeds you tea and oranges that come all the way from China. And just when you mean to tell her that you have no love to give her. Then he gets you on her wavelength. And she lets the river answer that you've always been her lover. And you want to travel with her, and you want to travel blind. And you know that she will trust you. For you've touched her perfect body with your mind...* » Suzanne qui peut faire d'un instant banal un instant magique simplement parce qu'elle vous regarde avec ses yeux à elle, remplis d'amour, tellement d'amour et de vie. Suzanne qui peut vous donner l'impression, soudain que tout est possible et surtout l'impossible. Suzanne danse sous le regard transi d'amour d'Arthur qu'elle va chercher et entraîne. Arthur aux anges, même si le corps ne suit pas, un sourire qui danse à la place. Achille revient sur le pas de la porte de la cuisine. Il a toujours Mathilde dans les bras. Mathilde descend de ses bras et court rejoindre sa mère. Elle danse avec une aisance et une spontanéité folle, dans une joie sans ombre. Solaire. Suzanne sourit à son grand fils et puis se tourne vers Jules qui râle toujours.

- *Franchement, ça craint.*

Suzanne sourit. Suzanne danse.

- *Viens. Allez viens. Non d'un petit bonhomme.*

Elle éclate de rire. Elle danse. Jules continue à faire la tête pour la forme mais son corps danse déjà.

- *Ouais, mais je mets un truc plus fun. Regina Spektor c'est un truc de vieux.*

Soudain résonne les paroles de Grand Corps Malade « *Le corps humain est un royaume où chaque organe veut être le roi. Il y a chez l'homme 3 leaders qui essayent d'imposer leur loi. Cette lutte permanente est la plus grosse source d'embrouille. Elle oppose depuis toujours la tête, le cœur et les couilles. Que les demoiselles nous excusent si on fait des trucs chelous. Si un jour on est des agneaux et qu'le lendemain on est des loups. C'est à cause de c'combat qui s'agite dans notre corps. La tête, le cœur, les couilles discutent mais ils sont jamais d'accord...* » Hurlements des trois autres. La provocation fait son effet. Éclats de rire. Superstitions de Stevie Wonder. « *Very superstitious, writings on the wall. Very superstitious, ladders bout' to fall. Thirteen month old baby, broke the lookin' glass. Seven years of bad luck, the good things in your past...* »

- *Ça, c'est du bon son.*

Jules danse le hip hop. Son corps délié épouse la musique comme si elle faisait partie de lui. Les autres le regardent admiratif. Et puis, soudain Suzanne éclate de rire.

- *Stevie Wonder, et il dit que Régina Spektor c'est un truc de vieux. Je rêve !*

Jules s'arrête, un peu vexé. C'est un sensible lui aussi donc. Achille rigole. Suzanne l'embrasse.

- *Je rigole mon chou pardon.*

Elle le prend dans ses bras. Les 3 autres voudraient être à sa place. Il se tortille et se dégage. Il n'est pas trop comme ça Jules. Elle sourit et se dirige vers la cuisine.

- *Ce soir c'est crêpes.*

- *J'ai acheté de quoi faire une ratatouille. Et des steaks hachés.*

C'est Achille, raisonnable, comme d'habitude et heureusement qu'il est là.

- *Ce soir c'est crêpes, on ne va pas se laisser emmerder quand même.*

Suzanne éclate de rire. Achille aime trop quand sa mère est comme ça. Il prend Mathilde dans ses bras et suit Suzanne, Jules et Arthur, dans la cuisine. Les éclats de rire ont remplacé le son de la violence du monde.

Suzanne est dans son lit. Elle se tourne et se retourne. Elle regarde son téléphone. Elle pense. Elle ne pense pas. Elle a mal. Elle ne pleure pas. Elle se dit ça. Elle ne pleure pas. Elle a trop pleuré. Ça fait plus mal quand on ne pleure pas. Elle allume. Elle éteint. Elle tourne. La porte de sa chambre s'ouvre. Mathilde entre son pouce et la manche de son pyjama dans la bouche.

- *Chérie.*
- *J'arrive pas à dormir.*
- *Chérie, on a dit que tu dormais dans ta chambre.*
- *J'ai peur.*

Mathilde a peur et c'est bien normal. Putain de famille. Pavillon. Mères en filles. Papier peint. Date. Mathilde a peur et Suzanne aussi. Toni, le père de Mathilde, vient de sortir de prison. Il ne va pas revenir. Je ne veux pas qu'il revienne. Je veux quand même. Non. Hurllement en dedans. Ismaël, appelle-moi, je t'en supplie.

Ça a été compliqué cette histoire avec Toni. Une histoire d'amour. Une vraie passion même. Lui aussi il était marié, maqué, au début. Mais lui, il l'a choisie. Seulement voilà, Toni est espagnol et il a le sang chaud. C'est ça que Suzanne disait pour l'excuser quand il la frappait, pas des gifles comme Laurent, le père d'Achille, non, des coups, vraiment. Et quand elle recevait des coups, elle disait, c'est un espagnol, il a le sang chaud et elle éclatait de rire. Ça ne faisait pas rire les enfants. Arthur a arrêté de parler. Jules est devenu agressif, et voleur, il volait dans les magasins, à l'étalage, pour reprendre la main, si bien que Jean-Baptiste pour une fois s'en est mêlé. – *Suzanne, tu fais ce que tu veux de ta vie, je ne te juge pas, tu sais, mais attention, fait attention à toi, tu te fais du mal et tu fais du mal aux enfants. Suzanne.*

Jean-Baptiste, il la connaît Suzanne et il l'aime et il se sent un peu responsable. Après tout, il a choisi Armande. Ce qu'elle n'a pas manqué de lui dire. Alors, Jean-Baptiste a reculé, parce que la culpabilité fait reculer le monde. Difficile d'assumer et de rester après. Il ne s'en est plus mêlé. Quand même. Il a proposé à Jules de venir habiter chez lui. Mais non, Jules voulait rester avec sa mère et ses frères, pas demis d'ailleurs, et sa sœur. Oui, sa sœur. Ah sa sœur. Mathilde. Parce que dans cette histoire moche, dans cette histoire de violence, pas une histoire d'amour, une histoire de haine, il y avait un trésor. Mathilde. Mathilde qui a ri en entendant son prénom, le jour de sa naissance, celui de sa mère. Mathilde. Dès qu'elle a passé le pas de la porte du pavillon de mères en filles, les garçons sont tombés amoureux d'elle. Comme ça. Tout de suite. Immédiatement. Sans condition. Achille n'avait que 10 ans, il l'a prise dans ses bras. Jules, du haut de ses 5 ans, il parlait déjà tout le temps, s'est tu, en admiration. Et Arthur qui, à 4 ans, ne quittait pas son lapin doudou, le lui a donné. Ils s'en souviennent tous encore. Ils avaient préparé une fête d'anniversaire, naissance, joie. Toni n'était pas là et c'était bien comme ça. C'était avant, il ne frappait pas encore, il disparaissait, il travaillait sur des chantiers et ne donnait pas de signe de vie. Et, pour la naissance de sa fille, il avait disparu. Comme les autres. Comme tous. Sauf Jean-Baptiste donc qui a vu naître Jule mais qui est parti quand même, juste après. En tout cas, c'était bien que Toni ne soit pas là. Ils étaient tous les 4 pour la première fois et ils sont tombés en amour de ce bébé. Mathilde a gazouillé dans les bras d'Achille. Elle a souri. Ah le sourire de Mathilde. Pour un peu, le cœur de Suzanne s'est pincé. Elle a écrit un texto à Toni. – Viens, les garçons s'occupent de la petite. Je t'aime. J'ai besoin de toi. Toni est revenu 5 jours plus tard, il n'a plus bougé et il a commencé à la frapper. C'est comme ça. Certains hommes, il ne faut pas leur donner le pouvoir, de l'amour, de la demande, de la dépendance, ils en profitent. Toni est de ce genre-là. Et ça a empiré. Les garçons ont vu leur mère tomber et supplier. Suzanne suppliait Achille de ne pas appeler la police. Il est espagnol, il a le sang chaud. Maman. Ne m'abandonne pas. Maman. - *Maman, il va te tuer. - Je l'aime. - Maman, appelle la police. Porte plainte. - Tu veux qu'on me retire la garde de Mathilde. Tu veux que vous soyez séparés, c'est ça que tu veux Achille ?* Arthur tétanisé. Maman. Achille sans voix. Jules qui prend le relais. - *Mais non maman, mais non, ce n'est pas ce qu'il veut, vient Maman, vient on va danser.* Jules a toujours eu l'art de dévier l'attention vers un monde meilleur. L'art de la débrouillardise. Et, même si à ce

moment-là, Suzanne ne dansait plus, plus de danse, plus de fête, Jean-Baptiste ne passait plus à l'improviste, ça marchait. Elle allait dans sa chambre. Coup de grâce à Achille. - *Occupe-toi de ta sœur tant qu'elle est là.* Tant qu'elle est là ? Panique. Mathilde. Les garçons ne le savent pas, ne se le disent pas, mais, s'il y a une personne qu'ils aiment autant, plus, que leur mère, c'est leur sœur. Mathilde. Ils feraient n'importe quoi pour elle. C'était vrai à ce moment-là. C'est encore vrai aujourd'hui. Mathilde. Après la naissance de Mathilde, après le premier coup, cette histoire a duré presque 4 ans encore. 4 ans de terreur. D'angoisses. De chantage. De menaces. Des trucs moches. Suzanne ne veut pas y penser. La pire période de sa vie. Son sourire n'éclaboussait plus rien. Elle a failli le perdre, au sens propre et au sens figuré. La bouche tuméfiée une fois. Et puis, un jour, Toni a levé la main sur Mathilde. Toni est le genre d'homme qui ne frappe que les femmes, même si elles sont de petites filles. Ce jour-là, Achille s'est jeté sur lui avec un couteau. La violence intérieure d'Achille. - *Je vais te tuer. Je vais te tuer.* Achille avait 14 ans. Qu'est-ce que peut un garçon de 14 ans, plutôt fluet de surcroît, même s'il est grand, contre un homme de 43 ans tout en muscle ? Parce que Toni est taureau en astrologie et dans la vie. Qu'est-ce qu'il peut ? Il peut le tuer. Parce qu'il n'a pas peur de mourir. L'autre, Toni, si, il avait peur. Ces hommes-là n'aiment pas mourir. Il est parti. Achille a été clair avec sa mère, le couteau à la main. - *Ou tu appelles les flics et tu portes plainte et il va en prison, ou je le tue et c'est moi qui y vais. Tu m'entends maman. Ou il va en prison ou c'est moi. Tu choisis.* Toni en prison ? Oui, pour violences aggravées. Suzanne avait le corps couvert de bleus, pas au visage, ça se voit, Toni avait bien compris la leçon, il fallait garder le sourire de Suzanne intact, pour l'extérieur, et Mathilde avait une luxation de l'épaule, mais ça Achille ne le savait pas encore, ce qu'il savait c'est qu'elle hurlait de douleur, de terreur, qu'Arthur se balançait d'avant en arrière, et que Jules n'avait plus le sourire, plus aucune planque d'humour, et qu'il était juste assis là. Ce qu'Achille savait, donc, c'est que si Toni restait, ils allaient tous y rester. Donc, le deal était simple. - *Je m'en contrefous Maman de la prison, et tant pis, si les petits sont placés, je me débrouillerais, je dirais, on s'arrangera avec Jean-Baptiste. Tu m'entends Maman, s'il revient, je le tue.* Suzanne s'est écroulée. Elle s'est mise à pleurer sans s'arrêter, des sanglots, de douleur, le corps bien sûr, mais aussi à l'intérieur. Elle hurlait de terreur et d'impuissance. Les mêmes sanglots, hurlements, que Mathilde. L'impuissance, la terreur, de l'enfance bafouée. Achille a pris ça pour un oui. Il a

appelé Jean-Baptiste et puis la police. Depuis, la paix est revenue à Saint-Denis, même si l'accalmie a duré un an seulement. Après, Suzanne est tombée amoureuse d'Ismaël. Ismaël a 25 ans, c'est un enfant lui-même, mais, et, il fait comme les autres, il va et il vient. Il disparaît. N'empêche, il est sympa Ismaël et les enfants l'aiment bien. Suzanne pouvait supporter un nouvel amour. Pas une nouvelle peur. Toni est sorti. Il avait pris 4 ans. Avec les remises de peines, il en a fait deux. Prisonnier modèle, il a fait amende honorable. Il veut la garde de sa fille au moins un week-end par mois. Il a saisi un juge, une juge en fait, Maître Alibert. - *Je veux la garde de ma fille un week-end par mois. C'est normal Madame la juge. J'ai fait des erreurs, je sais Madame la juge mais j'ai payé ma dette. J'ai changé. Je voudrais me racheter. Vous comprenez ?* Oh oui, Suzanne comprend, elle comprend trop bien même que malgré son amour pour Ismaël, quand elle voit Toni, il y a comme un truc qui l'attire. Il dit qu'il a changé. Il n'a pas changé. Il s'en fout de sa fille. Il veut le pouvoir. Ça va être terrible. Il va gagner. Elle le sait. Elle a bien vu qu'il avait séduit la juge. Il y a des hommes comme ça. Il va gagner. Suzanne le sait mais elle n'y pense pas. Elle fait ce qu'elle a toujours fait quand elle a peur. Trop peur. Elle oublie. Et là, Suzanne a peur. Très peur. Elle jette les courriers. Elle a dit aux enfants que tout était OK. Qu'on s'en foutait. Elle jette les papiers. Mais, cette fois, son esprit se rebelle. Il refuse d'oublier. Et Suzanne a peur. Et elle s'en veut. C'est tout ce qui la traverse quand Mathilde lui dit, j'ai peur. Parce que le « j'ai peur » de Mathilde est celui de Suzanne ou inversement.

- *J'ai peur.*
- *Viens là.*

Mathilde se colle contre sa mère. Elle la réchauffe. Mathilde a peur, mais surtout de perdre sa mère. Ça, Suzanne ne le sait pas. La chaleur de Mathilde l'apaise un peu. Pas longtemps. Elle prend son téléphone. Se tourne et retourne. Dans son sommeil, Mathilde s'éloigne de sa mère, elle a l'habitude. Elle avait besoin, elle de sa chaleur pour s'endormir mais, après, elle dérange et elle le sait. Elle a l'habitude et, souvent, elle se réveille dans son lit ou dans celui de son frère, Achille. C'est bien comme ça. Dans ses rêves, Mathilde n'a pas peur. Pas encore.

Sauf parfois quand elle fait des cauchemars. Mais là, en général, c'est Achille qui la console. Sauf quand Suzanne arrive à dormir. Et ce n'est pas souvent. Presque jamais.

C'est comme ça la vie de Suzanne, elle va, elle vient, aux grés de ses émotions et de ses amours, et de ses nuits blanches. De ses rires et de ses larmes. Simplement, depuis quelque temps, elle a l'impression qu'elle n'en peut plus de ces émotions. Elle est débordée par ses émotions. En fait, elle est débordée par une émotion. La peur. Contenue depuis si longtemps. Elle a de plus en plus de mal à faire ce qu'elle a tout le temps fait, oublier ce qui ne va pas, ne pas y penser, pour ne pas avoir peur, sinon, elle aurait trop peur, comme pour Toni. Elle a de plus en plus de mal, et elle se retrouve soudain non pas fatiguée mais paralysée. Envahie par des sueurs froides. Panique non identifiée. Ça fait mal. Elle pleure moins. Ça fait plus mal. La peur. La terreur.

Suzanne a toujours repoussé la peur avec l'amour. C'est comme ça. C'est pour ça. Les hommes. Les enfants. Les passants. Ismaël. Suzanne a rencontré Ismaël un jour dans la rue à Saint-Denis. Il lui a demandé du feu. Elle lui en a donné. Et puis une cigarette aussi. Et puis tout de suite après un baiser volé. Lui. C'est lui qui lui a volé un baiser. Et puis, il ne se sont plus quittés pendant exactement 7 jours. 7 jours comme les 7 vies d'un chat. Comme les 7 anneaux de la réincarnation. 7. 7 jours de bonheur. Ismaël à la maison, dans le pavillon, soudain déjouant la malédiction. Ismaël, 25 ans, son amant, son enfant, son deuxième, son autre elle-même, avec ses 10 ans de moins, entre elle et Achille, exactement. Son évident. Elle a ri et ri. Et dansé. Et mis du rouge à lèvres et des dentelles. Et c'était crêpes tous les jours, même s'il y a eu aussi du pain perdu, des pâtes à la confiture, des quatre quarts, que du sucré, pour un monde de douceurs. Pour de la douceur. Ils ont mangé, joué, dormi, fait l'amour, se sont promenés, emmenant les enfants dans leur tourbillon, Mathilde dans les bras de ce nouveau grand frère, Jules ayant enfin un partenaire de jeu. Et bon en plus. La joie en éclat de Suzanne, son rire perlé qui ferait chavirer n'importe quel cœur. La vie dans ce rire. Toni soudain relégué aux oubliettes. Suzanne est restée seule une année, le temps de se remettre de Toni, une année d'accalmie donc, mais Suzanne n'est pas faite pour être seule. Elle est faite pour l'amour. Elle est faite pour la vie. Même si elle fait mal. Aussi. Quand Ismaël est entré

dans sa vie, Suzanne a retrouvé le sourire, son rire. Et même Achille n’y a rien trouvé à redire. Et même Arthur s’est tranquilisé. Et puis, Ismaël est un peu un enfant, les enfants ont su instinctivement qu’ils resteraient 4 et que c’était très bien ainsi. Ismaël est d’origine marocaine. Il leur a fait des cornes de gazelle, de la semoule sucrée, des crêpes berbères tout ce que sa mère lui faisait. Du miel et des amandes. Sa mère. Ismaël n’en parle pas. Pas plus que de son père. Il ne répond pas quand Suzanne lui pose des questions, il dit qu’il est là, que c’est bien comme ça. Qu’il l’aime. Il l’aime ? Oui. Il l’aime. Il le lui a dit dans ces 7 jours de bonheur. Il le lui a dit sans rien attendre en retour. Il l’aime. Il rit. – *Je t’aime*. Elle pleure. Il lui caresse la joue. – *Je t’aime*. Elle rit. – *Moi aussi, je t’aime*. Je t’aime. Je t’aime. Je t’aime. Ils rient. Forcément, son cœur à elle ne pouvait que chavirer, elle est comme ça Suzanne, elle aime l’amour, elle aime aimer. Oui, l’amour tient à distance la peur. Un temps.

Après ces 7 jours, Ismaël est devenu un peu, beaucoup, jaloux du sourire de Suzanne. Pas à la maison. Pas avec les enfants. Mais dehors. Avec les passants. – *Tu emballes souvent les mecs que tu ne connais pas ?* – *Pourquoi tu dis ça ?* – *Ben comme moi quoi.* – *Mais non. Bien sûr que non.* Non, évidemment que Suzanne n’emballe pas souvent les mecs qu’elle ne connaît pas. Mais c’est vrai qu’elle sourit souvent aux passants même ceux qu’elle ne connaît pas. Suzanne sourit aux gens. C’est comme ça. Elle aime. Elle ne compte pas. Elle prend le temps de rencontrer. Et ça, Ismaël n’aime pas trop ça. Au bout de deux trois jours, il a disparu une première fois. Cette fois-là, elle ne s’est pas trop inquiétée. C’était le début. C’était la félicité.

Il n’a pourtant aucune raison d’être jaloux Ismaël. Suzanne, quand elle a un homme dans sa vie, elle l’a dans la peau. Et il lui suffit. Et puis, Suzanne n’a pas d’ami. Suzanne aime les gens mais elle en a peur. Un peu. Disons que tout la blesse. Alors, elle aime la rencontre mais elle tient les gens à distance. Ses 75 amis Facebook, ce sont des célébrités, des comptes inconnus, des hommes c’est vrai, qu’elle a acceptés gentiment au début, maintenant elle ne le fait plus mais c’est compliqué de supprimer des gens, même sur Facebook, 3 ou 4 vieilles connaissances, des copines du collège et du lycée, pas plus. Suzanne, au lycée, elle s’ennuyait, elle séchait, elle a rencontré Laurent qui avait 19 ans de plus qu’elle, pile son âge et a eu Achille à la place de son bac. Elle avait 2 ans de retard déjà, elle a parlé trop tard. Depuis, elle s’est

consacrée aux hommes de sa vie et à ses enfants. 4 enfants, ça prend du temps. Non, vraiment, il n'a aucune raison d'être jaloux Ismaël. Son sourire aux passants c'est juste un goût des gens, de l'autre. – *Oui mais qu'est-ce que tu fais tout le temps fourrée au café. On dirait que tu as baisé avec tout le quartier.* – *Ça, c'est pas gentil.* Non, ce n'est pas gentil et en plus, ce n'est pas vrai. – *Mais pourquoi tu dis bonjour à tous les mecs du quartier ? Tu crois qu'ils veulent quoi ? Tu crois que c'est gratuit ? C'est ça ?* Oui, Suzanne croit que c'est gratuit. Suzanne a toujours été exclusive, le cœur entièrement tourné vers ses hommes, et en même temps, elle a toujours souri aux passants. Et, c'est vrai, elle dit bonjour à tout le quartier. Pas qu'aux hommes, aux femmes aussi. Ses 75 amis sur Facebook d'ailleurs, à part les quelques autres déjà cités, Jules avait raison, c'est surtout le quartier. Le Carrefour où elle travaille, et la Civette, le bar tabac où elle a ses habitudes, et tout le quartier aussi, justement. Vraiment pas de quoi être jaloux, juste une manière d'être de Suzanne. Des amitiés de proximité sans proximité. Des îlots de sécurité dans ce monde sans filet.

Suzanne est née à Saint-Denis. Et, à Saint-Denis, elle a toujours fréquenté le même quartier. Le quartier du pavillon de mère en fille. Le chemin entre le pavillon et le Carrefour. La rue Gabriel Péri et la Civette. Pas plus, pas moins. Elle ne va jamais au marché, elle y allait avec sa mère. Elle va au Franprix par contre, faire des courses à l'improviste, surtout des MarronSuiss's et des Liégeois au chocolat, un reste d'enfance. Comme quoi, elle pourrait bien aller au marché. Achille râle. – *Pourquoi tu vas au Franprix ? Tu as 10% au Carrefour.* Lui, quand il fait les courses et c'est souvent, il est rationnel, il va au Carrefour, il profite des 10 % de réduction pour le personnel. Mais Suzanne n'est pas rationnelle. Ou elle n'a pas la même raison. – *Le Franprix c'est moins loin, c'est moins lourd.* Et puis, ils n'ont pas de MarronSuiss's au Carrefour mais ça, elle ne le dit pas. Et puis, sur le chemin, elle voit la Basilique de loin. Et ça, elle aime ça. Elle s'arrête un instant au croisement de la rue Auguste Blanqui. Elle est chaque fois saisi par la beauté du monument. L'idée de tous ces rois et ces reines enterrés là, la sidère. L'écrin qu'ils se sont construit pour leur mort. La beauté et la mort. Suzanne aime la beauté. La mort, elle n'y pense pas. Quand même, elle ne va pas voir la Basilique de trop près. Contrairement à Arthur. Arthur adore cet endroit et s'y réfugie depuis qu'il est tout petit. Mais, Arthur est un roi, n'est-ce pas ? Pourvu qu'il ne meure pas. Elle se dit ça Suzanne quand

Arthur revient après de longues heures passées là-bas. Ou quand il s'éloigne, le long de la voie ferrée. RER D. Il dit qu'il dessine les trains. Peut-être, mais elle ne trouve pas ça sain. C'est moche un RER non ? – *Non maman, c'est le voyage, c'est l'ailleurs.* – *Oui, et bien je n'aime pas ça, fait attention.* Pourquoi ? Pourquoi elle n'aime pas ça ? Ça c'est une autre question. En tout cas, elle, elle ne s'éloigne pas. Elle ne dévie pas de son chemin, de son quartier. Pas comme Arthur donc. Ou Jules qui va jusqu'à Paris, parfois tout seul, chez son père. Ou Achille qui lui va au marché, passe par la rue de la République, a emmené ses frères et maintenant sa sœur à l'école, il va encore la chercher quand il peut, elle ne va pas dans la même école que Jules et Arthur, pour des raisons de regroupement scolaire, ils ont dit, elle a cru devenir folle, Suzanne, pourquoi Mathilde irait dans une autre école, pas sur le même chemin, mais, elle a dû accepter, du coup, elle ne va pas la chercher, mais Achille oui donc, et sinon, elle rentre toute seule, et qui va au lycée. Non, Suzanne, elle, ne dévie pas. De son chemin. De son quartier. De sa vie. A Saint-Denis. Elle est partie une fois, 6 ans, le temps de s'émanciper, de faire un enfant, de se retrouver seule, que sa mère meure et puis de revenir pour être mère à son tour dans ce pavillon, elle aurait fait comment sinon ? De toute façon, elle n'a pas aimé être ailleurs. Pantin, franchement ce n'est pas bien, rien à voir, vraiment, pas la même classe. Saint-Denis, c'est la classe. En fait, pour Suzanne, Saint-Denis, c'est la sécurité. Elle y est comme un poisson dans l'eau. Surtout depuis que son père n'y est plus. Suzanne aime Saint-Denis. Elle aime son quartier. Hier. Et aujourd'hui. Elle l'a vu changer depuis 10 ans. Elle l'a vu se colorer, se métisser de plus en plus, et même quelques bobos parisiens, des artistes, arriver. En même temps, elle l'a vu se radicaliser. Saint-Denis, rue Gabriel Péri, entre les boucheries Hallal, des magasins de Djellaba de plus en plus longues, de plus en plus ternes. Grises. Comme un ciel plombé avant l'orage. Et l'orage a éclaté. Le 7 janvier 2015. Charlie Hebdo. Le quartier est devenu plombé. Même si, là comme ailleurs, dans toute la France, la France a fait preuve d'une immense capacité de résilience. N'empêche. Quelque chose a changé. Suzanne a regardé en boucle BFM TV. Elle a été bouleversée. Elle sent tout Suzanne et elle a senti la peur arriver, revenir, dans son quartier, même sans son père. La peur. La suspicion. La solitude. Pas facile de se mélanger. De résister. Elle a senti la peur, elle a senti qu'elle se sentait moins bien. D'un coup. Mais, elle a vite oublié sa sensation, elle n'aurait sans doute pas pu vivre avec, et

elle est aussi vite passé à autre chose. Elle a rencontré Ismaël juste après. Comme pour compenser. Il n'y a pas de hasard.

Suzanne a gardé Mathilde à côté d'elle et puis, elle s'est levée d'un bond pour faire des gaufres. A 4 heures du matin. Et puis du pain perdu. Elle a fumé quelques cigarettes aussi. Elle a allumé la télé. Sans le son. Pour ne pas réveiller les enfants. BFM. Alerte enlèvement d'enfant. Terrible ces enlèvements d'enfant. Elle s'est arrêtée une seconde, prête à renoncer, à s'asseoir, mais non, rien ne l'empêchera d'être heureuse aujourd'hui. Achille s'est levé. Il descend les escaliers. Il arrive dans la cuisine. Il est 6 heures. Suzanne a aussi préparé une salade de fruit, sortie de la confiture et un énorme pot de Nutella, le sirop d'érable et a fait des pancakes. Le petit déjeuner, c'est le repas préféré de Suzanne.

- *Maman ?*
- *Tu m'aides à emmener tout sur la table, on prend le petit déjeuner tous ensemble aujourd'hui.*

Achille regarde machinalement la pendule murale.

- *Il est 6 heures, tu emmènes Mathilde pour 8H10 et Jules et Arthur partent avec vous non ?*
- *Si.*
- *Ben voilà, on a le temps. Et moi je pars travailler en même temps que vous.*
- *Super.*
- *Viens là mon grand.*

Suzanne prend Achille dans ses bras. Elle le serre de tout son corps. De tout son cœur.

- *Je t'aime mon grand.*
- *Moi aussi maman.*
- *Allez go, prends ça et va réveiller ta sœur.*

Achille prend un immense plateau avec la quasi-totalité du petit déjeuner dessus. Suzanne emmène le reste. La table est déjà mise. Ils vont manger à table tous ensemble pour une fois. C'est important. Elle met de la musique sur Deezer. Bob Marley. C'est gai. Elle fumerait bien un joint mais non. Ça fait un moment qu'elle a arrêté. Elle s'arrête devant les photos posées sur le meuble près de l'entrée, eux, eux 5, eux comme les 5 doigts de la main. Ils sont les 4 mousquetaires mais avec elle, ils sont les 5 doigts de la main. Elle est traversée par la vision d'une main amputée d'un doigt. Le petit doigt. Elle chasse cette pensée. Rien ne l'empêchera d'être heureuse. Ils sont beaux. Une belle famille. Arthur arrive les yeux embués de sommeil, elle lui ouvre les bras.

- *Viens là mon chou.*

Il se précipite. Elle le soulève, c'est un poids plume Arthur. Ils regardent les photos. Suzanne l'embrasse.

- *On est beau hein ?*

Arthur se blottit dans son cou, il aime tellement le parfum de sa peau, tendre, comme elle. Au milieu des photos, il y a un dessin encadré, un portrait d'elle.

- *Tu vas être un artiste toi. Tu es déjà un artiste.*

Arthur se colle un peu plus encore à sa mère, pour qu'il n'y ait plus aucune distance entre son visage et la peau de son cou. Elle sourit. Elle retourne vers la table avec Arthur dans les bras. Mathilde voit la table et rit aux éclats. Jules arrive en trainant les pieds.

- *Oh là, ça va pas ! C'est trop tôt.*

Suzanne rit.

- *J'ai préparé de la gelée à la groseille.*

Jules soudain perd toute sa superbe et redevient un tout petit enfant. Les yeux pleins d'étoiles. Il adore la gelée à la groseille. Le père de Suzanne appelait ça de la fesse de belle-mère mais Suzanne, elle, elle dit gelée de groseille. Un dessert anglais que faisait sa mère, de la gélatine et du sirop. Ça fond dans la bouche. Ça a une drôle de consistance. Ce qui fait rire tout le monde. Sauf Jules qui adore. Il ne râle plus et file s'asseoir. Autours de la table, ils sont tous les 5 comme les 5 doigts de la main donc. Le petit déjeuner est pantagruélique. Suzanne a même mis des MarronSuiss's et des Liégeois au chocolat à table. Elle prend un MarronSuiss'. C'est le signe du départ. Les mains des enfants fondent sur les pancakes, pain perdu et autre. Ça crie et ça rit. Ça rit et ça crie. Et ça parle. Et ça se taquine. Et ça rit encore. Bob Marley chante. « *Everything's gonna be alright. Yeah. Everything's gonna be OK. No doubt. Everything's gonna be alright'. Together we can take this one day at a time Can you take my breath away? Yeah. Can you give him life today? No doubt. 'cause everything's gonna be okay. I'll be your strength. I'll be here when you wake up. Take your time. I'll be here when you wake up. Ha Ha...* » Tous reprennent en chœur.

- *Everything's gonna be alright. Yeah. Everything's gonna be OK. No doubt. Everything's gonna be alright'.*

Jules fait son show. Esquisse un pas de danse. Hurlé. En boucle.

- *Everything's gonna be alright.*

Même quand la chanson est finie. Sur BFM. En boucle. L'alerte enlèvement enfant. Un accident de voiture. La guerre en Iran. La fin du monde. Mais loin, si loin, soudain. Jules danse. Suzanne rit aux éclats. Mathilde saute sur ses genoux, dans ses bras, lui prend le menton dans la main et rit avec elle.

Ils partent tous ensemble, début de journée. Suzanne les quitte à l'angle de la rue de la République. Elle, elle continue rue Gabriel Péri.

- *Tu veux que je fasse les courses maman ?*

Achille demande même s'il connaît la réponse. C'est comme un rituel, tous les jours ou presque. Entre eux.

- *Non mon grand je m'en occupe.*
- *Tu dis toujours ça et puis tu m'appelles.*
- *C'est vrai, d'accord, fait les courses pour ce soir, de quoi faire une tarte au thon.*

Les enfants regardent Suzanne comme si elle était une extraterrestre. D'abord parce que d'habitude elle répète. – *Mais non, je m'en occupe.* Et ensuite parce qu'elle ne cuisine jamais.

- *Ça va faites pas cette tête-là, moi aussi je sais cuisiner. Pas que Achille. Et puis d'ailleurs, les crêpes tout ça c'est moi. Faut pas exagérer. Si, je cuisine.*

Personne ne moufte. Ils savourent ce moment, ce n'est pas courant, leur mère qui va cuisiner du salé, comme toutes les mères, comme ceux de leurs copains. Parce qu'ils ne changeraient de mère pour rien au monde, n'empêche, parfois, ils aimeraient bien être comme tout le monde. Elle rit.

- *Allez ça va, arrêtez de me regarder comme si vous aviez décroché la lune, zou, à l'école.*

Elle les prend dans ses bras, un a un et tous ensemble, elle les embrasse. Bisous. Bisous. Je t'aime. Je t'aime. Bonne journée. Bonne journée. A tout à l'heure. Merci Achille pour Matilde. Pour tout. Arthur tu rentres directement, pas les trains. Ma puce, si tu perds ta dent tu la rapportes pour la petite souris. Jules, je ne veux pas d'appel de la directrice, tu ne réponds pas.

- *Oui, mais elle est conne.*
- *Jules tu ne parles pas comme ça.*

C'est Achille. Suzanne sourit.

- *Elle est conne et justement, je n'ai pas envie de lui parler.*

Elle prend Jules contre elle. Elle ébouriffe les cheveux d'Achille. Tu es trop grand toi mon grand. Bisous. Bisous. Attention à ton écharpe Arthur. Les enfants s'éloignent, le sourire aux lèvres et le cœur en bandoulière. Ils se retournent plusieurs fois pour lui faire un signe d'au-revoir de la main et lui envoyer un bisou de loin. Elle en fait autant et les regarde s'éloigner. Quand ils tournent au coin de la rue, elle reprend son chemin. Elle est heureuse. Elle a décidé. C'est bien. Un bonheur ce début de journée. Et, parce qu'un bonheur ne vient jamais seul, le portable de Suzanne vibre. C'est Ismaël. Un texto. – Pardon de mon silence. Je t'aime. Je passe cet après-midi. Si tu veux bien. – OK. Oui, vraiment, c'est un bon début de journée. Everything's gonna be alright. Yeah. Everything's gonna be OK. No doubt.

Ismaël est arrivé avec un cadeau. Un pendentif, une rose, avec des pierres semi-précieuses. A moins que ce ne soit de la verrerie ? Ça n'a aucune importance. Suzanne l'adore. Aucun homme ne lui a jamais fait de cadeau. A part ses fils mais ce ne sont pas des hommes, ce sont ses enfants. Elle n'a pas râlé, pas fait de reproches, toute à sa joie de le voir. Elle reprend des couleurs Suzanne quand Ismaël, l'amour, est là. En même temps, elle avait décidé, cette nuit, ce matin, qu'elle serait heureuse, que tout irait bien. Elle prend ça pour un signe. Il s'est excusé. Il lui a quand même dit qu'elle envoyait beaucoup trop de textos. Il se sent harcelé. – *Oui mais j'ai peur tu sais, de te perdre.* Toute son innocence. La pure vérité. La vérité pure. Peu de gens sont capable de ça. Alors, il a pris son visage dans ses mains et l'a embrassée. - *Pardon, pardon, je sais. Je t'aime tu sais.* Et puis, ils ont fait l'amour et puis ils ont ri. Et puis, ils se sont habillés en vitesse parce que Jules et Arthur sont rentrés du lycée. Ils sont dans la même classe. Ils sont sortis de la chambre. Effusions. Embrassades. Jules saute sur Ismaël.

- *Tu viens jouer. Allez, steup, tu viens jouer.*
- *Tu n'as pas de devoir ? Après. On joue après.*
- *Maintenant.*
- *Tu vas te faire engueuler par Achille.*

Suzanne intervient. Ismaël prend sa place d'homme. Et il aime ça.

- *Vas-y fait tes devoirs, je te prends après et direct je gagne.*
- *Hahaha dans tes rêves.*
- *Les mains, le goûter. Et les devoirs. Allez.*

C'est Suzanne. Les mains. Le goûter. Et les devoirs. Arthur est aux anges, depuis ce matin, tout est bien. Vraiment bien. Normal. Maman est là, elle s'occupe d'eux. Son esprit s'apaise. Maman. Maman, je t'aime. A la place de Maman. Maman, ne m'abandonne pas. Il le dit.

- *Maman, je t'aime.*
- *Moi aussi mon chou, mon roi. Chevalier de la table ronde.*

Elle lui ébouriffe les cheveux, l'embrasse. Achille rentre avec Mathilde. Mathilde se précipite vers Ismaël. Il la prend dans ses bras.

- *Comment ça va ma princesse. Tu m'as manqué.*
- *Moi aussi.*

Achille ne dit rien, il va déposer les courses dans la cuisine. Il ne dit rien. Il hésite. Ismaël disparaît. Ça met Suzanne en souffrance et quand il réapparaît tout le monde lui fait la fête ? C'est un peu facile non ? Ismaël est un hypersensible, beau comme un dieu, se dit soudain Suzanne. Il comprend, entend, ressent. Tout. Il rejoint Achille dans la cuisine, suivi de Suzanne.

Et d'Arthur. Jules les a précédés pour grignoter du pain et voir s'il ne pourrait pas chaparder autre chose.

- *Achille désolé. Je sais que je ne suis pas correct parfois. Je suis désolé. Tu sais que je ne veux pas faire de mal à ta mère. Ni à vous. Tu le sais non ?*
- *Achille, ça va, fait pas la gueule.*

Suzanne fouille dans les courses. Mathilde, toujours dans les bras d'Ismaël, lui tient le menton pour lui sourire droit dans les yeux.

- *Dis, tu as acheté une pâte toute faite mais je vais la faire moi la pâte à tarte. Une vraie pâte maison. Achille !*
- *Quoi ?*
- *Laisse-le. C'est normal. Je viens. Je pars. Je reviens. Il a raison.*
- *C'est mes affaires.*

Achille reprend instinctivement sa mère.

- *Ce sont.*

Suzanne regarde Achille une seconde sans comprendre. Il enchaîne.

- *Ce sont mes affaires.*
- *Si tu veux, ce sont mes affaires.*

Suzanne aime être libre, même de ses enfants. Elle est libre. Même de ses tourments. Ismaël intervient. Il a sa part à prendre dans la liberté de Suzanne et dans ses tourments.

- *Non, ce sont les siennes aussi.*
- *Tu veux m'acheter ?*

C'est Achille qui se méfie.

- *Certainement pas. Ce que je dis, je le pense, tu peux au moins me reconnaître ça. Après, je merde, c'est vrai.*
- *Ouais.*
- *Achille.*
- *Laisse-le. Bon. J'ai un deal. Pour me racheter. Je dis que la semaine prochaine c'est quoi ?*

Matilde lui fait un bisou. Achille et Suzanne le regardent. Jules aussi tout en mangeant une énorme tartine de pain et Nutella, tant que personne ne lui dit rien. Après un silence, il n'y tient plus.

- *Quoi ?*
- *Quoi ? Vous ne savez pas ?*
- *C'est l'anniversaire de Maman.*

C'est Arthur qui écoutait tout depuis le pas de la porte.

- *Voilà. Merci. Alors, le deal, c'est qu'on fasse une super fête pour l'anniversaire de Suzanne. Ça te fait quel âge ?*

Devant la mine déconfite de Suzanne, Ismaël éclate de rire.

- *Je me moque. Je m'en fous de l'âge que tu as. Je sais quel âge tu as, tu me le dis assez. 36. 36 ans que tu enjolives le monde. 36 ans que tu le rends plus supportable. Je dis, ça se fête.*
- *Je déteste mon anniversaire.*

- *Qui déteste son anniversaire ? Personne. C'est comme dire que tu ne devrais pas être née. C'est con.*

Je ne devrais pas être née. Je voudrais disparaître. Disparaît. Pardon. Papa. Et si je n'étais pas née. Est-ce que ? Enfin. Et si je n'étais pas née ? Je ne devrais pas être née.

- *Suzanne, tu n'es plus avec nous, qu'est-ce qu'il y a ? A quoi tu penses ?*

Suzanne ne sait même pas vraiment à quoi elle pense. Elle est traversée. Elle bloque. Les pensées. Pour les oublier.

- *A rien. Mais tu sais, personne ne m'a jamais fêté mon anniversaire depuis que je suis petite.*

Jules s'en mêle.

- *Ah d'accord, et nous ça ne compte pas ? Les numéros que je prépare à la sueur de mon front chaque année ça ne compte pas ?*

Suzanne éclate de rire.

- *Vous, ce n'est pas pareil. Vous êtes mes enfants.*
- *Ouais, ben cette année, je ne ferais pas de numéro vu que tu me passes à la trappe.*

Elle veut prendre Jules dans ses bras qui se rebelle.

- *Ça va, je suis trop grand pour les léchouilles. Moi, c'est des filles que je veux. Pas ma mère.*
- *Arthur.*

C'est Achille. Ismaël se durcit un peu.

- *Ne parle pas des femmes comme ça. Ça ne se fait pas, sur le Coran.*
- *Quoi ? Toi tu t'es pas tapé plein de filles avant ma mère ?*
- *Jules !*

C'est Suzanne pour le coup.

- *Laisse, je m'en occupe. Non. Je ne me suis pas « tapé » plein de fille et je ne me tape pas ta mère, je l'aime. Tu t'excuses. Ta mère n'est pas une pute. Elle mérite que tu lui parles dignement.*

La violence soudain dans les yeux d'Ismaël. La tension d'un coup dans l'air. Le silence dans la cuisine. BFM en sourdine. « ... *Le violeur de la petite Eloïse vient d'être incarcéré, nous vous rappelons qu'il avait enlevé la petite fille âgée de 6 ans à la sortie de l'école...* » A nouveau, même en sourdine, la violence du monde. « ... *A Damas, les tirs sans interruption depuis 3 jours ont fait au moins 65 morts parmi la population civile...* » Ismaël, les yeux rivés sur Jules. Arthur qui se ronge les ongles. Les poings d'Achille serrés. La violence intérieure d'Achille. Mathilde, raide dans les bras d'Ismaël. Ismaël qui, d'un coup, perçoit, comprend, s'adoucit. Fait reculer la guerre.

- *Je suis désolé si j'y ai été un peu fort. C'est juste... Je t'assure, il ne faut pas parler comme ça.*

Achille se détend, ajoute.

- *C'est vrai.*

Suzanne sourit.

- *On fait l'amour.*

Jules trouve une porte de sortie sans perdre la face.

- *Ah oui, c'est vrai, tu fais l'amour avec ma mère. Pardon. Je m'excuse maman.*
- *Je t'excuse mon petit bonhomme.*

Suzanne sort les courses des sacs plastiques.

- *Qui fait la tarte au thon avec moi ?*

Ismaël l'interrompt.

- *Hey. On n'a pas fini. On fait ton anniversaire la semaine prochaine. Le 7, c'est un samedi, je dis que c'est parfait.*
- *Ouais, même que moi j'ai annulé Disney.*
- *Hein Achille ? Les petits auront la permission de minuit. C'est parfait. Non ?*
- *Je suis d'accord.*

Achille donne sa bénédiction. Mathilde rit. Arthur regarde sa mère un sourire béat aux lèvres. Ismaël regarde Suzanne content de lui. Jules n'en peut plus, comme d'habitude.

- *Allez maman, dit oui.*
- *Bon d'accord.*

Suzanne cède, son cœur explose de joie à l'intérieur mais en même temps elle ne veut pas trop se réjouir à l'extérieur de peur d'être déçue.

- *D'accord.*

L'air de pas y toucher. Banco. Cri de joie à l'intérieur d'elle.

- *Achille tu pourra faire les à-côtés et moi je ferais le plat, un poulet aux crêpes, toi qui adores les crêpes, je vous jure vous n'avez jamais mangé ça, c'est un délice. Je le ferais chez moi parce qu'il y a au moins 3 jours de préparation. Et samedi, je l'apporte.*

Le cœur de Suzanne sursaute. Chez moi ? C'est où chez moi ? Elle se rend compte qu'elle ne sait pas où il habite que quand il n'est pas là, quand il n'est pas chez elle, il disparaît pour de bon, elle ne sait rien. Si, il a dit qu'il travaillait dans un garage. Elle voudrait demander. C'est où chez toi ? Mais elle ne veut pas gâcher le moment. Elle sait qu'il va soudain se renfermer. La violence dans les yeux d'Ismaël. Alors, elle se tait.

- *Bon, c'est bon, on ne va pas y passer 1000 ans sur mon anniversaire. Qui m'aide pour la tarte au thon ?*

Ismaël est resté le week-end et le lundi, il est parti le mardi. – *Je vais préparer ce poulet de rêve. Il va préparer ce poulet de rêve ? Pourtant, Suzanne a vu le changement d'expression d'Ismaël quand il a reçu un texto. Il est parti juste après. Il a pris sur lui, il n'a rien montré mais elle a bien vu qu'il était crispé. Très. Est-ce que c'est elle qui aurait une raison d'être jalouse ? Peut-être. Elle n'y a jamais pensé. Elle aimerait bien en parler mais à qui ? Elle n'a pas d'amis. C'est vrai. Elle l'a toujours regretté. Surtout les amis d'enfance. Elle n'a pas d'amis d'enfance. Elle n'a pas eu d'enfance. La boîte noire. Son secret. Ni après. Ni maintenant. Pourquoi ? Elle ne sait pas. Mais c'est comme ça. Alors à qui ? A Galina ? La serveuse de la Civette ? Galina a 55 ans, elle est serbe ou bien croate, Suzanne ne se souvient jamais et n'ose plus lui demander. Elle aime Suzanne d'une affection sincère. Elle la prend un peu pour sa fille. Suzanne pourrait lui parler. Elle est de bons conseils. Et elle en connaît un rayon en homme. Pour Toni, elle a su dès le début. Elle n'a pas manqué de le lui faire remarquer d'ailleurs. Après. – *Je t'avais dit qu'il n'était pas bien celui-là. Ça se voyait. Il me disait pas bonjour quand tu n'étais pas là. Il regardait les autres femmes. Un sale type. Mais je ne pensais pas qu'il te tapait. Connard. Un vrai connard. Faut être un vrai connard pour taper une femme. Tu es trop gentille. Suzanne.**

Comme ma fille. Tu es trop gentille. Vraiment trop gentille. Elle a réfléchi une seconde. - *Tu vois, c'était pour ça. C'était normal que tu ne tombes pas enceinte, ton corps lui, il savait.* Suzanne a mis 3 ans à tomber enceinte de Mathilde. Pour elle qui tombe enceinte comme d'autre mange une pomme, 3 ans, c'était long, elle s'était posé des questions. Elle en avait parlé à Galina. Et Galina lui a trouvé la réponse. Après. Son corps savait. La violence. Le 7 novembre. Une fille. De mère en fille. La violence du père. La malédiction. Son corps. Son corps savait. Son corps sait tout ce que Suzanne a oublié. Suzanne aime beaucoup Galina. Elle aime bien Djamel aussi, le nouveau gérant. Mais ce n'est pas pareil. Galina, elle est là depuis que Suzanne est revenue, elle était même là avant. A la civette, les gérants passent et elle reste et elle connaît la vie de Suzanne depuis 10 ans. Oui, elle pourrait lui parler. Mais non. Suzanne n'a pas envie d'entendre Galina. Elle sait ce qu'elle va dire. Galina l'a déjà dit. Alors qu'elle n'a vu Ismaël qu'une fois. Ismaël n'aime pas les cafés en général et celui-là en particulier, Suzanne y passe trop de temps. Cette fois-là a suffi à Galina pour savoir qui était Ismaël. - *Il est beau celui-là mais il a peur, c'est pas bon la peur. Il n'a pas voulu du verre de l'amitié de Djamel. Il ne boit pas c'est ça ? Quand même, il a mal regardé Djamel. Comme si Djamel lui avait mal parlé. Et maintenant, tu dis qu'il ne veut pas venir parce qu'il n'aime pas les cafés ?* Non, Ismaël n'aime pas les cafés. Non, il ne boit pas. Il est musulman. Les musulmans ne boivent pas, c'est interdit par le Coran. Suzanne soupçonne Galina d'être un peu raciste. Ismaël est musulman. L'infidélité, c'est aussi interdit par le Coran, non ? Ismaël parle toujours du respect des femmes, y a qu'à voir comment il a engueulé Jules. Non, elle n'a pas de souci à se faire. Il faudrait qu'il lui raconte un peu qui il est quand même. Plus tard. Pour l'instant, Suzanne oublie ses questions, elle a sa réponse. Il vient samedi lui fêter son anniversaire avec un poulet aux crêpes et un cadeau. Oui, il lui a dit qu'il viendrait avec un cadeau. - *Mais le pendentif, la rose, ça suffit. - Non, ça ne suffit pas. Le pendentif, c'était gratuit, parce que tu es belle ma belle. Et pour ton anniversaire, je vais trouver un cadeau digne de toi.* Tu es belle ma belle. Un cadeau digne de toi. Aucun homme ne lui a jamais dit ça. Aucun homme n'a jamais fait ça. Ça vaut bien de ne pas tout savoir. De toute façon, elle n'a jamais rien su des hommes de sa vie. C'est comme ça. Ils avaient tous une double vie. Voila. Mais aucun, aucun, ne lui a jamais fêté son anniversaire, offert un cadeau, deux, dont un gratuit. Il va faire un poulet aux crêpes.

Suzanne a le cœur qui déborde. D'amour. D'espoir. De gratitude. Elle ne comprend pas, mais absolument pas, que quelqu'un puisse l'aimer comme ça.

C'est aussi pour ça que, le samedi 7 novembre, quand, à 14H, Achille a commencé à proposer de faire à manger, – *Un poulet rôti et un gratin dauphinois, tu adores le poulet rôti de chez Franprix, je vais l'acheter si tu veux et je fais le gratin. Ou on fait des crêpes si tu préfères ? Pas besoin de salé après tout*, elle a dit non. Pour laisser une place à l'espoir, à la chance, au miracle. A la vie. – *Non, il va venir, je le sais*. Elle le savait tellement, à l'intérieur d'elle, toujours neuve, jamais abimée, Suzanne ne s'habitue pas. Ni au bien, ni au mal. Chaque fois, elle se laisse surprendre. Chaque fois, elle y croit. Elle croit ce qu'on lui dit. – *Tu vas voir, il va venir*. Achille n'a rien répondu. Il n'a pas su quoi répondre. Il s'est dit que le Franprix fermait à 20 heures, que les crêpes c'était vite fait et le gratin dauphinois aussi, qu'il pourrait même l'acheter tout fait à la boucherie, charcuterie, traiteur, pour une fois. Suzanne a hésité, elle n'a pas laissé de messages à Ismaël. Elle s'est promis d'être heureuse. Et elle lui a promis de lui faire confiance. Et de ne plus le harceler. Elle a compris, elle croit, que ce n'était pas bien, ni pour lui, ni pour elle, ni pour les deux. Il lui a dit ça comme ça Ismaël. – *Tu sais quand tu m'envoies 20 textos en une heure, c'est à toi que tu fais du mal aussi, c'est comme si tu te rabaissais. Tu n'as pas à te rabaïsser, ni avec moi, ni avec personne. Tu as de la valeur. Et moi, en plus ça me fait fuir, ça m'opresse, tu comprends ? C'est pas toi, c'est moi mais c'est comme ça. Fais-moi confiance. Si je ne t'appelle pas c'est que je ne peux pas. – Mais comment ça tu ne peux pas ? Tout le monde peut. – Oui, mais parfois je ne suis pas disponible dans ma tête. Tu comprends*. Le cœur de Suzanne a sursauté. Lui, il est tout le temps dans sa tête. A chaque minute, à chaque seconde. Elle n'est pas dans sa tête à lui ? Il l'oublie. Elle n'est pas dans son cœur alors. Elle n'a rien dit. Ismaël a entendu. – *Tu es toujours dans mon cœur, mon coeur. Je vais faire un effort de mon côté pour te répondre. Tu ne peux pas deviner que je pense à toi. Tu es dans mon cœur mais pas dans ma tête. C'est ça ! Voila !* Il a souri. Et hop. Suzanne a éclaté de rire. Le rire de Suzanne. Il l'a regardée, transporté. Il aime tellement cette vie-là. Et, en même temps, il la déteste. Il ne sait pas pourquoi. Là, il l'a aimée. Il l'a embrassée et ils ont fait l'amour. Et il a tenu parole. Entre lundi et samedi, il lui a envoyé 4 textos, un par jour en comptant un jour où ils se sont vus. Elle les lit et les relit. Elle cherche ce qu'il y a écrit derrière

les mots, elle a toujours fait ça. Là, les mots sont lapidaires. – Bien reçu ton message merci mon cœur. Le lundi. – Des bises ensoleillées. Le mardi. Des bises ? Pourquoi des bises ? Ça, Suzanne y a passé 2 jours et puis elle s'est reprise. – Tout OK. Le mercredi très tard, dans la nuit. Elle s'est un peu laissée aller, elle a envoyé deux messages pour lui dire qu'elle s'inquiétait. Elle s'est reprise depuis. Deux messages par jour, un le matin et un le soir. Et elle ne l'appelle pas. Mais ça, ça fait longtemps qu'elle ne l'appelle plus quand il n'est pas là. Ça lui fait trop de mal qu'il ne réponde pas. Elle se contente des textos. Déjà, ce n'est pas simple. - Bisous. Le jeudi matin. Depuis, pas de nouvelles. 4 textos en 5 jours. C'est déjà beaucoup. Oui, mais, pas de nouvelles depuis jeudi. Matin en plus. On est samedi midi. Pourquoi ? Il fait quoi. Il ne pense pas à moi. Il va fuir, partir, m'abandonner. C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû lui faire peur. Je n'aurais pas dû lui demander. Je n'aurais pas dû. Non. Stop. Il va venir. Il est 14 heures. Ils avaient dit le dîner. Son dîner d'anniversaire. Quand Achille a suggéré le poulet rôti, elle a donc dit non, et elle a compensée. Sa peur. Par de l'amour. De l'action. Elle a envoyé un texto à Ismaël. – Je t'aime. Tu me manques. Hâte. Elle a baissé le son de la télévision. Et puis, elle a mis de la musique. Knock, knock in heavens door. Des Guns and Roses. Un truc qu'elle écoutait quand elle avait 15 ans. Alors que ça date d'avant. Premier flirt. Amant. « *Mama take this badge from me. I can't use it anymore. It's getting dark too dark to see. Feels like I'm knockin' on heaven's door. Knock-knock-knockin' on heaven's door, hey hey hey hey yeah. Knock-knock-knockin' on heaven's door. Knock-knock-knockin' on heaven's door, ohhh yeah. Knock-knock-knockin' on heaven's door, hey hey yeahh...* » Ça l'a stressée d'un coup. Elle ne sait pas pourquoi. Des sueurs froides. Quelque chose comme de la panique. Elle a arrêté la musique d'un coup. Elle est restée un instant, suspendue à cette angoisse venue d'ailleurs. La boîte noire. De la boîte noire. Elle s'est reprise. Elle a décidé d'être heureuse. C'est son anniversaire. Elle va fêter son anniversaire. Avec Ismaël. Rien. Mais rien ne peut lui arriver. Elle a mis the XX. Angels et tout l'album. Mais, Angels en premier. « *Light reflects from your shadow. It is more than I thought could exist. You move through the room. Like breathing was easy. If someone believed me. They would be. As in love with you as I am. They would be. As in love with you as I am. They would be. As in love with you as I am. They would be. In love, love, love...* » C'est doux. C'est beau. C'est bien. Planant. Mais pas mélancolique. Elle a souri. « *As in love with you as I am.* » – Bon, qui m'aide à faire une belle décoration ? Suzanne a acheté

des fleurs, des bougies, des paillettes et même une guirlande électrique. Tant qu'à faire que ce soit son anniversaire, autant que ce le soit vraiment. Son anniversaire ? Mathilde. Cri dans sa nuit. C'est l'anniversaire de Mathilde. Mathilde. De mère en fille. Non ! Non. Mathilde est née le 18 juin. Tout va bien. – *Les enfants, vous m'aidez, tant qu'à faire que ce soit mon anniversaire, autant que ce le soit vraiment.* Elle a monté la musique. La télévision allumée. Les nouvelles du monde. Mauvaises. 47 morts dans l'incendie de la discothèque de Bucarest. Elle y jette un coup d'œil mais ne s'y arrête pas, elle a décidé d'être heureuse. Rien ne l'en empêchera. N'empêche. Elle ne l'éteint pas.

Samedi 7 novembre 2015. Il est 19H30. Le pavillon a un air de fête. Suzanne et les enfants ont décoré le salon salle à manger. La guirlande électrique et les bougies donnent un air chaud et intime à la pièce. Le son de la télé est éteint. La lumière bleutée des images du monde danse sur le mur à peine éclairé. La table est mise pour 6. Ils ont mis une jolie nappe blanche de sa grand-mère. Les assiettes sont dépareillées, les verres tout autant mais beaux, d'un ancien temps. Le service de ses parents. Ils ont sorti l'argenterie aussi. Ça les a fait rire. Et puis des coupes de champagne toute différentes elles aussi, en cristal ou en verre avec des émaux. Suzanne leur a expliqué ce que c'était les émaux, ils ont déjà oublié mais c'est beau. Mathilde a mis des paillettes colorées partout, sur la table, le sol et les meubles. Surtout sur le meuble à photos. Arthur a ajouté deux dessins encadrés. Un dessin les représentant tous les 6, tous les 5 et Ismaël. Et un de Suzanne et Ismaël. Ismaël déteste les photos mais il aimera les dessins, c'est sûr, il aime les dessins d'Arthur. Il dit qu'il a un don. Suzanne a dit merci. Émue. Mon roi. Maman. Je t'aime. Ils ont failli pleurer. Ils ont laissé la musique s'éteindre après avoir écouté en boucle Angels. – *Vous êtes mes anges d'amour.* Soudain, un peu de mélancolie. Ils ont ri. Vite. Pour masquer. Ils ont mis du champagne au frais. Ils ont préparé les « zakouskis » comme dit Suzanne, les à-côtés comme dit Ismaël, un frichti, l'apéro, les entrées, des toasts de concombre et Saint Moret, des pics de raisin et gouda, des blinis au tarama, une sauce, fromage blanc, crème et Boursin ail et fines herbes. Ils ont coupé des carotte, concombre et un chou-fleur pour tremper dedans. Il y a largement de quoi manger comme ça. Ils ont fait un gâteau au chocolat et ont posé 36 bougies dessus. Jules s'est exercé à sa chorégraphie. – *Évidemment que je vais te faire mon numéro maman. Même si tu m'as basé. Je t'aime Mman.*

Achille a préparé les cadeaux. Et, vers 18H30, en douce, il est parti acheter un poulet rôti et un gratin dauphinois. Il est revenu avec du pain, laissant le poulet et le gratin dans sa chambre, la fenêtre ouverte, il fait froid, ça fera l'affaire. Ils se sont habillés. Suzanne a sorti sa plus jolie robe. Une robe à fleur, belle comme un printemps. Fraiche comme l'espoir. Elle a mis la rose autour de son cou. De la dentelle dessous. Un peu de mascara sur les yeux. Et du rouge sur les lèvres. Elle est belle. Resplendissante. Rayonnante. Mathilde aussi a voulu mettre une robe et du rouge à lèvres, comme sa mère. Jules a sorti un nœud papillon. – *C'est pour mon numéro, c'est obligé.* Achille son jean brut et un joli top gris. Suzanne se dit qu'il est beau. Il devient un homme. Arthur a mis un tee-shirt et un gilet sans manche, il adore les gilets sans manche. Il est 19H30. Ils sont prêts. Ils attendent. Suzanne sourit. – *Il va arriver.* Elle éteint la télé.

Samedi 7 novembre 2015, il est 21H30, la télévision est allumée, Suzanne est avachie dans le canapé, elle a remonté son plaid sur elle, elle tient son téléphone à la main, elle s'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Et elle fume. Le cendrier est plein. La jolie décoration a perdu de son éclat. En deux heures d'attente, les bougies se sont consumées, comme Suzanne. Elle a allumé la lumière plein pot pour regarder son téléphone sans cesse, du coup, la guirlande électrique semble jeter des tâches un peu blafardes sur le papier peint usé, jauni par le temps et l'ampoule de la lampe halogène. Les toasts et les « zakouskis » sont défraîchis, le tarama a séché, laissant une pellicule d'un rose plus foncé sur le dessus. Les enfants sont assis autour de la table, ils ont grignoté, n'en pouvant plus. Du coup, les serviettes ont été utilisées, les assiettes aussi, tout est un peu en vrac, des miettes de pain sur la nappe et des traces de doigts sur la nappe. Jules a pris l'assiette avec les toasts de concombre et Saint Moret, ses préférés, devant lui et les mange, ou plutôt les engloutit consciencieusement, un par un. Mathilde mange son pouce. Arthur ses doigts.

- *Arthur !*

C'est Achille. Achille qui tourne en rond dans le salon et dans sa tête. Arthur sursaute et cesse immédiatement de se manger les peaux autour de ses ongles. Maman, ne m'abandonne pas. Achille, comme s'il entendait son frère, se lève de table brusquement. Ça suffit. Il a déjà

demandé 10 fois à sa mère de venir à table, 10 fois, il a voulu mettre de la musique, 10 fois, il lui a dit qu'ils étaient là eux, qu'Ismaël avait dû être retardé, que ça ne servait à rien de laisser un 10^{ème} message, un 20^{ème} texto, de regarder encore et encore Messenger, sur son mur Facebook, le sien et celui d'Ismaël, d'autant qu'Ismaël ne met jamais rien sur son mur, elle le sait. Non, ce n'est pas forcément qu'il a des choses à lui cacher, c'est juste qu'il protège sa vie privée. Et heureusement, parce que vu le nombre d'heures que Suzanne passe à regarder sa photo de profil et les quelques photos, textes, articles en arabe, qu'il poste, c'est elle qui n'aurait plus de vie. Elle passerait son temps à essayé de deviner. Ce qu'il fait. Où il est. Avec qui. Facebook, c'est la mort de la vie privée. De ceux qui postent et de ceux, qui veulent savoir. Achille n'est pas sur Facebook. Du moins, il a un compte mais il ne s'en sert pas. Il préfère Instagram. Comme Jules. Comme les jeunes. Peut-être qu'Ismaël est comme lui, voilà. Suzanne ne comprend pas. Mais pas du tout. Non, Ismaël n'a pas de compte Instagram. Elle lui a demandé. Elle aurait ouvert un compte sinon, elle, tu penses bien. Soudain, une idée. – *Tu crois qu'il a un compte ? Tu crois qu'il m'aurait menti ?* Elle demande à Achille de vérifier. Achille soupire mais vérifie, tout pour avoir la paix. Passer à autre chose. Non, Ismaël n'a pas de compte Instagram, il ne lui a pas menti. Mais quand même, s'il l'aimait, il partagerait des choses sur Facebook, pour partager avec elle. Elle, c'est ce qu'elle fait. Mais, non. Facebook n'a rien à voir avec le fait qu'Ismaël l'aime ou pas. Il l'aime. Il ne l'abandonne pas, il a dû avoir un problème, il appellera demain ou comme d'habitude dans une semaine, 10 jours, il ne laisse jamais plus de temps que ça, elle devrait savoir, c'est comme ça depuis 10 mois, et sinon et bien, c'est un con. Là, Suzanne a failli pleurer. – *Mais non Maman, il n'est pas con. Pardon.* Il a dit tout ça 10 fois. Il a été chercher le poulet et le gratin, à 20H30, les petits n'avaient toujours pas mangé. Il les a fait réchauffer deux fois, tellement que le poulet est sec maintenant, comme les yeux de Suzanne et ça, ça l'inquiète encore plus. Il préfère les larmes de sa mère Achille. Au moins, ça vit. Il a proposé une fois de faire des crêpes. Il a retiré toute suite. Suzanne a crié. – *Je veux les crêpes du poulet de rêve.* Arthur a sursauté. La violence de Suzanne. Achille s'est retenu. Mais putain merde, le poulet de rêve c'est celui qui est là. Que j'ai acheté. Il s'est rassis. On en est là et il est 21H30 et Arthur mange ses doigts. Ça suffit comme ça. Achille se lève donc et va chercher le poulet sec, le gratin sec aussi et il sert les petits.

- *Maman, viens manger.*
- *Je vous rejoins.*

Suzanne écrase une cigarette et en rallume une autre. Elle se nourrit de cigarette. Elle n'a pas ouvert le champagne. Elle ne voulait pas. Même s'il ne boit pas, c'est avec Ismaël qu'elle voulait trinquer. Mais là, elle a besoin d'un verre. Elle se lève. Les enfants s'illuminent, mais non, elle passe près de la table où ils mangent instinctivement en silence, et elle va vers la cuisine sans même leur jeter un coup d'œil. BFM en boucle. « ... *Le bilan de l'incendie de la discothèque s'alourdit encore. A l'heure qu'il est, il serait fait état de 41 morts. 41 morts je le rappelle, dans d'atroces souffrances. Les flammes sont montées jusqu'à 4 mètres de haut, empêchant toute sortie, provoquant un véritable piège de feu. Il est impossible d'imaginer le terrible sentiment d'impuissance de ses jeunes gens, pour la plupart très jeunes, quand ils ont senti, quand ils ont su, qu'il n'y avait plus d'issue. Nulle part où aller. Pas de porte de sortie. L'état est mis en cause...* » Suzanne ouvre une bouteille de vin. Elle veut du chaud. Pas du froid. Le champagne, c'est froid. Le bruit du bouchon. Comme une détonation. Les enfants sursautent. « ... *Un homme tire à bout portant sur sa compagne. La jeune femme a été emmené à l'hôpital de Nanterre où son état est critique. Elle est entre la vie et la mort. La fille de la victime accuse la police. En effet, cet homme n'en était pas à son coup d'essai, il avait déjà à deux reprises agressé sa compagne. Il faisait d'ailleurs l'objet d'une injonction d'éloignement. Il se pourrait que cette agression soit celle de trop...* » Décidément, les nouvelles ne sont pas bonnes. Suzanne retourne sur son canapé son verre et sa bouteille à la main. Elle se sert un verre de vin. Rouge. Les enfants ne disent rien. Jules voudrait trouver une blague mais son cerveau ne fonctionne plus. Il ne trouve pas. Le cœur de Suzanne est lourd et rend l'atmosphère irrespirable. Comment penser, alors, quand on ne peut pas respirer ? Les enfants sont en apnée. Jules enlève son nœud papillon, non, finalement, c'est sûr, il ne fera pas de numéro aujourd'hui, il passe à la trappe. Non. Mais non. Arthur supplie Achille du regard. Fais quelque chose. Achille se lève et commence à débarrasser. Il prend Mathilde dans ses bras, et il fait signe à ses frères de le suivre dans la cuisine. Il articule sans bruit. Il va jouer son vatout. Le gâteau. Les bougies. Les cadeaux.

Samedi 7 novembre. Il est 22H15. Les enfants sont dans la cuisine, ils ont retrouvé un peu de couleur, ils chuchotent, ils allument les bougies. Arthur porte le gâteau. Mathilde et Jules les cadeaux. Jules a remis son nœud papillon au cas où. Après tout, on ne sait jamais. Achille les précède dans le salon, il hésite. Il voudrait éteindre la lumière mais il a peur que sa mère, du coup, leur dise que non, elle ne veut pas. Lui, il veut. Eux, ils veulent. Fêter son anniversaire. L'aimer. Ils le veulent tellement. Arthur, Jules et Mathilde sont comme en suspens. Ils l'attendent. Dans leurs yeux l'excitation. L'envie. De faire plaisir. De donner. D'aimer. Leur mère. Qu'elle soit heureuse. Ou même, juste contente. Ou même, juste un sourire. S'ils pouvaient avec leurs bougies et leurs cadeaux récolter juste un sourire, ils adoreraient. Alors, Achille décide. L'amour contre la peur. Les petits. La joie des petits. Il chuchote sans bruit.

- *Attendez-moi là. Dès que j'ai éteint vous venez.*

« ... Homs, une ville Syrienne où la vie reprend au milieu des ruines... » Enfin une bonne nouvelle. C'est le moment. Achille éteint la lumière. Arthur s'avance fier comme Artaban avec le gâteau et les 36 bougies allumées dessus. Les flammes dansent sur les murs et le papier peint défraîchi se pare d'une lumière de fête. Jules et Mathilde le suivent avec des paquets dans les bras, plus qu'ils ne peuvent normalement en porter. C'est Noël en novembre, Achille a bien fait les choses. Il éteint la télé. « *Happy birth day to you, happy birth day to you, happy birth day to you Maman...* » Ça n'a pris qu'une seconde. La lumière. Le gâteau. Les bougies. La télé. Les cadeaux. « *Happy...* » Ça n'a pris qu'une seconde, Suzanne sursaute, reste suspendue, en apnée, une seconde. Le temps de comprendre. De saisir.

- *Rallume ça ! Rallume la télé. Rallume. Tu ne peux pas me foutre la paix. C'est de ta faute. Tu m'as porté la poisse. Si tu n'avais pas acheté ce putain de poulet, je suis sûre qu'il serait venu. Voila. Tu ne lui as pas fait confiance et tu as eu ce que tu voulais. Rallume !*

Ça n'a duré que 3 secondes, 3 secondes de haine, de crachats, de peur intense. 3 secondes de destruction massive. 3 secondes pour briser 4 cœurs. Les enfants sont tétanisés, gelés, froids, à l'intérieur. Ils font leur possible pour respirer encore. Ils ne savent pas comment. Maman. Ne m'abandonne pas. Maman. Suzanne ne voit rien de tout ça, tout à son propre chagrin, son cœur brisé en mille morceaux pour la millième fois dans sa vie, tellement qu'elle ne sait plus comment recoller les morceaux. Tellement que tout lui fait mal, même ce qui devrait lui faire du bien. L'amour. Elle n'en veut pas. Elle s'en croit indigne. Elle veut la mort. La peur. La violence. Du monde. Elle hurle.

- *Rallume.*

C'est trop. Arthur hurle avec elle. Laisse tomber le gâteau. Les bougies. Les flammes. Une serviette en papier par terre. La nappe. La nappe blanche en coton sur la table. La nappe rose en nylon brodée avec laquelle Suzanne a hésité sur le fauteuil. Arthur est tétanisé. Il ne bouge pas. « ... *Le bilan de l'incendie dans la discothèque s'alourdit. Il est maintenant de 47 morts. Et 5 blessés grave...* » Achille fonce sur lui, le prend dans ses bras. Il attrape Mathilde par l'autre bras. Les flammes. Les bougies sur le parquet. La serviette qui prend feu. Suzanne qui ne bouge pas. Tétanisée.

- *Jules va chercher de l'eau.*

Jules qui fonce dans la cuisine. Achille qui dépose Arthur et Mathilde devant la porte d'entrée.

- *Maman ! Sort.*

Suzanne qui reste sur le canapé. Arthur qui hurle, qui veut rentrer.

- *Maman !*

Achille qui repousse Arthur.

- *Arthur tu restes dehors, tu es responsable de Mathilde. D'accord ? D'accord ?!*

Mathilde. Maman. Mathilde. Mathilde.

- *D'accord.*
- *OK.*

Jules qui met de l'eau sur les flammes avec un verre, certaines bougies se sont éteintes d'elles-mêmes mais d'autres ont attaqué la nappe en nylon rose sur le fauteuil jaune, la nappe laissée là un peu par oubli, un peu pour faire joli. Le rose était assorti à la rose du pendentif. Ça prend vite c'est saloperie. C'était bien la peine de faire une déco. Pensée fugace.

- *Maman ! Jules, tu sors. Tout de suite !*

Jules rejoint Arthur et Mathilde sur le pas de la porte. Achille se rue dans la cuisine, c'est quoi cette foutue baraque où il n'y a pas de carafe ni de bouteille d'eau, il prend une casserole, la vide sur les flammes sur le plancher. Il éteint le feu par terre. La serviette en cendre. Les bougies noyées. La nappe en nylon qui flambe.

- *Maman !*

Suzanne ne bouge toujours pas, hypnotisée par ce qui se passe, les flammes, l'eau, le balai de son fils de la cuisine au salon. Une casserole. Deux casseroles. Ça ne suffit pas. Le nylon brûle trop vite sur le fauteuil lui-même en matière synthétique. Inflammable.

- *Maman !*

Soudain, Achille à une idée. Il se précipite sur sa mère, il la pousse, récupère le plaid, le met sous l'eau et le jette sur le fauteuil. D'un coup, un son mat, comme un soufflé qui tombe. Ça va marcher. Ça marche. Suzanne comprend d'un coup.

- *Mon plaid !*

Elle se précipite.

- *Mon plaid.*

Elle le récupère. Il est abimé. Mouillé. L'eau du plaid se mélange avec ses larmes. Il y a eu plus de peur que de mal mais quand même, ils ont frôlé le pire. Et c'est un désastre. La nappe rose brodée, noire comme le charbon. Le fauteuil brulé et mouillé. Le gâteau en vrac sur le plancher. Les bougies dans une flaque d'eau. La serviette qui coule des cendres. Les cadeaux foutus, piétinés dans la batailles, comme leurs efforts, ceux de Suzanne pour être heureuse, et ceux des enfants pour qu'elle le soit. Leurs efforts communs pour avoir confiance. En l'autre. En la vie. En eux, aussi. Arthur qui se mange le doigt, son index droit, soudain, presque sans ongle. Leurs vêtements froissés, abimés, bons à mettre à la poubelle. L'odeur de brulé et de transpiration. Leur odeur. La sueur. La peur. La peur là, soudain tangible, qui suinte. L'air vicié. De peur. De douleur. Les pleurs de Suzanne, son plaid trempé contre elle, comme si sa vie était ce plaid, dévastée.

- *Je suis désolé Maman. On en rachètera un.*

La désolation oui, de cette soirée d'anniversaire gâchée, foutue, à l'image d'une vie d'abandon, tellement que le plaid compte plus que la vie. Parce que le plaid, c'est le doudou, c'est ce qui fait qu'on peut supporter la vie. La peur. De vivre. Mathilde suce son pouce et sa manche. Arthur fixe sa mère. La désolation de ces enfants qui ne peuvent pas aider celle qu'ils aiment le plus à vivre et qui sont bien désolés de ça. Maman. Ne m'abandonne pas.

- *C'est moi qui suis désolée mon grand. C'est moi qui suis désolée. Pardon. Pardon.*

Et soudain, les bras qui s'ouvrent, attrapent Jules le plus près et puis Mathilde, Arthur bien sûr, mon fragile, Achille, mon grand, pardon, Maman, je suis désolée. Leurs larmes mêlées. Le plaid mouillé. Rescapés d'un naufrage. Ils s'accrochent à leur amour comme à une bouée de sauvetage. Serre-moi fort. Plus fort. Encore. Je ne veux pas me noyer.

Vendredi 13 novembre 2015. Il est 20H. Suzanne est assise dans le canapé, la télé allumée, un plaid neuf plié à côté d'elle. Mathilde est serrée contre elle, lovée à sa gauche, comme d'habitude. Elle suce son pouce et sa manche. Arthur dessine sur la table. Un paysage en friche avec des rails. Le RER D. Un paysage. Un voyage. Jules joue au jeu vidéo sur l'ordinateur. Dans la cuisine, Achille fait à manger. Un instant d'apaisement. Une accalmie. Sur BFM TV, pas d'accalmie, le monde va mal. « ... *Retour sur l'attentat d'hier qui a fait 41 morts au Liban. Un attentat revendiqué par l'EI contre un fief du Hezbollah...* » Suzanne coupe le son. Ça suffit comme ça. Ça suffit l'enfer du monde. Elle a déjà bien assez avec le sien. Parce qu'elle a fait ce qu'elle a pu Suzanne cette semaine. Pour vivre.

Le dimanche, elle s'est levée tôt et elle a tout rangé. Et puis, elle a décidé. De vivre. Il faut. Le 7 novembre. De mère en fille. Tu ne m'auras pas. Mathilde. Le 18 juin. Pas de trauma. Mort. Incendie. Vie. Jean-Baptiste a appelé. Il avait dit qu'il viendrait. Il ne viendra pas. Il est désolé. – *Tu comprends, Armande, les enfants. Je n'ai pas pu décaler tout le monde. On va à Eurodisney. On part dans 5 minutes.* Jules est à côté. Il sait que c'est son père. Il ne comprend pas pourquoi il a appelé sur le portable de sa mère. Il pressent que c'est une mauvaise nouvelle. – *Quoi ? Quoi ?* Suzanne transmet. – *Ton père est désolé, il va à Eurodisney.* Jules a bondi. Il a crié, à sa mère, à son père, au téléphone. – *Putain Papa, tu déconnes. C'est pas cool pour Maman.* Il n'allait pas dire que c'était pas cool pour lui. Et, sincèrement, là tout de suite, il ne trouve pas ça cool du tout pour sa mère. Pas après hier. Suzanne se détourne, elle ne veut pas que Jules s'en mêle. Elle ne veut pas qu'il voit ses larmes qui perlent au creux de ses yeux. Et puis, elle ne sait pas, si finalement, elle ne préfère pas. Après tout, voilà, c'est comme ça. Sa vie. Il n'y a pas de raison que ça change. Il avait dit qu'il passerait. Il ne passe pas. Voilà.

C'est comme ça. C'est comme ça ? Soudain, Suzanne se souvient. Jean-Baptiste avait dit qu'il passerait hier. Hier soir. Pour qu'il soit tous ensemble. Il n'est pas passé. Il n'a pas appelé. Voilà. C'est comme ça, mais quand même, elle le lui dit. Parce qu'elle est gentille, mais quand même, faut pas exagérer. Jean-Baptiste est sincèrement surpris. – *Hier ? J'avais dit que je passerais hier ? Ah bon ? Mais non. Merde ! Mais si. C'était ton anniversaire.* Voilà. Suzanne ne répond rien, elle n'a rien à répondre. Silence. – *Ce n'est pas grave hein, tu détestes ton anniversaire.* Oui, c'est vrai. Emballé c'est pesé. Pratique. Du coup, il ne le lui a même pas souhaité. Vive la culpabilité. – *Dis à Jules que je suis désolé.* Il est vraiment désolé Jean-Baptiste. Il est comme ça. Et il n'a pas compris qu'il s'agissait de Suzanne aussi. – *Je vais voir avec Armande, je vais essayer de le prendre un jour le week-end prochain ou celui d'après. Achille, Jules et Mathilde pourront venir aussi. Un mal pour un bien. Plutôt un dimanche, le samedi les enfants ont leurs activités.* – *Ok.* – *Tu pourras venir aussi.* – *Ne dis pas ce que tu ne penses pas.* – *C'est vrai, pardon. Bon anniversaire Suzanne.* Ah quand même. *Ça va aller ?* Ah si, il a un peu compris. – *Merci. Oui.* – *Ah super. Bonjour à Ismaël.* Bonjour à Ismaël. Jean-Baptiste n'a vu Ismaël que deux fois mais il l'aime bien. C'est réciproque d'ailleurs, coup de bol. Ismaël ne trouve rien à redire au fait que Jean-Baptiste soit là, parfois, souvent, il se dit que c'est bien, qu'il aurait bien aimé avoir un père comme lui. Alors, quand Jules a parlé de ce week-end Disney reporté, gagné avec un peu de culpabilité. – *Tu devrais être là pour Maman.* Ismaël s'est dit que c'était une bonne idée, que ce serait sympa que Jean-Baptiste soit là pour de vrai. Que comme ça Suzanne aurait un vrai anniversaire en famille. Les enfants ont sauté de joie. Jules a envoyé un SMS. – *On fait un vrai anniversaire pour Maman le soir même, viens. Tu es invité. Il y aura Maman, Achille, Jules, Mathilde et Ismaël et moi. Et il a ajouté sur les conseils d'Ismaël.* – *Et même Armande et les autres sont invités. La réponse n'a pas tardé.* – *OK. Je passerai.* – *Et pour Disney ?* – *J'ai dit OK, je décale.* Ok, oui mais voilà, si Jean-Baptiste est un amour, il est aussi un peu lâche. Armande a dit non. Et Armande, c'est sa famille à lui, en fait. Jules le sait. Suzanne aussi. Elle l'avait dit à Ismaël. Pour le coup, Jean-Baptiste, elle le connaît. – *Il ne passera pas samedi soir, le samedi soir, il le passe en famille. Dimanche peut-être.* Ismaël avait souri. Elle ne sait pas. Elle ne peut pas savoir. C'est vrai. Mais si, elle savait. En même temps, tant mieux, vu qu'Ismaël lui n'était pas là finalement, et ça, Suzanne ne l'avait pas prévu, ça aurait fait bizarre. Un anniversaire en famille. Sans Ismaël. Et là, soudain,

Suzanne lui en veut. Terriblement. Mais putain, je ne t'ai rien demandé moi. Je déteste mon anniversaire. Les anniversaires. En famille. Elle déteste son anniversaire parce que ses anniversaires étaient toujours en famille et toujours ratés. Elle se faisait toujours engueuler. Monte dans ta chambre. Disparaît. Les courants de haine, sous prétexte d'amour. Elle l'a toujours regretté. Elle a toujours rêvé de vrais anniversaires en famille. Pourquoi Ismaël, lui a soudain laissé penser que c'était possible ? La déception est à la hauteur de l'espoir. Elle a envie de pleurer. – *Tu diras bonjour à Ismaël.* Jean-Baptiste insiste. Suzanne sait que c'est pour part parce qu'il l'aime bien mais aussi il se dédouane. Il fait passer la responsabilité. – *OK.* Jules n'a pas voulu parler à son père. Suzanne a raccroché. Elle s'est dit qu'elle préférerait que personne ne lui promette rien. Qu'elle avait du chagrin. Et puis, soudain, elle les a détestés. Tous les deux. Elle les a haïes. Toute cette haine. Ça l'a submergée. Elle s'est sentie sale. Elle est allée se promener. – *Les enfants, on sort.* Vite. Vite. Pour échapper à ses pensées.

Elle a fait ce qu'elle a pu Suzanne, cette semaine, pour vivre. Comme la semaine d'avant, comme convenu d'une certaine manière, elle a écrit à Ismaël deux textos par jour. Des textos gentils. Parce qu'elle se dit que comme ça, il ne la quittera pas, il verra tout l'amour dont elle est capable. Et il l'aimera. Et des textos sans question. Parce qu'elle a compris que, comme ça, elle attend un peu moins la réponse. Elle est comme ça Suzanne, elle s'adapte. Elle se contorsionne. Pour vivre. Et ça a marché. Elle n'est pas restée fixée, chez elle, dans sa tête, à son téléphone. Ismaël. Elle est même allée travailler. Elle a même pris un apéritif à la Civette. Et un autre chez elle, avec Rafi. Rafi, son patron, sans doute son ami, un ami, en tout cas celui qui s'en rapproche le plus. Rafi qui est un vrai gentil. Rafi qui a adopté Suzanne, son rire et ses absences. Il aurait bien voulu plus au début Rafi. Il aurait voulu que le rire de Suzanne l'éclabousse plus. Comme souvent. Comme beaucoup. Le rire de Suzanne comme un éclat de vie. Mais, il a vite vu les absences aussi. Et s'il a accepté celles à son magasin, il sait, au fond de lui, il sent, qu'il n'aurait pas supporté celles à elle-même et donc à lui. Suzanne, soudain sans vie. Non, il n'aurait pas supporté. Alors, il est devenu son ami. Ils ne se voient jamais en dehors du Carrefour et des pauses déjeuner. Mais, là, Suzanne s'est dit que c'était bien d'essayer. Les enfants l'adorent, chaque fois qu'ils vont au Carrefour, il leur donne des gâteaux, des bonbons et autres sucreries. Rafi a apporté une bouteille de champagne et des

desserts lactés de toutes sortes. Suzanne s'était arrêtée en chemin pour acheter des MarronSuiss' et des Liégeois au chocolat au Franprix. Elle a raconté son secret. Ils ont bien ri. Elle a eu un peu peur qu'Ismaël réapparaisse à ce moment-là, qu'il puisse s'imaginer elle ne sait pas quoi. Elle a failli tout arrêter, dire à Rafi de partir, mais non, elle a laissé faire. Faut pas déconner. Ils ont passé une bonne soirée. Il a parlé de sa sœur Samira. Mais surtout de sa nièce, Sonia. Elle a 19 ans. Elle rentre en première année à l'université. Elle veut faire du droit. Le droit des femmes ça la préoccuper. Sans doute un rapport avec ses origines. La Turquie. Sonia. Il en est fier, si fier, lui qui n'a pas d'enfants, ça lui manque terriblement. Il lui a raconté sa nouvelle histoire d'amour. Elle lui a raconté la sienne. Pas trop. Pour pas pleurer. Pour ne pas remuer le couteau dans la plaie. Il a dit qu'elle devait être toujours celle qui rayonne. Qu'elle était forte. Qu'il l'admirait. Qu'elle avait la vie, l'amour, devant elle. Tout ira bien, tu verras. Elle a pensé, ça dépend qu'elle dose de réalité je peux supporter. Elle a chassé cette pensée. Vite, d'un éclat de rire. La vie réincarnée. Ils ont joué aux Mille Bornes. C'est Mathilde qui a gagné. Ils ont bu une deuxième bouteille de champagne. Jules a fait son numéro. C'était un peu une soirée d'anniversaire autrement. Une soirée de non-anniversaire. Personne n'a évoqué celle du samedi précédent. Ni même n'a prononcé le mot anniversaire. Suzanne n'a pas regardé son téléphone une seule fois. Non, ce n'est pas vrai, elle l'a regardé deux fois. Deux fois, c'est peu. C'est bien. Elle s'oblige Suzanne. A vivre. Rafi a demandé pourquoi ils ne faisaient pas ça plus souvent. Suzanne a pensé, oui c'est vrai. Elle ne l'a pas dit. Un instant de distance. C'est difficile pour Suzanne le lien. Rafi n'a pas vu son hésitation. – « *On remet ça vite.* » Suzanne a dit oui. Elle a pensé peut-être. Rafi l'a senti. N'empêche, c'était une bonne soirée. Le 7 novembre s'est tenu en retrait. Les enfants sont allés se coucher. Suzanne a vidé le cendrier. Elle a jeté un coup d'œil au salon. Son nouveau plaid plié sur le canapé. Coup au cœur. Panique. Elle respire. Il est joli son nouveau plaid, plus joli que le précédent. Ça va. Elle a regardé côté salle à manger. L'eau n'a pas laissé de traces sur le parquet. Ou en tout cas elles se noient dans celles d'avant. Elle a jeté la nappe en nylon rose brodée, de toute façon, elle ne l'aimait pas. Elle a jeté la même en jaune. Voilà. Elle a récupéré un tissu crème dans l'armoire de sa grand-mère, sa grand-mère était couturière, et elle a recouvert le fauteuil avec, c'est joli, pas de traces de brûlé, et mieux que le vieux synthétique jaune d'avant. Elle a attaché le tissu avec des ficelles, ça fait des plis, c'est joli. C'est déco. Elle a gardé la guirlande électrique

et en a racheté une colorée. Non, c'est bien, vraiment bien. Mieux qu'avant. Qui pourrait se douter ? Quelle dose de réalité ? Non, vraiment, personne ne pourrait se douter. Rafi n'a rien vu c'est sûr. Elle a regardé le papier peint. Quand même, il est très abimé. Elle devrait le changer. Mais à part ça, franchement, personne ne pourrait se douter. Elle est allée se coucher. Quelle dose de réalité ?

Les nuits de Suzanne sont hors réalité. Personne, personne ne pourrait les supporter. Un goût de métal dans la bouche, le cœur à l'envers, réveil en sursaut, les nuits de Suzanne sont difficiles. Si difficile. Ça fait mal. La nuit, le grand méchant loup rode, la boîte noire essaye de s'ouvrir et ça fait mal. Souvent Suzanne se réveille trempée, ensevelie sous des cauchemars qu'elle ne fait pas. Elle serait petite fille, on dirait qu'elle a des terreurs nocturnes. Seulement voilà, quand elle était petite, Suzanne avait raison d'avoir peur et pas que la nuit. Papa. Maman. Régime de la terreur. C'est aussi pour ça que Suzanne a, sans le vouloir, enfermer tout ça dans la boîte noire. Mais la nuit, dans le noir, la boîte crie. Elle veut se faire entendre la petite fille. Suzanne ne veut pas, à la place, elle oublie. Et elle pense. Elle pense à Ismaël qui n'a pas appelé. Elle pense à son plaid qu'elle a perdu. Tuer. Qu'elle ne retrouvera pas. C'est de sa faute. En boucle. Elle ne dort pas, elle ne se rendort pas, folle cavale de son cerveau aux aguets. Elle se lève. Va recoucher Mathilde quand elle est là. C'est ça ou la tuer. Parce que Suzanne a mal, si mal à ses pensées, que parfois, elle pense le pire. Pourquoi tu bouges comme ça, vilaine fille. Tu le fais exprès pour m'emmerder. Tu vas voir. Elle ne veut pas. Elle ne veut pas penser comme ça. Surtout pas. Ça lui fait encore plus mal. Toutes ces mauvaises pensées. Elle en a de plus en plus. Depuis cet anniversaire gâché. Je les hais. Elle en a de plus en plus. Des pensées de haine. Elle cherche l'amour en elle, l'amour qu'elle a toujours eu en elle. Malgré tout. L'amour l'a sauvée. Si elle n'a plus l'amour, en elle, alors, elle peut aussi bien renoncer. Elle ne supporte pas ces pensées. Cette pensée. Écorchée de toute cette douleur, Suzanne se lève, va recoucher Mathilde quand elle est là, et elle, ne se recouche pas, elle fait de la couture. Elle s'est mise à la couture cette semaine. Elle a choisi plein de bouts de tissu pour faire un Patchwork. Un nouveau plaid ? Avec toute les chutes de tissus de sa grand-mère. Ça lui fait du bien. Ça l'apaise. N'empêche, pendant qu'elle fait de la couture, elle ne dort pas.

Vendredi 13 novembre 2015. Il est 21H, Suzanne et les enfants ont fini de manger. Ils ont mangé de bric et de broc, comme ils aiment faire, même si Achille ne préfère pas, bagels au cream cheese et concombres et desserts lactés à volonté. Suzanne a une nouvelle lubie, le riz au lait. Depuis que Rafi lui en a apporté, elle adore. Et, parce qu'Arthur a dit, je suis un peu perdu des fois dans ma tête, Suzanne a fait du pain perdu avec un reste de brioche, c'est le dessert préféré d'Arthur, pour qu'il ne soit pas perdu dans son corps. Le 7 novembre paraît loin, comme un mauvais souvenir. Ils ont joué aux 1000 bornes, maintenant que le jeu est sorti, autant en profiter. Mathilde a gagné. Il faut dire que tout le monde s'y met. C'est une soirée tranquille, apaisée. Rare. Comme Suzanne en a si peu vécu. Pas. Et les enfants non plus. Ça se savoure. Achille a pris un livre, il lit dans le canapé. Suzanne a Mathilde sur les genoux, Arthur les dessine. Même Jules ne fait pas un bruit. Il écrit le début d'un spectacle. Son prochain numéro sera dansé et parlé. La nuit est douce. Sereine. La télévision est allumée sur BFM TV, sans le son. Il est surtout question du match France – Allemagne. Personne ne la regarde. La télévision. Le temps est clément. Étonnamment doux pour la saison. Personne ne peut se douter. Non. Personne. De la réalité qui est en train de se tramer.

Le 13 novembre 2015. 21H45. Soudain, Achille met le son de la télévision.

- *Maman !*

Flash spécial. « ... Il semblerait qu'une bombe ait explosé à Saint-Denis. Faisant 1 mort. Au moins... » « ... Au même moment, Paris est la cible d'une attaque terroriste sans précédent. Des hommes armés tirent dans la foule au hasard... Le 10^{ème} et le 11^{ème}... » « ... Le stade n'est pas évacué... » « ... On vient de nous apprendre que des hommes armés aurait pris en otage le Bataclan, une salle de concert... » « ... Au moins 250 personnes... »

- *Maman !*

Un hurlement. Un ordre. La vie en train de se faire, défaire, sous ses yeux. Achille. Le monde. La guerre. Suzanne fait descendre Mathilde, se précipite, reste debout. Écoute. Voit. Ce qu'elle a toujours cru. Craint. La guerre en marche. La mort. La fin du monde. Comme une confirmation. Jules est assis sur le canapé, à côté d'Achille, les yeux fixés sur l'écran. Achille prend machinalement Mathilde dans ses bras, contre lui. Il lui cache les yeux un peu et puis renonce. Arthur s'est assis lui aussi, sur le bord du canapé. A côté. Il a les larmes aux yeux. Alors c'est vrai ? Le monde n'a plus d'humanité ? Suzanne regarde ses enfants. En elle, quelque chose s'est déchiré. Effondré. Elle s'assoit. Loin, seule, tout bas. Papa. Elle prend son téléphone, appelle Ismaël.

- *Je t'en supplie, appelle-moi.*

Le 13 novembre 2015. 21H20. A Saint-Denis. Un premier commando de terroristes entre en action près du Stade de France, pendant le match de football amical France-Allemagne, auquel assistent le président de la République et plusieurs personnalités politiques. Ce commando est composé de trois hommes. Le premier des trois hommes actionne sa ceinture d'explosifs près du stade, et tue un homme. A 21H21, le deuxième homme en fait autant mais ne fait pas de victime. Les deux explosions ont lieu rue Jules Rimet. Une demi-heure plus tard, à 21H53, le troisième attentat suicide a lieu rue de la Cokerie. La tuerie de Paris a déjà commencé. Le bilan de cette première vague d'attentat est, outre les 3 terroristes, de 1 morts et 9 blessés graves. Les terroristes ont été refoulés plusieurs fois par la sécurité du Stade de France. Une chance.

Le 13 novembre 2015. 21 h 25. Un groupe de trois terroristes se déplace en voiture dans le 10^{ème} et le 11^{ème} arrondissement. Ils ouvrent le feu à 3 reprises sur des personnes assises en terrasse de cafés et de restaurants, la soirée était très clémente pour une soirée de novembre. Plutôt une soirée de printemps. Ils commencent par tirer sur les terrasses du Petit Cambodge et du Carillon. La fusillade fait 15 morts. Ils descendent par la rue Bichat puis de la Fontaine au roi. Ils tirent sur les terrasses de la Pizzeria Casa Nostra et du café La bonne bière. Il est 21H32. Ils tuent 5 personnes. Ils prennent le boulevard Voltaire vers la rue de Charonne. A 21H36, soit 11 minutes après le premier coup de feu, ils tirent sur la terrasse de la Belle Équipe, l'un des

patrons fêtait son anniversaire. Ils tuent 19 personnes et 14 blessés sont dans une urgence absolue. A 21H40, un des terroristes se fait exploser au Comptoir Voltaire, boulevard Voltaire. Il n'y a pas de mort mais 15 personnes sont grièvement blessées. Les deux autres terroristes disparaissent. Le pire est à venir. Le plus mortel en tout cas. La prise d'otage du Bataclan commence. Tout le long de leur périple mortel, ils ont crié, « Allah Akbar » et « C'est pour la Syrie. » signant par la même un acte terroriste islamiste.

Le 13 novembre 2015. 21H40. Un troisième groupe de terroriste arrive au Bataclan. Il y a un concert du groupe de rock Eagles Of Death Metal et la salle est bondée. Les terroristes tirent sur des personnes à l'extérieur du bâtiment. Ils y pénètrent et commencent à tirer sur les spectateurs par rafale, à la kalachnikov. Ils crient « Allah Akbar ». Pendant 20 minutes, ils assassinent les spectateurs froidement. Des otages sont utilisés comme boucliers humains et sont placés devant les portes et les fenêtres. A 22H, un des terroristes est abattu par un commissaire de la BAC. Les deux autres terroristes se retranchent à l'étage dans une pièce et emmènent avec eux 21 otages. A 22H15 la BRI prend le relais de la BAC et, appuyé par des homologues du RAID, entre dans le Bataclan. Entre 22H15 et 22H30, la BRI sécurise le bas. A 23H, 40 hommes de la BRI montent à l'étage. A 23H15, ils repèrent les deux terroristes et leurs otages. A 0H18 après des négociations infructueuses, l'assaut commencent. La BRI sécurise le premier étage pièce par pièce et après quelques minutes, les deux terroristes sont tués. L'évacuation des blessés commencent. Le 14 novembre 2015 à 00H58, le RAID et la BRI mettent fin à l'attaque du Bataclan. Cette attaque hors norme a fait 90 morts et plusieurs centaines de blessés.

Suzanne et les enfants, comme la France entière, sont restés toute la durée des attaques devant leur télévision et même après. Ils ont vu. L'horreur. La fin du monde. La fin d'un monde. Terrorisme. Attentat. Suicide. Capacité de résilience. Charlie Hebdo. Le 7 janvier 2015. 10 mois après. L'horreur. L'horreur absolue. Les corps qui tombent des fenêtres. Le passage Amelot. Les appels déchirants des victimes. Les cris. Les hurlements. Le sang. La marque des corps. La déflagration. L'impuissance. Allah Akbar. La rage. La haine. L'Islam. Daech. La France. La jeunesse. Des victimes. Des terroristes. Attentat. Suicide. Attentat suicide. Tentative

d'explication. Des vidéos amateurs. L'horreur. Les images de l'horreur. Paris. L'attaque de la liberté. Tentative d'analyse. A chaud. Paris est une fête. La BAC. La BRI. Le RAID. Les héros. Les hommes en noirs. L'urgence. Les hôpitaux. Les héros ordinaires. Les appartements de salut. La première fois. Du jamais vu. Les couvertures de sécurité. Le doré. La sirène du SAMU. Des pompiers. Les visages défaits. Les regards absents. La perte. L'horreur. La mort. L'indicible. Les survivants. Les otages. Le syndrome de stress post traumatique. 130 morts et 351 blessés. Les dommages collatéraux. Et combien qui ne s'en remettent jamais ?

Suzanne est sidérée. Tétanisée. Achille a couché les petits. Il est 2 heures du matin. Les images en boucle sur BFM TV sont terribles, presque insoutenables. L'immédiateté des médias et le voyeurisme de notre société font aussi la fin du monde. Comment ne pas relayer, là, tout de suite, la peur ? Saint-Denis. Quand même, Ismaël habite à Saint-Denis. Il ne répond pas. Il n'y a eu qu'un mort mais, et si c'était lui ? Où s'il était à Paris ? Non, il ne va jamais à Paris. Suzanne ne dit rien. Elle regarde la télé, ramassée en boule sur son canapé, sans même son plaid pour la sécuriser. Le nouveau, elle n'en veut pas. Elle a enfilé un gros pull et des grosses chaussettes. Suzanne a froid. En dedans. Achille n'en peut plus.

- *Tu devrais aller te coucher Maman.*

Suzanne ne répond pas, absorbée par toute la violence du monde et la sienne intérieure, celle de ses pensées. Mais pourquoi tu ne rappelles pas ? Moi aussi j'habite Saint-Denis. Je pourrais être morte. Et mes enfants aussi et tu t'en fous. Rien à foutre de moi. Je pourrais aussi bien crever. Disparaît.

- *Maman.*

Suzanne regarde son téléphone. Elle a explosé toutes ses bonnes intentions. Elle a laissé à Ismaël 11 messages, 27 textos, 6 messages sur Messenger et 3 posts sur son mur Facebook en un peu plus de 4 heures. Elle est inquiète mais plus encore, elle est sidérée qu'il ne le soit pas lui, inquiet. Qu'il ne l'appelle pas. Qu'il ne se demande pas si elle va bien, où elle était. Même

si elle est toujours dans le même quartier. Ce soir, ça aurait pu être différent. Ce soir elle aurait pu mourir. Et lui aussi. Peut-être l'est-il ? Non, bien sûr que non. C'est pas son genre. Et puis, à part un terroriste, il n'y a pas de mort à Saint Denis. Elle s'inquiète toujours pour rien. Comme dirait Achille, avec Ismaël, pas de nouvelle bonne nouvelle. Pauvre con. Elle ne se dit pas tout ça. La boîte noire. Elle ne peut pas, ça la bouleverserait trop. L'énormité de la peine. La haine. Retournée contre elle. Je vais crever, comme ça, tu vas voir, je vais te montrer tout le mal que tu m'as fait. Elle ne pourrait pas supporter la violence de ses pensées. A la place, l'obsession, la peur, Ismaël. Le monde est en train de s'écrouler. J'ai peur. Si peur. Elle relève ses jambes un peu plus sous elle. « ... *La capacité d'un pays à la résilience, comme celle d'un individu d'ailleurs, a ses limites. La question pour la France sera donc, est-ce que cet attentat ne sera pas l'attentat de trop ? ...* »

- *J'écoute, ça m'intéresse.*
- *Tu fais des cauchemars après.*
- *Je fais toujours des cauchemars.*
- *Maman.*
- *Arrête !*

L'hystérie soudain. La colère. La peur. La peine. La souffrance. Trop de chose accumulée. Pourquoi il ne me fout pas la paix ? Achille la regarde, estomaqué. Elle se reprend.

- *Monte te coucher. Je vais y aller.*
- *OK.*
- *OK.*
- *Bonne nuit maman.*
- *Viens là.*

Achille s'approche. Suzanne a les larmes aux yeux.

- *Je t'aime mon grand*

- *Moi aussi Maman.*
- *Bonne nuit.*

Achille monte. Le bruit de la salle de bain, la porte de la chambre qui se ferme. Les images en boucle des attentats. « ... *C'est la première fois en France qu'il y a des attentats-suicides et c'est un tournant dans notre histoire...* » Elle prend son téléphone. Ismaël.

- *Je t'en supplie, appelle-moi. Je suis inquiète. Je t'aime. J'ai envie de mourir. C'est horrible. Tous ces gens qui sont morts. Pourquoi tu ne m'appelles pas. Qu'est-ce que je t'ai fait. Mais putain ! Appelle-moi. Je t'en supplie.*

Elle fond en larmes, en cris. Elle laisse la télé allumée. Et, pendant que les images de tous ces gens morts sans aucune raison que l'injustice d'un destin, tournent en boucle, Suzanne a envie de mourir. Tout à sa souffrance, elle n'éprouve aucune compassion. Pour eux. Et ça la fait souffrir. Terriblement. Si elle n'aime plus les gens, elle devient comme lui. Si elle devient comme lui, autant mourir. CQFD. Elle va se coucher.

Le lendemain et les jours qui suivent, Suzanne, comme la France entière, est en état de choc.

Le lendemain, il fait beau partout à Paris et aussi sur le petit pavillon de Saint-Denis. Il fait beau et doux. La lumière est douce. L'air est doux. Comme ouaté. Comme filtré. Étrange sensation. Comme si un voile de douceur était tombé. Et ce voile assourdi les bruits, diffuse les couleurs, atténue les aspérités. Il faut au moins ça, sans doute, oui au moins ça, ce temps tellement clément, cette atmosphère irréelle, pour supporter la réalité insupportable.

Samedi 14 novembre 2015, François Hollande décrète 3 jours de deuil national. Du jamais vu sous la Vème République. Les magasins sont fermés. Les gens ne travaillent pas. Partout à Paris, l'heure est au recueillement. Spontanément, les parisiens sont sortis. Ils marchent seuls ou en groupe. Ils se rendent sur les lieux des attentats. A Saint-Denis, rue Jules Rimet et rue de la Cokerie. Mais surtout à Paris, le Petit Cambodge, le Carillon, la Pizzeria Casa Nostra, le café

La bonne bière, la Belle Équipe, le Comptoir Voltaire et bien sûr le Bataclan. Les parisiens se recueillent. Ils déposent des gerbes de fleurs, des bougies, des photos, des drapeaux, des dessins d'enfants, pour saluer les morts, leur rendre hommage. Comme un pèlerinage. Il règne sur la ville une atmosphère solennelle, comme pour les marches blanches, après la mort d'un enfant enlevé. Les enlèvements d'enfants. Les attentats-suicides. Les crimes contre l'humanité. Cette violence aveugle qui tue aveuglément est un crime contre l'humanité. Les parisiens se serrent, s'embrassent, s'enlacent, sont solidaires. Ils s'assoient aux terrasses des cafés, comme pour mieux déjouer le destin et surtout la haine. Vous n'aurez pas ma haine. Paris est une fête. Autant d'appel au respect, à la dignité et à la tolérance. Les politiques en font autant. Le défi pour les jours à venir est de préserver un état de paix alors que le président va déclarer l'état d'urgence. Alors que ces attentats, les attentats de Paris, sont d'une violence inouïe. Une catastrophe humaine sans précédent. Tous les parisiens, au sens du grand Paris, Saint-Denis compris, ont perdu un proche ou connaissent une personne qui a perdu un proche lors de ces attentats. Comment préserver la paix ? Comment vivre après ça ? C'est de cela dont il s'agit.

Suzanne ne connaît personne qui est mort dans les attentats. Elle connaît une personne qui a perdu quelqu'un dans les attentats. Sonia, la nièce de Rafi était au Bataclan, mais Suzanne ne le sait pas. Suzanne ne sait rien sauf qu'elle souffre atrocement.

Samedi 14 novembre 2015, Suzanne est restée au lit une bonne partie de la journée. C'est comme si ce qui lui restait d'énergie, de vie, s'était épuisé d'un coup. Elle prend la violence du monde de plein fouet. La peur. La terreur. Elle a peur de sortir dehors. Elle a peur de sortir de son lit. Elle sent que Saint-Denis va devenir son ennemi. Que la rue va se durcir. Que les djellabas vont encore s'allonger et se ternir. Se durcir elles-aussi. Que les français de souche de Saint-Denis, comme l'étaient ses parents, son père, vont revenir à leurs fondamentaux, les arabes dehors, on ne veut pas de ça chez nous. Qu'il n'y a pas assez de bobos parisiens à Saint-Denis pour maintenir l'amour. Ni assez de beauté. Sauf la Basilique mais c'est un tombeau. Elle sait bien Suzanne, que Saint-Denis, ce n'est pas Paris. Que c'est une poudrière. Et que c'est là qu'elle vit. Qu'elle ne va plus pouvoir y vivre. Mais si elle ne peut plus vivre là, elle va

vivre où ? Elle ne connaît pas Paris. Elle pourrait aller près de chez Jean-Baptiste. Même s'il a toujours dit que dans son quartier métissé, ce n'était pas simple encore d'être noir, même si tu es comédien, que tu gagnes bien ta vie, que tu es père d'enfants café au lait. Ça reste compliqué. Même dans le 11^{ème}. Merde, il est dans le 11^{ème}. Jean-Baptiste. Soudain, Suzanne pense à lui. Ça va ? Il n'est pas mort. Non, elle a vu qu'il avait coché en sécurité sur l'application mise en place sur Facebook. Oui, hier elle a vu, il a mis en sécurité. Et il n'a pas appelé. Il n'a pas appelé pour lui parler. Ah si, il a appelé. Elle est confuse Suzanne. Elle se souvient maintenant, il a appelé Jules et il n'a pas demandé à lui parler. Il n'a pas demandé à lui parler. Elle pense à ça Suzanne dans son lit, et ça lui fait un coup au cœur. Connard de noir. Pensée fulgurante. Suzanne n'a jamais été raciste, c'est le moins qu'on puisse dire et pourtant, ça lui a traversé l'esprit, comme ça, soudain. Connard de noir. Ça la panique ça, Suzanne. Elle a peur. Elle a mal. A ses pensées. Elle ne veut pas penser comme ça. Elle ne veut pas être comme lui. Mais ça ne la lâche pas. Elle pense aux attentats et elle pense foutus arabes. Bougnoules. Négros. Suzanne est envahie de pensées racistes. Elle ne comprend pas pourquoi. Et ça lui fait peur. Tellement. Qu'est-ce qui lui prend ? Elle se tourne et se retourne dans son lit. De toute façon, elle ne peut pas déménager. Elle ne veut pas. C'est trop compliqué. Elle aime Saint Denis. Foutu arabes. Elle ne veut pas sortir de son lit. Elle regarde son téléphone, personne n'a appelé. Pas Ismaël évidemment. Personne. Elle n'a personne. Personne. Elle a bien vérifié pourtant, ils sont tous en sécurité. Tous ceux qu'elle connaît. Et personne n'appelle. Ni même un texto. Rien. Elle est seule au monde. Si je meure, ils verront bien tous. Ce sera de leur faute. Ça leur apprendra. Voilà. Voilà ce que pense Suzanne maintenant. Et Suzanne a honte. Elle pense à tous ces gens qui sont morts et qui auraient voulu vivre. Elle pense qu'elle s'en fout. Que ce n'est pas son problème. Et elle a honte. Et elle a mal. Elle ne sait pas quoi faire de ça. Elle sait que ça la fait souffrir. Elle se dit qu'elle aurait peut-être dû sortir de son chemin tout tracé, qu'elle aurait dû aller prendre un verre à la Belle Équipe, c'est le nom qu'elle a retenu de tous les lieux attentés, et mourir dignement, dans un attentat. Et elle a honte. Comment peut-elle penser ça ? Comment peut-elle vouloir mourir maintenant ? Oui, mais, comme ça, ils verraient tous, qu'ils l'ont tuée. Attentat suicidée. Son père. Sa mère. Laurent. Cyril. Toni. Ismaël. Et même Jean-Baptiste. Oui, ils verraient ce qu'ils lui ont fait. Ils l'ont attentat suicidée. Voilà. Suzanne se recroqueville dans son lit, elle gémit. Elle prend le moins de place possible.

Elle n'arrive pas à respirer. Elle n'arrive pas à pleurer. Ses pensées. Elle a honte. Elle ne veut pas penser comme ça. Elle n'arrive pas à enrayer ses pensées. Elle devient folle. Tuez-moi. Je vous en prie tuez-moi. S'il te plait tue-moi. Je ne peux pas supporter. Mes pensées.

Suzanne reste au lit, dans sa chambre. Elle se sent abandonnée de tous, avec ses enfants à côté. Ses enfants qui sont là, qui ne bougent pas, qui restent près de leur mère en perdition. Qui sentent que l'heure est grave, pour le monde et pour eux. Pour Suzanne aussi. Que toute la question, donc, c'est comment vivre après ça ? Comment ne pas s'abandonner ? Abandonner. Renoncer. Suzanne se sent abandonnée de tous, elle s'abandonne elle-même. Et elle les abandonne par la même occasion. Ce n'est pas la première fois, mais cette fois c'est plus risqué. Ils le savent. Achille, Jules, Arthur et Mathilde ont passé la journée devant la télévision, en bas, dans le salon, à côté de la chambre de Suzanne. Ils n'ont pas bougé. Sauf Jules qui est sorti 5 minutes, à la demande d'Achille. – *Va chercher une cartouche pour Maman s'il te plait.*

Achille a passé la tête par la porte de la chambre une bonne dizaine de fois. Elle a fait semblant de dormir. Vers 16H, il décide que ça va comme ça. Il faut. Elle doit se lever. Il lui apporte un thé.

- *Maman, ça va ?*

Elle gémit. Il reste à côté d'elle.

- *Lève-toi un peu. Ça va te faire du bien.*

Elle sait, elle sait qu'il a raison, que se lever, marcher, va la faire sortir, un peu, de sa tête. Elle gémi. Elle a mal. Elle le dit.

- *J'ai mal.*

- *Je sais, Maman. Viens.*

Alors, elle se lève. Elle se traîne jusqu'au canapé. Elle voit son plaid neuf et elle se met à pleurer. C'est bien, ça sort. Les larmes la sortent un peu de son enfermement. Intérieur. Elle va chercher son pull et ses grosses chaussettes. Elle se pose sur le canapé, son paquet de cigarette dans les mains. Elle allume une cigarette. La dernière. Soudain, panique. Mes cigarettes. Son cœur s'affole. Elle ne peut pas sortir. Elle ne peut pas manquer de cigarette. Achille lui passe la cartouche.

- *La Civette était ouverte ce matin. Après ils ont tout fermé. Tout le monde va bien dans le quartier.*
- *Merci.*

Suzanne sort un peu, la tête de l'eau. C'est toujours bien de s'intéresser au monde pour respirer. La télé est allumée, BFM TV, une succession d'experts, d'images, d'hier et d'aujourd'hui, les cris, les kalachnikovs, les morts et puis les bougies, les cadeaux, les fleurs, les témoignages. Les cris et les larmes. La vie et la mort. Le deuil. La perte. Le soleil. Drôle de journée. Suzanne prend sur elle, elle se dit que si les autres ne l'appellent pas, elle peut le faire, elle. Pourquoi c'est toujours elle qui appelle ? Pourquoi les autres ne répondent jamais ? Pourquoi elle se sent si seule, abandonnée ? Pourquoi le monde est si dur ? Rafi. Rafi est gentil. Si gentil. Pourquoi il ne l'a pas appelé ? Elle lui envoie un texto. Il ne répond pas dans la seconde. Connard. Tachycardie. Sueur froide. Hyper ventilation. Pourquoi elle pense comme ça ? Au secours, je ne veux pas. « ... *Les rescapés des attentats sont eux-aussi des victimes. Ils ont vécu un traumatisme majeur. Et pour la plupart, ils risquent de souffrir d'un syndrome de stress post traumatique. Ce syndrome peut prendre de nombreuses formes, état dépressif, insomnies, crises de panique, troubles de l'humeur, TOC, tendance à répéter toujours la même routine pour se protéger, comportements addictifs, cigarettes, alcool, drogues, dépendance affective, phobies, claustrophobie, et bien d'autres désagréments encore pouvant entraver durablement la vie quotidienne du sujet...* » Suzanne d'un coup s'est concentrée. On dirait qu'ils parlent d'elle, à la télé. « ... *Être survivants, rescapés, demande une énergie considérable. Simplement pour vivre. Il s'agit de prendre très au sérieux ce syndrome. Ceux qui en souffre*

sont en vraie souffrance. Ils le vivent en général d'autant plus mal qu'ils culpabilisent. Eux ont survécu. Eux ne sont pas morts. Et que ça ne se voit pas. Que les autres, même l'entourage le plus proche, ne comprend pas. La maladie psychique, reste de nos jours méconnue et mise en demeure d'être réglée par la seule force de la volonté, de la pensée du sujet. Seulement voilà, en cas de grande dépression, ou de syndrome de stress post traumatique qui se transforme en état de stress post traumatique, ce sont les pensées même du sujet qui deviennent invasives. Il est littéralement envahi par le traumatisme qui resurgit à n'importe quel moment. Ou, quand le traumatisme a été si fort que le sujet ne peut même pas « y penser », il met en place des pensées obsessionnelles, des comportements addictifs, qui bloque ses pensées. Demander à ces personnes de prendre sur elles, c'est comme demander à quelqu'un qui a perdu ses jambes de marcher. Ne pas prendre en compte leur souffrance, c'est de la non-assistance à personne en danger. Des pensées suicidaires peuvent apparaître. Les jours qui vont suivre le traumatisme sont décisifs. Il s'agit de prendre soin... » Spontanément, Suzanne se tourne, les larmes aux yeux, vers Achille. La boîte noire. Les insomnies. La cigarette. Ismaël. Les hommes. Son père. Elle regarde Achille comme une toute petite fille. Il ouvre les bras.

- *Viens là, Maman.*

Il la prend contre lui, et là, soudain, dans les bras de cet enfant qui est le sien, le seul homme sur lequel elle puisse compter, qui l'aime absolument, mais qui est son enfant et ce n'est pas suffisant, Suzanne pleure, elle sanglote, sur elle, sur le monde, la violence, du monde, son monde, le monde qui s'écroule, elle pleure, elle sanglote comme un tout petit enfant.

Suzanne pleure dans les bras d'Achille et ça lui fait du bien. Elle se reprend et pendant qu'elle se reprend, elle se dit, que ce n'est pas normal. Qu'Achille n'est jamais assis à côté d'elle sur le canapé, que normalement c'est Mathilde et Arthur de chaque côté. Suzanne sort la tête de ses pensées, de sa souffrance et son regard embué, parcourt la pièce. Les petits sont là bien sûr. Ils sont assis, sages comme des images, autour de la table de la salle à manger. Ils ne font rien. Ils ne disent rien. Ils la regardent. Maman. Ne m'abandonne pas. Ils n'ont pas toujours été là, ils se sont levés quand Suzanne est venue s'asseoir sur le canapé. Ils ont laissé Achille

s'asseoir à côté d'elle, comme s'ils avaient senti la catastrophe imminente, l'effondrement intérieur et la nécessité de l'en protéger. Ne pas faire de bruit. Ne pas déranger. Surtout ne pas déranger. Achille va savoir. Il est l'homme de la famille. Ils se sont levés et ils se sont assis autour de la table, sans un bruit. Ils ont regardé la télévision toute la journée. Ils ont regardé leur mère depuis. Ils sont pleins des images de la fin du monde, le leur et celui des autres, à l'extérieur, superposées. Suzanne les voit, là, soudain, à travers ses larmes, à travers sa souffrance. Trois visages graves. Trois visages aux aguets. Suspendus à ses lèvres, à son regard, à son cœur. A sa vie. Maman. Ne m'abandonne pas. Arthur a les larmes aux yeux. Mon petit, mon fragile.

– *Mon roi, viens là.*

Et soudain, le cœur de Suzanne bondit. Elle sait encore aimer. Elle leur ouvre les bras, en restant dans ceux de son grand. Arthur descend de sa chaise, manque de tomber, se précipite dans les bras de sa mère, bientôt suivi de Mathilde qui s'accroche à son grand frère, Achille, elle sent bien que dans ce temps de tempête, c'est lui le plus fiable, c'est lui la bouée de sauvetage. Jules les rejoint, il reste un peu à côté, il ne sait pas pourquoi, c'est comme ça. Lui ce qu'il sait faire c'est en rire et là, il n'y a pas matière.

Ils ont passés la fin de la journée comme ça, serrés, serrés, en regardant BFM TV. « ... *Il faudra du temps, oui, certainement, pour peut-être pas oublié mais accepter...* » Achille a sorti tout le sucré de la cuisine. Il a déposé, le Nutella, le sirop d'érable, le pain, les Maronssuis', les riz au lait, les Liégeois au chocolat, sur la table. Toutes les douceurs de la maison. Il faut au moins ça pour compenser la dureté du monde. Il n'a pas eu le cœur de faire des crêpes. – *Tu veux des crêpes Maman.* – *Non, ça va.* Ni du pain perdu. – *Du pain perdu ?* – *Non merci chéri.* – *Arthur ?* – *J'ai pas faim.* Il n'a pas insisté. Il s'est dit qu'il ne voulait pas la laisser seule trop longtemps. Qu'il ne voulait pas les laisser seuls trop longtemps. Même la cuisine c'est trop loin. Il a pris en plus les céréales et le sucre vanillé et ils ont fait un énorme petit déjeuner à 20H. Enfin, Suzanne n'a rien mangé. – *J'ai pas faim.* – *Faut que tu manges.* – *J'ai pas faim.* – *Maman.* Elle a pensé, mange, tu ne sais pas qui te mangera. C'est ce que son père lui disait. Ça lui a fait

peur. A la place, elle a dit à Arthur de manger. Ce qu'il a fait. Tout pour voir sa mère sourire. Ils sont restés comme ça, serrés. Tard. Tard dans la nuit. La nuit qui tombe sur le Bataclan illuminé de bougies. Besoin de se réunir. De se pacifier. Les spécialistes des attentats qui ne cessent de redire encore et encore la même chose, l'état d'urgence est déclaré. Ils sont restés, ils n'ont pas osé bouger. Mathilde, Jules et Arthur se sont endormis. Achille aurait bien voulu qu'ils aillent au lit mais il a peur de laisser sa mère seule, autant qu'elle a peur d'aller se coucher. Ses pensées. Il a lutté et puis il a succombé. Il s'est endormi lui aussi.

Au milieu de ses enfants endormis, Suzanne résiste sur le canapé. La télévision allumée crache encore et encore les mêmes images. Les attentats. Les morts. Les bougies. Les rescapés. Les survivants du massacre, de l'horreur. Ce qu'il va falloir reconstruire. Un sacré chantier. Elle regarde autour d'elle, elle trouve que le papier peint est vraiment usé. Elle regarde son téléphone. Pas de messages. Pas de textos. Sur Facebook, Ismaël n'a pas mis qu'il était en sécurité. Elle commence à écrire un texto, elle renonce. Soudain, elle succombe. Elle sombre dans les bras de Morphée, au milieu de ses enfants, contre leur chaleur un instant rassurante. Elle sombre dans un sommeil agité. Elle sombre d'un coup, sans y penser. Elle n'a pas dormi depuis 10 jours.

Moins d'une heure après, Suzanne se réveille en sursaut. Un cauchemar. La boîte noire. Les corps du Bataclan. Ismaël n'a pas coché qu'il était en sécurité. Ça lui est venu d'un coup. Et s'il était mort. ? Ça expliquerait tout, pourquoi il n'a pas appelé, tout ça. Et s'il était mort ? Elle se réveille en sursaut et, d'un coup, ses enfants la gênent. Ils prennent trop de place. Ils l'empêchent de respirer. Elle doit appeler les hôpitaux, la police. Ismaël Zahia. Putain merde, elle ne sait pas où il était le 13. Et s'il était à Paris ? Elle n'y a pas pensé, ou si une seconde et puis elle a balayé cette pensée, il ne va jamais à Paris. Mais si jamais ? Elle a pensé qu'il l'avait abandonnée. Mais là soudain, pas en sécurité. En sécurité pas coché. S'il était mort ? Ça la submerge. Elle pousse Achille, réveille les petits. Soudain, leur haleine, leur chaleur, leurs yeux fatigués, leur corps endormis, la dérangent. Ils l'empêchent de vivre.

- *Je dois appeler et s'il était mort ? Et si c'était pour ça qu'il n'a pas appelé ? Si ça se trouve, c'est pour ça qu'il n'est pas venu à mon anniversaire.*

Soudain, Suzanne mélange tout, son anniversaire et les attentats. S'il était mort, il ne l'aurait pas abandonnée. Achille reprend ses esprits.

- *Mais non Maman, tu sais bien que non.*
- *Qu'est-ce que tu en sais !*

Un cri mais le mépris. La haine. Connard.

- *Mais.*
- *Tu n'en sais rien, tu veux toujours me porter la poisse. Il est peut-être mort. Ça te ferait mal qu'il puisse être mort. Hein ? Qu'il puisse m'aimer ?*

Achille ne dit rien. Il ne peut pas. Il n'en peut plus. Il est 4 heures du matin et il n'a pas dormi ou très peu depuis deux jours. Ça et les images terribles de la télévision, ça fait beaucoup. La télévision toujours allumée. « ... *La chasse à l'homme continue. Nous vous rappelons que sur les 8 terroristes kamikazes, 7 sont morts mais un coure toujours. Il s'agit de Salah Abdeslam, 26 ans, originaire de Belgique. Il est actuellement l'homme le plus recherché ...* » Suzanne doit chercher Ismaël, c'est impératif.

- *Pourquoi vous êtes là ? Allez-vous coucher. Achille, tu ne peux pas t'en occuper ?*

Achille baisse la tête, courbe l'échine, laisse tomber. Sa mère. Il prend Mathilde dans ses bras, Jules est déjà debout. Arthur hésite une seconde. Il regarde sa mère qui ne le regarde pas. Maman, ne m'abandonne pas.

– *Arthur. Viens là.*

C'est Achille. Arthur détourne les regards. Il ne veut pas le détourner mais il sait que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Suzanne allume une cigarette. Achille hésite, fait une dernière tentative.

– Maman, tu ne veux pas aller te coucher ? Tu ne joindras personne à cette heure-ci et demain je t'aiderai.

Suzanne ne répond même pas. Elle est déjà en train de regarder sur internet qui il faut contacter. Achille se détourne, Mathilde dans les bras. Jules est devant lui, au pied de l'escalier. Arthur le suit. En haut de l'escalier, les chambres des enfants sont à l'étage, Arthur se retourne une dernière fois. Maman. Maman, ne m'abandonne pas.

Bien sûr, Achille avait raison, Suzanne n'a pu joindre personne. Elle a juste laissé 13 textos, 4 messages sur Messenger et 7 messages audios à Ismaël. – *Je suis très inquiète. Tu n'as pas mis en sécurité sur Facebook. J'ai peur que tu sois mort. Rappelle-moi.* Elle n'a pas eu de réponse. Elle a voulu mettre un post sur le mur Facebook d'Ismaël, elle a essayé, essayé encore, défiant le fait qu'Ismaël ai paramétré son compte pour que personne ne puisse le faire. Elle a appelé encore. – *Je t'en supplie rappelle-moi. Je vais appeler la police.* Toujours rien. Et puis soudain, à 7H du matin, comme une gifle, Ismaël a coché la mention en sécurité. Elle l'a vu à 7H du matin. Il est en sécurité. Il l'a abandonnée. Elle aurait pu mourir, il s'en fout. Il ne veut même pas lui parler. Alors, Suzanne est allée se coucher. Pas pour dormir. Simplement parce qu'elle ne peut plus rien, le bruit, la violence du monde, le sien, elle va crever.

Suzanne est dans son lit, elle ne dort pas. Elle en proie à des terreurs pire que la veille. Les enfants se sont levés, elle les entend. Achille a passé une tête, une fois, deux fois, trois fois, elle a fait semblant de dormir. En même temps, elle lui reproche de l'abandonner lui aussi. Compliqué. Et puis, claquement de porte. – *Bonjour. – Bonjour.* C'est Jean-Baptiste. Ah tiens. Il s'est décidé. Je m'en fous, c'est son fils qu'il vient voir. Suzanne reste couchée. Pas longtemps. Moins de 10 minutes après, Jean-Baptiste entre dans la chambre. Il ouvre les rideaux, les volets.

– Suzanne, ça ne va pas, il est 3 heures de l'après-midi, il fait beau. Tu es malade ou quoi. Tu te lèves. Tu as vu ce qui s'est passé. Le moins que l'on puisse faire maintenant c'est vivre. Quand même.

Oui, quand même. C'est la moindre des choses. Elle a honte. Crève connasse. Elle ramène le drap sur elle.

– Ça va pas ! Tu te lèves.

Jean-Baptiste tire le drap. Elle pense soudain, en le voyant, sale nègre. Putain de pensée. Elle a peur. La terreur dans ses yeux. Jean-Baptiste le voit.

– Viens-là.

Il la prend dans ses bras. Il la connaît bien Suzanne, il sait bien qu'elle est fragile.

– Allez ça va, tu n'as rien, les enfants n'ont rien. Je suis désolé de ne pas être passé hier. C'est que. Armande. Tu sais, on habite à 2 pas du Bataclan. Elle a peur du coup.

Elle a peur ? Elle a peur alors qu'elle t'a ? Non, mais et puis quoi encore ? Suzanne ne dit rien, elle reste collée contre Jean-Baptiste. Elle le serre fort. Et puis, elle se lève.

Toujours en sourdine BFM TV. Les petits scotchés devant. Achille, qui attend debout, ne sachant pas sur quel pied danser, mais content, là soudain, pour quelques heures, de céder sa place à Jean-Baptiste et de redevenir un enfant. Jean-Baptiste éteint la télé. Il est passé pour le déjeuner et il a emmené de quoi faire un poulet Yassa en plus du soleil. Il sourit à Suzanne.

– Je vais te faire mon poulet de rêve.

Un poulet de rêve. Le cœur de Suzanne s'emballe. Ses yeux s'emplissent de larmes. Son poulet de rêve.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

La culpabilité, soudain, le fait reculer. Lui fait peur. Il n'est plus là, il l'abandonne lui aussi. Achille est au bord du précipice. Suzanne aussi. Arthur regarde sa mère. Mathilde a la bouche ouverte sur son pouce et sa manche. Ils sont suspendus à ce qui se passe là, ils ont cru à une accalmie, un moment de répit. Jules engueule son père.

– Ah oui, vraiment et pourquoi ça tournerait autour de ton nombril. Tu crois que y a que ça ? Y a que toi qui peut faire pleurer Maman ? Non mais tu rêves. Ton poulet de rêve, ton poulet Yassa, là, Maman elle s'en fout. C'est le poulet d'Ismaël qu'elle veut.

Jean-Baptiste entend quelque chose.

– C'est quoi cette histoire de poulet ?

Sorti du contexte, ça aurait pu les faire rire mais là non. Mais, ça les détend. Les enfants recommencent à respirer. Jules enchaine.

- *C'est un poulet de rêve avec des crêpes. Et Maman elle adore les crêpes mais le poulet, il est pas venu. Résultat, Maman, elle déprime. En même temps, toi aussi tu l'as laissée tomber pour son anniversaire. Même que t'as été à Eurodisney. Et il se serait passé quoi si on était mort dans les attentats ? Tu l'aurais bien regretté.*
- *Jules !*

C'est Suzanne. Jules dit ce qui la traverse, peut-être ce qu'elle aimerait dire, mais, elle sait que ça ne se dit pas. Le chantage, c'est de la haine, pas de l'amour. On ne peut pas forcer quelqu'un

à nous aimer. A être là. Elle se dit ça. Jean-Baptiste est un bon père, même avec Jules, à sa manière. Il le prend contre lui. Pas longtemps, Jules n'est pas comme ça.

– Pardon, je suis désolé pour Disney. Je promets que je t'emmène bientôt.

Ils ont tous envie de lui dire qu'on ne doit pas faire de promesse qu'on ne tient pas. Que c'est pire que pas de promesse. Ils ont envie, tous en cœur, tellement envie, de lui dire, ça. Mais, ils n'ont pas le cœur à ça et ils ont envie d'y croire. Disney, le monde de Disney. Monde merveilleux. Mieux que la réalité. ? Jean-Baptiste n'est pas idiot.

- Je promets et je vais le faire. Et je vous emmène tous les 4, pas toi Suzanne, sinon Armande me tue. Mais tous les 4, là, je vais le faire. En attendant on va faire mon poulet de rêve à moi et tu vas me raconter celui qui n'est pas venu.

Ils ont fait le poulet dans la cuisine. Un magnifique poulet Yassa. Suzanne a raconté, le poulet aux crêpes, celui d'Ismaël. Elle a raconté son désespoir et son impuissance face au silence. Le silence. L'indifférence. La torture. Elle a raconté qu'elle avait honte. Elle pense à tous gens qui sont morts et qui ne le voulaient pas et elle a envie de mourir et ça la dégoûte. Elle se dégoûte. Elle n'a pas dit mourir, non. Elle a dit qu'elle avait envie que ça s'arrête. Elle a rajouté parfois. Elle raconte que les enfants ça ne suffit pas. Elle a honte de ça aussi. Les petits se tiennent coi. Ce n'est pas drôle tout ça. Ils ne devraient pas entendre ça. Jean-Baptiste le dit. – *Tout le monde dehors, hors de ma vue, hors de la cuisine.* Suzanne a pleuré. – *Je suis désolée.* Elle a pris les enfants dans ses bras. Les a embrassés. Elle les aime tellement. En même temps. Les enfants sont restés. Jean-Baptiste en a pris son parti, il a un peu râlé. – *Merci, merci, c'est comme ça que tu sapes mon autorité.* Suzanne a souri, les enfants aussi. On est en bonne voie avec le poulet Yassa. – *Et il avance comment celui-là, vous croyez qu'il va se faire tout seul ?* Il a mis tout le monde aux oignons, comme ça y'aura une bonne raison de pleurer. Il a lancé le riz. Il a servi un verre de vin à Suzanne, faut pas déconner, il y a quand même la vie à fêter. – *Et toi, ma douce, ma tendre, ta vie est nécessaire à la vie, tu le sais, et ce n'est pas parce que je ne suis pas là que je ne t'aime pas.* Il l'a embrassée. Pour un peu, il lui aurait fait l'amour. Il

y a 11 ans, il a eu trop peur et de sa fragilité et de sa lucidité mais il l'aime, Suzanne. Et là, soudain, avec ses enfants dans la cuisine et le poulet Yassa en train de se faire, Suzanne le sent. Elle se sent bien soudain. En fait, Suzanne est en deuil de famille. Une famille pas Ricoré, bigarrée, colorée, nombreuse, mais une famille avec un Papa et une Maman et les enfants. Comme là. Elle a ri. – *Bats les pattes.* Jean-Baptiste s'est écarté, il sait bien qu'il ne doit pas faire ça, que ça lui ferait plus de mal que de bien. Il a joué, il l'a enlacée, il a quémandé un baiser. – *Mais que je suis con, mais que je suis con, votre mère est une princesse et moi je l'ai laissé tomber. J'ai laissé passer ma chance. Mignonne, donne-moi un baiser. Mais que je suis con. Et l'autre le poulet de rêve, le poulet aux crêpes, mais qu'il est con. Il t'a toi, là, ce trésor à disposition, il n'est même pas marié et il n'en profite pas. Mais qu'il est con. Encore plus con que moi. Je te le dis-moi. Même si, franchement, je préfère mon poulet Yassa.* Suzanne a ri. Flattée. Touchée. Son rire comme un éclat de vie. C'est fou, vraiment fou, Jean-Baptiste n'a jamais vu quelqu'un d'aussi vivant. C'est peut-être ça, aussi, qui fait peur aux gens. Aux hommes. Cette intensité. Cette nature. Sauvage. Suzanne.

Suzanne prend Mathilde dans ses bras, qui rit aux éclats. Leur grand jeu. Le rire et l'oubli. Comme le livre de Kundera. Suzanne a adoré ce livre. Elle sert un verre de vin, petit, mais quand même, à tous les enfants.

– *C'est vrai que tu es con. Moi je me serais choisie. Elle est sympa Armande, mais bon, banquière c'est pas un métier.*

– *Tu ne dis pas de mal de ma femme.*

– *Moi, jamais. De toute façon, c'est du passé.*

– *Tu es sûre ?*

Jean-Baptiste joue un peu, à nouveau, c'est quand même leur jeu préféré, quand il est possible. Il prend Suzanne par la taille.

– *Bas les pattes, je ne suis pas encore officiellement célibataire. C'est vrai qu'il est encore plus con que toi, lui. Mais qu'il est con.*

– Je ne te le fais pas dire.

Les enfants rient, ravis de cette complicité. Jules en rajoute dans tous les sens, son père est con, Ismaël est con. Tous des cons. Arthur ajoute qu'en même temps, Jean-Baptiste a bien fait de partir, il ne se permettrait jamais de dire con, parce que quand même, sinon Mathilde ne serait pas là. Il ne parle pas, ne pense pas à lui, évidemment. Suzanne le rappelle

– C'est vrai mon chou et toi non plus, donc tout est parfait comme ça.

Sur sa lancée, Suzanne lève son verre. Ils en ont tous un, même Mathilde, une larmichette.

– Au poulet de rêve, celui qu'est là. Hein mon poulet.

Elle met une main aux fesses de Jean-Baptiste. Ils rigolent tous.

– A la vie. A l'amour. A vous. A toi. A nous. A mes enfants.

Elle est sérieuse d'un coup, tendre.

– A la vie.

Ils la regardent. Tous en chœur.

– A la vie.

– Et au poulet.

Ils rigolent. Tous en chœur.

– Et au poulet.

Ils ont mangé le poulet Yassa, délicieux. Ils ont mis de la musique. Ils ont dansé. Johnny Clegg. Asimbonanga. Asimbonang' umandela thina. Laph'ekhona. Laph'ehleli khona. L'hommage à Nelson Mandela. Et puis tout l'album, Third world child. Toujours d'actualité. Eux compris. Et puis, Alain Bashung. « *Osez, osez Joséphine. Osez. Osez Joséphine. Plus rien n's'oppose à la nuit. Rien ne justifie* » Celle-là Suzanne l'a passée deux fois. Et tout bleu pétrole. Jean-Baptiste adore danser. Suzanne et les enfants aussi. Une surprise partie organisée par surprise.

Ils en sont là quand Armande appelle. Il est tard. Soudain, une légère tension dans l'air. Jean-Baptiste écoute et puis, il dit qu'il reste diner.

- *Je reste diner mon cœur. Je rentre après.*

Les enfants hurlent de joie. Jean-Baptiste rigole en leur faisant des grands signes, plus bas, plus bas, je vais me faire engueuler, baisse la musique, chut. Et en même temps, il attrape Jules et le couvre de baisers. Jules se laisse faire. Pour une fois, l'heure est à la joie.

– *Oui, mon cœur. Non, je suis avec toi. Oui, mon amour. Je rentre après diner. Non, non, c'est la musique. Non, tu sais, c'est Suzanne qui la met fort, tu sais comment elle est.*

Clin d'œil. Sourire complice. Suzanne articule en rigolant.

– *Tu vas me le payer.*

– *Compte dessus et bois de l'eau.*

Suzanne éclate de rire. Suzanne admire. Elle se dit qu'elle n'est jamais comme ça elle, elle n'insiste jamais. Elle supplie ou elle accepte, pas ce juste milieu de reproche bien appliqués. Est-ce qu'elle devrait être une chieuse pour trouver un homme qui la respecte ? C'est peut-être ça l'idée. Mais non, Suzanne ne le pourrait pas. D'abord parce qu'elle aime. Ensuite, parce qu'elle ne s'aime pas assez. Elle a trop peur. De perdre l'autre. Suzanne prend des leçons. Elle lui dit d'ailleurs, dès que Jean-Baptiste a raccroché. Non. D'abord, elle lui dit merci.

– *Merci.*

Comme quoi c'est sûre, c'est une gentille Suzanne. Et puis, elle lui dit ce qu'elle a pensé.

– *Donc faudrait que je sois beaucoup plus chiante pour garder un mec et que ce mec soit sympa avec moi, même rampe devant moi. C'est ça le secret.*

Elle rigole.

– *Mais oui Maman, regarde comme je fais bien Papa.*

Jules fait la carpette.

– *D'accord mon cœur. Comme tu veux mon cœur.*

Ils rigolent tous. Et puis, il imite Armande.

– *Mon cœur, tu as pensé à prendre ton écharpe, tu ne rentres pas trop tard, je ne veux pas que tu rentres tard. Ah non, on ne va pas annuler Disney, un week-end, c'est sacré. Déjà, que c'est bien difficile à organiser, on ne va pas tout changer. Mon cœur, tu rentres. Pas tard. Non mon cœur. Je ne rentrerais pas tard.*

Suzanne rit. Les enfants aussi et même Jean-Baptiste. L'imitation est probante.

– *Voilà, je sais ce qui me reste à faire. Tu aurais dû me donner le mode d'emploi plus tôt.*

Elle rigole. Jean-Baptiste lui répond, pince sans rire.

– Oui, tu as raison, tu sais quoi engueule Ismaël, tiens-lui la dragée haute, tu verras, il te mangera dans la main. Nous, les hommes, mais qu'on est con.

Jules fait le kakou.

– Vas-y, parle pour toi. Enfin non, le poulet, l'autre aussi, d'accord. OK, ok, c'est les vieux. Nous, les jeunes, on n'est pas pareil. Nous on est cool. Hein Arthur ? Vas-y, toi aussi Achille ? Toi t'es trop cool. Comment ça se fait que les filles, elles le voient pas ? Pourquoi on n'a jamais vu de filles ? Moi, je vais bientôt avoir une copine, faut pas déconner, je me suis donné jusqu'à 14 ans pour me faire dépuceler. Achille, t'es encore puceau ? T'as 17 ans. Ouh putain. T'es encore puceau.

– Jules !

C'est Suzanne. Achille est tranquille.

– Laisse Maman, c'est rien.

Il ne va pas lui dire qu'il n'a pas le temps. Que s'occuper de sa mère, c'est un job à plein temps. Il ne va pas lui dire, il ne se le dit même pas à lui-même. Jean-Baptiste regarde son fils attendri.

– Mais que tu es con. Il n'y a pas d'âge. Il y a l'amour. Tu tomberas amoureux et tu feras l'amour. Voila. Et Achille aussi. Et il faudra que tu les traites bien les femmes. Ce sont des reines. Comme ta mère.

Jean-Baptiste aimerait bien que son fils ne soit pas comme lui avec les femmes. Coureur. Mais pour le reste oui. Il se dit que de tous ses enfants, ce n'est pas celui qu'il préfère, il n'a pas de préférence, mais que c'est celui qui lui ressemble le plus. La vie de Suzanne. La sienne. L'enfance arrachée. L'enfant encore là. La folie. Douce. Le père et le fils se déhanchent au son de Johny Clegg qui repasse, l'aléatoire fait des siennes. Et c'est bien comme ça. Un message de paix et d'espoir. Nelson Mandela, l'homme qui a réconcilié l'Afrique du sud. L'apartheid, le

monde divisé, la guerre civile, ce n'est pas d'aujourd'hui. Jean-Baptiste et Jules se déhanchent, sautent, dansent, comme des virtuoses. Ils sont la musique. Ils sont le rythme. Suzanne, Achille, Mathilde et même Arthur se balancent autour d'eux et frappent des mains. Asimbonanga. Asimbonang' umandela thina. Laph'ekhona. Laph'ehleli khona. Nelson Mandela. Un modèle de courage. Et de tolérance. C'est parfait. Suzanne est bien.

Jean-Baptiste est parti à 22H. Plus tard, c'était trop tard, il ne faut pas exagérer. En partant, il a dit à Suzanne ce qu'il pensait. – *Envoie le chier ma belle. Il ne te mérite pas. Je t'aime sweet, prends soin de toi.* Elle l'a embrassé sur la bouche, juste comme ça, parce que c'est doux et bon. Et que ça ne porte pas à conséquences. Quand même, elle regrette toute de suite, elle se dit qu'elle devra le dire à Ismaël, elle n'aime pas mentir, à moins qu'elle aime saboter. – *Salut les enfants. See you la semaine prochaine. On n'attend pas le mois prochain. Il y a urgence. C'est l'état d'urgence. C'est vrai que c'est l'état d'urgence, pour un peu, ils auraient oublié.* Mais, cette urgence-là, à vivre, à s'aimer, ils veulent bien. Suzanne a refermé la porte, les enfants sont allés se coucher. Achille a demandé si elle était sûre. – *Tu es sûre maman. Je peux rester un peu avec toi si tu veux.* – *Je suis sûre mon grand. Va te coucher et il est temps que tu penses toi. Et aux filles.* Elle a souri. – *Maman.* Jules a fait une blague, genre si tu préfères les garçons ce n'est pas grave, je suis bien noir moi. – *Jules.* Suzanne a ouvert les bras, ils se sont tous engouffrés dedans. – *Je vous aime vous le savez.* Oui, ils le savent, au fond d'eux, ils le savent bien. Ils savent que ce n'est pas là, la question, que ce n'est pas une question d'amour. Pour eux. Ils sont allés se coucher. Suzanne s'est assise sur le canapé. La télévision était éteinte. Elle est restée éteinte toute la journée. Enfin, depuis que Jean-Baptiste est arrivé. La journée de Suzanne donc. C'est chouette. C'est bien, ça lui a fait des vacances. Suzanne se sent bien. Elle a passé une bonne journée.

Sur sa lancée, Suzanne se dit que Jean-Baptiste a raison. Elle ne va pas se laisser faire. Elle appelle Ismaël. – *Voilà, OK, j'ai compris, tu es en sécurité mais, tu crois vraiment que tu te comportes bien ? Tu dois m'appeler. Tu pourrais m'appeler. J'en ai marre que tu me traites comme ça. Je mérite mieux. Voila. Tu comprends, je mérite mieux. Donc et bien, tant que tu n'auras pas compris ça, et bien, tu peux rester où tu es. Et sinon, je préférerais que tu reviennes.*

Pas simple. Les injonctions contradictoires de Suzanne. Elle regrette déjà. Elle ajoute un texto.
– Il faut que je te parle. Elle va se coucher. Apaisée.

Pour la première fois depuis longtemps, Suzanne a bien dormi. Disons qu'elle a dormi. Disons qu'elle s'est endormie. C'est déjà pas mal. Il lui en faut peu, Suzanne, pour respirer à nouveau. Seulement voilà, le sommeil, pour Suzanne, est un champ de mine. La boîte noire se réveille. La réveille. Elle se réveille d'un coup, en sueur, un hurlement à l'intérieur. Lequel ? Pourquoi ? Elle ne sait pas, tout de suite l'image d'Ismaël. Le téléphone. Rien. Pas de texto. Pas de message. Rien. Ni de lui. Ni de Jean-Baptiste. Il avait dit qu'il mettrait un texto pour lui dire qu'il était bien rentré. Il ne l'a pas fait. C'est de sa faute, elle n'aurait pas dû lui demander. Comme pour Ismaël. Elle le sait pourtant, ne jamais demander, comme ça, au moins, on n'attend pas. Putain, mais elle le sait pourtant. Putain, mais pourquoi il n'appelle pas ? Suzanne d'un coup est en colère. Il ne la respecte pas. Il la traite comme une merde. Elle est une merde. Non, une princesse. Elle le hait. Elle se hait. Soudain. Soudain, c'est trop. Il est 5 heures du matin, elle veut du vin. Elle va boire un coup, ça lui fera du bien. Elle se lève, elle allume une cigarette. Une cendre incandescente tombe. Le rideau. Un début de flamme. Merde ! Elle éteint avec son pied. Se brule. Merde. Au fond d'elle, une pensée la traverse. J'aurais dû laisser brûler. Comme ça, au moins c'était réglé. Merde. Pourquoi je pense comme ça ? Merde. Putain. Elle tire sur sa cigarette. Coup au cœur. D'un coup, elle panique et s'il n'y avait plus de vin. Mais non, elle sait qu'il lui en reste. D'ailleurs oui, il y a encore une bouteille presque pleine sur la table de la salle à manger. Elle prend la bouteille, elle va s'asseoir dans sur le canapé, son téléphone à la main. Elle allume la télé. Les attentats sont toujours là.

Il est 7 heures, depuis deux heures, Suzanne boit du vin et elle rumine. Elle ressasse la violence du monde. « ... *Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour qu'une jeunesse entière, des jeunes gens français je le rappelle, succombe à la tentation du mal. Quelle fracture ? Quelle blessure ? ...* » Blessure mes couilles, ils ont tiré dans le tas et c'est tout. Foutus arabe. « ... *La chasse à l'homme est toujours en court...* » Il n'est pas près de réapparaître le con. Je ferais mieux de le foutre à la porte. Un de perdu 10 de retrouvés. De toute façon, 25 ans, ce n'est pas un âge. Il va vouloir la quitter pour une plus jeune, autant qu'elle prenne les devant. « ...*La dignité des*

français est immense, les appels à la tolérance se multiplient, y compris de ceux qui ont perdu des proches dans les attentats. On voit fleurir sur Facebook phrase, écrite en blanc sur un fond noir, il faudra beaucoup, beaucoup d'amour. Et c'est vrai, il faudra beaucoup d'amour... » Oui, elle a vu ça sur Facebook. Elle a partagé. « *Il faudra beaucoup, beaucoup d'amour.* » Comme si l'amour allez les ramener. Faut arrêter les conneries. Fuck l'amour. A un moment, ça ne sert à rien. A rien du tout. Sauf à se laisser marcher sur les pieds. Faut tous les buter oui. Ça, Suzanne n'aime pas. Pas du tout. Son cœur s'accélère. Elle rallume une cigarette. Le cendrier est plein. Elle a fini la bouteille. Ismaël n'a toujours pas appelé. Et il dit qu'il l'aime ? C'est ça l'amour ? Que dalle oui. Des conneries. Elle n'en peut plus. Elle voudrait lui dire, l'insulter. Elle veut arrêter cette souffrance. L'attente. Elle appelle. Messagerie. Message. – *Appelle moi, pourquoi tu ne m'appelles pas. Bon, écoute, tu sais quoi ne me rappelle pas. Voila. Je m'en fous. Je mérite mieux que ça.* Elle raccroche énervée et passablement éméchée. Achille est en haut de l'escalier. Il se dit que la journée va être longue. Lundi. Lundi après les attentats. Le troisième jour de deuil national. « *... La capacité de résilience, comme celle d'un individu d'ailleurs, a ses limites. La question est de savoir si cet attentat n'est pas l'attentat de trop ...* » Suzanne se dit qu'elle a déjà entendu cette phrase. Achille aussi. C'est l'heure d'aller à l'école. De réveiller les petits pour aller à l'école. Suzanne n'ira pas travailler. De toute façon, c'était son jour de congé.

Lundi 16 novembre 2015. Il est 10H. Suzanne a enquillé sur une deuxième bouteille de vin. On sonne à la porte d'entrée. Et puis, on entre. Avec une clé. Achille ? Non. C'est Ismaël. La télévision allumée. Les horreurs des attentats. Suzanne en jogging informe. Les cendriers pleins. Les deux bouteilles de vin. Le papier peint. D'un seul coup d'œil, Ismaël passe en revue le paysage apocalyptique du pavillon de mère en fille, l'intérieur de Suzanne. Elle en fait autant et d'un coup, elle a honte. Elle se sent moche. Et sale. Machinalement, elle passe sa main dans ses cheveux, gras. Et sur son visage froissé. Elle allume une cigarette pour se donner une contenance et puis l'éteint. Il n'aime pas ça. Ce n'est pas gagné. Ismaël garde le silence. La télévision. « *... Il ne faut pas confondre arabe et musulmans, mais quand même, la tentation*

est grande de faire l'amalgame... » Suzanne éteint rapidement. Elle se lève, elle le rejoint, elle veut l'embrasser. Il détourne la tête.

- *Tu pues.*
- *Merci, sympa comme entrée en matière.*
- *Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu pues la vinasse. Tu voulais que je vienne je suis là maintenant. Tu veux quoi ?*

Elle le regarde, il est en alerte. Ismaël est en alerte, comme Saint Denis, comme tout le pays, comme Suzanne, en état d'alerte. Elle le regarde et elle perçoit son angoisse, sa fragilité, sa haine et sa violence aussi. Elle veut quoi ?

- *Je veux quoi ? Mais, je te veux toi.*
- *Moi ? Mais pour quoi faire ? Hein ? Je suis un arabe. Tu sais ce que ça veut dire ? Un putain d'arabe. Dans un pays qui déteste les arabes. Regarde-toi comment tu te traites, tes clopes, ton vin. C'est dégueulasse. Je me demande ce que je fous ici.*
- *Pourquoi tu ne m'as pas appelée ?*
- *Je suis arabe. Ça veut dire que les flics me fliquent. Et toi aussi en plus, franchement, ça fait beaucoup.*
- *J'étais inquiète.*
- *Je ne parle pas de toi, je parle de moi. Ma vie est un enfer, tu comprends, ça ? J'ai merdé. J'ai merdé. Voilà. C'est bon. C'est bon comme ça. Putain.*

Ismaël sert le poing. La violence d'Ismaël. Il pourrait la frapper. Il cogne le mur. Le papier peint déjà abimé. De mère en fille. C'est déjà ça, mieux, que le visage de Suzanne.

- *Putain, putain, putain.*

Il cogne et cogne encore.

- *Tu ne vaux pas mieux que lui. En fait.*

Suzanne pense en vrac à son père, à Tony, à ce qu'elle pressent du père d'Ismaël. Elle se trompe. C'était sa mère. Ismaël se retourne.

- *Et toi, tu ne vaux pas mieux qu'elle, la France. Putain de pays de merde. Sous des airs cools, vous êtes des fachos. Vous détestez les arabes. Sales racistes. Tu crois quoi ? Hein ? Tu vends du rêve et au final tu n'es qu'une merde. Mon père, tu l'as laissé crever. Il a crevé à cause de la France. Et tu sais quoi ? Tu m'emmerdes, vous m'emmerdez. Ce qui vous arrive, vous l'avez bien cherché. Voilà. Je ne dis pas que je suis content. Mais c'est comme ça. C'est tout. Il faut remettre les choses à leur place. C'est que justice pour tous les arabes que vous avez laissé crever. Voila. Remonte ton pull, tu me fais honte. Tu me dégoûtes. Tu n'es bonne qu'à baiser et à faire des gosses. Tu n'es qu'une pute.*

Tu n'es qu'une pute ? Je rêve.

- *Tu sais quoi, tu dégages. Tu m'oublies. Tu restes avec ta vie de merde, ta petite vie de merde d'arabe mal dégrossi et pas bien dans ses pompes et tu m'oublies. OK. Tu m'oublies. Là, tout de suite, définitivement, tu m'oublies. Tu oublies mon numéro de téléphone. Tu oublies que j'existe. Tu m'oublies.*
- *Je n'y manquerais pas.*

Ils sont à la porte. Soudain, l'ambivalence de Suzanne. Celle d'Ismaël. Pas facile d'aimer. De s'aimer. Quand on a été blessé.

- *Tu ne m'aimes pas ?*
- *Mais si bordel, tu sais le risque que je prends à être là, et toi tu me prends la tête. Ça me fait chier. J'ai passé l'âge d'être fliqué, je te l'ai dit. Tu n'es pas ma mère. Tu n'es pas ma mère ! Putain ! Mais putain ! Tu ne peux pas arrêter de me faire chiez. Je me casse. Je me tire.*

Ismaël se retourne. Il est prêt de la porte, près à sortir, s'en aller, quitter ce trou à rat définitivement. C'est lui qui est un rat. Suzanne le retient par la manche. Ismaël réagit très violement.

- *Tu ne me touches pas.*

Sa mère.

- *Mais tu dis que tu m'aimes et après tu es comme ça. Ça veut dire quoi ?*
- *Ça veut dire ce que ça veut dire. Je dis ce que je fais et je fais ce que je dis. C'est tout.*
- *Et le poulet ? Et le cadeau digne de toi ? Tu as fait quoi ? Que de la gueule. Rien que de la gueule. Et ben tu sais quoi ? Tu sais où tu peux le mettre ton cadeau ? Tu sais où ? Dans ton cul. Voilà, ton cadeau tu te le fous dans le cul et à la place tu me fais le cadeau de disparaître de ma vie.*

Ismaël la regarde. La violence et le mépris.

- *Tu es moche quand tu es vulgaire.*
- *Je n'en ai rien à foutre. Tu m'oublies. Je m'oublie. Tu dégages.*
- *Arrête ! Arrête !*

La violence. Ismaël attrape Suzanne par le bras, il pourrait la jeter par terre, la tuer ou la prendre contre lui, la baiser, la sauter, là tout de suite comme une chienne qu'elle est. Sale pute. Sale pute de blanche. Pute. Il la prend contre lui, l'embrasse à pleine bouche. Le goût du vin qu'il ne boit pas. Les cigarettes qu'elle fume. Ça l'excite. Sa langue dans sa bouche. Sa main dans son jean. Il la caresse, son clitoris. Il le frotte. Elle s'abandonne. Elle jouit. La jouissance. La violence. La terreur. Les attentats. La jouissance dans tout ça. De tout ça. Pas facile de changer de goût. Elle le dégoûte. Il la garde contre lui. Il a merdé. Il a merdé. Il ne devrait pas être ici. Où aller d'autre ? Il garde le silence. Juste 5 minutes de répit. Non. Suzanne ne s'accorde jamais de répit.

- *Je dois te dire quelque chose.*
- *Mmm.*
- *Jean-Baptiste est passé hier.*
- *Et alors ? Pas moi, je sais, ça va, tu ne vas pas me rabâcher sans cesse les mêmes trucs.*
- *Non, ce n'est pas ça. C'est que... Quand il est parti, je l'ai embrassé.*

Ismaël se raidit d'un coup. Elle a merdé. Elle savait bien qu'elle avait merdé. C'est de sa faute. Tout est de sa faute.

- *Un Smack comme ça. Rien de grave. Tu n'étais pas là. Tu m'as dit que je ne devais pas te mentir.*
- *Bien sûr. Ça va être de ma faute.*
- *J'ai pas dit ça.*
- *Si tu as dit ça.*
- *Non.*
- *Si.*
- *D'accord. Enfin, je te jure, c'était rien du tout, mes lèvres ont effleuré ses lèvres.*
- *Ça commence comme ça et après c'est quoi ? C'est les mecs que tu chauffes dans la rue et qui te baisent après, comme moi ? Tu me dégoûtes.*

Et c'est vrai. D'une certaine manière.

- *Ismaël.*
- *Non tu es comme toutes les autres, une pute. Voila. Tu me dégoutes. Tu me dégoutes.*

Pute. Son père.

- *Ne dit pas ça.*
- *Je n'aurais jamais dû venir.*

La tétanie de Suzanne. Pute. Non. Hurllements. A l'intérieur. A l'extérieur, une colère froide. Et de la peur. Que ce soit vrai.

- *Non. C'est sûr. Tu as raison. Voila. Dégage. Oublie-moi. Je t'ai dit. Oublie-moi. Et ne crois pas que c'est parce que tu me fais jouir que je ne peux pas te remplacer. Des mecs qui m'ont fait jouir, il y en a eu avant toi, il y en aura après.*
- *Je n'en doute pas.*

Soudain, là, Ismaël est prêt à la tuer. Elle est prête à être tuer. A la place, il ouvre la porte et s'en va. Disparaît.

- *Si tu t'en vas, je ne veux plus jamais te revoir.*

Il va revenir.

- *Tu disparais et tu ne remets jamais les pieds ici.*

Il va revenir. Pourquoi tu ne reviens pas ?

- *Tu m'oublies.*

Ismaël s'éloigne sans se retourner. Dans les rue des passants la regardent, elle ne les voit pas. Il va revenir. Une voiture de police. Ismaël se met à courir. Suzanne le regarde disparaître.

- *Ismaël.*

Un cri mais une supplique. Une agonie. C'est de ma faute. Il est parti. Elle s'évanouit.

Suzanne est allée chez le médecin. Il faut qu'elle dorme, sinon elle va y laisser sa santé. Gilbert Lévy. Un vieux Monsieur drôle et bavard. Elle le connaît bien, il la suit depuis qu'elle est petite. Elle l'aime bien, il est bienveillant. Il a connu sa mère aussi. Il lui a prescrit des somnifères, même si elle est contre, il faut qu'elle dorme. Elle ne veut pas prendre d'antidépresseurs, elle devrait. Un peu d'aide de médicaments ça n'a jamais fait de mal. Il les prescrit, elle fera ce qu'elle veut mais si elle commence, elle doit l'appeler. Elle doit être suivie. Elle a compris, oui, elle a compris. Elle a demandé des anxiolytiques. Aussi. Jean-Baptiste lui a parlé de ça. Lui aussi il pense que se faire aider ç'est pas mal parfois.

- *D'accord Suzanne, tu me tiens au courant, tu as toujours eu les nerfs fragiles.*

Les nerfs fragiles ? Il y a bien une raison. Elle se tait.

- *Et les enfants ?*

Bien, oui, bien, le Docteur Lévy suit les enfants aussi, et c'est bien comme ça. Toujours la question de sécurité.

- *Ils vont bien. Très bien. C'est pour ça que vous ne les voyez pas.*

Ils rient.

- *Prends soin de toi.*

Encore. Elle ne sait même pas ce que ça veut dire.

En rentrant, Suzanne s'est arrêtée à la pharmacie. Et elle a pris un café à la Civette. Galina lui a parlé des attentats, elle ne l'a pas vue depuis le 13 novembre. Suzanne a écouté, elle n'a pas eu le cœur à lui dire, moi, ce qui m'a attenté, c'est Ismaël, mon père, le monde, depuis toujours. Mon anniversaire. Mes anniversaires. Ma vie. Depuis que je suis née. Galina a vu sa mine de papier mâché, on ne lui fait pas à elle.

- *C'est lui ? Tu devrais faire attention à toi. Tu es trop gentille.*

Trop gentille ? Non. Elle est immonde. La bête immonde à l'intérieur d'elle. Elle a les larmes aux yeux.

- *Ça va passer. Prend un verre. Ça va passer. Regarde comme le monde est. Il faut être dur.*

Suzanne ne peut pas être dure, ce n'est pas sa nature et elle a déjà bu pour toute la journée. Elle reprend un café.

Achille passe devant la Civette avec Mathilde en rentrant de l'école. Le premier jour d'école après les attentats, il ne voulait pas qu'elle rentre toute seule. Comme d'habitude, il jette un

coup d'œil à la Civette, pour dire bonjour, pour voir si sa mère est là. Il la voit, la terrasse du café. Tant mieux, elle est sortie. Galina leur a fait la fête.

– Mais qu'est-ce que tu as grandi, ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu toi.

Sous-entendu, depuis 10 mois, depuis Ismaël, ta mère ne vient plus et je ne la vois plus et vous non plus. Mathilde grimpe sur les genoux de Suzanne.

- *Maman. Je peux avoir une grenadine au diablo.*

Suzanne sourit, sort d'elle-même, quand même.

- *Oui, mais assied toi à côté.*

Mathilde pousse le sac de Suzanne, celui de médicament. Achille le voit. Suzanne voit sa tête à lui.

- *Ça va t'inquiète pas, je suis anémiée. Le docteur Lévy vous passe le bonjour. Appelle Jules, on rentrera tous ensemble.*

Achille a appelé Jules. Jules et Arthur les ont rejoints. Suzanne a repris un verre de vin.

Il est 18 heure dans un pavillon de Saint Denis, celui de Suzanne, celui de mère en fille. Suzanne est assise sur le canapé, la télévision allumée. Mathilde est assise à côté d'elle. Achille voudrait que Mathilde fasse autre chose que regarder le monde en train d'exploser. Mathilde ne veut pas bouger. Achille insiste.

- *Mathilde, va jouer dans ta chambre ou on lit une histoire.*

- *Laisse là.*

Mathilde sourit, elle prend le pull de sa mère. Elle sent, elle sait qu'il ne faut pas la quitter. Dans sa petite tête, elle se dit qu'elle aurait dû rester plus avec elle le jour d'avant et celui encore d'avant aussi, celui où Paris a été attenté, parce que sa Maman a besoin d'elle, elle le sait Mathilde. Elle le sent. Déjà des regrets. Elle s'absente. Elle suce sa manche devant les actualités. Toujours les attentats. La chasse à l'homme. Et puis, un enfant qui a tué un autre enfant. Si les enfants tue les enfants, alors où va le monde, se demande Suzanne. Les enfants tuent les enfants. Des innocents sont morts dans un bain de sang. Ismaël est parti. Elle a essayé de l'appeler, il a changé de numéro, ça dit que le correspondant a disparu. Il a disparu et c'est de sa faute. Elle est une pute. Elle a embrassé Jean-Baptiste. Elle a été méchante. Elle a dit des horreurs. Elle a joui. Elle a été une mauvaise fille. Elle est une mauvaise mère. Disparaît. Mathilde se colle contre sa mère.

Suzanne est dans son lit, elle ne dort pas. Elle pense. Elle pense à ces gens qui sont morts et qu'elle s'en fout, qu'elle n'a plus de larmes pour personnes que pour elle-même et qu'elle se déteste de ça. Elle pense qu'elle a de la haine en elle. Elle pense qu'elle ne vaut rien et que la vie tournera mieux autrement. Sans elle. Elle pense des pensées abjectes et racistes, elle qui a toujours aimé l'étranger. Elle pense qu'elle ne comprend pas ce qu'elle pense. Elle pense à sa mère. Elle pense qu'elle aurait peut-être dû enlever le papier peint de la maison et peindre les murs. Elle pense qu'elle est bonne à rien. Elle pense à ses enfants. Elle pense qu'elle leur a déjà fait bien assez de mal comme ça, peut-être même en leur donnant la vie. Elle pense qu'ils seront mieux sans elle. Elle pense qu'elle est empoisonnée. Elle pense qu'elle n'en peut plus de penser. Elle pense que le mieux c'est de dormir. Elle pense qu'ils verront alors sa fragilité. Elle pense que simplement elle veut arrêter de penser. Il faut qu'elle dorme. Elle pense qu'elle n'a aucune compassion. Qu'elle souhaite la mort alors que tant de gens sont morts alors qu'ils ne le voulaient pas. Elle se déteste pour ça. Elle mérite de mourir. Elle pense qu'elle aurait mieux fait de ne pas naître. Elle pense à ce qu'elle ne sait pas nommer. Ni même penser.

Soudain une absence. Un trou de pensée. La boîte noire. Elle n'a pas accès aux informations. Ce vide béant au-dedans. Elle pense à son père. Elle pense qu'elle veut dormir que c'est bien comme ça, qu'elle a assez lutté. Elle pense aux cachets pour dormir. Elle pense à Mathilde qui dort à côté d'elle, il faudra qu'elle précise qu'elle est née un 18 juin. Elle prend Mathilde dans ses bras. Elle pense que ses frères sauront bien s'occuper d'elle. Elle pense qu'elle va leur faire de la peine mais que c'est ce qu'il y a de mieux pour tout le monde. Elle emmène Mathilde endormie dans sa chambre et puis non, si elle se levait, elle pourrait la rejoindre. Elle la dépose dans la chambre d'Achille. Achille se réveille à demi, il a l'habitude. Elle l'embrasse. Elle passe dans la chambre de Jules. Il est beau comme son père, avec Jean-Baptiste, peut-être ça aurait pu être différent. Elle pense qu'il brille dans le noir et que, même noir dans le noir, il rayonne. Elle s'arrête prêt du lit d'Arthur, si sérieux dans son sommeil. Elle a un doute soudain. Il est fragile. Elle pense qu'il l'agace à toujours vouloir être avec elle. Elle pense qu'elle est une mauvaise mère. Voilà. Elle pense qu'elle est fatiguée. Si fatiguée. De vivre. Elle veut dormir. Elle retourne se coucher prend soin de fermer la porte de la chambre. Elle pense à tous ces gens qui sont morts dans un attentat. Elle ne pense qu'à Ismaël qui l'a abandonnée. Il est parti. Il l'a tuée. Il va voir le résultat. Elle va mourir à cause de lui ce sera bien fait. Elle pense qu'Ismaël est peut-être l'attentat de trop. Pour elle. Qu'elle a vécu trop d'attentats. Plus qu'à la pudeur. Elle pense qu'elle ne veut pas penser à ça. Elle prend des cachets. Elle pense que c'est sans doute pour ça qu'elle n'a jamais voulu de médicaments. C'était trop tentant. Arrêter. De penser. Juste, s'endormir. Pardon. Mes enfants.

Achille se réveille en sursaut. En alerte. En état d'alerte. C'est habituel dans la famille. Il est 7H45. L'heure de se lever. Mathilde n'est pas à côté de lui. Il n'a pourtant pas rêvé, sa mère l'a déposée, cette nuit. Merde. Normalement, Mathilde devrait être avec lui. Il se lève d'un bond, vérifie par acquis de conscience dans sa chambre à elle, mais, bien sûr, elle n'est pas là. Son lit n'est même pas défait ? Quelque chose ne va pas. Il le sait. Il descend les escaliers. Il traverse le salon salle à manger. Direct dans la chambre de sa mère. Il entre. La chambre est dans une demi pénombre. Les rideaux sont tirés, mais les volets ne sont pas fermés et le jour

commence à poindre son nez. Pourquoi les volets ne sont pas fermés ? Suzanne ne peut pas dormir si les volets ne sont pas fermés. Mathilde est assise par terre, à côté du lit. Elle lève son joli visage vers Achille, la manche de son pyjama est trempée. Elle ne sourit pas. Elle se retourne vers sa mère. Et là, à la seconde, Achille sait. Voilà, il sait là, comme ça, que sa mère n'est plus là. Il l'a toujours su en fait. Que ça devait se terminer comme ça.

- *Mais putain, pourquoi tu nous as fait ça ?*

« *Je suis désolée mon grand. Je ne pouvais pas faire autrement.* »

La violence d'Achille. Ses poings qui se serrent. Un cri silencieux dans sa gorge.

- *Mais putain, pourquoi tu nous as fait ça. Merde.*

Ses poings contre le mur. Le cri qui sort. Mathilde le regarde désespérée.

- *Merde. Merde. Merde.*

Les poings. Les cris. Mathilde, soudain envahie de détresse, de peur, de tout ce qu'elle comprend, pressent. Maman. Je veux ma Maman. Elle éclate en sanglot. Achille se reprend immédiatement. Pas Mathilde. Pas du chagrin. Pas comme ça. Mathilde.

- *Je suis désolée. Viens-là.*

Il prend Mathilde dans ses bras, il la berce un instant. Soudain, les sanglots de Mathilde se transforment en une plainte, un hurlement. Mathilde à mal. Elle a mal à sa mère. Maman. Achille la berce. Maman. Je veux Maman. Elle ne le dit pas. A la place, la plainte, le hurlement, à la mort. Mathilde sait que la mort, c'est la disparition, qu'elle ne reverra plus jamais sa maman.

Elle a disparu. Elle ne la reverra plus. Maman. Je veux Maman. Et si Maman est morte où je vais aller ? Madame la juge elle va me donner à Papa. Maman, pourquoi tu m'as fait ça ? Tout ça, dans le cri, le hurlement. La plainte.

« Oh non, c'est pas vrai. Mathilde. Toni. De mère en fille. Non. Non. Non. Je suis désolée. Non, pas ça. Tu es née le 18 juin. Ce n'est pas possible. »

- *Mathilde. Dis-moi. Mathilde. Dis-moi. Mathilde, arrête. Dis-moi.*

Le ton d'Achille est ferme. Tout. Tout pour qu'elle arrête de crier comme ça. Le hurlement. Un déchirement. Mathilde, entends, quelque part. Elle hoquète, reprend son souffle, glisse dans ses larmes, essaye de trouver les mots, comprend que les mots lui feront moins mal. Que le hurlement.

- *Je ne veux pas voir Papa. Je ne veux pas aller voir Papa. Achille. Je ne veux pas aller avec Papa. Achille. Achille.*

Jules et Arthur déboulent dans la chambre. Ils s'arrêtent net. Arthur reste bouche bée, tétanisé. Jules enchaine.

- *Mathilde.*

- *Je ne veux pas voir Papa. Je ne veux pas aller chez Papa. Jules. Maman.*

Maman, ne m'abandonne pas. La terreur muette d'Arthur.

- *Je suis désolé, Jules, Arthur, c'est Maman.*

- *C'est Maman quoi ?*

- *Je ne veux pas voir Papa.*

Maman, non. Non. Maman. Ne m'abandonne pas.

- *Elle est morte.*

Les poings. Pourquoi tu nous as fait ça.

- *Je ne veux pas aller chez Papa. Achille. Achille.*
- *Tu te fous de ma gueule. Appelle les pompiers. Tu as vérifié ?*

C'est Jules. Il regarde assez de série comme ça, sur les crimes et autres atrocités, il sait tout sur les morts. Achille, soudain, se dit que non, que si elle n'est pas morte, et qu'elle meure ce sera de sa faute maintenant. Merde.

« *Évidemment que je suis morte. Je suis désolée. Mes enfants. »*

- *Prends-lui le pouls. Deux doigts. Sur la carotide. Là, ou sur le poignet.*

Jules illustre ce qu'il dit avec des gestes.

- *Ta gueule.*

Tout le monde regarde Achille. Si le pilier de la maison s'effondre, ils vont être mal. Et le pavillon de mère en fille sur la gueule, justement, ça va faire très mal. La terreur dans leurs yeux. Achille se reprend immédiatement.

- *Juste arrête de me saouler, on n'est pas dans une série télé.*
- *Appelle les pompiers. Le 197.*

- *Putain mais non Jules, c'est le numéro de l'alerte enlèvement enfant.*
- *Je veux pas aller avec Papa.*

Maman. Ne m'abandonne pas.

- *J'appelle le 15. C'est les flics. Vérifie putain.*
- *Jules.*
- *Quoi ?*
- *Je ne veux pas aller avec Papa.*

Maman, ne m'abandonne pas. Non.

- *Non.*

Hurlement d'Arthur. Non.

- *Non, enfin, non vérifie. Parce que si Maman est morte, il faut qu'on réfléchisse parce que sinon, Mathilde, elle va aller avec Tony.*

Soudain, le silence se fait. Dans la chambre et dans les esprits. C'est clair, limpide. Ils savent tous ce qui va se passer. Mathilde, la chose la plus précieuse qu'ils ont à part leur mère, va disparaître, mourir à sa vie dans les limbes de la malédiction. Et eux, ne s'en remettront pas. Jules tient son téléphone en suspens. Putain, heureusement que je n'ai pas appelé. Pensée fulgurante. Il regarde son frère Arthur. Heureusement qu'il est fort ce con. C'est vrai qu'il est fort Arthur. Il a une vision globale des choses, une sorte de vision en arborescence, il voit les conséquences des choses, les ramifications, les possibles. Il élabore des scénarios sans le vouloir, à toute vitesse, dans sa tête. C'est épuisant, surtout pour lui. Mais là, ça va leur sauver

la vie. Enfin, en tout cas, ça va leur permettre de réfléchir à une stratégie. Si Maman est morte. Arthur a mis un si. Maman, ne m'abandonne pas. Il sait bien qu'elle est partie.

- *Vérifie.*

Jules insiste. Achille se retient de le gifler. Vérifie toi-même si tu es si fort. Il se retient, sa violence soudain décuplée.

- *Elle est morte.*

- *Vérifie.*

- *Jules.*

Achille s'avance vers sa mère. Ses poings. Mais putain, pourquoi tu nous as fait ça. Il pose ses deux doigts sur la gorge de Suzanne. Rien.

- *Rien.*

- *T'es sûr.*

- *Putain Jules, mais comment tu veux que je sois sûr ? Oui je suis sûr.*

- *Pourquoi ?*

- *Mais pourquoi quoi ?*

- *Comment tu peux être sûr ?*

Comment il peut être sûr ? Les boîtes de médicaments par terre, le visage de Suzanne apaisée, quand elle dort, tout est crispé de sa mâchoire à son front. La boîte noire. Et puis, l'intime conviction. Et puis, quand même, il n'a rien senti.

- *Comment tu peux être sûr ?*

Le regard de Mathilde sur lui, éperdue. Maman. Je veux Maman. Je ne veux pas aller avec Papa. Arthur. Maman. Ne m'abandonne pas. Pourquoi tu as fait ça ? Maman. Je veux Maman. Il aimerait bien Achilles ne pas être sûr et rendre leur mère à ces enfants. Mathilde. Mathilde a besoin d'une Maman. De sa Maman. Comme il aimerait ne pas être sûr. Mathilde.

- *Mathilde, est-ce que tu sais depuis combien de temps tu es là ?*
- *Je suis venue pas très avant toi.*

Oui, bien sûr, c'est son départ qui a dû le réveiller. Soulagement. Au moins, elle n'aura pas la mort de sa mère sur la conscience en plus de l'avoir perdue. Putain, mais pourquoi tu as fait ça ? Comment on va faire ? Maman.

- *Le réveil.*

C'est Arthur.

- *Le réveil est arrêté à 4H16. Elle l'a débranché pour éteindre la lumière. Pour s'endormir.*

Pour partir. Pour nous dire. Sa mère a besoin de dormir dans le noir complet. Il le sait. Il ne s'explique pas les volets. Il ne peut pas savoir, pas plus qu'Arthur, que Suzanne a laissé les volets ouverts pour voir la lune avant de s'en aller. Mais si, il le devine.

« *Je suis désolée.* »

- *Ah, oui alors techniquement, il n'y a plus rien à faire.*

C'est Jules. Ils se retournent tous vers Suzanne. Elle est morte. Oui. Elle est morte. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Elle a pris ses cachets. Elle a débranché le réveil pour s'endormir. Il était 4H16. Elle est morte. Pour ses enfants, une autre vie commence.

Le bilan de la situation est vite fait. Mathilde ne veut pas aller avec son père. Achille ne supporterait pas qu'elle y soit. Jules et Arthur non plus. Mathilde qui est née un 7 novembre, comme sa mère, comme sa grand-mère avant elle, mais qui fête ses anniversaires le 18 juin. Mathilde qui va devoir faire sans sa mère. Mathilde ne doit pas, en plus vivre, la violence de son père. Des pères. De mère en filles. Surtout pas. Ils le savent. Mathilde les regarde, le pouce dans sa bouche, la manche de pyjama dégoulinante, et de salive, et de larmes, et de morve, et avec tout ça, elle est jolie. Candide. Soudain, elle se tait, elle sait qu'elle a été entendue. Et qu'elle a des frères, même si elle n'a plus de mère.

- *Merde mais pourquoi tu nous as fait ça ?*

Oui pourquoi ? Parce que Suzanne n'en pouvait plus. Parce qu'elle était fatiguée. Parce que personne, non personne, n'aurait survécu à ce qu'elle a vécu. Et que déjà, elle a vécu. Elle a résisté et aimé. Elle était trop fatiguée. Vraiment, elle a fait ce qu'elle a pu. Étant donné les circonstances.

« Je suis désolée. »

- *Moi non plus, je ne veux pas aller chez mon père.*

C'est Jules. Il s'adresse à Achille.

- *Non, parce que je te vois venir, tu vas dire, lui il va chez son père, parce qu'il est cool mon père, mais moi je ne veux pas. Je reste avec vous. On est les mousquetaires ou*

pas ? Ils sont 4. Même que Mathilde c'est une Mousquetaire et une Milady. Alors, vous avez besoin de moi aussi pour la protéger vrai ou pas vrai ?

Un sanglot dans la voix. Une supplique aussi.

- *Vous avez besoin de moi. Et je ne vais pas me défilier.*

Mathilde prend son frère par le cou. Il joue les fier à bras mais elle sait bien qu'il n'est pas fier. Elle lui fait un câlin. Pourquoi ? Pourquoi Maman, tu nous as fait ça ? Arthur ne dit rien. Il sait bien qu'il ira dans un foyer. Maman. Ne m'abandonne pas. Il le sait depuis le moment où il est entré. Maman. Je veux ma Maman. Maman. Le silence est assourdissant. Les cris intérieurs aussi. La douleur. Au pied de leur mère morte, ils ne savent soudain plus quoi faire, dire ou penser. Ils sont les enfants qu'ils sont, possédés par la peur qui empêche de penser.

« *Mes enfants.* »

- *Les 4 mousquetaires.*

C'est Arthur, qui soudain, dans le méandre de son esprits torturé, toujours en action, a trouvé un embryon de solution. En tout cas une lumière dans la pénombre.

- *Il a raison, on est les 4 mousquetaires, on reste ensemble. On ne dit pas que Maman est partie et on reste ensemble. Achille, tu as 18 ans dans 9 mois. Après, tu pourras t'occuper dans la légalité. Tu seras notre tuteur.*

Achille est du 4 juillet. Une bonne date pour naitre, la fête de l'indépendance américaine, c'est ce que Suzanne s'est dit.

« Il a raison mon grand. »

Achille n'a que 17 ans mais il est en charge de famille depuis qu'il a 6 ans. Alors d'accord. Ils vont faire ça. Ils vont cacher la mort de leur mère. Au fond, ça ne changera pas grand-chose. Il s'occupe déjà de presque tout. Pour les sous, il a la carte bleue et sur le compte, il y a l'héritage de Mamie.

« Pour une fois qu'elle aide elle. »

Donc, voilà, il faudra juste s'organiser pour que tout le monde croit que Suzanne est toujours en vie. Ils vont y arriver. 9 mois, ce n'est pas si long. Juste le temps de faire un enfant.

- *D'accord ?*
- *D'accord.*

Alors, là, aux pieds de leur mère morte, les enfants font un pacte. Ils resteront toujours ensemble. Et ils protégeront toujours Mathilde.

- *Un pour tous et tous pour un.*

« Mes enfants. »

Ok. Donc ça, c'est fait. Sauf que maintenant, la question c'est où, quand, quoi, comment ? Cacher la mort d'une mère, c'est bien joli mais on n'est pas dans un film. Ou si ? En tout cas, Jules ressort toutes les connaissances qu'il a emmagasiné dans les fameuses séries et autres films sur les serial killer, les Experts, Criminal Minds, en fait, c'est Suzanne qui les adorait et Jules les regardait toujours avec elle.

- *Faut qu'on décide un truc vite. Parce que tu vois, le temps de décomposition d'un cadavre, c'est genre quinze jours. Après c'est mort, c'est le cas de le dire. Parce que, tu vois, le corps, il se décompose. Ça pourrait. Ça devient tout mou et liquide. Ça pue et si tu le bouges, après, ça devient un marécage dégueulasse. Et plus il fait chaud, pire c'est. Non, ça craint vraiment. On pourrait ouvrir les fenêtres non-stop. On retarde un peu le processus liquidation du corps. Putain, il fait pas assez froid, on est en novembre quand même.*

Arthur manque de tourner de l'œil. C'est de sa mère dont il s'agit. Quand même. Les asticots dans Maman. Non, c'est des mouches. Mathilde regarde Jules bouche bée. Maman. Pue. Dégueulasse. Maman.

- *Jules, t'en as d'autres des idées comme ça ? C'est Maman.*
- *Ben oui, justement, j'ai vu dans un film une fois, que le mec, il cachait le corps de sa première victime, c'était sa mère putain, je crois. Tu sais que les serial killer, souvent il tue leur mère en premier. Enfin, en tout cas, le mec, il cachait le corps dans un grand congélateur, genre celui du garage. Voila. Comme ça le corps reste impeccable. Et ça pue pas. Pardon maman. Et puis, personne n'ira dans le congélateur sauf nous. Et puis voilà. On le ressort au bout de 9 mois et on dit que c'est maintenant. De toute façon, la date on s'en fout. Non ?*

Oui, c'est vrai, la date de la mort on s'en fout. Des fois, c'est mieux de transiger avec, comme pour celle de la naissance de Mathilde. D'ailleurs.

« Complètement. »

Achille approuve.

- *Complètement. Jules, merci.*

Ils se regardent tous les 4 un peu interloqués. Alors ça y est ? Ils ont trouvé ? Oui.

- *Merci. Franchement. Merci.*

Achille prend son petit frère dans ses bras. Putain de bonne idée. Comme Jules n'est pas comme ça, il se débat un peu. Pour la forme.

- *Ça va. Je suis pas un tapette. Je voulais dire une mauviette. Tout le monde a droit d'aimer les garçons.*
- *Mais que tu es con.*

Ils se chamaillent un peu, bataille pour rire et pour se dire qu'ils s'aiment, Mathilde se précipite dans les bras de Jules, la seule qui a le droit, Arthur les regarde un sourire jusqu'aux oreilles. Le coup du congélateur, c'est génial. Voilà, emballé c'est pesé, Suzanne dormira, se reposera, reposera dans le congélateur du garage. Merci Mamie et ses obsessions du congelé, fallait toujours qu'il y en ait plein même si elle n'en faisait jamais. Ils le savent parce que Suzanne leur a raconté. Eux, ils n'ont jamais connu leur grand-mère. A part Achille qui ne s'en souvient pas. Mais Suzanne parlait souvent de sa mère. Jamais de son père. Elle leur a donc raconté comment il fallait toujours remplir le congélateur. – *Au cas où ma petite au cas où, ça ne mange pas de pain, le congélateur. Ma mère qui a connu la guerre m'a toujours dit ça.* D'ailleurs, Suzanne faisait pareil. Les petits pois congelés, au cas où, les épinards, le poisson pané, au cas où, et puis les pizzas, les pizzas, ça, sa mère les consommait, enfin surtout son père, devant les matchs de foot avec ses bières, le PSG, tous les quinze jours, c'est dingue ce qu'il y avait comme matchs de foot et ce qui va avec, même morte, elle préfère ne pas y penser, mais eux, même les pizzas, ils ne les consommaient pas, quand ils en voulaient, ils en commandaient. Entre temps, il y a eu la révolution du numérique, des applications. Tu cliques

et tu as tout. Mais bon, le congélateur plein à ras bord, c'est encore un héritage de mamie donc. Et, celui-là, comme son argent, il tombe bien. Pour l'occasion.

« Pour une fois que tu aides. »

Achille enroule Suzanne dans le drap du lit, le drap du dessus, parce que déjà comme ça, ce n'est pas simple, même si elle a les yeux fermés, il n'a pas envie de la porter comme ça, sans rien, son corps froid, déjà froid dans ses bras.

« Un drap. Le congélateur. Et puis quoi encore. J'ai peur. »

Pardon Maman mais on n'a pas trop le choix. Il l'enroule dans un drap donc et, il la porte jusque dans le garage. C'est un poids plume Suzanne.

- *On ne s'est pas trompé sur le 4H16, c'est bien l'heure où elle est morte, approximativement. Non, parce que tu vois, la rigidité cadavérique, elle est maximale entre 6 et 12 heures après la mort. Et là, vu qu'il est presque 10H, si elle était morte avant, tu pourrais pas la porter. Coup de bol. Remarque, elle est peut-être morte après. Après 4H 16. Ça dépend. Il est froid le corps ? Froid comment ? Parce que, s'il est froid, c'est 6 heures après environ. C'est le début de la rigidité, tu vois.*
- *Jules ! Tu veux arrêter. C'est bon, les détails glauques. Fait gaffe, c'est toi qui vas devenir un serial killer.*
- *Aucune chance, j'aime trop la vie. Et puis, les serial killers, je t'ai dit, ils tuent leur mère ou du moins leur mère les as tués. Moi.*

Jules s'arrête net. Ils sont arrivés tous les 4 dans le garage. Achille porte toujours Suzanne dans ses bras. Ils restent tous les 4, tous les 5, là, en plan devant le congélateur. Il apparaît soudain

bien trop grand, ou trop petit, fermé, un continent hostile. Pas simple, quand même, de mettre sa mère au congélateur. Ils restent là, en plan. Un silence. Achille se décide.

- *Bon, tu ne veux pas ouvrir le congélateur ?*
- *Heu non.*

Jules soudain, fragile. Ne parlons pas d'Arthur et de Mathilde. Le congélateur, un continent hostile, méchant qui va manger leur Maman. D'accord. Achille comprend, les petits sont petits. Il ne va pas les mêler à ça. C'est lui le responsable. Heureusement qu'il la mise dans un drap. Achille pose sa mère par terre. Il ouvre la porte du congélateur et le vide. Ça lui prend un moment. C'est qu'il y en avait pour un régiment. De quoi tenir un siège. C'est bizarre ces expressions qui lui viennent à l'esprit. En tout cas, voilà, le congélateur est vide, il va glisser sa mère dedans. Soudain un cri.

- *Non.*

C'est Arthur. Il panique, il hyper ventile.

- *Il faut lui mettre un lit, un drap, il faut la couvrir pour qu'elle n'ait pas froid.*

« *Mon roi.* »

Arthur est dans tous ses états. Achille est démuni, il parle de quoi ? Il a raison, surement, Arthur a toujours raison. Mais quoi ? De quoi ? Un lit ? Dans un congélateur ?

- *OK. Dis-moi comment faire.*

Arthur ne peut plus parler. Il n'arrive plus à respirer. Mathilde s'approche de son frère doucement, elle lui prend le visage dans les mains et l'oblige à la regarder.

- *Arthur, respire, Arthur, il faut que tu nous dises.*

Son visage dans ses mains. Son visage contre le sien. Son souffle dans son souffle. Lui redonne la vie. Arthur se calme.

- *Les légumes, c'est plus mou.*

Par terre, Arthur prend un sac de petits pois. Les petits pois c'est bien, c'est l'idéal, c'est à modulation variable, ça fait un bon matelas, ça épouse les formes. Il ne voudrait que des petits pois mais il ne pourra pas. Il aimerait bien. Il sait qu'il ne peut pas. Il prend les épinards aussi et il les met dans le congélateur, au fond, côte à côte. Les enfants font un lit avec des sac de légumes surgelés. Arthur hésite, il aurait bien mis autre chose, comme un matelas mousse, une house ? Non, c'est bon, le drap suffira. Achille le regarde.

- *C'est bon ?*

- *Oui, ça va.*

Achille porte sa mère et la dépose sur son lit de glace. Arthur hésite.

- *Il faudrait bien la couvrir.*

- *OK.*

Achille va chercher le nouveau plaid. En même temps, Suzanne n'en voulait pas. Mais, elle le trouvait bien quand même. Il veut prendre le deuxième drap du lit, le drap house, il hésite, il est blanc et il sent que pour Arthur ça va être compliqué, il va vouloir faire le lit. Il laisse

tomber. Le plaid est beige, crème, grège, la vendeuse a dit. Il est doux. Il va bien avec le drap, un drap joli, doux, rose lilas. Et voilà. Suzanne repose dans le congélateur. Un sourire aux lèvres. Doux. Si douce. Mathilde lui donne son doudou lapin, celui qu'Arthur lui avait donné quand elle était petite et qu'elle n'utilise plus, sa manche lui suffit. Mais, Maman, où elle est, n'a plus de manche peut-être. Ils regardent leur mère une dernière fois. Mathilde dépose un baiser. Achille râle.

- *Fait chiez.*

Quand même. Et il ferme le congélateur.

Ismaël tourne et retourne, sur lui-même dans une petite chambre d'hôtel miteuse, un cagibi plutôt. Il fait les 100 pas. Il est enfermé. Il se sent enfermé. Pris au piège comme un rat. Il est un rat, enfermé dans un trou à rat. Putain de saleté. C'est quoi cette chambre où il s'est réfugié ? On lui a dit de venir ici, l'ami d'un ami. Il a merdé. En même temps, il n'a rien à craindre. Il n'aurait pas dû aller chez Suzanne. Il a pris un risque inconsidéré. En même temps, il l'aime Suzanne. Il se dégoûte. Elle le dégoûte. Il n'aurait pas dû lui dire ça. Elle a toujours été gentille avec lui. Elle est gentille Suzanne. Il aimerait bien l'appeler. Il sort son téléphone prépayé. Il a appris le numéro de Suzanne par cœur. Elle doit penser qu'il l'a abandonné. Il a jeté l'autre téléphone. Tel qu'il la connaît, elle a dû laisser des dizaines de messages. Il ne devrait pas lui donner ce numéro. Il ne devrait pas l'appeler. Il compose le numéro de Suzanne. Si elle rappelle, au pire, il ne répondra pas. Non. Putain, merde, si elle rappelle, il est dans la merde, vraiment dans la merde. Et elle va rappeler, forcément. Il raccroche.

La vie s'organise sans Suzanne ou plutôt avec Suzanne dans le congélateur, ce qui ne change pas grand-chose. En apparence. C'est le dernier jour du deuil national et les enfants commencent à vivre avec leur mère morte. Sans pouvoir faire leur deuil. L'état d'urgence est prolongé. Ils ne le savent pas, les français non plus, mais cet état va se prolonger longtemps.

Trois ans après, il ne sera toujours pas levé. Et, finalement, Suzanne qui a toujours vécu l'état d'urgence dans sa vie, n'aurait peut-être pas supporté de le vivre dans son pays. Qui peut savoir ? Ce qui est sûr, c'est que pour les enfants, l'urgence, c'est de cacher la mort de Suzanne. Alors en fait, Suzanne dans le congélateur, ça change tout. Pour eux. Ça fait que ces enfants soudain sont obligés de mentir, d'être vigilants, sur le qui-vive. Comme leur mère l'a toujours été. Elle n'aurait pas voulu ça. C'était déjà un peu comme ça. Heureusement, ils sont ensemble. C'est déjà ça.

Le jour même, après l'école, Achille est passé au Carrefour avec Mathilde. Il aurait préféré passer seul, lui épargner ça, mais pour le premier jour, il ne voulait pas la laisser elle toute seule, même avec ses frères et il fallait qu'il passe au Carrefour pour dire que Suzanne était malade. Qu'elle ne reviendrait pas travailler tout de suite. Pas avant un moment. Elle est malade, tu la connais. C'est pratique en fait, la maladie de Suzanne. Sa difficulté. A vivre. Maintenant qu'elle est morte. L'ambiance était pesante dans le magasin. Très. Comme partout en France, la gueule de bois post attentats. Ils ont vu Luce en premier. A la caisse. Luce, une des 3 drôles de dames. Les 3 drôles de dames qui sont 5. Pour Suzanne, les chiffres comme les dates avaient peu d'importance. Mireille, Djamila, Jasmine, et Luce, et Suzanne donc, teinture passée et bouche peinturlurées, sauf Suzanne. Les copines de magasin de Suzanne. Suzanne avait des copines quand même, même si elle ne les voyait jamais en dehors du Carrefour. Rafi et ses 3 drôles de dames. Quand elle a vu Achille, et Mathilde, Luce s'est arrêtée de faire sa caisse un instant, s'accrochant, à cette dernière mauvaise nouvelle, elle est malade, même si elle est habituelle, tu la connais. Le bip, bip du code barre, un instant stoppé dans la course du temps. Rafi. Suzanne, monde de merde. Suzanne ne supporte pas ce monde de merde. Monde de merde insupportable. Achille s'est demandé en même temps, pourquoi cette conne n'avait pas appelé, laisser un message. Monde de merde. Il n'a rien dit, il aurait préféré ne rien penser. Il n'aime pas les mauvaises pensées, Achille, ça lui fait peur. Sa violence intérieure. Mathilde a serré fort sa main. Luce est retournée à son bip, bip. Achille à ce qu'il voulait. Parer au plus pressé. Prévenir les drôles de dame, les autres, tout le monde et surtout

Rafi. Que personne ne s'inquiète de ne pas voir arriver Suzanne. Même s'il a, s'ils ont, l'habitude de ses absences, celle-ci va être longue. Achille n'est pas idiot, il se rend compte que 9 mois, c'est long, mais il table aussi sur la routine, l'indifférence, et la chance. Et le moment. Il n'a pas tort. Les enfants ont continué leur tour, ils ont dit bonjour de loin, à Djamila, et Jasmine et puis à toutes ces têtes connues, qu'ils ne connaissent pas vraiment, le Carrefour, le quartier, un sourire, un signe de tête, un regard de compassion. Pourtant, au-delà de la compassion, et de la tristesse, une sorte de menace plane sur le grand magasin, une atmosphère lourde, comme un reproche, qui est coupable ou pas, dans ce Carrefour de Saint Denis où se côtoient toutes les populations. Suzanne avait raison, la vie va devenir plus difficile. Pour eux. Pour tout le monde. Ici. Et toujours pas de Rafi. Ils ont vu Mireille, dehors, à l'entrée du magasin, Mireille qui aime les chats et le blond peroxydé. Mireille, la plus gentille, sa préférée. Mireille qui aime beaucoup Suzanne mais lui en veut un peu, aussi, elle éternelle célibataire, envieuse de cette éternelle amoureuse. Mireille, qui, quand même, n'a pas pris le temps d'appeler, prendre contact, mettre un message, elle aurait pu le faire. Pourquoi ? Salope. Putain. Trainée. Pardon Maman. Mireille qui a pris, soudain, Achille dans ses bras. – *Ce n'est pas possible. Pas possible ce qui est arrivé. Pas possible. Pas possible.* Un instant, les enfants sont restés coi, ils ont cru qu'elle savait. Mais non. - Rafi. *Il est dans son bureau. Il a perdu sa nièce au Bataclan. Celle, enfin. Bon, il n'est pas bien. Pas bien du tout. Ce monde est dégueulasse.* Coup au cœur. Rafi a perdu sa nièce au Bataclan. Eux, ils ont perdu leur Maman. Oui. Ce monde est dégueulasse. Mais, c'est bizarre, chez Mireille comme un air de commérage. Oui, ce monde est dégueulasse. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Mireille se rassure comme elle peut. Finalement, elle n'est pas sa préférée, pas du tout. Voilà, ce que se dit Achille et Mathilde aussi. Surtout quand elle a ajouté. – *Vous embrasserez votre mère. Elle est plutôt mieux depuis qu'elle est avec son jeune.* Et qu'elle s'est arrêtée net. Ils ont presque pu entendre ses pensées. Jeune. Arabe. Terroriste. La pensée a plané. Embrassades, claquements de bises. Et pas une qui a mis un texto. Achille se dit soudain, lui, que oui, ce monde est dégueulasse. Que les relations de quartier, de travail, de voisinage, ce n'est rien finalement, et que c'est tout ce que Suzanne avait. A part eux. Mais eux, ils sont ses enfants.

Ce n'est pas suffisant. Non, ce n'était pas suffisant. Qu'est-ce qui l'aurait été ? Qui sait ? Rien. Ou tout. C'est ainsi. Les enfants sont allés voir Rafi dans son bureau. Achille sait où c'est, il est allé chercher Suzanne là, parfois, vraiment malade, en larmes en tout cas, en proie à une de ses crises d'angoisse. Ça arrivait oui, parfois. L'état d'urgence crée des malaises. Achille sent le malaise palpable, partout. Dans le magasin, dans le quartier. Dans son cœur. Il frappe. – *Entrez. – On te cherchait, Maman est malade, tu la connais.* Il a honte d'un coup, il sait que Rafi, et il ne dit pas, je suis désolé, il n'est pas gentil. Mathilde comme si elle sentait, lui serre la main plus fort. – *Je suis désolé.* Soudain, Rafi, lui, vraiment gentil, avant qu'Achille ai eu le temps d'y penser, s'excuse de ne pas avoir appelé. – *Achille ? Suzanne. Merde, je n'ai pas répondu à Suzanne. Elle m'a laissé un texto. J'aurais dû l'appeler. J'ai vu qu'elle avait mis en sécurité. Oh merde. Ça ne va pas ? Elle ne va pas. Oh merde, je ne l'ai pas appelé, j'ai oublié. Vous lui direz. Je.* Comment dire ça a des enfants, il voit à leur regard qu'ils le savent, il ne peut pas s'empêcher de leur dire. – *Sonia. Elle était au Bataclan. Elle. Elle est morte.* Et là, devant ces enfants, le regard de ces enfants, qui savent, Achille et Mathilde, des enfants qui en vue d'autres, qui en ont vu beaucoup, il le sent, il le sait, Rafi s'effondre. En larmes. Elle était comme son enfant. Il ne comprend pas. Pourquoi ? L'injustice. Le coup du sort. La vie qui apporte la mort. – *Pourquoi ? Mais pourquoi ?* Il est dévasté. Ravagé. Comment comprendre l'impensable. La mort qui frappe au hasard. Qui tue l'innocence. Pourquoi ? Elle n'était qu'une enfant. Elle n'avait pas 20 ans. C'est insupportable. Comment donner du sens à ce qui n'a pas de sens ? Comment accepter ? Comme supporter ? Comment ne pas sombrer ? Tomber. Dans la haine. Le désespoir. Depuis 3 jours, Rafi ne dort pas. Il ne dort pas. Il ne dort pas. Il ne peut pas. Rafi s'est levé. Il est tombé dans les bras d'Achille, pourquoi ? Mais pourquoi ? Achille n'a pas flanché, tellement d'écho en lui. Maman, pourquoi tu nous as fait ça ? Pourquoi tu es partie ? Pourquoi eux ? Pourquoi moi ? Pourquoi lui ? Achille n'a pas flanché, il a failli. Mathilde aussi. Elle s'est serrée fort, fort, contre lui. Achille, son grand frère, elle s'est serrée contre lui, ne laissant pas un centimètre carré entre son corps et sa jambe, regardant Rafi intensément. Il parle de Maman. Ils sont repartis un peu tremblants. – *Vous embrasserez votre Maman. Je passe la voir vite.* Mathilde s'est arrêté une seconde. Encore une promesse non

tenue mais, celle-là, Suzanne n'aura pas à la vivre. Et eux, ça les arrange bien. N'empêche, Mathilde se demande pourquoi même les gens gentils font des promesses qu'ils ne tiennent pas. Les méchants encore, son père c'est pour avoir, obtenir. Mais les gentils ? C'est pourquoi ? Pour faire plaisir ? En fait, ça fait plus de mal que de bien. Suzanne est aussi morte de promesses non tenues. Parce que chaque fois, Suzanne pensait qu'elles étaient vraies. Elle croyait à ces promesses d'une autre vie. Elle n'avait pas compris, Suzanne, qu'elle aurait dû se promettre à elle-même ce qu'elle espérait des autres. Elle n'a pas appris ça Suzanne. Elle est donc morte aussi des promesses non tenues à elle-même. Mathilde est retournée sur ses pas. Elle a serré fort Rafi dans ses bras. Parce qu'il est gentil, quand même, même si elle sait qu'il ne viendra pas. Il s'est remis à pleurer comme un bébé. C'est à ce moment-là que Mathilde a été traversée par tout ça. Elle ne le sait pas. Elle sait juste qu'il ne viendra pas. Et, là, au Carrefour, Rafi dans les bras, elle se fait la promesse, là, tout de suite, du haut de ses 6 ans, de ne jamais croire les promesses en l'air, de les reconnaître et de ne pas en vouloir à ceux qui les font. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Voilà. Comme ça, radicalement. Elle est bien du 18 juin Mathilde, elle prend l'appel de la liberté. Il faut dire qu'elle sait qu'elle peut compter sur ses frères et que ce socle-là, d'amour, absolu, lui permet de se sentir en sécurité. Et que la liberté repose sur la sécurité. Intérieure. Voilà pourquoi Mathilde peut prendre sa liberté. Ce que Suzanne n'a jamais fait. Rafi a redit. – *Je passe*. Les enfants sont partis. Ils sont passés par la Civette aussi. Achille pare au plus pressé. – *Elle est malade, tu la connais*. Galina a failli leur répondre. – *Comment ça elle est malade ?* Mais, il y avait BFM-TV allumée, la chasse à l'homme. Le terroriste en cavale. Galina les a regardés d'un drôle d'air. Elle est retournée à la télé, BFM-TV, la chasse à l'homme. La question de l'Islam. La guerre civile annoncée. Comment l'empêcher ? Dans l'air, comme une menace, un bruissement. La peur. La haine. De l'autre. Personne ne les a regardés. Le monde a d'autres chat à fouetter que 4 enfants à la dérive, c'est un fait. Achille le sait. Mathilde aussi. Elle a serré fort la main d'Achille, c'est devenu son code. Tout va bien, je suis là. Je t'entends, moi. Ils sont repartis. Sans faire de bruit. Tout le quartier était à la Civette, personne ne les a entendus. Le Carrefour, la Civette, le quartier,

voilà, c'est fait. Ils ont paré au plus pressé. Le reste, on verra après. Le monde est malade et Suzanne aussi, tu la connais. Ils sont rentrés.

En rentrant, ils ont retrouvé Jules et Arthur. Ils leur ont raconté. Le Carrefour. La Civette. La chasse à l'homme. Le malaise. Les magasins fermés. Les djellabas. Les regards. Ce qu'ils entendent, les arabes et tout ça. Ismaël. La paranoïa. L'état d'urgence. Le monde insupportable. Luce. Mireille. Pas sympa. Et Rafi. Rafi. Sonia. Rafi, si gentil. Pourquoi lui ? Pourquoi nous ? Arthur a fait une crise d'angoisse, hyper ventilation. Maman. Il a respiré avec Mathilde et il s'est calmé. – *Il faut envoyer un texto à Rafi. Maman aurait fait ça. C'est vrai. C'est absolument vrai. En fait, elle l'aurait même appelé. Elle était comme ça Suzanne. – Il faut envoyer un texto, sinon, il va s'inquiéter. C'est sûr.* Arthur est désolé, si désolé à l'intérieur de lui de cette idée, belle idée, qui n'est que de la stratégie. OK. Achille va chercher le téléphone de Suzanne dans sa chambre. Il contemple, atterré, le désastre de la vie de Suzanne sur son téléphone, une vie faite d'appels passés en absence et de conversation avortées. Et Ismaël. 27 appels sans réponse. Les derniers. Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué. Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué. Le 16 novembre. Ismaël n'est pas réapparu depuis quand ? Une semaine avant le 7 novembre ? En tout cas il n'était pas là le 7 et pas après. Connard. Sale con. Tu as tué Maman. Soudain le cœur d'Achille dans sa gorge. Une boule dans la gorges. Les poings serrés. Maman. Maman. Pourquoi ? Je vais le tuer. Achille respire, il retourne dans le salon. Il ne veut pas penser aux choses trop compliquées. Parer au plus pressé. Rafi. Il retourne dans le salon. Ça leur fait drôle quand même d'avoir le téléphone de Suzanne entre les mains, excroissance de leur Maman. La possibilité de dire au monde qu'elle est toujours là. Ils contemplent l'objet un instant, précisément dans les mains d'Achille, puis Achille se lance. Il commence une phrase. – *C'est moi Suzanne.*

- *Ben non, t'es malade, il sait bien que c'est elle Suzanne.*

C'est Jules.

- *Putain, heureusement que je suis là. Passe ce truc.*

Jules veut récupérer le téléphone.

- *Jules, arrêtes. Stop. OK. Stop.*

Jules s'arrête net. Quelque chose dans le ton de la voix d'Achille. Sa violence. Stop. Hurlement intérieur.

- *Ça va, OK, moi, je dis ça pour rendre service.*

Jules continue sur sa lancée mais il est fragile soudain, un sanglot dans la poitrine. Qu'est-ce qui se passe ? Si Achille l'abandonne aussi. S'ils ne sont plus les 4 mousquetaires, ils ne sont plus rien. Ce n'est pas possible. Au secours. Ne pas pleurer. Si je pleure, je vais me noyer. Arthur et Mathilde regardent Achille aussi. Maman, ne m'abandonne pas. Achille. Pas toi. Pas Achille. Maman. Je veux Maman. Maman. Mathilde. Mathilde. Cri à l'intérieur. Achille se reprend aussitôt. Quel con. Merde, mais quel con.

- *Désolé, désolé, pardon, ça va, je suis là. C'est juste. Jules, parfois, tu vas trop vite. Enfin. En plus, tu as raison. Bon, on écrit quoi ? Arthur ?*

Arthur hésite, sous le coup de l'émotion et de la situation. Écrire un texto à la place de sa mère ce n'est pas rien. Il entend sa voix pourtant. Il sait comment elle parle. Achille aussi d'ailleurs, il a juste oublié, l'espace d'un instant que c'était elle qui écrivait. Il se reprend encore. Plus fort. C'est lui le chef de famille. Il doit assurer. Maman. Il écrit.

- *Achille m'a dit. Je suis désolée. Je suis si désolée. OK ?*

- *Parfait.*

C'est Arthur.

- *Avec des cœurs et des bisous smiley.*

C'est Mathilde. Suzanne laissait souvent Mathilde, Jules et Arthur, mettre les emoticones qu'ils voulait à la fin de ses messages. Et, selon, lequel des trois les mettait, le message changeait de connotation, d'univers. Ça les faisait rigoler. Ils sourient. Maman. C'était bien, si bien, quand tu étais gaie. Maman. On t'aime. On t'aimait. Tellement. Maman. Achille ajoute tous les cœurs et les smiley bisous qu'ils voudraient s'envoyer à eux-mêmes. Ils les envoient à Rafi.

- *Voilà. OK ?*
- *Parfait.*
- *Oui.*
- *Ouais, mais, c'est marrant quand même, c'est écrit comme les vieux.*
- *Jules.*
- *Ben quoi ? C'est vrai, plus personne écrit désolée, désolée, faut écrire dsl. Désolé en entier, c'est les vieux qui écrivent comme ça.*

Le grand jeu entre Jules et Suzanne. - *Maman, pourquoi tu écris tout ? On n'écrit plus comme ça maintenant. Tu écris comme les vieux.* - *Je suis vieille.* - *Non, Maman, t'es pas vieille, mais t'écris comme une vieille.* - *Parce que je suis vieille.* Chahutage. Embrassades. C'était bien, Maman, si bien quand tu étais gaie. Et puis, Suzanne expliquait. Les mots. L'importance des mots. De s'exprimer en entier. Parce que c'était important les mots pour Suzanne. Dans une autre vie, elle aurait pu en faire quelque chose. Dans cette vie-ci, elle écrivait beaucoup de messages. Comme les vieux. Achille le sait, ils le savent tous, et il sait qu'il ne peut pas dire à

Jules ce qu'il attend, parce que je suis vieux, parce que je suis vieille. Parce que je suis vieille. Putain, Maman qu'est-ce que tu étais jeune. 36 ans. C'est jeune. Bien trop jeune. Il ne peut pas dire ça non plus. C'est Jules qui conclue.

- *Ça va, envoie.*

Un silence plane. Une angoisse. Une certitude. Le choix. D'une autre vie. Achille hésite une seconde, ce n'est pas simple quand même d'envoyer un texto à la place de sa mère. D'être sa mère. Morte. Il respire.

- *OK.*

Il envoie le texto. – Achille m'a dit. Je suis si désolée. Cœurs. Smiley bisous cœurs. La réponse est immédiate. – Merci. Plein de cœur. C'est dégueulasse. Achille répond automatiquement, Suzanne écrivait, plus vite que son ombre. Il ne réfléchit pas et il entend sa voix. – Je suis d'accord. – Connards de musulmans intégristes. Achille commence. – Tu ne peux pas dire ça. Il efface. – Je comprends ta peine. Il efface. – Tu as mis intégriste. Il efface. – Je. Il efface. – Je. Il efface. Achille hésite. D'abord parce qu'il sait que Rafi est musulman. Ensuite, parce que qu'est-ce que Suzanne aurait répondu à ça ? Elle qui aimait les catholiques, les juifs, les musulmans, le monde entier et la tolérance. Qui aurait été prête à discuter des heures sur un sujet pareil mais se serait contenter de rentrer dans sa coquille, de peur du conflit et de la violence. Elle qui supportait la violence chez elle mais pas ailleurs. Et, en même temps, évidemment, ne supportait pas l'intégrisme. Achille hésite. Il voit les 3 petits points qui disent que Rafi est en train d'écrire. Rien n'apparaît. Il doit écrire. Mais quoi ? Merde, il n'entend plus sa mère. En fait, il ne l'entend pas quand elle ne s'entendait pas elle-même. Il regarde Arthur qui réfléchit. Il ne l'entend plus non plus. Pour la même raison.

- *Moi je mettrais, t'as raison.*

C'est Jules.

- *Maman n'aurait jamais mis ça.*
- *Non, elle aurait fait comme toi, elle aurait hésité pendant des heures.*
- *Mets c'est dégueulasse. Elle aurait fait ça. Elle aurait, je mets comme lui il a mis avant, tu vois, comme ça, ça ne mange pas de pain.*

C'est Arthur. OK. Achille écrit. – C'est dégueulasse. – Oui, injuste, insupportable. – Oui. Plein de cœurs. Des smileys qui pleurent. Des bisous. – Plein de smiley qui pleurent. Plein de cœurs. – Un smiley bisous. Ils attendent un peu. Pas de réponse. Parfait. Voilà. Ça, c'est fait. C'est assez dingue quand on y pense de penser que, dans ce genre de circonstances, le fait que Suzanne n'appelle pas passe inaperçu. Qui se parlent aujourd'hui ? Même la mort, surtout la mort, n'est plus un sujet de conversation. Bon, c'est leur chance à eux. Ils mettent un statut Facebook, façon, le monde est dur et je suis malade et voilà. Ils sont tranquilles pour un moment. En apparence.

Arthur regarde les trains. Le RER. Il est assis dans l'herbe haute. Les rails pas loin. Vers un ailleurs. Un ailleurs pas si lointain. Une solution. A envisager. Il est assis, il regarde les trains. Il a son carnet de croquis à la main. Il ne dessine pas. Sur la page ouverte un portait de Suzanne. Magnifique. Vivant. Maman. Il regarde les trains. Le RER D passer. Ça l'apaise.

Le 27 novembre 2015, la France entière rend hommage aux victimes des attentats. Un hommage digne. Sobre. Émouvant. Un hommage en présence de 2650 personnes. Des proches des victimes tuées, des personnes blessées dans les attaques et des représentants du monde politique. Le président de la république François Hollande est arrivé dans la cour d'honneur de l'hôtel des Invalides à 10H33. Il s'est placé devant le drapeau français. La Marseillaise a ensuite retenti dans la cour d'honneur. Puis la voix puissante, magnifique de Jacques Brel. Quand on

n'a que l'amour. « Quand on n'a que l'amour. A s'offrir en partage. Au jour du grand voyage. Qu'est notre grand amour. Quand on n'a que l'amour. Mon amour toi et moi. Pour qu'éclatent de joie. Chaque heure et chaque jour. » Derrière, sur un écran, des visages défilent. Des portraits. Des jeunes. Des moins jeunes. Des hommes. Des femmes. Des sourires. Des vies. Qui défilent. « Quand on n'a que l'amour. Pour vivre nos promesses. Sans nulle autre richesse. Que d'y croire toujours. Quand on n'a que l'amour. Pour meubler de merveilles. Et couvrir de soleil La laideur des faubourgs. » Des vies fauchées. De plein fouet. « Quand on n'a que l'amour. Pour unique raison. Pour unique chanson. Et unique secours. Quand on n'a que l'amour. Pour habiller matin. Pauvres et malandrins De manteaux de velours. Quand on n'a que l'amour. À offrir en prière. Pour les maux de la terre. En simple troubadour. » Des hommes, des femmes, des maris, des épouses, des parents, des enfants. Des vies entières dévastées. La leur. Et celle de ceux qui restent. « Quand on n'a que l'amour. À offrir. » Après Jacques Brel, la voix si sensible de Barbara. C'est Perlimpinpin. « Pour qui, comment quand et pourquoi ? Contre qui ? Comment ? Contre quoi ? C'en est assez de vos violences. D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ? Qui priez-vous ? Je vous prie de faire silence. » Les portraits défilent derrière et derrière ces portraits des milliers de vie dévastée. Du chagrin et des larmes. Pour mille ans. « Pour qui, comment, quand et pourquoi ? S'il faut absolument qu'on soit contre quelqu'un ou quelque chose. Je suis pour le soleil couchant, en haut des collines désertes. Je suis pour les forêts profondes, car un enfant qui pleure, qu'il soit de n'importe où, est un enfant qui pleure. Car un enfant qui meurt au bout de vos fusils, est un enfant qui meurt. Que c'est abominable d'avoir à choisir. Entre deux innocences ! Que c'est abominable d'avoir pour ennemis. Les rires de l'enfance ! » Et cette question derrière les regards, les sourires, graves ou légers, ceux de ceux qui défilent en portrait et ceux, que graves, la bouche fermés, crispé sur la douleur, quelques larmes aux yeux que ceux qui les regardent. Cette question, tragique, comment faire pour ne pas haïr ? Comment faire pour continuer à vivre ? Et peut-être à aimer ? « Pour qui, comment, quand et combien ? Contre qui ? Comment et combien ? À en perdre le goût de vivre, le goût de l'eau, le goût du pain et celui du Perlimpinpin dans le square des Batignolles ! Mais pour rien, mais pour presque rien, pour être avec vous et c'est bien ! Et

pour une rose entr'ouverte, et pour une respiration, et pour un souffle d'abandon, et pour ce jardin qui frissonne ! Rien avoir, mais passionnément, ne rien se dire éperdument, mais tout donner avec ivresse. Et riche de dépossession, n'avoir que sa vérité, posséder toutes les richesses, ne pas parler de poésie, ne pas parler de poésie en écrasant les fleurs sauvages. Et faire jouer la transparence. Au fond d'une cour au murs gris où l'aube n'a jamais sa chance. »

Parce que si l'amour, c'est la vie. Non ? « Contre qui, comment, contre quoi ? Pour qui, comment, quand et pourquoi ? Pour retrouver le goût de vivre, le goût de l'eau, le goût du pain et celui du Perlimpinpin dans le square des Batignolles. Contre personne et contre rien, contre personne et contre rien, mais pour toutes les fleurs ouvertes, mais pour une respiration, mais pour un souffle d'abandon et pour ce jardin qui frissonne ! Et vivre passionnément, et ne se battre seulement qu'avec les feux de la tendresse et, riche de dépossession, n'avoir que sa vérité, posséder toutes les richesses, ne plus parler de poésie, ne plus parler de poésie mais laisser vivre les fleurs sauvages et faire jouer la transparence au fond d'une cour aux murs gris où l'aube aurait enfin sa chance. »

Les derniers visages, 130 visages qui ont vécu, aimé, et qui ont disparus. Soudain. Laisant des milliers de personnes désemparés. Tous ceux qui les ont aimés. Et les autres aussi. Ceux qui ont vu dans ces attentats un attentat à l'amour. Celui de son voisin. De l'autre différent. Comment continuer à aimer ? « Vivre, vivre avec tendresse, vivre et donner avec ivresse ! »

Et puis, 130 noms et 130 âges sont égrenés. A 11H précises, François Hollande s'avance sur l'Estrade au centre de la vaste esplanade. Après un long silence, il évoque « Ce vendredi 13 novembre que nous n'oublierons jamais... » où «... La France a été frappée lâchement, dans un acte de guerre organisé de loin et froidement exécuté... » Où « ... Une horde d'assassins a tué 130 des nôtres et blessé des centaines, au nom d'une cause folle et d'un dieu trahi... » « ...Cet islam dévoyé qui renie le message de son livre sacré... » « ... 130 noms, 130 vies arrachées, 130 destins fauchés, 130 rires que l'on n'entendra plus, 130 voix qui à jamais se sont tues, c'est parce qu'ils étaient la vie qu'ils ont été tués, parce qu'ils étaient la France, parce qu'ils incarnaient la liberté... »

Il a ensuite assuré sa compassion, sa sollicitude et son désir de réparation. « ... Je vous promets solennellement que la France mettra tout en œuvre pour punir les responsables de ces

crimes... » « ... Ceux qui sont tombés le 13 novembre, incarnaient nos valeurs. Notre devoir est plus que jamais de les faire vivre. Nous ne céderons ni à la peur ni à la haine... » « ... La France garde intacts, malgré le sang versé, ses principes de tolérance... » « ... C'est cette musique qui était insupportable aux terroristes. C'est cette harmonie qu'ils voulaient casser, briser, c'est cette joie qu'ils voulaient ensevelir dans le fracas de leurs bombes. Eh bien, ils ne l'arrêteront pas... » Il a conclu son discours par une évocation de la jeunesse. Les enfants sont le futur. « Cette génération nouvelle a été frappée. Elle n'est pas effrayée. Elle est lucide, entreprenante, elle saura faire preuve de grandeur, elle vivra pleinement au nom des morts que nous pleurons aujourd'hui. Cette génération est aujourd'hui devenue le visage de la France. » Une minute de silence.

Le 27 novembre 2015, les enfants, comme des milliers de français ont regardé l'hommage rendu aux victimes des attentats du 15 novembre. Ils ont écouté Jacques Brel, religieusement, Suzanne adorait Brel, tout, et bien sûr quand on n'a que l'amour, qu'avait-elle d'autre ? Ils n'ont pas chanté mais ils connaissaient les paroles par cœur et pendant qu'ils regardaient les visages défiler, ils entendaient leur mère. Ses yeux. Son rire. « *Quand on n'a que l'amour, à offrir en partage...* » La joie de Suzanne. La vie de Suzanne. Et pendant qu'il l'entendait chanter, il la voyait, là, dans le pavillon de mère en fille, Suzanne qui fait des crêpes, Suzanne qui danse, Suzanne qui fume des cigarettes, Suzanne qui pleure, Suzanne qui regarde BFM-TV, comme eux le font en ce moment, assis en rang d'oignon sur le canapé. Mathilde suce sa manche. Il manque Suzanne à sa droite. A la place, il y a Achille. Suzanne qui dit à Achille, ça va, laisse les tranquilles, Suzanne qui regarde son téléphone, Suzanne qui les couvre de bisous, Suzanne. Et pendant qu'ils voyaient les visages défilés, ils voyaient celui de leur mère derrière, en surimpression, comme si elle avait été victime, elle aussi des attentats de Paris. Et si Ismaël était l'attentat de trop ? Et puis, quand la voix de Barbara a retenti. Ils se sont arrêtés de respirer. Ils ne connaissent pas cette chanson, mais ils connaissent Barbara. Suzanne adorait Barbara, « *Un beau jour, où peut être une nuit, près d'un lac, je m'étais endormie. Quand soudain, semblant crever le ciel et venant de nulle part, surgit un aigle noir. Lentement, ses*

aigles déployées, lentement, le vis tournoyer. Près de moi, dans un bruissement d'ailes, comme tombé du ciel, l'oiseau vint se poser. Il avait les yeux couleur rubis et des plumes couleur de la nuit, à son front brillant de mille feux, l'oiseau roi couronné portait un diamant bleu. De son bec il a touché ma joue, dans ma main il a glissé son cou, c'est alors que je l'ai reconnu, surgissant du passé, il m'était revenu... » Ils n'ont pas entendu Perlimpinpin. Ils ont entendu l'aigle noir. Ils ont entendu Suzanne chanter l'Aigle noir. Ils ont vu une larme au coin de ses yeux quand elle chantait cette chanson. Sans savoir pourquoi. La boîte noire. Perlimpinpin est passé comme un rien. Mathilde a arrêté de sucer sa manche. Elle était avec Suzanne. Maman. L'aigle noir. Le pavillon. De mère en fille. Mathilde retenait son souffle plus que ses frères encore quand Suzanne chantait cette chanson, et donc, maintenant. Maman, repose en paix. Les portraits des victimes. Le visage de Suzanne. Celui de Mathilde en transparence. De mère en fille. Certainement pas. Achille a pris Mathilde dans ses bras. Elle est née le 18 juin. Comme un mantra. Elle est née le 18 juin. Ils ont écouté les noms et les âges. Leur cœur a sursauté quand ils ont entendu Sonia Hanine, 20 ans. Ils savent, que c'est la nièce de Rafi. Ils ne la connaissaient pas mais ils connaissent le chagrin de Rafi. Et puis, à la fin, ils s'attendaient presque à entendre le nom de Suzanne. Son nom, le leur. Lioret. Maman. Suzanne Lioret, 36 ans. Oui, ils ont cru l'entendre. Un souffle dans leur esprit. Son nom. Son rire. Le rire de Suzanne. Maman. Ils savent bien qu'elle n'est pas morte comme les autres. Ils savent bien qu'elle, elle a décidé de se tuer. Maman, pourquoi tu as fait ça ? N'empêche, là, soudain, ils l'associent à ces victimes d'un attentat, d'un coup du sort. Ismaël. A moins qu'ils ne s'associent aux familles des victimes ? Ou les deux. Et peut-être même à la peine nationale. Leur pays intérieur dévasté. Comme la France. Rien ne sera plus jamais pareil. C'est vrai. Et, quand François Hollande parle des 130 vies fauchées parce qu'ils incarnaient la liberté, « *c'est parce qu'ils étaient la vie qu'ils ont été tués, parce qu'ils étaient la France, parce qu'ils incarnaient la liberté.* », ils se disent que oui, Suzanne était comme ça, comme la France, libre, et que c'est ça aussi, qui l'a tuée. Ils se disent ça sans se le dire. Serrés les uns contre les autres, les enfants écoutent le discours du président sans sourciller, traversés par mille pensées qu'ils ne pensent pas, le cendrier plein de mégots qu'ils n'ont pas jetés, la fumée de cigarette leur manque, les

bras chauds de Suzanne aussi, même quand elle allait mal, sa façon si singulière de prendre tout pour elle, la peine du monde alors qu'elle avait bien assez de la sienne, oh oui, Suzanne avait bien assez de la sienne, elle avait eu plus que sa part, de peine. Le président parle d'elle peut-être, aussi. Ils l'écoutent sans sourciller, concentrés, leurs petits visages concentrés, sur la télé, leurs pensées échappées. Les victimes des attentats. Le désir de vengeance. La liberté. Suzanne, leur Maman, leur manque. Ils ne veulent pas penser qu'elle est dans le congélateur. Ils y pensent forcément. « ... *Cette génération nouvelle a été frappée. Elle n'est pas effrayée. Elle est lucide, entreprenante, elle saura faire preuve de grandeur, elle vivra pleinement au nom des morts que nous pleurons aujourd'hui. Cette génération est aujourd'hui devenue le visage de la France.* » Achille se lève, il éteint la télévision. Qui veut manger des crêpes ?

Dans sa chambre cagibi, Ismaël regarde sur un petit poste de télévision l'hommage aux victimes des attentats de Paris. Fuck. Fuck. Fuck. Il a merdé. Il voudrait bien voir Suzanne. Il voudrait envoyer un texto. Oui, mais son numéro va forcément s'afficher. Il a entendu que c'était possible d'envoyer un texto en masqué mais c'est compliqué, il faut passer par un ordinateur, tout ça. Il ne peut pas laisser son numéro. Trop risqué. Il peut l'appeler. Il a essayé plusieurs fois, en numéro inconnu. Comme ça c'est OK. De toute façon, il voudrait bien entendre le son de sa voix. Elle n'a jamais répondu. Ça l'étonne. Suzanne est curieuse d'habitude. Elle doit bien se dire que c'est lui. L'espérer. Elle est comme ça Suzanne, pleine d'espoir, il le sait. Oui, c'est bizarre qu'elle n'ait pas répondu, jamais répondu pendant ces 10 jours. Il a appelé combien de fois ? Il regarde, 8 fois. C'est écrit et puis, c'est le seul numéro qu'il a composé en 10 jours. 8 fois. Suzanne. Il l'imagine dans son canapé. Elle regarde forcément BFM-TV, Arthur à droite, Mathilde à gauche. L'air sérieux. Elle doit pleurer un peu. Elle prend tout personnellement. En bien comme en mal. Il adore quand elle prend l'air sérieux. Il adore encore plus quand elle rit. Le rire de Suzanne. Quand elle rit aux éclats. Ça lui fait peur en même temps. « ... *C'est cette joie qu'ils voulaient ensevelir dans le fracas de leurs bombes. Eh bien, ils ne l'arrêteront pas...* » Suzanne. Il a merdé. Il a vraiment merdé.

Ismaël a appelé ce soir-là mais le téléphone de Suzanne était sur vibreur, sur la table basse. Les enfants étaient dans la cuisine. Ils faisaient des crêpes.

Le téléphone est toujours sur la table basse. Sur vibreur. Suzanne faisait ça. Elle laissait le téléphone sur vibreur pour savoir quand ça appelait, ou quand elle recevait un texto, et ne pas être tentée de répondre. Mais, elle répondait toujours, tout de suite. Aime-moi. Les enfants, font pareil mais eux, ils ne répondent pas. Surtout pas. En même temps, personne n'appelle. Sauf Toni. Il a appelé une bonne dizaine de fois. Ça, ça craint. Montée d'adrénaline. Peur. Panique. A chaque fois. Quand ça sonne, quand ils voient l'appel en absence. Toni en rouge sur la liste des appels en absence. Quand ils le voient, évidemment, ils ne répondent pas. Toni laisse des messages prudents. Rappelle-moi s'il te plait. Mais derrière, le ton de sa voix. Lourd. De menaces. Il y a un numéro masqué aussi. Quand ils le voient, ils ne répondent pas non plus, encore moins. Il n'y a jamais de messages. Un numéro masqué. Qui est-ce ? Les enfants n'en parlent pas. Ils ont peur que ce soit Toni, masqué, qui avance, masqué. Sauf Jules qui pense que c'est Ismaël mais qui se garde bien de le dire. Ces deux prénoms étant absolument bannis dans le pavillon de mère en fille qui est devenu le pavillon des enfants. Toni et Ismaël, comme deux des noms des cataclysmes qui ont attenté à la vie de Suzanne. Ils le savent bien, les enfants, ils le sentent. Alors, ils n'en parlent pas, surtout pas, comme ça, ça n'existe pas et Suzanne est toujours là. Voila. Ils font comme leur mère en fait. Ne pas dire pour ne pas penser. Ne pas penser pour ne pas mourir. Sinon des appels de pubs, démarchages et autres opérations marketing. Et même un cabinet de voyage. Suzanne. Maman. Ils ont pensé. Maman, franchement. Voilà, à quoi se résume les appels entrants de Suzanne. Ça va. Il n'y a pas plus de textos. Sauf Mireille, une fois, - Toujours malade ? Repose-toi bien. Smiley qui pleure de rire. – Oui merci. Comment vas-tu ? Pas de réponse. Et Jean-Baptiste, de temps en temps, peu, il appelle surtout Jules. Et quand c'est le cas, ils répondent. Ce sont juste des pensées. C'est facile. Ils envoient aussi de temps en temps un texto à Rafi, ce que Suzanne aurait fait. – Des pensées. Plein de cœurs. Et Rafi répond, - Merci. Plein de cœurs. Ils ne le savent pas mais Suzanne, eux, sont les seuls à encore s'inquiéter de Rafi. Les

autres, le monde, a déjà oublié. Ils envoient aussi régulièrement quelques nouvelles à Galina qui, un jour, a demandé à Achille comment ça allait, pourquoi on ne la voyait plus dans le quartier. – *Ça va ta mère ? – Elle est malade. – Ça dure un peu cette maladie, c’est quoi ? – Ben, tu connais Maman, elle ne va pas bien.* Galina a fait la moue. A peine rentré, Achille a envoyé un texto. – *Merci de ta gentillesse, je ne suis pas bien encore. Mais ça va. Plein de cœur. Galina n’a pas répondu. Ça aurait peiné Suzanne. Comme l’absence de réponse de Mireille. Eux, ça les arrange. Ils ont renvoyé un texto le lendemain, par acquis de conscience. Et puis ensuite encore un. En plus c’est sûrement ce que Suzanne aurait fait. Sinon, ils évitent la Civette. Suzanne avait le numéro de Galina et de plein d’autres gens, des gens que les enfants ne connaissent pas, dans son téléphone. Elle était comme ça Suzanne, pas d’amis, mais un grand cœur, et un grand répertoire. Sa propre dichotomie entre désir de rencontrer l’autre et sa peur. Et l’incapacité du monde aujourd’hui à prendre soin. De l’autre. Suzanne n’a pas d’amis donc, sauf sur Facebook. Et sur Facebook, tout est possible. Surtout le mensonge. Jules alimente le compte de Suzanne comme si elle était encore en vie. Et là, il inter-réagit, il y a plein de commentaires, parce que oui, Suzanne a des amis sur Facebook, mais pas dans la vraie vie. Dans la vraie vie, aujourd’hui, 4 enfants peuvent cacher la mort d’une mère pendant près d’un mois sans que personne ne s’en aperçoivent. Sans que personne ne s’étonne du silence de la voix. Et le fait que Suzanne n’ai pas d’amis ne change pas grand-chose. C’était peut-être même aussi pour ça qu’elle n’en avait pas. Les gens n’appellent pas. Ça énervait Suzanne. Ça arrange bien les enfants, ce silence de l’homme dans un monde si bruyant. Les conversations sans voix. Virtuelles. Oui, même si ce n’est pas très rassurant pour l’époque, ça les arrange bien.*

Dans le téléphone de Suzanne, un numéro que les enfants ne connaissent pas et qui n’est pas dans le répertoire. – *Bon anniversaire Suzanne. J’espère que tu n’es plus en colère. Et que cette année tu trouveras l’apaisement. Et peut-être la joie. Son père. Je t’avais dit d’arrêter. Je ne suis pas en colère. Tu me tues. Elle n’a pas répondu.*

Jean-Baptiste n'a pas tenu sa promesse de venir voir les enfants avant un mois ni de les emmener à Disney. Il est comme ça Jean-Baptiste adorable et séducteur, pipelette et tête en l'air. Ne pas compter sur lui sauf cas de force majeure. Et encore, sur le moment, pas dans l'avenir.

- *Quel con, mais quel con, j'ai bien fait de pas vouloir aller chez lui.*

C'est Jules, qui vient d'avoir son père au téléphone qui annule, repousse, tu comprends Armande, jusqu'à Noël. Vibreur. Texto sur le portable de Suzanne. – Désolé, je ne peux pas l'emmener à Disneyland, on s'appelle, je t'appelle, on s'arrangera pour Noël. Ça aurait brisé le cœur de Suzanne cette promesse non tenue à ses enfants, parce qu'il avait dit qu'il les emmènerait tous les 4, pas que Jules. Oui, ça lui aurait brisé le cœur à Suzanne, si elle n'était pas morte. En attendant, Jean-Baptiste n'appelle même pas. Pratique pour eux mais tellement décevant. Achille répond, comme sa mère l'aurait fait. – Pas de souci. Je comprends. Plein de cœur. Et, il se demande soudain, ce sont les promesses non tenues qui ont tué sa mère, il en est arrivé à la même conclusion que Mathilde, ou son incapacité à s'énerver. A, au moins une fois, dire ce qu'elle avait sur le cœur. Au lieu de mettre des cœurs. Ça le dégoûte soudain. Merde Maman, pourquoi tu ne l'as pas envoyé chier. Juste une fois. Lui ou les autres. Merde. Putain Maman fait chiez. Tu fais chier.

- *Quel con, de connard d'enculé de sa race. Sale nègre. Je ne veux plus jamais le voir.*

Et soudain, toute la colère de Jules.

- *Jamais. Plus jamais. De toute façon, je m'en cogne. Rien à battre. On est bien comme ça. Je le déteste, je le hais. Je ne veux plus jamais le voir de ma vie. Connard. Putain. Connard d'enculé de sa race.*
- *Jules. Laisse tomber.*

C'est Achille. Parce que quand même, il serait plutôt comme Suzanne lui, à avoir peur de la colère. Sa violence intérieure.

- *Mais quel con. De bite de couille molle. Connard d'enculé de sa race. Il avait promis. Disney. Il avait promis. A moi. A nous. A Maman. Il avait dit je promets. Moi, j'ai promis Mathilde de faire la rivière enchantée. Putain.*

Jules a les larmes aux yeux. Mathilde le regarde, désolée.

- *Mais c'est pas grave.*
- *Si c'est grave. Putain. Je déteste faire des promesses que je tiens pas. Merde.*
- *Mais non, c'est pas grave, c'est pas toi.*
- *Si putain. Je me suis encore fait baiser, comme Maman. Merde. Fuck. Connard.*

Achille ne sait pas quoi dire. Trop d'écho à ses propres pensées. Ses poings serrés. Si Jean-Baptiste était là, soudain, il lui foutrait bien son poing dans la gueule. Il a raison Jules. Connard d'enculé de sa race de sale nègre. Non. Achille déteste penser comme ça. Quand même, il a envie d'écrire un texto de cet ordre, la seule chose qui le retienne c'est que, pour le coup, il se doute bien que Jean-Baptiste risque d'appeler. Connard.

- *Qu'est-ce qu'on va faire pour Noël ?*

C'est Arthur, soudain. Arthur, qui n'a rien dit et qui sait, bien évidemment, les causes et les effets et Noël est une sacrée cause, plus encore qu'un texto de colère. Arthur, qui, pendant ce mois, a passé beaucoup de temps à regarder les trains. Il n'ose plus aller dans la Basilique, la Basilique c'est pour les morts. Les rois et les reines. Mortes. Sa mère était une reine. Elle n'est même pas enterrée. Il sait bien que c'est lui qui a eu l'idée de cacher la mort de sa mère.

Il sait bien qu'à partir de là, le congélateur, c'était la meilleure des idées. Il le sait, mais il n'aime pas. Maman. Je t'ai abandonné. J'aurais dû mieux faire, plus t'aimer. Maman, tu as froid, je sais. Tu as froid, c'est de ma faute. Ma faute à moi. Tout est de ma faute à moi. Je suis désolé. Oui, il est tellement désolé Arthur que lui qui ne parlait déjà pas beaucoup, ne parle plus du tout. Il regarde les RER passer, il se dit qu'il n'y a pas d'ailleurs, pas d'échappatoire à ses pensées, à sa douleur. Sauf le RER. Pardon Maman. Il aimerait bien que sa mère lui pardonne. Il ne sait pas quoi. En attendant, il ne fait pas comme ses frères qui vont dans le garage, ouvre le congélateur, lui disent des trucs. Il ne fait pas ça lui. Il a du mal. Il risquerait de se glisser dedans. De se laisser glisser. Maman.

Maman, ne m'abandonne pas. Maman.

- *... Putain Maman, qu'est-ce que je fais, moi, avec le courrier de Toni ? Tu avais dit qu'il n'y avait pas de problème, mais là, il dit que si tu ne réponds pas, il convoquera la juge. Il dit que ce sera pour ta gueule. Il ne le dit pas comme ça, tu le connais. Il fait attention. Il dit qu'en l'absence de réponse, il se verra contraint d'avoir recours à la justice. La dernière fois, il a envoyé un recommandé. Pour faire valoir ce que de droit. Il veut voir Mathilde. Il n'arrête pas d'appeler sur ton portable. Et moi, je fais quoi ?*

« Je ne sais pas. Pardon. Je ne sais pas. »

- *Je sais que tu ne sais pas Maman. Je sais, t'inquiète, je vais me débrouiller, je me suis toujours débrouillé, hein Maman. Tu me manques tu sais. Mais, ça va. Jules est comme d'habitude, il va bien, il est drôle. Il a arrêté de jouer au jeu vidéo. Il dit que c'est trop violent en fait. Que les attentats, ça l'a fait réfléchir. Je me dis que oui. C'est bien comme ça. Enfin, cela dit, du coup, il regarde des séries non-stop sur l'ordinateur. Des trucs glauques. Faut que je lui dise d'arrêter ça. Arthur...*

Il s'arrête. Il ne veut pas inquiéter sa mère.

« *Mon fragile.* »

- *Ben, tu sais comment il est, il ne parle pas beaucoup, il va voir les trains et il dessine. Ils sont beaux ses dessins. Tu es dessus. Sur tous. Et Mathilde, elle s'en sort bien. Très bien même. Mathilde, elle est tellement. Tu sais...*

Il hésite.

« *Oui ?* »

- *Maman, pourquoi tu nous as fait ça ?*

Mathilde se penche sur sa mère dans le congélateur et l'embrasse.

- *... Ouais, alors, j'ai arrêté les jeux. Je veux plus tuer des gens. Et puis, faut que je sois aux taquets. Nan, mais tu sais, ils ont besoin de moi, tu crois quoi ? Je leur donne des bonnes idées tout le temps. Le congélateur c'est moi. C'est cool non ? Comme ça, t'es avec nous. Tu veux pas qu'on fasse des fêtes ? Ils veulent pas trop faire des fêtes avec toi, ils trouvent ça bizarre, mais moi, je leur dis que si, ça te ferait plaisir, parce qu'on aimait bien danser. Hein maman ? On aimait danser.*

Un sanglot léger.

« *Mon chou.* »

- *Je vais réussir à les décider. Tu vas voir Mman. Ça va être cool. Sinon, j'assume grave avec ton compte Facebook, tu adorerais. Je publie plein de trucs sympas. Vachement sympa. Tellement que maintenant, tu as 123 amis. Je dis oui que à ceux que j'aime bien. Surtout des mecs. Tu as du succès. Faut dire que t'es belle Maman.*

Il hésite.

« *Quoi ?* »

- *Tu sais, il y a un numéro inconnu qui appelle de temps en temps sur ton téléphone et y a jamais de message et ben moi je pense que c'est Ismaël. J'ai pas dit aux autres. Parce que bon, il a disparu et toi tu t'es.*

« *Pardon.* »

- *Enfin, tu vois, t'as pris tes cachets et maintenant t'es dans le congélateur, alors, on se dit que c'est quand même aussi parce que ce gros con il est pas venu à ton anniversaire. Forcément. Mais bon, moi, je pense qu'il a des problèmes et que le numéro inconnu c'est lui. Et qu'il regrette.*

Putain, j'ai merdé. J'ai merdé. Suzanne, je suis désolé. Pourquoi tu ne décroches jamais ? Tu adores qu'on t'appelle. Suzanne. Je suis désolé. Je ne veux pas que tu croies que je suis parti parce que je ne t'aimais pas. C'est juste que j'ai merdé. Tout ça c'est une connerie. Ça part d'une connerie. Faut dire que t'es pas simple non plus. T'es tellement belle. Je bande rien qu'en pensant à toi. Merde. Pardon Suzanne. T'es pas une pute. C'est de ta faute à toi aussi. Putain de trou à rat. Putain, merde Suzanne, décroche.

Le portable de Suzanne vibre sur la table basse dans le salon. Les enfants sursautent, interrompu dans leur conversation. Jean-Baptiste. Noël. Numéro inconnu.

- *Mais décroche.*

C'est Jules. A Achille. C'est lui le chef de famille après tout.

- *Décroche, tu diras au pire que Maman est sous la douche.*

- *Formidable. Et s'il faut rappeler après ?*

- *Ouais. C'est vrai. Quel con. Pour un peu, je suis aussi con que mon père.*

- *Dis pas ça Jules.*

Les enfants regardent le portable vibrer ce qui leur semble une éternité. Le bruit de leurs pensées. Le bruit de cet inconnu qui veut parler à leur Maman. La peur que l'inconnu soit connu, dangereux. Comme d'habitude. Toni. La peur du pire. Le bruit de leur Maman dans le congélateur qui elle ne peut pas répondre. Putain, que c'est long un téléphone qui vibre quand un inconnu appelle. Le téléphone s'arrête de vibrer. Ils retiennent leur souffle encore une minute, espérant, redoutant, un message. Savoir qui c'est. Enfin. Mieux vaut savoir. Non. Décroche. Mais, non, pas de deuxième petite vibration comme pour les messages. 10 secondes encore. Rien. Ils respirent. Encore un moment de répit gagné. Une menace de passée. Jusqu'à la prochaine. Un coup de fil. Ou pire. Un visiteur.

Parce qu'il y a eu le postier, pour la lettre recommandée de Toni justement. Il a sonné. Ils ont hésité. Le laisser repartir ? Oui mais alors adieu lettre ou paquet. Ils ont beau être forts, et débrouillards, à la poste, ils ne pourront pas dire qu'ils sont Suzanne, pas de subterfuge. Mieux vaut savoir. C'est Jules qui a dit ça. Jules est partisan du vaut mieux savoir, quand même. C'est plus facile après. Mieux vaut savoir. Pour agir. Oui. Bien sûr. Alors quoi ? - *Alors, il faut se débrouiller pour qu'il nous laisse ce qu'il doit laisser, on va lui faire croire que Maman est là et*

Achille tu vas signer à sa place. D'accord, sauf que comment on fait ? Vu que Suzanne est dans le congélateur ?

- *... Et c'est moi qui leur ai dit, ben, on allume une cigarette toute chaude et on fait semblant qu'elle fait l'amour avec Ismaël. Ben oui, Maman, tu crois quoi ? Si on n'était pas dans notre chambre, on t'entendait.*

« Merde. J'ai vraiment pas assuré. Merde, je suis désolée. Ça craint. »

- *Ben oui, je peux te le dire maintenant, tu m'en veux pas ? Moi je trouvais que c'était cool, tu avais l'air contente et quand tu sortais après. Tu avais les joues toutes roses, et puis tu disais, les enfants, on va se marrer ce soir, et tu sortais un paquet de chips au fromage. Tu nous faisais bien marrer, c'est vrai. Quand tu commençais, Achille, il disait, Arthur, Mathilde, dans votre chambre ! Tout de suite. Et il montait le son de la télé. Tu savais pas ça, hein, Maman. Et puis, il montait aussi, ou bien, il allait dans la cuisine. Mais moi, je restais à jouer à l'ordinateur, fuck, je voulais finir ma partie, ça le mettait en pétard Achille, mais bon, je disais c'est bon, j'en ai vu d'autres moi. Ben ouais, Papa c'est un chaud lapin aussi, et puis j'ai regardé sur internet quand même, je veux pas finir comme Achille, puceau à 17 ans. Ça craint.*

Il s'arrête soudain.

- *Heu, ça te dérange pas que je te raconte tout ça au moins ? Nan, parce que si ça t'embête ben moi, j'arrête de te raconter. Mais franchement, ça serait bête que ça t'embête. Enfin...*

« Non, mon chou, tu peux tout me dire. Mais, quand même, je suis désolée pour, enfin, que tu m'aies entendu, ça craint vraiment. »

- *Moi je suis content de te l'avoir dit, que je t'ai entendu, que on t'entendait, je te l'ai pas dit avant parce que je voulais pas que ça t'empêche. Mais, j'aimais pas que tu saches pas. Parce que tu disais qu'on pouvait tout se dire hein, c'est vrai hein maman ?*

« *Oui, c'est vrai mon chou. »*

Oui. Tu peux tout me dire. Sauf ce que je ne sais pas. Ce que je ne me dis pas. A moi. Que tu sais. Que je ne me dis pas.

- *En tout cas, Achille, il a dit j'arrive. Vite on a allumé une cigarette, c'est moi qui l'ai fait, j'ai bien envie de fumer un peu mais je le fais pas, on a mis des fringues à toi par terre, genre tu sais ton pull bleu, je suis allée dans ta chambre et roule ma poule. Humm. Humm. Humm.*

Jules simule des cris de jouissance.

- *Je le fais bien hein ?*

« *Arrête. »*

- *Pardon Maman. Achille a fait entrer le mec. Il parait qu'il a fait une tête pas possible. J'aurais adoré voir sa tête. Sans dec. Rien que quand Achille m'a raconté j'ai rigolé. Mathilde a fait un sourire au postier, on avait convenu ça parce que tu sais, le sourire de Mathilde.*

« *Oui. Ma puce. »*

- *Il paraît que c'était encore pire. Le mec, il savait même plus où il était. Mort de rire. Hum. Hum. Le sourire de Mathilde. Achille, très naturel, comme si tout était normal, a dit, je vais la chercher. Il a frappé à la porte. J'ai crié un peu plus fort. Il paraît que le mec, il était vert. Il a dit, non, non, ça va. Et il a laissé la lettre recommandée à Achille. C'est bon ça non.*

Jules rit tout seul de sa blague. De son plan qui résonne comme une blague. Il s'arrête d'un coup. Il pense à ce que la lettre contenait. La menace de Toni.

« Je sais, Achille m'a dit. »

Il hésite.

- *Et alors, voilà, en tout cas, voilà. On a assuré grave. On assure grave. Tu serais fière de nous. On gère à mort.*

Oui, ils gèrent les menaces les unes après les autres, le postier, les messages, les inconnus. La civette. Les amis. Les faux amis. Mais là, la menace est plus conséquente. Jean-Baptiste. Noël. Jules le sait. Il reprend la conversation où ils en étaient.

- *Il a raison l'autiste, qu'est-ce qu'on fait pour Noël ?*
- *Jules.*
- *Quoi ? Il sait bien qu'il est autiste. Surdoué mais autiste.*

Je ne suis pas autiste. Non. Maman.

« Non mon chéri. Tu es mon roi. »

- Jules, tu arrêtes.
- Ça va. On a tous besoin d'un mousquetaire autiste. C'est une qualité. Non ? Mais si, j'ai vu ça dans Criminal Minds. Y a un mec, il est comme Arthur. Il pense 10 fois plus vite que tout le monde. Il bégaye et il a l'air toujours de pas être au bon endroit. Et il regarde les trains lui aussi. Je crois. Je suis pas sûr. Ils disent qu'il est autiste. Syndrome Asperger. Et que c'est bien dans l'équipe. Donc, c'est pas méchant. Arthur, c'est pas méchant.

Ah. D'accord.

- Tu vois. Il est pareil que le type. Il répond pas quand ça l'intéresse pas.

Achille va répondre. Il n'a pas le temps. Soudain, Arthur se lance.

- Tu devrais dire à ton père que tu veux passer Noël avec lui pour une fois. Que tu ne passes pas assez de temps avec ta famille. Comme ça, il sera flatté, il ne dira rien et il ne passera pas, vu qu'Armande déteste qu'il passe le 25 tous les ans. Ça l'arrangera. Je crois. C'est pas complètement sûr. De l'ordre de 87% de probabilité, parce qu'il nous aime aussi et surtout Suzanne. Il l'aime quand même. Il risque de vouloir la voir. Dans ce cas, on lui dira qu'on est avec Ismaël dans sa famille et qu'il s'est décidé à se rattraper. Qu'il a fait un poulet au crêpes. Je pense que ça peut marcher. Faudra faire des cadeaux quand même. Parce que Suzanne, elle faisait toujours des cadeaux.

Arthur a dit ça d'un trait, sur un souffle. Les autres le regardent sidérés, d'abord parce qu'il a appelé sa mère, leur mère, Suzanne et ensuite parce qu'il a raison. Mathilde s'approche d'Arthur. D'un coup, elle regrette d'avoir donné son doudou à sa mère, il en a besoin. Arthur en a besoin. Alors, elle grimpe sur ses genoux, Arthur est assis à table, Arthur est toujours assis à table et il dessine ou il se mange les doigts ou les deux. Là, ça lui a demandé trop d'efforts,

il s'arrache une peau, ça saigne. Mathilde lui enlève le doigt de la bouche et s'entoure de son bras à lui, sa main à elle sur sa main à lui. Elle sait bien que c'est la seule chose qui peut l'aider, lui, prendre soin d'elle. Il aurait tellement aimé prendre soin de sa mère. Jules est sidéré. Tellement qu'il ne dit pas ce que son cœur crie. C'est vous ma famille. Pas lui. Tu déconnes l'autiste. Il sait qu'Arthur ne déconne pas. Qu'il a sans doute raison. C'est pas une raison. Il ne va pas se laisser faire.

- *Je ne veux pas aller chez mon père. Je veux rester avec vous.*
- *Jules, il a raison.*

C'est Achille.

- *Fuck, j'en ai rien à battre, je ne veux pas aller avec ce gros con.*
- *Jules.*
- *Putain, merde, fais chiez ! Pourquoi j'ai un père moi. J'en veux pas. Je veux rester avec vous.*

Ils se regardent tous. Ils savent qu'Arthur à raison. Que le mieux, c'est ça. Même si ça leur fait mal. A Jules plus qu'aux autres. Mais quand même. Maman. Noël.

- *Je voudrais bien qu'on fasse Noël tous ensemble comme d'habitude.*

C'est Mathilde. Je veux ma Maman. Putain, Maman, pourquoi tu nous as fait ça ?

- *On ne pourra pas cette année ma puce. Je suis désolé.*
- *On pourrait faire Noël avec Maman le 26, on s'en fout des dates.*

C'est Arthur. En contradiction avec lui-même. Non. A l'intérieur. Pas Maman dans le congélateur. Je ne veux pas. Pas la voir comme ça. Pardon Maman, tu as froid.

- *Jules va chez son père le 24. Il rentre le 26, vu que le 26, ils dînent dans la famille d'Armande. Nous on t'attend. Et on fait Noël avec Maman, tous ensemble, comme d'habitude.*

Non. Pas les crêpes, les Poppys, les cadeaux, le baileys devant le congélateur, le congélateur ouvert. Arthur s'affole.

- *Ça sera très bien.*

Mathilde sent le cœur d'Arthur battre la chamade. Elle serre un peu plus fort son bras à lui autour d'elle, comme pour être rassurée. Elle lui fait un bisou, pose sa tête contre lui, dans son cou, le souffle de Mathilde, l'odeur de Mathilde, la douceur de Mathilde. Soudain, Arthur va mieux.

- *Putain, mais tu es tellement fort Asperger ! Évidemment qu'on s'en fout des dates. Mais je pars tard le 24, vraiment tard, rien à foutre. Et on fait un pré Noël aussi. Juste avant que je parte. Un cadeau, avant que je parte. OK ?*
- *OK.*

Achille les regarde, désespéré. Qu'est-ce qu'il a fait ? Là, soudain, il doute. Qu'est-ce qu'il a fait ? Est-ce qu'il a bien fait ? Est-ce que ça ne va pas les détruire à jamais. Cette histoire. Ce drame. La télévision allumée. « ... *La période de Noël devrait signifier une trêve dans le conflit qui oppose la Syrie et la Lybie. Une trêve qui sera de courte durée...* » Pour eux, pour les enfants, Noël ne sera pas une trêve, Noël sera la suite de l'état d'urgence déclaré depuis la mort de Suzanne. Le congélateur.

Le 24 décembre, Jean-Baptiste vient chercher Jules en fin d'après-midi. Il y tenait. Il veut embrasser tout le monde. Jules ne voulait pas. Il a cédé. Il ne pouvait pas dire, non, Maman est dans le congélateur, je veux un prés Noël et prendre le RER après. Non, il ne pouvait pas. Il a insisté pourtant mais plus, ça aurait été suspect. D'autant que Suzanne ne peut pas répondre à Jean-Baptiste n'est-ce pas ? Et Jean-Baptiste a menacé de l'appeler pour régler ça. Donc, OK. – *Passes, puisse que je suis obligé.*

Les enfants ont tout préparé. Pour faire semblant. Mais pour eux aussi. Achille a acheté des décorations de Noël, de la neige en bombe et le plus grand sapin du Carrefour. Il en a profité pour saluer Mireille, et aussi, Djamila, Jasmine, et Luce. Ne pas les éviter. Faire comme si tout était normal. Maman, pourquoi tu nous as fait ça ? Elles étaient toutes en pause cigarette sur le trottoir. Sous ses airs mielleux, Mireille a cherché la petite bête, comme d'habitude. - *Ça va ta mère ? Pas trop de souci à prendre des vacances prolongées ?* Achille l'a regardée, sidéré. - *Quoi ? Fais pas cette tête. Tu ne crois quand même pas qu'on ne sait pas qu'elle est pas vraiment malade.* Elles ont ri. Mireille a enchaîné. - *Quand même, tu lui diras qu'elle déconne, elle pourrait au moins venir à l'apéro de Noël du Carrefour. Après, elle va se plaindre que plus personne ne s'occupe de plus personne.* Luce a enchaîné. – *Ouais, c'est pas parce qu'elle s'est trouvé un jeune qu'elle doit oublier les copines.* Jasmine s'en est mêlé. - *C'est qu'il doit lui en faire voir de belles.* – *Tu parles le 7^{ème} ciel tous les soirs.* Elles gloussent, elles pouffent, comme des gamines. C'est drôle, tellement drôle de se moquer, de mettre mal à l'aise. Elles ne voient pas à mal, elles font ça sans y penser. Sauf Mireille peut être. Achille est devenu tout rouge. – *Arrêtes Luce, tu vois bien que tu le gênes.* – *Oh ça va, il connaît sa mère mieux que moi. Tu es puceau mon chou ?* Ça le prend par surprise. – *Non, parce qu'un joli garçon comme toi, c'est dommage.* Sous-entendus. Œillades. Luce n'est pas si mal, ni si vieille, l'âge de sa mère. – *Je peux peut-être faire comme elle ?* Les poings d'Achille. Sa violence intérieure. Elles ont ri. Il a ri aussi. Il a failli les frapper. Leur mettre son poing sur la gueule. Ferme là. Putain. – *Joyeux Noel.* – *Joyeux Noel.* Mireille en a rajouté. – *Dis à ta mère de pas s'en faire, de prendre du bon*

temps. On n'a qu'une vie. Ses poings. Putain. On n'a qu'une vie. Il a respiré. Très fort. Il a dû s'arrêter un moment pour se remettre. Le visage de Mireille. Celui de Luce. Suzanne en surimpression. Et lui, perdu au milieu. Le sexe pas loin. La mort tout près. Il s'est repris. Faut pas déconner, il a un Noël à préparer, ses mousquetaires à protéger. Mathilde. Après les drôles de dames, les connes de dames, oui, il doit encore voir Rafi. Il s'est dit que ce serait bien. Que ce serait gentil. Cette histoire d'apéro de Noël. Il s'est repris. Il a cherché Rafi. Il l'a trouvé au rayon des surgelés, un comble. Achille déteste ce rayon maintenant. – Rafi, Maman est désolée, pour l'apéro, elle ne viendra pas, elle... Il s'est demandé ce qu'il allait dire. Fatiguée. Malade. Amoureuse. Morte. C'est pareil. Il n'a pas eu le temps de trop se questionner, Rafi a répondu à sa place. - C'est pas grave. Je m'en fous qu'elle ne soit pas vraiment malade. Amoureuse. Elle revient quand elle veut, je lui garde sa place. Elle est tellement gentille Suzanne. Il s'est mis à pleurer. – Elle est tellement gentille. C'est pas possible d'être gentille comme ça. Achille a eu honte. S'il savait. Il est reparti le cœur lourd, soudain, du poids de l'injustice de la vie. Achille n'a pas osé se faire livrer le sapin. Au cas où. Pas de visiteur. Maman. Le congélateur. Il l'a porté jusqu'à chez lui. Il s'est arrêté à la Civette. Il a embrassé Galina. Il a salué Djamel. - Elle est où la plus belle du quartier ? Connard, tu ne parles pas de ma mère comme ça. Les poings serrés. Achille ne sait pas pourquoi, il ne l'aime pas Djamel. Encore un qui veut se taper sa mère et qui la traiterait mal – A la maison avec son amoureux. Voila. Connard. Galina a levé les yeux au ciel. Comme ça, c'est réglé. Tout le monde est d'accord, Suzanne est malade d'amour. « Elle court, elle court, la maladie d'amour... » Il paraît qu'elle chantait cette chanson petite. Stop. Achille ne veut pas y penser. Il est rentré. Ils ont décoré le sapin tous ensemble. En blanc. Or. Et argenté. Comme Suzanne aimait. Mathilde a mis la flèche tout en haut du sapin. Si haut que ça touchait presque le plafond. Ils ont décoré le pavillon aussi. Ils ont ressorti la crèche, Marie, Joseph, les rois Mages, les animaux et le petit Jésus. Ils n'ont pas mis le petit Jésus parce que le petit Jésus est né le 24 et que donc, on le met dans la crèche le 24. – Putain, mais moi, je ne serais pas là le 24. C'est pas possible. Jules s'est affolé. L'histoire du petit Jésus a bien failli gâcher un après-midi jusque-là parfait. – Mais non, ont décale tout. Donc, on le met le 26. Hein Arthur ? C'est pareil. – Oui.

C'est pareil. Arthur sait pourtant que ce ne sera jamais qu'un copié-collé, que ça ne pourra jamais, jamais, être pareil, il a mal au cœur rien que d'y penser. Mais ça a marché, Jules a dit OK. Ils ont fait des pochoirs sur les fenêtres. Ils ont mis les nouvelles décorations et les anciennes, des anges, des boules à facettes et en cristal, des étoiles et des lunes. C'est presque prêt. Il ne reste plus qu'à mettre les cadeaux au pied du sapin.

Achille va chercher les cadeaux qu'il a fait. Des cours de danse pour Jules. Des cours de dessin sur internet pour Arthur, même s'il n'en a sans doute pas besoin. Une jolie gourmette pour Mathilde avec écrit amour dessus. Et surtout, 4 billets pour aller à Eurodisney. Il sait qu'il paraît 18 ans, même s'il ne les a pas. Ils arriveront à entrer. Mathilde descendra la rivière enchantée. La promesse sera tenue. Et plein de babioles. Bonbons. Bougies. Petits livres. Papier d'Arménie. Papiers volants pour faire des vœux. Comme il sait faire. Comme sa mère faisait quand elle était assez en forme. Quitte à changer de dates d'anniversaire ou à fêter un non anniversaire. Elle n'a jamais raté un Noël par contre. Il a aussi acheté des cadeaux pour Jean-Baptiste, Armande et toute la famille des petits riens, mais personnalisés, jolies petites attentions, pour que chacun s'y retrouve. Il s'est bien débrouillé. Il aime bien faire des cadeaux. Une tradition familiale. Il les prend sous son lit. Il est chargé, les petits attendent en bas, il va tout mettre au pied du sapin. Et, soudain, il pense aux cadeaux du 7 novembre. Les cadeaux qui ont failli partir en fumé et qui sont parti à vau l'eau, c'est le cas de le dire, comme la vie de Suzanne. Il pense qu'il n'a même pas pu lui donner les places de concerts pour Francis Cabrel, elles étaient mouillées mais il les a faites séchées. Des places pour l'Olympia fin novembre. « *Petite Marie je parle de toi parce qu'avec ta petite voix, tes petites manies, tu as versé sur ma vie, des milliers de roses...* » « *... Je viens du ciel et les étoiles entre elles ne parlent que de toi...* » Elle écoutait cette chanson et elle pensait qu'elle parlait d'elle. Suzanne entre la petite Marie et la Dame de Haute Savoie. « *Quand je serai fatigué de sourire à ces gens qui m'écrasent. Quand je serai fatigué de leurs dire toujours les mêmes phrases. Quand leurs mots voleront en éclats. Quand il n'y aura plus que des murs en face de moi. J'irai dormir chez la dame de Haute-Savoie.* » Il s'était mis d'accord avec Ismaël, il n'avait pas assez d'argent, il

n'avait pas encore l'héritage de Mamie, de Maman. C'était ça le cadeau digne d'elle d'Ismaël. C'est Achille qui avait acheté les places. Et c'est Ismaël qui a payé. Il n'est jamais venu. C'est elle qui a morflé. Et soudain, Achille se dit qu'elle aurait pu être au Bataclan ou que l'attentat aurait pu être à l'Olympia. Que c'était l'occasion qu'elle aille Paris. Qu'elle n'est jamais allée à Paris. Que la vie tient à peu de chose. Et que celle de Suzanne a été broyée. Jusqu'à sa mort. Et là, soudain, il déteste Ismaël. C'est de sa faute si Maman est morte. « *Elle court, elle court, la maladie d'amour...* » Si je te vois. Je te tue. Il n'aurait pas dû acheter les places de concert. Lui, il avait acheté un livre sur Marilyn Monroe. Maman en était folle. Elle aussi elle est morte trop tôt. Elle est morte à quel âge Marilyn Monroe. Soudain, panique. Dans son cœur. 36 ans. 36 ans ? Comme Maman. C'est pas vrai. Si. Décharge en plein cœur. C'est de sa faute aussi. Il est traversé par tout ça, quand il descend les escaliers avec les cadeaux dans les bras. Les petits l'attendent, il sourit et il les dépose au pied du sapin. Et soudain, il est surpris, il y en a déjà. Il y a déjà des cadeaux.

- *Qu'est-ce que ?*

Il se retourne vers Jules, Arthur et Mathilde qui se mettent à rire.

- *C'est vous qui ?*

- *Ben oui. C'est qui d'autre ?*

- *Mais comment ?*

- *Oh ça va, je ne suis pas le roi de la débrouille pour rien. Parce que franchement, on n'avait pas assez de notre argent de poche. D'ailleurs, je voudrais en profiter pour demander une augmentation.*

C'est Jules, évidemment. Achille rigole.

- *Je vais y penser.*

Il prend un paquet. C'est lourd. C'est carré. On dirait. Un livre ? Une BD. Il adore les BD. Il aimerait bien en écrire une un jour. Suzanne disait toujours, enfin, ses bons jours, mon fils, tu feras ce que tu veux dans la vie. Pour l'instant, il s'occupe des enfants, mais après ? Une BD ?

- *Qu'est-ce que c'est ?*
- *Bas les pattes.*
- *Arrête, c'est une surprise.*

C'est Mathilde.

- *C'est trop mignon.*
- *Ben, oui, comme ça, tu as des cadeaux aussi. On s'est bien dit que tu ne te ferais pas de cadeau à toi-même sinon. Et un Noël sans cadeau, c'est nul. C'est pas un Noël.*
- *C'est Arthur qui a eu l'idée.*
- *Oh, ça va, j'aurais pu y penser aussi.*

Mathilde embrasse Jules, pour le rassurer. Ce n'est pas grave si c'est Arthur qui a eu l'idée des cadeaux pour Achille, ils ont besoin de lui quand même, lui, il a eu l'idée de revendre ses cartes Pokemon collector. Il y a tout ça dans le baiser de Mathilde. Achille sourit, attendri. Et content. De sa surprise lui aussi. Si, il s'est fait un cadeau à lui. Disney. Eux. Tous les 4.

- *Vous êtes une équipe de choc. On est une équipe de choc. Hein, princesse ?*
- *Oui.*

Mathilde sourit d'aise. Achille la prend dans ses bras. Il l'embrasse, il la chatouille. Elle rit.

- *Viens là.*

A Arthur. Qui se colle contre son frère. Lui enserre la taille de ses bras. Appuie sa joue contre sa hanche. Ferme les yeux. Serre. Rouvre les yeux.

- *Toi aussi.*

A Jules.

- *Non, j'aime pas les léchouilles. Encore moi avec un mec. Désolé mec.*

Mathilde tend un bras vers Jules, il lui fait un baise main. Et une révérence.

- *Milady.*

Ils rient. Ils allument les deux guirlandes que Suzanne avait installées et qu'ils n'ont pas enlevées, la blanche pour son anniversaire et celle d'après, la multi-colorée. Ils allument aussi la guirlande clignotante blanche du sapin. Ils admirent leur œuvre. C'est beau. Vraiment beau. La bouche ouverte de Mathilde dans les bras d'Achille. Contente, vraiment contente. C'est beau. Oui, vraiment. La magie de Noël. Ils oublient un instant la situation, le moment, là où ils sont. Ils sont non pas le pavillon des enfants mais encore le pavillon de mère en fille. C'est beau. Le pavillon des enfants. Presque aussi beau que le 7 novembre, le jour de la catastrophe, ils ne veulent pas y penser. C'est beau. Ils ne savent pas encore, ils le sauront dans longtemps, que c'est sans doute mieux pour eux que le pavillon soit devenu le pavillon des enfants.

Le 24 décembre, quand Jean-Baptiste arrive, tout est prêt, donc. Les enfants sont dans le salon salle à manger. Achille lit un livre. Jules fait la gueule et piétine, assis sur la dernière marche des escaliers, avec son manteau, prêt à partir, comme pour aller au bain. Il n'a pas changé d'avis, il ne veut pas aller chez son père. Il a renoncé au prés Noël. Il ne veut pas de cadeau. Il

veut rester là. Arthur dessine le sapin et Mathilde. Mathilde suce son pouce et sa manche devant la télé.

- *Mathilde, tu ne veux pas faire autre chose ? Prend un livre.*

Ça sonne. Merde. Jean-Baptiste est déjà là. Il est en avance. – *Tu sais mon bonhomme, Armande préfère qu'on ne dine pas trop tard le 24, les petits vont se coucher et nous on fait les cadeaux le 25.*

- *Connard, j'avais dit pas avant 20H.*

- *Jules.*

Achille lui tend une cigarette, ils ont dit qu'il ferait le plan du postier. Sans Jules pour faire les cris, pas la peine, Jean-Baptiste risquerait de se fâcher. - *Suzanne, tu déconnes, protèges les enfants un peu.* Jules ne veut pas allumer la cigarette. Il fait la gueule. Achille le fait à sa place. Il tousse. Putain de cigarette. C'est mauvais. Combien de fois il a dit à sa mère que c'était mauvais. Il pose la cigarette incandescente dans le cendrier à moitié plein. Il jette un pull sur le canapé, un autre par terre, un caraco en dentelle devant la porte de la chambre. Ça sonne. Mathilde monte les escaliers. Achille monte le son de la télé. Mets de la musique en plus. Arthur reste coi. Il s'est arrêté de dessiner. Il arrêter de respirer. Ça sonne.

- *Putain, Jules.*

- *Ça va, j'y vais.*

Jules se lève en trainant les pieds, il prend le sac de cadeau que lui tend Achille, attend qu'il soit dans la cuisine et il va ouvrir.

- *Salut, on y va.*

- *Saut mon bonhomme, ça fait un moment qu'on ne s'est pas vu. Désolé, je suis en avance. Mais Armande préfère, tu sais, nous on ne dine pas trop tard le 24.*
- *On y va.*
- *Ça va, je peux embrasser tout le monde quand même, ce n'est pas parce que tu me fais l'honneur d'être avec moi le 24, que les autres doivent me faire la gueule.*
- *Personne ne te fait la gueule.*

Jean-Baptiste force le passage.

- *Ben quoi Arthur, tu fais quoi ? T'es tout seul ? Et les autres. Suzanne, tu fais la gueule ? Suzanne, je n'y peux rien, moi si ton fils veut passer Noël avec moi.*

A ce moment-là, Mathilde descend les escaliers en courant et lui saute dans les bras. Elle adore Jean-Baptiste mais là, son élan est calculé, elle le fait par diversion. Arthur le sait bien, c'est lui qui a prévu que Jean-Baptiste voudrait rentrer, l'espace d'un instant ça lui fend le cœur. Mathilde ne devrait pas avoir à faire ça. Achille sort de la cuisine.

- *Salut.*
- *Salut.*

Jean-Baptiste embrasse Mathilde.

- *Ma princesse. Bon alors, vous me le prêtez pour le 24 ? A qui je dois ça ? A votre mère ? Suzanne ?*
- *Laisse Maman.*

C'est Jules.

- *Quoi, je peux l'embrasser quand même.*
- *Nan. Je te rappelle que t'avais dit que tu viendrais vite après les attentats. Et que tu nous emmènerait à Disney. Et t'es pas venu à son anniversaire. Ismaël au moins, il s'est rattrapé depuis, il voit maman tous les jours. Là, elle est avec lui. Et si tu veux mon avis, elle a autre chose à faire que voir ta tête de macaque.*
- *Jules !*

C'est Achille.

- *Non, c'est bon, laisse-le, je l'ai bien cherché. Bon, vous embrasserez votre mère pour moi. Et je repasse le 25.*
- *Laisse tomber, le 25 je suis avec toi.*
- *Le 26.*
- *Dis pas des conneries, le 26, t'es avec la famille d'Armande.*

Jules est sans pitié. Et ils ont tout prévu. C'est mieux comme ça. Ils auraient bien voulu dire qu'ils allaient dans la famille d'Ismaël, c'était pratique, personne n'était là, le pavillon de mère en fille vide, eux dedans, en sécurité. Mais, ils ont pensé, Arthur a pensé, que Noël dans la famille d'Ismaël alors qu'il est musulman, ça ferait bizarre. Jean-Baptiste blêmi. Il déconne un peu avec ses paroles en l'air. Il le sait, il le sent. Il rebrousse chemin, marche arrière toute. La culpabilité.

- *Ok, on y va, t'avais raison, cette maison n'est pas pour moi ce soir. Joyeux Noël les gars. Il reviendra tout seul le 26.*

Le 24 décembre, Achille, Arthur et Mathilde dînent devant la télévision. Achille n'a pas eu le cœur de les faire dîner à table. Parce que quand même, même s'ils ont reporté Noël au 26, le 24 reste Noël, oui, quand même et il sait bien que ça fait quelque chose. Évidemment. Ça fait

triste. Comme un voile de nostalgie. Alors, bon, il a fait des cordons bleus, Mathilde adore les cordons bleus et de la purée, il a servi du coca cola, une fois n'est pas coutume, du Savane de Papy Brossard, il a poussé le cendrier, il le garde précieusement, c'est un accessoire qui peut servir et il a posé le plateau sur la table basse. Et ils passent Noël devant la télé. Pour une fois, ils ne sont pas sur BFM-TV. Ils regardent TF1. Suzanne zappait sur TF1 les soirs de réveillons. Toujours la même chose. Le téléfilm de Noël. Les messes de minuit avant l'heure. Elle aimait bien. Elle zappait jusqu'à ce que ce soit l'heure des crêpes. – *A table*. Cette année, le téléfilm, c'est une histoire d'amour qui aurait fait pleurer Suzanne. Elle aurait dit, du sirop pour grand-mère, en ce mouchant. Putain, Maman, la maladie d'amour. Elle court. J'aurais bien aimé que tu ne l'aies pas attrapée. Mathilde suce son pouce et sa manche. Arthur mange ses doigts. Achille n'a pas le cœur de leur dire d'arrêter. Achille aimerait être à demain. Ou au 26 plutôt. Pas possible que Jules ne soit pas là. Son absence crée un trou béant à la place du cœur. Pire que Suzanne dans le congélateur, il ne sait pas pourquoi. C'est comme ça. Jules. Maman. En fait, il préférerait être à hier ou mieux, avant le 15 novembre. Non, avant le 7 novembre tiens. Non. Oui, allez, avant le 7 novembre. Les crêpes, les danses, la folie, même Suzanne avachie sur le canapé, ça lui manque. Est-ce qu'il a bien fait ? De faire ça. D'accepter. De dire oui. Toujours ensemble. Est-ce qu'il a bien fait ? Oui, quand il sent ce qu'il sent quand Jules n'est pas là, il sait qu'il a bien fait. Ils n'auraient pas supporté d'être séparés. Pas possible. Mathilde se colle contre lui, les larmes aux yeux. Elle est bien comme ça mère. Ça traverse Achille. Mathilde est une grande sensible. Et une amoureuse. De l'amour. Oui, elle est bien comme sa mère. Non. Non, elle est née le 18 juin. Et non, aussi parce qu'elle a ses frères, qu'elle a déjà décidé de ne pas écouter les promesses non tenues. Mais ça, Achille ne le sait pas. En attendant, Mathilde soupire. Un grand soupir devant ce couple qui se retrouve enfin, après bien des péripéties, la femme a un petit garçon malade et elle doit s'occuper de lui, ce qui fait qu'elle dit à cet homme qu'elle n'a pas droit à l'amour, mais finalement cet homme a un copain qui est chirurgien et peut opérer le petit garçon, et le copain soigne le petit garçon mais il séduit la femme, et le petit garçon a une rechute et il demande à sa mère de voir le premier homme, et il dit si je meurs, je voudrais bien que tu t'occupes d'elle, alors le copain

chirurgien tente une nouvelle opération de la dernière chance et le petit garçon est sauvé et le copain dit qu'il a déconné et la femme et l'homme sont heureux, à la télé. Heureusement, les téléfilms de Noël terminent bien. Oui, ils se terminent toujours bien. C'est Noël. Et c'est du cinéma. Pas comme dans la vie. Achille espère d'un coup que leur histoire à eux aussi termine bien. Il pense à l'Incompris de Luidji Comencini. Il en a des frissons. A l'intérieur. L'histoire de ce petit garçon mort. Mort après la mort de sa mère. Du désamour de son père. Il a vu ce film une fois, avec Suzanne, ça l'a marqué à jamais et elle aussi. Elle a pleuré tout ce qu'elle savait. Pour le coup. Sa renifler, sans sirop de grand-mère. Elle a pleuré toutes les larmes de son cœur. – *Pauvre petit*. Achille lui, n'a pas pleuré mais sa poitrine s'est serrée, très fort, comme dans un étau. La tête aussi. L'histoire. Les larmes de sa mère. Des larmes d'enfant. Il l'a consolé. – *Maman, c'est un film tu sais*. Les petits étaient petits. Heureusement. Il avait une dizaine d'années, il se souvient s'être dit qu'il était content qu'ils soient couchés. Que cette histoire était vraiment triste. Et que la tristesse de sa mère était aussi profonde qu'un abîme. Une tristesse d'enfant. Celle de l'incompris. Mathilde venait de naître. Il avait 11 ans. Il a pris la main de sa mère. Et il est resté là. En silence. Il n'a pas pleuré. Achille pense à l'incompris et il a soudain, très envie de pleurer. De pleurer toutes les larmes de son corps. Sur lui. Sa mère est morte. Et son père, il n'est plus là depuis de nombreuses années. Oui, il aimerait bien pleurer, là, toutes les larmes de son corps, et celles de son cœur aussi, comme elle, et mourir, tuer, Maman s'est tuée, pourquoi tu nous as fait ça ? Mathilde se serre un peu plus fort contre lui. Elle sent. Peut-être. Elle se retourne vers lui et lui sourit dans ses larmes à elle, des larmes de crocodiles aurait dit Suzanne. Des larmes douces, qu'on aime bien pleurer, celle du sirop de grand-mère. Mathilde plante son regard dans le sien et lui sourit à travers ses larmes de crocodile. Ah, le sourire de Mathilde. Elle est si belle, lumineuse, tendre, innocente. Il ne peut pas flancher.

- *Arrête de sucer ton pouce Mathilde. C'est pas bon pour tes dents tu sais. Et la manche, à force, tu vas attraper froid.*

Mathilde arrête automatiquement de sucer et son pouce et sa manche.

- *Arthur.*

Arthur sursaute. Il regardait le film sans le voir, perdu dans ses pensées. Les trains. Je veux voir les trains. Un train roule à quelle vitesse ? Le RER D. Maman. Pourquoi tu m'as abandonné ? Ses doigts mangés. Le sang qui commence à couler. Il ne sent pas la douleur. Il regarde Achille. Surpris.

- *Arthur, tes doigts.*

Ah oui. Merde, maintenant qu'il y pense, il a mal. Oui, mais, s'il ne se mange pas les doigts, il pense trop. Et s'il pense trop, il a mal, à ses pensées. Tellement mal. Il préfère avoir mal à ses doigts. Il ne peut pas s'arrêter.

- *Si le film ne t'intéresse pas, dessine.*

Non, il adore dessiner mais il ne veut pas quitter le canapé. Déjà que Jules n'est pas là. Que tout est en train de s'écrouler. Que le 26 devant le congélateur. Qu'il n'est pas sûr de le supporter. Si là, tout de suite, il ne sent pas la chaleur de sa sœur. Mathilde. Il va étouffer. Finir asphyxier. Sous le poids de ses pensées. Il se tient les mains très fort sur son ventre. Mathilde pose sa main mouillée sur les siennes. Mathilde. Arthur respire fort. Mathilde. Sa respiration s'apaise. Achille se demande furtivement jusqu'à quel point il doit s'inquiéter. Pour Arthur.

« *Mon fragile.* »

Jules est assis sur le canapé chez Jean-Baptiste. Tout le monde a été se coucher. Eux, ils fêtent Noël le 25, les cons. C'est nul. Noël, c'est le 24. C'est tout. Évidemment que les enfants ont droit de veiller le 24. Je rêve. Noël, c'est le 24. C'est tout. Fuck. Non. C'est le 26. Noël, c'est le 26 cette année. Oui, mais pour tout le monde, c'est le 24. Pour le monde entier, Noël, c'est ce soir. Merde. Décharge dans le cœur. Peut-être, mais on s'en fout des dates. On s'en fout des chiffres. Noël, c'est le 24 ou le 26. Voilà. 26 égal 24. On s'en fout des dates. On s'en fout des chiffres. Mais Noël, c'est le soir. Pas la journée. Jules est redescendu tout seul dans le salon, ils sont tous aller se coucher à 23 heures. Lui, il est redescendu. 23 heures. Les cons. On n'a pas idée. Déjà 23 heures en temps normal c'est tôt. Mais le jour de Noël. N'importe quoi. Jules allume la télé. Plus personne ne regarde la télé. A part sa mère. – *Maman, c'est has been la télé.* Il donnerait cher pour pouvoir encore lui dire et l'entendre lui dire. – *Mais mon chou, je suis has been.* La télé c'est has been. Mais, il n'a pas accès à l'ordinateur, qui est à l'étage, près des chambres, et de toute façon, il n'a pas de jeu et il n'aime plus les jeux. Il se sent seul. La télé, c'est une présence. Et puis, il y aura peut-être une série ringarde. Les cons, eux, ils ne téléchargent pas, comme eux. Les séries, ça se regardent à la demande. Il a réussi à installer Netflix sur son ordinateur. Une plateforme VOD. Il a grugé. Un nouveau mail par mois et le tour est joué. Gratuit à volonté. Achille a fait la gueule mais Maman aurait adoré. Ouais, ça c'est bien. Vraiment cool. Même si Norman, c'est internet. Jules adore Norman. Il voudrait bien faire comme lui plus tard, sa chaîne, ses textes, ses images, ses trucs, ça doit être tellement cool, d'être tellement cool. Norman. Ah moins qu'il fasse Grand Corps Malade en cool. Parce que Grand Corps Malade, c'est bien mais c'est un peu gentil. En même temps, c'est un blanc. Jules zappe dans sa tête et zappe à la télé. Nulle ces chaînes. Il ne va pas se mettre sur BFM-TV quand même. Maman. Maman. Tu as trop regardé ces conneries. Est-ce que c'est ça qui t'a tuée ? La violence du monde et ses effets ? La télé allumée. Maman. Putain, franchement, je t'adore mais là, t'a déconné. Moi, je suis comme un con tout seul ici. Et tu vois, là, j'ai envie de pleurer. Le chagrin immense dans sa poitrine. Maman, j'ai peur. Un frisson le parcourt. Il est seul au monde. Il va terminer seul. Mourir seul. Il ne devrait pas avoir de père. Il ne veut pas de père. Il veut ses frères, il veut sa sœur. Pourquoi il est là, tout seul ?

Pourquoi il n'est pas avec eux ? Son cœur se serre à exploser. Un sanglot dans sa gorge. Prêt à éclater. Il ne doit pas pleurer, sinon, il a se noyer. Maman, j'ai peur. Il respire très fort, très rapidement, un rythme saccadé. Il pense à toute vitesse. Il pense à sa mère. A Achille. A Arthur. A Mathilde. Et lui, il est tout seul. Eux au moins, ils sont tous les 3. Lui, il est tout seul. Tout seul. Ils n'ont pas besoin de lui ? Ils ne veulent pas de lui ? Ils s'en foutent de lui. Il ne veut pas de père. Pourquoi il a un père ? Il ne veut pas être noir. Il veut être avec eux. Peut-être qu'ils ne veulent plus de lui ? Maman, j'ai peur. Sa respiration, le poids dans la poitrine, le nœud dans la gorge. Et s'ils ne voulaient plus de lui ? Non. Mais non. Arrête. Ils ont appelé en début de soirée. Ils ont dit qu'ils mangeaient des cordons bleus parce que. Et ils se sont arrêtés. Parce que c'est Noël. Hurllement dans la tête de Jules. Voilà, ils fêtent Noël sans lui. Non, ils ont dit, on t'attend. Oui, ils ont dit on t'attend. Ils ont dit on t'attend. Achille a dit, tu sais bien Jules pourquoi tu es là-bas. C'est pour qu'on reste ensemble. Pour qu'on reste ensemble. Mais quand même. Ils n'ont pas rappelé depuis. Et il est 23H15. Ils n'ont pas besoin de lui ? Il va se passer quoi s'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas besoin de lui ? Jules est au bord des larmes. Au bord du précipice. Il zappe. Il va mettre TF1. Il y a des séries sur TF1. Ringardes mais que sa mère aimait bien. Elle regardait TF1 des fois, elle disait, c'est autant qu'on ne télécharge pas. C'est mieux quand même. C'est plus honnête. Et ce n'est pas des feuilletons, ça va. Elle disait feuilletons, ça le faisait marrer. – *Je sais, je suis vieille. Has been. Et ringardes. – Ouais mais t'es belle maman.* Et ils rigolaient. Et il regardait TF1 avec. – *T'es aussi has been que moi mon chou et je ne te parle pas de Steeve Wonder, mais t'es beaucoup plus jeune.* Et ils regardaient les Experts, Criminel Minds et Docteur House, et le Mentalist que sa mère trouvait très beau. – *Lui, il dort dans mon lit, je ne dors pas dans la baignoire.* – Maman ! On se demande ce qu'elle lui trouve à ce blond peroxydé, pire que sa copine Mireille du Carrefour et totalement has been pour le coup. Merde ! Lui trouvait. Fuck. De toute façon, il préfère NCIS, Unité spéciale. Une série sur des crimes sexuels. Ça, c'est bien. Sa mère, elle, disait, c'est plus vrai que nature cette série, c'est horrible mais, elle regardait quand même. Achille lui, il râlait. – *Maman, Jules devrait regarder ça, c'est interdit au moins de 16 ans, tu vois bien.* – *Laisse-le tranquille.* Ouais, c'est vrai, laisse-moi tranquille, de toute façon, t'es pas là. Alors, tu ne peux

rien dire. Une bonne histoire d'enlèvement, ou de viol, voilà, ça, ça va l'occuper. Joyeux Noël. Jules pense comme ça dans sa tête et il plaisante à moitié. Il n'a pas envie de penser que sa mère zappait sur TF1 le soir et qu'elle regardait souvent le téléfilm, pour avoir la joie de pleurer pour le plaisir, et qu'ils finissaient tous assis à côtés d'elle et puis, elle se levait d'un bon. C'était l'heure des crêpes. Mais ce soir, l'heure des crêpes est largement dépassée et il est tout seul. Merde. Non, il ne veut pas y penser. Il veut une histoire d'enlèvement et de viol, il tombe sur un film à l'eau de rose. Il ne sait pas que Achille, Mathilde regardent le même. Les larmes, les violons, en deux minutes, il comprend l'histoire de cette femme avec son fils malade qui finit par être avec le type gentil. Pas le méchant. C'est un film de Noël quand même. Il sourit et son cœur se serre. Maman, tu aurais adoré. Tu aurais dit, du sirop pour grand-mère et tu aurais pleuré. Maman. Son cœur se serre un peu plus. Sa poitrine s'étrangle. Un sanglot étranglé. Toujours ce nœud dans la gorge. Pas pleurer. Il ne doit pas pleurer. Sinon, il va se noyer.

« Cette année, Noël ne ressemble pas aux autres années. L'état d'urgence est toujours d'actualité. Partout en France, d'importants dispositifs de sécurité ont été mis en place. Notamment autours des églises. Les messes de minuit ont été maintenues mais sous haute surveillance. Les autorités craignent un nouvel attentat suicide. François Hollande appelle les français à la vigilance et tant que faire ce peut à respecter l'état d'urgence et le couvre-feu. Il n'y a pas de trêve de Noël. Le pire est toujours possible. Et même à craindre. »

Ismaël est dans son appartement, cagibi. La télévision allumée sur BFM-TV. Les informations à force ça le dégoute. Pas de trêve de Noël, ça veut dire quoi ? Conneries. Cette télé de merde. Désinformations. Ça le dégoute. Il zappe sur TF1. Sa mère regardait TF1. Lui aussi. Un film guimauve. Le même que les enfants. Mais bien sûr, il ne peut pas le savoir. Il se dit que Suzanne aurait adoré ce film. Suzanne. Elle aime les films à la guimauve. C'est comme ça qu'elle dit. Guimauve et sirop de grand-mère. Il s'est toujours demandé ce que ça voulait dire mais il n'a jamais demandé. Ça le faisait rigoler. Le sirop de grand-mère et qu'elle aime ces films guimauve. Lui, ce n'était pas sa came. Pas du tout. Jusqu'à elle. Là, quand le couple s'est

embrassé, il s'est surpris à rester scotché et à avoir une érection. Putain, Suzanne. J'ai envie de te baiser. Il ne veut pas penser comme ça. Pas du tout. Elle mérite mieux que ça. Il la maltraitée. Il a déconné. Il l'aime. Il a envie de lui faire l'amour. Voila. C'est de l'amour. Elle est si douce, Suzanne. Mais pourquoi elle ne répond pas ? C'est pas normal. Il est sûr que ce n'est pas normal. Il pense aux enfants soudain. Ils les aime bien ces enfants-là. Il voudrait bien les voir eux aussi. Mathilde c'est une princesse, comme sa mère. Arthur, il l'aime bien aussi. Et Jules qui le trouve cool. Vraiment cool. Et ça lui fait plaisir. Lui, il était le dernier dans sa famille. Pas de bol. D'habitude, ce sont les premiers il paraît qui n'ont pas de bol, mais chez lui, c'était le dernier. Bon, Achille aussi, il l'aime bien, un chouette mec. Qui prend soin. Il aime bien ça. Le mec est réglo, carré. Oui, il les aime bien ces enfants-là. Il se sent un peu comme leur grand-frère, il ne peut pas être leur père quand même, il est un peu jeune. Ou un tonton, oui, un tonton, c'est bien ça. C'était chouette, les moments passés ensemble. C'était ? Pourquoi c'était. C'est chouette. Comme une famille. Une autre sorte de famille. Une famille drôle, un peu branque. Faut dire qu'elle est un peu branque Suzanne. Elle lui manque. En particulier ce soir. Suzanne lui a raconté le rituel de Noël et les cadeaux. Il aurait bien aimé y participer. Il s'était dit que ça avait l'air cool. Vraiment cool. Comme dit Jules. Que lui il n'avait jamais connu Noël et les cadeaux, il aurait bien rencontré ça avec elle. Oui, bon, il n'y pas Noel chez les musulmans d'accord, mais il aurait pu le fêter avec Suzanne, ça n'aurait fait de mal à personne, non ? Si, l'important c'est l'Islam dans le cœur quand même. On peut fêter Noël et faire ses prières pourquoi non ? Évidemment qu'il peut y avoir une trêve de Noël. Il peut aimer Suzanne et être OK. Non ? Pourquoi non ? En plus franchement, Suzanne, elle est si gentille, elle l'a dans le cœur. Donc, voilà, il peut aimer Suzanne. La baiser. Lui faire l'amour. Simplement, il faudra la marier. Pour le prophète, le mariage, c'est 50 pourcent de l'islam. Il la marie et c'est bon. Elle devra se convertir. Dire la Shaada. Ašhadu an lâ ilâha illa-llâh, wa-ašhadu anna muḥammadan rasûlu-llâh. Et puis prendre un nom musulman. Rita. Il aimerait bien qu'elle s'appelle Rita. Ensuite voilà, la Fatiha peut-être, un ou deux versets, les piliers et c'est bon. Elle apprendra après, avec lui. L'islam franchement, c'est dans le cœur. Il a déconné. Grave. Il va se rattraper. Il la marie. C'est ça. Pourquoi il n'y a pas pensé plus tôt ? Il va l'épouser. Il

attend que tout ça soit passé. Et ensuite, il l'épouse. L'imam sera d'accord, c'est sûr. L'organisation aussi. De toute façon, il quitte l'organisation. C'est pas pour lui. En fait.

Un peu avant minuit, Achille, Arthur et Mathilde sont sur le canapé. Ils en sont à la messe de minuit en avance. Le téléfilm est fini, il se finit bien. Eux, ils en sont toujours au même point. Tout peut basculer. Vers n'importe quelle fin mais pas forcément une bonne fin, ils le savent, ils le sentent. Mathilde suce son pouce et sa manche, elle émet des petits bruits de succion, comme lorsqu'elle était tout bébé, nourrisson, et qu'elle luttait contre le sommeil. Et qu'elle suçait déjà son pouce, non, son doigt, son index, toute sa main parfois, et un bout de plaid, comme quoi, les habitudes se prennent enfant. Elle fait pareil aujourd'hui et elle lutte contre le sommeil. Achille et Arthur sont épuisés eux aussi, mais personne ne veut aller se coucher. Ils attendent minuit. Pourquoi ? Pour faire comme si, comme si Suzanne était là, quand même, ou parce qu'ils savent que Noël, c'est le 24 quand même, et qu'ils ont beau faire, ils ont du mal. Il est minuit moins cinq. Arthur se redresse d'un coup.

- *Faut qu'on appelle Jules. A minuit.*
- *Ben non, on a dit qu'on décalait tout au 26.*
- *Oui, mais c'est Noël, quand même.*
- *On ne l'a même pas appelé depuis tout à l'heure quand il est arrivé chez Jean-Baptiste.*
- *Tu es sur qu'il ne va pas mal le prendre ? Il ne va pas croire que finalement on fête Noël sans lui.*
- *Non. Je suis sûr qu'il faut qu'on l'appelle. Il n'est pas couché.*
- *On lui met un texto pour dire comment ça va ?*
- *Non, on l'appelle. Et on lui souhaite un joyeux Noël. Il nous attend.*

Achille regarde Arthur, comment sait-il tout ça lui ? Et pourquoi est-ce qu'il ne se trompe jamais. Jules a raison, il est peut-être Asperger ? Il devrait le faire tester. Il a regardé sur

interner. Il est inquiet quand même. Il a vu que ça se testait. Et qu'après, il fallait prendre des mesures. Mathilde le coupe dans ses pensées.

- *Oui, et moi aussi je veux lui parler. C'est nul les textos tout ça. Quand tu aimes quelqu'un tu lui parles. C'est tout.*

On dirait sa mère. Encore. Oui, encore. C'est exactement ce que Suzanne disait. Elle le disait tout le temps. On écrit en entier. On finit les conversations. On dit au revoir. Et on appelle. Et on répond quand l'autre appelle. Surtout si avant on a échangé des textos avant. Sinon, c'est pas gentil. L'autre se sent abandonné. Au pire, on s'excuse, désolé, en fait, je ne peux pas te parler. Mais bon, le mieux dans ce cas, c'est de ne pas envoyer de textos. Franchement. Voilà. Elle était comme ça Suzanne. Absolu. En quête d'absolu. De relations absolue. Ça et ses mauvais choix, en amour comme en amitié, ça ne pouvait pas marcher. – *Maman, tout le monde fait comme ça. – Ce n'est pas une raison.* Elle était en guerre. Sur le fond, elle avait raison. Il aurait peut-être dû lui dire qu'elle avait raison. Il aurait dû la comprendre. C'est de sa faute en fait. Elle avait tellement de peine parfois. Elle était tellement blessée. Il aurait dû.

- *Achille ?*

C'est Mathilde.

- *Oui, pardon, oui, oui, évidemment qu'il fait appeler les gens qu'on aime. On l'appelle à minuit pile. Ok.*

Arthur et Mathilde le regarde, soulagés. Il doit faire attention, il les abandonne parfois.

- *OK.*

Achille prend son portable. Le son de la télé. La messe de minuit à la télé. « *En ces périodes troublées, prenons soin les uns des autres. Aimons notre prochain encore plus qu'en temps ordinaire. Sa famille. Ses amis. Son quartier. Plus que jamais, l'amour doit être. Lui-seul peut sauver.* » Il est minuit. « *Joyeux Noël.* » A la télévision, grave et sans liesse, ce Noël est empreint de gravité. A la maison, dans le pavillon des enfants, un peu triste, ce Noël, qui est tout en étant décalé, sans Maman, sans Jules, est lui tout sauf gai. Ils se serrent tous les 3. Joyeux Noël. Mathilde a les larmes aux yeux. Le seul cadeau que je veux Papa Noël, tu ne pourras pas me le donner. Je veux ma Maman. Achille la prend dans ses bras. Il sait. Une petite fille a besoin de sa mère, il pourra faire au mieux, il ne pourra jamais lui donner ça. A Arthur non plus d'ailleurs, qui se mange les doigts de plus belle. Ni à Jules mais Jules, lui, au moins à un père. Jules. Il doit l'appeler. Bruit du vibreur sur la table du salon. Il sursaute. Mathilde et Arthur aussi.

- *Merde.*

Il a cru un instant que Jules appelait. Mais non, c'est le portable de Suanne qui vibre. Pas le sien. D'ailleurs, lui le sien, la sonnerie est mise, il veut être joignable à tout moment. Il va même acheter un téléphone pour Arthur et Mathilde, il s'est dit. Bruit du vibreur.

- *Merde. Merde, merde, merde.*

Qui appelle Suzanne à Noël, à minuit. Il prend le téléphone, comme s'il était chargé d'un danger. Prêt à exploser. Comme une bombe à retardement. Numéro inconnu. Merde. Derrière lui, Mathilde et Arthur retiennent leur souffle. Merde. Merde. C'est qui cet inconnu qui appelle Suzanne à minuit le jour de Noël. C'est qui cet inconnu qui appelle Suzanne depuis le 15 novembre, comme s'il savait. Pourquoi le 15 novembre ? Le jour où. Comme un sixième sens. Ou quoi ? Est-ce que Maman aurait parlé à cet inconnu ? Est-ce que c'est pour ça qu'elle est morte ? Non, pas possible. Merde, c'est qui ? Noël. Minuit. Merde. Quelqu'un qui l'aime.

Suzanne aurait forcément décroché, déjà même avant, elle aurait dit quelqu'un qui appelle, on lui répond. Merde, Maman. Non, on ne répond pas aux inconnus, on n'accepte pas des bonbons des inconnus, dans la rue. Non. Il pense à Ismaël, mais Ismaël a disparu depuis bien avant, depuis avant le 7 novembre et puis il ne fête pas Noël, il n'appellerait pas pour souhaiter Noël, il dit qu'il faut respecter les principes sinon la religion n'a pas de sens. OK. Le vibreur continu à faire du bruit. Tony est assez tordu pour faire ça ? Vérifier que Suzanne répond ? S'il appelle en masqué. Il sait lui aussi que Noël, à minuit, il a toute ses chances. La trêve de Noël. Le téléphone s'arrête de vibrer. Les enfants retiennent leur souffle. C'était peut-être une erreur ? Non, ça ils n'y croient pas trop. Ils se regardent. Aucun des trois n'ose parler. Le téléphone vibre à nouveau. Nouveau sursaut. Merde. C'est qui. Toni alors ? Pour la harceler, lui mettre la pression, ou lui faire peur ? En même temps avec la lettre recommandée, pas besoin. Soudain, Achille capte une idée dans son cerveau. D'où vient le danger. Ou alors, c'est l'autre ? Celui dont on ne parle pas ? Leur grand-père. Le père de Suzanne. Le numéro non identifié dans le répertoire. Celui à qui Suzanne ne répond pas, le seul, jamais. Il s'est remis à appeler ? En masqué ? Il tente sa chance ? Ça serait bien son style d'appeler pour Noël. – *Ma fille, c'est ton papa qui t'aime, je voulais te souhaiter un joyeux Noël.* Il appelait au début, pour Noël, quelques années après que Suzanne lui ait dit, je ne veux plus te revoir jamais. Il ne s'était pas avoué vaincu. Et il appelait. Oui, pour Noël. A minuit pile. Il faisait ça aussi pour le nouvel an d'ailleurs. Achille s'en souvient, il voyait sa mère blêmir, et ne pas répondre. – *Je déteste ne pas répondre, il me tue.* Un jour, Achille ne sait pas ce qui s'est passé, le téléphone a arrêté de sonner. Et Suzanne a inventé le rituel de Noël. C'était pour le premier Noël de Mathilde. Est-ce qu'il aurait recommencé ? A appeler ? Il a commencé le 15, pour avoir des nouvelles. Ce serait bien son style. Le sixième sens. Achille a vu son grand-père une fois quand il était petit. Sa grand-mère venait de mourir, il ne la connaissait pas, ou à peine, Bobigny et Saint Denis, ce n'est pas si loin, mais, il est des distances infranchissables. Ils venaient d'arriver dans le pavillon de mère en fille. Il s'en souvient, très bien, sa mère a hurlé, tu t'en vas, tu devrais être en prison. Je vais porter plainte. Il y a pensé à ça quand il lui a dit tu devrais porter plainte pour Toni. Comme si dans son esprit d'enfant, il y avait un lien. Elle a continué à hurler mais il

n'a pas entendu la suite. Et puis, le Monsieur aux cheveux blanc et au regard perçant, méchant, bleu, gris, est parti. Sa mère s'est enfermée dans sa chambre et a pleuré pendant 3 jours. C'est là qu'il s'est dit qu'il devait faire attention à elle, vraiment attention. Le Monsieur, l'autre, son grand-père est revenu quelquefois sonner à la porte du pavillon en mère en fille. Mais Suzanne n'a jamais ouvert. – *Je déteste faire ça*. Et elle restait dans sa chambre. Achille ne sait pas ce qu'il s'est passé. Il ne sait pas où il est. Il sait seulement qu'il envoie un texto pour tous les anniversaires, y compris les leurs, et Mathilde le 7 novembre un temps, le seul et puis, il s'est plié, il a envoyé le 18 juin, il se demande bien pourquoi sa mère lui en a parlé d'ailleurs. Il envoie aussi un texto à Pâques, à Noël et au nouvel an. Il le sait, il l'a souvent vu faire une drôle de tête, très particulière, comme de la panique, mélangée à une soumission, ou de l'excitation, qu'il n'a jamais vu autrement, même pas avec Toni, ces jours-là quand elle lisait un texto. Et puis, il a vu dans son téléphone. Il s'est demandé pourquoi sa mère ne lui avait jamais dit d'arrêter. Et puis, pourquoi elle n'avait jamais effacé les messages. Il aurait bien voulu lui poser la question, quand elle s'enfermait dans sa chambre. Oui, il aurait bien aimé qu'elle lui raconte. Mais ce Monsieur, son grand-père, c'était le seul sujet dont on ne pouvait pas parler. Non. Ça faisait trop de peine à Maman. Ou pire. Il ne sait rien d'autre. Il sait juste que c'est un danger. Cet homme, ce Monsieur, son grand-père, est un danger. Et que, si c'est lui qui appelle, ça ne va pas aller. Le téléphone vibre. Inconnu. Le cœur des enfants bat à tout rompre. Ça s'arrête. Ils attendent un peu. Pas de message.

- *C'est qui ?*

Cri de désespoir d'Arthur qui normalement sait, là, ne sait pas, ne voit pas. Il est arrivé à la même conclusion qu'Achille pour Ismaël et Toni, et dans cet ordre d'ailleurs. Il n'a pas accès à son grand-père. Il était là pourtant, les trois fois où il est passé, il avait 1 ans, 2 ans et 3 ans. C'était chaque fois pour l'anniversaire de Suzanne. Il se souvient de cet homme aux cheveux blanc. De Suzanne qui leur disait, pas de bruit, surtout ne faites pas de bruit. On fait comme s'il n'y avait personne. Elle faisait passer ça pour un jeu mais, il savait bien qu'il y avait un

problème. Un danger. Mortel. Elle attendait que l'homme s'en aille, elle surveillait derrière les rideaux en dentelle de la fenêtre, et elle allait s'enfermer dans sa chambre. Elle appelait quelqu'un, Arthur c'est toujours dit que c'était le monsieur, et elle pleurait et elle hurlait. Et elle restait dans sa chambre. Et puis, le Monsieur n'est plus jamais venu. Il n'a jamais su qui c'était, sauf qu'il pressent que c'est important, et son esprit l'a relégué aux oubliettes, trop peur, trop difficile à penser. C'est pour ça qu'il ne s'en souvient pas, là. Achille lui, s'en souvient très bien.

- *Je ne sais pas.*

Le téléphone de Suzanne vibre à nouveau. Merde. Ils sursautent. Paniqués. Mathilde enfourne sa manche dans sa bouche. Arthur émet un petit cri. Merde. Deux fois. Le mec appelle deux fois. Merde. Leur cœur comme une tempête force 10. Alerte. Drapeau rouge. Danger. Il ne faut surtout, surtout pas aller nager. Leur cœur va exploser.

- *Réponds.*

Arthur dans un souffle.

- *Réponds. Jules à raison. Il vaut mieux savoir. Réponds.*

Achille est tétanisé. Mathilde prend l'appareil. Sa jolie petite voix cristalline, un soupçon de peur et de sanglot dans la voix.

- *Allo ?*

Ismaël raccroche. Putain. C'est Mathilde. Mathilde qui a répondu. Pourquoi. ? Pourquoi ? C'est quoi cette affaire ? Pourquoi pas Suzanne. Il aurait dû demander à parler à Suzanne. C'est pas vrai. Quel con. Mais quel con. Pour une fois que ça décroche. Quel con. Il rappelle.

Le téléphone de Suzanne vibre sur la table du salon. Achille, Arthur et Mathilde sursautent. Merde. 3 fois. Mathilde avait fait retomber le téléphone de peur quand l'autre, on ne sait pas qui, l'inconnu, inconnu, le danger, avait raccroché. Achille s'est repris. Il prend le téléphone. Il décroche.

- *Allo ?*

Merde. C'est Achille maintenant. C'est quoi ce bordel. Elle sait que c'est lui. Elle ne veut pas lui parler ? Pas possible. Non, quel con, il appelle en masqué. Elle ne peut pas savoir. C'est pas normal. Il va en avoir le cœur net. Il prend des risques inconsidérés. Non, plus d'un mois après les attentats, c'est bon. Non. Si. Ils ont dit de mois. Un mois et demi. Ça va.

- *Achille ?*

- *Ismaël ?*

- *Achille ?*

Putain, je vais te tuer. Si je te vois, je te tue. Maman. Dans le congélateur.

- *Achille, passe-moi ta mère.*

Silence. Achille pense à tout vitesse, il sait qu'il n'a pas le choix. Pas de droit à l'erreur. Le danger, le vrai.

- *Elle ne veut pas te parler.*

Il a mis une seconde de trop mais ça devrait aller. Arthur a compris tout de suite qui s'était. Mathilde aussi. Elle se blottit contre Arthur. Achille a bien réagi, c'est exactement ce qu'il fallait dire.

- *Achille passe-moi ta mère.*
- *Non. Elle ne veut pas te parler.*
- *Je voulais m'excuser. Je comprends que tu sois fâché. Et elle aussi. J'ai mes raisons. Je veux m'excuser.*
- *Non.*
- *Achille, c'est pas à toi de décider.*
- *Si.*

Il se reprend aussitôt.

- *Non. C'est pas moi qui décide. C'est elle qui ne veut pas te parler. Tu comprends, tu as été méchant. Tu l'as laissée tomber, tu n'es pas venu à son anniversaire et tu as disparu. Elle, elle, est passé à autre chose. Elle va bien maintenant. Elle ne veut pas te parler.*

Il a failli ajouter connard. Il dit ce qu'il aurait adoré que Suzanne dise à Ismaël. Va chiez connard. Il aurait tellement aimé qu'elle lui dise ça plutôt qu'elle avale des cachets.

- *Achille.*
- *Écoute je ne veux pas être désagréable mais je vais raccrocher.*

Si je te vois. Je te tue.

- *Achille.*

- *Je raccroche.*
- *Ok. Attend. Souhaite-lui un joyeux Noël. Dis-lui que je comprends. Que je m'excuse. Embrasse Jules, Arthur et Mathilde pour moi.*

Achille reste silencieux. Ben merde, s'il est sympa, il fait quoi. Sa haine soudain retombe comme un soufflé. Il redevient un enfant. Maman. Le silence dure un peu trop. Merde.

- *Heu. Oui. D'accord. Je lui dis.*
- *Achille ?*
- *Oui.*
- *Non, rien. Je suis désolé.*

Achille hésite. Un sanglot dans la voix.

- *Moi aussi.*

Et puis, la colère. Si je te vois. Je te tue. Tu ne peux pas être désolé, pas plus que moi. C'est de ta faute. De ma faute.

- *Ne rappelle pas. Maman dit ne rappelle pas.*
- *Achille.*
- *Ne rappelle pas.*
- *OK. Au revoir. Je suis désolé Achille, vraiment désolé.*

Non tu ne l'es pas. Ne le dit pas si tu ne l'es pas. Laisse tomber.

- *Salut.*
- *Salut.*

Achille raccroche. Les enfants restent à regarder le portable de Suzanne. Alors c'était Ismaël. L'inconnu. Le danger. Ismaël. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il veut ? Alors, il n'y a pas de trêve pour Noël. Comme sur BFM-TV ? Le pire est arrivé. « *C'est l'histoire d'une trêve que j'avais demandée...* » Évidemment, ils pensent aux Poppy's. Le rituel de Noël. Suzanne. « *Non, non, rien a changé...* » « *... Selon l'étude de l'université de Colombie britannique, l'homme est un super prédateur. Il tue plus que de raison. L'homme est le plus grand prédateur que la terre ait connu. Il ne tue pas seulement pour se nourrir mais par convictions, par instinct de supériorité. Il tue les adultes. Il provoque ainsi la disparition d'espèce et met en péril tout l'écosystème planétaire... A cela s'ajoute le fait que l'homme tue ses congénères ce qui dans le règne animal est quasiment inexistant. Oui, l'homme est un prédateur pas comme les autres, particulièrement dangereux...* » Achille coupe la télé. Pas ça en plus. La destruction de la planète. L'homme est un loup pour l'homme. Suzanne disait toujours, tant qu'il y a de l'amour, il y a de l'espoir. Elle ajoutait. – *Et je vais vous aimer longtemps.* Alors à quel moment tu as arrêté de nous aimer Maman ? Comme si elle lisait dans ses pensées, Mathilde vient se lover contre lui.

- *Moi, je l'aime bien Ismaël.*

Ne dis pas ça. Il a envie de lui dire ça. De crier. Ne dis pas ça. Ne dis pas ça. C'est de sa faute. Même, s'il avait l'air désolé. Si je te vois. Je te tue. Ne dis pas ça. Il ne dit rien. Tant qu'il y a de l'amour, il y a de l'espoir. Seulement voilà, Maman, l'expression, c'est tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. – *Je sais mon grand mais tu vois, quand on aime les mots, on en fait un peu ce qu'on en veut non ?* Oui, bien sûr que oui, seulement maintenant que tu es morte, qu'est-ce que je trouve moi, comme mots ? Pour eux ? Qu'est-ce que j'invente ?

« *Tu les aimes mon grand, c'est suffisant. Tant qu'il y a de l'amour, il y a de l'espoir.* »

Ah oui ? Et à quel moment tu as arrêté de nous aimer Maman ? Hein ? Dis-moi ? A quel moment ? Et moi, mon espoir c'était ta vie. Alors je fais quoi ? Hein Maman. Si j'ai raté, si j'ai failli. Si, je n'ai pas réussi à te garder en vie. Maman. Pardon. Maman, tu es morte. C'est toi qui t'es tuée. Et on fait quoi nous maintenant ? Maman. Pourquoi tu as fait ça ? Maman. Je fais quoi ?

- *Il faut qu'on appelle Jules.*

C'est Arthur.

- *Il faut qu'on appelle Jules. Il va croire qu'on l'a oublié.*

Merde, c'est vrai. Il est minuit 20 avec tout ça. Jules. Merde. Jules. Achille appelle Jules. Il met le téléphone sur haut-parleur. Jules décroche tout de suite.

- *Allo.*

Un sanglot, un reniflement. Jules était en larmes, en train de se noyer. Ils m'ont oublié. Ils fêtent Noël sans moi. Ils n'ont pas besoin de moi. S'ils n'ont pas besoin de moi, je fais quoi ? Je me noie.

- *Jules. Ça va ? C'est Ismaël. L'inconnu, c'est Ismaël.*

C'est pas vrai. Il avait raison. Il avait raison, l'inconnu c'est Ismaël. Ismaël qui regrette d'avoir disparu, Ismaël qui voulait savoir si leur mère allait bien après les attentats. Ismaël qui ne sait pas. Maman. Il avait raison.

- *Désolé, Jules, il est tard, enfin, joyeux Noël, on ne t'a pas oublié hein, c'est juste que Ismaël, il a appelé. Arthur a dit que tu avais raison, qu'il valait mieux savoir. Alors on a décroché. C'est Ismaël. L'inconnu. Le numéro inconnu.*

Il avait raison. Arthur a dit qu'il avait raison, c'est pour ça qu'ils ont décroché. Ils ont besoin de lui. Tout va bien. Jules reprend du poil de la bête. Il avait raison. Sur toute la ligne.

- *Je le savais. Putain. Vas-y appelle moi en Facetime. Faut que tu me racontes. Il nous faut un plan. On va mettre un plan au point. Putain. Je le savais. T'as dit quoi ? Vas-y je raccroche. Tu me rappelles en Facetime. C'est mieux si on se voit. Et Arthur ça va ? Il n'est pas trop paniqué ? Vas-y raccroche. Je veux vois Mathilde. Putain, tu vois, je n'aurais pas dû aller chez mon père. Je raccroche. Tu me rappelles.*
- *OK.*

Jules raccroche. Putain, il avait raison. Tout seul sur son canapé, il a frôlé le pire, la déroute, le désespoir, la noyade. Mais, il avait raison. Il avait raison. Ils ne l'ont pas oublié. Il avait raison. Ça va maintenant. Achille appelle en Facetime. Il décroche.

- *Tu nous vois ?*

Oui, il les voit. Tous les 3. Mathilde lui envoie un baiser. Il lui répond. Merde, comme il aimerait être avec eux. Merde, même s'il n'aime pas les léchouilles, là il en ferait bien. Merde, merde, merde que c'est bon de les voir. Pour un peu, il se remettrait à pleurer. Son cœur déborde. D'amour. Tant qu'il y a de l'amour, il y a de l'espoir.

- *Alors, vas-y, raconte.*

Jules est rentré plus tôt. Il est rentré le 25 à la place du 26, dans l'après-midi, il y avait la distribution des cadeaux et le déjeuner de Noël, quand même, vu que les gros cons, ils fêtent Noël la journée. Non, mais franchement on n'a pas idée, les branques. Les enfants n'ont même pas droit au champagne, Armande, elle est vraiment casse-couilles. Et le déjeuner, il faut se le faire, la totale classique, huitres, saumon fumé, dinde et bûche, ridicule. Après la dernière bouchée de bûche, Jules a filé. Pas question qu'il reste une minute de plus que de nécessaire loin d'eux. Après la déflagration de la bombe Ismaël, plus que jamais, ils doivent rester ensemble. Ils veulent être ensemble. Ils ont besoin d'être ensemble. Jean-Baptiste n'a rien dit, vu la tête de Jules, il a laissé filer. Il s'est même dit qu'il aurait dû le savoir, se méfier. Que ce n'était déjà pas normal, déjà bien, que Jules veuille venir, surtout le soir de Noël, évidemment il aurait dû le savoir, qu'il partirait plus tôt. Noël, pour Suzanne, c'est sacré. Il devrait lui téléphoner d'ailleurs. Bon, il a mis un texto ce matin. Mais quand même. Ou bien, il va passer. Ses cadeaux étaient très réussis, comme d'habitude. Elle est forte en cadeaux. Le gilet pour Armande est très joli et lui, elle lui a offert un bon pour un saut en parachute, il en a toujours rêvé, il ne l'a jamais fait, bon Armande a fait la gueule mais super choix, justement, comme ça, il va pouvoir le faire sans se mettre à mal avec elle. Il doit utiliser son cadeau. Un cadeau c'est un cadeau. Et comme Jules a dit que c'était son idée, évidemment, c'est passé. Oui, il devrait passer pour la remercier. Et puis, a fait longtemps qu'il ne l'a pas vu. Merde. Pas depuis les attentats. Elle a l'air occupé avec Ismaël. C'est bien. Elle mérite un peu de bonheur. Elle mérite oui. Elle mérite tout court. C'est une belle personne Suzanne, qui n'a pas eu une vie facile. Il va passer la voir. En attendant, il a laissé Jules partir plus tôt. Il aurait dû s'en douter.

- *Putain, les gars, vous m'avez manqué.*

Jules n'a pas passé le pas de la porte du pavillon des enfants que Mathilde est déjà dans ses bras et l'embrasse. Elle ne le lâche pas. Achille le prend dans ses bras, façon accolade virile.

- *Vas-y, serre-moi. Je suis pas une mauviette. Toi aussi l'autiste.*

Jules tend le bras, Arthur les rejoints. Et, ils se serrent, ils se serrent, tous les 4. Fort. Très fort. Plusieurs minutes. Si fort. Putain, on s'est manqué. Je vous aime. Tellement. On s'aime. Je t'aime. Tellement. Putain. Ça fait du bien. Faut pas qu'on se lâche. Jamais. Jamais plus. Plus jamais. Ils se serrent et ils se serrent, encore. Tant qu'il y a de l'amour. Et puis, Jules s'écarte, faut pas déconner quand même, les larmoiements, c'est pour les gonzesses.

- *Vas-y, c'est bon maintenant. Alors, on le fait ce Noël ?*

Ils ont conclu la veille tard dans la nuit, qu'Achille avait assuré grave, que Jules aurait dû rester, qu'ils ne doivent plus se quitter jamais, mais qu'Achille avait assuré grave. Et Arthur aussi, en ramenant de l'esprit d'Achille la bonne idée de Jules. Sa bonne idée. Mieux vaut savoir. Et que Mathilde était toujours indispensable. Évidemment, sans Milady, pas d'amour, que des histoires de mousquetaires, ça n'a pas d'intérêt. Ils ont aussi conclu qu'Ismaël n'était pas un vrai problème, qu'ils allaient le régler en moins de deux. Ils lui ont écrit un texto ou plutôt, Suzanne lui a écrit un texto. - Arrête de me harceler. J'ai rencontré quelqu'un d'autre. Je ne veux plus te voir. Merci. Ismaël est jaloux, pas du style à insister. C'est Arthur qui l'a dit et Arthur ne se trompe jamais. Donc, voilà, c'est réglé. Ils sont le 25, ils sont tous les 4 et Noël est avancé. Ils vont faire Noël ce soir. Pourquoi attendre le 26 ? D'ailleurs, le 25, c'est la bonne date. C'est encore mieux, c'est encore plus vrai. Même si, eux, font un réveillon le 25, c'est pareil. C'est Noël. C'est vraiment Noël. Oui, c'est Noël. Et, ils ne le savent pas mais, c'est un autre danger. Oui, un autre type de danger.

Le danger de Noël, c'est que quand même, Suzanne dans le réfrigérateur, Noël, ce n'est pas pareil, pas du tout pareil. Les enfants, qui voulait faire pareil, tout copier-coller, se rendent compte d'un coup, que ce n'est pas possible. Non, ils ont beau faire, si les dates n'ont pas d'importance, les chiffres oui, et Noël à 4, ce n'est pas du tout, mais pas du tout, comme quand ils étaient 5. Évidemment. Ils font du mieux qu'ils peuvent pourtant. Achille a fait des crêpes.

Ils ont tout sorti à mettre dedans, deux salées par personne, fromage, œuf, tomate, saucisse, ketchup, et les sucrées à volonté, beurre, citron, Nutella, confiture de fraise, chantilly, banane, chocolat fondu. Jules et Arthur ont dressé une belle table. Arthur a failli vomir quand il a été question de manger dans le garage. C'est son idée, il sait que c'est son idée, mais, il ne peut pas. Non, il ne peut pas supporter. Maman, dans le congélateur. Manger avec Maman dans le congélateur. Et, en fait, tout le monde était d'accord, ils vont voir leur mère séparément, à part Arthur, pour lui parler mais, de là, à manger, à faire une fête avec elle, non, c'est trop bizarre, vraiment impossible. Même Jules en a convenu. Finalement. Il est allé voir sa mère. – *Désolée Maman, ils ont raison en fait. On ne va pas dîner avec toi. C'est trop bizarre. Mais t'inquiète, on vient faire les Poppys, le bayles et les cadeaux avec toi. C'est la partie que tu préfères, non ? Et désolé aussi, je crois que on ne dansera pas, ça fera trop bizarre aussi. Pardon. Hein. Maman, je sais que tu adores danser. Mais, même si t'es toujours belle, t'es congelée.* Oui, c'est vrai, Suzanne est congelée, contre toute attente, ses traits sont restés doux, elle a congelé en restant lumineuse, détendue, et, quand les enfants, sauf Arthur, ouvre le congélateur, ils voient leur maman, comme avant, mieux qu'avant, apaisée. C'est drôle, mais c'est comme ça. Elle est comme la belle au bois dormant, endormie. Elle attend son prince charmant. A vie. Sauf qu'elle, elle ne se réveillera pas. Mais ça, ils l'oublient. La plupart du temps. C'est pour ça, aussi, qu'ils tiennent. Qu'ils se débrouillent. Qu'ils survivent. Tout compte, leur amour et le sien, le respect des rituels. L'importance de faire Noël, ensemble. Comme tous les réveillons de Noël donc, ils dînent des crêpes, mais, le cœur n'y est pas, vraiment pas, Maman n'est pas là. Et ce soir. Ce soir de réveillon de Noël, ce soir où elle s'habillait en fête, était gaie, disait, c'est la magie de Noël, c'est difficile de l'oublier. Jules fait ce qu'il peut, des blagues, il raconte Armande, il essaye de les faire rire. Mais ça ne marche pas. Le cœur n'y est pas. Leur cœur est avec elle. Alors, sans le savoir, il lance une bombe.

- *Ça va les gars, c'est Noël, pas un enterrement, quand même.*

Il a à peine le temps de terminer sa phrase qu'il s'aperçoit qu'il a merdé. Merde. Arthur soudain suffoque. Il tousse, il crache, il manque de s'asphyxier. A tel point qu'Achille se demande s'il a avalé de travers. Il paraît qu'on peut s'étouffer avec un morceau de nourriture qui passe par le mauvais trou, sa mère disait par le trou du dimanche. Arthur devient bleu. Merde ! Achille se lève d'un bond, il soulève Arthur de sa chaise et lui fait la méthode de, putain comment on dit déjà, il ne se souvient plus le nom, il a vu ça à l'école, les premiers secours. Merde ! Il n'a pas fait de bouche à bouche à Suzanne, il aurait dû. Non, ils ont déjà vu ça, pas la peine d'y revenir. Merde. Il appuie très fort sur le plexus d'Arthur qui manque de s'étouffer encore plus. Il arrive juste à crier dans un souffle, en apnée, en même temps qu'il cherche sa respiration.

- *Arrête, tu vas me casser une côte.*

Achille s'arrête net. Arthur continue à être très rouge et à respirer par à-coup, à toute vitesse comme si l'air lui manquait. Mathilde est sur le point de pleurer, elle devient rouge elle aussi, elle arrête de respirer. Arthur. Jules fonce dans la cuisine, revient et balance un vers d'eau à la figure d'Arthur. Et ça marche. Arthur, d'un coup, se calme. Il s'arrête net. Il est sidéré. C'était une crise d'angoisse en fait, et un début de crise d'asthme, mais les enfants ne le savent pas et lui, qui sait tout, ne le sait pas non plus, non pas du tout, et il se demande ce qui lui arrive. Ça le panique. Il a eu un court-circuit neuronal. Ça a disjoncté là-haut et il s'est retrouvé à faire du sur place, ce qu'il ne sait pas faire. Et là, il est trempé. Les larmes qui lui coulent des yeux, de l'eau qui dégouline de ses cheveux, de son visage, sa chemise trempée. Jules est désolé, et du verre d'eau et de sa phrase mais ça, il ne peut pas le dire, surtout ne pas le répéter.

- *Merde, désolé mec, je ne savais pas quoi faire.*

Arthur se tient les côtes, il n'a rien de cassé.

- *La méthode de Heimlich, c'est plus haut sur l'estomac.*

Quoi ? Achille le regarde, incrédule, et les autres aussi.

- *Oui, la méthode de Heimlich, ça s'appelle la méthode Heimlich, c'est plus haut sur l'estomac. Là, tu m'aurais cassé une côte, mais tu n'aurais pas fait ressortir le morceau coincé s'il y en avait eu un.*

Ça y est, ouf, son cerveau fonctionne, ça va aller. Achille se dit qu'Arthur est vraiment dingue, et qu'il doit faire attention, oui très attention. Il doit absolument le tester pour asperger. Et, pour quoi d'autre ? Qu'est-ce qui s'est passé, dans sa tête, dans son corps, il n'a jamais vu ça. C'était quoi ?

- *Je pense que j'ai de l'asthme. En fait. Un début d'asthme.*

OK. Ce gamin est vraiment dingue.

- *On ira voir le docteur Lévy.*
- *Non, c'est une mauvaise idée, il ne comprendra pas qu'on ne soit pas avec maman.*
- *C'est vrai.*

Achille regarde son frère comme un extraterrestre. Oui, il doit le faire tester. Il ne sait pas si pour lui il va y arriver, être à la hauteur. Arthur a toujours été bizarre, mais là, ça dépasse même l'entendement. Et il a raison. C'est vrai. Oui, c'est vrai. Et, pour la troisième fois de la soirée, ils ne peuvent pas passer à côté de la réalité. Maman n'est plus là. Plus vraiment là. Il y a un silence. Mathilde se tient assise sur sa chaise, toute droite, crispée. Elle a les larmes aux yeux, elle respire fort, renifle, a enfoncé son poing dans sa bouche, elle risque, elle aussi, de faire une crise de larmes, de chagrin, d'angoisse. Je veux ma maman. Maman. Je veux ma

Maman. Achille la prend dans ses bras. Pour elle, il devrait y arriver. La rivière enchantée et Disney. Beaucoup d'amour. Ça va marcher. Reprendre le court de ce qui était prévu. La trêve de Noël.

- *Arthur, tu veux te changer ? On fait les cadeaux quand même.*

Oui, il pense à Disney. Pour Mathilde mais pour Jules. Et même pour Arthur. Et pour lui, oui, aussi pour lui. Disney. Voilà, enfin, une bonne nouvelle. Une journée à Disney tous les 4, la joie, ne rien faire, tout oublier, dans le monde merveilleux de Disney. Ça va marcher.

- *Non, ça va. De toute façon, je n'ai qu'un nœud papillon.*

- *Tu es sur ?*

- *Oui.*

Achille va chercher une serviette dans la salle de bain, il la lui tend. Arthur s'éponge le front, le visage. La chemise. Il n'y avait pas trop d'eau dans le verre. Il laisse ses cheveux mouillés, ça va lui rafraîchir les idées, le tenir éveillé. Il a un peu peur du burn out neuronal, un deuxième dans la même soirée, ce serait plus qu'il ne pourrait supporter. Oui, mieux vaut laisser ses cheveux mouillés. Ses cheveux gouttent sur son visage. Un peu. Doucement. On dirait qu'ils pleurent.

- *Désolé mec.*

C'est Jules.

- *Non, tu as bien fait.*

- *OK. On y va. Jules tu prends les cadeaux avec moi. Tu t'es occupé des Poppys ?*

- *Yep.*

- *OK. Arthur, tu prends le bayles ?*

Arthur s'essuie le front machinalement, un peu trop, là, en tout cas, il est sec. Il ne répond pas, perdu dans ses pensées. Non. Non. Je ne veux pas. Pas Maman dans le congélateur. Il ne dit rien, il remet bien son nœud papillon et commence à se manger les doigts. Pourquoi, mais pourquoi, il a eu cette idée. Maman, pourquoi tu m'as abandonné ?

- *Arthur ? Ça va ?*

Arthur se reprend.

- *Oui, oui, très bien.*

Même s'il se mange les doigts de plus belle. Mathilde descend des bras d'Achille et va chercher la bouteille de bayles. Elle est de nouveau dans le moment présent. Et le moment présent, c'est Noël.

- *Moi, j'adore le bayles. Je pourrais boire la bouteille.*

Achille rigole. Il connaît cette phrase par cœur. Et la réponse qui va avec.

- *Déjà que tu as droit à une gorgée.*
- *Deux. Deux gorgées et un vœu.*
- *D'accord.*

Les mêmes mots, les mêmes phrases, comme des bouées de sauvetage. Mathilde sourit. Ah, le sourire de Mathilde.

- *Arthur, tu pourras en avoir trois.*
- *Ouais, tout ça parce qu'il a failli s'étouffer, non, mais bon plan mec, ouais, bon plan, moi aussi je vais faire ça l'année prochaine. Sans déconner, moi aussi, je veux trois gorgées, même 4 ou 5.*

Achille et Mathilde sourient, Arthur aussi, un pauvre sourire, un peu perdu, mais un sourire quand même. Maman, ne m'abandonne pas. Achille conclut.

- *Deux gorgées par personne pas une de plus.*
- *Rabat joie.*
- *Je sais.*

Ça aussi ils connaissent par cœur et ça les rassurent. C'est bon, ils savent où ils en sont. Ils reprennent le rituel de Noël, là où ils en étaient. Le même chaque année, depuis la naissance de Mathilde. Exactement le même, un peu de télé, les crêpes, deux crêpes salées, des sucrées à volonté, la question du nombre de gorgées de bayles, et puis les Poppys et le bayles, deux gorgées donc, à même la bouteille, avec un vœu, et puis les cadeaux, la déferlante de cadeaux, au pied du sapin. Sauf que, cette fois, ce ne sera pas au pied du sapin mais au pied de leur mère morte. Non, vraiment, ça ne peut pas être pareil. Pas du tout.

Dans le garage, sous la lumière blafarde du néon, dans cette pièce vide, Suzanne n'a jamais eu de voiture, elle ne voulait pas de voiture, ils n'ont jamais su pourquoi, avec le sol en béton, les murs en béton et un fait de parpaings apparents, avec les cartons de leur enfance entassés, le garage servait aussi de cave à Suzanne, Achille et Jules, ont déposé les cadeaux à côté du congélateur. Mathilde a posé la bouteille de bayles et le cadeau d'Achille qu'elle a tenu à prendre elle-même. Jules a installé une enceinte Bluetooth relié à son téléphone, sur lequel il a installé le même compte Deezer que sur l'ordinateur. Arthur est près de la porte. Il ne s'occupe de rien, si ce n'est de lui-même et de respirer, surtout continuer de respirer. Voilà.

Tout est prêt. Ils restent comme ça un moment. Quoi faire maintenant ? Que faire ? Une fois de plus, Achille se demande si tout ça était une bonne idée. Mais, en fait oui, c'est comme ça, c'est la vie et, à la vie, à la mort, les 4 mousquetaires, ce n'est pas une mince affaire, doivent rester ensemble. Alors voilà, c'est comme ça. C'est la vie. C'est Noël. N'empêche, on fait quoi maintenant ? Je fais quoi ? Il se dit qu'il aurait dû décorer le garage, en fait, mettre le sapin ici et les guirlandes aussi, que, au moins, ils n'auraient pas eu à subir cette lumière blanche, clinique, froide, il pense aux lumières de la morgue des Experts et aux médecins légistes de toutes les séries que Suzanne et Jules regardaient, que Jules regarde, il faut qu'il lui dise d'arrêter, ce n'est pas pour lui, c'est glauque ces séries. Il se dit ça, rapidement, pas trop. Il n'aime pas le passé, l'idée que Suzanne ne lui dira pas, laisse le tranquille. Il se demande si l'âme de Maman est partie, car après tout, si elle est congelée, l'âme n'a peut-être pas eu le temps de partir ? Peut-être qu'elle est toujours là, glacée, enfermée, congelée elle aussi ? Merde. Merde. Merde. Je fais quoi maintenant ? Si le corps de maman est toujours là et son âme aussi, elle est peut-être encore vivante ? Oui, un peu. Merde. En tout cas, elle est avec eux. Il se décide, il faut faire quelque chose et, s'ils sont ici, c'est parce qu'ils ont décidé que Noël, c'était comme chaque année, avec Maman, même dans le congélateur. Parce qu'elle n'aimerait pas être toute seule et que pour elle, Noël, c'est sacré. Alors, voilà, c'est le moment, tout est prêt, il n'y a qu'une chose à faire. Il se dit qu'il est encore temps de retourner dans le salon, de faire marche arrière, de ramener les cadeaux aux pieds de l'arbre, que Disney les attend. Mais, il sait bien que non, qu'il ne peut pas faire ça à Maman. Ils le regardent tous, Mathilde avec ses grands yeux ouverts, comme suspendus à son geste, Mathilde qui lui sourit, qui s'accroche à lui, son regard dans le sien. Sa vie entre ses mains. Derrière elle, Arthur, devant la porte, à la porte, se mange les doigts et le regarde intensément. Il a l'air là, tellement là, trop là, mais, tout son corps semble vouloir déguerpir, s'en aller, courir dehors, être ailleurs qu'ici. Et, de l'autre côté, Jules l'air frondeur, un sourire au milieu du visage, mais, dans ses yeux, une lueur de panique, ses sanglots de Noël sans eux ont laissé une trace dans son regard. Il tient son téléphone à la main. Il est tendu comme un arc. Achille voit tout ça. Il ne s'y attarde pas. Disney. Il va leur offrir une journée de rêve. Alors, Achille ouvre le congélateur. Suzanne.

ce monde, à cause de ce monde et une guerrière contre l'indifférence. A se battre encore et toujours contre la fin du monde. A leur âme d'enfants, à eux, des enfants, à elle, une enfant aussi. Une enfant qui n'a jamais su devenir grande, parfois pour le meilleur, souvent pour le pire. C'est l'histoire d'une trêve que j'avais demandée. Il n'y a jamais eu de trêve pour Suzanne, ils le savent bien. Et eux, et bien, eux non plus n'en ont pas eu beaucoup. De trêves. Dans leur courte vie. Non. Ils ont souvent été sur la brèche. Comment va Maman ? Ne pas déranger Maman. Faire attention à Maman. Elle les a aimés, oui, vraiment. Elle a fait ce qu'elle a pu. Est-ce que c'était assez ? Elle ne sait pas. Qui peut savoir ? Mais oui, elle les a aimés. Et ils avaient au moins cette trêve-là, cette assurance-là. Maintenant, elle n'est plus là, et ils sont perdus. Ils n'ont plus aucune trêve. Ils écoutent les Poppys sans respirer. Ils n'avaient pas compris, ils n'avaient pas pensé qu'ils ne pouvaient plus avoir de trêves, même et surtout le soir de Noël. Et cette chanson fait écho, tellement d'échos, depuis toujours, jusqu'à aujourd'hui. *« C'est l'histoire d'une trêve que j'avais espérée. »* Ils ne bougent pas. Ils ne respirent pas. Les images de tous les Noëls depuis la naissance de Mathilde, depuis 6 ans, défilent sous leurs yeux, dans leur esprit, en même temps que cette chanson. Cette chanson, Suzanne l'avait choisie pour le premier Noël de Mathilde si proche de son anniversaire, le sien, parce que son père l'avait félicitée, une fille, c'est bien ma fille, le même jour que toi, c'est vraiment formidable, qu'elle chance. Tu me la présenteras, j'espère qu'elle pourra voir son grand-père. Tu ne crois pas ma petite fille qu'il est grand temps d'enterrer la hache de guerre ? Je pourrais peut-être passer pour Noël ? Tu te souviens comme c'était bien Noël ? Non, ce n'était pas bien Noël, c'était comme pour Armande, des escargots à la place du saumon fumé, et Suzanne détestait et les huitres, et les escargots, et la dinde toujours trop sèche parce qu'on s'engueulait avant, et la buche, elle la prenait sur la tête quand son père l'avait bien dévorée, bien mangée, et qu'il allait se coucher. Parce que Noël, dans sa famille, c'était le 24, la seule tradition qu'elle avait gardée. Non, vraiment Papa, des Noëls comme ça, sans façon. Mais, sans savoir ni pourquoi, ni comment, elle s'était retrouvée à lui dire d'accord. D'accord alors. C'est bien ma fille, ma petite fille, j'ai hâte de voir ma petite fille, je vais la gâter. Je suis content que tu reviennes à de meilleurs sentiments. Elle avait raccroché. Et, Suzanne qui n'aimait ni

les huitres ni les escargots, s'est retrouvé à acheter des huitres et des escargots. J'ai hâte de voir ma petite fille, je vais la gâter. Et soudain, une déchirure en elle. Je vais la gâter. Une perte. Un effondrement. Un hurlement. Non. Elle a mis les huitres et les escargots à la poubelle. Elle a mis un texto à son père pour lui dire de tout annuler. Qu'elle annulait tout. Elle est désolée et c'est vrai qu'elle l'est. Suzanne déteste annuler, faire faux bond, se désengager. Elle déteste ne pas répondre, ne pas ouvrir. Ne pas rappeler. Ne pas appeler. Elle déteste ce qu'elle fait. Avec lui. Elle le déteste. Elle se déteste. Elle a tout annulé. A quelques heures près. Il s'agissait de sauver sa peau, ou plutôt celle de Mathilde. Ne pas la donner à manger. Ne pas la donner au loup. Ne pas la donner en pâture. La protéger. Mathilde. Suzanne a décidé que Mathilde était née le 18 juin, elle ne la sacrifiera pas, ni à son père, ni à personne, peut-être à son père déjà, à qui elle a dit qu'elle était née le 7 novembre, et qui, elle le sait bien, lui, continuera à dire qu'elle est née ce jour-là. Non, pas à son père. Pas question. Plus tard, grâce à Achille, elle empêchera qu'elle le soit à son père à elle, à Toni, elle portera plainte. Mais, elle ne le sait pas encore. Là, elle se dit juste qu'elle ne sacrifiera pas Mathilde à son père. Et Noël, c'est sans lui, sans escargot, sans huitres, bestioles, vivantes, et ébouillantées, à manger en entrée, avant le dessert. Parce qu'elle, elle sait bien ce que c'est le dessert, la bûche glacée, c'est elle, oui, elle, qu'il veut dévorer et Mathilde est la cerise sur le gâteau. Elle a failli se laisser piéger. Non. Elle a tout annulé. Elle lui a mis un texto et elle s'est mise devant la télévision. Elle a failli déprimer, elle a failli rater Noël. Et puis, soudain, elle s'est levée. Elle a mis les Poppys. « *Non, non, rien n'a changé.* » Depuis, qu'elle avait découvert cette chanson, quelques jours auparavant sur Facebook, elle l'écoutait en boucle. Elle connaissait déjà les paroles par cœur. Elle a mis les Poppys. Elle a chanté avec ce petit garçon, ce petit enfant. A l'intérieur d'elle. Oui, le petit enfant à l'intérieur d'elle, qui rêvait d'une trêve et qui a décidé que, ce soir en tout cas, le soir de Noël, oui, il en aurait une. Elle a jeté les huitres et les escargots, la dinde et la bûche et, elle a décidé que c'était crêpes, les réveillons de Noël, c'était crêpes, de toute façon, les crêpes c'est bon pour tout, ça remet d'aplomb. Elle a décidé que c'était crêpes et bayles parce que le bayles, c'est de la crème, c'est doux, et que ce soir-là, elle voulait du chaud pas du froid, pas de champagne, ce champagne millésimé qu'elle avait acheté

pour son père, ni de ce vin rouge, fort et tannique, pas du tout le vin qu'elle aime, le bayles, c'est doux, c'est sucré, c'est parfait. Elle a aussi décidé qu'à Noël, on faisait des vœux. Et qu'ils se réaliseraient. Elle a aussi décidé que les enfants pouvaient avoir une goutte de bayles, même Mathilde qui n'avait qu'un mois et demi, parce que c'est ainsi que leurs vœux se réaliseraient. Voilà, Noël, c'est ça. Les Poppys, les crêpes, le bayles et les vœux. Et les cadeaux bien-sûr. Plein de cadeaux, des tonnes de cadeaux, parce que Noël, c'est la fête des enfants, en chacun de nous. Et que, ce n'est pas parce qu'on devient grand qu'il faut se contenter d'un chèque. Un chèque, ce n'est pas un cadeau. Heureusement qu'elle avait acheté des tonnes de cadeaux, y compris de la part de son père mais, elle peut les donner quand même, c'est elle qui les payés. Voilà, c'est comme ça que le rituel de Noël est né. Pour ne pas donner Mathilde à manger. Et les enfants ont des milliers d'images qui défilent dans leur tête. Suzanne et eux qui chantent à tue-tête, non, non, rien n'a changé, tout, tout a continué. Suzanne qui tient les mains de Mathilde, non, non, rien n'a changé, tout, tout a continué. Et elle se déhanche et elle la prend dans ses bras, et elle rayonne. Et elle leur envoie des bisous avec la main, à eux, les garçons. *« C'est l'histoire d'un amour. Que je croyais vivant. C'est l'histoire d'un beau jour. Que moi petit enfant. Je voulais très heureux. Pour toute la planète. Je voulais, j'espérais. Que la paix règne en maître. En ce soir de Noël. Mais tout a continué. Mais tout a continué. »* Et Suzanne en habits de lumière, belles robes, et talons, dentelles apparentes. Et les montagnes de bisous. Je t'aime mon cœur. Et le bayles bût à même le goulot qui laisse une trace sur le menton de Suzanne et qu'elle essuie avec le doigt avant de le lécher. Et la même chose sur le menton d'Arthur et Suzanne l'essuie avec sa bouche. Un baiser pour du bayles. Et Mathilde qui boit la fin de la bouteille en cachette et qui se retrouve pompette. Et Achille, qui, chaque année, trouve que les enfants sont trop petits pour ça. 2 gorgées. Ça va. Rabat joie. Et Mathilde, en robe de princesse, et diadème doré, trop fardée, maquillée comme sa mère, qui regarde un miroir. Qui est la plus belle ? C'est toi. C'est Maman. Non, c'est toi. C'est toi. Moi, je ne suis pas la fée carabosse. Ma fille est plus belle que moi. Et le rire de Mathilde. Et le rire de Suzanne. Le même. En cascade. Un rire qui emporte tout sur son passage. Un rire libre. Le rire de Suzanne. Et Jules en pleine démonstration de hip hop qui tombe et se fend la lèvre

dans une chute, boude. Si je suis mauvais, je ne sers à rien, tu ne m'aimeras pas, déjà. Et Suzanne qui ne s'en occupe pas, recommence, mon prince, c'est maintenant que tu seras le meilleur, je crois en toi. Et Jules qui recommence, virtuose, il est un danseur né. Et Suzanne qui applaudit à tout rompre. Viens là, mon prince. Et Arthur qui sourit. Arthur qui normalement ne sourit pas, pas qu'il n'aime pas, c'est comme ça, il est perdu dans ses pensées, Arthur qui sourit aux anges, à chaque Noël, Maman est un ange. Mon roi, viens avec nous, viens avec moi, ne reste pas sur ton quant à toi. Et la folie communicative de Suzanne. Let's dance. La vie est une dance. Et les cadeaux, la voiture électrique, la poupée Barbie, mais surtout, les cadeaux inattendus, inespérés, les dessins d'Arthur encadrés, parce qu'Arthur est un artiste et qu'un jour, ses dessins vaudront chers et, qu'en attendant, ils sont de magnifiques présents, des cadeaux au monde. – *Oui, mon roi, tes dessins sont des cadeaux au monde.* Et ce jour-là, Arthur s'était dit, il s'en souvient très bien, que tout était possible. Et puis les vœux, ceux qui se disent et ceux qui ne se disent pas. Les secrets. Les cachés. Qu'on dit que si on en a envie. Le vœu de Suzanne. Toujours le même. Une trêve de Noël pour elle, pour eux, pour le monde. La paix. Sur terre. « *C'est l'histoire d'un beau jour. Que moi petit enfant. Je voulais très heureux.* » « *Non, non, rien n'a changé. Tout, tout a continué.* » Au point qu'ils en ont oublié les paroles et qu'ils croient qu'il s'agit d'eux. Que la chanson est gaie. Elle ne l'est pas. Et là, soudain, son sens résonne. Non, elle ne l'est pas. Même si elle est un espoir. Elle est Suzanne. Elle est Suzanne avec eux. Non, non, rien n'a changé. Non, rien n'a changé dans le monde. Ça a même empiré. Il n'y aura pas de trêve de Noël, ils l'ont dit sur BFM-TV. Mais pour eux, tout a changé. Et, même s'ils espéraient une trêve pour Noël, un faire comme si, un c'est pareil, on s'en fout des dates, ce n'est pas possible. Non, ce n'est pas possible. Il n'y a pas de trêve pour eux non plus ce Noël-ci. C'est ça, soudain, que la chanson leur crie. « *Mais j'ai vu tous les jours. A la télévision. Même le soir de Noël. Des fusils, des canons. J'ai pleuré, oui j'ai pleuré. J'ai pleuré, oui j'ai pleuré.* » Et pourtant, ils voulaient tellement y croire encore, dans la lumière blafarde du garage. Quand même j'aurais dû apporter les guirlandes. J'aurais dû y penser. Que la chanson, leur chanson, est comme une déflagration. Une bombe. A retardement. Le père de Suzanne est passé ce Noël-là. Évidemment. « *Non, non, rien n'a*

changé. Tout, tout a continué. » Elle savait bien qu'il passerait. Elle n'a pas répondu. Elle ne l'a même pas entendu. Elle avait débranché la sonnerie du pavillon de mère en fille. Ne pas l'entendre. Surtout ne pas l'entendre. *« C'est l'histoire d'une trêve. Que j'avais demandée. C'est l'histoire d'un soleil. Que j'avais espéré. C'est l'histoire d'un amour. Que je croyais vivant. C'est l'histoire d'un beau jour. Que moi petit enfant. Je voulais très heureux. Pour toute la planète. Je voulais, j'espérais. Que la paix règne en maître. En ce soir de Noël. »* Elle lui avait demandé de ne pas appeler. Bien-sûr, il a appelé. Elle avait laissé le téléphone sur la table du salon, sur silencieux, pas de vibreur, même ça c'était trop. Toni était avec sa mère, il devait la rejoindre plus tard, pas besoin de laisser le vibreur. Elle a mis le téléphone sur silencieux et elle a bu du bayles, beaucoup de bayles. Elle a fait son vœu. En riant. Elle s'est tue un instant. Son vœu caché, c'était que son père disparaisse. Au secours, faites qu'il arrête de me tuer. Ils ont ouvert les cadeaux, et cette année, le cadeau inattendu, c'était une photo pour tout le monde, oui, une photo, d'eux 4, comme les 3 mousquetaires. Elle a dit, parce que quand vous êtes ensemble, le monde est plus beau. Elle était déjà assez soul, Achille a dit on va se coucher. Ils ont attendu minuit une. Joyeux Noël. Maman. Mes enfants. Je t'aime. Je vous aime. A la vie. A la folie. Même Mathilde qui ne dormait pas. Et ils sont montés se coucher. Suzanne a vu les appels en absences, elle n'a pas écouté les messages. Elle a appelé Toni, viens s'il te plait. Et puis, elle a appelé son père. Arrête. Ne viens plus. Ne m'appelle plus. Plus jamais. Je ne veux plus t'entendre. Je ne suis pas en colère, je veux la paix. Une trêve. S'il te plait. Il n'y a pas prescription. Il n'y aura jamais prescription pour ce que tu as fait. Je veux la paix. S'il te plait. Elle a laissé un message. Elle avait trop bu, mais elle devait être assez déterminée. Il n'a jamais rappelé. Même l'inconnu, c'était Ismaël. Pourtant, il a toujours rôdé, elle le savait. Achille le sait. Il le sent. Attention, danger. Tony est arrivé et ils ont fait l'amour comme jamais. Suzanne a toujours fait l'amour aussi pour oublier. Et elle a instauré le rituel de Noël. La trêve de Noël. Elle n'y a jamais dérogé. Même aux pires moments avec Toni même aux pires moments avec elle-même, elle n'y a jamais dérogé. Avant ce Noël-ci. Et, les enfants sont démunis. Dans le monde et dans leur cœur, c'est le chaos. *« J'ai pleuré, oui, j'ai pleuré. »* La chanson est

terminée, ils restent un instant en silence. Que dire. Quoi faire ? « *J'ai pleuré, oui, j'ai pleuré.* ». Jule brise le silence.

- *Les cadeaux.*
- *Mais non, c'est le bayles avant les cadeaux.*

C'est Mathilde. Oh putain c'est vrai. Le bayles. Jules chante. « *Non, non, rien a changé. Tout, tout a continué.* » Un peu trop fort. Un peu trop gai. Il boit deux gorgées de bayles.

- *Je fais le vœu qu'on soit toujours ensemble.*

Il tend la bouteille à Mathilde. Elle boit deux gorgées. Elle hésite. Elle se tourne vers Achille.

- *J'ai droit aussi à mon vœu caché ?*
- *Oui, bien sûr.*

Oui, bien sûr. Mathilde prend une seconde, très concentrée et tend la bouteille à Achille qui la tend à Arthur. Les petits d'abord, c'est lui le responsable, et il sait bien qu'ils vont tous faire le même vœu. Rester ensemble. Parce qu'alors, le monde est plus beau. Mathilde se reprend soudain. Elle a oublié. Le vœu qu'elle dit.

- *Je fais le vœu qu'on soit toujours ensemble.*

« *Non, non, rien n'a changé. Tout, tout a continué.* » Même si pour le coup, ils en oublient la trêve de Noël pour le monde. Ils ont déjà bien à faire avec la leur. Arthur prend la bouteille. Il est trempé. Il boit une gorgée, puis deux. Puis trois. Puis plusieurs. Il recrache. Il reboit.

- *Arthur.*

Achille l'interpelle, un peu paniqué. Arthur s'en fout, il boit encore. Au goulot. Et encore. Et il s'étouffe. Et il pleure. Des larmes de rage. D'impuissance. Il craque. Et cette fois, rien ne l'empêchera. La douceur du bayles ne peut rien y faire, sa chaleur non plus, Arthur a froid, si froid en dedans, autant que sa mère. Qui a si froid, qui a toujours eu si froid. « *C'est l'histoire d'une trêve que j'avais demandé* ». Elle ne l'a jamais eu. Lui non plus. Il n'en aura jamais. Jamais Et il s'étouffe, et le bayles coule le long de sa bouche. Et ses larmes coulent et ses cheveux pleurent aussi. Et son nez aussi. Et même sa chemise. Tout en lui pleure. Et il ne veut pas voir sa mère dans le congélateur. Et cette trêve de Noel n'est qu'un leurre. Et, même si c'est lui qui a eu l'idée, c'est une mauvaise idée. Parce que maman est morte. C'est comme ça. Elle est morte. Elle les a abandonnés. Et, rien ne pourra la ramener. Et, ce n'est pas vrai que rien n'a changé. Tout a changé. Il n'y a jamais eu de trêve, aujourd'hui c'est pire. L'extérieur. Le danger. Le monde. Les attentats. Dans le monde. Et, à l'intérieur de lui, il déjà que ça n'allait pas fort, là aussi c'est pire. Il a vécu le pire attentat qu'on puisse imaginer. Sa Maman s'est tuée. Elle est dans le congélateur. Et c'est insupportable. Parce qu'on peut croire qu'elle est vivante. Parce que ce n'est pas vrai. Parce que c'est pire. Parce qu'elle est morte et qu'elle a froid. Et que c'est de sa faute. Parce qu'il n'a pas su la protéger. Parce qu'il boit le bayles mais, que ça ne sert à rien. Il a froid. A l'intérieur.

- *Arthur.*

- *Arthur.*

C'est Mathilde mais c'est trop tard, même elle ne peut rien pour lui, dans le torrent de sa peine qui le dévaste. De son chagrin, de sa colère. La voix de Mathilde est trop loin. Elle aussi, elle veut qu'ils restent ensemble. Elle aussi, il va la décevoir. Il sait bien, il sent leur souffrance. La sienne explose. De l'intérieur. Il pleure, il renifle, il est rempli de larmes et de morve. Et de bayles. Il crache et tousse. Il va s'étouffer. Il fait un effort surhumain pour laisser ses neurones

continuer à fonctionner, pas comme tout à l'heure, là, il sait, il sait. Il crache et tousse. Enfin, il sait.

- *Je veux qu'on enterre Maman.*

Il boit une gorgée de bayles et tend la bouteille à Achille qui le regarde, sidéré. Mathilde reste bouche bée, un flot de larmes afflue sous ses paupières.

- *Non, mais tu en as d'autres des idées comme ça, l'autiste.*

C'est Jules et c'est trop. Arthur laisse tomber la bouteille. Il pleure, il crie. Il hurle. Il crache. Il tousse. Il est déchiré. De l'intérieur.

- *Elle est morte. Elle est morte. C'est une mauvaise idée. J'ai eu une mauvaise idée. Elle a froid. Elle a froid. C'est ma faute. C'est ma faute. Elle a froid. Maman. Maman. Pardon. J'ai froid. Je veux qu'elle soit là. Maman. Maman.*

Et il tombe, littéralement, il tombe sur place, il s'écroule, il s'effondre. Son effondrement intérieur devient un effondrement extérieur. « *C'est l'histoire d'une trêve. Que j'avais demandé. C'est l'histoire d'un enfant. Qui avait espéré.* » Il tombe sur le sol en granit, il se fait mal mais ne sent rien, il continue à pleurer et Mathilde se précipite, enserre son frère dans ses bras. Mais ça ne suffit pas. Pour la première fois, Mathilde ne suffit pas. Il s'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage mais ça ne suffit pas. Maman, pourquoi tu m'as abandonnée. Alors, Mathilde se met à pleurer elle aussi. Un sanglot déchirant comme un cri, une plainte. Maman. Je veux Maman. Et Jules, Jules qui jusque présent avait réussi à tenir. Ne pas pleurer. Ne pas se noyer. Les regarde, complètement dévasté. Un champ de mine à la place du cœur. Pire que BFM TV. Maman. Maman. Qu'est-ce qui va se passer ? C'est moi, ma

faute, pourquoi je l'ai traité d'autiste. S'il meurt, ce sera ma faute. Il tremble de tous ses membres, et soudain, il se précipite vers Arthur, le prend dans ses bras.

- *Pardon, pardon. Tu n'es pas autiste. Arthur. Pardon.*

Et soudain, toutes ses larmes, ce torrent de larmes, de chagrin, retenu depuis le 15 novembre, ne pas pleurer sinon je vais me noyer, se déverse. Toutes les digues sautent les unes après les autres. Et ses larmes, ses cris, son chagrin, son effondrement intérieur, se mêlent à ceux d'Arthur et de Mathilde. Et Achille, Achille le grand, le fort, l'homme de la famille les regarde et soudain, son cœur s'arrête une seconde de battre. Vraiment. Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce qu'il peut faire ? Maman, pourquoi tu as fait ça ? Putain, Maman, pourquoi tu as fait ça. Ses poings serrés. Il a envie de boxer. De se boxer. De se faire du mal. Les hurlements des petits, comme les hurlements des nourrissons, quand la douleur, ou le chagrin, ou le besoin, est si fort, et qu'il n'y a pas de mot pour les exprimer. Quand tout est viscéral et que le corps a l'impression qu'il va mourir, qu'il risque de mourir. Ce hurlement. A la mort. A la vie. Qui prouve qu'ils sont en vie. Maman, pourquoi tu nous as fait ça ? Achille regarde la montagne de cadeaux. Putain encore. Tous ces cadeaux qui tombent à l'eau. Il n'en peut plus. Là, soudain. Il veut aller à Disney. Il veut ses cadeaux. Il veut donner ses cadeaux. Maman, pourquoi tu nous as fait ça ? Maman, ne m'abandonne pas. Maman. Je veux Maman. Maman, s'il te plait, ne me laisse pas. Et là, dans ce désastre d'un réveillon de Noël le 25 décembre, il s'approche des enfants, il ne peut pas se faire de mal, il ne peut pas leur faire de mal. Alors, il s'approche des enfants et, pour la première fois de sa vie, il s'autorise à pleurer. Il s'assoit avec eux et il se met à pleurer. Et Mathilde regarde son grand-frère démunie à travers ses larmes. Et, peut-être, que ça lui fait encore plus peur, et à Arthur et à Jules aussi, qu'Achille pleure. Qu'Achille soit un enfant. Comme eux. Mais, si Achille pleure comme eux, s'il mêle ses larmes aux leurs, parce que ses larmes ne savent plus s'arrêter malgré ses poings serrés, il n'oublie pas qu'il est leur grand-frère, que c'est à lui de les protéger, alors, il dessert les poings,

laisse son chagrin se répandre et prend Mathilde contre lui, et il prend Arthur contre lui aussi, et il enserre Jules, et il pleure, il sanglote. Maman. Pourquoi tu nous as fait ça ?

« *Mes enfants. Qu'est-ce que j'ai fait ?* »

Ils sont allés se coucher tous les 4 dans le lit d'Achille, le seul lit double de la maison à part celui de Suzanne. Ça ne change pas grand-chose, depuis la mort de Suzanne, Mathilde dort avec lui et les garçons, la plupart du temps, dorment à côté, sur leurs matelas qu'ils apportent. Ils sont couchés tous les 4 et Achille ne dort pas. Depuis un mois, Achille ne dort quasiment pas. Il se réveille deux ou trois fois par nuit en proie à des cauchemars. Et souvent, il ne se rendort pas. Il se souvient de sa mère qui disait, j'ai deux journées, une le jour et une la nuit. Elle disait aussi, je ne sais pas ce qu'est une nuit de 7 heures d'affilée. Il ne voyait pas très bien de quoi elle parlait. Depuis qu'elle est partie, qu'elle dort pour toujours, Achille a compris ce qu'elle voulait dire. Il a compris ce qu'elle vivait. C'est de la torture, une vraie torture, que de ne pas dormir. Cette nuit-là, la nuit du 25 décembre, il a encore moins dormi que d'habitude. Il ne se souvient même pas s'être endormi. Il a fermé les yeux, il a attendu d'entendre 3 respirations régulières, ça a pris du temps, surtout pour Arthur. Et il a rouvert les yeux. Il a regardé Arthur dormir. Ses yeux agités sous ses paupières. Il a soudain eu l'impression de savoir ce que ça faisait d'être dans le cerveau de son frère, les pensées en cascade, dans tous les sens, les relations de causes à effets, et le phénomène de la pensée en arborescence. Une chose entraîne et le moindre changement, aussi minime soit-il change tout et donne lieu à un nouveau scénario. L'horreur. Maman. Le congélateur. Comment on va aller à Disney ? Si on enterre Maman, même dans le jardin en friche, de l'autre côté de la rue, ce n'est pas possible. Parce que comment, ensuite, dans 9 mois dire qu'elle est morte ? Mais, si on la laisse dans le congélateur, Arthur va craquer. C'est sûr ? On pourrait fermer le congélateur à clés ? Ça ferait pareil ? Pas pareil ? Les cadeaux. Disney. Je veux aller à Disney. L'obsession, le fil conducteur, l'endroit où se pose l'angoisse. Disney. Je veux aller à Disney. Mais, je suis mineur. Qu'est-ce qui se passe si on me demande mes papiers ? L'inconnu, Ismaël, il a renoncé. C'est

sûr ? Pas sûr ? Il ne va pas rappeler ? Pire, venir ? Ils diront qu'elle est chez son nouveau mec. Qu'il arrête de le harceler. Et l'autre ? Le danger. Et s'il passait lui aussi ? L'autre. Il n'ouvrira pas. Suzanne n'aurait pas ouvert. Arthur a vomi. C'est grave ? Non, il avait bu trop de bayles. Et puis, il a vomi de trop de tout. C'était trop. Tout. Trop pour lui. Pour eux. C'était quoi sa crise ? Si c'est de l'asthme, il doit faire quelque chose. Il risque de s'étouffer. Il va lui interdire d'aller voir les trains, ce n'est pas bon pour sa santé. Il regarde Arthur dormir, ses yeux qui bougent à toute vitesse sous ses paupières, ses muscles qui se tendent. Il gémit dans son sommeil. Il ne va pas y arriver, il ne va pas y arriver. Avec Arthur, il a tellement peur de ne pas y arriver. Et Jules ? Jules, le kakou, le bras cassé. Jules si fragile pendant ce Noël. Et son père, Jean-Baptiste, quand même, il va bien finir par repasser et repasser encore. Il adore Suzanne. Comment tenir encore 8 mois avec Jean-Baptiste ? Ils ont paré au plus pressé mais Jean-Baptiste, c'est plus compliqué. Il pourrait dire qu'Ismaël ne veut plus qu'elle voit son ex. Qu'il est jaloux. Que c'est lui ou lui. C'est crédible, pourquoi pas ? Maman, laisserait faire ça ? Oui ? Non ? Oui. Non. Putain, il ne sait pas. Et les cadeaux ? Il veut les cadeaux. Cette fois, les cadeaux ont été noyés sous un torrent de larmes mais pas un torrent d'eau. Il les a sauvés, il les a sortis du garage et il les a remis au pied du sapin. Ce n'est pas une bonne idée. Il va défaire le sapin. Il va tout ranger. Ne pas faire comme si de rien était, ne pas faire Noël, mais faire des cadeaux. Voilà. Il va faire la journée des cadeaux. Il faut qu'il dise à Jules d'arrêter de regarder ces séries à longueurs de journées, ce n'est pas bon pour lui, c'est violent. Moins que les jeux ? Pareil ? Pareil. Il doit moins regarder de série. Est-ce qu'il doit s'inquiéter plus pour Jules ? Les séries. La violence. Le piratage de la plateforme. Le shit. Il a surpris Jules en train de fumer. Il n'a jamais voulu le dire mais il a dû trouver la cachette de Suzanne, il devait lui en rester. Elle ne fumait plus pourtant. Elle avait recommencé ? C'est ça qui l'a tué ? Elle est où cette cachette ? Il en reste ? Est-ce qu'il doit s'inquiéter ? Non, c'est Jules. Et puis, il n'a tellement pas été discret qu'on aurait dit qu'il avait envie de se faire prendre. Donc bon. Quand même, surveiller Jules. Et Arthur. Pas pour les mêmes raisons. En même temps, ça va, les garçons assurent. Ils l'aident dans l'intendance, ils ont de bonnes notes à l'école. Enfin, surtout Arthur. Apparemment, rien n'a changé. « *Non, non rien n'a changé.* » Putain non, pas

les Poppys. Pas encore. Il n'en peut plus de ces paroles, de cette chanson. Quand même, pour l'école ça va. Ça va ? Svetlana, leur maitresse, a laissé un mot sur le carnet de correspondance d'Arthur. Elle veut voir Suzanne. Pourquoi ? Arthur n'a que des 19 et des 20. Ils ont répondu que Suzanne était malade. Est-ce que c'est urgent ? Jules a écrit le mot en imitant l'écriture et la signature de Maman. Très bien d'ailleurs. Achille s'est demandé s'il l'avait déjà fait avant. Mais il n'a rien dit. Est-ce qu'il doit s'inquiéter de cette histoire ? Les vacances vont passer. Elle aura peut-être oublié ? Svetlana. C'est de quelle origine ? Elle est sympa en tout cas. Il la croise parfois au Carrefour. Il devrait peut-être lui parler la prochaine fois ? Lui demander ce qu'elle voulait ? Oui, il va faire ça. Il faut qu'il fasse attention à ça. Pour les sous aussi, il doit faire attention. L'héritage de mamie n'est pas éternel, mais, ça va. Il fait attention. Il achète plus de pâtes que d'habitude et moins de légumes. Ce n'est pas bon, pour les petits. Ils ont besoin de vitamines. Oui, mais il doit faire attention. Se serrer la ceinture. Il ne peut pas leur faire plaisir comme il voudrait ? Jules rapporte des extras parfois, des bonbons, des gâteaux et pas que, des cadeaux. Enfin, il ne le présente pas comme des cadeaux. Il dit que ce sont des choses indispensables. De quoi dessiner pour Arthur. Des jolis vêtements pour Mathilde. Lui aussi s'est lâché sur les cadeaux pour ce Noël. Oui, mais c'était important. Quand on voit le résultat. Oui, mais il veut aller à Disney. Et puis lui, il a la carte bleue de Maman. Alors que Jules non. Il ne peut pas acheter tout ça. Jules a dit que c'était Rafi, et les drôles de Dames au Carrefour, qui lui donnait tout ça. Que lui, rien ne lui résiste. Mais quand même. Bien sûr, Achille ne peut pas vérifier. Il ne va pas aller demander ni à Rafi encore moins aux drôles de dames. Il pourrait voir si les articles sont en magasin ? Non, pas besoin. Achille soupçonne que Jules vole dans les magasins mais, il ne sait pas, il n'est pas sûr. Et il n'a pas le courage de s'en occuper. Pas maintenant. Si. Il faut qu'il lui en parle. Si la police s'en mêle, ils ne vont pas rigoler. Ne pas oublier. Dire à Jules de ne pas voler. C'est une priorité. Est-ce qu'il a bien fait ? Il peut encore tout arrêter. Il regarde Mathilde, qui dort comme un bébé, les bras en croix, abandonnée. Elle a le visage si doux, si reposé, un léger sourire aux lèvres. Mathilde est une âme pure, même dans le désastre de sa vie dévastée, elle sourit aux anges. Ah le sourire de Mathilde. Elle a toujours été comme ça. Elle a toujours souri aux anges. Quand elle était bébé, nourrisson, elle

riait même dans son sommeil. Et elle ne pleurait jamais. Amoureuse de la vie. Même bébé. Même maintenant. Mathilde est de nature joyeuse. Elle est née à 7 mois pourtant, comme si elle voulait se presser pour naître la même date que sa mère et que sa mère choisisse le 18 juin. A quoi ça tient. Le destin ? Si on enterre Maman maintenant, Mathilde ira avec Toni et ça, ce n'est pas possible. Vraiment pas. Il doit absolument expliquer ça à Arthur. C'est impossible de laisser Mathilde à Toni, ils en mourraient. Lui, en tout cas, en mourrait. Et ne parlons pas d'elle. Mathilde. Il la tuerait. Peut-être pas en vrai, mais en faux, c'est sûr. Comme Suzanne. Maman. Elle était déjà morte en fait ? Il faut absolument qu'ils aillent à Disney. Mathilde doit faire un tour sur la rivière enchantée. Jules a promis et Mathilde doit savoir qu'elle peut compter sur eux. Qu'ils sont capables de tenir leurs promesses. Il devra peut-être se faire faire une carte d'identité ? Pour passer sans risque à l'entrée. C'est sûrement ce que Jules dirait. Mathilde se retourne, elle entrouvre les yeux. Elle voit son regard, plein d'amour, posé sur elle et elle se rendort, comme quand elle était bébé, oui, exactement comme quand elle était tout bébé. Elle avait quelques mois à peine, elle faisait ça, elle s'accrochait à son regard et elle s'endormait. Comme si elle savait qu'elle pouvait s'abandonner, qu'il était là pour elle, quoiqu'il arrive, et ça lui suffisait. Et elle vient de le refaire. Est-ce que ça lui suffit ? Mathilde est traversée par un sanglot. Évidemment, ça ne lui suffit pas, évidemment, elle a besoin d'une maman. Pour ça, il ne peut rien. Vraiment rien. C'était peut-être son vœu caché de ce soir ? Trouver une maman ? Elle lui a dit en pleurant que son vœu caché avait déclenché la catastrophe avec Arthur. Il lui a dit non. Non bien-sûr. Il n'a pas osé lui demander quel était ce vœu caché. Il était caché bien-sûr mais pas que. Il n'a pas osé. Achille regarde Arthur à nouveau. Il a les dents qui crissent. Il doit faire attention à ça aussi. Le médecin. Et le dentiste. Il n'aimerait pas être dans sa tête tout le temps. Que c'est fatigant, de penser comme ça. Tout le temps. Épuisant. Soudain, Achille s'agite. L'important, c'est d'aller à Disney. C'est sa priorité. Numéro une. Voilà, il va prendre les choses en main, il va tout défaire, le sapin, la décoration, tout ce qui est faux. Il va garder les cadeaux. Et ils vont aller à Disney. Ça, c'est vrai.

Il est 9 heures le 26 décembre, la maison, est propre, bien rangée, comme les jolis jours, ni plus, ni moins. Il y a simplement 4 tas de cadeaux sur la table basse du salon. Un pour chacun. Achille a même rangé le cendrier. Il fait beau, un rayon de soleil passe à travers les rideaux. Le pavillon embaume le pain perdu, pour qu'Arthur, au moins dans son corps ne soit pas perdu. La table est mise pour un super petit déjeuner. Mathilde arrive en haut des escaliers, elle sourit et descend en courant.

- *Alors, on fait les cadeaux ?*
- *Oui, c'est une journée cadeaux.*
- *Comme ça ?*
- *Oui, comme ça.*

Arthur arrive à son tour, il regarde un instant la pièce depuis le haut des escaliers, il soupire de soulagement. Il descend.

- *Pardon pour hier.*
- *Tu rigoles j'espère. Viens là.*

Achille prend Arthur dans ses bras.

- *Poids plume. Je t'ai fait du pain perdu.*
- *Merci.*

Jules apparaît. Il descend, mi-figue mi-raisin, encore fragile.

- *Ouais, alors personne ne me réveille, c'est quoi l'histoire, vous commencez sans moi ?*
- *Certainement pas.*
- *Pardon pour hier Arthur.*

Ça sidère tellement tout le monde que Jules appelle Arthur, Arthur, qu'ils restent immobiles un instant. Et puis, Mathilde sourit et va embrasser son frère.

- *Quoi ?*
- *Merci, c'est gentil mais ce n'est pas ta faute.*

C'est Arthur, sûr de lui. Évidemment que ce n'est pas la faute de Jules.

- *Ouais, quand même un peu.*
- *Non.*
- *Bon, d'accord. Et c'est quoi ça ?*

Il montre l'ensemble de la pièce chargée d'une énergie tellement différente de la veille. Et même, de toujours. Mathilde, aux anges, prête à ouvrir les cadeaux tout de suite, lui répond.

- *Ça, c'est un journée cadeaux comme ça décidée par Achille.*
- *Oui, mais pain perdu d'abord.*

Achille est parfait dans son rôle de grand frère. Jules, Mathilde et Arthur protestent en chœur.

- *Oh non.*
- *Si, allez-vous lavez les mains et à table.*
- *Pendant. Un cadeau chacun au fur et à mesure pendant le petit déjeuner. On peut faire ça.*

C'est Jules qui tente le coup et qui le tente bien.

- *D'accord.*

Les petits filent se laver les mains. Ils sont encore en pyjama et ce 26 décembre à des allures de 25 décembre, en fait. Comme s'ils fêtaient Noël le lendemain, sauf qu'il n'y a pas de décorations et pas de sapin. Et, qu'aucun d'entre eux ne l'a mentionné, mais qu'ils en sont tous extrêmement soulagés. Achille a bien fait, oui, très bien fait de se lever à 3 heures du matin et de suivre son instinct. Achille va dans la cuisine chercher le pain perdu, il rapporte en plus des tartines grillées et des riz au lait. Il pense subrepticement aux marrons Suiss' et aux liégeois mais, personne n'en mangeait, à part Suzanne, et il n'en a plus jamais racheté. Il a gardé les riz lait parce que Mathilde les adore. Il n'est jamais passé au Franprix. Il s'est bien dit que Suzanne n'aurait pas aimé ne pas dire au revoir, laisser sans nouvelle, mais bon, il gère les priorités. Et là, sa priorité c'est le petit déjeuner. Et Disney. Il pose le tout sur la table. Ça sent tellement bon un bon petit déjeuner. Les enfants sont déjà assis. Ils l'attendent, les yeux pétillants, la bouche entrouverte. Ils salivent à l'avance de plaisir, de ce qu'ils vont manger et des cadeaux. Et puis, d'un peu de joie retrouvée.

« Mes enfants. »

Ils ont mangé le pain perdu, les tartines grillées. Ils ont refait des toasts. Ils ont mangé les riz au lait. Achille a fait des œufs au plats pour Jules. Ils se sont offerts leurs cadeaux. Mathilde était tellement fière d'offrir celui qu'ils avaient choisi pour Achille, le plus gros, à part les carambars et les jeux à gratter, parce que, plus il y a de cadeaux, même des tout petits, et mieux c'est. Et oui, c'était une BD. Des BD. Une série de BD. V comme Vendetta. L'histoire d'un anarchiste, obsédé par culture désormais interdite, qui s'attaque tous les symboles de la dictature en place. Cet anarchiste se fait appeler V et porte un masque. C'est pile pour lui. C'est parfait. Exactement ce dont il aurait rêvé. Achille a été ému aux larmes. Et puis Disney. Une enveloppe, la même, pour eux quatre, avec dedans un billet. C'est tout. Pas de mot. Pas d'explication. Pas de souhait. Juste Disney. Achille avait le cœur qui battait la chamade quand ils ont ouvert l'enveloppe, tous en même temps. Pourvu, pourvu que ça leur plaise. Leurs cris

de joie ont récompensé tous ses efforts. Ils étaient fous de joie. Mathilde a sauté dans ses bras, Jules et Arthur aussi. Disney, c'est le pays rêvé. Le cadeau rêvé. Jules a mis de la musique. Et ils ont dansé. Finalement, Noël sans sapin, c'était très gai.

Le soir, tout est calme, Mathilde est devant la télévision BFM TV, elle suce son pouce et sa manche. Arthur dessine à la table, Jules regarde un épisode de Docteur House sur l'ordinateur. Achille est assis dans le canapé. Il lit V comme Vendetta. Le premier tome. C'est bien. Mieux que bien. Puissant. Fort. Il s'identifie à cet homme masqué qui veut renverser le pouvoir en place parce qu'il est mauvais. Capable de retourner une situation, de lutter contre le monde entier pour que justice soit faite. Il se dit qu'aujourd'hui, il n'a pas trop mal réussi, oui, vraiment. A ramener un peu de paix. Ce n'est que justice. Il referme le livre, il sourit. Mais, il n'a pas fini son programme de la nuit. Il regarde les enfants. Merde, Mathilde regarde encore la télévision, ce n'est pas bon, il faut qu'il lui fasse arrêter ça, comme Jules les séries sur son ordinateur, mais bon, ce n'est pas dans les priorités. Il met ça dans sa liste intérieure, il verra plus tard. Quand même.

- *Mathilde tu devrais faire autre chose, lit ton livre.*

Mathilde lui sourit d'un air désarmant et reprend les petites filles modèles, un des vieux livres de sa mère et de sa grand-mère avant elle, qu'elle a récupéré, et qu'elle avait posé à côté d'elle dès qu'Achille s'était plongé dans sa lecture à lui. Mathilde n'a pas très envie de lire, ni de regarder la télévision en fait. Non, ce qu'elle voudrait Mathilde, c'est chanter. Mais pour l'instant, elle n'a pas osé le dire. Et puis, elle préférerait être à côté de Maman. Achille regarde Arthur. Le laisser encore un peu tranquille. Qu'il ait encore un peu un moment de paix. Jules alors. D'une pierre deux coups, il lui parle et il arrête de regarder sa série.

- *Jules, tu viens m'aider ?*

- *A quoi ? Je regarde NCIS c'est ringard comme série mais c'est drôle. La médecin légiste complètement punk, elle me fait marrer.*
- *Jules.*
- *Ça va, ça va, j'arrive.*

Jules rejoint Achille dans la cuisine. Achille décide de ne pas y aller par quatre chemins, ça ne sert à rien.

- *Jules, je ne veux pas savoir comment vous avez réussi à m'acheter les 6 tomes de V pour Vendetta et merci. Je ne veux pas savoir non plus comment tu ramènes à la maison, les bonbons, les gâteaux, les nouveaux crayons pour Arthur, l'encre de chine, le papier canson, qu'il adore, ni les bijoux pour Mathilde, et je ne parle pas des robes. Je ne veux pas le savoir, mais je pense que ton argent de poche n'y suffit pas. Et je ne crois pas non plus que Rafi ou les drôles de Dames te donnent tout ça. Donc, je voudrais juste te dire que, si jamais tu prends ces choses sans payer, si toi tu te fais prendre, ça risque d'être très, très, ennuyeux. Vraiment, pour nous tous. Tu es mineur, moi aussi. Et, si tu te retrouves dans un poste de police, je préfère ne pas y penser et je te laisse imaginer les conséquences. Tu comprends ?*

Jules qui a voulu interrompre son frère plusieurs fois pour dire, c'est pas moi, c'est Rafi, comment tu peux dire ça, soudain, comprend, oui, absolument. Les conséquences.

- *Tu comprends ?*
- *C'est pas moi.*
- *Ça m'est égal, mais tu comprends ?*
- *Oui. Je suis désolé.*

Oui, Jules est désolé, car il ne sait plus maintenant, comment il va faire, s'il ne fait pas des cadeaux. A quoi il sert ? Par quoi il va remplacer ? C'est pour ça qu'il est désolé. Mais, Achille n'est pas Arthur, il ne le sait pas. Il sait juste que son frère est désolé et qu'il ne va pas en rajouter.

- *Ça va. Pas de souci. Tu m'envoies Arthur.*

Jules le regarde, l'air interloqué et en même temps soulagé.

- *Tu as des choses à dire à tout le monde ?*
- *A Arthur.*
- *OK.*

Jules sort de la cuisine. Achille se pose. Arthur, c'est plus compliqué. Comment va-t-il lui dire ce qu'il a à lui dire ? Il réfléchit. Il a réfléchi toute la nuit mais, il n'est pas sûr de son fait. C'est compter sans Arthur. Il entre dans la cuisine.

- *Je regrette, je ne veux pas qu'on enterre maman. Évidemment. Je veux qu'on reste ensemble et le congélateur c'est la seule solution. J'ai bien réfléchi, il n'y en a pas d'autre.*

Il passe sous silence les diverses hypothèses qu'il a faites y compris la brûler dans les glaçons. Il se tait. Achille attend mais il se tait. Bon, voilà, ça, c'est fait. Arthur est définitivement un drôle de zèbre.

- *C'est à cause du fait qu'il vole que tu as parlé à Jules ?*

OK. C'est enfant est-il omniscient ?

- *Oui.*
- *Il faut lui trouver un truc pour qu'il se sente utile, par exemple, tu pourrais lui dire de nous faire des compilations de musique.*
- *D'accord.*

Qu'est-ce qui lui a fait un petit frère pareil ? Voila. Il n'y a rien de plus à dire. Tout est réglé. En tout cas dans ses priorités.

Achille et Arthur sont retournés dans le salon. Achille a dit à Jules que ce serait sympa qu'il leur fasse des compilations de musique et Jules s'est épanoui d'un coup. Arthur est retourné dessiner. Achille s'est installé à coté de Mathilde qui lisait. Il a ouvert le tome deux de V comme Vendetta. La vie est belle parfois.

En rangeant toute la maison, le sapin, et tout ça, Achille s'est dit que ce serait bien qu'il range la chambre de sa mère aussi, qu'il fasse de l'ordre dans ses affaires, que ce n'était pas comme l'enterrer mais que ça ferait du net. Il a tout rangé. Et, en rangeant, il a trouvé, entassées dans une boîte, des enveloppes. Avec dedans une carte d'anniversaire et un chèque de 50 euros. Signé son grand-père. Un cadeau d'anniversaire, pour chacun d'entre eux, depuis six ans. Mathilde au 7 novembre. Et Suzanne aussi. Elle n'avait rien jeté. Les enveloppes étaient là, classées, par noms et par dates. Un chèque ce n'est pas un cadeau. Mais pourquoi n'a-t-elle pas tout jeté ? L'autre. Un vrai danger. Alors, Achille, qui a besoin d'argent, qui sait que l'héritage de sa grand-mère n'est pas éternel et que, sans le salaire de sa mère, à un moment, ça va être compliqué, a lui, tout jeté. Tout. Et il s'est senti soulagé.

La semaine entre Noël et le nouvel an a été douce. Les enfants étaient en vacances. Ils ont vaqué à leurs occupations. Ils ont ri. Ils se sont serrés. Ils ont même dansé. C'était bien. C'était chaud. C'était presque comme avant. Presque mieux. Pas besoin de faire attention à Maman.

Aucun n'ose se dire ça, mais c'est vrai. Jules a fait des compilations. Mathilde s'est décidée. Elle a commencé à chanter. La chanson de Marie Myriam. *L'oiseau et l'enfant*. Sa mère la passait parfois et la chantait aussi. « *Comme un enfant aux yeux de lumière. Qui voit passer au loin les oiseaux. Comme l'oiseau bleu survolant la Terre. Vois comme le monde, le monde est beau...* » Elle s'est décidée comme ça. Elle veut chanter. Elle veut faire une surprise à ses frères. En cachette, dans sa chambre, elle s'exerce avec le téléphone d'Achille et les écouteurs sur les oreilles. A ses frères qui régulièrement lui disent de descendre, elle leur manque, elle répond qu'elle fait des recherches. Pour l'école. Alors, ils ne demandent rien. Arthur a dessiné. Il n'est pas sorti voir les trains. Il s'est empêché. Ça n'a pas été facile. Les trains, c'est devenu une habitude, voir une nécessité. Mais, cette semaine, il n'a pas voulu y aller. Il est resté et il a dessiné. Il a dessiné un magnifique portrait de Mathilde. Et puis eux quatre, dans le salon, salle à manger, en train de vivre tout simplement. Et le dessin est saisissant de réalisme. Quelqu'un ferait un film sur eux, ce dessin pourrait être une porte d'entrée. Sur eux. Sur une vie paisible. Une vie d'amour et de complicité. Il faut être très averti pour voir l'ombre sur la tapisserie, le visage de Suzanne, son fantôme, ou celui de sa mère, ou de sa mère avant elle, qui plane comme une menace. Un nuage. Sur Mathilde. Arthur voit des choses que personne ne voit. C'est comme ça. Achille a lu les 5 premiers tomes de V comme vendetta. Il se dit soudain, qu'il sera justicier plus tard, parce que la vie est injuste. Il avancera masqué. Tout le monde a fait ses devoirs. Ils ont mangé équilibré. Ils ont arrêté le son de la télé. Tout va bien. Ils ont créé un îlot de sécurité. Entre eux. Un instant oubliée la violence du monde et celle de leur vie. Ils ne se sont même pas inquiétés d'Ismaël, et encore moins de Jean-Baptiste. Ils auraient dû.

Le 31 décembre 2016. Il est 20H. Pour le réveillon, les enfants n'ont rien prévu de spécial, ils ont bien compris la leçon de Noël. La télévision est allumée. BFM TV. Les informations sont toujours les mêmes, la sécurité accrue pour le soir du nouvel an partout en France et diverses variations sur le thème de « en finir avec une année de merde. » « En finir avec cette année de merde. ». Évidemment, le souvenir des attentats est dans tous les esprits et l'expression tourne en boucle dans la bouche des passants qui, pour autant, se pressent pour « faire la

fête comme d'habitude. » Mathilde arrive dans le salon et éteint la télévision. Ah si, elle, elle a prévu quelque chose. Achille sort la tête du tome 6 de V comme Vendetta, Arthur de ses dessins, Jules de sa série. Et, ils en ont le souffle coupé. Mathilde a mis des habits de lumière, une jolie robe rose fuchsia, des boots et un gilet blanc, elle s'est coiffée et elle a mis un peu de rose sur ses lèvres et sur ses joues. Elle est adorable. Adorablement belle. Et douce. Et tendre. Et sensible. Elle est belle comme un cœur. Et le cœur des garçons sursaute, s'empie de joie et d'amour. Là, tout de suite, tout a un sens. Oui, tout a un sens et le sens, c'est elle, c'est Mathilde, et l'amour qu'ils ont pour elle. Entre eux, mais pour elle, et l'amour qu'elle a, elle, pour eux. C'est pour eux, autant que pour elle, qu'elle s'est entraînée toute la semaine à chanter. « *Comme un enfant...* » Elle rosit encore sous son rose à joue et sous le regard de ses frères. Elle rit un peu, timide, et en même temps frondeuse, tout Mathilde. Et puis, elle sourit, elle sourit de toute son âme, de tout son visage. Elle sourit. Ah le sourire de Mathilde.

- *Je vous ai préparé une chanson. Arthur, Jules, vous voulez bien vous mettre avec Achille sur le canapé.*

Sans demander leur reste, sans même se poser la moindre question, Arthur et Jules rejoignent Achille sur le canapé. Mathilde se met devant eux. Elle sourit. Les garçons retiennent leur souffle, ils attendent.

- *Bon, ben. Je vais chanter l'oiseau et l'enfant de Marie Myriam. D'accord ?*

Les garçons opinent du chef. Ils ne disent rien, ils ne sourient même pas, de peur de briser la magie de ce qui est en train de se passer. Mathilde, leur petite sœur, leur a préparé une chanson. Mathilde commence. « *Comme un enfant aux yeux de lumière. Qui voit passer au loin les oiseaux.* » La voix de Mathilde s'élève, a capella, cristalline et profonde. Douce, caressante, et en même temps puissante. Immédiatement, les garçons sont bouche bée. Leurs poils se hérissent sur leur bras. L'émotion. « *Comme l'oiseau bleu survolant la terre. Vois*

comme le monde, le monde est beau. Beau le bateau, dansant sur les vagues. Ivre de vie, d'amour et de vent. Belle la chanson naissante des vagues. Abandonnée au sable blanc. Blanc l'innocent, le sang du poète. Qui en chantant, invente l'amour. Pour que la vie s'habille de fête. Et que la nuit se change en jour. Jour d'une vie où l'aube se lève. Pour réveiller la ville aux yeux lourds. Où les matins effeuillent les rêves. Pour nous donner un monde d'amour. » Mathilde s'envole dans le rythme, l'air, la mélodie et les paroles. Elle se perd dans la chanson pour mieux se trouver. Les garçons sont traversés par des frissons. Ils ont les larmes aux yeux, touchés en plein cœur de la beauté qu'ils reçoivent. Et leur cœur déborde d'amour. « *L'amour c'est toi, l'amour c'est moi. L'oiseau c'est toi, l'enfant c'est moi.* » Tout en Mathilde respire ce qu'elle chante. Oui, l'amour, l'enfant, l'oiseau. Elle. Ses frères. Achille. Jules. Arthur. Et puis Maman. Suzanne. « *Moi je ne suis qu'une fille de l'ombre. Qui voit briller l'étoile du soir. Toi mon étoile qui tisse ma ronde. Viens allumer mon soleil noir. Noire la misère, les hommes et la guerre. Qui croient tenir les rênes du temps. Pays d'amour n'a pas de frontière. Pour ceux qui ont un cœur d'enfant.* » Mathilde voulait chanter, elle voulait chanter cette chanson. Elle a toujours voulu chanter cette chanson. Parce que Suzanne l'écoutait. Parce qu'elle l'aimait. Et les paroles résonnent, soudain, si fort, comme un pendant solaire au fameux rien n'a changé. Elle ne le savait pas, quand elle a choisi cette chanson. Elle ne le sait pas maintenant, pendant qu'elle la chante. Eux non plus. Mais, ils le sentent. Ils le ressentent, au plus profond d'eux-mêmes. L'écho lumineux à leurs peurs. L'espoir à nouveau. La solution à l'espoir. A leur porte. L'amour. Mathilde ne chante pas, elle est la chanson. Et les garçons se laisse traverser. « *Comme un enfant aux yeux de lumière. Qui voit passer au loin les oiseaux. Comme l'oiseau bleu survolant la terre. Nous trouverons ce monde d'amour. L'amour c'est toi, l'amour c'est moi. L'oiseau c'est toi, l'enfant c'est moi. L'oiseau c'est toi, l'enfant c'est moi. L'oiseau c'est toi, l'enfant c'est moi.* » Voilà, la chanson est finie. Mathilde s'arrête. Elle sourit. Ses frères la regardent, étourdis de bonheur ou de ce qui s'en rapproche le plus, d'amour. Tellement qu'ils ne réagissent pas tout de suite. Qu'il y a une seconde de battement. Un battement de cœur à l'unisson de cet amour. Absolu. Débordant. « *Il faudra beaucoup, beaucoup d'amour.* » Il y en

a beaucoup, beaucoup, en cet instant-là. Mathilde rit, se cache le visage avec les mains. Soudain, à nouveau, un peu timide.

- *C'était pas bien ?*

C'était pas bien ? Soudain, le déferlement. Mais si, c'était bien. C'était mieux que bien. C'était génial. Les garçons applaudissent à tout rompre. Arthur se met à pleurer. Mathilde se précipite, l'embrasse, le cajole. Arthur sourit dans ses larmes, ce sont des larmes de joie. Achille et Jules réclament. Ils veulent leur part de câlins. Ils veulent toucher la star. Les enfants sont sur le canapé, bras, jambes et cœurs mêlés. Mathilde au cœur. Comment tu as fait ça ? C'était ma surprise. Tu dois être chanteuse. Je vais te faire une compilation à chanter. Tu vas faire the Voice Kid. Non. Mais si. Oui, tu crois ? Sûr. Tu vas gagner. Ma puce. Je voudrais bien dessiner ta chanson, c'est trop beau. On ne peut pas dessiner une chanson, c'est dommage. Je peux essayer quand même. Et, ils l'embrassent. Et, ils rient. Et encore. « *Comme un enfant aux yeux de lumière. Comme l'oiseau bleu, survolant la terre, vois comme le monde, le monde est beau.* » Et Arthur pleure encore. Ça lui fait trop d'émotion. Et Mathilde rit. Et rit encore. Son rire en cascade, comme celui de Suzanne, aussi beau que la chanson. Et ses frères, en admiration, en amour. Et elle qui le leur rend bien. C'est ça le sens, oui, le sens de tout ça. L'amour entre eux. Pour eux, il ne s'agit pas d'en finir avec une année de merde, et de faire la fête comme d'habitude, mais bien de survivre dans ce monde chaotique qui est le leur. Et ce soir, ils ont pu vivre, au-delà de survivre. Parce qu'ils s'aiment. Ils s'endorment tous ensemble, tête bêche, sur le canapé, après avoir écouté et écouté encore la chanson de l'oiseaux et l'enfant, la chanson de Mathilde, et s'être bercés de cette amour. « *L'amour c'est toi. L'amour c'est moi.* » Ils ont eu trouvé leur monde d'amour. Et c'est eux.

« *Mes enfants.* »

Le 1^{er} janvier 2016, les enfants se sont réveillés tard, même Achille a bien dormi. Ils ont reparlé de la chanson, Mathilde à rit, et puis, douche et déjeuner. Ils ont trainé, rien à faire de spécial, si ce n'est être tranquille, sur la lancée de tout cet amour engrangé. Achille vient de finir V comme Vendetta et il prépare un poulet rôti avec des pommes de terre en même temps qu'il se demande comment il va pouvoir payer des cours de chant à Mathilde, parce que Arthur a dit que si lui ce n'était pas la peine pour le dessin, merci quand même pour le cadeau, Mathilde, elle en aurait besoin. Ça vaut tellement la peine. Elle est douée. Achille sourit d'aise. Comme si elle l'entendait, Mathilde le rejoint dans la cuisine et s'installe sur une chaise pour le regarder. Jules et Arthur les rejoignent. Jules se met à grignoter du pain. Arthur lui, prend les assiettes pour mettre la table. Depuis la mort de Suzanne, ils mangent à table. C'est drôle, mais c'est comme ça. Il sort. Tout est doux, paisible. Et soudain, la sonnette. Du pavillon. De mère en fille. Attention. Danger. Un fracas. Bruit de vaisselle brisée. Achille se précipite dans la salle à manger. Arthur, de peur, a laissé tomber les assiettes qui se sont cassées. Merde.

- *Ça va ?*

Arthur a le souffle coupé. Encore. Il rentre dans sa tête. Soudain, plus de pensées. Qu'est-ce qui se passe ? Il respire, vite, fort. Mathilde arrive, elle prend son visage dans ses mains. Pourvu que ça marche cette fois.

- *Arthur.*

Mathilde, comme une supplique. Arthur. Maman. Mathilde. Arthur se ressaisit. Il respire. Maman. Il se calme.

- *Ça va.*

Nouveau coup de sonnette. Non, ça ne va pas. Hurllement à l'intérieur d'Arthur. Merde. Merde. C'est qui ? Dans leur tête. Jules, qui les a rejoints, leur fait signe de se taire. Nouveau coup de sonnette. Leur cœur sursaute un troisième fois. S'arrête de battre. Chaque fois, ils ont l'impression qu'ils vont mourir. Mathilde laisse échapper un cri. Tambourinement à la porte.

- *Suzanne, ouvre. Ouvre. Je sais que tu es là.*

Cette voix. Merde. C'est Ismaël. Ils l'avaient oublié.

Ismaël a tourné en rond pendant une semaine dans son appartement cagibi. Une semaine à se demander pourquoi Suzanne n'avait pas répondu. Une semaine à se dire que quelque chose ne tournait pas rond alors que lui tournait en rond. Une semaine à hésiter. La salope, elle s'est trouvé un autre mec. Suzanne, pourquoi tu m'as fait ça ? Suzanne n'aurait jamais fait ça. Je vais le buter. Je vais la buter. Je suis sûr que ce n'est pas vrai. Quelque chose ne va pas. Elle me l'aurait dit. Une semaine de tergiversation. Une semaine à se dire qu'elle lui manquait trop. Qu'il avait déconné. Qu'il l'aimait. Qu'il était encore temps de se rattraper. Qu'il avait le droit. Il aime une française et alors ? L'islam c'est dans le cœur. Une semaine à se dire qu'il avait envie de la voir. Que ça suffisait. Qu'il voulait voir les enfants aussi. Qu'il voulait que tout redevienne comme avant. Une semaine à se dire qu'il pouvait bien mettre sa fierté de côté. Une fois n'est pas coutume, il peut bien y aller, il a envie, il n'y a pas de mal. Une semaine à se demander si ce n'était pas trop risqué et à décider que non. De toute façon, il n'en peut plus d'ici. De ce cagibi. Une semaine de tergiversation pour finir par se décider. A y aller. Le premier janvier. Pour bien commencer l'année. En finir avec cette année de merde et bien commencer celle d'après. Voila. Même si, selon le calendrier musulman, ce n'est pas le premier jour de l'année, pour tous les français ça l'est. Et il est français. Et il est musulman. Putain, ça, c'est compliqué. Quand même. Suzanne. Bonne année. Il va lui souhaiter une bonne année. S'il la trouve avec un mec, il les tue. Mais, au fond, il n'y croit pas. Non. Il croit qu'elle va lui ouvrir

les bras. Il n'aura même pas à s'excuser. Achille lui a menti. Oui, il croit qu'Achille lui a menti. Il croit qu'il y a quelque chose de bizarre avec ce téléphone. Est-ce qu'il l'aurait volé ? Il l'aurait obligé à changer de téléphone ? En tout cas, il y a quelque chose de pas normal. Il veut en avoir le cœur net. C'est décidé, il y va.

Devant le pavillon, Ismaël hésite un peu. Le souvenir de la dernière fois qu'il est venu, lui revient. Un mauvais souvenir, c'était sale, c'était moche. Il hésite, il s'apprête à faire demi-tour et tous les autres souvenirs, les bons, le rire de Suzanne, sa manière sensuelle et tellement douce et passionnée de lui faire l'amour, sa liberté, sa folie, ses enfants, l'impression, enfin, de faire partie d'une famille et d'être aimé, lui reviennent. L'envahissent. Il sourit. Il sonne. Il entend un grand bruit. Comme de la vaisselle brisée. Il sonne à nouveau. Toujours pas de réponse mais du mouvement, de l'affolement même. Il sonne une troisième fois. Cette fois, le silence. Absolu. Merde. C'est quoi cette histoire ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi elle n'ouvre pas ? Elle sait que c'est moi ? Pourquoi elle ne m'ouvre pas ? Suzanne. Il tambourine à la porte.

- *Suzanne, ouvre. Je sais que tu es là.*

Les poings d'Achille. Sa violence intérieure. Les petits qui ne bougent plus, n'osent plus respirer. Même l'air semble figé. Si je ne bouge pas. Il ne se passera rien. Si je ne bouge pas. Ça va passer. Ne pas bouger. Surtout ne pas bouger.

Merde. Pourquoi elle n'ouvre pas ? Elle ne veut pas m'ouvrir ? A moi. A qui d'autre ? A qui d'autres, elle ne voudrait pas ouvrir ? L'autre. Le danger ? Toni ? Merde. Suzanne. Maintenant, tu m'as entendu. Merde. Tu sais que c'est moi. Elle ne m'ouvre pas à moi. A moi. Putain. Merde. Tu n'as pas le droit. Suzanne. Ouvre.

- *Suzanne, ouvre. Sinon, je défonce la porte. Tu m'entends. Je m'en fous même si tu es avec un mec, tu me le dis en face. C'est tout.*

Ismaël est hors de lui, soudain, sa rage, son impuissance, sa douleur aussi. Toute cette tension accumulée depuis le 13 novembre, prête à sortir, à exploser. Il oublie toute mesure de sécurité. Il s'en fout. De tout. Il veut voir Suzanne. Qu'elle lui ouvre. Salope. Toi que j'aime.

- *Suzanne, je ne plaisante pas, je vais défoncer la porte.*

Et je n'en ai rien à foutre de la police. Je me fous de tout. Ouvre. Putain.

- *Ouvre. Putain.*

A l'intérieur, les enfants, sont tétanisés. Le danger. Là, présent. Évident. Plus qu'ils n'auraient jamais pu l'envisager. La violence devant leur porte. Et pourtant, elle l'a toujours été. Devant leur porte. La violence. Mais, celle-ci est tangible. Jules réagit le premier. Il chuchote.

- *Il faut lui ouvrir, le faire partir. Je vais chercher des cigarettes et un pull, une culotte. On va lui faire croire qu'elle est avec son nouveau mec. Dans la chambre. Qu'est-ce que tu as fait du cendrier ? Achille.*

Les poings d'Achille, sa mâchoire crispée. Si je te vois, je te tue. Lui aussi, la tension accumulée depuis le 13 novembre, prête à exploser. Tellement, qu'il se retrouve sans voix. Jules insiste.

- *Achille.*
- *Non. Il ne faut pas lui ouvrir. Enfin à moitié. Pas en entier. Il faut éviter de le faire rentrer.*

C'est Arthur qui a retrouvé ses esprits. Il voit, le danger, il voit les poings serrés. Il voit, la catastrophe. L'hypersensibilité. Il sait qu'Ismaël ne s'en laissera pas compter. Que pour lui, une mise en scène ne sert à rien. Qu'il ira dans la chambre. Et qu'il va vraiment défoncer la porte si on ne lui ouvre pas.

- *Achille. Putain, ouvre ! Je veux voir ta mère. C'est tout.*

Achille sursaute. Les poings serrés. Je vais te tuer.

- *Achille, ouvre, mais il ne faut pas qu'il rentre, sinon, il faut dire qu'elle n'est pas là. Si on ment, il le saura. Achille. Tu m'entends ?*

Les poings serrés. La mâchoire crispée. Prêt à tout casser.

- *Achille. C'est une histoire entre ta mère et moi. Je sais qu'elle n'a personne.*

Non, connard, maintenant, c'est une affaire entre toi et moi.

- *Achille.*

Les enfants regardent leur grand frère, perdus. Le danger est là aussi. Plus encore. Leur grand frère perdu. Sa violence à lui. Mathilde est sur le point de pleurer.

- *Je ne veux pas aller avec Papa.*

Je ne veux pas aller avec Papa. Comme un oiseau, aux yeux de lumière. Achille se ressaisit. Il a tout entendu dans le chaos de sa violence. Il a tout compris.

- *J'y vais.*

Ses poings serrés. Il entrouvre la porte.

- *Pas la peine d'hurler. Elle n'est pas là.*

Avant qu'Achille ait le temps de refermer la porte, Ismaël glisse son pied dans l'entrebâillement, il veut entrer, parler, vérifier.

- *Laisse-moi entrer.*
- *Je te dis qu'elle n'est pas là.*
- *Laisse-moi lui parler.*
- *Mais putain, je te dis qu'elle n'est pas là.*

Suzanne. Le congélateur. C'est tellement vrai. Je vais te tuer. Ismaël perçoit quelque chose, s'adapte.

- *Achille, je suis désolé, je me suis mal comporté. Pardon si j'ai crié, mais il ne faut pas me laisser comme ça, ça me rend fou. Je veux juste lui parler, m'excuser. Achille s'il te plait.*
- *Tu ne trouves pas que tu lui as fait assez de mal comme ça.*
- *Je suis désolé.*
- *Dégage.*
- *Achille, s'il te plait. C'est pour la nouvelle année. Je veux juste lui souhaiter une bonne année.*

Ismaël a les larmes aux yeux, lui aussi est un enfant finalement. Et sa colère n'a d'égale que son tourment. Intérieur.

- *Laisse tomber. Elle n'est pas là. Elle est chez son mec.*
- *Putain, Achille, ne me prend pas pour un con, elle ne vous aurait jamais laissé tous seuls.*

Ça c'est vrai. Un point pour toi. Suzanne ne les laissait jamais. Elle amenait le mâle, le mal, chez elle, mais elle ne partait pas. Elle ne les laissait pas. En même temps, tu as tout faux, tu vois, parce qu'à cause de toi, elle nous a laisser tomber pour de vrai. Elle est partie. Finie. Congelée. Je vais te tuer.

- *Dégage ou j'appelle la police.*

Ismaël force sur la porte. Ce n'est pas ce petit con qui va l'empêcher de parler à la femme qu'il aime. Quand même.

- *J'en ai rien à foutre, appelle la police si tu veux.*

Et, à ce moment-là, précisément, c'est vrai. Ismaël force sur la porte, de toutes ses forces. Il l'enforce. Achille cède. Ismaël tombe sur lui, à l'intérieur. Il se relève d'un bond et relève Achille avec lui.

- *Putain, mec, tu déconnes. Ça va ?*

Il a juste le temps de voir d'un seul coup d'œil, la vaisselle brisée, qu'il n'y a pas de cendrier, les regards apeurés de Jules, d'Arthur et surtout de Mathilde, qu'il reçoit un coup de poing en plein face. Achille. Ses poings serrés. Sa mâchoire crispée. Sa violence intérieure. Achille dévasté qui a beaucoup trop pris sur lui. Sa colère, sa peine, sa culpabilité. Dévastatrice. Je vais te tuer.

- *Je vais te tuer.*

Achille est grand et il a de la force. Une force décuplée par la haine. Maman. Pourquoi tu nous as fait ça ? Il fond sur Ismaël, un coup de poing. Et puis un autre. Et encore un autre. Les hurlements des enfants. En une fraction de seconde, Ismaël comprend. Et qu'il y a un problème et que, s'il répond, c'est lui, qui va tuer Achille. Et qu'il a merdé. Qu'il l'a bien mérité. Alors, il se met en boule par terre et se protège la tête. La porte ouverte au passant. Achille le roue de coups de poing, de coups de pied. Qu'il soit à terre n'y change rien. Il va payer. Pour tout le monde. Et même pour Suzanne. Je te hais. Mathilde hurle.

- *Achille.*

Mais Achille n'entend rien. Pour le moment, il a basculé dans un autre monde. Celui de la haine. Il n'y a plus de place pour l'amour. Même celui de Mathilde. Arthur le sait, il arrive à trouver les ressources pour empêcher Jules de s'en mêler. Jules qui est prêt à se précipiter. Arrête. Achille arrête. Arthur hurle.

- *Jules non.*

- *Achille arrête, tu vas le tuer.*

Les enfants aiment bien Ismaël, ils l'ont toujours bien aimé. Même Achille en fait. Mais Achille, à ce moment-là déteste tout, et même la vie, et même le monde. Arthur le sait, il sait, comme Ismaël qu'il faut le laisser s'épuiser. Il va fermer la porte. Achille continue de frapper.

Achille frappe Ismaël, le chagrin et la colère déversés. Ismaël se protège, les coups pleuvent. Et les cris. Et les larmes.

- *Je vais te tuer.*

Tellement qu'Ismaël, soudain, a peur, vraiment. Pour lui, pour les enfants. Il se redresse les yeux plein de peur et la peur est pire que la haine. Il se dégage, soudain, tel un fauve, il est debout, les coups, il a appris depuis l'enfance à s'en protéger, il a aussi appris à les donner. En deux secondes, il est debout, face à Achille et il envoie un coup, un seul d'une extrême puissance dans le plexus d'Achille, un coup de poing potentiellement mortel, à couper le souffle, au sens strict. Achille s'effondre, littéralement, il tombe à genoux. Dans la foulée de sa peur, sa colère est remontée, Ismaël va le tuer. Il s'apprête à donner un coup de pied dans le ventre d'Achille. Mathilde, qui a poussé un cri, hurle.

- *Ismaël.*

Ismaël se retourne. Achille perd connaissance. Mathilde hurle à nouveau.

- *Achille.*

Jules et Arthur ne bougent plus. Ismaël panique. Mon Dieu, non. Faites que je ne l'ai pas tué.

Ismaël et les enfants sont autour d'Achille allongé sur le canapé. Il s'est seulement évanoui, sous le coup de poing à couper le souffle d'Ismaël, et sous le coup de l'émotion. Plus de peur que de mal. Tout va bien. Ismaël, en revanche, est dans un sale état. Il a la lèvre fendue, un coup au menton, le premier, et des bleus sur les bras et les mains. Blessures de défense. Achille est toujours en colère.

- *Elle n'est pas là. Casse-toi.*

- *Non.*

- *Casse- toi, je te dis.*

Les deux jeunes hommes, l'un plus jeune que l'autre, s'affronte dans une perdition égale pour l'amour de la même femme, mais l'un, c'est sa mère et l'autre ne sait pas qu'elle est morte. Ismaël qui a eu très peur, de l'avoir tué, prend sur lui.

- *Ça va, Achille, je comprends, j'ai fait du mal à ta mère, je m'en excuse.*

Tu ne sais pas à quel point tu lui as fait du mal, connard, toi et les autres.

- *Elle est où ?*
- *Ça ne te regarde pas.*
- *Je vais l'attendre.*
- *Elle ne veut pas te voir.*

Ismaël jauge la situation. Il a l'habitude. De négocier. De savoir. De sentir. C'est comme ça qu'il a survécu. Il regarde Achille. Bon, de ce côté là rien à faire. S'il continue, Ismaël va s'énerver à nouveau, et cette fois, il n'est pas sûr de se contrôler. Il change de stratégie.

- *Jules, mon pote, merci d'avoir voulu m'aider. Dis-moi ce qui se passe. Je ne suis pas idiot, je vois bien qu'il se passe quelque chose.*
- *Laisse tomber. Je ne suis pas ton pote et tu as mis un coup de poing à mon frère. Alors, déjà, tu devrais être content de pas être mort.*

Putain, c'est quoi cette histoire. Soudain, sa colère retombe, son cœur s'accélère. Il sait, qu'il y a quelque chose. Il voit, la peur dans leurs yeux. Il voit, la colère aussi grande que la sienne, celle des enfants terriblement blessés. Il hésite. Arthur ? Il ne lui a jamais beaucoup parlé même s'il l'aime bien. Mathilde ?

- *Princesse ? Je peux vous aider tu sais.*
- *Non, tu ne peux pas.*

Mathilde lui répond avec une toute petite voix. Mathilde qui est redevenue comme un bébé, qui peut à peine parler, qui suce son pouce et sa manche et qui, soudain, voudrais juste dormir, tout oublier. Je veux ma maman.

- *Laisse-la.*

Achille réagi immédiatement comme un animal, une louve qu'il est, et que sa mère n'était pas. Il se redresse et prend Mathilde dans ses bras.

- *Viens là ma puce.*

Il la prend contre lui, la tête sur son épaule, comme quand elle était encore un nourrisson et qu'elle avait mal au ventre et qu'elle suçait son index à ce moment-là, et sa manche, il n'y avait que ça qui la calmait. Et, c'est ce qu'elle fait, là maintenant, même si elle a 6 ans. Ismaël hésite. Il aime bien ces enfants-là, il ne veut pas leur faire de mal. Il veut même les aider. Il sait, il sent, que quelque chose ne va pas. Il ne sait pas quoi mais tout son instinct le lui dit, son hyper vigilance aussi. Il a eu le temps de voir, le cendrier pas là, la maison en ordre, trop en ordre, la vaisselle cassée, la peur dans leurs yeux et puis, quelque chose dans l'air. Son esprit va vite. La pièce un peu trop rangée. Et... Et l'absence de sapin de Noël bien-sûr. Comment a-t-il pu passer à côté. Suzanne n'aurait jamais passé un Noël sans sapin. Elle lui a raconté, la magie de Noël, la trêve, les Poppys, elle lui a même fait écouter. Il s'était moqué, il avait trouvé ça ringard, mais ça lui avait fait tellement envie. Le sapin. Suzanne n'est pas là. Et il n'y a pas de sapin. Ils auraient enlevé le sapin de Noël juste après Noël ? Non, il se souvient qu'elle lui a dit qu'elle aimait bien le garder longtemps. Jusqu'au premier janvier. Le sapin. La décoration. Qu'est ce qui ne tourne pas rond ? Elle a vraiment un nouveau mec et elle est parti

avec lui ? Il n'y croit pas une seconde. Elle n'aurait jamais laissé ses enfants. Encore moins le premier janvier. Il hésite. Il devrait peut-être partir, les laisser. Il a bien mérité qu'Achille lui file une raclée. Mais qu'est-ce qu'il a fait ? Il hésite, il sent que ces enfants ont besoin d'aide. Il ne saurait pas dire quoi, ni pourquoi, mais il le sait. Il ne peut, évidemment pas, imaginer la réalité.

- *Arthur, je veux vous aider tu le sais. Dis-moi. Je sais que quelque chose ne va pas mais je ne sais pas quoi.*

Arthur est surpris. Il s'adresse à lui ? C'est le moment. Arthur va lui répondre la vérité. D'abord parce qu'il veut que le monde sache que sa maman est morte et ensuite parce qu'il sait que ce que dit Ismaël est vrai. Il veut les aider. Et ils ont besoin d'aide. Et puis, parfois, souvent, toujours, rien ne vaut la vérité. Achille le coupe.

- *Il n'y a rien. Maman n'est pas là c'est tout. Et, où elle est, ça ne te regarde pas. Tu n'es pas venu à son anniversaire, tu n'as pas pris de ses nouvelles après les attentats, elle n'a pas réussi à te joindre et tu appelles pour souhaiter un joyeux Noël comme si de rien n'était ? Sérieux. T'es sérieux ? Et après, tu nous fais un couplet sur le fait que tu veux nous aider. Mais, il fallait y penser plus tôt. Là, tu vois c'est trop tard. Elle n'est pas là. Elle n'est plus là. Pour toi. Plus jamais. C'est comme ça. C'est trop tard. Trop tard.*

L'écho de désespoir dans le trop tard, dans la voix d'Achille. Trop tard ? Mais, il n'est jamais trop tard. Suzanne dit ça, il n'est jamais trop tard pour bien faire, réparer, avancer, s'excuser. Il n'est jamais trop tard.

- *Achille.*
- *C'est trop tard, tu ne peux pas nous aider. Casse-toi.*

C'est trop tard ? Vraiment. En fait non, et ils vont s'en apercevoir bien plus tôt qu'ils ne peuvent même l'imaginer. Les uns. Et les autres. Ismaël s'apprête à répondre, que non, ce n'est pas trop tard, quand la sonnette du pavillon de mère en filles retentit. Ils sursautent. Tous. C'est quoi ça ? C'est qui ? Attention danger. Pour les cinq. Pas pour les mêmes raisons. La peur. Les cœurs. A la chamade.

- *Vous attendez quelqu'un ?*

Ismaël, dans un murmure.

- *Non.*

Achille au diapason.

Soudain dans la tête d'Ismaël le pire des scénarios, il a crié, et si un voisin avait appelé la police ? Il doit se cacher. Est-ce qu'il peut compter sur les enfants ? Il ne sait pas. Merde. Il a dit qu'il s'en foutait, il ne s'en fout pas tant que ça. Merde. Il n'a pas envie de finir ses jours en prison. Merde. Il a déconné. Les enfants, eux aussi, pensent au pire, la police, merde, merde, bon, en même temps, non, Maman n'est pas là, c'est tout. Alors c'est qui ? Nouveau coup de sonnette. Ça cavale à toute vitesse dans leur tête. Qui ? Comment ? Le téléphone de Jules sonne. Papa.

- *Merde, c'est Papa.*

- *Merde.*

Ismaël ne comprend pas de quoi il s'agit ou plus exactement pourquoi merde c'est papa mais, il est soulagé, ce n'est pas la police et il comprend très vite qu'il peut les aider. Oui, voilà,

beaucoup plus tôt qu'il ne le pensait. Nouveau coup de sonnette. Vibreur. Le téléphone de Suzanne sur la table basse du salon. Le téléphone de Suzanne sans Suzanne. Oui, il y a vraiment un problème. Ismaël va vite.

- *Achille, allume la télé. Mets-toi sur le canapé avec Mathilde. Arthur à table, tu dessines. Jules devant ton ordinateur, tu mets un jeu.*
- *Une série.*
- *Une série si tu veux. Vite.*

Ismaël les connaît bien et il prend les choses en main. Les stratégies d'urgence, c'est un peu sa spécialité. Les enfants obtempèrent sans rien dire. Pour le coup, Ismaël et Jean-Baptiste, c'est trop à gérer. Merde. Jean-Baptiste. Ils l'avaient oublié. Aussi.

- *J'arrive.*

Ismaël pousse les débris de vaisselle dans un coin, vers la cuisine, ce sera moins visible. Et crédible, des assiettes, cassées, pas rangées, pas grave.

- *J'arrive.*

Il va ouvrir.

- *Salut.*
- *Salut.*

Ismaël n'ouvre pas. Jean-Baptiste reste une seconde, surpris. Ismaël ouvre mais n'ouvre pas. La porte.

- *Je peux entrer ?*
- *Suzanne n'est pas là.*
- *Pas là ?*
- *Non.*
- *Ah bon, mais... Elle est où ?*
- *Elle est partie faire des courses.*
- *Faire des courses ?*
- *Oui.*
- *Un premier janvier ?*
- *Oui, c'est dingue les français, vous croyez que tout le monde est comme vous. Mais non. Tu vois, nous, on ne fête pas Noël, alors, déjà, on l'a fêté pour les enfants. C'est normal. Mais, on ne fête pas le nouvel an. Parce que, au cas où tu ne le sais pas, notre nouvel an, ce n'est pas le vôtre. Voilà. Elle est partie acheter du tissu avec ma mère et ma sœur.*

Jean-Baptiste est à la fois surpris et désarçonné. Et Ismaël n'ouvre toujours pas la porte.

- *Mais je peux entrer. Je peux voir mon fils quand même non ?*

Ismaël hésite une seconde, ce serait simple de dire que les enfants sont avec Suzanne mais, il pense au téléphone. Jean-Baptiste a appelé. Même inconsciemment, il sait que Jules est là. Il y a moins de risque à le faire entrer et plus de chance de s'en débarrasser à long terme. Le calcul est vite fait. Ismaël va ouvrir mais, avant, il a des choses à dire.

- *Oui. Mais ce serait bien que tu ne viennes plus comme ça, tout le temps à l'improviste. Suzanne est avec moi maintenant. On va se marier. C'est chez moi ici. Tu comprends. Jules peut aller chez toi tout seul un week-end par mois fixé à l'avance. Ou tu viens le chercher et tu attends dehors. Et aussi, je n'aime pas, pas du tout que, quand tu passes,*

tu dragues ma femme. La dernière fois vous vous êtes même embrassés non ? Je ne me trompe pas. Prends pas cet air. Elle me dit tout. Tu comprends que je n'apprécie pas. Pas du tout.

Jean-Baptiste est sidéré. Pour le coup, il en perd toute sa bonhomie. Non, mais qu'est-ce que c'est que ça ? Pour qui il se prend celui-là ? En même temps, il se tait. Il sait, au fond, qu'Ismaël a raison. Il a toujours fait avec Suzanne comme s'il était toujours, un peu, son homme. Il ne l'est pas. Il est temps qu'elle refasse sa vie. Qu'elle la fasse tout court. Elle va se marier ? Quand même, ça lui fait drôle. Et puis, c'est elle qui l'a embrassé. Mais, il l'a provoquée.

- *Je suis désolé. C'est, enfin, il n'y a rien, tu sais bien, entre elle et moi. C'était comme ça. C'était après les attentats.*

C'était après les attentats ? Après les attentats. C'est quoi le rapport. Ismaël, soudain, dur, froid, à l'intérieur. C'est quoi le rapport ?

- *Je ne vois pas le rapport.*
- *C'est que, on avait eu peur, tout le monde a eu peur. On a décompressé.*
- *Ah d'accord, toi pour décompresser, tu embrasses ma femme.*
- *Ce n'est pas ça que j'ai voulu dire. Mais, toi ? Tu étais où ?*

Parce que, quand même, il ne faut pas déconner. Il commence à le chauffer le gamin là, avec ses grands airs. Il croit qu'il va faire la révolution alors que c'est un petit con. Les deux hommes se jaugent, prêts à en découdre. Jean-Baptiste fréquente la salle de sport, il est fort. Ismaël a pour lui la jeunesse et la colère mais Achille l'a fatigué.

A l'intérieur, les enfants qui ont trouvé Ismaël vraiment très fort. Oui, vraiment, ils ont été épatés. Il tient sa promesse de les aider. Comme un regain de confiance. Mais, là, ils entendent que ça risque de dégénérer. Jules s'en mêle. Il s'approche de la porte, dans le dos d'Ismaël.

- *Ppa. Qu'est-ce que tu fous là ?*
- *Sympa comme accueil. Décidément, j'ai de la chance aujourd'hui. Mieux qu'à Noël encore.*

Ismaël pense, j'avais raison, il y a un problème, Suzanne n'était déjà pas là à Noël.

- *Oh ça va. C'est bon, c'est juste que le premier janvier normalement tu es avec Armande. C'est son seul week-end en amoureux.*

Jules se moque, cynique. Jean-Baptiste ne relève pas.

- *Oui, mais je suis passé avant le déjeuner, voilà. J'avais envie de souhaiter une bonne année à tout le monde.*
- *Trop sympa, tu passes en cachette et en coup de vent. Cool Raoul.*

Jule est impitoyable et il a raison mais là, pour Jean-Baptiste, c'est trop.

- *Ça suffit, Jules. Stop. D'accord. Stop. Même si je ne suis pas parfait, tu ne me parles pas comme ça. Tu arrêtes. Stop.*
- *Ok, ok, moi j'dis ça, j'dis rien.*
- *Stop.*
- *Bonne année à toi aussi.*
- *Stop.*
- *Ton père à raison.*

C'est Ismaël qui rebondit. Ils se sauvent l'un l'autre de la colère de l'autre. Les émotions sont mauvaises conseillères en stratégie.

- *Merci. Bon, je peux entrer, je vais embrasser les enfants et Suzanne.*
- *Suzanne n'est pas là.*

Ah oui, c'est vrai. C'est bizarre, Jean-Baptiste n'arrive pas à y croire vraiment. Que Suzanne ne soit pas là. Elle n'aurait pas laissé ses enfants. Un premier janvier ? Mathilde arrive à la porte. Elle ouvre la porte.

- *Jean-Baptiste. Bonne année.*
- *Princesse. Bonne année, à toi aussi.*

Il la prend dans ses bras. Ismaël s'écarte de la porte. Jules aussi. Jean-Baptiste entre. Achille se lève. Arthur aussi. Achille lui sert la main.

- *Bonne année. Pardon, je ne suis pas intervenu mais Ismaël a raison, tu ne peux pas entrer et venir ici comme ça, comme dans un moulin à vent, tu sais, Maman a besoin d'être prévenue et de pouvoir compter sur les gens.*

Et le pire, c'est qu'Achille pense vraiment, mais alors vraiment, ce qu'il dit. Et ça se voit. Jean-Baptiste ne sait pas quoi répondre. Parce qu'il sait qu'Achille a raison. Oui, vraiment.

- *Je suis désolé.*
- *Ça va, ce n'est pas grave, c'est juste que c'est bien si les choses changent.*

« Non, non, rien n'a changé » Et bien si, les choses ont changé, trop tard pour Suzanne, oui, il est trop tard, pour Ismaël aussi. Achille le pense. Mais, c'est toujours le moment, en fait, de dire les choses. Et de les changer. Pour eux. Voilà. Et, en plus, c'est un excellent argument pour que Jean-Baptiste ne revienne pas n'importe quand. Ismaël est très fort. Un vrai allié. Pour le moment. Soudain, Jean-Baptiste voit quelque chose, la même chose qu'a vue Ismaël. Jean-Baptiste aussi, sous ses airs gais, est un hyper vigilant. Comment en aurait-il pu être autrement ?

- *Vous avez déjà enlevé le sapin ?*

Ismaël est rapide, comme quoi, il avait raison avec l'histoire du sapin.

- *Je t'ai dit, on a déjà fait Noël, on a enlevé le sapin le 26. Un peu pour chaque tradition.*

Merde, en plus il a raison. Achille est surpris, Ismaël a deviné. Le sapin. Le 26. Comment il a fait. Oui, il est fort. Vraiment très fort. Et oui, il est d'un grand secours. Ismaël, lui, se surprend lui-même, oui, ce serait bien une vie avec Suzanne avec un peu pour chaque tradition. Il ne sait pas encore que oui, certaines fois c'est vraiment trop tard. Il aurait dû y penser avant. Il ne l'a pas fait. On ne refait pas le passé. On répare un peu, en changeant le présent, qui prépare l'avenir et c'est ce qu'il fait à présent justement. Quand même, Jean-Baptiste est perspicace, quand il n'est pas envahi par sa culpabilité, et là, il se méfie. Il sent confusément, que quelque chose ne va pas.

- *Tu as quoi à la bouche ? Tu t'es battu ?*

Ismaël a une seconde d'hésitation. De quoi parle-t-il ?

- *C'est moi, Ismaël m'apprend la lutte et j'ai frappé un peu fort sans me rendre compte, hein. Pardon.*

Achille joue à lutter pour de faux avec Ismaël et ça passerait pour du vrai. Deux frères en train de jouer à lutter pour de faux. De l'amour en pagaille. Quelle pitié que ce soit pour tromper l'ennemi. Parce que oui, Achille et Ismaël sont en guerre mais, pour le moment, ils ont un ennemi commun, Jean-Baptiste. Quelle pitié. Arthur perçoit tout ça, comme une éponge, les courants de haine et ceux de suspicion. Et partout, la peur, qui ronge, la peur qui tue. Il respire très vite et très fort.

- *Arthur, ça va ?*

Jean-Baptiste, toujours à la recherche d'indices, cherche inconsciemment un problème dont il ne connaît même pas l'existence. L'absence. La mort de Suzanne. Il ne peut pas deviner mais il cherche. Arthur blêmit ou plutôt rougit. C'est de sa faute. Tout va s'écrouler à cause de lui. Maman est morte. Jean-Baptiste, Maman est morte. Aide-nous. Jean-Baptiste. S'il te plait. Maman, ne m'abandonne pas. Maman. Il a les larmes aux yeux. Il ravale tout. Sourit.

- *Ça va.*
- *Tu n'as pas l'air.*
- *Je crois que je fais de l'hyperventilation.*

De l'hyperventilation ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Asthme. Hyperventilation. Arthur a une tendance hypocondriaque, il connaît un peu les maladies. Achille note mentalement à gérer dans sa liste. Pas tout de suite. Ce n'est pas la priorité.

- *Bon.*

Jean-Baptiste ne sait plus quoi dire. Soudain, BFM TV que tout le monde avait oublié. Les nouvelles du monde. « *Les festivités de la nouvelle année se sont passées dans une relative tranquillité. Et, si ce n'est les mesures de sécurité accrues, personne ne pouvait imaginer que l'état d'urgence était toujours d'actualité. Il semble qu'il va durer. 2015, année des attentats de Charlie Hebdo en janvier, de Paris en novembre, laisse des traces malgré tout indélébile dans les esprits et dans la vie des français.* » Ismaël coupe la télévision. Il manque de s'énerver. Ce n'est pas le moment.

- *Bon, vous direz à Suzanne que je suis passé et que je lui souhaite une bonne année.*
- *Oui, et on ne dira pas à Armande que tu es passé.*
- *Jules. Stop.*

Jean-Baptiste a les larmes aux yeux, il perd pied. Merde. Où est ce qu'il a merdé ? Il ne sait pas. Mais, il y a quelque chose qu'il n'a pas fait comme il faut, il le sait. Il jure devant Dieu, de se racheter. Jean-Baptiste est catholique, quand il est trop en difficulté. Il s'adresse à Ismaël, le plus adulte, même si c'est encore un enfant, l'amant de Suzanne, d'homme à homme. Voilà, il accepte, que les choses changent. Il reconnaît, les nouvelles places. Oui, la donne a changé.

- *Tu lui diras aussi que je suis désolé si je ne suis pas passé depuis les attentats. J'avais promis. Et, pour ce dont tu m'as parlé, je suis ok pour être plus organisé pour les week-end, j'aimerais seulement voir ça avec elle. Ok ? C'est avec elle que je dois gérer ça. C'est notre fils.*
- *Elle te dira la même chose que moi.*
- *Quand même, je vois ça avec elle.*
- *D'accord.*

Ismaël sait quand il faut lâcher un peu de lest pour obtenir le reste.

- *D'accord. Viens là.*

A Jules.

- *Je n'aime pas les léchouilles.*
- *Jules. Je suis désolé. Je ne sais pas ce que j'ai fait mais je suis désolé. OK ?*
- *Ouais.*

Mathilde sent la peine de Jean-Baptiste et Jean-Baptiste, elle l'aime, évidemment, et les autres aussi, c'est juste qu'aujourd'hui, il est l'ennemi. Ils doivent rester ensemble. Et il est celui qui peut les séparer. Et puis, c'est vrai qu'il a sa part de responsabilité, lui aussi, dans la mort de Suzanne. Ben oui, personne n'est coupable n'est-ce pas ? Elle s'est tuée toute seule, mais certains, oui, sont un peu responsables, de non-assistance à personne en danger, ils l'ont dit à la télé. C'est ce que pense Achille, et même Jules et Arthur. Mais, Mathilde, elle, ne pense pas tout ça, elle pense qu'il a de la peine. Alors, elle va le voir, sans arrière-pensées, sans stratégie mais, en ayant bien compris les tenants et les aboutissants de la situation.

- *Tu sais, on pourra se voir chez toi aussi des fois. Si Armande veut bien, pour changer. Moi, je ne la connais pas, mais j'aimerais bien. Ça serait bien.*
- *Oui, ma puce, ça serait bien.*

La porte ouverte pour se racheter, arrêter de vivre le secret, quand même, de son attachement à Suzanne et à ses enfants. Pour Suzanne, c'est trop tard, mais il ne le sait pas, et pour les enfants, c'est possible. Il promet et les enfants entendent que, cette fois, ce sera vrai.

- *On va faire ça. Vous embrassez Suzanne. Hein ?*
- *Oui.*

Jean-Baptiste prend Mathilde dans ses bras, il est prêt à pleurer. Il ne sait pas pourquoi, il est envahi par une infinie tristesse.

- *Bonne année ma puce. Bonne année les garçons. Je vous aime.*

Mathilde l'embrasse.

- *Nous aussi tu sais.*

Jean-Baptiste laisse couler une larme. Une seule. Il embrasse Mathilde, il la repose par terre et il s'en va. La porte se ferme. Ismaël se retourne vers les enfants.

- *Il va falloir que vous m'expliquiez.*

Il va falloir que vous m'expliquiez. Expliquer quoi ? Que Maman est morte, congelée, de froid. A l'intérieur. Les enfants regardent Ismaël. Achille hésite. Il ne sait plus quoi faire. Ismaël les a bien aidés avec Jean-Baptiste et visiblement, s'il y en a un qui peut être au courant et qui ne les dénoncera pas, c'est bien lui. Oui, peut-être finalement, qu'il n'est pas trop tard et qu'Ismaël peut les aider. Enfin, pour Suzanne si, c'est trop tard, mais pour eux, peut-être pas. Oui, il peut peut-être les aider. Et, d'un coup, Achille se dit que ce serait bien de se décharger, un peu. Il aimerait bien, se reposer sur quelqu'un. En même temps, c'est lui le responsable de famille.

- *Achille, où est Suzanne ?*

Où est Suzanne ? Comment dire où est Suzanne. C'est indicible. Alors, Mathilde prend les choses en main, parce qu'elle aime bien Ismaël, qu'elle en est arrivée à la même conclusion

qu'Achille et qu'elle sait qu'Achille est en train de craquer, elle le sent. Ils le sentent tous. Achille lui-même le sait. Évidemment. Et ça leur fait peur. Alors voilà, Ismaël, l'inconnu, peut, peut-être, ne pas être un danger, mais un allié, oui, pas seulement contre Jean-Baptiste mais contre le monde extérieur. Parce que les enfants sentent, aussi, qu'Ismaël est en guerre, comme eux, depuis la mort de leur mère, contre le monde entier. Mathilde prend les choses en main et elle prend Ismaël par la main. Elle ne peut pas dire ce qui est indicible, elle peut le montrer. Elle emmène Ismaël dans le garage. Achille et Jules les suivent. Arthur aussi, mais prudemment, en retrait. Il a bien compris que, pour lui, le garage était une zone à risque, un terrain miné pour son cœur endommagé. Il reste à la porte. Mathilde laisse Ismaël et s'approche du congélateur. Ça lui fait un coup au cœur. Ce n'est pas pareil, pas du tout pareil, de montrer Maman à quelqu'un d'autre, à l'extérieur. Ça fait que c'est plus vrai. Ça fait que ça fait peur. Ça fait que ça fait mal. Achille, Jules et Arthur, ressentent la même chose. Achille se retient de ne pas foncer, dire non, sort, casse-toi, laisse tomber, elle n'est pas là, c'est tout. Il ne dit rien, les poings serrés. Il prend Jules contre lui. Arthur voudrait les rejoindre, il ne peut pas, c'est trop près. Il se tend de tout son être pour ne pas tomber. Mathilde ouvre le congélateur. Maman. Maman. Elle a les larmes aux yeux d'un coup. Maman. Ismaël, qui craint le pire depuis que Mathilde lui a pris la main, un pire qu'il ne veut pas se dire tellement il se sent coupable, parce qu'il sait, oui, il sait, à l'intérieur de lui, que si elle est morte, c'est de sa faute, c'est forcément de sa faute, reste suspendu un instant. Le congélateur ouvert. Les enfants dans le garage et lui. Lui ? Qu'est-ce qu'il fout là ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Putain, il a déconné. Il s'approche, doucement, il sait déjà ce qu'il va voir, il ne peut en être autrement, mais, il s'approche, il lui faut une confirmation. Il s'approche. Suzanne, qu'est-ce que tu as fait ? Pardon, pardon mon cœur, j'ai déconné. Je t'ai abandonné. Putain, j'ai merdé, j'ai vraiment merdé. Il s'approche encore. Putain Suzanne, pourquoi tu m'as fait ça ? Tu n'avais pas le droit. Comment as-tu pu faire ça ? C'est de ma faute c'est ça ? Tu es morte à cause de moi. C'est ça. Il s'approche, il retient son souffle. Retarder le moment, encore un peu. C'est moi. C'est forcément moi. Putain, merde, qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi tu m'as fait ça ? Il pose les yeux sur Suzanne. Et, soudain, son cœur est envahi par l'amour. La beauté de

Suzanne. L'amour de Suzanne. Les milles images qui l'assaillent depuis plus d'un mois, de bonheur, se transforment en torrent d'amour. Mon Dieu qu'elle est belle. Suzanne. Et, il voit, à son cou, le pendentif qu'il lui a offert. Elle l'a gardé, elle ne l'a pas enlevé. Elle l'a gardé. Elle l'aimait. Le pendentif. Lui. Oui, elle l'aimait. Il n'est pas un moins que rien. Elle s'est tuée, mais elle a gardé le pendentif. Elle l'aimait. Qu'elle est belle. Et soudain, Ismaël pleure, des larmes de tristesse, de regret et d'amour. Elle l'aimait. Il l'aimait. Elle est morte. Sans doute un peu à cause de lui. Sans doute pas que. Elle a gardé son pendentif. Alors, là, devant le visage de Suzanne enfin apaisée, belle et détendue, comme quand elle faisait l'amour, il se jure, il jure, de prendre soin des enfants. Une manière de se racheter. Elle avait raison, il n'est jamais trop tard. Et puis, le pavillon est bien mieux que l'appartement cagibi. Il hésite une seconde, il sait que c'est risqué, un peu. Mais, il a juré. Il s'est juré. Et puis, presque deux mois ont passés, ça devrait aller. Il se retourne vers les enfants.

- *Il va falloir s'organiser.*

« *Oui, c'est pour ça que je ne l'ai pas enlevé.* »

Ismaël a donc décidé de rester. Les enfants ont dit OK, tout de suite, sans hésiter. Même Achille, il n'en peut plus, il le sait. C'est bien de pouvoir se reposer sur un presque-adulte. Parce qu'Ismaël est encore un enfant mais un peu plus grand. C'est lui la trêve, le répit. De Noël. Comme quoi, parfois, le meilleur vient de là où on ne l'attend pas.

Quelques jours plus tard, ils ont attendu la rentrée, le retour de tout le monde au supermarché, à l'école, dans le quartier, Achille et Ismaël passent au Carrefour City. Ismaël est l'excuse. Il est le plan. Ils tombent sur Mireille bien sûr, pas les autres, les drôles de dames sont en congé. Ismaël a un réflexe de répulsion immédiat, il sent le regard à la fois d'envie et de méchanceté de Mireille. Elle le croquerait bien et, en même temps, elle le renverrait bien

dans son pays, sales arabes. Il le sait, il le sent. Elle est les français qu'il hait. Putain de français, racistes sous des airs de tolérance. Mais, il se tait. Il a juré.

- *Alors, c'est toi le petit jeune de Suzanne. Tu la tiens séquestrée ou quoi ? C'est comme ça chez toi, c'est vrai. Remarque, une belle gueule comme toi, je comprends, moi aussi j'en veux.*

Pauvre conne, et mon poing dans la gueule aussi, tu le veux.

- *Tu vas prendre soin des enfants pendant qu'elle prépare le mariage chez ta mère au Maroc ? A Oujda ? Ça existe ça ? Mais elle fait quoi ? Je croyais que on pouvait se convertir en deux minutes. Elle apprend à faire les cornes de gazelle c'est ça ?*

Tu vas la fermer ta gueule ou c'est moi qui vais te décalquer.

- *Je rigole. En tout cas, c'est bien de te rencontrer. Moi, je vais te dire, je commençais à me dire qu'il y avait un problème, quand même c'était long son absence. Bon, mais elle a raison de démissionner si c'est toi qui t'occupe d'elle est des enfants, parce que franchement ce boulot, c'est un boulot de con.*

C'est Ismaël qui a eu l'idée de la démission, Achille s'est demandé pourquoi il ne l'avait pas eu avant, c'était évident. Mais non, tant qu'ils étaient tous les quatre, c'était compliqué, ça faisait enfant en errance. Avec Ismaël, il y a un père. C'est drôle la vie. Ismaël devient leur père, lui qui pourrait être leur frère, lui qui n'a jamais eu de père, puisse qu'il laissait faire sa mère. En tout cas, c'est bien, Suzanne démissionne, elle se marie avec Ismaël, Ismaël s'occupe d'eux, des enfants et de Suzanne. Voilà.

- *Et du coup, tu as quel âge ?*

Connasse.

- *26 ans.*
- *Tu es trop jeune pour moi, dommage.*

Même pas en rêve.

- *On fait un selfie. Pour les filles. Elles vont être verte de t'avoir raté. Morte de rire. Viens, je te prends en photo.*
- *Non.*

Non, certainement pas, pas à coté de toi, pas de selfie, pas de photos, aucune, qui traîne, que tu peux mettre sur Facebook, tagguer. Non. Là, ce serait trop. Pour lui. Et pour le monde. Vraiment trop risqué.

- *Allez quoi. De quoi tu as peur, je ne vais pas te manger. Tu as quelque chose à cacher. Beau gosse. Allez viens. Je vais dire, regardez mon fiancé. Mais non, je rigole. Allez quoi. C'est juste pour les filles.*
- *Non.*

Non, sans appel, toutes précautions oubliées. Non. C'est comme ça et si tu insistes, c'est mon poing dans ta gueule. Même si on ne frappe pas les femmes, il y en a certaines, il vaudrait mieux. Sa mère. Le même blond peroxydé. Elle le dégoute. Il a une pensée fugace pour Suzanne et son joli blond cendré, elle l'a réconcilié avec le blond. Qu'elle était belle, Suzanne, son beau visage quand ils faisaient l'amour et ses cheveux, qui le caressait, qu'elle était belle, quand elle relevait la tête après avoir pris son sexe dans sa bouche. Il s'évade. Il bande. C'est fou l'effet qu'elle lui fait. Même morte. Suzanne, elle est morte, il ne s'en remettra jamais.

Alors, pour les enfants, pour Suzanne, il accepte. Même de faire un selfie avec Mireille, de toute façon, elle ne connaît pas son nom, elle ne peut pas le tagguer. Mireille rit.

- *J'ai gagné.*

N'en rajoute pas connasse.

- *Et bonne année. Hein.*

Avec un air graveleux. Mais tais-toi. Ismaël se retient.

- *Oui, à vous aussi.*

- *Bonne année.*

C'est Achille qui n'a rien dit tout le long de l'échange interminable sur ce putain de selfie. Les poings fermés. Ceux d'Ismaël. Les siens. Tais-toi connasse. Bonne année. On se casse. Mireille ne voit rien, ne sent rien de tout ça, sur elle, évidemment sur elle, sa frustration, et ses blagues en forme de sarcasmes.

- *Mon garçon, toi dans quelques années, tu seras aussi beau que lui. Dans un autre style.*

Sous-entendu, un style français. Mais tais-toi. Ils rient. Jaune. Achille et Ismaël s'éloignent. Ouais. Salut. Même pas en rêve. Connasse. Achille le dit à haute voix.

- *Connasse.*

- *Exactement.*

En fait, Achille et Ismaël ont beaucoup plus de points communs qu'il n'y paraît, ils s'entendent bien, ils sont d'accord sur leur colère, l'essentiel.

Ils se dirigent vers le bureau de Rafi pour lui donner la lettre de démission de Suzanne, c'est Jules qui l'a écrite, décidément, il a l'habitude, Achille s'est dit qu'il devait vérifier ça. Depuis quand Jules imite parfaitement l'écriture de sa mère ? Enfin, là, ce n'était pas la question et ça les a bien aidés. Rafi qui connaît bien l'écriture de Suzanne, elle lui laissait des petits mots sur des post-it pour tout et n'importe quoi, et dire au revoir, ou qu'elle avait pris 5 Euros dans la caisse. Rafi qui a perdu sa nièce dans les attentats, quand Ismaël a appris ça, il a failli reculer, se sauver, pardon Suzanne, je ne peux pas, c'est trop pour moi, mais non, il est resté. Il a juré. Et puis, Suzanne, il l'a déjà assez laissée tomber. Donc, voilà. Il va voir Rafi, il va lui dire qu'il est désolé, oui, il va lui dire qu'il est désolé, pour sa nièce, il est vraiment désolé. En fait, c'est peut-être encore une chance de se racheter.

Rafi est content de voir Ismaël, il est content de savoir que Suzanne va se marier, il est vraiment content, oui, c'est vrai, et la démission, non, il va lui faire un licenciement et elle aura une prime et des indemnités, voilà. Il préfère ça, même si Ismaël a un bon travail, ça mettra du beurre dans les épinards. Il est comme ça Rafi, il aurait été comme ça avant. Il l'est plus encore maintenant. Sa seule raison de vivre c'est de faire le bien. Sinon, la vie ne sert à rien. Il doit racheter le mal qui a été fait. C'est le devoir des musulmans. Allah est grand. Ismaël est déboussolé, de quoi parle t'il. De lui ? Oui, comme lui qui prends soin de Suzanne et des enfants, c'est bien. C'est bien. Oui, c'est bien. Eux ce sont de bons musulmans. Ils entendent la parole d'Allah. Pas comme les autres, les mécréants. La Fatiha, ils la récitent, ils ne savent pas ce que ça veut dire. Indihna Siratal Moustakim. Siratal ladina an'ama alayime, Rayril mardoubi alayime, wa la da line. Guide-nous dans le droit chemin. Le chemin de ceux que Tu as comblés de faveur, non pas de ceux qui ont encourus Ta colère, ni des égarés. Le droit chemin. Celui de la charité, de la Kazaf, pas celui des bombes. Eux. Lui, Ismaël. Ce sont de bons musulmans. Les autres, ils se sont égarés et ils font du mal au peuple musulman lui-même.

Ismaël se tait, il ne sait pas où il en est, entre compréhension et refus. Il ne veut pas entendre parler. Il risque de dire des choses qui ne vont pas passer. Il se tait. Décidément, il a juré.

- *Je suis désolé.*

Voilà. Il est désolé. Pour Sonia. Pour Rafi. Pour Suzanne. Pour les enfants. Pour lui. Oui, il est désolé. Mais il n'y peut rien changé. Suzanne avait tort. Parfois, il est trop tard. Ismaël et Achille sont partis. Rafi les a regardés s'éloigner. Ils ne se sont pas souhaités une bonne année. Pour lui comme pour eux, ce n'était pas d'actualité.

En partant, ils croisent Svetlana, la maitresse de Jules et d'Arthur. Achille se dit que décidément, le monde est bien fait, elle aussi, ça va être réglé. Il veut lui parler du test. C'est elle qui le fait.

- *Achille, bonne année. Je voudrais parler à ta mère. Je suis inquiète pour Arthur, tu sais, j'ai mis un mot dans le carnet de correspondance aujourd'hui même, et je suis venue ici parce que j'espérais te croiser à la fin des classes. Il est absent, de plus en plus, je pense qu'il s'ennuie. Il est peut-être hyper efficace intellectuel, j'aimerais lui faire faire un test. Bonjour.*

Elle s'arrête un instant, elle était partie sur sa lancée mais, elle voit Ismaël, elle lui tend la main, avec un grand sourire, franc et joyeux. Elle a les cheveux blonds châtain, soyeux. Ismaël est ébloui, sous le charme. Il s'en veut un instant. Suzanne. Mais non, ça prouve qu'il est vivant et Suzanne est morte. Suzanne, pourquoi tu as fait ça ? N'empêche, elle lui plait. Ismaël ne le sait pas mais, il aime les femmes abimées, qui sont restées douces, et maternelles, l'inverse de sa mère. Svetlana n'est pas institutrice pour rien et, si elle n'a pas d'enfant elle-même, elle les

aime, oui, vraiment. Et elle reconnaît, celui-ci. Elle lui tend la main. Un sourire franc sur le visage.

- *Svetlana.*
- *Ismaël.*
- *Désolée, je ne vous avais pas vu.*
- *Pas de souci.*

Svetlana retourne vers Achille et son sujet de préoccupation. Oui, elle aime les enfants, et Arthur la touche particulièrement. Elle se voit en lui. Elle voit le zèbre et ses difficultés. Elle ne peut pas dire zèbre, personne ne connaît et ce n'est pas assez scientifique, alors elle dit hyper efficient, parce que c'est une sorte de bon compromis, parce que surdoué, ce n'est pas ça, non pas ça du tout, vu que le zèbre est en incapacité à plein d'endroit et que c'est bien ça son problème, il va à toute vitesse sur certaines choses et il est incapable pour d'autres que la plupart des gens trouvent confondantes de facilité. Arthur est comme ça. Elle est comme ça. Et il y en a d'autre.

- *J'ai toujours trouvé qu'Arthur était, disons singulier.*

Elle préfère dire singulier et pas particulier, c'est plus joli. Plus vrai. Et sans aucune connotation.

- *Et depuis quelque temps, c'est pire. Je crois depuis les attentats. Il ne parle presque plus. Il passe son temps à s'échapper en lui-même, je le vois, comme il est capable de faire plusieurs choses à la fois, il écoute d'une oreille et il pense à autre chose dans une autre partie de son cerveau. Il manque d'attention. Il se mange les doigts. Et il devient de plus en plus maladroit. Son corps ne suit pas. Il laisse tomber des choses. Il se cogne. Il tombe. Et ce matin, il est tombé dans les escaliers.*

Oui, ce matin, Arthur est tombé dans les escalier parce que, Ismaël ou pas Ismaël, il ne supporte plus de mentir. Ça le torture. C'est une des caractéristiques des zèbres une des raisons aussi pour lesquels ils sont inaptes aux relations sociales classiques. En tout cas au jeu social. Il ne supporte plus de mentir. Le décalage entre son ressenti, ce qu'il sait et la réalité est trop grande, ça crée une tension interne insupportable. Maman.

- *Si le test confirme ce que je pense, je pourrais lui donner un enseignement adapté ou vous pourrez décider de le mettre dans une école spécialisée. Et puis, nommer, c'est déjà guérir.*
- *Il est asperger c'est ça ?*

Svetlana sourit.

- *Non, Arthur n'est pas autiste, il est simplement, disons différent. Son intelligence fonctionne différemment de la plupart des gens, c'est tout. Et ce n'est pas toujours facile à vivre pour lui. Le savoir pourrait l'aider d'abord à comprendre qui il est, ensuite à savoir que d'autre personne fonctionne comme lui et enfin, à ce que les autres, moi en tout cas, puisse faire en fonction.*

Elle s'adresse à Achille comme si c'était le père d'Arthur, parce que, justement, elle est zèbre elle aussi et qu'elle sait qu'Achille est celui qui est en charge de la famille. Elle le voit avec Mathilde quand il l'emmène à l'école le matin, l'école primaire, à côté de chez elle, il ne lui a jamais dit. Elle le voit avec Jules et Arthur quand elle les voit ensemble quand leurs heures de sortie coïncident. Et puis, ça parle dans le collège, lycée, tout le monde sait que ces quatre enfants-là n'ont pas de père. Surtout Arthur. Elle sait ça aussi.

- *Ok.*

- *Il me faut une autorisation écrite de ta mère. Je pensais la trouver ici mais je ne l'ai pas vue depuis un moment.*
- *C'est ma faute.*

C'est Ismaël. Pour le coup, Svetlana est surprise. Elle l'avait pris pour un ami d'Achille, plus vieux, mais pourquoi pas. C'est de sa faute ?

- *Oui, c'est moi le responsable, Suzanne et moi, on va se marier, et depuis un mois, elle ne travaille pas pour rester avec moi, et finalement, on s'est dit que le mieux c'était qu'elle ne revienne pas. J'ai un bon métier, je travaille dans les Uber et elle a les enfants à s'occuper. Et le mariage à préparer. Et un autre bébé inshallah.*

Il a dit ça comme ça, il s'est laissé emporter. Achille a blêmi. Ce n'est pas si simple pour lui. Svetlana, qui perçoit tout, perçoit l'excès, l'explicatif en trop, et même le mouvement de recul d'Achille. Et puis, elle a bien vu comment Ismaël l'avait regardé. Son regard de désir. Alors qu'il va se marier avec Suzanne ? Elle se ferme. Un peu. Instinctivement. Achille, lui, se reprend.

- *Je te ferais parvenir l'autorisation, d'accord.*
- *D'accord.*
- *Bon, et bien, au revoir.*
- *Au revoir.*

Svetlana va s'en aller. Elle hésite. Un peu parce qu'elle voudrait demander à Ismaël qui il est. Comprendre. Un peu parce qu'elle a autre chose à dire et qu'à cause de la première, elle a failli oublier. Elle revient sur ses pensées.

- *Et Jules ? Ça va mieux ? C'est long.*

C'est long ? Quoi ? Qu'est-ce qui est long ? Achille s'affole, à l'intérieur, se tait, à l'extérieur. Svetlana, entend, comprend, d'un coup, Jules sèche les cours. Elle enchaîne instinctivement, mais elle sait.

- *Sa bronchite, c'est long, ça fait plus d'un mois que je ne l'ai pas vu.*

Non. Putain, Jules. Ah non, merde, l'école, ça n'allait pas si bien que ça. Merde. Il s'est trompé. Il n'a pas été assez vigilant. Dans la tête d'Achille, le chaos, le regret. Et le silence.

- *Il sera là demain.*

C'est Ismaël qui, lui a compris immédiatement l'urgence, qui Svetlana était, et qu'avec ce genre de personne, comme avec lui, la vérité, vaut mieux que les endroits de crispation. Arthur aurait dit pareil.

- *Il sera là demain, il n'a jamais eu de bronchite et il va se faire engueuler.*

Achille regarde Ismaël. Merci. Merci. Oui, vraiment, quand même, c'est bien qu'il soit là, de ne plus être seul. Et lui, il va vraiment engueuler Jules. Svetlana sourit. La vérité la rassure. Oui, évidemment. Elle n'est pas zèbre pour rien elle aussi. Et le reste, Suzanne, le congélateur, elle ne peut pas deviner quand même.

- *Je m'en doutais. Bon, et bien bonne année. J'attends l'autorisation. Ravie de vous avoir croisé.*

Elle tend la main à Ismaël. Il lui plait.

- *Moi aussi.*

Il garde pour lui son désir mais lui donne son sourire.

- *A une prochaine.*

Il se doute bien qu'il n'y en aura pas mais il le pense. Il pense que ce serait bien. Oui, dans une autre vie pourquoi pas.

- *Salut Achille, reste toujours.*

Reste toujours.

- *Merci, salut.*

Svetlana s'éloigne.

- *Elle est sympa.*
- *Oui, très sympa.*

Décidément, les garçons sont d'accord.

Après le Carrefour, Achille et Ismaël vont à la Civette. L'espace d'un instant, Achille a la sensation, assez désagréable, de refaire le tour qu'il a fait le 16 novembre le jour où Maman. Il ne veut pas y penser. Il se sent mieux maintenant, avec Ismaël à ses côtés. Beaucoup mieux. Sur le chemin, ils ont même plaisanté, Mireille et sa bouche de poisson, les femmes poissons, vraiment c'est tellement con de se faire refaire le visage. C'est beau une femme ridée. Ils sont d'accord sur ça aussi. Voilà. Ils ont parlé de Mathilde aussi, la princesse. The Voice kid, Ismaël

est contre. Il trouve que n'est pas bien ces shows pour enfants, ce n'est pas bien de transformer les enfants en bête de cirque, et puis, ce culte de la célébrité immédiate, non, vraiment, ce n'est pas bien du tout. Pour Arthur, il va faire les tests, et tout ira bien. Jules, c'est Ismaël qui s'en occupe et ça ira bien aussi. Tout va bien donc.

Non, à la Civette, tout ne va pas bien. Mireille et Galina dans la même journée, c'est trop pour Ismaël, il est sur le point de craquer. Il faut dire que Galina l'a cherché, elle a fait des allusions vaseuses, des soupirs et des sous-entendus, assez forts pour être entendus, pas assez pour une vraie discussion. Tout ce qu'Ismaël déteste. Il est sur le point de partir, il entend juste, jeune, arabe, pas café. Il se retourne d'un coup.

- *Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as un problème. Je suis trop jeune. Trop arabe ? Pour me marier avec Suzanne. C'est ça. Pour m'occuper des enfants. Pauvre conne. Tu crois, que je ne te vois pas avec tes airs. C'est à cause de toi que moi, je suis comme ça, tu vois. C'est à cause de toi et des gens comme toi. Tu veux la guerre et tu ne le dis pas et moi, je sais. Et je te méprise. Je te pisse à la raie.*

Galina a ce qu'elle voulait, elle en profite.

- *Non, mais, regarde comment il me parle. Vous voyez comment il me parle ? C'est pas des façons de parler, tu vois. Je sais moi. Je sais que tu es. Depuis le premier jour, je le sais. On ne me la fait pas à moi. Suzanne, elle est trop gentille. Vous avez vu comment il me parle ? Djamel, tu as vu comment il me parle ? Et il dit que je suis raciste. Je suis raciste moi ? Non. Tu crois que je travaillerais ici si j'étais raciste ? Je me fous que tu sois arabe. N'empêche, je sais qui tu es, et depuis qu'elle te fréquente Suzanne, elle ne vient presque plus. Alors, tu ne me la fais pas à moi. Ça a un rapport quand même.*

Elle a déversé tout ça comme ça, sans crier, dans une sorte de persiflage méchant, et par en dessous. Et c'est vrai qu'elle est raciste Galina, elle n'aime pas les arabes, elle n'aime pas Djamel, encore moins Hacène, le deuxième gérant, elle trouve que depuis qu'ils ont repris la Civette, c'est pas pareil. Pas sympa. Elle le sait, elle qui est là depuis plus de 8 ans. C'est elle la Civette. Donc oui, elle n'aime pas les arabes et encore moins Ismaël. Elle sait qu'elle a touché là où il fallait. Elle attend la faute, elle attend qu'il lui donne raison. Montre que tu n'es pas sympa. Montre ton vrai visage. Montre comment tu traites les femmes. De toutes façons, Galina n'aime pas les hommes, encore moins que les arabes. Ismaël, qui sent tout ça, est prêt à lui donner raison. Oui, même s'il a juré. Il déteste les femmes comme elle. Elles le rendent fous. Ses poings serrés. Il a envie d'en venir aux mains. Merde, tu ne touches pas aux femmes, même si elles ne sont pas correctes. Quand même, il a envie de la buter, cette conne. Dans le café, la tension est palpable, Djamel se tient derrière le comptoir, il ne s'en mêle pas, même si Galina l'a interpellé, Lui aussi sait tout ça. Il interviendra si ça dégénère et puis, lui, il n'aime pas les noirs, et les petits merdeux. Les habitués, même s'il se taisent, sont d'accord avec Galina, ils n'attendent qu'une chose, qu'Ismaël leur donne une raison de se défouler. Sales arabes. Les courants de haine. Même dans ce qui apparaissait comme un havre de paix à Suzanne. Elle s'est trompée. Elle s'est souvent trompée, c'est aussi pour ça, un peu, qu'elle s'est tuée.

- *Laisse tomber.*

C'est Achille. Il n'aime pas beaucoup Galina n'ont plus, mais elle a toujours été sympa avec sa mère. Ça ne lui manquera pas de ne plus passer, et avec cette altercation, le problème est réglé. C'est Mathilde qui va avoir de la peine, parce que Mathilde elle s'attache et elle s'était attachée à Galina. Il passera avec Mathilde. Comme si elle l'entendait, Galina enchaine.

- *Tu diras à ta mère que je suis là si elle veut. Et tu embrasses Mathilde.*

Elle ignore complètement Ismaël, il n'existe plus pour elle. C'est comme ça. Elle est comme ça. Elle sait aussi qu'elle ne veut pas d'histoire de son fait, et ne pas perdre son travail. Cette indifférence après la violence est pire que tout. Ismaël veut en découdre, il veut se justifier, crier au monde, l'injustice, la vérité. C'est à cause de femmes comme elle que les arabes posent des bombes. Connasse. Achille sent ça très fort, il le tire par le bras vers la sortie.

- *Laisse tomber.*

Ismaël retire son bras dans un geste brusque. La violence d'Ismaël.

- *Tu ne me tire pas. Je m'en vais parce je veux.*

- *Ah ouais, d'accord, ouais, tu fais ce que tu veux. De toute façon, tu as toujours fait ce que tu voulais non ?*

Voilà, ils sont aussi d'accord dans leur blessure et prêt à retourner en guerre à la moindre occasion. Galina les observe, elle ne s'attendait pas à gagner de ce côté-là. Ismaël le sait et il a juré, merde. Il s'en va.

- *Salut Galina.*

Achille rejoint Ismaël dans la rue. Ismaël ralentit. Achille ne le regarde pas. Il ne vaut mieux pas.

- *Ça va, ça va, désolé. Elle m'a énervée.*

Ils rentrent, un peu moins alliés.

A la maison, les enfants sont là, la première chose que fait Ismaël, c'est engueuler Jules qui, comme d'habitude est derrière son ordinateur.

- *Jules, tu viens ici.*
- *Quoi ? Non, pourquoi ?*
- *Parce que. Et tu ne discutes pas.*
- *Ça va. Laisse tomber, t'es pas mon père.*

Ismaël le prend par le coude et l'oblige à descendre de sa chaise. Il se plante en face de lui et lui tient toujours le bras. Il serre. Il lui fait mal. Un peu. Jules grimace mais se tait. Il sait qu'il n'a pas le choix.

- *Je ne suis pas ton père mais il faut s'organiser et sur un certain nombre de choses, c'est moi qui organise, tu vois. Et quand tu sèches l'école, tu nous mets tous en danger et ça, je ne le permettrais pas. Alors, je t'explique un truc. Demain, tu vas à l'école, après demain aussi et les jours d'après aussi. Tu arrêtes de voler. Tu ne fume pas de joint. Ton frère t'a déjà expliqué sauf que c'est ton frère. Moi, je ne suis pas ton frère et, comme tu l'as dit, je ne suis pas ton père. Je n'hésiterais donc pas à te foutre une raclée dont tu te souviendras. D'homme à homme. Parce que c'est comme ça. Dans un groupe, celui qui mets les autres en danger est puni. C'est comme ça. Tu nous mets en danger. Tu es puni. Tu comprends ? C'est compris ?*

Ismaël serre le bras de Jules un peu plus fort encore. Jules perçoit la menace et la violence. Le danger.

- *Oui. Ça va.*
- *Non, ça ne va pas. Tu vas te tenir à carreaux. OK.*
- *OK.*

- *Ok.*
- *OK.*
- *D'accord.*

Ismaël lâche Jules qui ne sait pas quoi faire. Les autres le regardent, regarde Ismaël. Achille se dit que oui, vraiment c'est bien qu'il soit là. En fait. Ismaël enchaîne.

- *Tu faisais quoi quand tu n'allais pas à l'école ?*
- *Je glandouillais.*
- *Donc tu arrêtes de glandouiller. On se serre les coudes. C'est compris. Je ne reviendrais pas là-dessus.*

Il se tourne vers Arthur.

- *Et toi, tu as eu raison de ne pas donner ton frère, mais il faut savoir que parfois, c'est mieux. Parfois, il faut savoir sacrifier un pion pour une cause plus grande.*

Arthur s'est dit ça, deux ou trois fois. Il s'est dit qu'il devait parler à Achille pas contre Jules mais pour eux. Il n'aurait pas mieux dit qu'Ismaël. C'est même à cause de ça qu'il est tombé ce matin. Il pensait à ça, que si l'année commençait comme ça, Maman dans le congélateur, Jules pas à l'école et lui obligé de menti sur les deux, il n'allait pas s'en sortir. Il a eu envie de mourir. Il est tombé.

- *Et tu vas faire des tests d'hyper efficient.*
- *Je ne suis pas hyper efficient.*
- *Si, c'est ce que ta maitresse à dit.*
- *Ce n'est pas sa maitresse, c'est la prof principale. Elle est prof de français. On est au collège.*

- *Ça va, c'est pareil.*
- *Non.*

Arthur a raison, ce n'est pas pareil, Ismaël renonce.

- *En tout cas tu fais les tests. Parce qu'il faut que tu ailles bien. Sinon, toi aussi tu mets en danger le groupe. Tu attires l'attention sur nous.*

Un point pour Ismaël, Arthur se tait, il va faire les tests, il n'est pas sûr que ça ira mieux pour autant mais effectivement, dans l'immédiat, ça éloignera la menace de Mademoiselle Doubin, lui, il appelle Svetlana comme ça. En même temps, est-ce qu'il veut l'éloigner tant que ça ? Il en est là, quand Jules s'en mêle.

- *Comment vous avez su pour moi ?*
- *Elle voulait voir ta mère parce qu'Arthur est tombé dans les escalier. Et elle nous a dit qu'elle trouvait ta bronchite un peu longue.*
- *Putain, c'est à cause de toi, l'autiste.*

Arthur se recroqueville dans sa coquille. C'est à cause de lui. Tout est à cause de lui. Voilà, il le savait, il aurait dû faire autrement. Quoi ? Tout. Ne pas exister. Ismaël s'agace.

- *Non, ce n'est pas à cause de lui, c'est à cause de toi. Et il n'est pas auriste. Il est hyper efficient. Et tu arrêtes. On est un groupe, on ne se retourne pas contre un membre du groupe. OK. Tout le monde est important. Toi le premier. OK.*
- *Oui, OK.*

Jules reconnaît, Ismaël a raison, il le sait, les 4 mousquetaires sont solidaires. Et, soudain, il sait aussi qu'il est important. Donc, oui, OK, d'accord. Ismaël prend Mathilde dans ses bras. Une seconde, Achille est un peu jaloux mais c'est normal, aussi.

- *Allez princesse et toi, il paraît que tu chantes comme une déesse, je veux entendre ça.*

Mathilde sourit d'aise. « Comme un oiseau. » L'avenir, soudain paraît plus clair.

L'avenir n'est pas plus clair, il est simplement plus diffus. Ismaël est nerveux, souvent aux aguets. Il apporte une certaine violence en même temps qu'une certaine sécurité et un certain laisser aller. Les enfants sont maintenant cinq et ils sont comme les enfants perdus, sans Peter Pan et surtout sans Wendy. Achille a laissé tomber, tout ce qu'il avait essayé de maintenir et depuis tant d'années, un semblant de normalité, ou disons de règles de normalité, celles qui non seulement ne font pas de mal mais font du bien, les horaires, les devoirs, la nourriture. Ils mangent n'importe quoi à n'importe quelle heure, Ismaël a des souvenirs de dîners sous forme de cataclysme, attentats à un enfant en danger de mort, et il ne supporte pas de se mettre à table pour manger. En fait, sans doute à cause de ça, de son enfance attentée, Ismaël veut être libre, la moindre contrainte est vécue comme une violence, celle des repas, celle d'un emploi, celle d'un amour même celui pour Suzanne, même celui pour ses enfants. Alors, les enfants optent pour la même chose, l'adaptation au chef de meute, c'est naturel. Ils passent aux pizzas, aux pâtes et à la purée, au jambon, et aux barres chocolatées et puis les barres hyper-protéinées et les boissons sur-vitaminées dont Ismaël raffole. Ismaël fait ses pompes et un entraînement gainage, abdos, cardio, dans le salon. Il a arrêté de prier, il n'a plus le courage, surtout celle de 7H, c'est trop tôt, ça fait des mois qu'il ne dort pas de la nuit, alors le matin quand il s'endort enfin, il ne veut pas se réveiller, il peut considérer qu'il est en accord avec la Zakat, l'aumône, un des 5 piliers, ça ne compense pas, sa mère dirait ça ne compense pas, elle qui le faisait se lever, quel que soit son état, même quand il était malade, même avec 42 de fièvre, il a frôlé la péritonite, elle le faisait se lever, c'était une torture, elle

disait, c'est comme ça, tu dois honorer le prophète, tant pis, Allah sait ce qu'il y a dans le cœur, pas de prières, sauf la Fatiha, le soir, qui vaut pour toutes les autres. Quand il prie, les enfants l'ignorent, ils ont l'habitude, Suzanne disait que c'était bien d'honorer son Dieu quand on y croyait, elle-même parfois, dans sa tête disait, aidez-moi, et elle ne sait pas si c'est parce qu'elle ne priait pas, qu'il ne répondait pas, elle devrait aller à la messe parfois. « *Notre père qui êtes aux cieux que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés et ne nous laisse pas entrer en tentation, mais délivre-nous du mal. Amen.* » « *Bismillahi Rahmani Rahime. Alhamdou lillahi rabi l'alamine. A rahmani Rahime. Maliki yawmiddine. Iyaka na'abodo wa iyaka nasta'ine. Ihdina siratal mostakime. Siratal ladina an'amta 'alayhime. Rayri l'maRdobi 'alayhime wa la da line. Amine* » Achille se met à faire du sport avec Ismaël, au moins ça canalise un peu leur violence. Jules regarde ses séries et danse, même tard dans la nuit. Les autres non, ils ne dansent plus mais ils le regardent à peine, la question n'est pas là, la question. Arthur dessine mais de moins en moins, il fait les devoirs pour deux, Jules et lui. Mathilde ne chante plus, elle suce son pouce et sa manche et regarde la télévision, elle a redemandé un biberon de lait chocolaté le soir, elle aurait bien voulu apprendre la prière au cas où, mais non, elle a laissé tomber, Ismaël n'avait pas l'air content. Elle boit son biberon devant BFM-TV, Maman, est presque là comme ça. Ça, ça crée des tensions parfois. Dès que les informations concernent les attentats, le Moyen-Orient, la Palestine, la Syrie, Israël, Ismaël s'énerve contre ces putains de cons de journalistes, qui n'y connaissent rien, et qui réduisent tout, sales racistes, qui pourrissent les esprits et il coupe la télévision. Il passe un moment ensuite dans une rage intérieure. Il fulmine, il envoie balader les enfants. Ce n'est pas si simple bordel. Non, ce n'est pas si simple, surtout pour lui, surtout qu'il est là, il a déconné, il veut se racheter. On ne peut pas lui foutre la paix ? C'est comme les autres, putain. Les autres. Parfois, Ismaël reçoit un SMS ou un appel et ces fois-là, il rentre dans une colère noire, teintée de panique. – *Ils ne veulent pas me lâcher. Sans déconner. Je n'ai pas signé pour la vie moi. On ne m'avait pas dit.* Dans ces cas-là, les enfants laissent passer l'orage, ce n'est pas contre eux, ils le savent bien. Ils savent bien que

ce n'est pas si simple, qu'Ismaël a arrêté de prier, qu'il s'énerve devant la télé, qu'il est comme eux, perdu, et qu'il a quelque chose à cacher. Il a quelque chose à cacher, ils le savent bien. Ils ne savent pas quoi, ils ne demandent pas, ils ne demandent pas ce qu'Ismaël fait sur Facebook pendant des heures après, et pourquoi il se met à crier tout seul devant, non, ils ne demandent pas, parce que non, ce n'est pas si simple, qu'ils sont contents qu'Ismaël soit avec eux et que le reste du temps, Ismaël est tranquille. Alors, les enfants font comme ils faisaient avec leur mère, ils s'adaptent à ses humeurs et ça se passe bien, vraiment bien même. Ils font des jeux de luttes improvisées, ils jouent au 1000 bornes à n'importe quel moment, ils regardent des comédies qu'Ismaël adore, des comédies trashes et déjantées, lourdes et pour ados, mortelles et pipi caca, et ça les fait hurler de rire, ils rejouent des scènes à n'en plus finir et ils s'endorment tous ensemble dans le salon, ivres de fatigue. De toute façon, maintenant, plus personne ne monte à l'étage, ils dorment tous ensemble dans le salon, devenu le refuge des enfants perdus. Et puis, depuis qu'Ismaël est là, les enfants n'ont plus à se protéger du monde extérieur, ils le sont. Du Carrefour. De la civette. Et même de Jean-Baptiste. Ils ont envoyé un SMS de la part de Suzanne. – J'ai appris que tu étais passé. J'aimerais que tu ne passes plus comme ça. Bonne année à toi aussi. On fait tout comme Ismaël a dit, c'est mon mari, je le respecte et sa parole est la mienne. Jules ira chez toi tous les derniers week-end du mois. Si tu veux venir le chercher arrange toi avec lui, il sortira à l'heure fixée par toi. Sinon, il est assez grand pour faire le chemin tout seul. Ils ont eu peur que ce soit trop, ce texte dicté par Ismaël, mais ça a marché. Jean-Baptiste a répondu OK. Il a demandé à prendre les 4 enfants comme promis, une promesse de tenue, voilà une bonne nouvelle, les 23 et 24 janvier, étant donné que le 30 et 31 ça faisait loin. Suzanne, ou plutôt Ismaël et les enfants, ont répondu oui. Il ne faut pas être psycho rigide quand même a dit Arthur. Après trois semaines de cohabitation avec Ismaël, les enfants sont donc allés passer un week-end chez Jean-Baptiste tous les quatre. Ils ont apprécié le confort d'une vraie famille, avec un père et une mère, avec des repas chauds à table, des rires, des embrouilles, des râleries à l'heure du coucher, l'heure c'est l'heure, une constance dans l'amour, et l'humeur, un cadre. Le bain. Les vêtements propres lavés avec un assouplissant, parce que c'est plus doux a dit Armande, qui a commencé par ça quand elle les

a vus, habillés dans des vêtements d'une propreté plus que douteuse, tâches et auréoles comprises et même un peu l'odeur. Elle n'a rien dit de ça. Ils ont adoré Armande, même Jules, c'est vrai. Et surtout Mathilde, qui s'est collé à ses jupes tous le week-end. Mathilde a beau avoir des frères adorés, c'est d'une maman dont elle a besoin. En tout cas, c'était bien. Quand ils sont rentrés, ils ont vu le bazar du salon salle à manger, les assiettes sales et les restes un peu partout, les vêtements qui traînent et les matelas en vrac, et ils ont eu un haut le cœur. Et puis, au bout de cinq minutes, ils ont oublié. Ça a des avantages la liberté. Les barres chocolatées, le pouce, la manche, et même les doigts. Achille a juste dit de faire attention aux vêtements, pour l'école, Svetlana risquerait de le remarquer. Il a hésité pour le reste, tout ranger, tout reprendre, et puis il a renoncé, il a fait des pompes avec Ismaël. Arthur a passé son test, Jules a écrit l'autorisation, tant qu'à faire, que ses dons de faussaires servent l'intérêt du groupe. Ils attendent le résultat. Il serait temps parce qu'Arthur est de plus absent. Vraiment, il s'absente en vrai, il va voir les trains après l'école, il rentre tard, de plus en plus tard. Ça inquiète un peu Achille mais, ça aussi, il laisse passer. Ça ne met pas en péril le groupe. Jules s'est remis au jeu vidéo mais il va à l'école. Tout va bien dans ce premier mois passé avec Ismaël. Tout va bien. En apparence. C'est la liberté. Ce n'est pas vrai. C'est comme Disney. Mais ils ne savent pas. Plus personne n'approche du garage. Le garage c'est vrai. Eux, ils préfèrent Disney. Pour de vrai.

Parce que bien sûr Disney. Pas possible de ne pas y aller. Achille en a parlé à Ismaël et Ismaël, du haut de ses 26 ans, l'a regardé avec des yeux d'enfants, Disney c'était un rêve d'enfant, un objectif inatteignable, la promesse d'un monde nouveau, d'un moment de douceur, de joie de répit dans son enfance malmenée. Il avait tellement envie d'aller à Disney. Il aurait aimé, il a chapardé des portables sur les terrasses de café et les a revendus, il a économisé, il a pensé fuguer et puis, il a renoncé. Il n'est jamais allé à Disney. Et puis, il a oublié. Et puis, il a pensé que c'était une histoire pour faire fantasmer les riches enfants occidentaux, et Disney, d'un endroit impossible à atteindre, un rêve impossible à exaucer, est devenu un repoussoir, comme d'habitude quand la frustration est trop grande, mieux vaut détruire l'objet de son

affection. C'était la fin de Disney. Ce truc en toc pour un peuple dépravé. Et puis, il a arrêté de rêver. Oui, à un moment, Ismaël sauf quand il a rencontré Suzanne, il s'est repris à rêver. Même s'il a déconné. Même si, de l'extérieur, on pourrait croire que son rêve à viré au cauchemar, de sa responsabilité. Mais non, même être comme ça, avec les enfants, ça le fait rêver, à un monde meilleur, à un peu d'amour à recevoir et à donner. Alors, quand Achille lui a dit, j'ai promis aux petits de les emmenés à Disney, j'ai acheté les billets, tu veux venir avec nous, les yeux d'Ismaël se sont écarquillés, un peu mon neveu qu'il veut, le rêve à portée de main, Space Mountain, Pirate des caraïbes, les nouveaux qu'il ne connaît pas, et même La rivière enchantée, et même la Belle au bois dormant, Cendrillon et Mickey et la maison aux poupées. Il a tellement, tellement, regardé tout ça, enfant. Pour oublier, un peu, sa mère. Les princesses avaient l'air si jolies, les câlins de Minnie si gentils. Oui, bien sûr qu'il veut aller à Disney. Achille lui a acheté un billet. En plus, Ismaël est majeur, il n'y aura plus de problème à l'entrée. C'est parfait.

Les 5 enfants parce que oui, en général et aujourd'hui en particulier, les enfants sont 5 maintenant, nul doute qu'Ismaël n'a rien d'un adulte, sont à l'entrée du parc, excités comme des puces. Il fait beau pour un 31 janvier, étonnamment doux, il n'est que 9H et les portes ouvre à 10H mais la foule se presse déjà au portillon. Quand même, ils sont dans les premiers. Ils étaient sur le pont à 7H, prêts, propres, bien habillés, comme pour faite honneur à ce jour de rêve exaucé, Arthur a même mis son nœud papillon, Mathilde voulait mettre une robe mais les garçons l'en ont dissuadée, elle sera mieux en pantalon, c'est sûr, pour toutes les attractions et puis, elle est aussi jolie en pantalon qu'en robe. Ils ont mis la chanson de Michel Fugain, *Fais comme l'oiseau*, pendant qu'ils se préparaient. « *Fais comme l'oiseau. Ça vit d'air pur et d'eau fraîche, un oiseau. D'un peu de chasse et de pêche, un oiseau. Mais jamais rien ne l'empêche, l'oiseau, d'aller plus haut. Mais je suis seul dans l'univers. J'ai peur du ciel et de l'hiver. J'ai peur des fous et de la guerre. J'ai peur du temps qui passe, dis. Comment peut-on vivre aujourd'hui. Dans la fureur et dans le bruit. Je ne sais pas, je ne sais plus, je suis perdu. Fais comme l'oiseau. Ça vit d'air pur et d'eau fraîche, un oiseau. D'un peu de chasse et de pêche,*

un oiseau. Mais jamais rien ne l'empêche, l'oiseau, d'aller plus haut... » Les enfants ont chanté le refrain en chœur et même certains couplets, en décalé, Suzanne adorait cette chanson, ils la connaissent bien et Mathilde adore les chansons avec des oiseaux. Elle est redescendue avec un jean et un sweat rose avec une rose rouge dessus, ravissante. Ils ont rangé la maison, là aussi comme pour dire, voilà, retour vers une autre vie, une vie, d'air pur et d'eau fraîche. Ils sont prêts. Achille a mis l'essentiel dans un sac à dos, mouchoirs, argent, carte d'identité, Ismaël a eu un moment d'hésitation mais, il lui a donné la sienne quand même, de toute façon, c'est lui qui porte le sac, c'est lui l'homme. Achille a fait des sandwiches, il les a mis dans un autre sac à dos avec des bouteilles de coca et un jus d'orange pour Arthur. Celui-là, c'est Achille qui le porte. Voilà. Mieux qu'un jour de Noël, un jour de Disney. Les manteaux. Un sourire accroché à leurs visages et let's go. Non. Pas tout à fait. Sur le pas de la porte, Achille a vu les chaussures vernis d'Arthur. - *Mon chou, je sais que tu veux faire honneur à Mickey mais tu vas avoir mal aux pieds, va mettre des baskets.* - *Je n'ai pas de baskets.* Et c'est vrai, Arthur n'a pas de baskets. Jules lui a prêté sa paire préférée, elles sont un peu petites pour lui et donc à la taille d'Arthur, rose fluo avec une bande jaune, so fashion. Arthur a rougi de joie, c'est chic avec son pantalon à plis, son gilet et son nœud papillon. Ils ont ri. Ils sont partis. Dans le RER, ils se sont mis à 5 dans un carré, Mathilde sur les genoux d'Ismaël, ils ont continué à chanter. « *Fais comme un oiseau. Ça vit d'amour et d'eau fraîche un oiseau. D'un peu d'air pur et de pêche un oiseau. Mais jamais rien ne l'empêche, l'oiseau, d'aller plus haut.* » Même Ismaël a chanté, et il a même aimé. « *Mais jamais rien ne l'empêche, l'oiseau...* » Jules a mis **son téléphone en haut-parleur, il a passé, Suspensions de Steevie Wonder, et a fait une démonstration de hip hop, qui vrille à la Breack Dance, il a fait d'énormes progrès, il est doué, vraiment.** Tout le wagon a applaudi. Jules a salué. Les enfants ont ri. Et puis, ils se sont tus et ils ont regardé le paysage défiler, chacun rêvant à Disney, et savourant ce début de journée. Le soleil s'est levé, la périphérie parisienne, s'est éclaircie, il fait beau sur Marne la Vallée. Ils ont pris leur tour dans la queue pour un des guichets, même en arrivant à 9H, ils n'étaient pas les premiers, Jules a un peu râlé, le quart d'heure de la robe et des baskets mais peu, ils sont les deuxièmes, et, ça n'a pas d'importance, ils sont à Disney. Le château de la Belle au Bois

Dormant, en face, les contemple. Ils ne sont plus perdus en cet instant, ni comme les enfants de Peter pan, ni comme Michel Fugain, « *Mais je suis seul dans l'univers. J'ai peur du ciel et de l'hiver. J'ai peur des fous et de la guerre. J'ai peur du temps qui passe, dis. Comment peut-on vivre aujourd'hui. Dans la fureur et dans le bruit. Je ne sais pas, je ne sais plus, je suis perdu...* » Eux non, ils savent où ils vont et c'est bien. 10H. Les guichets ouvrent. C'est leur tour. Ismaël sort les billets. Contrôle des sacs, détecteur de métaux, fouille et contrôle d'identité. Le service de sécurité est maximal. Ismaël râle, il a vu, ou a voulu voir, un regard de persécution de l'agent de sécurité.

– C'est bien utile tout ça ? C'est Disney quand même. Vous ne trouvez pas que vous tuez un peu le rêve ?

Ismaël est prêt à monter au créneau, comme d'habitude devant BFM-TV, les français sont racistes et ça, personne ne le dit bien sûr. Son visage soudain fermé, quelque chose dans le ton de la voix, l'agent de sécurité, noir en l'occurrence, ça va l'énerver si cet arabe le traite de raciste, immédiatement prêt à riposter et même à attaquer, ils risquent de ne pas pouvoir entrer finalement, un homme le voit et intervient.

- *Laisse, je m'en occupe.*

C'est François, le chef de la sécurité qui passait par là. Il s'est arrêté une seconde devant la beauté de Mathilde et la tendresse de ces enfants-là. L'amour qui se dégage d'eux. Même Ismaël. Même s'il y a de la colère aussi. Et qu'il n'est plus tout à fait un enfant. Quand même, il en a l'air. François intervient donc, pour que leur journée ne soit pas gâchée. C'est important Disney.

- *C'est un contrôle de routine, une sécurité mise en place après les attentats, c'est comme ça, Monsieur. On ouvre les sacs, on fouille, on passe sous un portique, un détecteur de métal, tout le monde.*
- *Oui, bien sûr, c'est bien de mettre les attentats à toutes les sauces pour justifier les abus de pouvoirs. C'est Disney, quand même. Faut pas exagérer. C'est juste que ça vous fait kiffer tout ce bordel. Décider qui entre et qui reste dehors. Pas de chance quand on est basané. C'est ça non.*

François respire, prend sur lui, oui, il a bien fait d'intervenir, le gamin est prêt à en découdre, il risque de tout gâcher.

- *Non Monsieur, ça ne me fait pas kiffer. Avec des gens comme ça, on est à l'abri nulle-part, même pas à Disney. Surtout pas à Disney. Et ça n'a rien à voir avec la couleur de peau, on vérifie tout le monde, blanc, noir, jaune, basané, les couteaux restent dehors, les ciseaux aussi et les bipèdes peuvent rentrer.*

François sourit et puis, sa manière de parler est drôle, il prend Ismaël à contrepied qui se calme, d'un coup, mais quand même défend son bout de gras.

- *Non, mais, ils n'attaqueront pas Disney, ils ne vont pas tuer des enfants.*
- *Ils ont attaqué le Bataclan, une salle de concert, une salle de fête, peut-être pas pleine d'enfants mais de jeunes gens, presque des enfants, des enfants comme vous, et même plus jeunes. Ils s'attaquent aux symboles du mode de vie occidentale. Alors, pourquoi pas Disney ? Au contraire. Quelle meilleure cible ? Pour frapper fort. Encore plus fort. Et faire peur ? Non, je ne crois pas qu'ils aient peur de tuer des enfants. Je me demande s'il y avait des enfants aux terrasses de café, des poussettes ? Peut-être ? Peut-être qu'ils ont été protégés ?*

Ismaël s'est crispé. En même temps que dire, après tout c'est vrai, sûrement, d'une certaine manière, une certaine manière de voir les choses. Il se tait.

- *On est d'accord. Vos papiers, s'il vous plait.*

Voilà, Ismaël peut revenir à la charge.

- *Ça, c'est du délit de faciès.*
- *Non Monsieur, ces enfants sont jeunes, mineurs pour au moins 3 d'entre eux et même sûrement les 4.*

Achille se dit qu'il ne serait pas passé. Décidément heureusement qu'il est là. Enfin, s'il n'insiste pas trop, là, histoire qu'ils puissent rentrer.

- *Ils sont sous votre responsabilité, je vérifie votre identité. C'est tout. Même si vous faites plus que 18 ans, je vérifie. Parce qu'une fois que vous avez passé ce portillon, vous êtes sous ma responsabilité.*

Ismaël donne sa carte. Drôle de famille. François est intrigué, il est intrigué par ces 4 enfants accompagnés par un jeune homme à peine plus âgé que le plus vieux des 4. Visiblement d'origine arabe. Marocaine vu son nom. Et qui a l'air remonté comme une pendule. En même temps, il comprend ce n'est pas facile d'être un jeune d'origine arabe en France ces derniers temps et il n'a pas tort le gamin, ils ont eu des consignes pour vérifier en particulier les jeunes, et les visages typés, Ismaël est pile dans la cible du terroriste potentiel, il doit en baver. Quand même, c'est drôle, c'est quoi son rôle ? Le lien de parenté ? Un ami ? Les autres ont l'air d'être frère et sœur, pas lui, il ne sait pas pourquoi ? C'est comme ça. Même le petit black. C'est drôle, palpable, ce qui les unit. Et cette petite est si jolie. Le grand là, lui il est un peu différent. Une douceur en moins ? Comme s'il l'entendait, Ismaël lui répond.

- *Je suis leur nounou.*

Ah d'accord. Crédible ?

- *Je suis leur nounou, vous savez, je m'occupe d'eux quand leurs parents ne sont pas là et ils ne sont pas souvent là, ils travaillent beaucoup, dans les finances, les pétroliers, les gros sous. Ils voyagent aussi. Du coup, je les garde et on fait des trucs, et c'est leur première fois à Disney.*

Crédible ? Mathilde prend la main d'Ismaël, et fait un immense sourire au garde.

- *Vous avez l'air gentil Monsieur, vous pouvez nous laisser passer ? Vous savez, moi, je ne voudrais pas trop faire la queue et avoir le temps de faire toutes les attractions. On est arrivé tôt exprès.*

Elle ne dit pas qu'elle aurait rêvé de dormir là dans le château de Cendrillon mais ils ont décidé que non, parce que quand même l'héritage de Mamie n'est pas éternel. Ismaël prend Mathilde dans ses bras et sourit. Les autres le regardent. Crédible. Pas trop. Ismaël ressemble plus à un chef de bande qu'à une nounou mais après tout. Et puis, Mathilde est si jolie. Alors, François, non seulement les laisse passer mais leur donne un pass VIP. Oui, il est vraiment gentil.

- *Avec ça, vous ne ferez pas la queue nulle part. Bienvenue dans le monde de Disney.*
- *Merci, merci, merci.*

Mathilde saute du cou d'Ismaël à celui de ce Monsieur qu'elle ne connaît pas mais qui lui fait le cadeau d'une journée encore plus rêvée.

- *Merci. Merci. Merci. Merci.*

Tous les 4 aussi, à la suite de Mathilde et même Ismaël.

- *Allez, filez.*

Les enfants ne demandent pas leur reste et passent le portillon. François, sourit, il a lui aussi gagné sa journée à voir la joie de ces 5 là.

Les enfants entrent dans la grande avenue. En face d'eux, le château de la Belle au Bois Dormant donc. A le voir comme ça, vraiment là, devant eux, ils ont tous les 5 eu une pensée pour Suzanne. Ils rêveraient qu'elle ne soit qu'endormie, qu'un baiser suffirait à la réveiller, lui donner chaud, la faire revivre, la décongeler. Ils y ont tous pensé et puis, ils ont chassé cette pensée, après tout, ils sont là pour oublier, et s'amuser. Le monde de Disney. Ils sont allés directement à la Rivière enchantée, oui, la promesse et puis Mathilde, au cœur de leur cœur, au cœur de leur attention. Ils sont montés dans une barque tous ensemble, la musique, les personnages, les lumières, les yeux écarquillés de Mathilde, son sourire posé là, sur son visage, tous le long de la descente et même après, ah le sourire de Mathilde. Oui, ça valait la peine d'insister, de se permettre une part de rêve, rien que pour ça, pour ce sourire-là qui reste, qui ne s'en va pas, de toute la journée. Ils ont vu Blanche Neige et les Sept Nains. Les garçons, sauf Arthur, qui est resté avec Mathilde, ça l'arrangeait bien, ont fait Space Montain, ils ont adoré, les grands frissons, le cœur renversé, ils n'ont pas peur, en fait, ils ont peur en dedans, alors la peur en dehors, ça leur va bien, ils se sentent vivants. Ils éprouvent. Ils crient, ils hurlent, ils s'accrochent, ils exultent, c'est bon, d'avoir peur comme ça, pour le fun, pour le plaisir. Et, comme ils ne font pas la queue, merci le pass VIP, ils ont pu y retourner. Ils ont demandé à Arthur et Mathilde si ça ne les ennuyait pas d'attendre, car après tout, ils sont là tous ensemble, mais non, ça ne les dérangeait pas, rien que voir leur tête en descendant, toute

retournée, ça vaut le coup. Ils ont acheté la photo, ça les a fait rigoler. L'exultation. Ils sont repassés à la rivière enchantée pour refaire un tour et prendre une photo aussi du coup, tous les 5, sur la barque. La douceur. Ils ont été émus à the Small world et même Jules qui se moquait, c'est pour les gosses, est resté scotché par la féerie de ce monde pas si petit, un monde de magie. Les garçons, sauf Arthur donc, ont fait Big Thunder Mountain et Indiana Jones, une seule fois, ils aiment autant la douceur que l'exultation finalement. Ils se sont sentis dans leur élément à la Cabane de Robinson. Ils se sont sentis si importants, à chaque fois avec leur pass VIP, passant devant, fendant la foule, comme des personnages oui, très importants. Jules a fait le fanfaron à chaque fois, pardon, pardon, nous on est VIP, invité par le président de Mickey. Le président de Mickey ça existe ? Non, mais bon, quand même, ils savent bien qu'ils ne sont pas invités par Mickey lui-même. Ils ont bien rigolé à cette idée, mais, au fond de leur cœur, ils se sont demandé, pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas ? Pourquoi ils ne seraient pas invités par Mickey ? Mathilde a dit qu'elle aurait dû demander des places pour la nuit dans le château de Cendrillon au gentil Monsieur de l'entrée. Achille a dit, « - il ne faut pas abuser. » OK. Ils ont fait le tour des manèges, le Carrousel de Lancelot, Orbitron, Peter Pan Flight. A ce moment-là, ils n'étaient pas des enfants perdus, ils étaient des enfants heureux. Ils ont mangé au restaurant, tant pis pour les sandwiches, quand on est VIP, on mange au restaurant. Au Captain Jack, le restaurant des pirates avec des vrais pirates. Évidemment Jules à fait le show, Ismaël s'est joint à lui, ils ont ri et ri encore. Ils ont adoré Pirates des Caraïbes, ils ont été un peu déçus que le Manoir Fantôme soit fermé. Ils ont marché, ils ont couru, ils ont lutté pour rire, Ismaël et Achille, cette fois dans une véritable amitié. Ismaël a pris Mathilde sur ses épaules. Ils ont rencontré Mickey et Minnie, et la Belle au Bois Dormant et Cendrillon et Pocahontas, ils ont pris des photos avec tous, avec le téléphone d'Achille, Ismaël, pour ce jour-là, a complètement oublié sa phobie des photos. Ils ont mangé des mars et des pommes d'amours, des sucettes au caramel et de la barbe à papa. Ils se sont empiffrés de pop-corn. Ils ont ri, ils ont eu des émotions, ils ont pleuré, de joie. Ils ont volé sur les tapis volants. Oui, c'était une belle journée.

Et puis, Mathilde a été malade. Soudain, elle s'est mise à vomir, elle ne pouvait plus s'arrêter. Trop, c'était trop. Trop de tout, trop de gens, de cris, de rires, de sucreries et puis trop d'oubli. Elle ne l'a pas fait exprès, c'est comme ça, mais, elle n'a pas supporté. Cette joie. Alors que Maman n'est pas là. Je veux ma maman. Elle a vomi et vomi encore, sur la pelouse, elle ne pouvait plus s'arrêter. Elle a vomi les mars et les sucettes au caramel, la pomme d'amour et la barbe à papa, les frites, le poulet et le gâteau au chocolat, elle a vomi sa bile, sa peur et sa colère enfouie au plus profond d'elle-même. Elle a vomi ses tripes et ses boyaux. Elle a vomi ce manque à l'intérieur d'elle. Elle a vomi ce vide en elle. Elle a vomi la soirée du 25 décembre et le congélateur. Elle a vomi la mort de Maman et sa date d'anniversaire. Elle a vomi les mensonges et les manipulations. Elle a vomi toute sa haine en dedans. Maman. Pourquoi tu nous as fait ça ? Elle a vomi ce monde factice et cette joie qui va avec. Elle a vomi et son sourire a disparu, laissant place à des grimaces de douleurs. Son estomac en vrac et son cœur en mille morceaux. Pire que si elle avait fait le Space Mountain. Elle a vomi et ses larmes ont coulé, des larmes automatiques, réaction physiologique, elle ne pouvait même pas en avoir d'autres, des vraies, des qui l'auraient soulagé de toute sa tristesse. Intérieur. Elle a vomi sans s'arrêter pendant ce qui a paru une éternité au pied du château de la Belle au Bois Dormant, au pied de Maman. Elle a vomi. Elle ne se réveillera pas. Elle est morte et c'est comme ça. Elle a vomi. Les garçons ont eu tellement peur. Ismaël est resté tétanisé, quoi faire pour Mathilde là à cet instant, il a eu peur qu'elle meure, il a eu peur qu'elle le salisse, il s'est détesté pour cette pensée, il a eu un haut le cœur, réflexe, l'odeur. Il ne connaît de Mathilde que son sourire et son odeur de bébé. Achille s'est précipité. Mathilde. Il a dit, « - *Appelez un médecin* », Il a dit « - *Il lui faut du sucre et de la menthe.* » Jules a arrêté la foule, « - *C'est ma sœur, il faut un médecin, qui est médecin ?* » Arthur s'est mis à vomir aussi. Mathilde s'est évanouie.

Mathilde ouvre les yeux. Achille, Jules, Arthur et Ismaël ne sont pas visibles, pas immédiatement, sur elle un Monsieur. Elle referme les yeux. Elle pense à son vœu. Son vœu caché. Ça, n'a pas marché, elle préfère dormir.

- *Mademoiselle, mademoiselle, restez avec nous.*

Elle reçoit une gifle. Elle sursaute, ouvre les yeux et immédiatement se met à hurler et à pleurer, comme un tout petit bébé, elle hurle à la mort. La gifle soudain a déclenché le désespoir et la douleur, à l'intérieur. Tout a explosé. A l'intérieur. Elle hurle, pleure, hoquète, s'étrange, ça risque de la faire vomir encore. Achille saute sur le Monsieur, un secouriste du parc, et le roue de coup de poing. Ismaël hurle.

- *Connard, ça va pas de gifler une enfant.*

Il prend Mathilde dans ses bras et continue d'hurler des insultes, réflexe décentré de sa propre peur et de son propre rejet. De son impuissance aussi. C'est toujours plus facile de rejeter la faute sur l'autre.

- *Tu vois ce que tu as fait. Vas-y Achille tue-le.*

Mathilde hurle. Arthur s'assoit par terre, se ferme les oreilles avec les mains et se balance d'avant en arrière. Jules regarde son frère, tétanisé, il se souviens du 1^{er} janvier, son frère capable de tuer. Achille frappe. Mathilde hurle. Les gens se regroupe, s'attroupe, un autre secouriste intervient, essaye de retenir Achille. Il se prend un coup et le lui rend. Fort. Achille crie, se tient la mâchoire. Le premier secouriste, en profite, se relève et donne un coup à Achille avant que celui-ci ne puisse le faire, ce qu'il s'apprêtait à faire. Achille est plié en deux, le souffle coupé. Ismaël laisse tomber Mathilde se rue dans la bagarre.

- *Enculé.*

Mathilde hurle. Arthur se balance. Jules n'arrive plus à respirer. La Belle au Bois Dormant est là. Et Cendrillon aussi. Les gardes de la sécurité arrivent en courant. Mickey arrive. Il enlève

son masque. C'est un homme dessous. Même Mickey n'est pas vrai. Mathilde hurle de plus belle. Elle ne veut pas de ça. Pas de cette histoire. Pas de cette vie. Pas de cette folie. Elle veut sa maman. Elle hurle. Elle pleure. Elle sanglote. Elle gémit. Maman. Maman. Maman. Tellement que tout le monde s'arrête soudain. Même Arthur qui se met à pleurer. Même Achille et Ismaël qui comprennent soudain, qu'ils l'ont oublié. Maman. Maman. Achille se précipite. Ismaël aussi au bord des larmes, il récupère Arthur contre lui et Jules qui semble pris dans du marbre, si je pleure je vais me noyer. Et là, tous les 4, entourent Mathilde. Elle hurle. Elle pleure. Maman. Maman. Maman. Entre ses yeux entrouverts elle voit ces 4 visages aimés. 4 garçons. Pas Maman. Elle s'arrête quand même parce c'est comme ça, parce qu'ils sont là pour elle. Parce qu'ils sont sa sécurité. Elle a les yeux noyés et le visage plein de larmes, et puis elle sourit, à travers ses larmes, elle sourit parce qu'elle ne sait pas faire autrement pour garder la mort à distance. Elle sourit le cœur brisé. Elle sourit, c'est ce qui la garde en vie. Achille la prend dans ses bras. Les autres, instinctivement, se mette autours. Ismaël se recule un peu. Cette histoire est un peu la sienne, mais surtout la leur. Ils sont encerclés et la foule est, elle-même, au bord des larmes. Les secouristes qui ont reçu des coups ne disent rien. François, qui vient d'arriver, les regarde.

- *Vous voulez qu'on appelle quelqu'un ? Une voiture. Vous voulez restez cette nuit ? Je vous offre une chambre.*
- *Non merci.*

Non merci, les enfants ne veulent plus rester à Disney. Ils ne sont plus dupes. Et cette proposition qui, plus tôt dans la journée le saurait fait sauter de joie, les laisse de marbre.

- *Non merci.*

Ils se retournent. La foule s'écartent. Ils partent dans l'avenue. Ils laissent derrière eux le château de la Belle au Bois Dormant. Ils savent bien que celle qui dort chez eux est morte.

Quand ils sont rentrés, chacun a été se coucher dans sa chambre. Ils n'ont pas dormi. C'est ainsi. On ne peut pas repousser éternellement la vérité.

Quand même, le lendemain, ils ont fait comme si de rien était. Que faire d'autres ? Ils ont pris le petit déjeuner et ils sont allés à l'école. Sauf Ismaël.

Tôt le matin, après que les enfants sont partis, Ismaël fait des pompes dans le salon. Il pense à Suzanne. Suzanne pourquoi tu m'as laissé tomber. Suzanne, pourquoi je t'ai abandonné. Tu m'as abandonné. Suzanne, j'avais besoin de toi. Putain, qu'est-ce que je vais faire maintenant. Suzanne. J'ai déconné. Je fais ce que je peux mais tes enfants vont mal Suzanne. Ils ont besoin d'une maman. Suzanne, qu'est-ce que tu leur as fait ? Suzanne, on fait quoi maintenant ? J'ai déconné putain. Ils ne me lâchent pas. Je ne veux pas les lâcher. Suzanne, je te promets de me racheter. Je te promets de prendre soin de tes enfants. Mais ils ont besoin de de toi, Suzanne, pas de moi. Suzanne, je ne vais pas y arriver. Qu'est-ce que je peux faire Suzanne ? Tu m'as laissé tomber. Suzanne, tu as fait comme ma mère. Non Suzanne, pardon, pardon, c'est moi, c'est moi qui ait merdé. Suzanne, tu as aimé mon collier ? Suzanne, tu l'as gardé, ça veut dire quelque chose non ? Suzanne, je t'aime. Pardon. Suzanne, est-ce que tu m'as aimé ? Comment tu as pu me laisser. Comment tu as pu les laisser. Suzanne, tes enfants, c'était tout pour toi. Comment as-tu peu faire ça ? Suzanne. Dis-moi.

« C'était trop, juste trop, je ne pouvais plus faire autrement. Mes enfants. Toi. Ce n'était pas une question d'amour, c'était une question de douleur. Je ne voulais pas mourir, pas vraiment, je voulais juste que ça s'arrête. Je regrette. »

Achille fait des courses au Carrefour. Il évite Mireille et Rafi, il ne veut pas parler à qui que ce soit, surtout pas. Il n'aura pas la force de quoi que ce soit, il a envie de pleurer et en même temps que de se battre. Il se dit qu'il a merdé, qu'il a déconné, depuis le début. Il aurait dû

aller en foyer. Il aurait dû demander à Jean-Baptiste de prendre Mathilde et Arthur en plus de Jules. Mais non, imbécile, tu sais bien que Mathilde a un père et qu'il est sorti de prison, et qu'il est en train de vouloir la récupérer, putain, tu te crois où ? A Disney ou quoi ? Merde, Disney, ce n'était pas une bonne idée. Pas du tout. Il a merdé sur toute la ligne. Il aurait dû dire que Toni les harcelait, c'est vrai en plus, il a encore envoyé une lettre recommandée, ça va finir par être un problème, un vrai problème. Il a jeté la lettre. Il n'a toujours pas répondu. Maman n'a pas répondu. Elle est en tort. Putain, il a merdé. Si Toni récupère Mathilde, ce sera de sa faute. Merde, Maman pourquoi tu nous as fait ça ? Je fais quoi moi ? Merde. J'ai merdé. Plus que 7 mois à tenir. On ne va jamais tenir. Le rendez-vous avec la juge est dans 5 mois. Les recommandés de Toni, c'est du bluff, il ne faut pas céder, c'est Ismaël qui le dit. Ismaël a raison, il ne faut pas céder. Ne pas répondre. Même pas un faux de Jules. Mais ça jouera contre eux quand même non ? Enfin contre Suzanne, mais vu que Suzanne est morte. Non, c'est bon, ça ne jouera pas contre eux, contre lui, il dira qu'il ne savait pas, qu'il veut prendre Mathilde parce l'autre est un danger. Toni. L'autre aussi. Le père de Suzanne. Le même pas nommé. Il a envoyé un SMS pour prendre des nouvelles. Mais je t'emmerde, c'est quoi cette liberté, Les anniversaires, Pâques, Noël et le Nouvel An, ça ne te suffit plus ? Il faut que tu contamines la vie de Suzanne hors des dates établis. Connard. Si tu approches, je te tue toi aussi. Enfin, quand même, qui va aller au rendez-vous de la juge dans 5 mois ? Ismaël a dit qu'on ferait un faux certificat médical que, comme ça, Suzanne aurait une excuse pour ne pas aller à la confrontation. Ismaël dit que la police et les juges sont des cons, que, de toute façon, ils ne font pas leur travail sauf quand c'est pour emmerder les arabes et les pauvres. Qu'à tous les coups, elle laissera tomber et que si jamais elle ne laisse pas tomber, ils en ont pour un moment avant qu'avoir un autre rendez-vous, plus de 2 mois, c'est sûr, et ils seront dans les délais. M'en fous, de toute façon, s'il s'approche de Mathilde je le tue. Maman, pourquoi tu nous as fait ça ?

A la sortie de l'école, Jules glande devant le portail avec une bande garçons plus vieux, ils fument, ils lui passent une cigarette, il tire dessus, il a promis de se tenir à carreau, mais bon,

qu'est-ce que ça fait ? Personne ne va le savoir après tout. Et puis, ça va, il ne met personne en danger, le groupe, mes couilles. Non, ce n'est pas vrai, pas mes couilles, pardon, c'est vrai, ils sont les 4 Mousquetaires. Mais non. Parce que maintenant, ils sont 5. Ou alors ils sont les 4 mousquetaires et Mathilde n'est que Milady ? Non, pas du tout, mais non, mais putain, Mathilde est forcément une mousquetaire. C'est Ismaël l'étranger, le corps étranger, c'est vrai, pour qui il se prend celui-là ? Il n'est pas leur père, c'est à cause de lui si leur mère. Putain, non, je ne veux pas penser à ça. Jules taxe une cigarette, l'allume et tire dessus. Sa première cigarette. Il tousse un peu. Derrière son écran de fumée, il voit un grand embêter un petit, un qui est dans un autre CM2, il le rackette sans doute, il se dit fugacement que ça pourrait être son frère, Arthur. Il voit Arthur s'éloigner. Tant pis. Lui, il a choisi son camp, il sera parmi les grands. Maman, moi, on ne m'aura pas. Maman, pourquoi tu as fait ça ?

Arthur regarde les trains, le RER C. Il ne pense à rien ou il pense trop. Le train c'est bien. C'est le voyage. Tous les voyages. Un recours. Au secours. Maman, pourquoi tu m'as abandonné ?

Mathilde rentre de l'école toute seule, comme elle le fait souvent, depuis la rentrée, parce qu'avant, la maternelle, c'était au pied de la maison et maman venait la chercher, alors que la primaire, c'est plus loin et Maman ne venait pas. Maman n'aimait pas prendre des chemins qu'elle ne connaissait pas, c'est comme ça. Du coup, Mathilde a appris à rentrer toute seule, Achille lui a montré et roule ma poule, Maman a dit, ce n'est pas si loin, tu es grande maintenant. Le seul truc c'est de ne pas parler aux inconnus et, depuis que Papa est sorti de prison, de raser les murs. Elle n'a pas dit ça comme ça Maman, mais Mathilde a compris. Elle surveille ses arrières. Quand il peut, quand il finit assez tôt, Achille vient la chercher. Jules et Arthur aussi des fois. Mais, Maman, non, même avec Papa dehors, non, Maman, elle ne venait pas. De toute façon, Maman n'est plus là. Je veux ma Maman. Je veux Maman. Je veux une Maman. Mathilde rentre à pieds toute seule comme souvent donc mais pas tout à fait. Après la nausée de Disney, elle a une idée derrière la tête. Elle s'arrête sur un terrain vague, chantier en construction, et elle cueille quelques fleurs sauvages. Oui, elle a une idée derrière la tête.

Pour rentrer, Mathilde passe par la rue des Ursulines. Au numéro 34, il y a une résidence, un ancien couvent : le couvent des Ursulines. C'est un bâtiment du XVIIème siècle où le roi Louis XIV a séjourné, magnifique architecture avec des escaliers en tomettes et deux cours comme des jardins, la campagne à Saint Denis. Mathilde adore cet endroit. Elle s'y arrête souvent, elle fait un tour et elle rentre, ça lui prend 5 minutes, c'est sur le chemin du retour et personne ne s'inquiète. Elle adore cet endroit parce que c'est joli, le nom, le couvent des Ursulines, elle le connaît parce qu'une fille le lui a dit, l'entrée comme un couloir avec un porche qui lui donne l'impression de rentrer dans un endroit secret, les deux cours, surtout la deuxième, parce qu'il y a un grand arbre et plein d'oiseaux dans la deuxième cour. Et Mathilde aime les oiseaux pas que dans les chansons, elle les aime dans la vie, parfois, elle leur apporte du pain. Mathilde irait bien vivre dans la nature, avec des animaux, elle voudrait bien un chat, un chien et des chevaux et se réveiller au son des oiseaux. Mathilde a découvert le couvent parce qu'une fois, alors qu'elle rentrait, une jeune fille, si jolie avec un beau sourire et une queue de cheval, Mathilde voudrait bien lui ressembler quand elle sera grande, lui a demandé si elle était toute seule. Mathilde ne doit pas parler aux inconnus mais là, elle a fait une exception, elle a dit oui, mais non, Maman, m'attend. La jeune fille, elle, a dit, très bien et elle est entrée ici. Mathilde a vu par l'entrebâillement de la porte cochère ce coin de nature à Saint Denis, elle a ouvert des yeux pleins d'envie. La fille l'a vu, elle a souri et elle lui a dit, tu veux voir ? Oh oui. La fille a ouvert le portail en grand. Mathilde est entrée, c'est elle, la fille qui lui a dit c'est un ancien couvent, le couvent des Ursulines. Mathilde n'a fait que jeter un coup d'œil ce jour-là, elle a aperçu la première cour, elle a dit merci et elle est repartie, ne parle pas aux inconnus, de toute façon, elle en avait assez vu, elle savait qu'elle allait revenir. Le lendemain, elle s'est arrêtée, elle a essayé d'ouvrir et ça a marché, il n'y a pas de code la journée. Et, elle a découvert cet endroit. La première cour et la deuxième. Le grand arbre et les oiseaux. Depuis, elle s'arrête souvent donc, elle enlace l'arbre, elle lui fait un câlin, elle dit bonjour aux oiseaux, parfois, elle leur apporte du pain. Elle le fait souvent. Même après que Maman. Surtout après que Maman. Ça lui fait du bien. Et, dans l'ancien couvent des ursulines, dans la deuxième cour, Mathilde a repéré un appartement, au rez-de-chaussée, juste en face du grand arbre. Elle l'a

repéré le 17 novembre. Elle s'en souvient très bien. Le jour où Maman, Achille est venu la chercher, il a séché son cours de mathématique du lundi, il ne voulait pas la laisser seule, et ils ont fait un tour, le Carrefour et la Civette. Elle s'en souvient très bien, elle mourrait d'envie de venir au couvent des Ursulines, de dire aux oiseaux que Maman, que le grand arbre la console, mais elle ne pouvait pas le dire, ni le demander, c'est un secret. Alors, le lendemain, quand elle est rentrée seule, elle y est entrée, elle a dit aux oiseaux que Maman, elle a pris le grand arbre dans ses bras en même temps, les oiseaux ont chanté, les feuilles du grand arbre lui ont murmuré des bruissements de consolation et Mathilde a pleuré. Elle a embrassé le tronc et dit merci, aux oiseaux aussi. Elle allait repartir quand elle a vu une chose inhabituelle. Dans l'appartement en face du grand arbre, il y avait plein de monde. Mais plein. Vraiment beaucoup. Et c'était allumé. Elle a vu l'intérieur de l'appartement, un joli salon, doux, avec des couleurs rose, beige, et prune, mais ça avait l'air bizarre, une drôle d'ambiance. Avant, elle n'avait jamais vu de mouvement dans cet appartement, elle en est sûre, elle aurait remarqué, c'est aussi ce qu'elle aime dans cette deuxième cour, le silence de l'homme. Ça l'a intrigué. Le lendemain c'était pareil. Et le jour d'après. Ça a duré une semaine. La semaine d'après, il y a eu moins de monde. Et puis, ensuite, il n'y a plus eu personne qu'une dame, une jolie dame, toute seule, assise près de la fenêtre du salon, dans un fauteuil couleur ficelle, qui regarde dehors. Une dame qui a l'air si douce. Et si triste. Une dame qui a l'air gentille. Une dame qui a l'air d'être une Maman. Elle est là à chaque fois que Mathilde passe désormais, son appartement toujours allumé. Mathilde ne l'a pas vu pendant les vacances, mais, le jour de la rentrée, le 4 janvier, c'était comme si elle n'avait pas bougé. Mathilde passe, tous les jours depuis, parce qu'Ismaël est là, et qu'Achille ne vient plus la chercher jamais, et elle la voit, là. Elle n'a jamais rien osé faire. Elle a secrètement espéré que cette dame, un jour, sorte et la prenne dans ses bras et lui fasse un câlin, à la place de l'arbre. Mais la dame n'est jamais sortie. Alors, aujourd'hui, Mathilde a cueilli des fleurs pour la dame et elle va les lui donner. La dame ne va peut-être pas sortir et lui faire un câlin mais, peut-être que si. Je veux une maman. C'était son vœu caché. Achille ne s'était pas trompé. Mathilde entre dans le couvent. Ce que ne sait pas Mathilde, c'est que la dame l'a repérée, elle aussi, et qu'elle s'appelle Mathilde,

elle aussi. Mais ça, Mathilde, la grande, ne le sait pas non plus. La grande Mathilde a perdu sa fille, Sarah, au Bataclan. C'est pour ça qu'il y avait du monde dans son appartement, il y en a eu à partir du 15 en fait. C'est pour ça qu'elle reste assise là, toute la journée maintenant, alors qu'elle n'y était pas avant. C'est pour ça qu'elle a l'air si triste. Parce qu'elle l'est. Parce qu'elle est en deuil. Parce qu'elle était institutrice et qu'elle a pris un an de congé. Parce que voir tous ces enfants, « ses » enfants, tous les jours, alors qu'elle a perdu son enfant, c'était trop difficile. Elle a eu l'impression de les abandonner, mais c'est comme ça, elle ne pouvait pas. La vie ne pouvait pas continuer comme avant. Non, puisse que quand Sarah est morte. Et que si le monde a continué de tourner, le sien s'est arrêté. Comment donner un sens à l'impensable, à l'impossible, la mort, injuste, aléatoire, soudaine, de son enfant ? Sarah venait d'avoir 17 ans. Elle était belle, elle était rayonnante, elle était vive, elle était vivante, elle a été fauchée net, par un tir de kalachnikov, elle était dans les premières victimes, peut-être les premiers tirs. Le médecin de la maison des morts a dit qu'elle n'avait pas souffert, c'est déjà ça. Mathilde se dit qu'elle n'a peut-être même pas eu peur, si elle était dans les premières victimes, ça aussi c'est déjà ça. Sarah a envoyé un texto à Mathilde juste avant. – Merci Maman, je t'aime. Avec une photo du groupe sur scène. Les Eagles of Death Metal, ce nom qu'elle n'arrivait pas à retenir et qu'elle ne retient toujours pas. Mais elle sait qu'il y a mort dedans. La mort était annoncée mais à ce moment-là, personne ne le savait. Elle aurait dû le savoir. – Merci Maman, je t'aime. Voilà, juste avant. Quelques minutes avant. Mathilde a vérifié les heures, c'est important, de pouvoir se faire une représentation des choses. Mathilde a fait ça, elle s'est fait une représentation des choses, du déroulement de la dernière soirée de sa fille, sans elle. Sarah est sorti de l'appartement de Saint-Denis, cet ancien couvent qu'elle aimait tant, à 18H30, en jean slim, avec une ceinture marron, des boots, un petit tee-shirt bleu à dentelle, il fait chaud dans les salles de concert, un gros pull bordeaux dessus, et une écharpe vert d'eau avec des fleurs jaunes, bleues et un rappel du bordeaux, un perfecto marron, un bonnet bleu, ses bracelets fétiches, des anneaux dorés, des anneaux aux oreilles aussi, son collier Agatha, le petit brillant sur un fil transparent qu'elle ne quittait jamais, avec un autre collier, une arabesque, deux bagues, bronze, ses longs cheveux blonds relevés en

queue de cheval floue, elle était belle, elle était stylée. Elle a souri de son sourire éclatant en lui disant au revoir. – *Merci Maman, je ne rentre pas tard après mais ne m’attends pas. Si tu dors je ne te réveille pas.* Elle l’a embrassée et elle est partie, la vie devant elle, des lumières plein les yeux, heureuse de sortir ce soir-là. Elle a marché jusqu’à la place de la République. Elle a pris le bus 153 jusqu’au RER B, la plaine saint Denis, elle trouvait ça plus facile pour aller au Bataclan. Elle a pris le RER jusqu’à la gare du nord, elle a envoyé des textos à ses amis, Nadia et Frédéric, Mathilde les a retrouvés dans son téléphone qu’on lui a rendu, avec toutes ses affaires, Mathilde a tout rangées, bien précieusement dans la chambre de Sarah intact. – Ça va ? Suis Gare du nord. – Tkt on prend un verre au Kfé du Bataclan. – J’arrive. Elle a pris le métro ligne 5 jusqu’à Oberkampf, au pied du Bataclan. Elle a pris un verre au café du Bataclan, une bière, une Kronenbourg pression, elle a posté un selfie d’eux 3 sur Facebook et Instagram, heureusement, Sarah avait accepté qu’elles soient amies sur Facebook, elle disait qu’elle n’avait rien à cacher. Aujourd’hui, Mathilde remercie le ciel que sa fille, quand ça ne va vraiment pas, elle va sur le compte de Sarah et elle regarde parcourt, la vie de sa fille, étalée la sur son profil. Il paraît que ce n’est pas terrible pour faire son deuil, elle essaye de ne pas y aller trop souvent mais quand même, parfois, ça fait du bien, même si juste après, ça fait du mal. Beaucoup de mal. Sur le selfie, ils sont tous les trois beaux, gais, vivants. Ils ont fait la queue devant la salle de concert. Sarah lui a envoyé un premier texto, avec un selfie d’elle devant le Bataclan. – Sur le point de. De quoi ? De rentrer ? De mourir ? D’être assassinée ? Par une bande de cinglés. Mathilde a répondu. – Profite. Et puis, ils sont rentrés. Sarah lui a envoyé un texto avec une photo de la foule. – L’ambiance est top, je suis trop contente. Love. Et des cœurs. Mathilde a répondu, – Je t’aime aussi ma grande. Et des cœurs. Le concert a commencé, Sarah a fait d’autres photos qu’elle a posté. Elle a eu envie d’une bière. Elle a pris une bière au bar de la salle de concert, une Edelweiss pression cette fois, le ticket de caisse était dans son porte-monnaie. Elle a bu quelques gorgées. Elle s’est faite draguée, elle a écrit un texto à Nadia, qui était restée de l’autre côté de la salle, – Target à ma droite, BG. Avec plein de smileys qui rient aux larmes. Et puis, elle a écrit, – Merci Maman, je t’aime. Avec des cœurs. Et la photo du groupe juste avant. Mathilde a répondu une ligne de cœur et une autre

de bisous cœur. Elle n'a pas écrit je t'aime, elle aurait dû. Elle a dû écouter, chanter, rire, parler plus fort que la musique. Quelques minutes encore. Et puis, ils sont entrés. Les autres. Ils ont crié. Allah Akbar. Ils ont tiré. Et elle est morte. – Merci Maman, je t'aime. C'est elle Mathilde qui lui a dit, OK, vas-y, bien sûr ma fille. C'était son premier concert toute seule. Elle ne savait pas que ce serait aussi le dernier. Quand même, elle aurait dû le savoir. Elle aurait dû le prévoir. Il y a mort dans le nom du groupe. Quand les terroristes ont tiré, quand sa fille est morte, à 21H40 à peu près, Mathilde lisait, ou plutôt relisait, la princesse de Clèves de Madame de Lafayette, une histoire d'amour impossible, l'histoire de sa vie à elle, Mathilde, une vie sans homme, faite d'hommes impossibles. Mathilde n'a jamais aimé que sur des hommes qui ne voulaient pas s'engager, qui mentaient, qui la trompaient, elle s'est bien dit à un moment que c'était de sa responsabilité mais, c'était comme ça, alors, quand elle est tombée enceinte de Sarah, elle avait 30 ans, d'un homme dont elle était folle, marié, et qui lui a dit d'avorter, elle a décidé de la garder, elle ne savait pas à ce moment-là que c'était une « la », mais, elle l'espérait au fond d'elle-même, une fille, en premier. Elle a élevé Sarah seule, elle ne lui a jamais caché la vérité. Sarah n'a pas voulu aller voir son père. Elle disait, sans moi. Il a voulu me tuer in utero. Avec lui je serais morte avant d'avoir existée, assassin, et elle riait. Et maintenant, elle est morte en ayant à peine existé. Et ça, ça attriste Mathilde tellement, cette idée, l'idée de tous ces possibles avortés. Sarah ne deviendra jamais avocate, comme elle le voulait. Elle ne défendra pas les criminels et les assassins parce que, dans tout criminel il y a un enfant à soigner, parce que juger c'est comprendre, c'est ce qu'elle disait. Elle disait, tu comprends maman tout le monde a droit à une défense. On ne nait pas criminel, on le devient, et la question est de faire avancer la société et pour ça, étudier les causes est capitale. Tu comprends maman. On fabrique des machines à tuer. Le crime de masse n'existait pas avant. Il faut que des gens dénoncent tout ça. Elle était passionnée, elle était militante, elle était engagée. Oui, vraiment. Elle aurait sans aucun doute dit qu'il fallait défendre, comprendre, les frères Kourachi, si elle était vivante, et même s'ils l'ont tuée et avec elle, 130 personnes. Elle aurait dit ça, oui, sûrement. Elle aurait dit, ils sont français, ils sont nés en France. Elle est où notre responsabilité. Mathilde aurait dit, tu comprends Maman. Mais non,

Mathilde ne comprend pas. C'est au-dessus de ses forces de comprendre. Sarah ne deviendra jamais avocate, elle n'ira pas en Inde comme elle l'avait rêvé, elle ne rencontrera pas l'amour, elle n'aura pas d'enfants, ou pas, elle n'accomplira aucun des destins qui lui étaient permis, celui de ne rien faire aussi, ou de changer d'avis, ou d'aimer des femmes, ou de faire de la photo, sa passion, son métier, ou, ou, ou, non, aucun de ces destins, son destin à elle, c'était de mourir à 17 ans au Bataclan sous les tirs et la colère de qui, de quoi, pourquoi ? Allah, mais mon Dieu, quel Dieu voudrait ça ? Non, Mathilde ne comprend pas, ne peut pas comprendre. Ceux qui ont pris la vie de sa fille méritent la mort. Ils sont morts et ça ne suffit pas, ça ne lui suffit pas, elle aurait voulu qu'ils meurent encore. Que Sarah soit en vie. Comment croire encore en la vie ? Quand la vie vous prend votre enfant, comme ça, soudain, arbitrairement. C'est dégueulasse. Détestable. Vous n'aurez pas ma haine a dit Antoine Leiris, lui, il a perdu sa femme, il n'a perdu que sa femme, vous n'aurez pas ma haine, non, ils n'auront pas sa haine à elle non plus, elle sait que ça ne résoudra rien, mais quand même, elle les hait, plus souvent qu'à son tour, il vaut mieux entendre ses pensées de haines intérieures, ses pensées les plus abjectes, oui, il vaut mieux les entendre pour ne pas les retourner contre les autres sans le savoir ou contre soi. Les pensées de haine, ses pensées de haines, sont des pensées d'atroces souffrances. La blessure intense. A vif. L'impression chaque matin en se réveillant qu'on vous arrache le cœur quand soudain vous vous souvenez. Elle n'est plus là. Ils lui ont pris, on lui a pris, son enfant. Sa vie. A quoi ça sert de vivre alors ? Oui, à quoi ça sert ? La vie n'a pas de sens. N'a plus de sens. Pourquoi Sarah est-elle morte comme ça ? Ça n'a pas de sens. Ça n'a aucun sens. Mathilde ne voit aucun sens. Aucun non, elle n'en voit pas. Et tous ceux qui, spirituels ou pas, évoquent, même à mots couverts, le fait que, peut-être, la mort de Sarah, dans tous ses destins possibles, évitait un pire, une catastrophe ailleurs, qu'on ne connaît pas, et si sa mort évitait des millions de mort, mais rien à foutre des millions de morts, je veux ma fille, oui, ceux qui disent que sa mort serait un sacrifice utile en quelque sorte, et bien ceux-là, oui, encore plus que les terroristes, elle les hait, parce que, quand même, il ne faut pas exagérer. Ils ne savent pas de quoi ils parlent. Ils n'ont pas perdu d'enfants eux, qu'ils ferment leur gueule et qu'ils crèvent. Mathilde lisait la princesse de Clèves et Isabelle, la mère de Nadia

a appelé. Il était 22H. Sa voix. Sa panique. Ses hurlements. – *Tu as vu ce qui se passe ? Tu as des nouvelles de Sarah. Ce n'est pas possible. Pas possible.* Mathilde se souviendra toujours de cet effroi qui, soudain l'a saisie, en une seconde, elle a su que c'était grave, que sa vie allait basculer. Peut-être qu'elle a su déjà, à ce moment-là, que Sarah n'était plus là et elle l'a refusé, tout de suite après. Cerveau bloqué. Non. Non. Non, à l'intuition. Non, elle ne savait pas ce qui se passait, elle lisait et elle n'a pas la télé. – *Des attentats. Le Bataclan. Ils vont tous mourir. C'est horrible. Tu as des nouvelles, un texto ? Ils disent que certains arrivent à envoyer des textos. Les otages. Tu as reçu un texto ?* La voix de la mère de Nadia, dans les aigus, plus que dans les aigus, au-delà des aigus, au-delà de la peur, la fréquence de la terreur. L'esprit de Mathilde à toute vitesse. Bataclan. Attentats. Otages. Mourir. Sarah. Non. Sarah, je t'en supplie. Pas toi. Tiens bon. Sarah, Maman est là. – *Tu as reçu un texto ? – Non.* Elle a raccroché, net. Elle a allumé son ordinateur, elle a regardé les images en boucles, le petit Cambodge, le Carillon, la Bonne Bière, la Casa Nostra, la Belle Équipe, le Comptoir Voltaire, et le Bataclan. Les attentats. Le Bataclan. Otages. Mourir. Ils vont tous mourir. Elle a vu les policiers devant de la Bataclan. Les pompiers. Les Samu. Les gyrophares. Les otages qui sautaient par les fenêtres, passage Saint Pierre Amelot. Sarah, non, tiens bon. Maman est là. Elle a foncé au Bataclan, sans réfléchir, Sarah, Maman est là. Évidemment, tout était bouclé, tout le quartier, impossible d'approcher, elle a supplié, Monsieur l'agent, ma fille est à l'intérieur, elle a besoin de moi. Mais non, bien sûr, elle n'a pas pu passer. Elle aurait voulu entrer, à l'intérieur, prendre la place de Sarah. Tuez-moi. Laissez-la, prenez-moi à la place, s'il vous plaît. Je vous en supplie, prenez-moi à sa place. Sarah, Maman est là. Elle est restée dans sa voiture, la radio allumée, en boucle, les mêmes mots, les mêmes phrases. « *Des tirs un peu partout dans l'est de Paris...* » « *La République attaquée...* » « *Un carnage...* » « *Une mobilisation sans précédent...* » « *Le président François Hollande...* » « *Cellule de crise...* » « *La prise d'otages au Bataclan est toujours en cours...* » Elle a regardé, les vidéo amateurs sur son téléphone, les tirs sur les terrasses, les corps, le sang, l'arbitraire. Ces vies enlevées. Ces vies dévastées. Pourquoi ? Comment ? Comment est-ce possible ? Comment, Dieu, la vie, l'énergie, ou quoi que ce soit, peut permettre ça ? Pourquoi ? Comment ? Qui peut permettre ça ? Sarah. Pas toi. Pas toi.

Maman est là, ça va aller. Tiens bon Sarah. Mon bébé, Maman est là. Elle vérifie son portable, encore et encore, même si elle a mis la sonnerie, elle vérifie, encore. Tu as reçu un texto ? Ils disent que certains arrivent à envoyer des textos. Pas de texto. C'est mauvais signe. Non, ça ne veut rien dire. Elle a peut-être perdu son téléphone. Elle n'a pas accès à son téléphone. Elle ne veut pas se faire repérer. Elle ne peut pas bouger. Sarah, tiens bon, Maman est là. Mathilde n'ose pas appeler, Sarah est sur vibreur mais quand même, si ça attirait l'attention sur elle ? Elle n'a pas répondu aux appels de ma mère de Nadia, elle ne peut pas, elle a besoin de toute son énergie, pour elle, pour ne pas sombrer, pour être là, pour Sarah. Sarah, mon amour, ma petite fille, je suis là, ne t'inquiète pas, Maman est là. Maman est là. Je vous en prie mon Dieu, faites qu'il ne lui arrive rien. Qu'ils meurent tous mais pas elle. Je vous en supplie. Elle est restée dans sa voiture, concentrée sur ses pensées, toutes, sans exception, mais surtout sur Sarah. Sarah, Maman est là. Elle a prié, elle a marchandé, elle a supplié, et puis, elle s'est tue. A l'intérieur. Sarah, Maman est là. Pour ne pas entendre le grand froid, en dedans, la peur que ce ne soit pas suffisant. Maman est là. Il ne peut rien t'arriver, tu m'entends Sarah, Maman est là, il ne peut rien t'arriver. Après l'assaut, à une heure du matin, elle est retournée voir les policiers. S'il vous plait, je veux passer maintenant. Ils lui ont dit non alors, elle a supplié. – *Ma fille est là, je le sais, elle a besoin de moi. – Madame, si elle ne vous a pas contactée, elle doit être blessée, à l'hôpital. Vous allez avoir des nouvelles.* Leurs visages gênés, épuisés par la catastrophe, l'ampleur du désastre. Ce qu'ils ont vu. Entendu. L'horreur. Ma fille. A l'intérieur. – *Je vous en prie, je veux passer, je veux aider. Je dois l'aider. Je sais qu'elle est là.* Un policier s'est avancé. – *Madame, rentrez chez vous, vous ne pouvez rien faire pour le moment.* Si je peux. Je suis là. Si je suis là, il ne peut rien arriver à ma fille, connard. Sale con. De flic. Elle a pensé. Le gros moustachu, le dernier, rentrez chez vous. Rentrez chez vous ? Vous avez des enfants ? Non, bien sûr que non, sinon vous ne diriez pas ce genre de conneries. Putain, tu crois que ton flingue te permet de m'empêcher de passer ? Je suis sa mère, tu comprends. Tu comprends ça ? Sa mère. Sa mère. Sarah, je t'en supplie, tiens bon, Maman est là. Je vous en prie, laissez-moi passer. Connard. Laissez-moi passer, s'il lui arrive quoi que ce soit ce sera à cause de toi. Évidemment, elle n'a rien dit, elle sait bien que ça n'aurait servi à rien, elle a

attendu, debout, dans le froid glacial de son cœur, parce que la soirée était plutôt douce et la nuit aussi, pour la saison. Il y avait du monde en terrasse. Elle a vu arriver les secours, des tonnes de secours, en courant, en criant, les ordres, les tris de priorités, les évacuations, les couvertures de sécurité, leur éclat doré, leur bruit strident, si caractéristique. Elle a vu sortir des corps ensanglantés, certains sur des brancards de fortunes, faits des barrières de sécurité, seigneur, où va le monde ? Sarah, Maman est là. Elle a vu sortir des vivants, certains même pas blessés. Sarah, Maman est là. Ma chérie, ne t'inquiète pas, je suis là, je t'attends, tu peux sortir en dernier. Elle a vu sortir des corps sous des bâches protégés, les morts. Sarah, Maman est là, ne t'inquiète pas. Ça va aller. Le gros moustachu s'est approché, et il a reculé, il n'avait rien à dire, rien à lui dire, que pouvait-il lui dire ? Elle a vu le périmètre se vider. Pas de texto. Un texto de la mère de Nadia. – Nadia est vivante, vivante, elle vient de sortir. Tu as des nouvelles de Sarah ? Connasse. Non, je n'ai pas de nouvelles de Sarah et alors ? Ça ne veut rien dire. Frédéric ? Frédéric ? Il est mort, lui ? Ou pas ? Elle a appelé Isabelle, parce que quand même. L'hystérie, dans l'autre sens. – *Elle est vivante. Vivante. Elle n'a rien. Elle a dit que c'était l'horreur. Elle est vivante. Elle n'a pas de nouvelles de Sarah. Elles n'étaient pas ensemble. Sarah était près du bar c'est là que.* Soudain un silence. – *Tu as des nouvelles de Sarah ? – Non.* Le silence qui s'éternise. Elles savent toutes les deux exactement ce qu'elles pensent. Salope, c'est facile pour toi, tu as ta fille. Ne va pas penser que la mienne est morte, ça va lui porter la poisse. – *Frédéric est mort ?* Un silence. La question. La mort déviée. Frédéric plutôt que Sarah. Un silence. Isabelle hésite, elle sait qu'elle va faire du mal et, dans toute son hystérie, bien légitime d'ailleurs, elle sent que ce qu'elle va dire va créer un séisme. Elle retarde le moment. Et puis, elle se lance. – *Frédéric est avec nous, il vient de nous rejoindre. Il va bien. Il n'a rien. C'est miraculeux.* Merde, elle n'aurait pas dû dire miraculeux. Merde. Merde. Silence. Mathilde encaisse. Putain de bordel de merde, c'est quoi cette histoire ? Pourquoi eux et pas elle ? Pourquoi elle n'est pas eux ? Qu'on leur coupe la tête. Non, non, ça ne veut rien dire. Rien dire du tout. Sarah a peut-être perdu son téléphone. Elle ne peut simplement pas appeler, ni envoyer de textos. Ou. Non, rien du tout. – *D'accord.* Elle a dit d'accord et elle a raccroché. Elle n'allait pas dire qu'elle était contente quand même, encore

moins que c'était miraculeux, je t'emmerde. D'accord et elle a raccroché. Elle s'en est voulu d'avoir laissé Sarah ce temps-là. Ne t'inquiète pas, Maman est là. Elle a revu Nadia et Frédéric et même Isabelle, à l'enterrement de Sarah, elle ne pouvait pas leur dire de ne pas venir, mais après non. Non, elle ne veut pas les voir, elle ne veut plus les voir, jamais. Pourquoi elle et pas eux ? Elle a l'intuition que ça les arrange bien, eux aussi. Ils doivent se sentir coupable, un peu. Tant mieux. Elle a continué d'attendre, qu'il ne reste plus rien, plus personne, plus aucune chance de voir sortir Sarah debout, même allongée, sur un brancard de fortune, même en dernier. Le moustachu est revenu. Il a eu pitié. Elle a détesté sa pitié. Elle a entendu la pitié dans ce qu'il lui a dit et elle l'a détesté, la pitié et lui. Il lui a dit, ça ne veut rien dire Madame, elle était peut-être parmi les blessés graves qui ont été évacués, où vous avez raison, elle a peut-être perdu son téléphone, rentrez chez vous, nous allons mettre en place une procédure, une liste des victimes identifiées. On va vous appeler. Rentrez chez vous. Alors, elle a cédé. Mathilde est rentrée chez elle. Il était 6 H du matin le 14 novembre. En arrivant, elle a eu l'espoir fou que Sarah l'attende là, qu'elle soit rentrée, elle avait perdu son téléphone, elle est rentrée, voilà. Voilà ce qu'elle a pensé en tournant la clé dans la serrure de l'appartement du couvent des Ursulines. Elle a tourné la clé, elle a ouvert la porte. – Sarah. Et le silence. C'est à ce moment qu'elle a su, ce qu'elle a su tout de suite, mais qu'elle a oublié. C'est à ce moment-là que son sang s'est glacé. Le silence. Elle allait devoir vivre avec le silence. Avec une béance. A la place du cœur. Et puis, elle a oublié à nouveau. Elle ne pouvait simplement pas accepter ce que son cœur de mère savait. Le pire était arrivé. Elle a appelé tous les hôpitaux la Pitié-Salpêtrière, l'Hôtel Dieu, et Pompidou mais aussi Lariboisière, Bichat, Cochin, Robert Debré, et Tenon, elle a surveillé la liste des victimes, elle a hurlé contre ces incompetents qui ne se rendent pas compte, oui, elle a hurlé cette fois pour de bon, le téléphone, la tension, ses pensées, connards d'incompétents incapables. Elle a hurlé BFM-TV, la chaîne allumée sur l'ordinateur, les témoins de l'horreur qui commencent à parler, pourquoi eux et pas elle. Elle a voulu retourner là-bas, et elle s'est raisonnée. Son bébé a besoin d'elle mais elle doit d'abord la trouver. Sarah, ma chérie, je t'en prie, tiens bon, Maman est là. Je vais te trouver. Elle est sortie de chez elle, incapable de ne rien faire, d'attendre, le coup de téléphone, elle est partie,

elle a fait le tour des hôpitaux, parce que le téléphone ça ne sert à rien. Les mêmes, dans l'ordre, la Pitié-Salpêtrière, l'Hôtel Dieu, et Pompidou mais aussi Lariboisière, Bichat, Cochin, Robert Debré, et Tenon, chaque fois la même tension, ma fille, Sarah, elle était au Bataclan, chaque fois la même réponse, il n'y pas encore d'identification, trop de monde, l'état de guerre, le Samu a fait le tri entre les blessés très graves et les moins atteints, vite, très vite, le plus vite possible, et puis, ils ont été dispatchés dans tellement d'hôpitaux, vous devez rentrer chez vous et attendre. Mais non. Qu'est-ce que vous avez tous ? Je ne veux pas rentrer chez moi, je veux voir ma fille, ce n'est pas compliqué, je veux voir ma fille. Encore et encore, jusqu'à Bichat, toutes ses réserves d'angoisse épuisées, son seuil de tolérance à la colère, à la douleur, à la souffrance, dépassé, elle n'a pas crié cette fois, non, que dire, que faire, les larmes aux yeux pour la première fois depuis presque 24 heures que le cauchemar a commencé, je veux voir ma fille, vous comprenez ? Et puis, soudain, dans un éclair de lucidité, une panique, tellement d'hôpitaux ? Combien ? Tellement ? Plus que sur sa liste ? La dame de l'accueil la prend en pitié, Mathilde déteste cette pitié mais ne dit rien, elle a besoin d'elle n'est-ce pas ? Et la dame, une grande gigue, fait ce qu'elle peut. Elle ne peut pas lui donner de liste mais elle parle d'une trentaine d'établissements. Une trentaine ? Mathilde est effondrée, alors, elle repart en boucle, mais pourquoi ? Comment ça se fait qu'elle ne peut pas savoir si sa fille est là ? – *Ma fille était au Bataclan vous savez. Elle a dû perdre son téléphone. Du coup, je ne sais pas où elle est. Comment ça se fait ? Comment ça se fait qu'elle ne puisse pas lui dire si elle est là ou pas ? Si elle n'y est pas, au moins, elle enlève Bichat de la liste, c'est déjà ça.* Et la dame, la grande gigue recommence, elle explique, il y avait tellement de blessés, qui avaient perdu connaissance ou qui étaient dans le coma, que voilà, ils pensaient plus à sauver ceux qui arrivaient sur des brancards qu'à les identifier. – *Vous comprenez ?* Non, Mathilde ne comprends pas, pas du tout, elle veut voir sa fille, Sarah, je t'en prie mon bébé, tient bon, Maman est là. Non, elle ne comprend pas, mais elle fait comme si. Elle remercie et elle s'en va, salope, tu aurais au moins pu téléphoner pour moi. Elle laisse derrière elle la dame, et les autres familles, comme elle, désespérées. Tellement. Encore plus que sa liste. Laisse tomber. Mathilde ne veut pas rentrer chez elle, mais elle ne sait plus où aller, elle a compris que ça ne

servait à rien de continuer le tour des hôpitaux. Elle ne savait plus où aller alors, elle est allée allumer un cierge à Notre Dame de Paris, elle n'est pas croyante, pas du tout, mais elle avait besoin d'être quelque part avec sa fille. Et elles adoraient cet endroit. Elle a allumé le cierge et elle a paniqué, si elle allume ce cierge, ça veut dire que Sarah est morte. Non ? Oui. Elle a éteint précipitamment le cierge et l'a jeté. Elle est partie. Elle a tourné en voiture dans Paris, elle ne savait pas où aller. Sarah, Maman est là. Elle a tourné et tourné encore, et puis, parce qu'elle est comme ça Mathilde, elle s'est dit que ça suffisait. Elle est allée à l'institut médico-légal de Paris, la maison des morts, parce que voilà, il vaut mieux savoir. Tous les corps ont été levés. Il n'y a plus personne au Bataclan, ni de morts ni de vivants. Il vaut mieux savoir. Elle est entrée dans la maison des morts, elle était prête à savoir ce qu'elle a su à la première minute. C'était le moment. – *Ma fille était au Bataclan, je pense qu'elle est chez vous maintenant.* Ils lui ont dit qu'ils avaient avancé sur l'identification mais qu'ils ne donnaient pas cette information comme ça. Pas tout de suite. Rentrez chez vous. On va vous appeler. Mathilde a insisté. Sarah a toujours sa carte d'identité sur elle et un petit tatouage à la cheville, un bouton de rose. Oui, mieux vaut savoir. Ils ont dit qu'elle devrait aller à la cellule de soutien psychologique mise en place à École Militaire. Ça vaut mieux vous savez. Mais non, elle veut être près de sa fille. Ne t'inquiète pas Sarah, Maman est là. Oui, il vaut mieux savoir. Elle a insisté encore et le tatouage a joué. Foutu tatouage, comme le concert, j'aurais dû dire non. Ils ont regardé dans leur liste. Ils ont pris un air concerné. Les cons, ils en ont rien à foutre, ils ne me connaissent pas, ils ne la connaissent pas, ils s'en foutent, pas la peine de prendre cet air pénétré, je rêve, allons-y qu'on en finisse. Ils ont dit, Madame, si vous voulez bien venir avec nous, il se peut effectivement que votre fille soit parmi nous. Soit parmi nous, tu en a d'autres des comme ça ? Nous allons procéder à l'identification du corps. Elle l'a suivi, un jeune type de 25 ans, ils doivent être en manque de personnel, tu parles. Elle l'a suivi et son cœur a sursauté. Soudain, non à l'intérieur. Un hurlement, un cri de bête. Non. Elle a voulu faire demi-tour, prendre ses jambes à son coup, partir, fuir, loin, prolonger le temps, l'espoir, ce n'est pas si simple de savoir, non, pas du tout. Elle a continué à marcher. Sarah. Sarah. Faites que ce ne soit pas Sarah. Elle est arrivée dans la pièce, séparée du corps sous un drap

par une vitre en plastique, ce n'est donc pas comme dans les films. Ils ont soulevé le drap. Elle est morte. Samedi 14 novembre 2015 à 20H51 très exactement, Mathilde a identifié le corps de Sarah, sa fille, morte et elle est morte elle aussi. Un peu. Les jours qui ont suivi, elle a juste continué à respirer, le minimum, le minimum vital, non pas pour vivre mais pour survivre. Parce que 2 morts, c'est trop, trop à leur donner. Vous n'aurez pas ma haine. Mathilde a dit, quelque part au fond d'elle, vous n'aurez pas ma vie. Elle a laissé passer ses pensées, même les plus noires, les plus sombres, les plus abjectes, celles qui lui auraient donné envie de se jeter par la fenêtre, des envies de meurtres retournées contre elle-même. Elle les a accueillies comme elle pouvaient. Elle s'est concentrée sur la cérémonie pour Sarah, elle a voulu qu'elle lui ressemble, stylée, rock and roll, avec des fleurs mauves et les Rolling Stone qu'elle écoutait. A l'église parce que même si Sarah n'aimait pas les religions, ou plutôt s'en méfiait, elle aimait le sacré, elle a allumé un cierge, c'est de ta faute, si tu n'avais pas allumé celui d'avant peut-être elle serait toujours vivante, mais non, elle était morte depuis un moment déjà. Tous les amis de Sarah étaient là, Nadia et Frédéric aussi bien sûr. Pourquoi ? Pourquoi elle et pas vous ? J'aurais tellement préféré que ce soit vous. Elle a demandé que les fleurs soient mauves, ou blanches, ou roses ou fuchsias. Elle a demandé qu'ils ne soient pas habillés en noir. Frédéric a lu un extrait du petit prince, Nadia, *Je suis comme je suis* de Jacques Prévert. Ils ont écouté, *You can't always get what you want* des Stones donc, et puis *Rock and Roll suicide* de David Bowie. Drôles de chansons. Le côté mélancolique de Sarah. Existentiel. Elle lisait Jane Eyre de Charlotte Brontë au moment de sa mort, une histoire d'amour tragique. Décidément, Mathilde ne lui a pas transmis que du bon. Elle a fait projeter des photos de Sarah depuis son enfance, Sarah à 6 mois qui sourit, et tend les bras vers elle, sa Maman, elle s'en souvient. Sarah à 8 mois, assise avec un livre dans les mains, déjà, la vertu de l'exemple. Mathilde se souvient de la petite enfance de Sarah, elle a adoré, elle a adoré ça, ce moment de maternage, du « peau contre peau ». Sarah était un bébé tellement éveillé, facile, elles se comprenaient bien. Ca n'a pas toujours été idyllique, bien sûr, parfois, Sarah ne voulait pas dormir, dans ces cas-là, elle hurlait ou geignait sans discontinuer, ses petites jambes et ses petits bras s'affolant dans le vide, atteignant des niveaux de nervosité qui atteignaient

Mathilde elle-même et Mathilde, impuissante sachant que la seule chose c'était le sommeil, s'est retrouvé, à pleurer, elle aussi, une fois même à lui mettre de l'eau sur le visage et le corps pour la calmer, elle criait « arrête », elle le regrettait aussitôt. Elle a eu des envies de la jeter par la fenêtre. Et hop, un bon coup pour la calmer. Elle n'est pas fière de ça. Elle n'en a pas honte. Ça n'a rien à voir avec l'amour. Ce n'est pas si facile d'être mère. Surtout seule. Elle s'est toujours demandé comment faisait les mères seules avec plusieurs enfants, et d'ailleurs même les mères en couple avec un enfant, personne ne parle jamais de ça, de la difficulté d'être mère. Ou père. Sans doute. Sans doute parce que ces moments sont compensés par tant de joie et d'amour partagé. Sarah, mon amour, ma fille, ma douceur, pardon, je n'ai pas su prendre soin de toi. Sarah à 1 ans, elle commençait à marcher. Sarah à 6 ans, avec elle, et puis avec Nadia, son amie d'enfance, de CP, 10 ans d'amitié, elles ont tout fait ensemble, mais elles ne sont pas mortes ensemble, non, Sarah est morte et Nadia est vivante, pourquoi ? Pourquoi elle et pas toi ? Sarah à 11 ans pour un bal costumé, elle était en pirate, histoire de, parce que princesse c'est vraiment pas pour moi, je ne crois pas au prince charmant, Maman. Bon, elle aurait peut-être dû lui donner un meilleur exemple sur ce coup-là. Pardon chérie. Sarah à 12 ans, avec elle, un baiser immortalisé, elles n'avaient pas beaucoup de photo d'elles deux, elles n'étaient que toutes les deux, elle le regrette maintenant, elle aurait aimé avoir plus de photo d'elles d'eux, Sarah, ma beauté, ma fille, ma merveille, je t'aime. Sarah à 13 ans, Sarah à 14 ans, Sarah encore et encore, son sourire, ses cheveux, les longueurs variant en fonction de l'âge, de la mode ou de l'humeur. Sarah. Sarah à tous les âges, qui grandit en accéléré, diaporama d'une vie sur une musique de Sia, *Breathe me*, que Sarah écoutait en boucle, certains jours où elle se retrouvait en elle-même. « *Help, I have done it again. I have been here many times before. Hurt myself again today. And the worst part is there's no one else to blame. Be my friend, hold me. Wrap me up, unfold me. I am small, I'm needy. Warm me up and breathe me...* » Et, en écoutant les paroles, pour la première fois vraiment, Mathilde s'est dit que sa fille avait le spleen parfois, et qu'elle ne le savait pas, ou plutôt qu'elle le savait, mais qu'elle ne s'en est pas vraiment occupé, elle a préféré l'oublier, et elle s'en est voulu. Tu vois, tu l'as abandonnée, si tu avais vu, si tu avais su, elle ne serait peut-être pas

allée au Bataclan ce soir-là. Toutes ces hypothèses, tout ce qu'elle aurait dû faire, prévoir, savoir, qui aurait pu contrarier le destin, celui-là en tout cas, dans tous les destins possibles de Sarah, tournent en boucle dans sa tête, depuis l'accident, elle ne dit pas attentat. Et, toutes ces hypothèses partent ou reviennent au même constat, tu vois, tu l'as abandonné. Tu vois, tu l'as abandonné. Et Mathilde a décroché, le reste s'est passé dans une sorte de brouillard, à l'église et puis après, la réception, chez Isabelle, elle y avait tenu, Mathilde s'était tue, tu peux bien faire ce que tu veux, je ne te remercierai pas, je ne te pardonnerai pas, jamais, ma fille est morte et pas la tienne. Mathilde a décroché, elle n'était plus là. Son corps était là, mais elle, elle n'était plus là. Elle était avec Sarah. Elle était avec Sarah le jour où elle lui a dit au revoir, le 15 novembre quand elle est retournée à la maison des morts, cette fois pour se recueillir, Sarah si belle, le visage intact, la balle blindée de 7,62 millimètres de la kalachnikov ayant transpercé le torse de Sarah. Elle est morte sur le coup, le cœur déchiré. Elle est si belle. Pardon ma belle, pardon ma fille, ma douceur, mon cœur, pardon de t'avoir abandonnée, laissée aux mains de cet impossible destin. Pardon mon cœur, ma douceur. Pardon, Maman n'était pas là. Ma puce, ma chérie mon amour, où que tu sois, pardon, pardon. Pardon. Je t'ai abandonnée. Pardon. Je t'aime. Pardon. Pardon mon ange. Pardon. Elle est restée avec Sarah depuis. Je suis là ma chérie. Même quand elle est rentrée chez elle. Même quand, un moment des amis sont venus, tous les jours au début et puis plus. Elle a démissionné, elle voulait rester avec Sarah. Pas avec « ses » enfants, ces enfants, qui ne sont pas les siens, la sienne n'est plus là, elle reste avec elle, elle ne va pas l'abandonner encore. Elle passe ses journées au couvent. Elle lit. Elle regarde par la fenêtre. L'arbre. Le vent. La lumière. Les oiseaux. Ce qui fait la vie, encore. Elle qui écoutait beaucoup de musique n'en écoute plus. Même Mozart ne la console pas. Il l'empêche d'écouter le silence. Le silence de Sarah. Le manque de Sarah. Elle ne lit plus non plus, de romans, elle ne peut pas, elle ne veut pas se perdre dans l'imaginaire de l'autre, oublier même quelque heures Sarah. Sa souffrance. Elle veut s'entendre penser. Elle lit un peu les consolations de Sénèque, ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous d'Épictète. Des pensées de penseurs qui rejoignent les siennes quand elle y arrive, et le silence. Sinon, elle attend, juste que le temps passe, fasse son œuvre. Elle sait que c'est une

question de temps, que le temps est un allié pour accepter, l'inacceptable, peut-être pas le comprendre mais l'accepter. Parce que comprendre, c'est donner un sens, mais, comment donner un sens à ce qui n'en a pas ? La mort d'un enfant, à l'aube de sa vie, une merveille à peine éclos, coupée dans son élan, quel sens cela peut-il avoir ? Et tous ces penseurs, pensent mal en fait. Terriblement mal. Trouver de la joie à avoir connue Sarah 17 ans, c'est déjà bien ? C'est ça ? C'est ça qu'elle devrait penser ? Et bien non, elle pense que ce n'est pas bien déjà, elle pense que c'est lamentable et injuste, horrible. Ils ont perdu un enfant eux ? Certainement pas, sinon, ils ne penseraient pas ce genre de conneries. Elle est un peu schizophrène Mathilde depuis la mort de Sarah. Elle fait le grand écart entre des positions opposées. La sagesse. La folie. Les affects. Et, souvent, même si elle sait que le temps fera son œuvre, que forcément elle va réussir à transformer cette catastrophe intégrale, elle se révolte, la colère, la haine, oui, la haine, contre la vie qui lui a pris son enfant chéri. Sarah. Pardon. Et puis ça passe. Et puis ça revient. La souffrance, animale, au fond de sa chair, d'avoir perdu la chair de sa chair, l'impression d'être amputée d'une partie d'elle-même et la douleur absolue, absurde, du membre fantôme, l'horreur. Les cris de bête qu'elle pousse parfois dans son lit, ses hurlements, Sarah, je t'en supplie reviens, reviens, Sarah, ma petite fille, reviens. L'infinie tristesse à l'idée de ne plus jamais revoir le sourire de Sarah, son rire, cette enfant était une pure merveille oui, un être de lumière, elle sourit maintenant, à l'évocation intime du rire de Sarah. Le temps, oui, fait son effet déjà. Déjà, Mathilde a moins peur, de devenir folle, de ne pas supporter, de ses pensées, oui, elle a moins peur, oui, le temps fait son œuvre, oui, elle revoie le sourire de Sarah dans son esprit et elle sourit en retour. Elle commence à lui parler pour lui dire autre chose que pardon. Elle se dit parfois, qu'elle devrait lui dire d'être en paix, la laisser partir. Au revoir ma fille chérie, tu peux partir, sois en paix. Ça va aller. Pour l'instant, elle ne peut pas. Elle n'est pas prête. Pas du tout. Non, c'est comme sortir, voir du monde, appeler des amis, elle ne peut pas, pas encore. Elle ne veut pas oublier, même pas quelques heures, Sarah et tout ce qu'elle doit traverser. Elle regarde par la fenêtre et elle écoute ses pensées et elle regarde l'arbre, le grand arbre devant ses fenêtres, un chêne magnifique et centenaire, dont elle imagine que les racines se déploient dans le sol en dessous de tout le

couvent. Ça lui fait du bien. Elle regarde l'arbre. Le vent. La lumière. Les oiseaux. Des mésanges, des rouges gorges et des moineaux apprivoisés. Elle les connaît, elle a regardé sur internet, elle a eu envie de savoir soudain, qui étaient ses compagnons d'infortune qui la réveille le matin et l'aide à tenir, son seul rempart à la mort et à la solitude. Elle regarde dehors, entièrement tournée à l'intérieur, et vers son chagrin, qui tient Sarah en elle bien au chaud. Son seul moment de diversion, c'est quand la petite Mathilde vient dans la cour, elle la regarde enlacer l'arbre, donner du pain aux oiseaux, ou simplement leur parler. Elle ne reste pas longtemps. Elle passe et elle disparaît. Elle est tellement gracieuse et tellement jolie. Elle ne l'avait jamais vu avant, elle passe visiblement après l'école, elle doit aller à l'école du quartier. Mathilde, elle, travaillait à l'école Montessori du 3^{ème} à Paris, elle avait un peu de transport, c'est normal qu'elle ne l'ait jamais vu avant. Elle rentrait trop tard. Avant, chaque fois ce mot lui déchire le cœur. Avant elle n'avait pas vu cette petite fille. Qui est cette petite fille qui passe après l'école ? Elle a l'air d'avoir 6 ou 7 ans. Elle rentre toute seule de l'école dans ce quartier ? Où est sa maman ? Ses parents ? Elle a l'air seule, livrée à elle-même. Tellement douce. Et mignonne avec ses grands yeux et ses fossettes et ses boucles, et ses bonnets jusqu'au yeux. Et son sourire. Son sourire appelle l'amour. Il appelle la vie. Mathilde a failli sortir une ou deux fois, juste comme ça, pour voir, pour savoir, pour lui dire, qui est tu ? Tu es toute seule ? Comment une petite fille comme ça peut être toute seule ? Tu as besoin d'une maman ? Elle est où ta maman ? Mais elle ne l'a jamais fait. Ça va, tu ne vas pas encore abandonner Sarah. Une fois ça suffit. Ne la laisse pas tomber. Elle s'est dit qu'elle allait attendre l'été, l'été, elle met une chaise dans la petite cour, devant l'appartement, et elle reste comme ça, à regarder l'arbre et les oiseaux. Elle faisait déjà ça avant. Avant. Merde. En même temps, elle ne peut pas le nier, pour l'instant, Mathilde n'a pas retrouvé la continuité de sa vie, il y a un avant et un après. Il n'empêche, cette petite fille lui plaît. Évidemment, elles vont se rencontrer. Ce n'est qu'une question de temps, de désir, d'opportunité, de volonté et d'amour aussi. Que l'amour prenne le pas sur la peur. La grande Mathilde, elle non plus, ne sait pas que la petite Mathilde l'a repérée. Et, ce qu'elles ne savent ni l'une ni l'autre, c'est que c'est Sarah qui a ouvert la porte à la petite Mathilde la première fois. Comme quoi.

La petite Mathilde entre donc dans le couvent son bouquet de fleur à la main, elle dit bonjour à l'oiseau de la porte cochère, et puis, elle se dirige vers la deuxième cour, la cour de l'arbre, la cour des oiseaux, la cour de la dame. Elle leur dit bonjour. Salut les amis, je n'ai pas de pain aujourd'hui. Elle s'approche de l'arbre, elle est timide d'un coup. Elle a réfléchi tout le long du chemin à ce qu'elle allait dire à la dame. Bonjour, je m'appelle Mathilde et je vous ai apporté un bouquet de fleur. Non. Et vous. Bonjour, je m'appelle Mathilde et vous ? Non. Bonjour, je cherche une Maman. Non. Bonjour, vous savez, j'adore les oiseaux et puis je vous ai vu à la fenêtre alors qu'avant je ne vous ai pas vue, vous êtes toute seule, et ma Maman, elle est dans le congélateur et j'adore mes frères et même Ismaël, mais quand même, c'est pas pareil, alors si jamais vous voulez bien on pourrait être amies ? Non. Surtout pas. Tu ne veux pas aller chez Papa quand même ? Non. Pas Papa. Donc, tu ne dis pas ça. Non. Bonjour, j'aime beaucoup là où vous habitez, et l'arbre et les oiseaux et, si vous voulez, je pourrais vous chanter une chanson. C'est *L'oiseau et l'enfant* de Marie Myriam. « *Comme un enfant aux yeux de lumière qui voit passer au loin les oiseaux, comme l'oiseau bleu survolant la terre...* » Parce que je connais aussi un peu *Fais comme l'oiseau* mais pas assez, et je ne me souviens plus le nom du chanteur, ah si, Michel Fugain, mais j'aime bien aussi un peu celle-là, vous voulez ? Non. Mathilde hésite. Elle s'approche de l'appartement, elle voit la dame à la fenêtre. Son cœur sursaute, elle est là. Elle regarde dehors, comme d'habitude. Elle est belle. Elle a l'air un peu triste. Mais tellement douce. Tellement, tellement douce. Elle voudrait bien, là tout de suite se blottir dans ses bras. Tellement douce. Elle va lui dire, s'il te plait je peux avoir un câlin ? Instinctivement Mathilde met son pouce et sa manche dans sa bouche. Elle danse d'un pied sur l'autre. Son cœur bat à toute vitesse. Elle hésite. Elle s'approche, recule. Elle va déposer le bouquet devant la porte et partir. Voilà, elle va faire ça. Tant pis, elle parlera à la dame une autre fois. Elle ne va pas la déranger. En fait, Mathilde a peur du rejet, du refus, mais elle ne le sait pas. Voilà, elle va faire ça, ce sera très bien. Elle relève les yeux, décidée, je pose mon bouquet et je m'en vais et elle croise le regard de la dame à travers la fenêtre. Elle la regarde, elle l'a vue. Instinctivement, Mathilde baisse les yeux, regarde par terre, elle va s'en aller, elle

ne va même pas déposer le bouquet. Oui, elle va s'en aller. Fissa. Sans demander son reste. Elle redresse la tête pour faire demi-tour et, elle se retrouve nez à nez avec la dame. La dame est sortie. Elle est là, juste devant elle. Elle a l'air douce, si douce, tellement douce. Tu me ferais un câlin ? Je veux une maman. Tu voudrais bien être ma Maman même si on dit que c'est pour de faux ? Elle lui sourit. Instinctivement. Ah le sourire de Mathilde. La dame lui sourit en retour.

- *Que tu es jolie.*

Ça lui est venue comme ça à Mathilde, la grande. Elle est sortie, parce qu'elle a bien vu que la petite hésitait, qu'elle avait besoin de quelque chose, qu'elle regardait dans sa direction, oui, elle la regardait, elle s'est dit qu'elle pouvait bien sortir, qu'elle pouvait peut-être l'aider. Oui, elle pouvait bien sortir, respirer, oublier, pas beaucoup mais un instant, Sarah. S'occuper d'autre chose. De quelqu'un d'autre. D'une petite fille perdue dans sa cour. Elle a l'air un peu triste et en même temps si vivante, si sensible, oui, si sensible. Son regard dans le sien, si plein de confiance. Oui, elle pouvait sortir. La petite fille a eu l'air de vouloir fuir, Mathilde a eu peur de lui avoir fait peur, elle est sortie quand même, la petite a relevé la tête et elle lui a souri. Mon Dieu, quel sourire. Un sourire de vie. Un sourire d'amour. Elle ne s'est pas trompée. Qu'elle est jolie.

- *Que tu es jolie.*

- *Merci.*

Mathilde, la petite, bascule d'une jambe à l'autre, pas très sûr encore de ce qu'elle va faire, de ce qu'elle va dire. Mathilde, la grande aussi hésite, soudain très émue par elle ne sait pas quoi, elle aussi. Elles en sont là, toutes les deux au même endroit, exactement. Entre désir, émotion, peur, envie, et tant d'amour à donner. Oui, elles ont tant d'amour à donner. Alors, Mathilde, la petite, se lance.

- *Bonjour, je m'appelle Mathilde.*

Et Mathilde, la grande, a soudain, le cœur qui explose, d'amour, de joie, de gratitude. Un immense sourire s'affiche dans son âme et sur son visage. Voilà, le sens, évident, c'est elle, cette petite fille. Merci. Mon Dieu. Merci. Merci. Elle a les larmes aux yeux. Merci. Elle sourit.

- *Bonjour, Mathilde, moi aussi je m'appelle Mathilde.*

Et le cœur de la petite Mathilde s'épanouit lui aussi, d'un coup. Elle sait, ça y est, qu'elle a trouvé ce qu'elle cherchait, que son vœu est exaucé. Ça va aller. Tout va aller.

- *Tu veux entrer prendre un thé ?*

- *Oui, je veux bien.*

La petite Mathilde met sa main dans celle de la grande, prête à la suivre vers l'appartement. Et puis, elle s'arrête, la grande Mathilde aussi qui, soudain, se terre quelque part, en elle, n'a pas envie qu'elle enlève sa main, là tout de suite, la chaleur de cette petite main dans la sienne. Mais non, Mathilde, la petite, a juste oublié qu'elle avait apporté des fleurs. Elle lui tend le bouquet.

- *C'est pour vous.*

Mathilde, la grande, lâche alors la main de Mathilde, la petite, pour prendre ce bouquet qui lui était destiné. Elle sourit, une larme au bord des yeux, au bord du cœur, son cœur qui soudain se remet à battre, à vivre.

- *Merci.*

Elle reprend la main de Mathilde dans la sienne et elles entrent.

Elles ont passé un bon moment à se parler de tout et de rien, elles ont bu du thé, Mathilde la grande, soudain s'est rendu compte que c'était bizarre d'offrir du thé à une petite fille de 6 ans, mais non, Mathilde a voulu goûter le thé, un thé à la bergamote avec une goutte d'eau de fleur d'oranger et un peu de sucre, et elle a aimé, c'est très bon merci avec un peu de citron. C'était chic, c'était « entre dames », les deux Mathilde sont des dames, oui, vraiment, de cœur. La petite Mathilde s'est étonnée de l'absence de télé. Mathilde, la grande, lui a expliqué pourquoi elle n'aime pas la télé, la confusion engendrée par les écrans toujours allumés, la télé avec l'ordinateur et le téléphone à côté, le fait de regarder sans regarder, le fait de zapper, l'absence d'attention, la perte de concentration et même, l'intelligence en péril. Elle, elle ne regarde pas la télé, à la place, elle lit. Elle lui a montré sa bibliothèque. Mathilde sait très bien lire, elle est douée, même si, elle l'avoue, elle regarde beaucoup la télé, avec Maman, comme Maman. Mathilde a bafouillé, elle ne sait pas ce qu'elle peut dire sur Maman, surtout pas qu'elle est dans le congélateur, ça elle sait, mais du coup, quoi pour le reste ? Et puis, elle est un peu comme une amoureuse, elle veut que Mathilde, la grande, soit sa Maman, elle ne veut pas évoquer l'ancienne, la vraie, pour la mettre en avant, elle, pour lui faire plaisir, de tous ses yeux, elle lui dit, je sais que tu es la meilleure des Mamans, la seule, l'unique, celle que je veux. Je sais très bien lire, j'adore lire. Elle a eu peur, soudain, Mathilde est peut-être déjà Maman, oui, elle est sans doute Maman, la Maman de quelqu'un, elle a une tête à être Maman. Et si elle était déjà Maman ? D'une fille ? Il y a une photo d'une petite fille, devant les livres, sur la bibliothèque, elle doit être Maman. Elle ne va pas vouloir être sa Maman. Mieux vaut savoir. – *Et toi tu as des enfants ?* Et toi tu as des enfants ? C'est la première fois qu'on pose la question à Mathilde et qu'elle doit y répondre depuis que Sarah est partie, qu'elle a été tuée, assassinée, qu'on la lui a enlevée. Sarah. Ma chérie. Est-ce que ça compte. Est-ce que tu as un enfant s'il est mort ? Oui. Non. Elle est tentée de ne pas le dire, de le cacher, de l'enfouir. Comme ça, juste comme ça, comme pour un secret. Pour l'oublier.

Mais non. Bien sûr que oui, ça compte. Sarah. Ma fille. Ma chérie. – *Oui. Oui. J'avais une fille mais elle est morte.* Il n'y a pas 50 manières de dire ça en fait, non ? Elle l'a dit comme ça, simplement, directement et elle n'a rien ajouté, les attentats, le Bataclan, l'injustice, la France en deuil, son deuil à elle, inconsolable, elle n'a rien ajouté, ça aurait apporté quoi ? J'avais une fille et elle est morte. Voila. Ma fille est morte. Et soudain, la petite Mathilde l'a enlacée, elles se sont serrées fort, très fort, serre-moi, serre moi fort, je comprends, je te comprends, je sais, ta douleur, à l'intérieur, ça va aller maintenant, tu vois, je suis là. La petite Mathilde aurait tellement voulu lui dire, tu sais, ma Maman, à moi, elle est morte elle aussi, mais elle ne peut pas, elle, elle ne peut pas dire ça, à la place, elle a demandé, – *Comment elle s'appelle, ta fille ?* Elle a hésité une seconde et puis, elle a ajouté, – *Je peux la voir ?* Ça a tellement touché Mathilde, la grande, cette demande, ça l'a tellement touchée le fait que Mathilde utilise le présent, mais non, Sarah est morte, elle est au passé, c'est le passé que Mathilde, la grande, doit utiliser, elle le sait, avant d'être institutrice à Montessori, elle était professeur de français. – *Elle s'appelait Sarah,* en lui montrant la photo de Sarah, le selfie, le dernier, qu'elle a mis en fond d'écran sur son téléphone et aussi sur son ordinateur. La petite Mathilde a vu Sarah, elle l'a reconnue. Elle a souri de tout son cœur, c'est elle, – *C'est elle qui m'a ouvert... Tu sais, la première fois que je suis venue ici, que j'ai vu la cour pavée, elle m'a demandé, si je voulais voir et elle m'a fait entrer, elle m'a dit, tu veux voir, c'est un couvent.* Alors, pour la première fois depuis la mort de Sarah, Mathilde a pleuré, doucement, sans drame, elle a pleuré sa fille, elle a pleuré sa mort, maintenant que sa mort a, semble avoir, un peu de sens, que la vie refait sens et par la même occasion, surface, Mathilde, la grande, a pleuré, des larmes de vie. La petite Mathilde n'a rien dit, elle a attendu que ça passe, elle s'est dit en elle-même que ce n'étaient pas du tout les mêmes larmes que sa Maman, les larmes de Mathilde ne lui font pas peur et puis, elles sont accompagnées de mots, je suis désolée chérie, ça n'a rien à voir avec toi, et même tu sais, ça me fait du bien de pleurer, je suis contente que tu sois là, que Sarah t'ai fait entrer, ça ne m'étonne pas d'elle, et elle a souri, oui, Mathilde, la grande, a souri à l'évocation de Sarah, de son ouverture, de sa générosité. Mathilde s'est arrêtée de pleurer, elle est revenue là, dans le présent, avec la petite Mathilde, et les livres, et la joie d'être

libérée, pas de son chagrin mais de sa colère, et de son impuissance. Elle a prêté à Mathilde *La mare au diable* de Georges Sand, normalement Mathilde est un peu petite, mais, elle a senti que ça lui plairait, l'histoire d'un homme qui est resté seul avec ses trois enfants, qui doit leur trouver une mère, la campagne, les paysans, la magie des lucioles, et aussi l'histoire de Georges Sand, elle-même, Georges, une femme qui, pour écrire, s'est appelé comme un homme, Mathilde a adoré. Elles ont repris du thé. Elles ont parlé de l'arbre et des oiseaux. Mathilde, la grande, raconté à la petite, ce qu'elle sait de l'arbre, un chêne, et des oiseaux, leur nom, leur couleur, sur l'ordinateur. – *Au-dessus de la porte ?* Mathilde, la grande, n'avait jamais vu qu'il y avait un nid au-dessus de la porte cochère, elles sont allées voir, elles ont regardé, – *Ce sont des pies.* Il y a des pies au-dessus de la porte cochère, un nid de pie. Et, soudain, il était 20H, elles n'avaient pas vu le temps passer. Tout ce temps, Mathilde, la grande, n'a pas demandé où était la Maman de la petite Mathilde, ou son père, enfin, ses parents, elle ne voulait pas prendre le risque de rompre le charme, de raccourcir le moment, vraiment pas, elle voulait encore sentir la chaleur de sa petite main dans la sienne, elle voulait encore lui parler, lui raconter, les livres, la nature et tant d'autres choses, attend, reste un peu, encore un peu, s'il te plaît, je voudrais te faire écouter de la musique, on pourrait regarder un DVD, je n'aime pas la télévision mais j'aime le cinéma. Elle ne voulait vraiment pas mais, là, à 20H, devant la porte cochère, la nuit était tombée depuis longtemps, elle a dit, – *Dis-moi chérie, personne ne t'attend ?*

Dans le pavillon de mères en filles, le pavillon des enfants, perdus, c'est brans le bas de combat, un enfant est vraiment perdu, Mathilde a disparue, elle aurait dû rentrer depuis 17H. Il est 20H. Ce n'est pas possible, pas possible. S'il lui est arrivé quelque chose, ils en mourront, ils ne supporteront pas, ils se tueront. Les garçons sont en panique absolue, ils y vont de toutes les suppositions. Elle a dû avoir un accident, mais non, sinon, le téléphone de Suzanne aurait sonné, ou celui d'Achille, Mathilde a ces deux numéros à appeler en cas d'urgence cousus sur tous ses vêtements. Suzanne a toujours eu peur qu'on lui enlève sa fille, de perdre sa fille, de tuer sa fille, que sa fille meure à cause d'elle, depuis qu'elle est née, le 7 novembre, pas à la

bonne date, va savoir pourquoi, c'est peut-être pour ça, en tout cas, c'est comme ça, Suzanne a toujours eu peur d'un drame, qu'un drame, soudain, fonde sur Mathilde. Alors, Mathilde a toujours sur elle, son nom, son groupe sanguin, le numéro de Suzanne et, comme Suzanne se connaissait bien, elle savait qu'elle n'était pas toujours fiable, celui d'Achille, dès qu'Achille a eu un portable, c'est-à-dire très tôt, 8 ans. – *Comme ça, s'il lui arrive quoi que ce soit, ils peuvent appeler, si on retrouve un de ses vêtements, elle sera immédiatement identifiée.* Donc, Mathilde n'a pas eu d'accident. Elle a dû être enlevée, ou elle a fugué. Non, elle n'aurait pas fugué, elle ne les laisserait pas de plein gré, et même si, bon, elle voulait partir, elle ne voudrait pas les inquiéter. Elle est une milady. Elle est leur raison de vivre, elle le sait. Elle a dû être enlevée. Tous les jours, ils voient ça à la télévision, sur BFM-TV, des enlèvements d'enfants, tous les jours ou presque, un enlèvement d'enfants, entre deux attentats et trois bombardements. Achille est dans tous ses états, il veut appeler la police. Il a déjà fait 3 fois le chemin de l'école à la maison, aller-retour, il a crié, Mathilde, mais pas trop, pour ne pas alerter tout le quartier, tout le monde les connaît, et il ne voulait quand même pas déclencher tout de suite un processus impossible à arrêter, il le sait, et qui aurait mené directement au congélateur, leur séparation, pour le coup, pour un peu que Mathilde se soit juste égarée, écartée du chemin, elle leur sera enlevée. L'école était fermée. Il est passé au Carrefour, il a vu les drôles de dames et Rafi, il a fait l'air de rien mais, dans ses yeux, comme un air de bête traquée, prise au piège, catastrophée. Mireille l'a bien vu, elle qui voit tout. – *Tu as perdu ta sœur mon petit chéri, c'est ça ?* Non, connasse, ce n'est pas ça, il a souri, il a fait semblant de regarder son portable. – *Ah non, elle est avec Ismaël, j'avais oublié.* – *Ah oui, le fameux.* Achille a filé. Il est passé à la Civette, Mathilde a pu vouloir voir Galina, elle ne la voit plus beaucoup, elle l'aime bien, et puis Galina est une mère. Mathilde a besoin d'une mère, Achille le sait bien, au fond de lui, et ça, il n'y peut rien, il voudrait bien mais non. Mais non, elle n'était pas à la Civette. Personne ne l'a vue, elle s'est volatilisée. L'horreur. La terreur. Mathilde, je ne veux pas perdre Mathilde. Pas Mathilde. Il se souvient avoir pensé, le 16 novembre, comme une fulgurance, quand il a vu sa mère morte dans son lit, Mathilde à côté d'elle, il se souvient avoir pensé, j'aurais préféré que ce soit n'importe qui d'autre, sauf Mathilde, il a eu honte de ne

pas penser à ses frères, mais c'est comme ça, n'importe qui d'autre, sauf Mathilde. Pas Mathilde. Que faire maintenant ? Le Carrefour, la Civette, 3 fois le tour du quartier, qu'est-ce qu'il peut faire maintenant ? Il n'a personne à appeler, Mathilde n'a pas de copains, ni de copines, comme Arthur et Jules, et lui d'une certaine manière, merde, il faut qu'il résolve ça, ce n'est pas normal de ne pas avoir de copains, il met ça sur sa liste mentale, trouver des copains, pour les enfants, faire des fêtes, des goûters d'anniversaire, merde, c'est de sa faute, il aurait dû y penser avant, bien avant, même avant que Maman. Bon, mais là, ce n'est pas la priorité, la priorité c'est, où est Mathilde ? Jules a appelé Jean-Baptiste, au cas où, Mathilde adore Jean-Baptiste, et ils ont bien vu comme elle avait aimé le week-end chez lui, comme elle était restée dans les jupes d'Armande. Oui, Mathilde a besoin d'une mère c'est sûr. Achille met ça en tête de liste de ses priorités quand il l'aura retrouvée : lui trouver une Maman. Il se demande bien comment il va faire mais il le faut, elle ne tiendra pas les 7 mois qui restent comme ça, c'est sûr. Svetlana. Il pense à Svetlana, c'est une bonne idée, elle est un peu jeune quoique non, elle doit avoir l'âge de Suzanne, de Maman. C'est dingue, il appelle Maman de plus en plus Suzanne dans sa tête. En tout cas, c'est une bonne idée, parce qu'Olivier Guignard, le maître de Mathilde est sympa, mais c'est un maître. Achille a pensé à tout ça très vite pendant que Jules a appelé son père, genre, non, je t'appelais comme ça, pour dire bonjour, pourquoi il faut une raison pour appeler son père ? Une manière de tâter le terrain, de savoir si Mathilde était dans le coin. Mais rien, Jean-Baptiste n'a pas parlé de Mathilde. Il l'aurait dit, forcément, si elle avait été avec lui. Il aurait même appelé avant, qu'ils sont cons. Putain, il faut que je lui achète un téléphone portable, Achille s'en veut, encore, il aurait dû lui acheter un téléphone portable, il a fait de la résistance, il a dit qu'elle était trop jeune, que tous ces écrans ce n'est pas bon, ça rend accro, mais c'est idiot, maintenant, ils n'ont aucun moyen de la joindre. Et elle non plus si elle a besoin. Il l'a laissée toute seule, toute seule, elle est toute seule. C'est horrible. C'est de sa faute. Il mérite de mourir. Il mérite d'être tué. La première chose qu'il fait, quand ils vont la retrouver, c'est lui acheter un téléphone portable et après, il lui trouve une Maman. Putain. Jules ne sait plus quoi faire, il reste debout, les bras ballants, l'esprit vide, il se passe quoi maintenant ? Arthur lui, est assis dans le canapé à la place

habituelle de Mathilde. Il ne bouge pas, c'est trop, beaucoup trop, Mathilde qui est malade à Disney, Mathilde qui disparaît, il pense aux trains, c'est trop, tout ça, c'est trop, beaucoup trop. Achille le pense aussi. C'est trop. Trop d'émotion. Trop de souffrance. Trop de peur. J'aurais dû aller la chercher à l'école après ce qui s'est passé hier. C'est de ma faute. Tout est de ma faute. Achille tourne en rond comme un lion en cage dans le salon salle à manger et dans sa tête. Arthur arrête de penser aux trains, ce n'est pas bien, il se concentre très fort sur Mathilde et Dieu, s'il existe, faites qu'il ne lui soit rien arrivé, je vous en prie, faites qu'il ne lui soit rien arrivé, aidez-moi, vous n'avez pas le droit. Assis sur une chaise de la table, Ismaël ne sait pas quoi faire de cette situation, comment la gérer ? Il n'a rien dit, ou presque rien, depuis 18H, depuis le coup d'envoi du vent de panique, quand Achille est rentré du lycée, Jules et Arthur ne s'étaient pas inquiétés avant, ils pensaient que Mathilde était avec lui, qu'il avait été la chercher. Depuis 18H donc, Ismaël s'est tenu en retrait, il aime Mathilde, mais pourquoi paniquer comme ça ? Elle a dû fuguer, prendre son indépendance, il faisait ça lui, dès qu'il a été en âge de marcher, comme s'il savait, déjà ce qui l'attendait, il sortait de la maison, il allait chez le boulanger, la boulangère en fait, il avait envie d'une mère, une autre mère, que la sienne, évidemment ça n'a pas arrangé la relation avec la sienne, mais bon, les dés étaient pipés, le destin joué d'avance, elle voulait une fille, pas un garçon, il était un garçon, ça ne pouvait pas marcher. Elles sont souvent comme ça les mères de son pays, celles du Maghreb, elles disent, je n'aime pas les garçons, ses potes font avec, pas lui, il faut dire que la sienne, elle ne s'est pas contentée le dire, elle l'a bien montré. Alors, bon, fuir la maison, il connaît. Devant la terreur grandissante dans l'air de la pièce, quand même, il intervient, il tempère.

- *Elle a dû aller chez une copine. Elle a voulu prendre son indépendance. C'est tout, elle va rentrer.*

Achille s'énerve.

- *Elle n'a pas de copine je t'ai déjà dit, elle rentre tous les jours à 16H55, c'est son heure, à la minute près, c'est comme ça, on lui a dit, tu rentres directement, surtout, tu ne parles à personne. Putain, tu ne parles à personne.*
- *Ça a pu être différent aujourd'hui.*
- *Non, putain, ça n'a pas pu être différent aujourd'hui.*

Et soudain, la tension entre les deux garçons, à nouveau, ils sont prêts à en venir aux mains, Achille, les poings serrés, sa violence intérieure, c'est qui ce con qui a tué ma mère et qui, maintenant, sait mieux que moi ce qui se passe pour ma sœur, et ce n'est pas parce qu'il nous aide qu'il a tous les droits. Ismaël se tait, il sait qu'il ne doit rien dire, c'est ça ou la bagarre et il ne veut pas de la bagarre.

- *Je vais appeler la police.*

Tout le monde se retourne vers Achille. Ismaël réagit immédiatement, c'est animal, vital. Pas la police.

- *Ça ne va pas non. Tu ne peux pas faire ça.*

Jules enchaîne immédiatement, soudain, il peut être utile.

- *Il a raison, en cas d'enlèvement, plus tôt la police est prévenue et plus tôt ils peuvent faire quelque chose, chaque minute compte, c'est vrai. Les premières heures sont déterminantes. Il faut faire alerte enlèvement enfants. Ils vont diffuser en bouche pendant 3 heures le signalement de Mathilde et l'appel à témoin et puis le numéro spécial le 197. Comme pour Noémie.*

Il ne termine pas sa phrase, tout le monde la termine à sa place, personne ne la dit, ils savent tous comment ça a fini, ils savent tous qu'elle est morte. Cette histoire a eu lieu avant que Maman. Maman avait pleuré.

- *Mais non, même si elle n'est pas chez une copine, elle a peut-être fugué. Tous les enfants fuguent. Tous les enfants ont besoin d'espace, de prendre leur liberté. Tout le monde. Tout, mais pas la police. Pas la police.*
- *Mais putain, sur que ton il faut te le dire ? Elle n'a pas fugué. Mathilde n'a pas de copine et Mathilde n'a pas fugué. Merde. C'est ma sœur. Je la connais. Pas toi. Tu arrêtes. Tu arrêtes.*

Ismaël s'arrête net. Il va lui foutre son poing sur la gueule. Tu crois connaître ta sœur. Tu croyais connaître ta mère ? Non. Non. Moi, je n'aurais jamais dit qu'elle vous aurait laissé, alors, non, on ne connaît jamais vraiment les gens. Jamais. Même les plus proches.

Arthur est complètement déboussolé, comme s'il suivait le même raisonnement qu'Ismaël. Est-ce que Mathilde pourrait avoir fugué ? Non. Non, ce pas son genre, elle ne les laisserait pas. Elle ne les laisserait pas ? Oui, mais Maman nous a bien laissé, Oui, mais rien à voir. Pas le congélateur. Pas Mathilde dans le congélateur. Au secours. Les trains. Arthur préfère penser aux trains, ça l'apaise. Ismaël s'est repris, il analyse la situation telle qu'elle est.

- *Si tu préviens la police, tu peux être sûr qu'elle ira chez son père, parce qu'il va falloir leur expliquer que votre mère n'est pas là et ça, excuse-moi, mais je ne vois pas comment tu vas faire.*

Jules confirme, toujours sur sa lancée de ce qu'il sait, des séries, des images de drames à gogo et de BFM-TV constamment allumée.

- *Ouais c'est la procédure dans les alertes enlèvement enfants, la police s'intéresse d'abord au plus proches, ce sont eux les suspects, alors, si Maman n'est pas là, ils vont la chercher c'est sûr. Ils vont peut-être même penser que c'est elle qui l'a enlevée. C'est sûr. Pour pas qu'elle aille avec Toni.*

Tu peux être sûr qu'elle ira chez son père. Les plus proches. Les suspects. Merde. Si ça se trouve c'est Toni. C'est Toni qui a enlevé Mathilde. Le pire soudain, paraît le moins pire. Si c'est Toni qui a enlevé Mathilde, ça va s'arranger. Ça jouera contre lui. Mais non, non, non, Maman devra aller devant le juge. Non, le pire est encore le pire. Le cerveau d'Achille va à toute vitesse, presque aussi vite que celui d'Arthur. Jules suit le même raisonnement, il enchaîne.

- *C'est peut-être Toni. On pourrait l'appeler Toni, ça fait un moment qu'il n'a pas appelé, il doit préparer un coup, on pourrait l'appeler, vérifier, voir, si elle est avec lui. Si elle est avec lui, il nous le dira et on verra, on avisera.*

Il ne dit pas la suite, que tout le monde pense, au moins ça les rassurera. Ils sauront quelle n'est pas morte. Morte, personne ne veut le dire. Alerte enlèvement enfant. Quand on voit ce que les gens font aux enfants, aujourd'hui, la petite Noémie. Et soudain, la télévision allumée sur BFM-TV Comme d'habitude. « *François Hollande a choisi d'accorder la grâce partielle à Jacqueline Sauvage, nous vous rappelons que cette femme a tué son mari d'un coup de fusil dans le dos alors qu'il la battait et la maltraitait ainsi que sa fille et son fils depuis des années. Elle a été condamnée à 10 ans de prison, et cette condamnation a fait l'objet d'une polémique ultra relayée par les réseaux sociaux. Pétitions. Prise de position. Cette grâce est une victoire de plus pour la cause des femmes battues. On se souvient de l'affaire Alexandra Guillemin, qui elle avait été acquittée du meurtre de son mari, après un réquisitoire en forme de plaidoyer de l'avocat général...* » Les enfants, ont soudain écouté. Achille se dit que, si jamais il tue Toni, il pourra peut-être s'en sortir, être gracié par le président, voilà, c'est déjà ça. Maman, tu aurais

pu le tuer, avant, avant qu'il ne fasse de la prison. Je n'aurais pas dû te dire de porter plainte, j'aurais dû le tuer. J'aurais été gracié. Voilà. Merde. J'ai merdé. Arthur, lui, comme d'habitude pense plus loin, est-ce qu'une femme même maltraitée a le droit de tuer alors ? Dans le dos, de sang-froid, est-ce que c'est ça la justice ? Ismaël lui, se dit qu'il aurait peut-être dû tuer sa mère, après tout, mais qu'il est arabe. Est-ce qu'on acquitterait un arabe battu par sa mère ? Non, il ne croit pas non, toujours ce système à deux vitesses, connards de français. Jules lui, poursuit son idée.

- *Il vaut mieux que ce ne soit pas nous, on ne va pas l'appeler en lui disant au fait, tu n'es pas avec Mathilde, sinon c'est mort. Non, on peut appeler genre on est du cabinet du juge, le greffier, ça devrait marcher non ?*
- *A 20H ?*

Achille ne sait pas, il ne sait plus. Il est dans une impasse, où qu'il regarde, c'est pire, c'est le pire, le pire est partout, si c'est Toni c'est pire, si ce n'est pas Toni c'est pire. Il est dépassé.

- *Oui, pourquoi pas ? Les juges travaillent tard non ? On peut le broser dans le sens du poil, genre, on voulait savoir ce que vous comptiez faire pour votre fille ?*

Parfois, il vaut mieux ne rien faire pourtant et, chercher à résoudre un problème, peut en créer un autre, oui, mais voilà, là, les garçons ont besoin d'agir, impossible de rester les bras croisés, sinon, ils vont mourir d'inquiétude. Toni est le dernier rempart avant la police, et la police, ils savent tous que c'est vraiment une mauvaise idée. OK. Va pour Toni, ils vont appeler Toni. Oui, ils vont appeler Toni. Avec le téléphone d'Ismaël en numéro inconnu. C'est Jules qui s'y colle, il va changer sa voix, il a des dons d'imitateurs, à l'écrit et à l'oral, un certain talent de comédien. Il prend le téléphone d'Ismaël, et hésite. Soudain, devant la réalité, il prend la mesure de sa responsabilité, est-ce que c'est vraiment une bonne idée ? Vraiment, soudain, il doute.

- *Si elle n'est pas avec lui, ça va lui mettre la puce à l'oreille quand même non ?*

Oui. Merde. Putain. On appelle ou pas ? Achille hésite lui aussi. Il y a l'autre aussi qui lui a traversé l'esprit. Mais l'autre n'enlèverait pas sa petite fille, pourquoi ? Il ne prendrait pas ce risque-là. Non. Donc, c'est Toni. Ou pire. Un inconnu. Un vrai. Il ne veut pas y penser. Il faut agir, ils vont appeler Toni, une possibilité en moins. Un risque en moins, un pire supprimé. Putain Mathilde. Mathilde, faites qu'il ne soit rien arrivé à Mathilde, je vous en supplie. Arthur fixe son frère de toute ses forces, toutes ses pensées dirigées vers sa sœur, Mathilde et soudain, il dit ce qu'il voit, le dessin en grand, vu d'en haut.

- *Ça va. Ça va aller. Mathilde ne serait jamais allée avec Toni de son plein gré et lui, il ne prendra pas le risque de l'enlever, avec son passé, ça jouerait trop contre lui. Elle n'est pas avec lui. Elle n'a pas fugué, elle ne nous laisserait jamais, jamais, elle ne voudrait pas nous faire peur. Un accident, on aurait été prévenu. Alors soit c'est un enlèvement, soit elle s'est quand même fait une copine. Ismaël n'a pas tort, aujourd'hui ça peut être différent. Mathilde fait attention à ses arrières, un enlèvement est peu probable. Une copine plus.*

Tous regardent Arthur, il est décidément franchement différent. Comment fait-il pour raisonner comme ça ? Pour voir les relations entre les choses ? Pour être si sûr ? Il est vraiment très fort, oui, il doit être un haut potentiel comme dit Svetlana, ils attendent les résultats, mais ils n'en doutent pas. Quand même Achille est incrédule.

- *Alors on fait quoi ?*
- *On attend. On ne crée pas de problèmes plus qu'on en a déjà. Ça va aller. Elle va rentrer.*

Ils n'attendent pas longtemps, comme si elle les avait entendus, Mathilde arrive à ce moment-là. Ils se précipitent sur elle. Mais tu étais où, mais tu nous as fait peur, heureusement tu es là, ne nous refais jamais ça. Ils pleurent, ils crient, ils l'embrassent. Mathilde. Mathilde. Elle sourit.

- *Pardon, je suis désolée, je n'ai pas vu le temps passer, j'ai une amie, elle s'appelle Mathilde, comme moi, et on a pris le thé, et je n'ai pas vu le temps passer. Je suis désolée. Je suis désolée de vous avoir inquiétés.*
- *C'est qui elle ?*

Ismaël soudain, qui, s'il s'est mêlé à la liesse, l'a fait d'un peu plus loin, soudain, la voit. Elle. Une femme. Une étrangère. Un risque. Le risque. Dans la maison. Mathilde a ramené quelqu'un à la maison. Mathilde se retourne et sourit, de son sourire plein d'amour, je voulais tellement une Maman, je l'ai trouvée, je l'ai ramenée, ne m'en voulez pas, on pourra la garder, s'il vous plait. Elle sourit de tout ça.

- *C'est Mathilde.*

La grande Mathilde les regarde, la petite Mathilde lui a expliqué, Maman n'est pas là, je suis avec mes frères, il y a Achille, Jules et Arthur, et puis il y a l'amoureux de Maman qui nous garde, il s'appelle Ismaël. Mathilde, la petite, n'a pas voulu mentir, elle n'a pas vraiment menti, même si, en fait si, Maman est là, Maman est là, mais dans le congélateur, donc ça ne compte pas, pas vraiment, elle n'est pas vraiment là. – *Dis-moi chérie, personne qui t'attend ?* Il y a, eux, ce sont eux qui m'attendent, ils doivent m'attendre, ils doivent être inquiets, il faut que j'y aille. – *Je vais te raccompagner.* – *Oui d'accord merci.* Ça a été vite, très vite, dans la tête de Mathilde, entre je ne peux ramener personne à la maison, les garçons vont se fâcher, surtout Ismaël, oui, mais je veux une Maman, je ne veux pas rentrer toute seule. Alors, voilà, oui, d'accord merci. Mathilde, la petite, a senti instinctivement que la grande Mathilde ne lui

demanderait pas plus que ce qu'elle a dit. Sur le pas de la porte, Mathilde regarde ces 4 enfants, ces 5 enfants en fait, le plus grand, l'amoureux de la Maman, ressemble lui aussi à un enfant, elle les regarde et elle les voit tel qu'ils sont, perdus, les enfants perdus, et ça lui va bien car, si elle n'est pas Wendy, elle est une Maman qui a perdu un enfant et là, elle en retrouve 4, voir 5 d'un coup, et surtout, surtout, elle retrouve du sens, un sens à l'existence, le sens de son existence. Elle voit le salon salle à manger qui a dû être rangé il n'y a pas si longtemps, mais qui reste dans désordre plein de saletés, le sol jonché de miettes de toute sorte, de pain, de gâteau, et même de morceaux de pizza bon marché, des canettes ouvertes, et le tapis maculé de ketchup, de mayonnaise, de moutarde, elle perçoit dans l'air un manque, le manque d'un endroit où se reposer. Elle sait, elle sent, que quelque chose ne va pas, Maman n'est pas là, elle entend la souffrance cachée, la peur, le secret dissimulé. Elle le sait, elle le sent, mais Mathilde, la petite, avait raison, elle ne dira rien, elle ne demandera rien de plus que ce qui lui a été donné, Maman n'est pas là, je suis avec mes frères, et l'amoureux de Maman nous garde, elle se contentera de ça, parce qu'elle a encore envie de sentir la petite main de Mathilde dans la sienne, parce qu'elle a tant d'amour à donner et qu'elle ne veut pas rater sa chance. Elle saisit l'opportunité. Elle prend ce qui lui est donné. Elle voit la télévision allumée sur les catastrophes du monde, ce monde qui ne tourne pas rond, et même à l'envers, et elle se dit qu'elle va l'éteindre et qu'ici, ce sera un endroit de répit. Pour elle. Pour eux. Pour que leur monde aille mieux. Et le monde aussi. En une seconde, elle a décidé, ça, d'un coup, sa chance, son destin, ici, maintenant. Elle éteint la télévision.

- *J'ai apporté des pommes de terre, je vais vous faire un gratin Dauphinois, ça vous dit ? Avec une salade. Tu dois être Achille, et toi Jules, et toi Arthur, c'est ça ? Et toi, Ismaël. Achille, Mathilde m'a dit que tu aimais cuisiner, tu viens avec moi ? Ismaël, tu peux accompagner les garçons et Mathilde prendre leur bain et se mettre en pyjama, 20H30, c'est l'heure non ? Si vous préférez manger habillés, mettez des vêtements d'intérieur, genre jogging, confortable, Ok. Ah Jules, avant, tu nous mettrais de la musique ? Mozart la 5^{ème} symphonie. Tu veux bien ? Arthur, qu'est-ce que tu dirais de nous aider*

après ? On pourrait faire du pain perdu aussi non ? Mathilde m'a dit que c'était ton dessert préféré, alors je vais t'apprendre à le faire, comme ça, dès que tu voudras, tu pourras en manger. C'est pratique le pain perdu, tu peux même t'en faire juste une tranche pour toi, pour le 4 heures ou le matin. Ça te dit ? Pendant qu'Ismaël et Jules mettent la table. Mathilde chérie, tu veux bien me montrer où je peux mettre mon manteau ?

Et voilà, en 5 minutes, Mathilde a pris sa place, Mathilde, la petite, lui a parlé sur le chemin entre le couvent et le pavillon, elle lui a dit l'essentiel, l'amour, les goûts, les envies, la substance de chacun, elle a tout saisi, en tout cas l'humeur, et, en quelques secondes, elle a pris sa place, voilà, comme ça, comme si elle avait toujours été là, comme si sa vie entière l'emmenait là, à cet instant-là. Et c'est vrai, d'une certaine manière. Les garçons n'ont rien dit, cela paraissait si évident, même Ismaël n'a pas rechigné, de toute façon, ce n'était pas le moment, il a senti que s'il disait quelque chose là, c'était lui le danger. Et puis, il a trouvé que la grande Mathilde avait l'air si douce, il s'est dit qu'elle aurait pu être sa mère, qu'il aurait bien aimé avoir une mère comme ça, une mère qui a l'air douce et qui sait ce qu'il faut faire, et qui dit ce qu'il faut faire, oui, ça aurait été bien d'avoir une mère comme ça. Surement. Les premières notes de Mozart ont empli le pavillon de grâce et de beauté, ils n'avaient jamais écouté Mozart et ils sont restés, un instant, suspendus à Mozart, ils ont découvert une consolation, Mozart, dans ce monde de violences, ce monde qui tourne à l'envers, heureusement, il y a Mozart. La grande Mathilde a écouté Mozart, elle a pu respirer pour la première fois depuis la disparition de Sarah, elle a accepté d'être consolée. Ismaël est monté avec Jules, Arthur, et la petite Mathilde. Mathilde, la grande, et Achille sont allés dans la cuisine.

Mathilde, la grande, cuisine avec Achille, la porte est entre-ouverte, elle rit, et puis, Achille se tourne et son sourire s'efface, son visage change, une ombre de tristesse. Ismaël la voit par

l'entrebâillement de la porte. Il a l'impression de la connaître. Il l'a déjà vu ? Un air de déjà vu ? Et puis, Mathilde sourit. Non, il a dû rêver.

Le soir même, après que Mathilde, la grande, soit partie, ils ont discuté, Ismaël a parlé du risque pour le groupe, pour la sécurité, mais pas trop, non, pas trop, pas trop longtemps, parce que, quand même, Ismaël est un enfant, et qu'il a trouvé que la soirée était bien agréable avec une vraie Maman, parce que, Mathilde, avec sa douceur et son autorité naturelle, est une vraie Maman, comme on les imagine. Il le sait. – *D'accord, elle a le droit de venir.* D'accord, mais il faut faire attention, il y a quelque chose à vérifier, il faut vérifier que le corps de Suzanne est bien caché sous les petits pois et autres légumes congelés. Le 1^{er} janvier, quand Ismaël a dit qu'il fallait s'organiser, ça comprenait le fait de cacher le corps de Suzanne, de ne pas le laisser à la vue de tous, au cas où, on ne sait jamais, même si elle est si belle, ils ne peuvent pas la laisser comme ça. Ça leur a fait drôle aux enfants, Maman sous les petits pois enterrée, le beau visage de Maman sous des mélanges forestiers, ça leur a fait drôle, un choc, mais ils se sont fait une raison, Achille a argumenté, Ismaël a raison, on ne peut pas prendre le risque que quelqu'un voit Maman. Arthur est sorti précipitamment, il ne voulait même pas entendre parler. Maman sous les petits pois, c'était trop pour lui, déjà qu'elle a froid, maintenant, elle ne peut même plus respirer, oui c'était trop pour lui, même si, encore une fois, il était d'accord, oui, bien sûr, c'est une bonne idée de la cacher. Mathilde est partie avec lui, Maman, soudain, n'était plus La Belle au bois dormant, elle ne pouvait plus faire semblant, c'était trop pour elle aussi. Jules a lâché l'affaire, à un moment, même dans une série, ce n'est pas si tordu, il n'a pas envie de finir psychopathe. Ismaël et Achille ont fait ce qu'ils avaient à faire, Ismaël a proposé de mettre un cadenas sur le congélateur, mais non, finalement, ils se sont dit que ça attirerait trop l'attention, en fait, parfois, trop vouloir dissimuler, révèle la vérité. Depuis, plus personne n'est allé dans le garage, surtout pas, la porte est restée fermée, le congélateur aussi, ils n'ont pas vu Maman enterrée, même pas Achille. Évidemment, ils n'ont plus jamais parlé à Suzanne, à Maman, sauf dans leurs rêves parfois, ou en pensée, dans leurs pensées, elle est toujours vivante. Ismaël a donc été vérifier que Suzanne était bien

cachée, normalement, il a fait ça bien, mais quand même, maintenant que le risque est tangible, il vaut mieux vaut être prudent. Personne ne l'a accompagné, aucun des enfants ne voulait se confronter à leur mère, la vraie, congelée, lui-même, s'il avait pu, l'aurait évité. Ismaël est revenu. – *Tout est OK.* Ils ont hésité à fermer la porte du garage à clé et pour la même raison que le congélateur, ils ont laissé tomber. Voilà, oui, leur nouvelle vie avec une vraie fausse Maman pouvait commencer. Arthur a eu un coup au cœur. Maman, pardon, pardon, tu as froid. Je sais. Pardon.

« *Ça va aller mon bébé.* »

Mathilde est rentrée au couvent le cœur un peu plus léger, en tout cas un peu plus vivant. Elle s'est dit qu'ils étaient une drôle d'équipe ces mousquetaires-là et Ismaël, la pièce rapportée, qui, en même temps, leur ressemble tellement. Elle sait bien qu'il y a quelque chose d'étrange, elle est où cette maman absente, fantôme, elle n'a pas posé de question, elle n'a pas envie d'en poser. Elle ne veut pas rompre le fragile équilibre qui s'est instauré. Un équilibre où elle a sa place et son amour à donner. Elle est allée se coucher. Elle a parlé à Sarah en pensée. Ma chérie. Mon cœur. Tu peux partir en paix. Je t'aime. Ça va aller mon bébé.

Ce soir-là, c'est vrai, rien n'a été évoqué de plus que ce qui avait été déjà dit, Maman n'est pas là, je suis avec mes frères, c'est l'amoureux de Maman qui nous garde. Ils ne sont pas revenus dessus, ni les jours d'après. C'était un fait acquis. Ismaël a menti. Il a juste ajouté, elle est avec ma mère, à Oujda, on va se marier. La petite Mathilde a baissé la tête, elle a fait comme si elle n'avait pas écouté, comme si elle n'avait pas entendu, elle sait que le mensonge empêche l'amour et elle veut aimer la grande Mathilde et elle veut que la grande Mathilde l'aime. Elle a préféré se mentir à elle-même. Comme la grande.

Comment une Maman même si elle part, peut partir aussi longtemps ? Depuis combien de temps est-elle partie déjà ? Et puis, elle n'appelle jamais ? Peut-être qu'elle appelle quand elle

n'est pas là ? En même temps, il y a les photos sur le meuble bas, même s'ils les ont tous royalement ignorées, elle parce qu'elle a eu peur que ce soit vrai, eux parce qu'ils voulaient qu'elle reste, elle les a vues les photos, des photos de bonheur, elle a eu peur soudain, elle a l'air de tellement les aimer, sur les photos, ils ont l'air si heureux et si gais. Elle est belle, elle a l'air si jeune, elle respire la vie. Oui, elle a l'air d'aimer ses enfants, tellement, elle ressemble à une enfant, comme eux. Il y a les photos des enfants à Disney aussi, des enfants, avec Ismaël. Elle, elle n'est pas montée dans les manèges, elle a dû rester à côté mais elle a emmené ses enfants à Disney. Elle a l'air si jeune. Le portrait d'Arthur est magnifique, il a un don pour le dessin cet enfant. Sa mère le sait, sinon, elle ne l'aurait pas fait encadrer. Elle a l'air de les aimer vraiment, tellement. Quand même, c'est bizarre qu'elle n'appelle pas le soir. Le soir, c'est important le coucher. Bonne nuit, fait de doux rêve et je t'aime grand. Le bonsoir du soir pour affronter la nuit, la nuit qui parfois, agite, provoque des insomnies. La nuit, quand il fait noir, parfois, chacun, tout le monde, les enfants ont peur et en chacun de nous, il y a un enfant qui crie. Oui, c'est bizarre. Mais c'est sa chance. Du coup, c'est elle qui le fait. Le rituel du coucher.

En fait, Suzanne n'a jamais couché ses enfants, le rituel du coucher, elle ne leur a jamais dit bonne nuit, fait de doux rêve et je t'aime grand. Presque pas, elle restait assise sur le canapé. Ils n'y ont même pas pensé.

« Pardon mes enfants, je ne savais pas qu'il fallait faire ça comme ça. »

Arthur est diagnostiqué haut potentiel, il est différent, singulier, c'est ce que Svetlana a dit, non, il n'est pas Asperger, Jules n'a plus le droit de se moquer. Haut potentiel ? Il se demande bien de quoi. Il va toujours voir les trains, mais maintenant, il sait faire du pain perdu. Pardon Maman, c'est l'autre dame qui me l'a appris. Elle s'appelle Mathilde, comme Mathilde. Elle est gentille, elle vient souvent, en fait tous les soirs, à diner, je suis désolé, pardon Maman, pourquoi je t'ai abandonnée ?

Mathilde, la grande, vient effectivement dîner tous les soirs au pavillon. Elle passe chercher Mathilde à l'école, parfois, elles font quelques courses, parfois elles s'arrêtent au couvent pour dire bonjour à l'arbre et aux oiseaux, parfois, elles prennent un chocolat chaud à la Civette, Mathilde, la grande, découvre la joie de la vie de quartier, et ça fait du bien, ça lui fait du bien, cette proximité, ce rapport plus souple au monde, contre l'indifférence, les liens contre la violence du monde, c'est important, ça sauve parfois, oui ça sauve parfois, et Mathilde, la petite, aime montrer sa nouvelle amie, Maman, ça la rend fière, elle est belle, et gentille, et elle l'a choisie elle, ça veut dire qu'elle aussi est belle, et gentille, peut-être, en tout cas ça veut dire qu'elle n'est pas une mauvaise fille, ça, ça la rassure. Et puis, Mathilde est comme Suzanne, elle pratique le sourire de l'amitié spontanée.

Au Carrefour, la petite Mathilde a dit aux drôles de dames, c'est mon amie, elle ne pouvait pas dire c'est ma nouvelle Maman, quand même, sauf que les drôles de dames la connaissent, la grande Mathilde, elles savent bien qu'elle est du quartier, elles la croisaient souvent avant, avec sa fille. Mireille a dit un truc, ça n'a pas loupé. – *Tu as changé de fille ?* – *Oui, la mienne est morte.* Ça, ça l'a mouchée la Mireille, elle n'avait plus rien à dire après ça. La petite Mathilde a relevé le oui, elle a mis sa petite main dans celle de Mathilde, la grande, pour la consoler aussi. Et puis, elles sont rentrées.

Les deux Mathilde rentrent après l'école, Ismaël est là. Dès qu'elles rentrent, il éteint la télévision, il a fait en sorte que le salon salle à manger soit rangé de sa journée, c'est touchant les efforts qu'il fait pour plaire à Mathilde, à sa Maman rêvée, comme un petit enfant désespéré. La grande Mathilde sourit, elle a rapporté un recueil de poésie. – *Tu devrais lire Jacques Prévert, je crois que ça te plairait.* Mathilde se demande bien ce que grand garçon de 26 ans fait de ses journées, elle voit bien qu'il n'est pas bien, en alerte, état de vigilance permanente, elle voit bien l'enfant blessé, oui, peut-être même désespéré. Elle voit la colère aussi, mais elle choisit de ne pas s'en occuper. Du coup, en moins d'une semaine, elle l'avait apprivoisé. Ismaël lui fait la bise quand elle rentre, il aime bien lui faire la bise, elle est couleur

blonde châtain, elle aussi, mais il n'a aucun désir, ce serait contre nature, on ne couche pas avec sa mère, il aurait bien aimé avoir une mère comme elle, ça pourrait, il a calculé, elle aurait pu l'avoir à 20 ans. Il lui a demandé, elle a 46 ans. Il paraît qu'elle a perdu un enfant, une grande fille, c'est la petite Mathilde qui leur a dit, elle ne sait pas comment elle est morte, elle avait 19 ans. C'est jeune. C'est triste. Ça doit être bien triste de perdre un enfant. C'est sa chance, la leur, elle est avec eux maintenant, avec lui, oui, elle pourrait être sa mère. Mathilde se demande bien ce qu'Ismaël fait de ses journées, mais elle ne le lui demande pas, elle n'est pas sa mère, et elle sent bien qu'un rien ne le ferait reculer, il pourrait fuir, elle ne demande rien donc, à la place, elle lui apporte à lire. La journée en fait, Ismaël ne fait rien, il n'a pas de travail, il n'a plus d'argent, Achille lui en donne un peu, c'est le deal entre eux, le groupe et la solidarité, maintenant l'héritage de Mamie fait vivre 5 personnes. Il se tient à carreaux sur les petits trafics dont il avait l'habitude, vêtements de marque tombés du camion, sacs à mains et autres chaussures, ne parlons pas des voitures, et encore moins du shit. Il se tient à carreaux, parce qu'il ne veut pas mettre en péril les enfants, le groupe, et aussi parce qu'il ne veut pas prendre de risques lui, avec la police. Il ne doit pas se faire attraper, en aucun cas. Surtout pas. Jamais. Il ne fait rien, il fait des pompes, il regarde la télévision, il surfe sur le net, il traverse Facebook et Instagram, 10 fois par jour, ça le rend un agressif, sa colère latente n'est jamais loin, elle s'est un peu calmée depuis que la grande Mathilde est entrée dans sa vie, il se sent mieux, elle lui donne des choses à faire, elle ne l'oblige pas, ça il ne supporterait pas, mais elle lui propose, des lectures, des poètes, *Jonathan Livingston le goéland* de Richard Bach, *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint Exupéry, *Le Prophète* de Khalil Gibran, *Tu seras un homme mon fils* de Rudyard Kipling et maintenant *Paroles* de Jacques Prévert et puis, elle a l'air de bien l'aimer. – *Tu devrais lire Jacques Prévert, je crois que ça te plairait.* Elle lui tend le livre.

- *Tiens, c'est un de mes livres préférés. Tout est beau.*

Ismaël prend le livre, il la remercie du bout des lèvres, un vague borborygme au cas où ça ne lui plairait pas, la poésie, c'est pour les tafioles quand même, non ? Il se souvient chez lui, il n'y avait pas de livres, ici, il y a quelques livres mais peu, et surtout pour les enfants, alors que Mathilde, elle, en apporte régulièrement, pour elle, pour tout le monde, elle les pose quelque part et les laisse, elle semble en avoir un stock inépuisable, un jour, il lui a dit, – *Mais dis donc, tu es une bibliothèque.* Elle a rigolé et a répondu. – *Oui, les livres, c'est la vie.* La petite Mathilde a renchéri, – *Elle a une pièce avec sur un mur tout tapissé de livre et moi, elle m'a prêté Georges Sand mais c'est une fille.* – *Une fille ?* – *Oui même qu'elle a pris un nom de garçon pour écrire, t' imagine.* Et Georges Sand, les livres, le féminisme, la bibliothèque, leur ont fait la soirée, plus besoin de télé, il y a des histoires à raconter. A table. Parce que maintenant, ils mangent tous ensemble à table tous les soirs. Et ils parlent. Ça, c'est un vrai changement. Et Ismaël lit. Ça, c'est tout à fait nouveau. Il feuillette le livre.

- *Il n'y a pas d'histoire ? Je ne vais pas lire tout ça comme ça, si ?*
- *Non, c'est de la poésie, tu picores. Tu peux ouvrir au hasard et tu vois.*
- *Ah bon ?*
- *Oui.*

Les deux Mathilde sourient, la grande Mathilde a déjà expliqué tout ça sur le chemin à la petite. Ismaël ouvre le recueil de poésie au hasard. Il tombe sur *Premier Jour*.

Des draps blancs dans une armoire

Des draps rouges dans un lit

Un enfant dans sa mère

Sa mère dans les douleurs

Le père dans le couloir

Le couloir dans la maison

La maison dans la ville

La ville dans la nuit

La mort dans un cri

Et l'enfant dans la vie.

Ismaël lit le poème dans sa tête, il le lit et les larmes lui montent aux yeux, il n'est plus question de rien, d'aucune tergiversation, Ismaël est happé par le poème, par la beauté. C'est beau. La mort dans un cri. L'enfant dans la vie. Mathilde voit sa tête, son émotion.

- *Tu es tombé sur lequel ?*

Ismaël se racle la gorge.

- *Premier jour.*

- *Oh je l'adore celui-là, tu nous le partages ?*

Ismaël ne comprend pas trop, il doit partager quoi, comment ? C'est quoi cette histoire de partage ? Il a envie de pleurer.

- *Tu nous le lis ?*

Il doit lire en plus, avec cette boule dans sa gorge, les yeux mouillés, merde, il va passer pour une tafiole, il doit être dur, c'est un dur, il est dur, sa mère a fait de lui un dur, arrête de chouiner, tu veux me faire honte, arrête de chouiner, tu ne vas pas pleurer en plus, mais qu'est-ce qui m'a fait un môme comme ça, arrête de chouiner, tu n'as pas autres choses à faire que rester là dans mes pattes à lire, les livres c'est pour les pédés, les tafioles, tu vas le rendre où tu l'as trouvé, et tu vas dehors, dégages, j'en ai marre, dehors, dehors. Alors, là, soudain, il ne sait plus quoi faire, écartelé entre deux désirs de mère radicalement différents, et deux êtres en lui qui ne se connaissent pas, il a oublié le premier, il est en train de le

retrouver. Ça ne se fait pas facilement, les mâchoires serrées, il est prêt à tout envoyer balader, elle le pervertit avec ses histoires de poésie, la poésie c'est pour les tafioles, il ne veut pas être une tafiole. Qu'est-ce qu'elle a à vouloir faire de lui une tafiole ?

- *C'est comme tu veux Ismaël, c'est privé la poésie. Tu n'es pas obligé.*

Encore heureux que c'est comme il veut. Il pose le livre sur la table. Mathilde le récupère. Elle cherche *Premier cri*.

- *Je peux le lire ?*

- *Tu fais comme tu veux, c'est privé la poésie.*

Mathilde sourit, quand même, il est costaud, il veut passer pour un dur, un vrai ado, plus qu'un enfant. Elle le lit.

Des draps blancs dans une armoire

Des draps rouges dans un lit

Un enfant dans sa mère

Sa mère dans les douleurs

Le père dans le couloir

Le couloir dans la maison

La maison dans la ville

La ville dans la nuit

La mort dans un cri

Et l'enfant dans la vie.

C'est encore plus beau dit, c'est beau, c'est très beau. Mathilde la grande a une pensée pour Sarah, *Je suis comme je suis*, c'était son poème préféré, Nadia l'a dit le jour de l'enterrement.

Ça lui fait drôle d'un coup de partager à nouveau ça, Paroles, Prévert, avec eux, avec ces enfants-là, Ismaël, Mathilde, qui la regarde, les yeux écarquillés. Elle hésite et puis, si, elle y va, elle partage.

- *Le préféré de Sarah, c'était Je suis comme je suis, tu veux le lire Mathilde ? Je crois que tu l'aimeras aussi.*
- *D'accord.*

Mathilde, la grande, ouvre à la page du poème. La petite Mathilde prend le livre, fière, heureuse, elle va lire un poème et le préféré de la fille de Mathilde, comme une passation. Tu vois Maman, toi et Sarah, si ça se trouve, vous vous connaissez, vous êtes ensemble, et moi et Mathilde on est ici. Si ça se trouve, c'est bien comme ça. Non ?

« Oui, c'est bien comme ça ma chérie. »

Mathilde lit le poème de sa jolie voix fluette, elle bute sur les mots, c'est une première lecture, mais ça fait, aussi, le charme de ce moment.

*Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Quand j'ai envie de rire
Oui je ris aux éclats
J'aime celui qui m'aime
Est-ce ma faute à moi
Si ce n'est pas le même
Que j'aime chaque fois
Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça*

Que voulez-vous de plus

Que voulez-vous de moi

Je suis faite pour plaire

Et n'y puis rien changer

Mes talons sont trop hauts

Ma taille trop cambrée

Mes seins beaucoup trop durs

Et mes yeux trop cernés

Et puis après

Qu'est-ce que ça peut vous faire

Je suis comme je suis

Je plais à qui je plais

Qu'est-ce que ça peut vous faire

Ce qui m'est arrivé

Oui j'ai aimé quelqu'un

Oui quelqu'un m'a aimée

Comme les enfants qui s'aiment

Simplement savent aimer

Aimer aimer...

Pourquoi me questionner

Je suis là pour vous plaire

Et n'y puis rien changer.

Et soudain, l'esprit de Suzanne, ici, là, présent, dans le pavillon, dans le salon, de mère en filles, pourquoi, pourquoi n'a-t-elle pas lu ce poème avant ? Pourquoi ? Elle aurait su qu'on parlait d'elle et peut-être, elle aurait accepté sa différence, sa singularité, sa sensibilité, sa quête d'amour éternel. L'esprit de Suzanne, bruisse dans toute la pièce, l'empie de toute son âme,

de toute sa conscience, soudain, je suis comme je suis, Ismaël y pense, Mathilde, la petite, aussi, Maman, ton rire. Le rire de Suzanne. Le rire de Mathilde.

« Ma chérie, heureusement, toi tu as lu ce poème, et puis, je suis morte et c'est une chance tu vois, même si tu ne le sais pas. »

L'esprit de Suzanne. L'esprit de Sarah, en paix, avec sa différence à elle. Mathilde, la grande, le sait. Elle lui a donné au moins ça. Un silence. Le temps que les esprits se remettent à fonctionner aux horloges habituelles et pas à ceux de la poésie.

- *C'est beau hein ? Merci chérie. Tu as très bien lu. Moi, mon préféré, c'est le bruit de l'œuf. Je ne me souviens plus du titre, je crois que c'est La grasse Matinée.*
- *Tu nous le lis ?*
- *D'accord.*

La petite Mathilde tend le livre à la grande. Elle cherche, elle feuillette.

- *Ah oui, c'est La grasse Matinée.*

Mathilde entame la lecture du poème de sa voix claire, les mots traversent sa bouche et s'envolent en éclat dans l'air, l'adoucissant, même si les mots sont durs. La poésie, adoucit tout, même les catastrophes, les drames, et les histoires les plus tristes.

Il est terrible

le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain

il est terrible ce bruit

quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim

elle est terrible aussi la tête de l'homme

*la tête de l'homme qui a faim
quand il se regarde à six heures du matin
dans la glace du grand magasin
une tête couleur de poussière
ce n'est pas sa tête pourtant qu'il regarde
dans la vitrine de chez Potin
il s'en fout de sa tête l'homme
il n'y pense pas
il songe
il imagine une autre tête
une tête de veau par exemple
avec une sauce de vinaigre
ou une tête de n'importe quoi qui se mange
et il remue doucement la mâchoire
doucement
et il grince des dents doucement
car le monde se paye sa tête
et il ne peut rien contre ce monde
et il compte sur ses doigts un deux trois
un deux trois
cela fait trois jours qu'il n'a pas mangé
et il a beau se répéter depuis trois jours
Ça ne peut pas durer
ça dure
trois jours
trois nuits
sans manger
et derrière ces vitres*

*ces pâtés ces bouteilles ces conserves
poissons morts protégés par des boîtes
boîtes protégées par les vitres
vitres protégées par les flics
flics protégés par la crainte
que de barricades pour six malheureuses sardines...
Un peu plus loin le bistrot
café-crème et croissants chauds
l'homme titube
et dans l'intérieur de sa tête
un brouillard de mots
un brouillard de mots
sardines à manger
œuf dur café-crème
café arrosé rhum
café-crème
café-crème
café-crime arrosé sang !...
Un homme très estimé dans son quartier
a été égorgé en plein jour
l'assassin le vagabond lui a volé
deux francs
soit un café arrosé
zéro francs soixante-dix
deux tartines beurrées
et vingt-cinq centimes pour le pourboire du garçon.
Il est terrible
le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain*

il est terrible ce bruit

quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim.

Mathilde termine sa lecture, il y a un nouveau silence, oui, la poésie parle, raconte, droit au cœur et à chacun de nous ce qui est, hier et aujourd'hui, la poésie est universelle, Ismaël entend en écho au bruit de l'œuf, sa propre frustration, connards de français, sa faim à lui est de reconnaissance, et il entend, oui, qu'on puisse tuer pour ça. La petite Mathilde, elle, entend, comme la grande, que le rationnement d'amour, de nourriture, de tout, n'est bon pour personne.

- *On donnera des sous la prochaine fois au Monsieur avec le chien à l'entrée du Carrefour, d'accord ?*
- *D'accord.*

Mathilde, la grande, sourit. Prévert est un remède à tout. « *Il faudrait essayer d'être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple.* » Elle repose le livre sur la table. Mathilde aime transmettre, les livres, la poésie, Mozart, ce qui aide à vivre, l'amour, l'art, la nature, la beauté, la légèreté. Elle regarde Ismaël, il a le visage tellement plus détendu, ce garçon est un sensible, en fait, pas un dur, pas du tout. Il pourrait écrire de la poésie. Il faudrait canaliser sa colère, pas en faisant des pompes, il ne faudrait pas la canaliser en fait, mais la transformer. Il pourrait écrire de la poésie.

- *Tu pourrais écrire de la poésie.*
- *Tu rigoles ?*
- *Non pourquoi ?*
- *Ben, t'as vu ma gueule ?*
- *Ton visage, oui et alors ?*
- *Alors, je suis arabe.*

- *Et alors ?*
- *Les arabes, ils n'écrivent pas de poésie.*
- *Khalil Gibran, il n'est pas arabe ?*
- *Je n'en sais rien moi.*

Ah nouveau de l'agressivité, chassez le naturel, il revient au gallot, personne n'aime le changement.

- *Il est Libanais.*
- *Ce n'est pas arabe.*
- *Il écrit en arabe.*
- *Ce n'est pas de la poésie en plus.*
- *Non ?*
- *Non.*
- *C'est quoi pour toi ?*
- *Des pensées.*
- *Bon.*
- *Dis, je ne suis pas à l'école, tu es gentille, mais tu me lâches avec ta poésie.*
- *OK.*
- *Ismaël, ce n'est pas gentil de parler à Mathilde comme ça.*

Auto-régulation du groupe, la petite Mathilde, peut se permettre, c'est Mathilde. Elle sourit. Ismaël se renfrogne. Elle a raison la petite, mais en même temps, il ne faut pas trop lui courir sur le haricot, lui l'école, il n'aime pas, il n'a pas eu son bac, il est nul, il n'aime pas, en vrac, sa mère, les profs, l'autorité, l'école, c'est tout ça. Mathilde le sait bien, elle sait bien que ce n'est pas contre elle.

- *Tout le monde peut écrire de la poésie, toi aussi Mathilde. La poésie, c'est la voix du cœur, le stylo relié au cœur, tu laisses les mots arriver comme ils en ont envie et tu les écris et ils deviennent de la poésie.*
- *Et les chansons aussi, c'est comme l'oiseau, c'est de la poésie.*
- *Oui ma puce, les chansons aussi. Et puis, la poésie, en dehors de ça, elle est partout, elle est dans tout ce que tu fais avec du cœur, dans tout ce que tu vois avec le cœur, tout est poésie.*
- *Même moi ?*
- *Surtout toi ma puce.*

Mathilde rit. Le rire de Mathilde. Le rire de Mathilde est poésie. Elle est poésie. Oui, c'est sûr, cette petite fille est poétique. Tu l'étais aussi ma chérie. Ma Sarah. Ma fille. Mon amour. Tu étais poésie. Je t'aime.

Achille rentre du lycée, il est 18 heures. Le salon salle à manger est propre, bien rangé donc, pas nickel, vivant, des livres traînent sur la table basse, les téléphones portables aussi, les rideaux sont ouverts et laissent passer les derniers rayons de lumière de cette journée de fin février, quelques lumières dans la pièce sont allumées, deux nouvelles lampes, Mathilde dit que l'halogène ce n'est pas terrible, ni pour les yeux, ni pour le cœur, ni pour la douceur. La télévision est éteinte. De la musique classique résonne dans la maison. Il ne sait pas ce que c'est, Mozart sans doute. Mathilde adore Mozart. La petite Mathilde est assise sur le canapé, elle lit, elle en est à son deuxième livre, encore un Georges Sand, *La petite fadette*. Elle est captivée par l'histoire de cette petite fille qu'on prend pour une sorcière, un peu fée, un peu follet, un peu lutine. Ismaël lui aussi lit un livre qu'Achille ne reconnaît pas, ça doit être un nouveau. Jules fait ses devoirs à table. A côté de lui, Arthur dessine, visiblement Ismaël et Mathilde, il est concentré, son petit visage laisse voir l'adulte qu'il sera, déjà. Sur la table, il y a un cake avec du jus de pomme, des assiettes avec des miettes à côté de chacun d'eux. Mathilde, la grande, est assise dans le fauteuil jaune brûlé sous le tissu blanc, sur lequel

Mathilde a jeté un tissu coloré, qui d'un coup paraît plus neuf, transformé, comme si rien ne s'était passé, ni le 7 novembre, ni le 16, en tout cas, comme si tout devait en arriver là, comme si le fauteuil était fait pour être comme ça, elle tricote. Mathilde a découvert le tricot depuis quelques jours et elle adore ça, elle s'est mise en tête de faire un pull pour Mathilde, rose, vieux rose, rose, c'est joli, ça va bien à Mathilde qui a le teint si pâle, comme de la porcelaine, et sa bouche bien dessinée, naturellement rose, naturellement ourlée. Achille reste une seconde sur le pas de la porte, il ne s'habitue pas à ce spectacle de tranquillité, chaque fois, il est surpris, chaque fois il est ravi. Maman, désolé. Pardon. Mathilde, la grande, lève la tête et lui sourit. Les autres aussi. Salut. Salut. Il pose ses affaires près de la porte, son blouson. Il s'assoit près de la petite Mathilde, et lui ébouriffe les cheveux, il l'embrasse sur la joue. La grande le regarde en continuant de tricoter.

- *Il y a du cake au citron, et si tu veux, ensuite, on fait des lasagnes aux légumes maison. Ça a été ton devoir de philo ?*
- *Oui. Très bien.*
- *C'était sur quoi ?*
- *« Être libre, est-ce s'affranchir de toute autorité ? »*
- *Sacré sujet.*
- *Oui.*
- *La liberté.*
- *Oui.*

Ils ont tous regardé Achille. La liberté, c'est quoi ? La liberté d'être. De vivre. De cacher Maman dans le congélateur. De se taire. De mentir. De créer ses propres lois. De laisser Mathilde venir tous les soirs. Pour elle, de ne rien dire. De laisser faire. De profiter. La liberté. De se soumettre. A ses désirs. A une cause plus grande. De faire des choix. D'être libre de ses choix. La liberté. De résister. De s'indigner. D'échapper à son déterminisme. De vivre. De s'améliorer.

De grandir. De changer. D'être là, tous ensemble. De choisir l'amour plutôt que la peur. D'être là. Tous ensemble.

Quand même, parfois, Arthur pense à Maman. Je sais que tu as froid. Maman, pardon. Je t'ai abandonnée. Je ne veux pas t'abandonner. Maman, pardon.

Arthur mange soudain ses peaux, il se mange les doigts, il se mange, il oublie de dessiner. Mathilde le voit, ça fait un moment qu'elle veut lui dire ce qu'elle va lui dire, un moment qu'elle se dit que ce petit est en souffrance, elle sait qu'il est hyper efficient et que ce ne doit pas être facile mais parfois, elle se dit qu'il y a autre chose aussi, il n'a pas de douceur à l'intérieur, pour lui-même, il se mange parce qu'il est mangé, rongé par sa sensibilité et l'afflux de ses pensées, toxiques, parasites, elle sait ça, elle a rencontré un petit garçon, Léo Max à l'école il y a quelque années qui était comme ça, et puis, elle sait, elle aussi, ce que ça fait d'être submergé. Elle pose son tricot et se lève. Achille la regarde, il s'est assis à table, il s'est servi une part de cake, il savoure la liberté d'avoir son âge, même s'il ment pour ça et qu'il s'en veut parfois. Mathilde prend une chaise et s'assoit à côté d'Arthur.

- *Arthur, mon chou, tu t'échappes.*

Arthur continue de se manger, il la regarde avec des yeux perdus, éperdus d'amour, de désespoir et d'impuissance, quelque chose pas si loin de la lucidité. C'est ce qui la traverse Mathilde, la phrase de René Char, « *La lucidité est la blessure la plus proche du soleil.* » Drôle de petit bonhomme, si attachant, il faut qu'elle fasse attention. Il n'est pas là. Il la regarde mais il n'est pas là. Maman, tu as froid, c'est de ma faute, Maman, il faut que tu reposes en paix, Maman, j'aime bien cette dame, Mathilde, aide-moi, Maman, pourquoi tu m'as abandonné. Aide-moi. Mathilde, aide-moi. Oui, il faut qu'elle fasse attention. Il s'absente, il la regarde mais il n'est pas là, il est au fond, de lui-même, perdu, et ce n'est pas de la lucidité, c'est quelque chose d'autre, une façon d'être au monde, plus existentiel, plus difficile, un

regret d'autre chose, d'une forme désincarnée, une envie de revenir à la source. Je veux rentrer à la maison.

- *Arthur.*

D'un coup, Arthur comprend, il arrête immédiatement de se manger les doigts. S'il pouvait, il se couperait les mains.

- *Pardon.*

- *Mais non, chéri, pas pardon, c'est pour toi. Tu sais, tu te fais du mal comme ça, ce n'est pas super de se faire du mal. Parfois, moi aussi j'ai mal à mes pensées, dans ces cas-là, j'ai un truc, tu veux que je te dise mon truc ?*

- *Oui.*

- *Tu dis pardon, merci, je t'aime, dans ta tête. Quand tu as envie de te manger les doigts, à la place, tu dis, pardon, merci, je t'aime, en boucle dans ta tête. Moi, c'est ce que je fais.*

Arthur perçoit immédiatement la force de la proposition, pardon, merci, je t'aime, il se dit qu'il va essayer. Maman, pardon, je t'aime bien Mathilde. Mathilde pardon, je t'aime bien, je voudrais te dire que Maman est morte, dans le congélateur, tu peux m'aider, je crois que tu peux m'aider, tu vas croire que je ne t'aime pas si tu t'aperçois que je ne te l'ai pas dit, mais ce n'est pas vrai, je t'aime vraiment, c'est juste que je ne peux pas, sinon, on ne pourra pas rester tous ensemble, tu comprends, pardon, aide-moi. Maman, pardon. Arthur porte instinctivement ses doigts à sa bouche, derrière l'écran de ses pensées, il voit Mathilde lui sourire, pardon, dans sa tête, pardon, merci, je t'aime, il arrête son geste, pardon, merci, je t'aime, pardon, merci, je t'aime, c'est agréable, c'est bien, ça pourrait marcher.

- *Ils sont vraiment beaux tes dessins.*

Les dessins et pardon, merci, je t'aime, oui, ça pourrait marcher.

- *Merci.*
- *De rien, ils sont magnifiques. Ils sont de la poésie. Et ta liberté.*

Un instant les enfants sont suspendus aux mots, les mots de Mathilde, poésie et liberté, ça devrait marcher. Achille se dit que c'est bien que Mathilde soit là, pardon Maman, mais elle aide bien, plus qu'Ismaël en fait, ils ont de la chance quelque part, Arthur a de la chance, Mathilde, en plus de Svetlana, a l'air de le comprendre, il n'est pas seul donc, c'est important de ne pas être seul.

- *On pourra l'encadrer si tu veux.*

Arthur a presque fini son dessin, il représente de prime abord, Ismaël et Mathilde dans le canapé, qui lisent, mais Ismaël est légèrement différent, il paraît plus vieux, plus dur aussi, et Mathilde pourrait être Suzanne, il lui a donné des traits d'adulte et Suzanne avait un reste d'enfance, la mère et la fille confondues, oui, peut-être que c'est une chance pour la petite Mathilde, finalement, si Suzanne, sa mère, est morte. Mathilde, la grande, ne se dit pas tout ça, elle voit simplement que le dessin est plus que beau, puissant, au-delà de la réalité, dans le coup de crayon, l'émotion, et tout ce qu'il y a en dessous.

- *Tu voudras ?*

On pourra l'encadrer. Alors, ils avaient bien vu, Mathilde, la grande, a vu, les photos, les dessins, elle a vu Maman, et elle est restée et elle en parle. Soudain, par cette simple phrase, ce constat, Mathilde rassure les enfants, elle accepte qu'ils aient une mère vraiment, elle ne fait pas semblant, et, en acceptant qu'ils aient une mère et que ce ne soit pas elle, elle dit

qu'elle les aime véritablement, elle pourrait peut-être devenir la leur alors. En toute connaissance de cause, leur deuxième Maman, plus tard, peut-être, oui, dans une autre vie, quand ils auront dit que Maman est morte et qu'ils l'auront enterrée, quand ils lui auront dit au revoir et qu'ils seront sûrs de rester ensemble, ils pourront peut-être lui demander, tu veux bien être notre nouvelle Maman. Ils n'en sont pas là, mais dans l'air, un flottement de joie.

- *Oui, merci.*
- *Oui, enfin je veux voir la tête que j'ai dessus.*

C'est Ismaël, qui n'oublie pas qu'il tient à être libre, lui, de ses choix et de son image. La liberté c'est quand même le refus de l'autorité, d'où qu'elle vienne. C'est lui qui décide, c'est tout. Mathilde sourit.

- *Viens voir.*

Ismaël et Mathilde se lèvent, Achille s'approche et même Jules, ils se retrouvent autour du dessin d'Arthur. Un silence pénétré. Ils voient, une image de paix. Ce qui aurait pu être. Ce qui n'a pas été. Il y a dans ce dessin, d'Ismaël et de Mathilde, Suzanne, quelque chose de la réconciliation des opposés, de l'harmonie au-delà des difficultés, des âges confondus et des cultures aussi, des sexes, entre masculinité et féminité. Arthur a 10 ans et il est un zèbre, il capte des choses que les autres ne voient pas. Jules hésite une seconde, il voudrait bien lui aussi un peu d'attention, mais pas trop, et il n'a pas de blague, il voudrait trouver une blague.

- *C'est bizarre, on dirait Maman.*

Voilà, ce n'est pas une blague et il a tout gâché, tout va lui tomber dessus, déjà qu'il n'a pas tellement d'utilité depuis quelque temps et comme il fait ses devoirs, il ne les amuse plus avec ses chorégraphies.

- *Il a raison.*

C'est Mathilde, la grande. Ils ont tous vu donc, Suzanne est là, avec eux, mine de rien. Son esprit. Son manque. Son besoin de consolation. Elle est là. Fugacement, la grande Mathilde se dit que Sarah non, Sarah non, elle n'est pas là. Ce qu'elle ne sait pas c'est que c'est normal, que Suzanne est vraiment là. Pas si loin. Au sens propre et au sens figuré. Elle plane avec eux, un instant, un moment, elle ne sait pas quoi dire.

« *Mes enfants.* »

- *Je vais l'appeler tiens.*

C'est Ismaël qui soudain, casse, ce qu'il pressent, ce qu'il entend, ce qu'il redoute, et s'ils disaient la vérité, si ça leur prenait, ils seraient séparés et si les enfants sont séparés, lui il n'a plus nulle part où aller et Mathilde, elle rentrerait chez elle, elle ne voudrait pas de lui, surtout sans les enfants, et tout serait brisé. Suzanne est vivante, CQFD, et ça doit durer. Il se lève, il prend son téléphone, compose un numéro et se dirige vers la chambre.

- *Allo.*

Il disparaît. Le cœur des enfants bat à tout rompre, celui de Mathilde aussi. Un instant, ils sont pétrifiés, même si ce n'est pas pour les mêmes raisons, je vais l'appeler, comme une bombe lâchée, par surprise en plus, ils n'ont pas eu le temps de se préparer, Arthur a failli crier non, depuis il boucle, pardon, merci je t'aime. La grande Mathilde aussi, pour contrer la peur. Elle est la première à rompre le silence bruyant de la peur panique, cette peur qui empêche même de penser, la sidération, elle retourne s'asseoir, faire comme si tout était normal, voilà, elle savait qu'ils avaient une mère, ça ne change rien, pardon, merci, je t'aime. Est-ce que je dois

partir ? Les laisser ? Mon Dieu, faites de ne pas me les enlever. La petite Mathilde va s'asseoir aussi, elle voudrait bien aller sur les genoux de la grande, lui dire je t'aime, ne t'inquiète pas, mais elle ne peut pas, elle sait bien qu'ils doivent être solidaires, Ismaël l'a assez répété. Achille mange son cake en silence. Jules cherche une porte de sortie, il n'en trouve pas, c'est de sa faute, il est un boulet, il devrait peut-être aller vivre chez son père, il ne mérite pas d'être mousquetaire. Et Arthur reprend son dessin sans le voir, pardon, merci je t'aime. Est-ce qu'elle va s'en aller ? Les laisser ? Mon Dieu, faites qu'elle ne nous abandonne pas. Ils ne sont pas à ce qu'ils font, aucun, suspendu à cette intrusion de leur mère en faux. Et puis, ils ont peur qu'Ismaël ne les appelle, ils ne veulent pas mentir jusque-là, parce qu'après, ils ne pourront plus regarder Mathilde dans les yeux, et si tu ne peux pas regarder quelqu'un dans les yeux, tu ne peux pas l'aimer et ils veulent l'aimer, mais non, au bout d'une minute qui leur a paru une éternité, Ismaël est revenu en disant qu'elle les embrassait.

- *Elle vous embrasse.*

D'un coup, ils ont été soulagés, tous, ils se sont remis à respirer. Ismaël est allé s'asseoir, pas très fier, il n'a pas tenu plus d'une minute, la peur, lui aussi, panique, à tous les étages. Après un moment, Mathilde a proposé à Achille de faire les lasagnes, elle lui a montré la découpe des légumes et la béchamel. Achille, un bref instant a pensé à sa mère dans le congélateur, il n'y a pas de risque que Mathilde y aille, elle cuisine tout frais, il s'en est un peu voulu de cette pensée et même de celle d'après, de toute façon, elle n'était jamais dans la cuisine, non, Suzanne n'était jamais dans la cuisine, elle avait décidé, comme pour la table que manger, c'était « à la bonne franquette », elle trouvait ça rigolo, plus fun, et plus libre, chacun est libre de manger ce qu'il veut quand il veut. Quand elle était enfant, c'était tous les jours à table à 20H pile devant le journal télévisé de TF1, parce que France 2 c'est des cons, c'est des fonctionnaires, et 20H, pas 20H05, parce que quand son père avait faim, ce n'était jamais facile. Alors, Suzanne a décidé que manger à table avec des horaires, c'était une mauvaise idée, en même temps, si elle ne regardait pas TF1, elle regardait BFM-TV. Alors était-elle libre ?

C'est une vraie question, la question de la liberté. Mathilde a abordé le sujet pendant le dîner. Être libre est-ce s'affranchir de toute autorité ? Achille a répondu que parfois l'autorité était une bonne chose, qu'on était libre d'aliéner sa liberté à une cause plus grande. Mathilde, la grande, elle, pense que la liberté est une liberté de choix, de soi à soi, ni pour ni contre quelqu'un. Mais est-on jamais libre de son destin ? Ismaël trouve que tout ça c'est des prises de tête, la liberté c'est de faire ce que tu veux. Oui, mais que faire du dictons « La liberté des uns s'arrête où commence celle des autres ? – *On s'en fout des autres. On les bute.* Il a dit ça en rigolant mais ça a jeté un froid d'un coup. Pour un peu, la petite Mathilde aurait remis la télévision, qu'est-ce qu'il a Ismaël ? Une bombe, deux fois dans la même soirée, c'est le chaos. Ismaël s'est repris, excusé tout de suite, il ne voulait pas dire ça, il est désolé, c'est la poésie, tout ça, il n'a pas l'habitude, ça le mets dans tous ses états. Mathilde sait de quoi il parle, la liberté, c'est difficile à gagner, parfois et, pour que ce garçon soit libre d'aimer la poésie, il faudra une rude bataille, avec lui-même, la plus grande autorité, l'autorité supérieure, l'autorité intérieure, nos croyances. Mathilde pense à tout ce qui l'a emmenée là. Quelle liberté dans tout ça ? Arthur dit que la liberté n'existe pas, que nous sommes tous des marionnettes, le jouet de forces plus grande. Jules dit qu'il se sent libre quand il danse, oui, voilà, voilà une bonne définition de la liberté, quand on crée, quand on est complètement dedans, comme Arthur et ses dessins, comme quand Mathilde chante, comme quand Achille cuisine, comme quand elle lit. Ismaël ne dit rien, ce n'est pas la bonne soirée pour lui. Il se dit qu'il ne sait pas quand il est libre. Si, il était libre quand il faisait l'amour avec Suzanne, voilà, il était libre, avec Suzanne, il le dit, il ne peut pas le dire, il ne veut pas gêner, il en a assez fait et c'est privé. Il est libre quand il prie aussi. Il ne le dit pas non plus, c'est privé aussi. La poésie aussi elle a dit que c'était c'est privé, c'est vrai, il est sûrement libre quand il lit de la poésie, il ne le dit pas. Le dîner se fini tranquillement. Ils vont passer au rituel du coucher. Soudain, Jules, qui aime la danse, qui est libre quand il danse, qui a du mal à trouver sa place dans cette nouvelle famille, une famille où il fait ses devoirs et il va se coucher après s'être laver les dents et sans crier, décide que ce serait bien de danser. C'est ça aussi être libre non ? Changer. Selon les jours. L'humeur. Le moment.

- *On danse. La liberté ça ne se parle pas, ça se fait. On danse. Tout le monde est libre quand tu dances. Et franchement Mathilde, le prend pas mal, ton Mozart c'est bien mais Lily Allen c'est mieux. Quoi ? Tu ne connais pas Lily Allen ? Mais de quelle planète elle vient celle-là ?*

Les enfants se marrent déjà, Ismaël connaît l'histoire, Mathilde, elle, ne sait pas, elle hésite, Jules, je t'ai déjà dit de ne pas parler comme ça. Elle se tait. Elle ne sait pas toujours comment faire avec Jules, comment lui dire qu'il peut exister en faisant moins de bruit. Comme ça peut-être ? Oui, mais il a besoin de faire du bruit. Jules est parti sur sa lancée.

- *Personne ne peut vivre sans Lily Allen, tu vas halluciner, c'est dingue, tu ne fais jamais la fête ? Mathilde, faut te lâcher. Je te jure. Libre. Faut être libre. Let's dance.*

Il lance *Fuck you* de Lily Allen. Les paroles résonnent, « *Look inside, look inside your tiny mind. Then look a bit harder. Cause we're so uninspired, so sick and tired. Of all the hatred you harbor. So you say it's not okay to be gay. Well, I think you're just evil. You're just some racist who can't tie my laces. Your point of view is medieval. Fuck you, fuck you very, very much. Cause we hate what you do. And we hate your whole crew. So please don't stay in touch. Fuck you, fuck you very, very much. Cause your words don't translate. And it's getting quite late. So please don't stay in touch.* » La musique est libre, entraînante, pop, Jules se déhanche avec grâce et énergie, oui, la danse est un don pour lui, il oublie tout, il est libre de tout, il saute, mime les paroles, s'amuse comme un fou, fuck you, fuck you very, very much... La petite Mathilde le rejoint immédiatement, elle reprend en chœur les paroles, elle est naturellement en joie, et cette musique décuple son plaisir, la provocation a dû bon, elle rit, elle saute, elle va chercher Arthur qui les rejoint, et danse librement lui aussi, à sa manière, un peu drôle, un peu chic, un peu façon année 80, habité par un style qui n'appartient qu'à lui et un demi sourire et son arhythmie élégante, Achille se mêlent à eux, il y va de toute sa taille, de tous ses

bras, en avant et en arrière, encore et encore, de haut en bas, « *Fuck you, fuck you, very, very much...* » Voilà ce que Suzanne, leur a donné, cette liberté-là, absolument, d'improviser, de se laisser aller dans la danse, de danser sans que rien ni personne ne puisse les en empêcher, de danser la vie, elle dansait avec eux. Ismaël les rejoint, il connaît le rituel, il l'a déjà pratiqué, la danse, danser la vie, Suzanne disait, – *Let's dance. « Fuck you, fuck you very, very much... »* . Ça fait du bien, tellement de bien. Ils dansent, ils chantent, ils rient, ils s'éclatent. La grande Mathilde les regarde, le sourire aux lèvres, elle voit la liberté incarnée, elle voit Sarah danser. Sarah aussi dansait comme ça, elle disait, – *Maman, viens, danse avec moi*, mais Mathilde ne le faisait pas, elle n'avait pas cette liberté-là, ou de loin, un peu coincée, le corps en retenu quand le cerveau a pris le pas, elle faisait quelque pas, elle admirait sa fille, elle ne se lâchait pas, pas vraiment, d'où avait-elle trouvé ça, Sarah ? C'était sa liberté à elle, sans doute. Mathilde regrette en les regardant, ça donne envie, elle aurait dû y aller. Alors, quand Jules viens la chercher, elle commence, par automatisme, par dire non, non merci, je ne sais pas danser et puis, elle y va, c'est ça la liberté, de ne pas savoir ce qu'on est, de pouvoir changer, d'être au moment à moment. *Let's dance*. Mathilde les rejoint. « *Fuck you, fuck you very, very much...* » *Fuck you, fuck you very, very much*. Ça fait du bien. La danse, c'est la vie.

Jules a mis la chanson en boucle une deuxième fois, il voulait une troisième mais Mathilde a trouvé que c'était trop tard, l'heure d'aller se coucher. Les dents et au lit.

- *Attends, c'est bon, je veux encore une fois, rien qu'une fois, et puis, tu n'as pas entendu la dernière...*
- *Jules, tu sais bien que tu n'es pas obligé de crier.*
- *Je ne crie pas. C'est dingue ça.*
- *Tu n'es pas obligé de faire du bruit pour exister.*

Voilà, elle l'a dit, comme elle le pensait, ni plus, ni moins, ça devrait aller. Non, ça ne va pas trop, Jules manque d'hurler, tu n'es pas ma mère, de quel droit tu te permets. Il ne le fait pas,

il sent que ça pourrait provoquer un tsunami et, au fond de lui, il sait que ce n'est pas contre lui, simplement, il n'entend pas ce qu'elle dit. Il existe s'il fait du bruit, c'est son truc à lui, sa croyance, son absence de liberté.

- *Pardon, ce n'est pas contre toi, tu sais, c'est juste...*
- *Laisse tomber.*
- *Pardon, je t'aime tu sais.*

Elle l'aime tu sais, elle l'aime, même si elle lui dit de ne pas crier.

- *Viens-là.*

Mathilde le récupère, le prend dans ses bras.

- *Ça va, je ne suis pas un bébé, j'aime pas les léchouilles.*
- *Oui, mais moi je les aime.*

Elle l'embrasse comme du bon pain.

- *Tu sais, c'est la première fois que je danse. Et c'est grâce à toi.*

Jules retient le c'est vrai, il prend et pour un peu il rougit, alors elle l'aime et il est utile.

- *Ça va, je vais me laver les dents.*

Mathilde éclate de rire. Achille finit de débarrasser. Les enfants disent bonne nuit, ils montent, ils vont se laver les dents, se mettre en pyjama, ils ont tous opté pour la tenue d'intérieur, quand même il ne faut pas exagérer, on ne dine pas en pyjama, Suzanne avait une sainte horreur des pyjamas et encore plus des chemises de nuit et des robes de chambres, et puis,

on mange habillé, ils avaient donc plein de tenue d'intérieur, elle-même allait se coucher comme elle trainait. Ismaël se met dans un coin pour faire sa prière, il sort son tapis de la chambre de Suzanne, la sienne, il a besoin d'air pour faire sa prière. Il fait ses ablutions dans la cuisine, se laver les mains, se rincer la bouche, 3 fois, se rincer le nez, 3 fois, se laver le visage, 3 fois, se laver le bras droit jusqu'au coude, 3 fois, se laver le bras gauche jusqu'au coude, 3 fois, se passer la main mouillée sur la tête, se laver les oreilles, laver le pied droit jusqu'à la cheville, 3 fois. Il aime bien se moment, il a l'impression de se purifier. Il retourne dans le salon et commence la prière, il aime ça, il est libre. « *Bismillahi Rahmani Rahime. Alhamdou lillahi rabi l'alamine...* » Mathilde le regarde faire, malgré tout, elle a du mal. Elle n'y peut rien, c'est comme ça. Elle ne s'y fait pas. La première fois qu'elle l'a vu faire, la nuit, elle a eu des cauchemars, le Bataclan, Allah Akbar, les kalachnikovs, le visage de Sarah ensanglanté. Elle sait bien que tous les musulmans ne sont pas intégristes, quand même, quand elle le voit faire sa prière le soir, qu'elle voit les ablutions, le rituel de purification, elle se dit que c'est une drôle de religion, bien contraignante. Elle aimerait bien qu'Ismaël lise de la poésie à la place, elle s'en veut un peu de penser ça. Elle laisse faire et elle n'en parle pas. C'est sa liberté. Celle d'Ismaël et la sienne, de supporter. Quand même, qu'est-ce que ce garçon fait de ses journées ?

C'est comme ça, ça ne peut pas être parfait. Il y a les mensonges et les secrets. Il y a des accrochages. Il y a des hiatus. Et il y a de l'amour. Il y a la liberté, quelle que soit sa définition, d'être imparfaits. Mathilde monte dire bonne nuit aux enfants, pardon, merci, je t'aime, pour oublier Sarah soudain, le visage explosé, elle se concentre. Bonne nuit, fais de doux rêve et je t'aime grand. Mon grand. A Jules. Des bisous à Arthur. Un câlin à Mathilde. Elle embrasse Achille et Ismaël, quand il a fini sa prière, elle s'en va, elle rentre dans la nuit et la nuit tombe sur leurs rêves.

La nuit, Ismaël passe des heures sur le net devant l'ordinateur dans le salon ou sur son téléphone, dans la chambre de Suzanne qu'il a réinvestie, il fallait que ça fasse plus vrai pour

la grande Mathilde. Achille ne dort pas non plus, pas plus qu'avant, simplement, il ne dort pas tout seul, les enfants restent dans leur chambre avec leur, à demain, fais de doux rêve et je t'aime grand, il reste seul et il attend que le temps passe, en se disant que le temps ne passe pas assez vite, on ne tiendra pas 6 mois, même avec la grande Mathilde, surtout avec Mathilde, elle sait bien qu'il y a quelque chose qu'elle ne sait pas, il le sait, il pense à Jules et à Arthur, il doit faire attention, même s'ils vont bien, en apparence, il entend la nuit, ils ne dorment pas non plus, il le sait, il voit leur tête le matin. Et c'est vrai, la nuit, Arthur se mange les doigts, même depuis que Mathilde lui a appris pardon, merci, je t'aime. Pardon, merci, je t'aime, ça ne marche pas, la nuit, il se mange pendant que Jules se tourne et se retourne dans son lit, à côté, il a envie de crier, merde arrête de faire ton bruit de succion, l'autiste, il ne dit rien, il sait, au fond de lui, que le remède serait pire que le mal, et puis, il fait du bruit aussi. Depuis quelques temps, la petite Mathilde, la seule qui dort encore, se réveille au milieu de la nuit, elle pousse un grand cri, elle réveille tout le monde et puis, elle se rendort, Achille se précipite, les autres aussi, mais, elle est déjà rendormie. Le pavillon résonne longtemps de ce cri dans la nuit, même si elle l'oublie. La nuit est difficile. La nuit est le lieu des cauchemars et des non-dits, la nuit, ils savent bien tous, quelque part, que ces moments de répit, le jour, tous ensemble, sont volés à la vie, à la vraie vie et que ça ne peut pas durer. Parfois, la grande Mathilde se réveille elle aussi, elle aussi en sursaut, elle pressent une tragédie. Elle pressent une tragédie, elle le sait, elle le sent, pardon, merci, je t'aime, ça ne marche pas pour elle non plus, la nuit, alors, elle se lève et elle lit, le cœur battant, elle lit jusqu'à oublier ce qui l'a réveillée, elle lit pour ne pas penser. C'est pour ça aussi, les livres, son goût immodéré de la lecture, pour oublier, s'évader, s'enfoncer dans un autre monde, un monde imaginaire, pas celui de Disney, mais pas plus vrai. Elle fait ça depuis qu'elle est toute petite. Les livres contre les drames de la vie.

Un jour, Mathilde, la grande, décide que c'est bien de prendre l'air. Elle veut organiser une journée à la mer, une journée en famille, tous les 6, un dimanche pourquoi pas ? Le week-end, la grande Mathilde ne passe pas au pavillon, elle reste au couvent, seule, le week-end, un peu

comme dans une garde partagée, une double vie, un emploi du temps clivé, les soirs et le week-end, la maitresse et la femme, et la Maman fantôme, et les Papas qui ne sont pas là. Sauf le père de Jules, si elle a bien compris, Jean-Baptiste, il a l'air sympa, Mathilde lui a montré des photos, les enfants y sont allés un week-end, pas Ismaël, elle lui a dit, tu devrais le rencontrer, il est gentil, c'était un bon week-end. C'est la seule fois où elle a entendu parler d'un week-end d'ailleurs. D'ailleurs, sinon, qu'est-ce qu'ils font le week-end ? Elle ne sait pas. Elle n'a jamais osé appeler, proposer, un cinéma, un diner, une sortie, une ballade, elle en rêve, le week-end, elle se retrouve toute seule, elle, elle ne fait rien, à nouveau, elle laisse le temps passer. C'est plus difficile depuis qu'elle passe du temps avec eux, ça accentue sa solitude, ça lui raconte qu'elle n'est pas leur Maman, oui, en fait, ils ne sont pas ses enfants, elle est une sorte de nounou améliorée, le week-end, ils font quoi ? Le week-end, ils s'ennuient, elle ne le sait pas, mais le week-end, ils s'ennuient d'elle, même s'ils ne l'appellent pas, parce qu'ils n'osent pas, parce que Mathilde n'est pas Maman, quand même, parce que ce n'est pas sur le chemin du week-end, l'école, parce que c'est comme ça. Voila. Ils attendent le lundi avec impatience. Comme elle. Et c'est comme ça qu'un lundi, après un week-end passé à pleurer, Mathilde, la grande, s'est lancée.

Ils venaient de finir de diner, Ismaël allait faire sa prière, Achille s'apprêtait à se lever pour débarrasser, il pouvait entendre Mathilde, la grande, dire, les enfants, on se lave les dents et au lit, ¼ d'heure de lecture et on éteint, il pouvait les voir se lever, il pouvait presque se dire, encore une fois, c'est dingue de les voir en habit d'intérieur, prêts à aller au lit, et se dire, oui, encore une fois que même après un mois, il ne s'y faisait toujours pas, que c'était bien qu'elle soit là, il pouvait voir Mathilde en train de monter dire bonne nuit aux enfants, à demain, fait de doux rêves et je t'aime grand, et puis redescendre, sourire à Ismaël, lui faire une bise, l'embrasser lui, alors qu'il sortirait de la cuisine où il a fait la vaisselle, à demain mon grand, à demain, oui, il pouvait presque dérouler tout ça en pensée, rien qu'en se levant pour débarrasser parce que c'était devenu leur rituel, du lundi au vendredi et il adorait ça.

- *Ça vous dit d'aller à la mer ?*

Merde. Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il a failli en faire tomber sa chaise. Les autres sont comme lui, bouché bée.

- *Ben, ne me regardez pas comme ça, ça vous dit d'aller à la mer ?*

Mathilde, la grande sourit, avec une larme d'inquiétude au niveau du cœur, et s'ils disaient non ? Et aussi une pointe de regret, Sarah, ma puce, je vais aller à Trouville sans toi, Sarah, ma douce. Pardon. Je t'aime, tu sais.

- *J'ai pensé qu'on pourrait aller à Trouville, c'est en Normandie, pas loin de Paris, je pourrais louer une voiture et on ferait l'aller-retour dans la journée ? Je connais bien, c'est très sympa. On pourrait remonter les planches jusqu'aux grandes villas et redescendre et puis, si vous voulez, on pourrait regarder les boulistes, je suis sûre que Maurice, le président du club, vous ferait jouer, vous avez déjà joué aux boules ? Et puis, on pourrait se balader dans la vieille ville, vous avez un cerf-volant ? Moi je n'en ai pas, mais si vous n'en avez pas, je vous en achèterais un. C'est super de faire voler un cerf-volant sur la plage, j'adore le bruit que ça fait. Et puis, on pourrait manger un plateau de fruit de mer aux Vapeurs, en terrasse, même s'il ne fait pas très beau, c'est très sympa, ça fait comme des vacances, enfin, si vous n'aimez pas les fruits de mer, vous mangerez ce que vous voulez, il y a aussi des steaks, frites, hein, il n'y a rien d'obliger mais, c'est bon les fruits de mer, moi j'adore ça. Avec un verre de rosé. Frais, même l'hiver. Vous pourrez goûter un peu. Une larme de rosé. Enfin toi, Ismaël non, mais les autres une larme, même Mathilde. Enfin, comme vous voulez. Et puis, on pourrait louer des vélos et aller jusqu'à Deauville, c'est différent de Trouville. Moi j'aime moins, mais la ballade est sympa, et le marché aussi, il y a le marché tous les week-ends, je crois que le vendredi aussi, et puis le goûter au Café de Paris est délicieux, ils*

ont des super gâteaux, oui, le Café de Paris, c'est drôle, et puis, on retourne à Trouville, toujours à vélo, Mathilde tu pourras monter sur le mien ou celui d'Achille, ou celui d'Ismaël. Ou si Jules et Arthur vous ne voulez pas trop pédaler on peut louer des tandems. Peut-être que le train c'est mieux que la voiture ? J'hésitais toujours avec Sarah. La voiture c'est plus libre mais il y a tellement d'embouteillage. Si on part un samedi, il faut partir vraiment tôt. Et si c'est un dimanche, il faut rentrer vraiment tôt ou vraiment tard après diner. Et avec les cours. Non, le train c'est bien. C'est deux heures de la gare Saint Lazare. On pourrait prendre le petit déjeuner à la gare ou dans le train, ce serait sympa non ? Je crois que le premier train est vers 7H30. Mais sinon, on le prend en arrivant à la boulangerie Dupont avec un T, c'est bon, je crois qu'il y a même des brunchs, ou au Café de Paris et on inverse la journée ? Vous aimez les glaces ? Il faut manger une glace ou une gaufre à Tutti Frutti aussi ? Ça serait sympa de faire un tour au Casino aussi quand même ? Un peu de machine à sou ça ne fait pas de mal. Celui qui gagne offre un cadeau à tout le monde.

Mathilde s'arrête soudain. Elle a l'impression d'avoir fait l'article, de leur avoir fait peur, d'en avoir trop fait, de s'être aventurée sur un terrain qui n'est pas le sien, un terrain glissant, qui pourrait leur faire perdre l'équilibre, retourner au couvent, toute seule, retour à la case départ, Sarah, son vide et son chagrin. Elle n'ose pas les regarder, elle est comme une enfant elle aussi, à ce moment-là, une enfant effrayée, Maman, j'ai peut-être fait une bêtise, je me suis trompée, pardon Maman, tu ne vas plus m'aimer. Elle est prête à reculer, elle pense, ça va ne faites pas cette tête, c'était pour rigoler et lui vient cette drôle de d'histoire en tête, une histoire. Vous connaissez l'histoire de Mathilde ? C'est l'histoire de Mathilde. Mathilde est sur un cochon rose et devant elle, il y a un camion pompier et derrière elle, une voiture de police, tout gyrophare ouvert et qu'est-ce qu'elle fait Mathilde ? Hein ? Qu'est-ce qu'elle fait Mathilde ? Elle descend parce que son tour de manège est terminé. Elle est bien bonne hein. C'est drôle hein, non, vraiment c'est drôle. Elle descend parce que son tour de manège est terminé. Ok. Je me tais. Je sors. Mathilde n'a rien dit, mais qu'elle a failli se lever et sortir oui,

vraiment, pour de vrai. Elle a regardé Mathilde, la petite, qui la regardait avec des yeux ronds et un regard impossible à déchiffrer, pas plus que celui des autres d'ailleurs, mais c'est la petite Mathilde qu'elle a regardée, s'il te plait, garde ton sourire au creux du mien, s'il te plait, ne l'enlève pas, ne t'en va pas, on va prendre soin de nous, ça va être bien, si tu ne veux pas aller à Trouville on n'ira pas, mes enfants, si vous ne voulez pas aller à Trouville on n'ira pas. Je ne veux pas vous gêner, je ne veux pas vous déranger, je veux juste rester au chaud encore un peu avec vous, laissez-moi encore un peu de place, un tout petit espace pour que je puisse vous aimez. Ismaël, même toi, oui, toi, surtout toi, fais-moi un tout petit peu de place, toi qui n'est déjà plus un enfant, dis-leur, dis-moi, que je peux rester. Encore un peu, juste un peu. S'il te plait. Son cœur en petite secousse lui rappelle son désespoir si proche, à fleur de peau, Sarah n'est jamais loin. Aller à Trouville sans elle, peut-être que de toute façon c'était une mauvaise idée, une façon de la trahir de trop, elle aurait dû y penser, elle a tout gâché, avec eux et avec Sarah, pardon mon bébé. Je ne vais pas y aller.

- *On n'y est jamais allé.*

C'est la petite Mathilde qui soudain, a rompu le silence de leur cœur à tous embarrassé.

- *On n'y est jamais allé, à la mer. Maman, elle voulait aller à Cabourg, au festival du film romantique, mais on n'y est jamais allé.*

- *Vous n'avez jamais vu la mer ?*

- *Non jamais.*

- *Moi non plus, je n'y suis jamais allé.*

C'est Ismaël, la mer, il n'a même jamais osé y penser, c'était un rêve encore plus fou que Disney, les vacances c'était au bled avec sa grand-mère, pire que sa mère. Oujda, pour lui ce ne sont que des mauvais souvenirs à part qu'elles sont enterrées là-bas. Alors la mer, ici, en France, avec eux, avec ces enfants-là, avec elle, ça le remplit de joie, soudain, comme ça. Il

baisse les yeux, pour cacher son émoi, pour un peu, il se serait mis à pleurer, là, il n'a pas pleuré depuis la première fois où sa mère, il ne veut pas y penser, mais aujourd'hui, ce serait des larmes de joie, ce n'est pas pareil. Il laisse une larme couler, une seule. Mathilde et les enfants ont la présence d'esprit de ne pas le relever. La petite Mathilde quand même tend sa main et la pose sur la sienne. La grande Mathilde, elle, se sent reconnaissante, si reconnaissante. Elle se sent envahie soudain d'un grand sentiment de bien-être, faire le bien, c'est ce qui rend bien. Emmener 5 enfants qui n'ont jamais vu la mer à la mer, elle ne pouvait pas rêver mieux pour prendre l'air. Chaque fois qu'elle leur apporte quelque chose, chaque fois qu'elle a le sentiment de leur être utile, elle se sent mieux, elle repousse le sentiment d'injustice avec le sentiment qu'il y a une justice, que ce qu'on lui a enlevé, elle le donne ailleurs, et que finalement, si Sarah n'était pas morte, elle n'aurait pas rencontré Mathilde et, si elle n'avait pas rencontré Mathilde, elle n'aurait pas rencontré les garçons, et elle ne les auraient pas emmener à la mer la première fois et rien que pour voir leur visage là maintenant, ça vaut la peine. La mer la première fois. Oui, Mathilde est celle des premières fois. Elle ne le sait pas, mais c'est comme ça. Le pull. Le devoir. Pardon, merci, je t'aime. Même sans bruit. Tu peux écrire de la poésie. Ça vous dit d'aller à la mer ? Et qu'elle première fois. Elle ne relève pas le passé. Maman, elle voulait. On n'y est jamais allé. Comme une sentence, un définitif. Elle est où cette maman avec qui ils n'iront plus à la mer. Elle a hésité, elle a failli dire, on peut aller à Cabourg si vous préférez mais elle s'est tue, ne pas marcher sur les plate-bande de la mère, jamais, laisser faire, sa place, à elle, Sarah ne lui en voudra pas.

- *Mais, c'est génial. On fait ça samedi prochain ?*

- *Et si on allait à la mer ce week-end ?*

Le 10 juin 2015 vers 18H, comme d'habitude, Suzanne assise sur son canapé, elle regarde BFM-TV. Et ce jour-là, il y a l'ouverture du festival du film romantique de Cabourg. Suzanne rêve d'aller au festival du film romantique de Cabourg. Elle en rêve depuis qu'elle sait que ce

festival existe, depuis qu'elle a 26 ans, elle regardait déjà BFM-TV, elle avait déjà Achille, Laurent venait de la quitter, elle venait de revenir dans le pavillon de mère en fille, sa mère venait de mourir, son père venait de partir, et elle savait déjà que ce qu'elle vivait n'était pas romantique, elle le savait depuis beaucoup plus longtemps en fait, a-t-elle jamais cru au prince charmant ? Sans doute pas, elle n'en a pas eu le temps, c'est peut-être pour ça qu'elle lui court après, le prince charmant, le romantisme, l'amour, la passion, voilà ce à quoi rêve Suzanne et qu'elle n'aura jamais, elle n'a pas été fabriquée pour ça. Elle avait 7 ans, elle dinait et regardait le journal de 20H de TF1 avec son père, comme tous les jours, elle a entendu parler pour la première fois du festival du film romantique de Cabourg, elle a vu la mer, le grand hôtel, et les jolies robes, le cinéma, elle s'est dit que c'était possible, qu'un autre monde que le sien existait, elle s'est jurée d'y aller. Son père a zappé. Elle a oublié. A 26 ans, elle ne s'est pas rappelée, mais elle a recommencé à rêver. Je veux y aller. Cannes ne lui fait pas cet effet, même si elle adore regarder les stars sur tapis rouge, ça lui paraît trop loin, alors que Cabourg, l'amour, c'est plus près, presque accessible si elle en rêve assez. Et puis, Maryline Monroe serait allée à Cabourg, elle pense à ces photos, parmi les dernières, sur la plage, le vent dans ses cheveux, avec un gilet Jacquard trop grand et son épaisse ceinture, qui lui donne l'air si sexy et en même temps la tendresse, la détresse d'un enfant. Oui, Maryline Monroe serait allée à Cabourg. Et Suzanne n'aurait pas voulu être une star, elle aurait voulu être Maryline Monroe. Après, elle a appris après qu'il y avait un festival de cinéma sur une autre plage encore, celle de Deauville, le festival du film américain, mais ça ne lui plaît moins. Et elle est persuadée qu'un homme et une femme de Claude Lelouch qu'elle adore, même si elle ne l'a vu qu'une seule fois, elle chantonne chabadabada chabadabada chabadaba, très souvent, se passe sur la plage de Cabourg. Si on lui avait dit qu'elle pourrait poser sa tête sur l'épaule de Jean-Louis Trintignant à Deauville, elle aurait rit et dit, à Deauville, tu rigoles, c'est à Cabourg. – *On irait à la mer ce week-end ?* Suzanne n'est jamais allée à la mer, à fortiori les enfants, Jules n'a jamais voulu partir seul avec son père, ils sont les 3 mousquetaires, un pour tous et tous pour uns, pas lui tout seul, et ils ont le même rêve que leur mère, aller à la mer, ensemble, au festival de Cabourg de préférence, n'importe où ailleurs si elle préfère. – *On irait*

à la mer ce week-end, Mathilde regarde les robes de princesses avec envie, elle, elle a envie de chanter, de marcher sur le tapis rouge sur la plage, pourquoi pas d'être actrice, Maman lui dit, actrice, c'est joli, c'est bien d'être célébrée, Suzanne aurait peut-être rêvé d'être une actrice, même pas star, même pas Maryline, simplement vivre d'autre vie que la sienne et s'oublier, même un instant, dans la peau d'une autre, respirer, elle ne se l'est jamais autorisé, même en rêve, mais si, au cas où, Mathilde le pouvait, à sa place. Comme Suzanne, Mathilde adore les Swann, ces deux cygnes qui forment un cœur avec leurs ailes, elle en voudrait bien un à la maison, parce que ça brille, et que ça veut dire qu'on est aimé, ce n'est pas vrai mais elle le croit, et personne ne lui a expliqué le contraire, qu'on est aimé pour ce qu'on est et pas pour ce qu'on fait, d'ailleurs, elle aimerait bien chanter mais là, tout de suite, elle voudrait mieux aller au festival du film romantique de Cabourg un jour, demain, ce week-end, avec Maman et ses frères, elle serait si fière et Maman l'aimerait. Elle suce son pouce et sa manche et se colle contre Suzanne, qui la repousse gentiment, il fait trop chaud et puis, confusément, tout au fond de Suzanne, c'est de sa faute si elle n'est pas au festival de Cabourg, de sa faute et de ses frères aussi, Suzanne aimerait bien y aller toute seule, trouver un prince charmant, même si elle adore ses enfants. Mathilde soupire. Achille vient près de sa sœur, ça va aller chérie, même s'il ne le dit pas, il regarde les femmes en robes longues, elles ne le font pas rêver, mais il rêve du sourire de sa mère, sur la plage abandonnée, Jules et Arthur les rejoignent, le sujet est fini, l'actualité, ça va vite sur BFM TV.

- *Merde, je n'ai pas vu.*

C'est Jules, qui sais par cœur, c'est la même histoire chaque année.

- *Il faut qu'on réserve pour ce week-end.*

Et, comme chaque année, ils sont allés sur l'ordinateur, ils ont cherché sur le net, grand hôtel de Cabourg, évidemment c'était complet et même si, de toute façon, c'est beaucoup trop cher

pour eux, mais on a bien le droit de rêver. Ils ont regardé les images des chambres, avec les tentures rouges ou bordeaux, les beaux meubles, les belles tapisseries, les chambres et les suites, la suite Victoria, la préférée de Suzanne, – *Vous croyez que si je dis que je m'appelle Victoria ça va marcher ?* Victoria, Victoire, Vicky, c'est bien, comme prénom, comme une reine, mieux que Suzanne. Et eux en chœur, – *Mais Maman, tu es une reine, on s'en fout du prénom.* Ils ont cherché un autre hôtel. Ils sont surfés, regardé toutes les photos, de la plage déserte, hors festival, c'est bien aussi. Arthur s'est dit, là encore comme chaque année, que c'était comme ça qu'il aurait préféré y aller, sans tout le tralala et en hiver de préférence, avec du vent, une lumière basse, personne d'autres qu'eux et les éléments et la mer, et l'hôtel derrière comme un paravent, au danger, un père bien aimant. Ils ont surfé pendant une heure, entre rires et désir, et ils ont éteint sans rien décider. Suzanne est retournée devant BFM TV, les enfants sont allés se coucher. – *On ira à la mer ce week-end ?* Ils savent bien qu'ils n'iront pas, ils savent bien que demain matin, Maman dira on ira l'année prochaine, et ils savent bien qu'ils n'iront pas l'année d'après. Mathilde le sait, les garçons, le savent, seul Suzanne ne le sait pas. Elle ne sait pas qu'elle fait à ses enfants, ce qui la tue. Le drame des promesses non tenues. A eux. A elle-même.

Mathilde, Ismaël et les enfants, ont passé le reste de la soirée à rêver autour de cette journée de rêve à la mer en vrai. Ils savent qu'ils vont le faire, que Mathilde tient ses promesses, oui, bien sûr, et qu'elle est là, qu'on peut compter sur elle. Ils le savent, ils vont voir la mer, Trouville, plus que 5 jours à attendre. Mathilde est rentrée chez elle, les enfants sont allés se coucher, Ismaël aussi, le cœur plein d'amour et de possibilités. Avec une pensée pour leurs morts aussi. Sarah, Suzanne et Fatima. Elles ne seront pas là.

Achille, Jules, Arthur et Mathilde sont sur la plage de Cabourg, il fait beau, pas un nuage à l'horizon, Achille prend Mathilde dans ses bras, un nuage passe et soudain, un orage éclate. Mathilde se réveille en sursaut. La petite. Et la grande.

Jules entre dans la chambre de Suzanne, pendant qu'Ismaël est sous la douche. Il a le cœur battant, il sait qu'il a 6 minutes pas une de plus, il va dans l'armoire de Suzanne, il pousse deux boîtes à chaussures, Maman, c'était bien la peine d'avoir toutes ces chaussures, tu ne mettais jamais que ta vieille paire de baskets. Je pourrais peut-être les vendre sur eBay ? Jules pense rapidement, bande, racket, argent, il doit ramener de quoi se faire accepter, montrer sa bonne volonté. Il sait qu'avec ce qu'il cherche, il a toutes ses chances mais avec de l'argent, il pourrait en acheter plus, ce serait encore mieux. Il soulève une latte du parquet, son cœur bat à tout rompre, pourvu que ça y soit. Normalement, Achille ne sait pas, il ne l'a pas trouvé, sinon, il aurait dit et avant il a nié, non j'ai trouvé ce shit dans la rue, non pas dans la cachette de Maman. Ouf, elle est toujours là, la boîte à chaussure de Suzanne, sa botte secrète. Il soupire. Il ouvre. Merde. Merde. Son cœur sursaute et manque de s'arrêter. Qu'est-ce que c'est que ça ? Dans la boîte à chaussure, en plus du reste du shit de Suzanne, il y a un flingue. Merde. Merde. C'est quoi ce bordel ? Jules entend la douche s'arrêter. Il n'a pas le temps. Merde. Il referme la boîte à toute vitesse, tant pis pour le shit, il ne peut pas prendre le risque de se faire repérer. Il remet la latte de parquet. Il hésite une demie seconde et, il prend une boîte de chaussures pleine, des escarpins. Il va les vendre, acheter du shit c'est encore mieux, il en aura plus. Il file.

Le dessin d'Arthur encadré est posé sur le meuble bas. Au centre. La réconciliation. Ismaël et Mathilde mais pas que. Arthur a dessiné sans le savoir Ismaël mais Youssef, son arrière-grand-père maternel, l'égyptien, parce que, du côté de la mère de Suzanne, il y a du sang égyptien, ils ont immigré de 1950, les enfants ne savent pas trop pourquoi, Suzanne disait parfois, on est juif les enfants, ça se transmet par la mère, comme une maladie, par la mère, par le sang, par le sang de la mère, de mères en filles, et Ismaël, quelque part, ressemble à Youssef, comme Mathilde, quelque part, ressemble à Suzanne, qui ressemblait à sa mère, qui ressemblait à la sienne, le pavillon de mères en filles. Et la femme de Youssef, la mère de la mère de Suzanne, s'appelait Sarah, comme la fille de Mathilde. Quelle part de liberté ?

Au milieu de la journée, Ismaël est seul dans le pavillon, il traîne devant la télévision, *Paroles* de Prévert délaissé à côté de lui. Il reçoit un appel, et, comme toujours quand il reçoit ce genre d'appel, il s'isole pour répondre, même si les enfants sont à l'école. Il s'isole, il préfère, dans la chambre de Suzanne, il parle en arabe, il crie, il est furieux. Il raccroche. Il donne un coup de poing dans le mur.

- *Putain de merde !*

Il reçoit un texto, en arabe. Un deuxième. Un troisième. Il donne à nouveau un coup de poing dans le mur.

- *Merde, merde, merde.*

Ça ne va pas, pas du tout. Il a merdé mais putain, il a payé, il a fait ce qu'il devait, il ne veut pas les laisser. Il doit partir. Fuck Allah, Allah est grand, il a fait ce qu'il devait, il ne veut pas mourir, il ne veut pas les laisser, il ne veut pas aller en prison, connards de français, j'ai fait ce que je devais, j'ai déconné, ça va, foutez-moi la paix, je ne veux pas les laisser, je veux rester. Merde. Dans sa tête c'est la cacophonie, la cacophonie de la peur, de la douleur, de la haine, de l'incompréhension et d'un terrible sentiment d'injustice quand ce qui arrive n'est que justice, tout se mélange, merde, il hurle à l'intérieur, il voudrait tuer tout le monde à l'extérieur, et être déjà dimanche pour partir en famille à Trouville, alors, il ne verra pas la mer. Il reçoit un nouveau texto. Il s'oblige à respirer, il pense à la liberté, au poème de Paul Éluard, *Liberté*, il a les larmes aux yeux, il sait qu'il est fait, comme un rat, et qu'il n'a pas le choix, pas d'autres choix que de s'en aller, de les laisser, de les abandonner, de rompre sa promesse, ce qu'il avait juré, il respire, il se reprend. Il essuie ses larmes au cœur d'un revers de la main, il va faire une chose, il n'y a qu'une chose qu'il puisse faire, au cas où, au pire, il doit les laisser, il doit partir. Il doit y aller. Putain, mais c'est quoi cette vie de merde, pourquoi tout le monde est contre lui ?

*Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable de neige
J'écris ton nom*

*Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom*

*Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom*

*Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genets
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom*

*Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom*

*Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi*

Sur le lac lune vivante

J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon

Sur les ailes des oiseaux

Et sur le moulin des ombres

J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore

Sur la mer sur les bateaux

Sur la montagne démente

J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages

Sur les sueurs de l'orage

Sur la pluie épaisse et fade

J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes

Sur les cloches des couleurs

Sur la vérité physique

J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés

Sur les routes déployées

Sur les places qui débordent

J'écris ton nom

*Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes raisons réunies
J'écris ton nom*

*Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom*

*Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom*

*Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom*

*Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom*

*Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attendries
Bien au-dessus du silence*

J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits

Sur mes phares écroulés

Sur les murs de mon ennui

J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir

Sur la solitude nue

Sur les marches de la mort

J'écris ton nom

Sur la santé revenue

Sur le risque disparu

Sur l'espoir sans souvenir

J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot

Je recommence ma vie

Je suis né pour te connaître

Pour te nommer

Liberté

Ismaël va à la Civette, il va au plus proche, il achète une carte de téléphone prépayée, l'ancienne est grillée, il ne va pas bien, ils n'ont pas intérêt de l'emmerder, si ça se trouve c'est eux, elle, Galina, ou lui, Djamel, les collabos de leur propre camps, ce sont les pires, si ça se trouve, mais non, Galina lui sourit. Depuis que la grande Mathilde est avec eux, il a rejoint les deux Mathilde et les garçons au café, après l'école, juste pour une pause, comme une

parenthèse d'amitié, parce qu'avec Mathilde ce n'est pas pareil qu'avec Suzanne, ça ne dure pas des heures et si on lui sourit, c'est plus juste, plus distancié, et Galina n'a jamais parlé de Suzanne, comme si elle savait, comme si elle acceptait, elle aussi, cet équilibre d'amour retrouvé, Suzanne, mon amour, ma chérie, salope, pourquoi tu m'as fait ça, je dois t'abandonner une nouvelle fois, en abandonnant tes enfant, j'avais juré, c'est pire. Je suis désolé. Il jette l'ancienne carte de son téléphone. Il part sans se retourner.

Ismaël est parti juste à temps. Une voiture de patrouille de police passe devant la Civette toute sirène dehors, ils vont au pavillon de mère en fille, des enfants perdus, d'Ismaël en perdition. Et Suzanne est dans le congélateur.

« Mes enfants, qu'est-ce que j'ai fait. »

Il est 16H le 18 mars 2016 quand Achille rentre du lycée. Il n'a pas le temps de mettre la clé dans la serrure que des hommes en noirs et armés lui tombent dessus.

- *On ne bouge plus. On ne bouge plus.*

Achille lève spontanément les mains en l'air, il entend des gyrophares, il voit des voitures de police arriver toutes sirènes dehors et se mettre en épis. Qu'est-ce qui se passe ? Maman ! Qu'est-ce que tu as fait ? Ismaël. Et soudain, il sait, il sait ce qu'il a toujours su, ce qu'ils ont toujours su, Ismaël est recherché par la police, Ismaël est un terroriste. Et Maman est dans le congélateur. Ils vont fouiller, ils vont la retrouver, ils vont être séparés, ils vont aller en prison, le pire est arrivé.

- *A terre. A terre. Les mains derrière la tête.*

Achille se met à terre, il abandonne, il n'a même plus de violence en lui, le pire est arrivé et il n'a rien pu faire pour l'empêcher. Il abandonne.

- *Ce n'est pas lui. Ce n'est pas lui.*

Un homme le relève, le chef de groupe, le commandant Bevallet, membre de la DGSI, un homme massif, imposant, une armoire à glace au sens strict, avec des petits yeux perçants, intelligents, une ombre de tristesse et une autorité aussi massive que lui, il ne ferait pas bon se prendre une claque par un homme comme ça, ni se trouver sur son chemin, Achille le sait. Il sert les poings, soudain, à nouveau la violence, la révolte, face à l'injustice, le sentiment d'injustice et l'abus de pouvoir, parce que c'est possible que cet homme abuse de son pouvoir parfois, ça se voit, et si Ismaël est un terroriste, il l'aime bien, c'est comme ça. Achille se dit soudain que les choses ne sont jamais noires et jamais blanches, et que c'est ça qui n'est pas si simple dans la vie, Maman nous a abandonnés et elle nous aimait, soudain il le sait, et Jean Bevallet met de l'eau de Cologne comme un jeune homme romantique et fluet, c'est drôle, est-ce qu'il a lui aussi quelque chose à cacher ?

- *Tu es qui mon garçon ?*
- *J'habite ici.*
- *Il est où ?*
- *Qui ?*
- *Ne me prends pas pour un con.*

Jean Bevallet montre une photo d'Ismaël à Achille, celle prise avec Mireille. Salope de Mireille, il s'est toujours dit qu'il devait s'en méfier. Déjà quand elle avait posté la photo sur le mur de Suzanne avec en légende, – Reviens, sinon je te le pique, ça l'avait tellement énervé. Ismaël lui, était devenu fou de rage, elle l'avait identifié, elle l'avait trouvé dans les amis Facebook de Suzanne, merde, il avait bien dit à Suzanne de tout mettre en privé, paramètres de

confidentialité maximum, mais non, bien sûr, elle ne l'avait pas fait, Suzanne ne se méfiait de personne, merde ! Ismaël s'est aussitôt dés-identifié et il a fermé son compte dans la foulée, de toute façon, il l'avait ouvert pour Suzanne, celui-là il ne s'en servait pas. Il a dés-identifié Suzanne aussi, la photo a disparue, il a mis un mot de sa part pour engueuler Mireille. Quand même sa rage avait duré, – *Retiens moi ou je lui explose la gueule*. Sur ce coup-là Achille était d'accord et en aurait fait autant, – *Si tu ne te retiens pas, je viens avec toi*. Salope. Jaloux. Les français, tous des collabos. C'est de notoriété publique. Et ce n'est pas nouveau. Facho. Oui, ils auraient dû se méfier de Mireille. En même temps, non, cela faisait 4 mois que la DGSI cherchait à démanteler le réseau terroriste Zaouïa, ils ont finalement chopé la planque principale du réseau, et ils ont récupéré les ordinateurs, les ordinateurs ont été décortiqués, on fait dire ce qu'on veut à un ordinateur maintenant. Ils ont retrouvé une liste de nom avec celui d'Ismaël, il ne le savait pas mais il était déjà fiché S, un premier profil Facebook tendancieux, après Charlie, ils ont fiché S beaucoup de sympathisant islamiste. Ils ont retrouvé le compte officiel d'Ismaël, et l'officieux, supprimés ou pas, toutes les données restent sur Facebook, pas le droit au privé, pas le droit à l'erreur et pas le droit à l'oubli, toutes les informations sont stockées, et exploitables, mais, dans la lutte contre le terrorisme, ça aide. Ils ont vu les liens avec Suzanne. Et la trace de la photo de Mireille existait. Ils l'ont récupéré. Ils ont mis un visage sur un nom. Ils sont remontés à Mireille et au Carrefour qui a fait ce qu'elle sait faire, comme d'habitude, des commérages, un peu de venin, par ci par là. – *Il a fait quoi ? C'est un terroriste c'est ça ? – Il est où ?* Et soudain, elle recule, la peur encore plus forte que la volonté de faire des histoires, elle ne veut pas d'histoires. – *Je ne le connais pas moi, je n'ai rien à voir avec ça, c'est, il connaît Suzanne. Je crois qu'il habite chez elle, je ne sais pas*. Rafi a donné l'adresse de Suzanne. Rafi, anéanti, il a serré la main d'un de ceux qui ont tué Sonia, pour un peu, il l'aurait tué le mec, pour ce qu'il a fait et plus encore pour lui avoir laissé lui serrer la main. Suzanne. Suzanne, de qui tu t'amouraches, tu ne vau pas mieux qu'eux alors, de toute façon, depuis que tu es partie, tu ne donnes plus de nouvelles, tu crois quoi, que le chagrin passe comme ça. Et puis, subrepticement, il se dit que, du coup Suzanne ne va pas se marier et qu'il aura peut-être une chance alors.

- *Tu le connais.*
- *Oui.*
- *Comment il s'appelle ?*
- *Ismaël Gourham.*
- *C'est qui ?*
- *Un copain.*
- *Ne me prends pas pour un con.*
- *C'est vrai, c'est un copain.*

Bon, le même n'a pas l'air de mentir. Achille ne ment pas d'ailleurs, oui, Ismaël est un copain, et même plus, un compagnon de galère, un compagnon de secret, Achille sait qu'il peut lui faire confiance, il lui doit bien ça.

- *C'était quoi reviens sinon je te le pique ?*
- *C'était pour rigoler. Luce la copine de Mireille et de ma mère, elle me drague aussi, elles se la jouent cougars, enfin, vous les avez vues, ce n'est pas possible.*

Pour plein de raisons, et la différence d'âge et la sincérité d'Achille, Jean Bevallet passe à côté du fait qu'Ismaël puisse être l'amant de Suzanne, le fait qu'il soit le pote du même est beaucoup plus crédible. Il ne faut pas se fier aux apparences.

- *Il est où maintenant ?*
- *Je ne sais pas.*
- *Si tu mens tu vas avoir des problèmes.*
- *Je ne sais pas où il est.*
- *Appelle-le.*

Il y a moins d'un quart d'heure, Jean Bevallet a sonné au pavillon en civil, personne n'a répondu, il n'a pas vu de mouvement et puis, vite, le même est arrivé. En même temps, avec le grabuge, les voitures et tout, si le mec est dans la maison, il est prévenu, et s'il a été prévenu par le réseau, il est déjà loin. Autant jouer la carte de la stratégie avant de tout défoncer. Achille appelle Ismaël. – *Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué.* Ismaël est aux abonnés absent. Le cœur d'Achille s'accélère, il bat à toute vitesse, merde, il est parti, il a disparu, ça lui fait un choc quand même. Ismaël, toi aussi tu nous as laissé tomber. Merde, tu avais juré. Merde. Merde. Jean Bevallet pense vite, lui aussi. Bon, le mec doit déjà être loin. Quand même, vérifier qu'il n'est pas en planque à l'intérieur et s'il y a des armes. C'est possible. Et le même et sa famille ne doivent même pas le savoir. Il n'y a qu'à voir la tête du même, défait, il tombe des nues, c'est clair.

- *On entre.*

Ils sont entrés en force, perquisition en règles, ils ont commencé à tout fouiller, sans précaution, une maison, le pavillon de mère en filles mis à sac. Maman. Suzanne, dans le congélateur. Pourquoi tu nous as fait ça ? Jean Bevallet a passé le relais, Thierry Garret, un spécialiste des interrogatoire, juste au cas où, pour savoir ce que le même a dans le ventre, mais il n'y croit pas. Achille répond mais pense à l'essentiel. Maman dans le congélateur. La porte du garage fermée. Merde, la porte est fermée à clé, ça va attirer leur l'attention. Merde. Non, finalement, ils n'ont pas fermé. Tant mieux. Thierry Garret interroge Achille durement. – *Si tu ne nous dis pas tout, tu vas avoir des problèmes.* – *Je dis tout.* – *Non, je ne savais pas que c'était un terroriste.* – *Qui te dit que c'est un terroriste.* – *Vous ne seriez pas là sinon, non ?* Menace. – *Tu ne me parles pas comme ça. Sinon c'est toi qu'on embarque pour complicité.* Achille ferme les poings, sa violence intérieure. Le risque de débordement. Jean Bevallet intervient. – *Force pas, c'est un gamin.* Et visiblement mineur, il n'a pas franchement le droit de l'interroger, alors, bon, mieux vaut éviter les embrouilles. Si la mère intervient, ça risque de se retourner contre eux. Le salon salle à manger est mis sans-dessus-dessous. Les

photos de famille bousculées. Ismaël sur les photos de Disney en pile à côté. Oui, c'est un pote du même, des mêmes, visiblement. Jean Bevallet tient la photo de la Rivière enchantée devant lui, des mêmes, tous des mêmes. Des mêmes qui tuent d'autres mêmes. Terrifiant. Le monde est terrifiant. Pas le temps de s'apitoyer. – *Non, il avait un comportement normal.* – *Non, il n'habite pas ici. Il squatte de temps en temps.* – *Oui, dernièrement oui.* – *Oui, un ami de la famille. Oui, ma mère le connaissait. Évidemment.* Putain, merde. Ils vont vouloir voir Maman. Qu'est-ce qu'on va leur dire ? Maman. Maman. Reviens, je t'en supplie. Ils vont vouloir voir Maman. Et les garçons vont rentrer.– *Ne me ment pas.* – *Je ne mens pas.* Et c'est vrai d'une certaine façon, Ismaël n'a jamais vraiment habité là, il n'a jamais apporté d'autres affaires qu'un sac. Ismaël est un oiseau de passage, la peur, encore, celle de ne pas pouvoir partir, se désengager, il a toujours une porte de sortie, partout, un pied dedans, un pied dehors, avec Suzanne, avec le réseau, avec les enfants, c'était sa capacité maximum d'engagement. Un oiseau de passage. Achille aurait dû se méfier. Même sur lui il ne pouvait pas compter. Il ne peut compter sur personne. Mathilde. Non, il ne faut pas que Mathilde voie tout ça, qu'est-ce qu'elle va penser ? Merde. Elle aussi, elle va les abandonner. – *Je ne cache rien.* Les tiroirs renversé. La chambre de maman dévastée. Pourvu qu'ils ne tombent pas sur sa cachette de shit. Même moi je n'ai pas pu la trouver mais Jules si, j'en suis sûr. Pas ça en plus. Pas ça en plus. Il ne faut pas que les enfants voient ça. Maman. La vie de Maman mis à mal alors qu'elle est morte, ses vêtements jetés en vrac sur le lit, ses bibelots et ses peluches. Le sac d'Ismaël, ses affaires, dans la chambre de Maman. Ça craint. Mais non, visiblement, il est reparti avec. – *Non, je n'en ai pas d'autre numéro pour le joindre.* Les hommes en haut dans leurs chambres, ils doivent chercher des armes, ils sont dans la chambre des garçons, il les entend, il a envie d'hurler, attention aux dessins d'Arthur, ne touchez pas à la collection de vinyles de Jules, les vinyles de Maman, s'il vous plait. Jules et Arthur, sur le pas de la porte, devant leur vie saccagée.

- *Maman.*

C'est Arthur, qui hurle. Achille veut se précipiter.

- *Tu restes là.*
- *C'est mon frère.*
- *Maman.*

Jean Bevallet s'approche d'Arthur, hystérique, la voix dans les aigus, plus que les aigus, un son terrible, qui vrille les tympanes comme le spectacle lui vrille le cœur. La peur.

- *Maman.*

Le désespoir, l'angoisse, la détresse, l'abandon. La Dés-aide. Le monde qui s'écroule. L'effondrement intérieur.

- *Maman.*

Son cri fait taire même Thierry Garret, qu'on le fasse taire.

- *Maman.*

Soudain, Jean Bevallet voit ce qu'il en est en réalité, la réalité, des gamins en perdition, des mouflets, ils ont quoi, 10, 11 ans à tout casser. Jules ne bouge pas, il a pris la main d'Arthur.

- *Maman.*

Encore un hurlement. Achille veut y aller.

- *Laissez-moi, c'est mon frère.*

Thierry Garret veut l'empêcher, par la force, les poings d'Achille fermés. La catastrophe imminente. Le pire peut être empiré. Jean Bevallet.

- *Laisse-le.*

Achille se précipite, il prend Arthur dans ses bras et Jules contre lui. Arthur émet un long cri sans discontinuer. Un cri à fendre l'âme. Un cri à glacer le sang.

- *Ça va aller, ça va aller.*

Jules est blanc sous sa peau noire, il n'a plus aucun espace où se planquer. Maman. Il voudrait bien hurler lui aussi. Des policiers sont à la porte du garage. Les policiers entrent dans le garage. Mathilde et Mathilde entrent dans la maison, elles s'arrêtent, tétanisées. Arthur les voit. Il hurle à nouveau.

- *Maman.*

Jean Bevallet se retourne il voit cette femme encore belle et cette si jolie enfant qui lui tient la main, il a de la peine, tant de vies sacrifiées, comment se remettre un jour de tout ça, elle, eux, moi, il est désolé. Achille s'approche instinctivement de Mathilde, je t'en prie Mathilde aide nous. Et c'est ce qu'elle fait. Elle prend Mathilde dans ses bras, elle fait face. Devant eux, devant Achille qui tient toujours Arthur dans ses bras et Jules qui s'accroche à lui. Maman.

- *Qu'est-ce qui se passe ?*

Mathilde est ferme, elle est dans son bon droit, la police n'a pas tous les droits, ils sont des enfants, Jean Bevallet, le sait, il sait qu'il n'est pas tout à fait dans son droit, la meilleure défense, c'est l'attaque, il prend les devants. Qu'est-ce qui se passe ?

- *Il se passe Madame que votre fils est ami avec un présumé terroriste, que vous avez hébergé un présumé terroriste et que vous mettez vos enfants en danger. Alors sur un autre ton s'il vous plaît.*

En une fraction de seconde Mathilde comprend. Il la prenne pour Suzanne, pour la mère des enfants, pourquoi pas, la taille, la corpulence, les cheveux, il en faut peu, ce n'est pas ce qu'il cherche, et quand l'attention n'est pas dirigée, on rate l'information si facilement. Arthur a dit Maman, et elle agit comme une Maman, et Jean Bevallet, comme Thierry Garret et tous les autres, ne cherchent pas une mère morte mais un terroriste en liberté. Un terroriste ? Un terroriste présumé. Il faut faire attention aux mots. Mathilde, heureusement, entend tout. Autant présumé que terroriste, ce qui, là tout de suite, lui évite d'hurler. Sarah. Son cœur hurle, Sarah, ma chérie pardon.

- *Je n'étais pas au courant, évidemment, je n'étais pas au courant. Et Achille non plus. Évidemment.*

En une fraction de seconde, elle décide aussi, d'être la mère, la Maman, de ces enfants, elle pare au plus pressé et si elle se trompe, on verra après, elle ne sait pas pourquoi elle fait ça, c'est comme ça. Les protéger eux. D'abord. Avant elle. Avant les risques. Avant les regrets.

- *Qu'est-ce qu'il a fait ?*

Jean Bevallet ne sait pas quoi répondre à ça. Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a ouvert un compte Facebook sur lequel il a posté des incitations à la haine, des messages de guerre, la révolte des condamnés, n'empêche, c'est un danger pour toutes les âmes fragiles, celles qui ne savent plus où aller, vers qui se tourner, il en est une vraisemblablement, bourreau et victime, de sa propre fragilité, d'abord. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a sympathisé avec

un réseau, des extrémistes et ça, c'est une réalité, un réseau en lien avec ceux qui ont perpétré les attentats de Paris, un réseau qui se sert de gens comme lui. Qu'est-ce qu'il a fait ? Jean Bevallet ne sait pas quelle implication exactement a eu Ismaël dans les attentats, ils vont encore chercher, si le mec est dans une maison privée et qu'il ne cache pas d'armes, c'est qu'il est un dissident. Quand même, vu son profil, il a servi de boîte aux lettres, ça c'est sur et même s'il ne savait pas ce que les messages contenaient, même s'il n'était sans doute pas au courant des attentats, il a été un maillon de l'organisation qui a abouti à ce carnage. A la mort de ma fille. Sarah. Mon Dieu, pardonnez-moi. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a fait tout ça effectivement, Jean Bevallet ne se trompe pas, il ne sait pas encore, qu'en plus, il a envoyé un SMS le 13 novembre, un SMS sans rien, juste – Salut, tu vas bien, c'est le grand jour à un numéro inconnu. Il a suivi les instructions, c'est tout, c'est déjà beaucoup, c'est beaucoup trop. Il a fait partie de ces centaines de SMS envoyés pour créer un écran de fumé le 13 novembre, déstabilisé l'adversaire, la DGSI, les services secrets, les mettre sur cette question, les éloigné de l'attentat de masse, Saint Denis, le stade de France, Paris, les rues du 10ème et du 11ème, Le Bataclan. Il a fait ça. En plus de la boîte au lettre. De l'incitation à la haine. Il a participé même de loin au attentats. Il est resté sidéré devant la télé le 13 novembre. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

- *Qu'est-ce qu'il a fait ? Il est sympathisant d'un réseau de terroriste et quel que soit son degrés d'implication c'est suffisant.*

Quel que soit son degrés d'implication c'est suffisant. Maman. Sarah. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je fais ?

- *Évidemment.*

Jean Bevallet regarde cette femme, elle semble si déterminée, et douce en même temps, il se demande bien par quelle force elle est portée, ce ne doit pas être simple de vivre avec 4

enfants, visiblement, il n'y a pas d'homme. Son cœur d'homme se serre un instant, ça fait si longtemps qu'il est seul. Et la petite, dans ses bras, elle est si mignonne. La petite Mathilde lui sourit. Ah le sourire de Mathilde. Il ne peut pas s'empêcher de lui sourire en retour. Elle est mignonne, tellement mignonne, une perle d'amour. Et la profondeur de son regard.

- *Vous avez une belle petite fille. Elle vous ressemble. Les yeux.*

La grande Mathilde sourit dans tout ce fracas, toujours, partout, si on la voit, si on la laisse émerger, une larme d'humanité et de second degrés, la petite Mathilde ne peut pas lui ressembler, n'est-ce pas, et pourtant si, d'une certaine façon, et de toute façon l'être humain voit ce qu'il veut voir, ce qu'on lui montre. Quand même, il est touchant cet homme. Derrière eux, la fouille a repris, les enfants sont tendus vers le garage, le congélateur, Maman, le pire. Mais non, les policiers reviennent.

- *RAS.*

Ils n'ont rien trouvé, il cherchait un jeune homme de 16 ans vivant et caché, pas le corps d'une femme de 36 ans, morte et congelé. Ils cherchaient des armes gros calibre ou de quoi faire tout sauter, une bombe artisanale, même si, vu le profil du mec, Jean Bevallet n'y croyait pas, en tout cas, il cherchait ça, et ça ne se met pas dans un congélateur, ils l'ont ouvert, ils n'ont vu que les petits pois et autres surgelés, ça pourrait être drôle, ça ne l'est pas.

« *Mes enfants, qu'est-ce que j'ai fait ?* »

- *Bon, on va y aller, s'il vous recontacte d'une manière ou d'une autre, vous m'appellez, c'est clair ? C'est valable pour tout toi aussi. Pour vous tous. Même toi petite. Je ne pense pas, maintenant que sa planque est cramée, il ne se pointera sans doute pas mais au cas où.*

Il tend sa carte à Mathilde, la grande, qui la prend. Il la tend au cas où. Comme aussi la promesse d'un possible, d'une autre vie qui ne sera pas. Au cas où. Il aurait bien aimé dans un autre moment, dans d'autres circonstances. Au cas où. Les hommes en noirs et les hommes en uniformes quittent les lieux, la maison, le pavillon est dans un état de pas possible, le même état que l'intérieur de Suzanne avant. Ils ont tout saccagé.

- *Désolé pour le désordre.*

Désolé pour le désordre ? Mathilde se retient de répondre, désolé pour le désordre, vous avez juste tout foutu en l'air et mon dernier mois de bonheur avec. Une part d'elle aurait préféré ne jamais rien savoir, elle savait pourtant, évidemment, que quelque chose était bizarre, elle savait que quelque chose n'allait pas, que ces enfants étaient perdus et elle savait, au fond, tout au fond d'elle-même, qu'Ismaël avait des tentations intégristes, sa colère et sa blessure, le parfait cocktail du kamikaze, elle le savait, elle ne voulait pas le savoir. Et là, soudain, elle voudrait que cet homme imposant, elle regarde machinalement sa carte, Jean Bevallet, ne s'en aille pas, elle voudrait prolonger le moment, avant de savoir vraiment, parce qu'elle sait que ce qu'elle va découvrir maintenant, risque de remettre en cause sa relation avec les enfants. Et ça, elle ne le veut pas. Elle ne dit rien, elle tient toujours Mathilde dans ses bras, elle se regarde passer les hommes armés derrière Jean Bevallet, les garçons sont derrière elle, Un instant de suspension. Elle ne le retient pas. Il sort, il s'en va. La porte du pavillon se referme. Le danger est passé, celui-là en tout cas. Parce qu'en fait, ce qui va arriver, les mets plus en danger encore. Ils ne peuvent pas l'éviter.

Mathilde se retourne vers les garçons.

- *Qu'est-ce qui s'est passé ?*

Les garçons la regardent, un instant décontenancés, qui va parler, qui va dire ? Dire la vérité ? Ou bien faut-il encore mentir ? Non, ils savent bien que non, mais quoi dire ? Par où commencer ? Le désordre de leur pensées dans le désordre du salon, la peur au ventre, la peur panique de tout perdre, d'être séparés, que Mathilde disparaisse, elle aussi, la petite et la grande. Le silence bruyant de la peur, Maman, Mathilde, pardon, s'il te plait, aucun des garçon ne veut parler, provoquer l'irréversible. Alors, la petite Mathilde descend des bras de la grande, elle lui prend la main et l'emmène s'asseoir dans le canapé, et, assise en tailleur, en face d'elle, elle se met à lui raconter. Maman. La joie de Maman, et sa peine aussi. Ismaël. Ismaël et Maman. Et le 7 novembre. Et le 13 novembre. Les attentats de Paris. Maman qui allait si mal. Maman morte. Toni. La peur d'être séparés. – *Je ne veux pas aller chez Papa*. Le congélateur. Ismaël. Et tout le reste.

- *Je suis désolée.*

La petite Mathilde est désolée. Vraiment désolée. Et Mathilde la grande aussi, elle est désolée. Pour eux. Pour elle. Et même pour Ismaël. Sarah. Mon Dieu, aidez-moi. Qu'est-ce que je vais faire de tout ça. Sarah.

- *Sarah, ma fille, elle est morte au Bataclan.*

Pourquoi elle a dit ça ? Elle ne sait pas. Parce que c'est comme ça, parce qu'elle aussi avait un secret. Parce qu'elle ne sait pas pourquoi mais elle voit un rapport. Elle ne sait pas lequel, c'est comme ça. La petite Mathilde comprend, elle est désolée pour ça aussi.

- *Je suis désolée.*

- *Ne le sois pas chérie, tu n'y es pour rien. Viens là. Viens là ma puce. Mon trésor.*

La grande Mathilde prend la petite dans ses bras. Elle n’y est tellement pour rien, de rien. L’innocence attaquée. Elle la berce, elle la cajole, ses larmes coulent doucement, sans bruit, sur leur chagrin commun, et doucement, la petite Mathilde pleure aussi, pour la première fois, sa Maman, vraiment, Maman est morte, elle ne reviendra pas, plus jamais, c’est donc vrai, elle pleure comme un nourrisson contre la grande Mathilde, elle se met en crapaud, les jambes relevées, la bouche contre sa poitrine, elle pleure et, automatiquement, elle se met à téter, la peau de Mathilde et la grande Mathilde pose sa mains sur sa tête, et la caresse, et elle ouvre ses bras. Elles n’y sont pour rien. Ils n’y sont pour rien. Vraiment, de rien. Achille se rapproche, il vient se poser sur le canapé, à côté de sa sœur, il se souvient d’elle comme ça, en crapaud contre lui, mais elle ne s’endormait pas, elle aurait voulu sa Maman, mais Maman regardait BFM-TV ou bien Toni. Il se dit que le vie est drôlement faite, que Mathilde a trouvé une Maman. Ismaël. Sarah. Le Bataclan. Jules reste un peu plus loin, lui, il aurait bien continué à mentir, il va aller chez son père c’est sûr, mais si c’est ça, il va faire une fugue. A moins que Mathilde veuille l’adopter, elle pourrait les adopter ? Si elle a perdu sa fille au Bataclan, elle va toucher de l’argent, il a vu ça à la télé. Arthur mange ses doigts, il ferait n’importe quoi pour disparaître, il est écartelé, enfin il n’a plus à mentir, mais d’où qu’il regarde, il n’y a pas de porte de sortie, pas d’échappatoire, tous les scénarios aboutissent à la même chose, et finissent mal, il est tout seul dans une famille d’accueil, il aurait préféré que Maman meure au Bataclan, il se déteste pour cette pensée-là. Mathilde et Mathilde pleurent, leur Maman, leur fille, elles-mêmes, elles savent que, quand elles vont s’arrêter, tout va s’arrêter. La petite Mathilde voudrait dormir, elle ne peut pas. Elle lève son visage ruisselant vers celui de cette femme qui pourrait être sa Maman, dans ses yeux, s’il te plait, s’il te plait, laisse Maman où elle est et on oublie tout et on dit que c’est pour de faux d’accord ? S’il te plait. La grande Mathilde entend tout ça, la supplique muette, elle sait qu’elle ne peut pas, elle ne sait pas encore ce qu’elle va dire. Elle prend une grande inspiration.

- *Arthur. Ou est Arthur ?*

Soudain, Achille, Jules et Mathilde se redressent. Arthur. Ou est Arthur ? Arthur a disparu. Ils l'appellent, ils passent dans toutes les pièces de la maison, Arthur est spécial, c'est un hyper efficient et il a parfois des comportements bizarres, il est tout à fait capable de s'être caché pour se cacher de ce qu'il ne pouvait pas supporter.

- *Arthur. Arthur.*

Ils se retrouvent dans l'entrée, personne ne parle du chaos, du désastre, de leur intérieur saccagé, et puis, ils ont une autre priorité, Arthur n'est nulle part.

- *Les trains. Il a dû sortir voir les trains.*

C'est Achille. Mathilde est surprise, quels trains, quoi les trains ? Achille est sur et il est sûr qu'il faut y aller, tout de suite. Il prend la petite Mathilde dans ses bras, il a déjà une main sur la porte. Jules le talonne et la grande Mathilde suit.

- *Il adore les trains, le RER D, il va toujours voir les trains, avant il allait à la Basilique mais plus maintenant. Les trains, je m'étais dit qu'il fallait que je m'occupe de ça, je n'ai pas eu le temps, j'ai oublié. Ce n'est pas vrai. C'est de ma faute.*

Achille court avec Mathilde dans les bras. Jules est déjà devant. Mathilde suit, elle n'a pas relevé le avant, avant quoi ? Elle perçoit l'urgence et la peur dans la voix d'Achille. Non, non, non, je suis là. Arthur, je ne t'en fais pas, je suis là. Je peux t'aider. Elle crie de toutes ses forces à l'intérieur, mon bébé, je suis là, ne t'en fais pas. Mon bébé. Elle court, elle court plus vite. Ils arrivent à la gare du RER D, ils ne vont pas sur les quais, Achille sait, il va directement un peu plus loin, il sait, il a été le chercher plusieurs fois, Maman disait, – *Vas chercher ton frère, ce n'est pas bon pour lui les trains*, elle savait, il sait. Arthur regarde les trains passer un peu

plus loin, là où il y a de l'herbe de chaque côté des rails, là où les trains passent à grande vitesse. Il est là. Ils le voient. Il regarde les trains passer. Debout. Fasciné.

- *Arthur.*

Il est trop près. Ce n'est pas vrai, il est trop près. Il est debout. Trop près. Mathilde l'a vu. Tout le monde l'a vu. Merde. Mon Dieu non. Faites qu'il n'avance pas. Mon bébé, ça va aller, je suis là. Achille accélère mais avec Mathilde dans les bras, il ne peut pas faire beaucoup plus. Jules fonce. Putain, l'autiste, on a besoin de toi, déconnes pas. Pardon, je ne t'appellerai plus comme ça. Et Mathilde elle, vole, je ne perdrais pas un autre enfant, je ne le permettrai pas, elle file plus vite que le vent, elle dépasse Jules.

- *Arthur.*

Elle voit soudain, les rails aussi, il est vraiment beaucoup trop près. Au loin, le bruit d'un train. Arthur perdu dans ses pensées, il ne les entend pas. Eux. Ceux qui l'aiment. Ceux qui crient son nom. Il ne les entend pas. Il voit le train. D'où qu'il regarde, il n'a pas de sortie, pas d'échappatoire que celle-ci. Il avance.

- *Arthur.*

Le train à grande vitesse. La grande Mathilde qui va encore plus vite. Je ne le permettrai pas. Dieu, s'il y a une justice, à la limite, prenez-moi, mais je vous en supplie, pas deux fois. Non, laissez tomber, je vous emmerde, de toute façon, je ne le permettrai pas. Elle court, elle vole, le train, arrive, elle aussi.

- *Arthur.*

Elle hurle. Arthur l'entend soudain, il tourne la tête, elle est là, elle se précipite, l'arrache de là, tombe avec lui en arrière, le train passe dans un bruit de tonnerre, l'éclair des roues en métal sur la voie. Un instant Achille ne voit plus rien, Mathilde et Jules non plus.

- *Arthur.*

L'effroi. Le désespoir. Arthur est en vrac dans l'herbe et dans les bras de Mathilde, dans son cœur aussi. Elle le sert contre lui.

- *Mon bébé, ça va aller. Ça va aller, mon bébé. Je suis là.*

Comme un mantra, une litanie. Et Arthur qui sait bien que ça ne va pas aller, se laisse aller un instant, à se dire que peut-être oui, dans les bras de Mathilde, il s'abandonne, un instant. Et puis non, ça ne va pas aller. Non, il le sait. Il le voit. Il n'y a pas d'issue, pas d'échappatoire, pas de porte de sortie, sauf celle du train. Il se révolte.

- *Non, ça ne va pas aller, elle n'avait pas le droit de mourir, elle m'a laissé tomber, elle m'a laissé tomber. Elle n'avait pas le droit de mourir. Je veux mourir.*

Il éclate en sanglot. Mathilde est dévastée, trop de morts, injustes, gratuites, les enfants ne devraient pas avoir le droit de mourir et les mères non plus. Que dire ? Les enfants les ont rejoints, ils ne savent pas quoi dire non plus. Arthur, on a besoin de toi.

- *Arthur, on a besoin de toi. Les 3 mousquetaires. Arthur, il ne faut pas déconner. On ne peut pas être 3, déjà que Mathilde compte pour 2.*

C'est Jules, tremblant de peur, mon frère, mon jumeau, mon opposé, j'ai besoin de toi, il est d'une rationalité à tout épreuve. Arthur sourit, c'est vrai. C'est vrai, même séparés, ils doivent

être 4 pour être les 3 mousquetaires. Alors, oui, peut-être, ça va aller. Il regarde Mathilde, soudain le cœur allégé.

- *Je suis désolée pour ta fille. Le Bataclan. Ce n'est pas juste.*

Du haut de ses 10 ans, Arthur sait. Il sait à quel point la mort brutale, arbitraire, d'un être cher, d'un être aimé, peut être mortelle, pour celui qui reste. Mathilde le sert fort, non, ce n'est pas juste, comme la mort de leur mère. Mathilde sait que le suicide est l'issue, la porte de sortie d'une terrible souffrance, et d'une peine immense qu'on n'arrive pas à cautériser, elle le sait, elle y a souvent pensé. Et elle sait, oui, elle sait que le suicide peut paraître terriblement injuste, pour les enfants, pour elle, pour tous ceux qui sont morts le 13 novembre 2015 et qui ne le voulaient pas. Comment peut-on vouloir mourir, de son propre chef quand d'autres qui ne le voulaient pas ont été fauchés par des tirs de kalachnikovs, arbitrairement, de manière totalement aléatoire. Tués par des hommes qui, eux, voulaient mourir en entraînant le plus de monde possible avec eux. Des attentats suicides, le nom est terrifiant quand on y pense. Elle pense à Sarah, c'est ce qu'elle ce qu'elle aurait dit, elle aurait dit, moi, je comprends le suicide, certains attentats personnels sont aussi mortels qu'un attentat en vrai. C'est vrai ma chérie, je n'étais pas au Bataclan mais ta mort aurait pu entraîner la mienne tu sais. Et puis, elle aurait sûrement ajouté, dans attentat suicide, il y a suicide, ça n'excuse rien, c'est juste pour comprendre.

- *Je crois qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Votre Maman. Je crois qu'elle ne pouvait pas faire autrement.*

« *Merci.* »

Ils se sont tous serrés contre Mathilde, pour un peu elle aurait dit, mes enfants, elle n'a rien dit. Ils se sont serrés. Fort. Très fort.

Dans le pavillon de mère en fille, la grande Mathilde hésite, la tentation est grande de voler ces enfants qui ne sont pas les siens, de tout oublier, de faire comme si de rien était, comme si ce n'était pas vrai. Elle pense subrepticement à cette journée à la mer, elle se dit que peut-être elle pourrait retarder, dire après, voir après, d'abord aller à la mer, mais non, elle sait bien que non. Elle sait bien que, si elle ne le dit pas maintenant, si elle ne l'accepte pas maintenant, elle ne le fera jamais, elle attendra les 18 ans d'Achille, elle priera pour qu'ils veuillent encore d'elle à ce moment-là et elle sera complice d'un terrible mensonge. Mathilde ne supporte pas le mensonge. Elle le dit. Elle le fait. Arthur le savait. Il n'y a pas d'issue. Jules n'est pas de cet avis.

- *Tu pourrais rester avec nous, tu deviendrais notre Milady, désolé, Mathilde, mais toi tu es aussi un mousquetaire alors bon, tu peux laisser ta place de Milady à Mathilde non ? C'est le même prénom en plus, c'est pratique. Ce serait sympa non ? Tu restes habiter ici si tu veux. Tu n'as plus de raison d'aller chez toi. Au couvent, c'est ça ? De toute façon, tu n'es pas bonne sœur, alors, et puis on attend tranquille 4 mois, et Achille est majeur et tu nous adoptes tous les 4, après tout, tu vas toucher des sous, non ? De l'attentat de ta fille, faut bien que ça serve non ?*
- *Jules.*

C'est Achille qui reprend Jules, quand même, il exagère, mais soudain, pourquoi pas ? Pourquoi pas ce plan-là, ce serait très bien.

- *Et puis, on pourrait faire notre journée à la mer.*

Comme c'est tentant.

- *Non, je ne peux pas faire ça, je suis désolée, on va trouver une solution mais je ne peux pas faire ça.*

Voilà. Pas d'issue. Elle se trompe, il n'y a pas de solution. Quoique. Le cerveau d'Arthur va à toute vitesse, il n'avait pas pensé à l'adoption, pas pensé du tout, c'est fou, c'est une bonne issue, si elle veut, elle pourra l'adopter lui, lui, il n'a pas de père du tout, il n'a personne, les autres oui. Ça pourrait marcher. Soudain, il a honte de sa pensée.

- *De toute façon, Maman a froid et il faut l'incinérer, elle voulait être incinérée, elle me l'avait dit.*

Oui, c'est vrai, depuis toujours Arthur pense à la mort, il en a parlé, Suzanne a dit, – *Moi, j'aime autant être brûlé, pas la peine de venir sur ma tombe, pas de faux atermoiement, je préfère retourner à la terre par le vent, me reprendre dans l'univers, voilà.* Sarah aussi voulait être incinérée, c'est ce que Mathilde a fait, elle a dispersé ses cendres au pied du grand chêne dans le couvent, Sarah aurait adoré être là, si loin, si proche. Ils regardent tous Artur. Mathilde n'a pas voulu voir Suzanne, ça tombe bien, aucun des enfants n'a envie d'y aller, là, tout de suite de voir leur mère morte, déjà qu'elle est morte pour de vrai, merci Arthur de nous le rappeler. La grande Mathilde hésite encore. C'est difficile, compliqué, elle ne voit pas de solution, pour qu'ils restent ensemble, eux et avec elle aussi. Le père de la petite, s'il est violent, elle peut peut-être demander un placement, peu de chance que ça lui soit accordé, Achille pourquoi pas, il est à deux doigts d'être majeur, Arthur, elle pourrait prendre Arthur, voler Arthur, il voudrait bien, il n'a personne lui, oui mais il a ses frères et sœurs, et Jules, il a son père.

- *Jules, ton père, tu ne crois pas qu'il pourrait vous prendre tous les 4 ?*

Tant pis pour moi. Oui, tant pis pour elle, elle les aurait bien gardés, pris avec elle, volé, ces enfants qui ne sont pas les siens, tellement les siens, mais non, elle n'est pas comme ça, et si

elle ment avec eux, quel exemple elle leur donne. Il y a des lois, c'est important de les respecter, sinon, comment faire confiance à la justice, celle des hommes et celle de la vie ? Même si celle-ci, oui, même si elle n'a plus autant la foi en celle-ci. Même si la vie peut sembler si injuste parfois. Sarah. Pourquoi ? Mais si injustice il y a, ce qui n'est pas sûr, au fond, en les rencontrant, Mathilde a retrouvé un ordre des choses, mais quand même s'il y a injustice en tout cas sentiment d'injustice, ou de courroux, justement, ne lui donnons pas de raison de se manifester à nouveau. Voilà. Le père de Jules est le meilleur atout.

- *Ouais mais pas Armande. Déjà un week-end par mois elle a fait un effort, j'ai entendu l'autre fois, elle croyait que je ne l'entendais pas mais si, elle a dit, c'est bien gentil, Jules déjà, mais 4 c'est beaucoup, tu n'es pas le père des 3 autres que je sache, on avait dit un week-end, pas chaque week-end. Je l'ai entendu. Elle croyait que je ne l'entendais pas mais je l'ai entendu, c'est ce qu'elle a dit, mot pour mot.*

La petite Mathilde a un coup au cœur, déjà que depuis le début elle n'en mène pas large et que, après son courage inouï de dire la vérité, dans son cœur, une pensée, constante, je ne veux pas aller chez Papa, je ne veux pas aller chez Papa, faites que je n'aïlles pas chez Papa, là, soudain, une blessure importante dans son âme d'enfant, alors Armande ne veut pas de nous, elle ne veut pas de moi, alors on peut abandonner des enfants, comme ça, juste parce que ce ne sont pas des enfants de sang ? Elle met immédiatement son pouce et sa manche dans sa bouche, ses yeux se tournent à l'intérieur pour ne pas voir la réalité de cette situation qui la dépasse et la blesse soudain, dans ce qu'elle a de plus crue. La grande Mathilde ne sait pas quoi dire, elle prend la petite contre elle, et Arthur aussi, qui lui, avait bien vu cette option-là, sans issue, mais qui d'un coup se mange la main, tout son poing, comme quand il était bébé pour faire passer la tension, insupportable, de son esprit en surchauffe, en perdition, l'abandon, tout le monde m'abandonne. Elle regrette de ne pas pouvoir prendre aussi Achille dans ses bras, le grand, le fort, elle pense au talon d'un coup, le talon d'Achille, Achille semble être un roc, elle voit bien la colère au-dessous, la violence, qui soudain pourrait se retourner

contre les autres ou contre lui, Achille, mon grand, mon tout petit, et puis Jules, qui a lancé cette bombe, qui, bien sûr, est tout aussi blessé que les autres, et qui, en plus, a peur de sa position, de sa différence, dans la famille, lui il a un père, sa belle-mère veut bien de lui, lui, il n'en veut pas, il ne veut pas être de cette famille-là, sa famille, c'est eux.

- *Je suis désolé elle est con Armande, moi, il n'est pas question que j'aïlle là-bas sans vous, moi c'est pas eux ma famille, c'est vous.*

Que dire à ça ? Que faire de ça ? Mathilde, la grande, réfléchit à toute vitesse, les enfants aussi mais ils savent que ce n'est pas eux qui prendront la décision. Pas cette fois. Maman est là.

- *Il n'y a pas d'issue. Mais, appeler Jean-Baptiste est la meilleure des idées. Les liens de sang avec Jules, joueront pour nous, si jamais il veut qu'on reste ensemble, avec lui, ou avec toi. Il a plus de chance que toi. Au niveau de la loi.*

Arthur conclue la pensée de Mathilde. Elle en était là, avec un tout petit peu de retard sur lui. Ce gosse est fulgurant. Mais oui, elle en était là, elle veut les garder tous les 4 et pour ça, de toute façon, il lui faut l'appui de Jean-Baptiste.

- *Jules, tu peux me passer ton téléphone, je vais appeler ton père.*

Jules hésite, il voudrait partir, courir, jeter son téléphone à la poubelle ou mieux dans les WC pour être sûr qu'il disparaisse, qu'il n'ait plus le numéro, jamais, de son père, qu'il n'ait plus de père, il ne veut pas de père. Merde. Il prend son téléphone, cherche le numéro de Jean-Baptiste dans le répertoire. Il est à Papa. Fuck. Fuck, fuck, fuck. Il appuie sur le bouton d'appel. Il tend son téléphone à Mathilde, elle le prend, garde la main de Mathilde dans la sienne, attrape Arthur aussi, les emmène dans le canapé. Ça sonne. Elle s'assoit. Ça sonne. Pas le répondeur. Pas le répondeur. Elle n'aura pas le courage de recommencer, d'insister. Ça sonne.

Ils sont tous suspendus à cette sonnerie. Les enfants eux aimeraient le répondeur, retarder, décaler, qu'elle oublie, qu'elle n'ait pas le courage d'insister. Ça sonne. Mathilde va raccrocher. Jean Baptiste décroche.

- *Allo.*
- *Allo, Jean-Baptiste, Monsieur Anoumon, on ne se connaît pas, je m'appelle Mathilde.*

Le 18 mars 2016, après 4 mois de cavale, Salah Absalem, le cerveau présumé des attentats de Paris est arrêté à Molenbeek en Belgique. Le 18 mars 2016, après 4 mois de planque, la cavale d'Ismaël commence. Le 18 mars 2016, après 4 mois de dissimulation, la cavale immobile des enfants prend fin. Suzanne est officiellement morte.

Jean-Baptiste déboule au pavillon comme une furie, il a quitté sa maison où il répétait un texte, les 3 sœurs de Tchekhov, à la seconde où il a compris, ça s'est accompagné d'un cri, il est parti comme une furie, son manteau, la course, vite, aller vite. Armande lui a demandé où il allait, il a hurlé, – *Elle est morte, putain, Suzanne, elle est morte, ils sont tout seuls depuis 4 mois, putain, mais putain, c'est pas vrai, qu'est-ce que j'ai raté ? Qu'est-ce que j'ai raté !?* Elle a voulu parler, mais non, là vraiment, ce n'est pas le moment, il a lui a claqué la porte au nez, qu'est-ce que j'ai raté, merde, putain, qu'est-ce que j'ai raté ?

Il a foncé jusqu'au pavillon comme un dératé, putain qu'est-ce que j'ai raté ? Mais putain, c'est pas vrai. Il se gare devant dans un crissement de pneu, il n'a pas le temps de sortir de la voiture, et pourtant il va vite, Mathilde, la grande, est déjà dehors, sur le pas de la porte. Ils l'attendaient évidemment, les enfants sont assis sur le canapé, c'est comme ça, Mathilde, Maman, est en première ligne. C'est elle la grande. Achille souffle très fort intérieurement. Jean-Baptiste entre à toute vitesse, il voit rapidement le marasme du salon salle à manger, qu'est-ce qui s'est passé, ils ont décidé de tout saccager, en plus, ça lui vient comme ça, et il

les voit, en rang d'oignon sur le canapé, il est en boucle, il les aime, il s'en veut, il lui en veut, il leur en veut. Il est triste, il est atterré, il a peur, il est dépassé.

- *Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Mais c'est pas vrai, mais c'est pas vrai. Mais qu'est-ce que j'ai raté ? Mais pourquoi vous avez fait ça ? Mais qu'est-ce qu'elle a fait ? Mais comment vous avez fait ? Mais pourquoi vous avez fait ça ? Mais qu'est-ce que j'ai raté ? Mais c'est pas vrai. Mais putain c'est pas vrai. Dites-moi que ce n'est pas vrai.*

Il crie, il va directement vers le canapé, il prend Mathilde dans ses bras, et Jules, il les embrasse, il questionne, en boucle, sans attendre de réponse, mais qu'est-ce que j'ai raté, il s'assoit, il tombe, il attire Achille à lui et puis Arthur, les 4 enfants sont dans ses bras. Ils les serrent sans les regarder, pas vraiment avec eux. Ses larmes coulent comme ses questions.

- *Mais c'est pas vrai, c'est pas vrai, dites-moi que ce n'est pas vrai. Mais qu'est-ce que j'ai raté ? Mais qu'est-ce que vous avez fait ? Mais vous êtes resté tout seul ? C'est pas vrai. 4 mois. Putain. Ce bordel. Vous avez fait quoi ? Elle est où ? Mais c'est pas vrai. Elle est où ? Dans le garage, c'est ça ? Le congélateur. Votre mère congelée. Suzanne congelée. Mais c'est pas vrai. Elle détestait avoir froid. Mais c'est quoi ce putain de scénario ? C'est pas vrai, mais c'est pas vrai. Dites-moi que je rêve. Je vais me réveiller. C'est un putain de cauchemar. Mais c'est pas vrai. Mais pourquoi elle a fait ça ? Merde.*

Jean-Baptiste se lève, il va vers la porte du garage, il ne demande rien à personne, en fait, il parle tout seul, c'est trop, trop d'émotions, trop de données à prendre en compte d'un coup, il explose. Il fonce dans le garage. Mathilde, la grande, le suit.

- *Restez-là.*

Et les enfants ne demandent que ça, rester là, de toute façon, la catastrophe a eu lieu, le pire est arrivé, mais non, il reste la suite, les conséquences, Toni.

- *Mais putain, pourquoi tu as fait ça ? Mais c'est pas vrai. C'est pas vrai. C'est pas possible.*

Jean-Baptiste fonce droit vers le congélateur, sans hésiter une seconde, il ouvre. Il jette les petits pois et autres surgelés et soudain, dessous, il y a Suzanne. Il s'arrête net. Suzanne, elle est si douce, si belle, presque apaisée. Il s'arrête net, il la contemple, le visage ruisselant de larmes. Il l'aimait, tellement. Qu'est-ce qu'il a raté ? Il a tout raté. C'est de sa faute à lui aussi. Il le sait.

- *Mais putain Suzanne, pourquoi tu ne m'as pas dit aussi ? Pourquoi ? Merde. Pardon. Je suis désolé. Je n'étais pas là. Pardon. Pardon. Merde. Mais pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi tu ne m'as pas appelé. Tu savais non ? Tu savais que j'étais là pour toi. Mais putain, Suzanne, merde, pourquoi tu nous as fait ça ?*

Jean-Baptiste s'effondre, au pied du congélateur, au pied de cette femme morte, cette femme qu'il a aimée mais qu'il n'a pas su protéger, même pas de lui-même. Il regrette d'un coup, et en vrac, sa lâcheté et ses promesses non tenues. Il a merdé. Il a tout raté. Merde. Putain. Mathilde s'assoit à côté de cet homme qu'elle ne connaît pas, elle le prend dans ses bras. Elle pense aux enfants restés là-bas, ils sont ensemble, ils savent qu'elle est là. Ils sont là, en fait, à la porte du garage, tous les 4, ils font corps, comme un seul homme, ils font corps autour d'Achille qui tient Mathilde dans ses bras, ils sont là, unique et indivisible, ils préféreraient encore être là qu'être seuls, elle les regarde, elle se demande si un jour ils se remettront de ça, est-ce qu'on se remet de ça ? Elle ne sait pas, elle espère, en attendant, dans son regard tout l'amour qu'elle peut leur offrir, parce qu'elle les aime ces 4 mousquetaires là, c'est sûr. Ils s'approchent, ils ne regardent pas leur mère, pas encore, pas tout de suite, parce que cette

fois, elle est morte et qu'ils non pas envie de la voir morte, pas encore, pas tout de suite, ils s'assoient à coté, à coté de Jean-Baptiste, à coté de Mathilde. Aux pieds de Suzanne.

- *Qu'est-ce qu'on va faire? Mais c'est pas vrai. C'est pas vrai. Pourquoi ? Mais pourquoi ? Mais pourquoi tu as fait ça ? Suzanne, je suis désolé. Mes enfants, je suis désolé. Mais c'est pas vrai.*

Il s'arrête une seconde, dépassé par le chagrin, la colère, la culpabilité, l'étendue du désastre et celui du mensonge, et l'étendue encore plus grande de ce qui vient après. Qu'est-ce qu'on va faire ? Comment faire ? Quoi faire après ça ? Mais pourquoi ? Pourquoi ils ont fait ça ? Comment expliquer ces 4 mois ? Comment ? Mais pourquoi ils ne lui ont pas dit ? Il avait le droit de savoir. Suzanne, pourquoi tu as fait ça ? Et soudain, un point d'achoppement dans son esprit. Il se redresse d'un coup.

- *Il est où ?*

Ils le regardent interloqués. Il se lève.

- *Il est où ?*

Mais de qui parle-t-il ? Il s'agite.

- *Il est où ? Il est ou ce salopard que je lui casse la gueule, pourquoi il m'a fait ce plan, le jour du premier de l'an il savait tout ce connard, mais c'est pas vrai, mais c'est pas vrai, c'est lui qui a eu cette idée, Suzanne, il a toujours fallu que tu choisisses des cons, moi compris. Mais il est où. Je vais lui casse la gueule. Il s'est bien foutu de ma gueule. Je me doutais, putain, je me doutais, c'était pas le style de Suzanne. Tellement pas, ces*

règles de merde. Je me doutais. J'aurais du m'en douter. Merde. Merde. J'aurais dû insister. Merde.

Oui, bien sûr, Ismaël, le dernier amour de Suzanne, leur pote, celui par qui le trop plein est arrivé, le responsable, le terroriste, en vrai et en figuré. Comment dire ce qui va suivre ? Comment rajouter une couche à toute cette eau déjà glacée ?

- *Maman a froid, ça ne sert à rien de s'énerver, Ismaël a fait ce qu'il a pu, comme nous. Il l'a fait pour nous, il nous a aidé, il ne voulait pas qu'on soit séparé et maintenant il est recherché par la police parce qu'il a sympathisé avec un réseau terrorise, il est peut-être un terroriste, mais je sais qu'il regrette, pour tout, le réseau et Maman.*

« Mon roi. »

Jean Baptiste est sidéré, quand même, ça dépasse tout ce qu'il a pu imaginer et ça lui fait froid dans le dos. Il manque de s'énerver encore, très fort, de peur, de ce qui aurait pu se passer, son fils, les enfants, Suzanne avec un terroriste, putain, mais c'est pas vrai. Il regarde les enfants et soudain, il comprend, l'enjeu, il entend ce qu'Arthur a dit, il les a aidés, ils ne veulent pas être séparés.

- *Mes enfants.*

Il les prend tous les 4 dans ses bras, et les serrent, cette fois avec eux. Mathilde reste sur le côté. La petite Matilde prend sa main, les autres l'incluent, elle est celle qu'ils ont choisie.

« Ça va aller. Ça va aller mes enfants. Je ne suis plus là. C'est mieux comme ça. Ça va aller. Je vous aime. Mes enfants. Tellement. »

Jean-Baptiste, Mathilde et les enfants ont réfléchi ensemble une bonne partie de la nuit. Jean-Baptiste a appelé Armande, quand même, c'est sa femme, il l'aime et puis, il a ses autres enfants, et si Bruno et Claire, les deux premiers sont grands et ne sont pas chez lui, les deux plus petits, Gabriel et Sidonie, ont besoin de lui et ils sont là ; à temps plein, il a dit ça comme ça, envahie soudain par une vague de culpabilité. Merde, il devrait peut-être inverser, les laisser, venir s'occuper d'eux. Il les a abandonnés. Il a abandonné Jules. – *Ça va Ppa, on sait comme tu es. Tu as fait un choix il y a 11 ans de ça, moi, ça me va comme ça, pas de problème, mais moi, c'est eux qui ont besoin de moi, tu vois pourquoi je veux rester avec eux, je ne veux pas aller avec toi.* CQFD, Jean-Baptiste n'a rien à répondre à cela, depuis toujours il le sait, il a fait un choix, Jules a raison, et Jules veut rester avec sa sœur et ses frères, même s'il est son père. C'est comme ça, c'est normal. Armande a bien réagi, elle a dit, ils viennent quand ils veulent, venez à la maison, on va voir, on en parlera demain. Mais non, ils veulent rester dans le pavillon, de mères en filles, c'est là que ça se règle, et puis il y a Mathilde, la grande, elle a une part dans l'histoire et puis, ils ne le disent pas mais ils ne veulent pas laisser Suzanne toute seule, certainement pas. D'accord. Jean-Baptiste a dit d'accord. Il a dit à Armande je ne rentre pas cette nuit. Il l'a dit d'une certaine façon, elle a failli argumenter, insister, mais non, elle a laissé tomber, son ton était sans appel, c'est suffisamment rare pour être noté. – *Essaye de ne pas rentrer trop tard demain.* Il n'a pas répondu, il l'a à peine entendue, il a raccroché. Il est là. Avec Jules, et ces enfants-là, et cette fois, oui, il ne veut pas rater. Ils ont envisagé toutes les possibilités, avec l'impératif qu'ils restent ensemble. Il n'y a pas 36 solutions, il n'y en a que deux. Ou ils restent ensemble chez Jean-Baptiste, ou ils restent ensemble dans le pavillon avec Mathilde, au couvent, c'est trop petit. Chez Jean-Baptiste aussi c'est trop petit, même s'il peut emménager la chambre de Gabriel mais ça fera squatte, Armande ne va pas aimer ça, il se reprend tout de suite, ce n'est pas une raison, s'ils veulent, ils sont les bienvenus, tous les 4, Armande, il s'en arrange. – *Dis pas de conneries. Je vous ai entendu, Armande, elle a dit que c'était trop.* Évidemment c'est trop mais elle ne dira rien, Armande est une bonne personne au fond, elle juste besoin de temps, et de ses habitudes, elle adore les enfants, simplement elle est anxieuse, la petite Mathilde sourit, quand même elle ne s'est pas trompée. Bon, de

toute façon, eux, ils préfèrent rester là, Saint Denis c'est leur territoire, c'est leur domaine, ils ont leur école, leur vie de quartier, leur souvenir avec Suzanne, Maman, et ils sont habitués, il préfère une mère à un père. Mathilde serait une bonne mère. Jean-Baptiste ne la connaît pas, mais il voit. Il voit sa douceur et son empathie, sa gentillesse, sa capacité d'écoute, il voit qu'elle est là mais elle ne s'impose pas, il voit qu'elle a rangé instinctivement, aux abords du canapé et de la table basse, il voit que la télévision est éteinte, il voit qu'elle a fait du thé. Il voit que Mathilde est lovée contre elle. Il voit qu'elle jette des coups d'œil régulier à Arthur à côté, je suis là, ne t'en fait pas, je ne vais pas t'abandonner. Il voit que Jules est plus calme. Il voit qu'Achille peut se reposer un peu. Même si Achille, évidemment, a proposé de garder ses frères et sa sœur, après, dans 4 mois, il est majeur. Peut-être mais non, Mathilde a dit, – *Non, même quand tu seras majeur, ce n'est pas à toi de t'occuper de tes frères et de ta sœur, tu dois t'occuper de toi. Tu vois.* Jean-Baptiste voit tout ça. Il sait pour Sarah. Les enfants le lui ont dit. Il se dit que ce serait une bonne chose, un joli compromis comme une surface de réparation, pour eux, et pour elle. La question de la mère enfin résolue, dans le pavillon de mères en filles. Et Mathilde née un 7 novembre, qui vivra comme si elle était née un 18 juin. C'est bien. Si Mathilde veut bien. Oui, bien sûr que Mathilde veut bien. Elle veut plus que bien, elle ne l'espérait pas et elle sait que c'est ça, la fameuse raison, la raison, le sens, de la mort de Sarah, inespérée, pas attendue, que personne ne pouvait prévoir, celle qui n'enlève rien au chagrin mais le rend plus doux, plus vivable, parce que ce qui vient est bien, parce que le présent reprend ses droits par rapport au passé, parce que, si elle aime son présent, elle ne peut rien regretter, même pas la mort de son enfant chérie, et elle sait qu'avec eux, elle va aimer son présent, et envisager son avenir avec joie. Il s'agit d'un sauvetage mutuelle peut être et alors, c'est ainsi. Elle peut presque entendre Sarah.

« Maman, tu as tout compris. »

Alors oui, je veux bien, oui, je veux, oui, si vous voulez bien, venir habiter ici, je veux bien vous adopter légalement, oui, je veux bien, je veux plus que bien, je veux avoir tout le loisir de vous

aimer, je veux plus que bien, c'est mieux que tout ce que j'aurais pu imaginer. La petite Mathilde se sert contre elle, tout fort, tout doux, Arthur respire pour la première fois depuis des mois, des années, peut-être depuis qu'il est né, il a les larmes aux yeux, Achille remercie, le ciel et Mathilde, et désolée Maman, mais je sais que tu sais que c'est mieux comme ça. Jules hésite une seconde, lui, il aurait été mieux sans mère, sans cette mère-là, ce type de mère là, il croit, il aurait bien fait la guerre des boutons revisitée, sans guerre, juste des enfants, maitres de leur royaume, Mathilde, elle change beaucoup ses habitudes, elle le sait, elle voit son hésitation, elle lui dit, pas de papouilles mais un baiser, tu m'apprendras à danser. Et voilà, Jules sourit, s'il peut être utile, d'accord, n'empêche, lui, il aurait préféré ne rien changer, tout dire, ce n'est pas une bonne idée. Mathilde pose sa main sur la sienne et la serre, elle sait. Jean-Baptiste voit tout ça et, c'est sa grande force, sa capacité, il voit la vie, la joie de vivre reprendre ses droits, il se dit que s'il y en a qui y ont droit, c'est bien ceux-là. Il se demande si ça ne l'arrange pas, si une fois encore, il ne se désiste pas, mais non, non, il veut ce qu'il y a de mieux pour eux, et ce qu'il y a de mieux, c'est ici et c'est Mathilde. Mathilde connaît un juge des familles, le juge Allibert, elle a son portable, elle l'appelle demain à la première heure, ils vont faire ça. Il reste un moment silencieux, ils veulent croire un instant à un happy-end, une solution parfaite. Ils laissent durer le silence, pour y croire encore, un tout petit peu, rien qu'une seconde de plus et la seconde de plus dure, pour ne pas parler de la réalité. La réalité c'est que si pour Achille, Jules et Arthur, c'est possible, oui, c'est possible que ce soit vrai, il y a Mathilde, ou plutôt Toni, et avec lui le happy-end semble compromis, lui, il va vouloir la récupérer, il ne va pas lâcher, déjà avant il voulait, alors maintenant, et comment expliquer à la juge le décalage, le mensonge, sans que ça ne joue contre eux, sans que justement, ce soit un argument, pour les séparer. Non, au contraire, leur désir de rester ensemble est si fort. Certainement que ça pourra jouer, pour Mathilde. Ce sera un argument en faveur de la réunion des fratries. OK. Ils vont faire ça. Demain, dès demain, aujourd'hui, dans quelques heures. Ils vont faire ça, parce que de toute façon, ils n'ont pas le choix, à partir du moment où la justice s'en mêle, ils n'ont plus qu'à espérer, prier, les dés sont jetés. Le reste de la nuit, ils ont parlé de la cérémonie pour Suzanne. Ils savent qu'elle veut être incinérée. Ils veulent

que ce soit à Saint Denis. Son pays. Jean-Baptiste va s'en charger. Le reste de la nuit, ils ont somnolé. Et Mathilde a rangé, elle a tout remis d'aplomb, parce qu'elle le voulait, parce qu'elle en avait besoin, parce qu'un intérieur rangé, c'est un peu plus de clarté. D'esprit. Même la chambre de Suzanne, elle l'a rangée. Repose en paix.

Les pompes funèbres viennent chercher Maman, Suzanne. Les enfants lui disent au revoir. Maman. Au revoir Maman. Tu vas nous manquer.

« On donne le permis d'inhumer le corps de la défunte, Suzanne Gilbert, sans autopsie, mort par arrêt cardiaque, probablement dû à une ingestion excessive de toxine médicamenteuse. Le corps a été congelé. Oui, je signe le permis. Jean Bevallet. De l'intérieur. »

Dans le bureau du juge Allibert, un bureau un peu foutraque et très sympathique où se côtoient les manuels de droit, les souvenirs personnels et les cadeaux des clients, Jean-Baptiste et Mathilde exposent la situation, assis en face du bureau, la petite Mathilde sur les genoux de la grande, les garçons derrière, ils n'ont pas voulu s'asseoir, ils sont derrière leur sœur, au sens strict et au sens figuré. Le juge Allibert est un homme à l'image de son bureau, souple, vaguement baroudeur et une lueur de malice au coin de l'œil, on ne la lui fait pas et il a l'âge de la sagesse, et il est un homme juste, pour qui le sens de la justice est peut-être encore plus fort que le sens du droit. Juger, c'est comprendre, c'est lui qui avait dit ça une fois, ça avait frappé Sarah, elle en avait fait sa phrase fétiche, tu comprends Maman ? Il connaissait bien Sarah, il connaît bien Mathilde, elle accompagnait sa fille dans un signalement de maltraitance, la petite avait 14 ans, et elle trouvait qu'une de ses amies était trop pâle, trop craintive, trop pas bien avec leur professeur de mathématique, sa mère l'avait crue, elles avaient raison, il s'était dit qu'elles étaient si courageuses, toutes les deux, Sarah voulait déjà faire du droit, il l'avait prise sous son aile. Il avait été tellement désolé de sa mort. Tellement. Et là, voilà, qu'il la retrouvait avec l'engagement qu'il lui connaît, son engagement et son

amour pour ces enfants est vrai, il le sait. S'il pouvait, il leur dirait oui, tout de suite, mais il est un homme de loi. Il est un homme de droit. Et la justice a ses lois. Il les a reçus en urgence c'est déjà pas mal, c'est déjà beaucoup, normalement, l'audience aurait dû avoir lieu dans 3 semaines au moins, en attendant les enfants auraient été placés en foyer, il ne dit pas ça pour se vanter, il dit ça parce que c'est vrai, pour leur dire à quel point il est de bonne volonté, il passe au-dessus de sa collègue Madame Maillard qui instruit le dossier de Mathilde qui oppose ses parents. Il fait ce qu'il peut, mais là, la seule chose qu'il peut c'est les conseiller, il ne peut pas arbitrer, là tout de suite, il ne peut pas dire, OK, parfait, les enfants, vous avez trouvé une nouvelle Maman, et Monsieur Anoumon, soyez un bon parent pour eux 4, même un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaire, comme vous le demandez, ce que vous auriez dû faire avant, oui, même pour ceux qui ne sont pas de votre sang. Déjà, oui, déjà, entre lui et Jean Bevallet, Mathilde, la grande, ou la petite, a une bonne étoile, vraiment.

- *L'adoption est envisageable. Je ne suis pas sûr que si on regarde l'ensemble se soit la meilleure des solutions mais j'y viens. Et elle est une solution. Il vous faut l'accord des pères connus et vivants. Pour Achille, je propose de l'émanciper, comme ça il n'y a pas de question, de toute façon, le temps de la procédure, il y aura bien 4 mois de passé et vous n'aurez pas besoin de l'accord du père. Pour Jules, l'accord écrit et légalisé de Monsieur Anoumon suffit.*
- *Heu, je veux bien qu'il vive avec Mathilde mais je ne suis pas sûre de vouloir qu'il soit adopté, il n'est pas abandonné. Je veux dire. Je suis là quand même.*

Soudain Jean-Baptiste comprend l'énormité de la situation, la peur au ventre, panique, il adore être père. Jules n'est pas abandonné, il a un père, il est son père, il recule, d'un coup.

- *Ça va Papa, ça ne change rien, moi je veux être comme eux.*
- *Ça suffit, je suis ton père.*
- *Pour ce que j'en sais quand ça t'arrange.*

- Jules. Désolé. Je... Continuez. Si on poursuit dans ce sens.
- Pour Arthur, la question ne se pose pas, avec un père inconnu, il est orphelin, vous pouvez demander sa garde dès aujourd'hui, s'il est d'accord. Et l'adopter.
- Je ne veux pas que mon père m'empêche d'être adopté par Mathilde.
- Je ne veux pas être adopté si les autres ne le sont pas.

A la vie, à la mort, unique et indivisible, ils préfèrent tous mourir que vivre séparément. C'est touchant. C'est tragique.

- De toute façon, pour la petite Mathilde, c'est beaucoup plus compliqué, soit son père donne son accord pour l'adoption, ce qui au vue de sa démarche pour avoir la garde de sa fille parait très improbable, soit vous pouvez demander non pas une adoption mais une délégation d'autorité parentale en évoquant le rapprochement de la fratrie et l'incapacité du père à la prendre à plein temps, pour ça, vous suivez la ligne de défense de leur mère, vous mettez en avant, les antécédents de violence, les lettres et les menaces. Tout ça jouera contre lui. Cela dit, s'il émet une stricte opposition, et c'est là où je voulais en venir, il faudra réfléchir à mettre Monsieur Anoumon en avant plutôt que vous, Mathilde, il aurait plus de chance, il me semble. En tout état de cause, je ne peux pas m'occuper de ce dossier, il est déjà à suivi par une collègue. La coutume voudrait qu'elle prenne les 3 autres d'ailleurs, et qu'elle juge l'ensemble. Je fais une entorse à la jurisprudence en prenant à ma charge les dossiers des garçons, je vous l'ai dit.
- Vous ne pouvez pas vous occuper de nous.
- Vous ne pouvez pas vous occuper de moi.

La grande et la petite Mathilde ensemble qui savent bien que ce juge-là est bon et que la bonté ne se trouve pas à tous les coins de rues, surtout par les temps qui courent.

- *Non, je suis désolé. En tout cas pas de ton dossier. Mais je vais donner mon sentiment et une indication dans le sens de votre choix. Vous avez prévenu le père ?*

Ils ont prévenu le père ? Non, pas encore, ni le père de Mathilde, ni l'autre, le père de Suzanne. Achille y pense subrepticement, personne n'en a parlé, il se tait. S'il pouvait éviter ce sujet, pas ça en plus.

- *Si on lui dit c'est foutu.*

C'est Jules qui sait de quoi il parle, il a vu Toni à l'œuvre, la dernière fois, qu'il est passé à la maison, juste après sa sortie de prison, alors qu'il n'avait pas le droit, Maman, avait demandé une mesure de protection d'éloignement, il a dit, – *Je ne lâcherai pas, je dirais que c'est toi, toi qui est une mauvaise mère, toi qui laisse tes enfants à l'abandon, tu les abandonnes, moi, j'ai trouvé un travail, je suis chef de chantier, je peux rentrer tôt, je peux m'occuper de ma fille, j'ai changé, et puis, j'ai le droit d'être père, tu es une mauvaise mère, tu le sais, ce sera mieux comme ça.* Jules a dit, – *J'appelle la police,* Toni a répondu, – *Pas la peine, je m'en vais, dis à ta mère que je ne lâcherai pas, jamais, je veux ma fille et je l'aurais.* Il était parti. Maman s'était effondré.

- *Il a raison, il ne lâchera jamais. Il fait croire qu'il a changé mais ce n'est pas vrai.*

C'est Arthur, qui sait.

- *On pourrait attendre 4 mois pour lui dire à lui. Ce n'est pas longtemps. On fait juste trainer. Et après Achille est majeur et on fait jouer les liens du sang, c'est pour ça que tu trouves qu'il vaut mieux mettre mon père face à cet enculé, non, parce que bon, Mathilde elle a moins de chance, vu qu'elle n'est pas du même sang que Mathilde, et que mon père au moins il est du même sang que moi, et que moi je suis du même sang*

que Mathilde, le rapprochement des fratries ça marcherait mieux comme ça, je sais bien que c'est comme ça.

Jules a vu tellement de série policière d'histoire de bébés, d'enfants, tués, enlevés, il sait tout sur tout et il ne se trompe pas beaucoup. Le juge Allibert le sait, il sait qu'il a raison, c'est exactement ça qu'il a pensé, le même est futé. il sait aussi, soudain, il y a un vide, un creux dans l'histoire, et ça aussi cela peut poser un problème. Les liens du sang.

- *Vous n'avez pas de grands-parents ? Du côté de votre mère ? Eux aussi peuvent s'opposer à l'adoption de Mathilde, et même d'Arthur vu qu'il n'a pas de père. Ils peuvent demander une tutelle en tant qu'ascendant, ils en ont non seulement le droit mais la priorité.*

Merde. Le voilà, l'autre, Achille est blême.

- *Ils ont encore leur grand-père mais Suzanne avait porté plainte contre lui. Elle ne voulait plus le voir. J'espère qu'il n'a aucun droit sur ses petits-enfants. Sa petite fille. Aucun juge ne permettra ça, rassurez-moi.*

Le juge Allibert entend ce que Jean-Baptiste ne dit pas. Il entend aussi qu'il n'a pas été condamné, que la justice a failli, comme souvent dans ces histoires-là, les histoires familiales, la loi du père, et même de la mère, reste au-dessus des lois. Mathilde, la grande, l'entend aussi. Elle est terrifiée, le mal existe à ce point-là, Suzanne a eu à se battre contre ça, le mal absolu, qui meurtrit la chair, qui détruit une âme, un meurtre d'âme, et elle a eu le courage de porter plainte. Elle avait du courage. Mais pas assez. Pour changer. Empêcher, le drame d'arriver.

« J'ai essayé. »

- *C'est un violeur d'enfant, vous ne voulez pas le prévenir lui aussi.*

La violence de Jules, soudain, qui sait que tout ça ne tient qu'à un fil, et qui dit les mots que son père n'a pas dit, autant appeler un chat, un chat. Arthur remercie son frère en silence, de dire, ce que lui sait aussi, ce que tout le monde sait, même la petite Mathilde. Alors, il vaut mieux nommer. Ce qui est nommé est vrai, même si ça fait peur, c'est mieux oui, vraiment que de le cacher. Il y a un silence. Mathilde est terrifiée à nouveau, oui, le mal existe à ce point-là et eux, les enfants, ils l'ont pris de plein fouet. Comment vivre avec cette information ? Comment débiter dans le monde comme ça ? Un grand père violeur. Des pères abandonneurs. Un père cogneur. Instinctivement, elle serre Mathilde contre elle.

- *Non mon garçon, je ne vais pas le prévenir mais je pense que ce serait bien de le faire, il vaut toujours mieux affronter les choses et les régler que les éviter. En revanche, je dois prévenir le père de Mathilde.*
- *Il n'a même pas été condamné, il a dit que ce n'était pas vrai.*

Le juge Allibert se tait, il avait raison, la plainte de Suzanne n'a pas été suivie d'effets, cet homme n'a pas été condamné. Il se tait, il a de la peine pour ces enfants qui commencent leurs vies abandonnés de tous, même de la justice. La justice qui a abandonné leur mère et qui les a abandonnés eux, par effet de ricochet, une justice qui les a trahis, qui, comme tout compte, a en parti conduit leur mère à les abandonner pour de vrai, et s'ils ne peuvent pas faire confiance à la justice, comment peuvent-ils vivre dans la lois ? Il comprend mieux pourquoi ils ont caché la mort de leur mère pendant 4 mois, ces enfants n'ont aucune confiance, en personne, qu'en eux même, ils n'ont pas confiance ni dans les adultes, ni dans la justice, et pour cause. Ils n'ont sans doute jamais eu confiance dans leur mère et ne parlons pas des pères, même Jean-Baptiste a laissé son fils, ils ont été lâchés par tout le monde. Et il sait, ça lui fend le cœur mais il sait, que, ce qu'il va faire maintenant, risque de venir confirmer

ce qu'ils croient, ils ne peuvent faire confiance à personne, non, personne, ni les adultes, ni la justice. Il représente les deux. Il doit appeler Toni Scaretto et selon toute vraisemblance, il récupèrera la petite, un temps en tout cas. Son cœur se serre.

- *Je suis désolé. Je dois appeler le père de Mathilde. Je n'ai pas le choix.*
- *Si, on a toujours le choix.*

Décidemment, ce gamin n'a pas sa langue dans sa poche, et il n'a pas tort. On a toujours le choix. Il choisit d'appliquer la loi, même si elle risque en l'occurrence de causer du tort. A long terme, il pense qu'il a raison, que c'est comme ça, en tout cas, que les choses pourront peut-être s'améliorer, il espère. Il aimerait que ce soit plus que de l'espoir. Parfois, il pense que la justice n'est pas le droit.

- *Tu as raison, on a toujours le choix, mais disons que là si je n'appelle pas ce Monsieur, je suis hors la loi. Et mon travail, c'est de faire appliquer la loi, tu comprends, pour que des gens comme lui sachent qu'ils ne peuvent pas faire n'importe quoi.*
- *Ouais ben, tu n'as qu'à faire comme si tu ne savais pas, nous on décide de ne pas le prévenir et voilà, ce n'est pas toi qui est hors la loi, c'est nous.*
- *Jules, le juge ne peut pas faire ça et moi non plus. Je ne le permettrais pas, je ne veux pas mentir et, si vous êtes hors la loi, tu te rends compte des conséquences, même si parfois ça ne marche pas, la justice, même si parfois, elle se trompe, nous devons lui faire confiance, sinon, il n'y a plus aucune limite. Tu comprends ? La seule chose qu'on a pour nous vraiment, qu'on peut choisir tout le temps, c'est notre droiture à nous, notre honnêteté, tu comprends ?*

Le juge Allibert confirme en son fort intérieur que cette femme fera une bonne mère pour ces enfants-là. Il réfléchit à toute vitesse, de quel coup de fil, quel piston, il va jouer, pour qu'elle ait gain de cause, où plutôt eux d'ailleurs, qu'ils restent ensemble, avec elle. Ça ne va pas être

simple. En appelant Toni lui, déjà, il fait venir la juge Maillard sur son terrain, et elle ne va pas aimer. Elle ne peut pas lui faire payer, elle lui est redevable. La justice c'est aussi de la politique. Il pourrait passer faire intervenir l'avocat Lambert, qu'il en fasse une cause, le nécessaire rassemblement des fratries. Il réfléchit, vite, aussi vite que Jules répond à Mathilde.

- *De toute façon, moi, je n'ai pas le choix.*
- *Non, c'est vrai, mais j'aimerais mieux que tu comprennes pourquoi.*
- *Il comprend, c'est juste qu'il n'a pas envie, et moi non plus, parce que si Toni prend Mathilde, c'est grave.*

Voilà, Arthur résume tout et que dire de plus. Si Toni prend Mathilde c'est grave. Le juge Allibert, le sait, le sent, l'entend et pourtant... pourtant, il ne peut pas leur permettre d'être hors la loi, déjà, ils l'ont été pendant 4 mois et ça ne va pas lui faciliter la tâche, même s'il jouera sur leur folle volonté, oui, l'avocat Lambert c'est une bonne idée, ils sont mineurs, si le père est assez dingue, ou retors, il peut porter plainte pour séquestration de mineur, bon, on n'en est pas là. Et vu le passif du mec, il a quand même intérêt à se faire oublier. Il hésite à le dire, à le dire aux enfants, mais non, il se tait, il ne va pas en plus ajouter du doute et de la culpabilité. Si Toni prend Mathilde c'est grave.

- *Vous avez son téléphone ?*

Les enfants se regardent, non, ils n'ont pas le téléphone de Toni, d'ailleurs, où est le téléphone de Maman. Soudain, ils se disent qu'ils ne l'ont pas vu sur la table basse du salon ce matin. Achille est sûr qu'il n'y était pas, en même temps, avec tout ce qui s'est passé, et Mathilde qui a rangé. On verra plus tard. Achille répond pour tous.

- *Non.*

Et tant mieux. Au cas où, on s'en va, tu oublies, on oublie, on n'appelle pas.

- *Ce n'est pas grave.*

Merde. Le juge Allibert sort son propre portable.

- *Casey, oui, c'est Philippe, tu pourrais m'avoir le portable de Toni Scaretto ? Si tu dois l'avoir en dépôt, il vient de sortir de Frênes, oui, en conditionnel donc joignable. Oui. J'attends. Tu me rappelles. OK. Vite. Merci.*

Il raccroche. Ils restent tous en silence, suspendu à cet appel à venir, celui qui doit donner le numéro de Toni, mais celui d'après, celui qui va tout saccager, pire que les hommes du GIGN et que les policiers, bien pire que Jean Bevallet, le juge Allibert est un danger. Le silence est opaque du bruissement de leur pensée. Je devais le faire. Je dois le faire. S'il vous plait, faites que ça ne sonne pas, que cet homme meurt, qu'il se noie, même dans sa pénombre, celle de son droit et de ses idées, même dans la clarté de son honnêteté, parfois, il faut savoir déroger, prendre sur soi et des chemins de traverse, même si la loi et la loi, Monsieur le Juge, Mathilde, nous, nous sommes nés dans une famille de hors la lois et c'est si difficile, si injuste de se retrouver à devoir être droit quand on sait que ça va se retourner contre soi. Oui mes enfants mais c'est important, si ce n'est maintenant, plus tard, vous savez, à la fin, ce sont les gentils qui gagnent car ils gagnent leur droit à se regarder en face, à pouvoir se connaître et s'aimer, c'est beaucoup, c'est le sens d'une vie. C'est important que moi je vous dise ça, que, même au-delà de ce qui va se passer, même si Toni prend Mathilde, ça ne peut pas durer, ça ne peut pas marcher, la justice se fera, un peu plus tard et dans les bonnes conditions. Je suis sûre, sur qu'on a tout intérêt à être honnête et à faire confiance, encore, malgré tout, malgré ce qui nous ai arrivé. S'il touche à un des cheveux de Mathilde, je le tue et c'est moi qui ira en prison. Je m'en fous. Je ne veux pas aller chez Papa. Je ne veux pas aller chez Papa, mon Dieu faites que le Monsieur n'appelle pas. Je ne veux pas aller chez Papa. Maman, je veux Maman.

Mathilde, s'il te plait. Aide-moi. Je suis là ma puce, ça va aller. Non, ça ne va pas aller, Toni va prendre Mathilde, il est dans son droit, il a payé sa dette, il va dire qu'il a changé, ce n'est pas vrai et après, Mathilde va être malheureuse et nous aussi et il va la frapper parce qu'il ne sait pas faire autrement. Il ne peut pas en être autrement. Il n'y a pas d'issue, je le savais. Putain mais qu'est-ce que j'ai raté ? Le silence crie tout ce qu'ils ne disent pas. Et si on partait, la maintenant, si on se sauvait. Ça sonne. Ils sursautent, tous, même le juge Allibert. Et merde.

- 06 78 87 29 13 OK, merci.

Et merde, voilà, c'est fait. On y est. Le cœur des enfants bat à tout rompre. Celui de Jean-Baptiste et Mathilde aussi. Et même celui du juge Allibert. Les mains sont moites. La petite Mathilde serre très fort la main de la grande. Ne m'abandonne pas. Je t'en prie ne m'abandonne pas. Achille serre sa sœur contre lui. Instinctivement, Jules et Arthur font bloc, debout, autour de Mathilde, des deux Mathilde mais là d'un coup, si Achille pouvait, il prendrait Mathilde dans ses bras et il détalerait, vite, très vite, Jules et Arthur de chaque côté. Le juge Allibert compose le numéro. Ça sonne. Faites qu'il ne réponde pas. Un message. Un répit. Une porte de sortie. Faites qu'il ne réponde pas. Ça sonne. Ça sonne.

- Allo.

- Allo, Monsieur Scaretto ?

Les jeux sont faits. Les enfants le savent et ils ont peur, plus peur qu'ils n'ont jamais eu, même à la mort de Maman. Maman.

« Je suis désolée. »

- *Je veux garder mes frères et ma sœur. Je veux les adopter moi aussi. J'ai 18 ans dans 4 mois, j'ai le droit. Je veux qu'on vive tous ensemble au pavillon, je peux le faire. Je veux que Mathilde reste avec nous.*
- *Je veux que mon père m'abandonne, je veux rester avec mes frères et ma sœur au pavillon. Je veux qu'on nous foute la paix. Je ne veux pas que Mathilde aille chez son père. Vous êtes dingue de faire ça. Si elle meurt, ce sera votre faute. Comme Maman.*
- *Je ne veux pas que Mathilde s'en aille. Je veux qu'on reste tous ensemble. Je veux bien qu'on reste tous ensemble au pavillon avec la grande Mathilde, c'est ce qui serait le mieux pour tout le monde.*
- *Je ne veux pas aller avec Papa.*
- *Je veux les adopter mais pas les contraindre, évidemment. Je suis désolée pour Mathilde et son père. Je peux aussi rester au pavillon pour les aider même si je ne les adopte pas, ça m'est égal. Je veux juste être là pour eux. C'est eux qui m'ont sauvée vous savez, pas l'inverse.*
- *Je veux faire ce qui est bien, je ne sais pas ce que j'ai raté, mais je l'ai visiblement raté, alors maintenant, je veux faire ce qui est bien, si ce qui est bien c'est de les prendre tous les 4, je le fais, si ce qui est bien c'est de laisser Jules avec eux et cette femme, je ne la connais pas mais elle a l'air très bien, je le fais aussi mais je ne veux pas abandonner mon fils.*
- *Je ne veux pas aller avec Papa. Je veux rester avec mes frères. Je veux rester avec Mathilde.*
- *Étant donné la présence de toutes les parties, et les pouvoirs qui me sont conférés, je vais statuer pour Achille, Jules et Arthur. Ce qui est exceptionnel je vous le rappelle mais*

à situation exceptionnelle rendu de justice exceptionnel. Greffier veuillez noter. Achille étant donné la proximité avec ta majorité, je t'émancipe, tu es donc entièrement libre de ton choix. Je te suggère néanmoins de rester chez toi au moins jusqu'à la fin de l'année scolaire. Jules, ton père conserve son autorité parentale, avec son accord, tu peux également rester vivre chez toi, mais uniquement avec son accord, il a la possibilité de revenir dessus quand il veut. Arthur, selon ton choix, je déclare Mathilde ta tutrice légale, en attendant la majorité d'Achille, si à sa majorité il le veut toujours, et contre mon intime conviction qu'aucun enfant ne devrait être le parent d'un autre enfant, Achille pourra demander à être ton tuteur, voir même à t'adopter. Mathilde si vous voulez entamer une procédure d'adoption concernant les requérants Achille et Arthur vous le pouvez avec mon plein assentiment. Je ferais une recommandation dans ce sens au tribunal des familles de l'adoption. Je conseille néanmoins que cette démarche soit faite avec l'accord circonstancié des concernés Achille et Arthur, ainsi que celui de Jules, les concernés souhaitant être dans les mêmes conditions de parentalité vis-à-vis de vous que lui, il s'agira à Monsieur Anoumon de donner son avis en dernier recours le 4 avril prochain. Nous procéderons à une nouvelle audience à cette date. Le demandeur étant Mathilde Langlois. Je rappelle à Monsieur Anoumon qu'une adoption de votre part ne lui enlève aucun droit parental mais mettra bien en place une autorité parentale partagée. Dans le cas d'une adoption, je préconise que les enfants gardent leurs noms. Gilbert pour Achille et Jules. Anoumon pour Jules. En attendant, Achille, Jules et Arthur restent donc habiter chez eux sous la protection de Madame Langlois. Pour faire valoir ce que de droit. Vous recevrez le délibéré d'ici quelques jours. Merci. En aparté, greffier ne notez pas. En ce qui concerne Mathilde j'attends la juge Maillard. Nous déciderons ensemble de la tenue de l'audience d'aujourd'hui, je ferais mon possible pour qu'elle reste chez elle avec ses frères. Je vais demander que Mathilde soit nommée tutrice provisoire vu que Suzanne en avait la garde et que le partage n'était pas jugé. Si la juge Maillard ne nous est pas favorable et préconise que Monsieur Scaretto ait la garde complète de la petite des aujourd'hui,

nous changeons notre fusil d'épaule et Monsieur Anoumon sera déclaré tuteur d'Achille et d'Arthur pour faire valoir la réunion de la fratrie sur la base d'un lien parentale génétique. On parlera de « beau-père » pour les 3 enfants de Madame Gilbert qu'il n'a pas conçu. Et nous resterons ainsi le temps de la procédure pour la garde de Mathilde. Nous en sommes bien d'accord ?

- *Oui.*
- *Oui.*
- *Greffier, veuillez noter à nouveau. Si je le juge nécessaire, et sous ma responsabilité, Monsieur Anoumon sera déclaré tuteur d'Achille et Arthur en dernier recours. Merci. Mathilde, ça ne vous empêchera pas de prendre la place que vous souhaitez auprès d'eux et que vous avez déjà, pas besoin de papier pour ça. Je comprends l'anxiété que peut générer cette impression de précarité mais après tout, depuis 1 mois, c'était pire, et nous trouverons un moyen de légaliser la situation. La justice c'est aussi une série de zone de latence qu'on peut mettre à profit et c'est aussi une stratégie. Mathilde, je suis désolée, je ne peux pas te promettre que tu n'iras pas chez ton père mais je peux te promettre que tout sera fait pour, qu'au pire, tu n'y restes pas.*

– Si elle meure ce sera votre faute. Comme Maman.

Dans le bureau du juge Allibert, les enfants sont terrifiés, en colère, prêt à en découdre, à aller au plus extrême, Mathilde a essayé tant bien que mal de les apaiser, ça n'a servi à rien. Alors, elle s'est tue. Jean-Baptiste n'a rien dit, il se demande encore et encore ce qu'il a raté, ça l'empêche de penser, je devrais les prendre, j'aurais dû dire que j'allais les prendre quand même, j'aurais dû les prendre avant, voilà, la seule chose qu'il peut penser mais, le juge Allibert a été clair, pour Mathilde, de toute façon, c'est son père biologique qui a l'autorité parental, il a fait de la prison pour agression mais il n'a pas été déchu de ses droits parentaux. C'est comme ça, comme le père de Suzanne, et certaines mères aussi, ils ont des droits et ils les prennent, et ils en abusent. Parfois, un parent devrait perdre ses droits, parfois, un enfant

devrait être retiré à ses parents, il serait beaucoup mieux, mais non, la loi, la justice, la coutume, la morale, les diktats sociaux, favorisent les liens du sang, préconise de les préserver coûte que coûte quitte à mettre l'enfant en danger. Qui a dit que concevoir un enfant rendait parent ? Qui a décrété cette loi-là ? Qui a dit que la parentalité c'était l'acte de mettre au monde un enfant ? Pourquoi parle-t-on des droits des parents ? Et si peu de leurs devoirs ? Pourquoi ne voit-on pas le droit des enfants plus que ça ? Le droit à être aimé, respecté, par des parents même s'ils n'ont pas le même sang ? En quoi le sang est-il supérieur à l'amour ? Pourquoi la loi de la famille biologique fait loi ? C'est comme ça, en France, la famille biologique a tous les droits et la justice la maintient parfois jusqu'au drame. Et les familles d'accueil sont pleines d'enfant qui ne peuvent pas être adoptés parce que leur mère vient les voir une fois tous les deux ans ou parce que leur père ne renonce pas à venir les chercher. Voilà, c'est injuste mais c'est comme ça. Et Mathilde a le sang de Toni qui coule dans les veines et Toni le sait et Toni est espagnol. Il a le sang chaud, très chaud. Il fait chaud dans le bureau du juge Allibert, il fait chaud de l'attente de Toni. Il a fait chaud à l'arrivée de la juge Maillard. La juge Maillard est une femme séduisante d'une quarantaine d'année, elle est stricte, déterminée, rentre dedans, pleine de conviction et légèrement péremptoire, elle cache sûrement, juste derrière un manque de confiance en elle. Elle a déboulé dans le bureau du juge Allibert très énervée. – *C'est mon client, c'est mon dossier. – Valérie, assieds-toi s'il te plaît. – C'est quoi ce bordel, et pourquoi ils sont tous là ?* Le juge Allibert a fait sortir tout le monde, pour expliquer la situation à Valérie, le juge Maillard. Dans le couloir, Mathilde, Jean-Baptiste et les enfants, n'ont entendu que des éclats de voix dans le couloir. – *C'est inadmissible. – 4 mois, 4 mois, il pourrait porter plainte pour séquestration. – Non, il n'a pas d'avocat. Elle n'en a pas non plus. Elle n'en avait pas non plus. – Non, il a changé. – Mère indigne. – Évidemment il va vouloir récupérer sa fille, il voulait déjà une garde partagée avant, alors maintenant, il va vouloir la garde complète. – Évidemment je vais l'y encourager. – Le rapprochement des fratries n'est pas un droit, elle est une indication. – Je ne peux pas croire que tu m'aies fait ça. – Pourquoi tu m'as appelée ? Tu marches sur mes plates-bandes. – Je ne veux pas le savoir. – Tu ne peux pas mettre cette femme en face de lui ? Qui elle est tu ne le*

sais même pas ? – Non, c’est le père d’un des gamins pas des 4 et certainement pas de la petite, elle a un père. – Tu parles, il est irresponsable, déjà avec 1 alors avec 4. – Ce que tu me demandes est inadmissible. – Quoi à 2 ? Mais on va faire quoi à deux, c’est moi la JAF de cette affaire. Les éclats de voix étaient surtout ceux de la Juge Maillard. Pas commode. Les enfants se disent qu’ils ont peut-être aggravé leur cas, mais si c’était à refaire, il le referait. Jean-Baptiste se dit que si c’était à refaire, il ferait autrement, depuis le début. C’est sûr. Mathilde tient droite sur ses valeurs même si elle flanche un peu comme une flamme dans le vent, elle ne cède pas, la justice sera juste. Et puis les éclats de voix se sont arrêtés. Le juge Allibert les a fait rentrer, il est exsangue de la joute qui l’a opposé à sa consœur.

- *Voilà, nous siégerons tous les deux, la juge Maillard et moi-même, pendant l’audience avec Monsieur Toni Scaretto mais c’est la juge Maillard qui statuera, elle est celle qui connaît le dossier. Par ailleurs, c’est Monsieur Jean-Baptiste Anoumon qui sera le défenseur en place de Madame feu Suzanne Gilbert, il demande la garde complète de Mathilde en référence au lien du sang, et des antécédent de liens familiaux, ainsi que du principe de la réunion des fratries. Nous avons noté la demande de Madame Mathilde Langlois qui, une fois la décision définitive statuée et les recours épuisés, fera les démarches qui lui conviennent. Nous acceptons que Madame Mathilde Langlois soit présente, à titre exceptionnel, en retrait et comme témoin, elle n’aura pas le droit d’intervenir à aucun moment dans l’audience. Ceci est une audience qui décidera du placement immédiat de l’enfant. Vous êtes tous d’accord ?*

D’accord ou pas d’accord, ils n’avaient pour le coup pas le choix. Depuis, ils attendent, tétanisés, qu’une femme qu’ils ne connaissent pas décide du sort de leur petite sœur, d’une petite fille qu’ils aiment. Mathilde, elle, suce son pouce avec force et sa manche aussi, le tout dégouline de bave et fait un bruit de succion qui au bout d’un moment peut être très agaçant, elle suce de manière compulsive, histoire de ne pas trop penser, je ne veux pas aller avec Papa. La juge Maillard souffle, elle lui foutrait bien une baffe à la gamine, ce bruit, c’est

insupportable, personne ne lui a dit, elle a passé l'âge de sucer son pouce. Mathilde, qui n'a pas eu le droit de prendre la petite Mathilde sur ses genoux, elle doit attendre toute seule assise sur une chaise, toute seule, toute seule, la juge Maillard a dit, – *C'est comme ça, il y a une procédure*, Mathilde, la grande, a failli dire, je t'en foutrais des procédures, tu sais où ça mène les procédures, dans les trains pour Auschwitz, elle a pensé que ce serait trop, et elle s'est tue, il faut savoir où et quand mener ses combats. Et là, le combat c'est Mathilde, pas la procédure. Alors elle s'est tue. Et là, elle se tait encore, elle enlève délicatement le pouce de la bouche de Mathilde, elle se dit qu'il faut qu'elle lui apprenne à arrêter ça, que parler c'est mieux pour se consoler, et dire là où on a mal, – *Enlève ton puce ma chérie, tu peux dire à tout le monde se qui te tracasse si tu veux*. Non, elle ne peut pas, elle ne peut pas dire, je ne veux pas aller avec Papa, elle ne peut pas le dire, elle l'a déjà dit, elle remet son pouce dans sa bouche, automatiquement, dans un geste presque agressif, nerveux en tout cas, elle a les yeux dans le vide, elle suce son pouce, jusqu'à se faire un peu mal. Arthur, assis sur une chaise, il ne tenait plus debout, dévore ses doigts en silence, un peu de sang coule, une peau manger trop loin. Mes enfants, est-ce que j'ai bien fait ? Est-ce que je n'aurais pas dû attendre ? Cacher ? Mentir ? Non, de toute façon, à la majorité d'Achille, la question aurait été la même. En boucle, revenir sur oui, c'était ce qu'il fallait faire. Le doute à l'intérieur. La peur. Mathilde renonce.

Soudain, ça y est. Il est là, le drame, Toni entre dans le bureau sans frapper, il soulève Mathilde de sa chaise et la serre contre lui.

- *Ma chérie. Ma chérie. Ne t'inquiète pas. Papa est là.*

Tout le corps de Mathilde se raidi, celui des garçons aussi. Ils connaissent Toni par cœur, mais ça a l'air si vrai, si vrai, pour un peu on pourrait croire que non seulement c'est un bon père *mais* que c'est à cause d'eux que Mathilde va mal. La juge Maillard le regarde avec des yeux enamorés, ça commence mal. Jean-Baptiste le regarde et soudain redescend sur terre,

qu'est-ce que j'ai raté ? Cette brute avec Suzanne. Suzanne au désespoir. Je ne vais pas rater la suite. Certainement pas. Ne t'inquiète pas Suzanne, je suis là.

- *Tu laisses Mathilde là où elle est, s'il te plait.*

Les dents serrés, le ton sec et les biceps crispés et, si Toni est fort, une armoire à glace déjà à l'époque et plus encore maintenant en sortant de prison, son corps puissant et son menton saillant, l'éclat de ses yeux, dangereux, avec un sourire éclatant, et des mains qui savent être douces ou du moins faire semblant, sa voix de ténor enrobante et chaude avec un reste d'accent espagnol, un mélange détonnant, peu de femme ni succomberai pas, Jean-Baptiste est fin mais extrêmement musclé, vif, taillé en V, l'un en face de l'autre, personne ne peut dire qui gagnerai.

- *C'est ma fille.*

- *Tu laisses Mathilde là où elle est, s'il te plait.*

- *Il a raison, reposez votre fille et asseyez-vous.*

Toni sait bien quand il faut céder, lâcher un peu de lest pour obtenir le reste. Il a tout intérêt à dire oui. Déjà la Juge aurait dû le blâmer, il le sait. Il repose Mathilde et s'assoit, à droite de Mathilde, sur la chaise vide, Jean Baptiste est assis à gauche, Arthur derrière, les autres sont debout, il n'y avait pas assez de chaises, au grand regret de la Juge Maillard. Tony déplace sa chaise légèrement sur le côté, instinctivement décalée, pour voir, surveiller l'ensemble, montrer sa supériorité. Ils sont comme ça ces hommes-là, et la plupart du temps on ne le voit pas. On n' imagine pas.

- *Oui bien sûr. Désolé. Je suis si contente de la voir. Hein ma puce.*

Il caresse la tête de Mathilde et se retourne vers les garçons.

- *Je suis désolée pour votre Maman. Elle ne méritait pas ça. Elle était formidable, vous savez combien je l'aimais.*

Je vais lui foutre mon poing sur la gueule. Jean-Baptiste sert les poings fort, Achille aussi. Non mais oh, quand même il ne faut pas exagérer.

- *Ça va, n'en rajoute pas quand même.*

Jules ne peut pas s'en empêcher. Et Toni ne dit rien mais regarde la juge Maillard avec un air entendu, vous voyez comme ils sont injustes mais je laisse passer parce que moi, je suis gentil. Elle ne peut pas s'empêcher de faire un signe de la tête, complicité induite. Elle ne s'en rend pas compte, mais elle ne reprend pas Jules pour ne pas reprendre Toni. Le juge Allibert, le voit, il se dit que ce type est fort, vraiment fort. Dangereux.

- *Monsieur Scaretto, suite à la mort de Madame Gilbert, nous sommes ici pour statuer de la garde provisoire de Mathilde Gilbert. Le demandeur Monsieur Anoumon, ici présent souhaite la garde principale et même entière, en sus et place de Madame Gilbert et par la même poursuivre à sa place la procédure qui l'opposait à vous. Mademoiselle Mathilde Scaretto a signifié son désir de vivre avec Monsieur Anoumon.*

Mathilde baisse instinctivement la tête, prête à prendre un coup. Elle a dit qu'elle allait le dire la dame, mais ça fait quelque chose de l'entendre et puis, Papa va me tuer. La main de Toni vole d'ailleurs dans les airs, Mathilde rentre la tête encore plus, sa main puissante s'arrête juste au ras de ses cheveux et se transforme en caresse. Le salopard pense Jean-Baptiste en même temps qu'Achille. Putain, le juge Allibert se demande d'un coup s'il a bien fait de l'appeler en fait, parfois, il vaudrait mieux être hors la loi. La juge Maillard, elle, ne voit rien et c'est normal, la plupart des gens ne verrait pas, et se demanderait même jusqu'à quel point

les enfants n'exagèrent pas, il faut être aguerrît pour voir ça. Mathilde le sait, les deux Mathilde le savent.

- *Ma chérie tu as dit ça, c'est normal, tu n'as pas vu Papa depuis longtemps. Et puis Maman disait du mal de Papa, hein, oui, c'est normal, je ne t'en veux pas, pas du tout, tu as bien fait de dire ce que tu penses ma chérie. C'est bien.*

Salopard. Achille est prêt à bondir. Jean-Baptiste aussi. Le juge Allibert sait que tout ça peut dégénérer, il se tend comme un arc lui aussi.

- *Nous allons procéder à l'audition.*
- *Je sais Monsieur Allibert, je vous rappelle que la JAF ici c'est moi.*

Elle l'a mouchée.

- *Les deux parties ont choisi de ne pas se faire représenter. Nous allons donc écouter Monsieur Anoumon.*
- *Je peux dire quelque chose avant ? Je sais que je n'ai pas le droit normalement mais vu la situation.*

C'est Toni qui dit ça d'un air presque de petit garçon contrit. Qu'est-ce qu'il va inventer encore ?

- *Vu la situation, faites, je vous en prie.*
- *Je voulais dire que je ne vais pas porter plainte pour le fait qu'ils aient gardé Mathilde avec eux alors que leur mère était morte, ce sont des enfants après tout, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.*

Salopard, véritable salopard. Il est fort, vraiment très fort, très dangereux. Ce n'est pas gagné.

- *Très bien Monsieur Scaretto j'en prend bonne note et je vous remercie pour eux.*

« *Pardonnez-lui, sans lui, Mathilde n'aurait pas existé. »*

- *Monsieur Anoumon.*
- *Je voudrais vous parler de repères et de fratrie. Je les connais depuis toujours vous savez, depuis qu'ils sont nés. Enfin, Achille avait 4 ans. Et je les aime, je les aime tellement. J'adore Mathilde, j'adore Achille et Arthur. Je suis désolé pour Suzanne, pour eux. Je sais à quel point ils sont soudés, les 3 Mousquetaires, et je crois qu'ils doivent rester ensemble, ils ont besoin de rester ensemble. Déjà, ils ont perdu leur mère, ils ne doivent pas en plus se perdre les uns les autres. Ils doivent rester ensemble chez eux. Excusez-moi, je pense qu'ils doivent rester ensemble chez eux. Je pense qu'il faut maintenir leur repère et leur fratrie. Je pourrais aller vivre chez eux au moins jusqu'à la fin de l'année scolaire, pour qu'ils ne changent pas d'école en cours d'année. Je souhaite laisser à Mathilde Langlois, ici présente, une place de mère, si elle le souhaite et vu que c'est ce que les enfants souhaitent. Armande ma femme pourra être présente également si les enfants le souhaitent. Je crois que le désir des enfants est fondamental et qu'il faut le respecter. Le désir de Mathilde est de rester à avec moi, surtout pour rester avec ses frères d'ailleurs, je pense que nous devons l'entendre. Je l'entends. Et je lui fais mes excuses, je leurs fait mes excuses de ne pas les avoir entendus plus tôt. Je suis désolé les enfants. Je vous aime tellement. Voila.*

Jean-Baptiste a pris soin de ne pas parler d'adoption, le juge Allibert le lui a bien recommandé, de la même façon qu'il a pris soin de ne rien dire contre Tony même si l'envie lui démangeait. Je ne suis pas terrible mais celui-là l'est, terrible, ne laissez pas ce sourire-là entre ses mains, il risque de le détruire. Je vous en prie ne laissez pas ce sourire-là entre ses mains.

- *Très bien, nous vous avons bien entendu, merci Monsieur Anoumon. Monsieur Scaretto c'est à vous.*
- *C'est ma fille.*

Silence. Toni ménage son effet. Le poids de ces deux mots ma fille, c'est ma fille et rien d'autre comme une évidence. Il est fort. Vraiment très fort.

- *C'est ma fille, je l'aime et je veux m'occuper d'elle.*

Je ne veux pas aller avec Papa. Hurlement à l'intérieur de Mathilde qui se recroqueville, tente de se faire la plus petite possible, en elle et dans l'espace, elle suce son pouce de manière automatique et névrotique.

- *Mathilde, ton pouce.*

Mathilde retire automatiquement son pouce. La peur a un impact, c'est évident. Mais vu comme ça, on pourrait penser que c'est bien.

- *C'est bien ma chérie, merci.*

Je ne veux pas aller avec Papa. Je ne veux pas aller avec Papa. Je ne veux pas aller avec Papa. Je ne veux pas. Tout le monde assiste impuissant à la force de la manipulation et à cet ultime privilège sur un enfant que sont les liens du sang.

- *Bien merci, greffier veuillez rayer ces deux dernières phrases du compte rendu. Je vais rendre ma décision. Étant donné la situation, le décès de Madame Suzanne Gilbert et la procédure déjà enclenchée par le demandeur Monsieur Toni Scaretto afin de pouvoir*

voir sa fille régulièrement, étant donné l'expression de ses regrets quand son comportement passé, le fait qu'il ait payé sa dette, qu'il ait demandé de lui-même un suivi moratoire, et une conditionnelle non obligatoire, qu'il ait trouvé un travail fixe et un appartement avec une chambre pour pouvoir recevoir sa fille dans de bonnes conditions, qu'il ait fait preuve d'une grande patience fasse au silence de Madame Suzanne Gilbert qui déjà avant son décès était patent, dans sa volonté de ne pas accorder à Monsieur Toni Scaretto un rôle de père qu'il réclame et auquel il a le droit et que sus et dit à cette situation nous pouvons imaginer que Mathilde Scaretto, ainsi que ses frères d'ailleurs, est influencée par les discours de sa mère. Étant donné que j'ai pris connaissance et en considération les dépositions écrites de Messieurs Achille et Arthur Gilbert et Jules Anoumon. Étant donné aussi qu'ils ont confronté leur sœur à une situation intenable et destructrice pour son bien être psychique, que Monsieur Jean-Baptiste Anoumon par le passé n'a jamais émis le moindre souhait d'implication dans la vie de Mathilde Scaretto ni de ses demis frères Achille et Arthur Gilbert d'ailleurs, et soit dit en passant de façon fort relative et fantaisiste dans celle de son propre fils Jules Anoumon, que Madame Mathilde Langlois est une stricte inconnue, je décide que Mathilde Scaretto ira vivre chez son père à partir de ce jour.

Elle est interrompue par des vents violents et contradictoires de peur, de victoire, de tristesse, de colère, de culpabilité et de rage, d'injustice, de confusion, de risques et même de tétanie, glacée d'effroi, Mathilde a strictement arrêté de sucer son pouce même dans sa tête, le vide absolu, l'effondrement, un bloc de granit, elle a tout gelé en elle pour ne pas mourir, là, soudain, maintenant sous le coup de la terreur. Non. Je vous en prie. Merci. Je suis désolé. On va faire appel. Et le silence de Mathilde. La grande Mathilde l'entend, elle lui pose la main sur l'épaule, la petite Mathilde ne la sent pas, elle ne sent plus rien. Je ne veux pas aller avec Papa. La juge Maillard les interrompt.

- *S'il vous plait. Ça suffit. Les visites des demis frères de Mathilde Scaretto sont laissés à la discrétion de Monsieur Scaretto. Néanmoins, je préconise le maintien d'un lien. Monsieur Scaretto ?*
- *Oui Madame la Juge, merci Madame la Juge.*
- *Par ailleurs, Monsieur Scaretto, votre logement étant à la plaine Stade de France et ce désir de proximité a plaidé en votre faveur, Mathilde restera dans son école pour la fin de l'année, l'année prochaine si vous le désirez, vous pourrez la scolariser plus près de votre domicile. Je vous remercie. Vous recevrez le délibéré d'ici quelques jours. La décision prend acte maintenant.*

Mathilde suce son pouce à nouveau. Je ne veux pas aller avec Papa. Je ne veux pas aller avec Papa. Elle s'accroche instinctivement à son siège, jette un regard implorant à Mathilde. Merde. Peut-être que c'était une mauvaise idée, merde, merde, merde, j'aurais dû laisser les chose comme ça, non, on va faire appel, c'était prévu, et de toute façon, c'était reculer pour mieux sauter, vu le mec, il n'aurait jamais lâcher sa fille, en même temps pourquoi, maintenant que Suzanne n'est plus là, pourquoi ? Par rapport à qui ? Si ça se trouve, il va lâcher très vite, si ça se trouve, il va abandonner son rôle de père de lui-même. Si ça se trouve. Toni ne peut retenir un sourire de victoire.

- *Merci Madame la juge.*
- *Putain, mais j'avais dit qu'il ne fallait pas faire ça, je l'avais dit ! Putain mais pourquoi vous avez voulu faire ça. Putain !*

C'est Jules qui crie son désespoir, sa rage et sa haine, s'est retrouvé en un élan de tout ça debout face au bureau face à la Juge. Jean-Baptiste lui prend les bras. Jules se débat, il crie, il éructe, il pleure.

- *Ça va aller.*

- *Non ça ne va pas aller. Pas du tout. Non ça ne va pas aller. Elle ne doit pas aller chez lui. Lâche-moi. C'est de ta faute, il ne fallait pas venir ici, la justice mon cul, c'est de la merde. De la merde. Si elle meure ce sera votre faute.*
- *Tenez votre fils s'il vous plait.*

La juge Maillard est ferme, même si la dernière phrase de Jules la fait vaciller intérieurement, un peu, le juge Allibert veut intervenir, elle le coupe.

- *J'ai pris en compte tes recommandations. C'est son père. J'ai rendu mon jugement. Je vous prierais de sortir maintenant.*

Jean-Baptiste ferme les poings, le regard noir, il tient Jules contre lui, qui a lâché un peu.

- *Je vais faire appel, il n'est pas normal que vous ne respectiez pas la volonté d'une enfant. Les droits d'un enfant Madame, ça vous dit quelque chose ? Non, bien sûr vous êtes trop occupée à répondre au sourire de Monsieur. Vous croyez que je ne le vois pas votre petit jeu de séduction ? Je le vois bien, je le pratique, tout le temps. Ce mec il séduirait un réverbère. Vous devriez avoir honte.*
- *Sur un autre ton Monsieur, sinon, votre appel à toutes les chances d'être rejeté avant même d'être pris en compte.*

Le juge Allibert lui fait un signe d'acquiescement. Il sait qu'elle a raison que le moindre débordement va jouer contre eux, même celui de Jules est un point négatif, en langage JAF stricto sensu, et la Juge Maillard est JAF stricto sensu, ça veut dire vous n'êtes pas capable d'élever votre fils qui a des accès de colère, et vous prétendez élever une petite fille qui n'est pas la vôtre ? Il faut faire profil bas, faire appel, attendre. Mais, sauf élément nouveau, l'appel à fort peu de chance d'aboutir, il le sait. Il connaît bien le drame des affaires familiales, c'est son métier depuis tellement d'années qu'il ne les compte plus, mais chaque fois, ça lui fend le

cœur, il voudrait tellement les aider, il aurait dû être plus retord, prendre le temps. Il va appeler Lambert. Maillard ne prendra peut-être pas le risque des médias. 4 enfants qui cachent la mort de leur mère pour rester ensemble ça fait un bon article même plusieurs. Et la justice qui les sépare, la Juge qui les sépare, ça en fait pas mal d'autres. Lambert, les médias, c'est un bon plan d'action. Il voit Achille prêt à bondir, les poings serrés, il prie pour que ce petit grand ne provoque rien. Mathilde qui l'a vu aussi, lui pose la main sur le bras dans un geste d'apaisement. Achille se dégage. Il se lève. Il prend Mathilde dans ses bras. Arthur est resté assis sur sa chaise, tétanisé.

- *Monsieur, veuillez laisser votre sœur s'il vous plait.*
- *Laissez, il peut lui dire au revoir.*

Salopard, mais grand salopard, vicieux, faussement gentil. Il est fort, vraiment très fort. Il faudra faire attention à presse, il peut les retourner en deux minutes ces imbéciles. Alors donc non, dans la vraie vie, ce ne sont pas les gentils qui gagnent, ce sont les méchants. Quel terrible message donné aux enfants, la grande Mathilde est atterrée.

- *Très bien je vous prie de bien vouloir sortir maintenant. L'audience est terminée.*

Le juge Allibert laisse le juge Maillard faire jusqu'au bout, il sait que c'est le pouvoir qu'il lui a donné, laissé, même s'ils sont dans son bureau. Il ne peut même pas parler de l'appel, pas encore, ni de la stratégie, de Lambert, de la presse et de tout le reste. Il se lève, il était assis en retrait du même côté du bureau que le Juge Maillard.

- *Monsieur Anoumon, je vous appelle.*

Jean-Baptiste ne répond pas, il sort, serrant Jules contre lui, faisant un signe à Achille qui le suit, Mathilde dans les bras, la grande Mathilde, en fait de même, elle prend Arthur par la

main. Ils sortent tous, pas un sans dire au revoir à cette juge, ni à ce juge d'ailleurs. Justice de merde. Incapable de voir l'évidence. L'évidence ? Ce n'est pas si évident quand en face, ce sont des hommes, il y a des femmes aussi, comme Toni, des vicieux, des serpents, des grands manipulateurs, Suzanne ne savait pas les voir, elle les attirait, la Juge Maillard ne les reconnaît pas, il faut avoir l'habitude et le recul face à cette habitude, pas évident non.

« Sans lui, Mathilde n'aurait pas existé. »

Toni ferme la marche. Il se retourne, s'avance vers la Juge tend la main, qu'elle prend par réflexe, normalement elle n'a pas le droit.

- *Merci Madame la Juge. Merci. Vraiment. La justice a un sens avec des gens comme vous. Merci.*

La juge Maillard ne peut pas s'empêcher de sourire. Il est fort. Il laisse planer une seconde d'hésitation, il sort ou bien il dit au revoir au juge Allibert ? Vraiment très fort. Il se retourne, il va dire au revoir au Juge Allibert, il ne lui tend pas la main, comme s'il savait que le Juge ne l'aurait pas prise et que ça aurait mis la Juge Maillard en porta-faux.

- *Merci à vous aussi bien sûr, de m'avoir prévenu si vite.*

Enclé dangereux. Il sort. Dès qu'il est sorti, le juge Allibert fait sortir la juge Maillard de son bureau.

- *Je ne te raccompagne pas.*

Elle se lève, range ses affaires et sort, lui reste un moment, appuyé sur son bureau, d'un coup, il fait son âge, c'est parfois difficile de croire encore en la Justice. Dans le couloir, la Juge

Maillard regarde cette famille, et se demande, une seconde, si elle a bien fait. Comme s'il l'entendait, Toni se retourne et lui sourit, un clin d'œil.

- *Au revoir Madame la juge, Valérie. Merci beaucoup. Vous m'avez sauvé la vie.*

Si elle a bien fait. Elle tourne les talons. Arthur et Jules font bloc autour d'Achille qui tient Mathilde dans ses bras. On va venir te chercher. Ça ne sera pas long. On va faire appel. Tu n'es pas toute seule. On viendra te voir. On va faire appel. Jean-Baptiste se tient en retrait, désolé, il se sent tellement coupable. Qu'est-ce que j'ai raté ? Mathilde elle aussi est désolée, elle se demande si elle a fait le bon choix, elle les regarde, ces 4 enfants-là qui ne font plus qu'un, et soudain, elle a peur, tellement peur. Elle sent, comme parfois dans ses insomnies, la tragédie. Elle ne saurait dire ni ou ni pourquoi, mais il y a quelque chose comme ça. Elle se rapproche d'Achille, elle veut les prendre dans ses bras. Jules la rejette violement.

- *Je t'avais dit, c'est de ta faute, c'est de ta faute.*

Jean-Baptiste récupère son fils.

- *Laisse-moi, c'est de ta faute aussi.*

Achille prend Jules contre lui.

- *Laisse tomber.*

Arthur enlace son frère. La grande Mathilde recule. La petite Mathilde les regarde l'air désespéré. Elle s'accroche au cou de son frère et elle suce son pouce et sa manche. Elle ne dit rien, rien du tout, juste le bruit de succion frénétique. Je ne veux pas aller avec Papa. Je ne veux pas aller avec Papa. Je ne veux pas aller avec Papa. Le juge Allibert ouvre la porte, la juge

Maillard s'arrête au bout du couloir, comme s'ils savaient que c'était le moment. Toni prend sa fille dans ses bras.

- *Viens là.*

Mathilde tourne la tête, s'agrippe à son frère, de ses bras et de ses jambes. Toni la saisit, il la tire, il l'arrache à Achille, la petite lâche, laissant une marque rouge dans le cou de son frère. Toni s'éloigne. Mathilde tend les bras désespérément vers son frère dans une supplication muette, dans ses yeux, la terreur. Achille veut foncer, récupérer sa sœur, il crie soudain.

- *Mathilde.*

Jean-Baptiste le retient. Achille se dégage.

- *Ça va.*

Il reste debout, il se retient, il pourrait tuer, sa violence intérieure est prête à exploser, il le sait, il se retient. Il ne peut pas. Il donne un coup de poing dans le mur.

- *Ça va.*

Mathilde tend les bras vers son frère, elle hurle sans mot, tout son être hurle. Et puis, soudain, elle hurle vraiment, un cri à déchirer l'âme et à faire se retourner les morts, un hurlement à la mort, de bête terrorisée qui sait que sa fin est proche, même Suzanne l'entend. Mathilde hurle. Arthur la regarde les yeux exorbités, Jules tremble de tous ses membres, ils sont tous les deux accrochés à leur grand frère, les poings serrés. Les adultes assistent, derrière, impuissants et responsables de cette tragédie, oui c'est une tragédie, pour eux que d'être séparés, une tragédie, parfois les conséquences d'une décision mal prise, injuste ou ratée

peuvent être tragiques. Toni s'éloigne avec Mathilde dans les bras, dans le couloir, elle tend désespérément les bras vers ses frères. Elle hurle.

« Mon dieu, pardonnez-moi. »

Le retour à la maison a été terrible, le silence opaque de désespoir et de cette place vide laissée par Mathilde, il n'est pas possible que Mathilde ne soit plus là, pas là, avec lui. Ils sont dans le salon salle à manger du pavillon de mère en fille, avec entre eux la malédiction qui semble se révéler vraie, se rejouer, la parade du 18 juin n'a pas été suffisante apparemment. Jean-Baptiste a hésité puis, il a tenu sa position, il laisse Jules dans le pavillon, avec Achille, Arthur et la grande Mathilde, pas là petite, ils ont laissé sa place dans le canapé, il va habiter avec eux quelques jours, au moins pour organiser les funérailles de Suzanne, il y a ça aussi, il a prévenu Armande, il n'a pas demandé, il a prévenu, c'est comme ça. – *Armande, laisse tomber, ils ont besoin de moi, cette fois je vais assurer. Et tu ne vas pas me faire le coup de la jalousie, franchement, ce n'est pas le moment.* Jules s'en fout, il ne veut plus parler ni à Mathilde ni à son père. Arthur est mutique lui aussi. Achille lui a juste envie de cogner. Pas sûr qu'il ne fasse pas de conneries. Il rompt le silence.

- *Putain mais merde, comment on va la joindre, elle n'a pas de téléphone, comment on va lui parler, mais merde, j'avais dit que je lui achèterai un téléphone portable, j'avais dit ça il y a un mois, merde, connard.*

Il cogne dans le mur, un coup sec, il a envie de se cogner lui-même, il se retient, il cogne dans le mur à nouveau, son poing enfle, pas autant que son cœur dévasté de souffrance.

- *Achille.*

C'est Mathilde.

- *Quoi Achille, j'aurais dû faire autrement c'est tout. J'aurais dû lui acheter un téléphone. J'ai oublié. Merde, j'ai oublié. Après le soir où elle est rentrée trop tard, avec toi, j'avais dit que je lui achèterais un téléphone. Et merde, connard, il est où le portable de Maman, tu l'as vu quand tu as rangé cette nuit, tu l'as forcément vu. Il est où.*
- *Non.*
- *Non quoi ?*
- *Non je ne l'ai pas vu.*
- *Merde. Ce n'est pas possible. Il faut le retrouver.*
- *On va le retrouver.*
- *Non, et si on ne le retrouve pas on n'aura pas le numéro de l'autre, et on ne pourra pas parler à Mathilde. Merde. J'aurais dû acheter un téléphone à Mathilde.*

Achille panique, il a les larmes aux yeux, il n'arrive pas à respirer, il suffoque.

- *Il est où le téléphone de Maman.*

Sa voix part dans les aigus, il se retient de pleurer, il pleure de rage, de colère. C'est trop, c'est juste trop. Il n'en peut plus, tous ces mois de tensions accumulées, et peut-être de toute ces années, même avant, la fatigue psychique, c'est trop, c'est juste trop, il s'effondre, le rationnel n'a plus rien à voir là-dedans, s'il ne retrouve pas le portable de sa mère, il est perdu, il meure. Jules et Arthur assistent impuissant au naufrage de leur frère, c'est comme sa violence contre eux juste après la mort de Maman, il avait crié une fois, contre Jules, ça les avait bouleversés, si lui aussi les abandonne alors, il ne reste plus rien que les sables mouvants du marasme de leur pensées, et elle mène toute à des voies sans issue, des voies où il n'y a rien, même pas les trains, le désamour seulement de soi, des autres, la haine, la fin de tout, l'impossibilité d'aimer encore. Et s'il n'y a plus d'amour, il n'y a plus rien. Mathilde veut le prendre dans ses bras et il la repousse.

- *Il est où le téléphone de Maman. Il faut retrouver le téléphone de Maman.*

Mathilde se tait, elle sait que pour l'instant, il n'y a rien à dire, que tout ce qu'elle pourra dire ne servira qu'à alimenter son désespoir, que de là où il est, il fait noir, partout, et que c'est non, à tout. Alors, elle laisse faire. Jean-Baptiste s'assoit dans le fauteuil qui à brulé, ça se voit un peu, les flics sont passés et sous leur lourde présence, le tissu blanc a glissé, Mathilde ne l'a pas vu, elle ne l'a pas remis. Jean-Baptiste voit le fauteuil brulé et, une fois de plus, il se demande ce qu'il a raté, d'où vient ce brulé, les enfants sont en danger, il remet machinalement la housse. Est-ce qu'il ne devrait pas les prendre chez lui, tous, quitter ses autres enfants, venir ici, épouser Mathilde ? Est-ce qu'il aurait dû épouser Suzanne ? Qu'est-ce qu'il a raté ? Il pense au père de Suzanne. Ce salopard, la fois où il l'a vue, il aurait dû lui casser la gueule, il faut l'appeler mais s'il se pointe, je ne lui casse pas la gueule, je le tue.

- *Il faut retrouver le téléphone de Maman.*

Achille se calme un peu, Mathilde en profite.

- *Écoute-moi, écoute moi Achille, on va retrouver le téléphone et sinon, on appellera le juge Allibert, il nous donnera le numéro, c'est sûr.*
- *Mais les autres, pour l'incinération de Maman, il faut bien inviter les autres. Les gens de son répertoire. On ne peut pas la laisser seule pour ça. C'est impossible. Il faut retrouver son téléphone. Maman. Son téléphone.*

Achille s'angoisse à nouveau comme un fou, le téléphone étant absolument vital, soudain, rien n'est plus possible sans le téléphone, même s'il y a une sauvegarde dans l'ordinateur, Jules a toujours pensé à ces choses-là. Il imagine le pire.

- *Tout est dans l'ordinateur.*

Achille le regarde, il hésite à être rassuré, son désespoir entier placé dans cet objet qui ne quittait pas Maman, c'est un peu comme si la télé cassait, ça lui ferait le même effet, terrible, comme si Maman mourrait, encore. Jules a déjà allumé l'ordinateur et ouvert l'application contact.

- *Toni, 06 7983560419*

Achille entend et la raison prend le dessus. Avant qu'Achille ne reperde les pédales, Jules fait le numéro depuis son portable. Ça sonne. Il passe le téléphone à Achille. Sonnerie. Décroche. Sonnerie. Décroche. Message. Répondeur. Achille laisse un message. Toni, c'est moi, c'est nous. On voudrait parler à Mathilde. Il envoie un texto dans la foulée. Le même. Toni, c'est moi, c'est nous. On voudrait parler à Mathilde. Il rappelle. Sonnerie. Sonnerie. Décroche. Toni décroche.

- Toni, c'est Achille, je voulais parler à Mathilde. On voulait parler à Mathilde.
- Non.
- Non ?
- *Non. Tu crois que j'ai oublié que c'est toi qui m'as mis en tôle ? Tu crois que j'ai oublié ça ? Donc toi qui aime tant la loi, on va faire comme elle dit, à ma discrétion, tu as entendu la Juge, donc non, et rendez-vous à la prochaine audience. Tu vois, je respecter la loi, c'est ce que tu voulais n'est-ce pas ?*

Il raccroche. Achille devient blême. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai, tout est de sa faute, il le savait, tout est de sa faute, rien que ça faute, c'est de sa faute. Il pousse un cri de bête, animal, et encore, il s'effondre à genoux sur le sol, il se tient la tête entre les mains, il a mal,

si mal, il voudrait juste que ça s'arrête et soudain, il comprend sa mère et Arthur et les trains. Il a mal, si mal. Tout est de ma faute. Tout est de ma faute. Mathilde le prend dans ses bras et le berce comme un tout petit enfant. Le seul remède à cet état et encore, c'est l'amour, surtout face à ces gens-là, face à des hommes comme ça, et des femmes aussi il y en a.

Achille cherche le téléphone de Suzanne désespérément, il ne le trouve pas. Ils ont cherché tous ensemble, ils n'ont pas trouvé, lui cherche encore. Comment ça se fait, ce téléphone, c'est Suzanne, il est forcément quelque part, en même temps, maintenant que Maman est vraiment morte, ils en ont moins besoin, mais quand même, il est où ? C'est un flic qui l'aurait piqué ? Jean Bevallet ? Pourquoi ? Il n'y avait rien à cacher. Il se demande d'un coup s'ils sont au courant maintenant, que Maman était dans le congélateur, s'ils vont revenir les chercher, est-ce qu'ils vont aller en prison ? De toute façon, il mérite la prison, Mathilde est chez son père, il n'a pas su la garder et, même si tout le monde lui dit le contraire, la grande Mathilde la première, il sait bien lui, que ce qu'il a fait n'est pas bien, que tout est de sa faute, Maman, pardon.

Achille, Jules, Arthur et Mathilde Gilbert ont l'immense tristesse de vous faire part du décès de leur mère, Suzanne Gilbert.

La crémation aura lieu le 25 mars 2016 à 15 H au crématorium de Joncherolles, 95 rue Marcel Sambat, 93430 Villetaneuse.

Fleurs blanches souhaitées.

Pas de noir.

Le vendredi 25 mars 2016, à 15H, ils sont tous réunis au crématorium de Joncherolles, ils voulaient le lieu le plus proche de Saint Denis, s'ils avaient pu, ils auraient bien aimé resquiller la Basilique, surtout Arthur, mais ils ne pouvaient pas et puis, il n'y a pas de crémation là-bas. La grande Mathilde a pensé à sa nécessité de faire la cérémonie pour Sarah au père Lachaise, parce que c'est un endroit qu'elle affectionnait. Rendre hommage à ses morts en respectant

leurs volontés, c'est important. La cérémonie est simple, ils ont fait mettre des roses blanches un peu partout, les fleurs préférées de Maman. Ils sont allés la voir avant une dernière fois, elle reposait là, dans son cercueil, elle était morte, le visage pas pareil que dans le congélateur, plus rond, plus doux et en même temps plus figé, c'était bizarre, ils s'étaient habitués à la voir avec une fine pellicule de blanc sur le visage, comme la reine des neiges. Maman on t'aime. Au revoir Maman. Ils n'ont rien dit, ce n'est pas facile de parler à une morte, pas facile de voir Maman morte cette fois pour de vrai. Arthur a pris la main d'Achille, Jules aussi. Au revoir Maman. Pardon. Maman. Et le manque de Mathilde, Mathilde qui devrait être là avec eux et qui n'y est pas. Toni fait bien ce qu'il veut. En même temps, ce n'est pas grave se dit Achille, une mère morte, ce n'est pas un spectacle pour une enfant, elle est petite, elle a 6 ans.

« *Ma petite fille.* »

- *Je veux aller voir Maman.*
- *Non.*
- *Je veux aller voir Maman dans son cercueil.*
- *Non.*
- *Si tu ne m'y emmènes pas, je le dirais à la juge.*
- *Tu es trop jeune.*
- *Je lui dirais.*
- *Putain, tu es bien comme ta mère.*
- *Arrête, Papa, arrêtes, tu me fais mal.*
- *Tu voulais y aller non, tu voulais aller voir ta conne de mère morte, alors on y va.*

- *Au revoir Maman.*

« *Ma petite fille .* »

Achille, Arthur et Jules sont assis au premier rang devant. Ils ont attendus Mathilde, la petite, le plus longtemps possible, mais il faut commencer, même la mort a son emploi du temps bien chargé et le crématorium n'attend pas, pas trop longtemps. Il a fallu commencer. Ils ont dit d'accord, ils ont laissé tomber, ils ont compris, de toute façon le monde des adultes les avait trahis, qu'il n'y en avait rien à espérer, ça n'était que ça en plus. Jean-Baptiste est à côté d'eux, il a fait ce qu'il a pu, c'est lui qui a tout organisé, ce n'était pas très compliqué, mais triste, mais triste. Suzanne, la mort ne te va pas bien, tu étais si vivante. Il a prévenu tout le monde et derrière, il y a Rafi, les drôles de dames, tout le carrefour et tout le quartier, Galina et Djamel devant, et d'autres gens encore, que les enfants n'ont jamais vu mais qui était dans le répertoire de Maman. Ils sont au moins 80. Suzanne était aimée même si elle ne le savait pas, appréciée en tout cas. Achille s'est dit en les voyant tous, recueillis, tristes, mon petit, mon pauvre petit, mes pauvres petits, que décidément, le monde ne tournait pas rond. Ils étaient où tous ces gens de son vivant ? Ils appelaient quand ? Ils venaient la voir quand ? La mort réuni plus que la vie. Drôle d'époque. A moins que ça n'est toujours été comme ça. Mais là aussi, ils ont laissé tomber. La colère, là, précisément, est latente, mais que faire, que dire, que penser, Achille se retient de tout casser, de se mettre à hurler. Laisse tomber. Le Juge Allibert a préféré s'abstenir, il a fait parvenir des fleurs et un mot par l'intermédiaire de la grande Mathilde. Il a bien fait de ne pas venir en plus celui-là. Laisse tomber. La grande Mathilde, se tient un peu en retrait, elle ressent une immense culpabilité, c'est de sa faute finalement, si les enfants sont séparés. Jules a maintenu sa position du premier jour, il ne lui a pas adressé la parole de la semaine, pas plus qu'à son père d'ailleurs, et Achille et Arthur se sont tenu à distance. Tout ce qui existait entre eux, l'amour, l'évidence, la simplicité, a disparu d'un coup, avec Suzanne, elle se dit ça subrepticement, Mathilde, elle pouvait être la mère de ces enfants tant que Suzanne était là, tant qu'elle veillait sur eux, tant qu'ils étaient ensemble, comme avant, avant quoi ? Avant que Suzanne soit officiellement morte. Avant que la justice déconne. Avant que Mathilde aille chez son père. Elle ne cesse de se répéter qu'elle a fait ce qu'elle devait. Et son esprit, chaque fois, doute. Alors elle répète, mais non, rappelle-toi, c'était reculer pour mieux sauter. Tout le monde est là, l'homme du crématorium a prononcé

quelques mots de condoléances et il explique le déroulement de la cérémonie. Mathilde ne connaissait pas Suzanne, mais elle a de la peine soudain, sa gorge se noue, elle pense à Sarah. Sarah ma chérie, repose en paix et si tu la croise, veille sur cette femme. Elle devait être hors du commun en tout, et dans ses joies et dans ses souffrances, une enfant, plus que toi mon enfant. Qu'elle aussi repose en paix. Suzanne repose dans son cercueil fermé, il a été scellé, c'est la loi, c'est comme ça, ça y est, Maman est enfermée pour l'éternité. A moins qu'elle ne soit libérée au contraire ? C'est ce que les enfant croient. Arthur, lui, le sait, c'est pour ça qu'il voulait depuis longtemps la laisser partir, s'envoler. Quand même, quand le policier est arrivé pour sceller le cercueil, un beau cercueil en pin clair avec des coussins blancs à l'intérieur, ça leur a fait le cœur à l'envers, ils ont sursauté, il faut donc un policier pour enfermer Maman ? la justice, la police, les grands, décidément, ce ne sont pas des gens sur qui on peut compter. Les enfants sont seuls au monde et ne peuvent compter que sur eux, voilà, ce qu'ils concluent de toute leur vie passée à être abandonnés. C'est comme ça. Le Monsieur du crématorium a fini ses explication, la cérémonie commence. La petite Mathilde n'est pas là. Les enfants ont peur, qu'elle ne vienne pas. Pourtant, Toni a promis. Le juge Allibert a fait appeler la juge Maillard, avec ces gens-là, ces hommes-là, la menace des représailles marche. – *Ce serait bien que votre fille dise au revoir à sa mère.* – *Oui, bien sûr Madame la Juge, c'est déjà fait.* – *Ah vous l'avez emmené voir sa mère. Elle n'est pas un peu jeune ?* *Non, je parlais de l'incinération demain. Toni a failli hurler au téléphone, putain, deux fois, j'en ai marre. Il s'est tu.* – *Monsieur Scaretto ?* – *Oui, oui, d'accord.* – *Je vous ennuie ?* – *Non, bien sûr que non, oui, on sera là, évidemment, c'était prévu.* – *Très bien. Ils ont fait appel. Autant mettre toutes les chances de notre côté.* Car oui, évidemment, Jean-Baptiste a fait appel dès qu'il a reçu la notification de la Juge, il a fait appel. L'avocat Lambert a dit que dans l'immédiat, les média c'était une mauvaise idée, mais un bon outil de pression. Alors, Jean-Baptiste, conseillé par le Juge Allibert, met la pression, il a peu de chance, tout le monde le sait. Pourtant, il s'agit d'essayer, au moins de statuer qu'un week-end sur deux, Mathilde puisse voir ses frères, au moins un week-end sur deux et la moitié des vacances, comme le parent lésé, ici pas question de garde alternée. Merde, mais qu'est-ce que j'ai raté ? Jean-Baptiste fait ce qu'il a à faire et il le fait

bien, comme convenu, il a passé la semaine au pavillon, heureusement, Mathilde, vu le climat n'aurait pas osé venir s'installer, remplacer leur mère comme ça alors que c'est elle qui a déclenché ce chaos-là, Mathilde chez son père. Non, tu as bien fait, c'était reculer pour mieux sauter. En tout cas, elle ne le sentait pas, elle a fait des allers retours tous les jours, et puis, Mathilde à plein temps au pavillon, sans la petite Mathilde, ça fait comme si c'était vrai, qu'elle n'allait pas revenir, jamais. Alors, sans se le dire, pour l'instant, ils ont opté tous pour une solution intermédiaire, un peu précaire, pour se faire croire que ça ne va pas durer, et donc Mathilde va revenir, ils vont se retrouver. En attendant, la petite Mathilde n'est pas là. Achille pense à Ismaël, il est sûr qu'il bien aurait aimé être là pour l'enterrement de Maman, non, pas l'enterrement, la crémation. Crémation, c'est un drôle de mot. Soudain, Achille pense aux flammes du 7 novembre, Maman, est-ce que tu avais déjà prévu de partir ? Est-ce que c'était ça l'histoire, le feu, l'accident ? Est-ce que les accidents sans cause sont des tentatives de suicides déguisées ? Maman, est-ce que tu savais déjà que tu allais t'en aller ?

« Je suis là mon grand. Je ne suis pas encore partie. »

Mais Ismaël ne peut pas être là, ils n'ont pas pu le prévenir évidemment, et, de toute façon, avec la police à ses trousses, il ne risque pas de réapparaître de sitôt. Encore un qui a disparu, encore un qui les as abandonnés. Maman, franchement, tu les as mal choisis tes mecs, sans déconner. C'est con, il avait fini par l'aimer, Ismaël, lui, il aurait dit à Mathilde, certainement pas, on n'ira pas voir la justice, tous des enculés, non connards, tous des connards, des connards corrompus, voilà ce qu'il aurait dit, on ne peut se fier à personne, on ne peut compter sur personne et certainement pas sur ces connards de français, pas vous, hein, mais les autres, les juges, tous des pourris, pire qu'au bled, parce qu'eux, ils se croient parfaits alors qu'ils sont pire, la corruption, elle se fait par en dessous peut-être pas en argent, mais en clichés, et en préjugés. Génial vraiment, justice à deux vitesses, les nantis et le reste. I aurait dit tout ça et, si Mathilde avait insisté, il aurait dit on s'en fout du mensonge. Il aurait dit, on s'en fout des lois, elles sont quand ça les arrange et selon ceux qu'ils ont en face, Justice de

mes couilles. Il aurait dit tout ça. Et, si elle avait encore insisté, il aurait dit, on se tire, tout plutôt que de se retrouver enfermés, condamnés à être séparés, par un jugement qui plus est. Il aurait dit ça. Il aurait dit, on se casse. Il aurait dit, aller, il vaut mieux se tirer, ça craint mais c'est comme ça, venez, on va dégager. Il faut se casser. C'est ce qu'il aurait fait, c'est sûr. C'est ce qu'il a fait d'ailleurs, il ne les a pas abandonnés. Il ne les aurait pas laisser tomber, il les aurait pris avec eux, il a dû penser que là, il ne pouvait rien faire, il n'a pas dû imaginer que le police viendrait et la suite, Mathilde, la vérité. Il les aurait aidés, c'est sûr, Ismaël sait quoi faire en cas d'urgence. Mais il n'est pas là. Putain, j'ai merdé, j'aurais dû leur dire qu'on se tirait. Une cavale à 4, ça aurait pu marcher. Merde, merde, merde. La cérémonie va commencer. Et pourtant, pourtant, il aimerait tellement que Mathilde soit là, il peut presque la sentir dans ses bras, son parfum de bébé, sa peau si douce et son sourire. Ah le sourire de Mathilde.

- *Vous pouvez encore attendre, 5 minutes s'il vous plait.*

C'est Jean-Baptiste qui demande. Il assure, oui, il assure, Jean-Baptiste, si lumineux même dans son chagrin, dans sa peine et dans sa culpabilité, qu'est-ce que j'ai raté ? Armande est derrière lui avec Gabriel et Sidonie. Bruno et Claire sont à côté. Armande n'a jamais vu son homme comme ça. Elle ne sait pas si elle doit se réjouir ou pas, de toute façon c'est comme ça, elle n'a pas le choix. Décidemment, Suzanne aura toujours été là, de son vivant et de sa mort, il y a des femmes comme ça. Les enfants sont là pour leur père mais aussi pour leur frère et ses propres frères, et puis pour Mathilde, en deux week-end, ils s'étaient attachés à cette bande de 4 et à elle en particulier, et ça les attriste qu'elle ne soit pas là, plus là, avec les Mousquetaires et donc un peu avec eux. Gabriel et Sidonie, les plus petits, sont concentrés. Ils ont insisté pour venir. – *Maman, c'est important.* Et maintenant qu'ils sont là, ils ne savent pas quoi faire, ils ne savent pas quoi dire, Jules ne les a même pas regardés. Ça fait quoi de perdre sa maman ? Ils ne peuvent même pas imaginer. Ils regardent la leur de mère et ils se demandent d'un coup ce que ça ferait, ils ne peuvent pas imaginer, ils ne savaient pas que les Maman aussi mourraient. Maman, Maman, pourquoi tu m'as abandonné ?

« *Je suis là mon chéri. Mon roi.* »

Arthur achète une rose blanche, une seule, il marche jusqu'à la Basilique pour la première fois depuis que Maman est morte. Il avait envie, il voulait y aller seul, ils l'ont laissé, – *Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas voir les trains, je vais à la Basilique.* Il a acheté une rose blanche et il va à la Basilique. Il est entré, submergé d'émotions devant la splendeur de la nef, les immenses vitraux diffusaient une lumière douce, comme si le lieu savait, lui rendait hommage. Il a posé sa rose blanche en plein centre, sous le dôme. Maman, c'est pour toi. Ma reine.

Quand Achille a vu Mireille entrer, il a eu un pincement au cœur, celle-là, elle est venue pour cancaner. Elle va se délecter de tout ça, c'est sûr. Juste après que Jean-Baptiste l'a invitée, Achille a hésité, il a failli dire non, de toutes ses forces, il a failli la désinviter, soudain, elle catalysait toute son angoisse, le mauvais œil et tout ce qui faisait que ça n'allait pas, que ça n'allait pas aller, que Maman était morte et que Mathilde n'était plus là. – *Mon chou, on ne peut pas désinviter quelqu'un d'une cérémonie de ce type. – Si on peut, pourquoi on ne pourrait pas.* Mathilde sait que c'est d'autre chose qu'il s'agit. Elle sait elle aussi tout ceux qu'elle ne voulait pas à l'enterrement de Sarah. – *Alors si tu veux.* Mais non, Achille ne veut pas, Maman n'aurait pas aimé, Maman aurait invité tout le monde. Maman ne faisait confiance en personne mais elle aimait tout le monde. Tant pis, et puis, quand Mireille est entrée, elle ne s'est pas faite remarquer, elle l'a salué de loin et pour un peu, dans ses yeux, un chagrin. Celui qui a du chagrin vraiment c'est Rafi, il dit au revoir à une amie, il dit au revoir à une vie, qu'il espérait sans doute et après Sonia, c'est beaucoup, la vie est injuste parfois parce que la mort en fait partie surtout quand elle tombe là où on ne l'attendait pas. On aimerait que non, mais si. Rafi s'est mis pas loin pour être plus près d'elle, il a demandé à la voir avant. Il lui a parlé. Il regrette. Il a eu peur. S'il n'avait pas eu peur, tout aurait pu être changé. J'ai eu peur tu sais. Je te demande pardon.

« *Je sais.* »

Encore 5 minutes, Jean-Baptiste gagne du temps. Il voit bien qu'il a un rôle à tenir et il le tient. Comme tout à l'heure, avant d'entrer, sur le parvis quand il a vu l'autre, Bernard, Bernard Gilbert, l'autre, le père de Suzanne, Achille a cru défaillir, c'est lui, c'est lui qui l'a tuée. Lui non plus il ne voulait pas qu'il soit invité mais pour le coup, ils étaient tous d'accord, Jean-Baptiste l'a prévenu, parce que quand même, comme a dit le Juge, mieux vaut prévenir, mais – *Ne viens pas s'il te plait. Poli, toujours poli mais persona non grata.* Il est venu quand même. S'il vient, je le tue. Jean-Baptiste a vu Achille pâlir d'un coup, les poings crispés, les ongles dans la paumes, les articulations blanches tellement serrées, il a vu son regard. Il a vu l'autre, d'abord dans le regard d'Achille, puis en vrai. Jean-Baptiste a vu l'autre, à l'entrée du crématorium, et dès qu'il l'a vu, il est allé le voir, il a fondu sur cet homme bedonnant au cheveux blanc avec un regard gris bleu perçant, glaçant, c'est peut-être pour ça que Suzanne a toujours eu froid, le froid de ces yeux-là, c'est pour ça en tout cas qu'elle a toujours été terrorisée, même si elle le cachait. – *Dégages. Tu n'as rien à faire là.* Le petit bonhomme n'a pas demandé son reste, il est parti. Il a bien compris que ça ne servait à rien de faire des histoires, que ce serait pire encore, il est parti, ma fille chérie, je suis bien malheureux.

« *Pas tant que moi. Papa.* »

Il y a des hommes comme ça, et des femmes aussi parfois. Ils savent toujours comment faire, pour obtenir ce qu'ils veulent à force de manipulation et réussir encore à se faire passer pour des victimes. Ces hommes-là savent aussi quand il ne faut pas insister. Ils sont fort tout pour éviter la moindre représailles. Eux d'abord. Instinct de chasseur. Instinct de prédateur. Instinct de préservation avant tout. Le petit bonhomme est parti. Le Monsieur de la crémation a dit OK pour encore 5 minutes. Il a eu pitié de ces enfants, là, ces 3 garçons si dignes, devant, qui ont perdu leur Maman.

– *Merci.*

C'est bon, c'est bien quand un homme, une femme, qui que ce soit, soudain, déroge un peu, si ce n'est à la loi, à ce qui se fait et à ce qui ne se fait pas, aux procédures toutes réglées pour rentrer dans le cas particulier, pour rentrer dans l'humanité, l'humanité d'une situation, l'humanité tout cours, le Monsieur de la crémation est de ceux-là, il s'appelle David Soulages. Il a lui aussi deux petits garçons et il se demande ce qu'il vivrait à la place de ceux-là, alors, oui, encore 5 minutes de plus même si c'est la troisième fois, même s'il y a un autre chagrin après, et que la mort n'attend pas, en fait c'est idiot, justement, les morts peuvent attendre un peu.

« *Si tu savais. Merci pour eux.* »

Oui, c'est bon, quand l'humanité fait surface sous le vernis des conventions. Achille, Jules et Arthur ont été tellement touchés quand ils ont vu Svetlana Doubin arriver, elle, elle n'était pas dans le répertoire de Maman, mais dans celui de leur cœur. Elle est arrivée, elle a pris Arthur contre elle, sans rien dire, elle l'a serrée, serrées, c'est à ce moment-là qu'Arthur s'est autorisé, une larme, une seule, la seule de la journée. Ils ont les yeux secs tous les 3 de trop pleurer, à l'intérieur. Elle a frissonné. Elle a passé une main sur le crâne de Jules, une caresse comme ça, légère, presque anodine, elle sait que c'est le mieux pour lui. Jules a laissé faire, la seule marque d'affection qu'il a acceptée depuis que Mathilde est partie, il ne veut rien, même pas de ses frères, et Svetlana sait, elle sent, elle est comme ça. Elle a regardé Achille droit dans les yeux. – *Je suis désolé mon grand.* – *Merci beaucoup d'être venue.* Voilà, Achille est comme sa mère, soudain, un éclat de sincérité, un éclat de générosité, et c'est lui qui remercie, c'est tellement gentil, extraordinaire quand le monde tourne rond. Il n'en revient pas. En fait, Suzanne, n'en revenait pas d'être bien traitée, est-ce pour ça aussi, qu'elle attirait ceux qui la maltraitait ? Est-ce que c'est ça l'histoire, la faille, ce qui fait que l'autre, le prédateur sait où s'engouffrer ? – *C'est normal.* Achille pense que Maman aurait dit que non, que c'était

important de noter quand les choses étaient bien, le corolaire de la faille, c'est l'émerveillement. C'est aussi ce qu'il a pensé quand Arthur lui a pris la main, et la serrée, pour lui montrer quelque chose, ou plutôt quelqu'un, il a pensé un instant que c'était Mathilde, mais non, c'est Olivier Guignard, l'instituteur de Mathilde, il est venu avec les enfants de la classe, il a pris cette initiative et ça touche Achille, beaucoup, car, si les enfants n'ont pas d'amis, c'est bien que, soudain, cette classe soit ici. Il a eu les larmes aux yeux. Olivier Guignard lui a serré la main, – *Mathilde ne le sait pas mais elle est très aimée*. Et voilà, la boucle est bouclée, de mère en filles, mais non, si Mathilde arrive maintenant, elle saura, et tout sera changé.

– *Merci*.

– *Encore 5 minutes*.

Encore 5 minutes et un brouhaha. Achille se retourne, Jules et Arthur aussi. Toni entre dans l'église avec Mathilde dans les bras. Il valait mieux qu'il vienne, il le sait. Il y a des hommes comme ça. Mathilde. Le cœur des garçon explose de joie, d'amour, de désespoir. Mathilde. Elle ne pleure pas. Mathilde. Elle ne sourit pas. Le sourire de Mathilde n'est pas là. C'est normal en même temps, non, il y a quelque chose qui ne va pas. Dès qu'elle les voit, elle sourit si, mais son sourire est pâle, ce n'est pas le sien et ses yeux sont éteints. Non, décidément quelque chose ne va pas. Ce visage-là de Mathilde, ils ne le connaissent pas. Tout ça en 6 jours. La grande Mathilde a un coup au cœur et si elle avait fait une énorme erreur et si le remède était pire que le mal, et si elle était responsable d'une tragédie encore plus grande que celle qu'elle a déjà vécue, que celle qu'ils ont déjà vécue, et si elle était responsable d'une tragédie à venir. La mort d'une enfant. Il y a des hommes qui tuent leurs enfants, même si ça ne se voit pas. La petite Mathilde tend les bras vers ses frères, Achille, mon frère, mon ami, mon père, elle tend les bras dans un geste de supplication muette, le même que celui devant le bureau du Juge, Achille, mon frère, mon ami, mon père, sauve-moi. Empêche la tragédie d'arriver encore une fois. Le crematorium est silencieux. Il bruisse de toutes les émotions des

gens venus pour Suzanne mais aussi et surtout pour ses enfants, même s'ils ne le savent pas. Elle en parlait tellement Suzanne de ses enfants, sur Facebook et ailleurs, elle disait qu'ils étaient sa raison de vivre mais ce n'était pas suffisant, son amour pour eux ce n'était pas suffisant. Rien n'est suffisant si on ne trouve pas en soi la ressource pour supporter, encore un peu, de vivre, même quand on est déjà mort. Et Suzanne était déjà morte, la boîte noire, elle ne se souvenait pas d'une part d'elle-même qui s'exprimait bruyamment. A un moment, cette part a voulu partir, mourir vraiment, pour recommencer ailleurs, en toute clarté, dans une autre vie.

« La boîte noire était ma mémoire. »

Non, rien, ni personne, n'est suffisant, même pas l'amour de ses enfants, même pas l'amour tout court. Et pourtant, elle les aimait, Suzanne, ses enfants, et elle aimait l'amour, et elle leur a transmis cet amour, cette capacité d'aimer. Il y a entre Mathilde et ses frères, un amour hors du commun, les 3 mousquetaires, comme un pacte, à la vie, à la mort. Mathilde tend les bras vers ses frères, dans une supplication muette. Elle se tend littéralement vers eux depuis la porte d'entrée du crématorium jusqu'au premier rang devant. Et tout le crématorium est suspendu à cet instant-là. Achille se déplace, il passe devant Jules et Jean-Baptiste, il rejoint l'allée, il va chercher Mathilde, elle doit être avec lui, elle doit être avec eux, sa place est là, devant avec eux, pas derrière, avec lui. Il se déplace, les poings ouverts et le cœur déterminé, il n'y a plus de place pour la violence, il n'y a de place que pour la nécessité, et tout son être bouge avec cette identité, Mathilde, viens là, ta place est là, avec nous, mousquetaires et Milady, parce que bien sûr, Jules a retiré son offre pour la grande Mathilde. Il descend l'allée, avec derrière lui, Maman, dans son cercueil, et tous les regards braqués sur lui, tout le crématorium est avec lui, il s'avance, avec la puissance d'un félin. Achille est devenu un homme dangereux, il le sent, il le sait, il pourrait être le chef de meute à la place d'Ismaël. Il s'avance, il regarde Mathilde droit dans les yeux, elle en fait autant. Jean-Baptiste les fixe, prêts à intervenir mais il sait que là, ça se passe ailleurs. Achille, s'il te plait, prend moi, enlève-

moi. J'ai mal. Achille, je ne veux pas aller chez Papa. Il me fait mal. Achille, s'il te plait. Je t'en supplie. Sauve-moi. Toni tient le cou de sa fille dans sa main droite, sa main comme la serre d'un vautour. Discrètement bien sûr, mais quand même. Mathilde a une jolie robe manche longues, pourquoi des marche longe alors qu'il fait particulièrement doux en cette journée de fin mars, comme un début d'été, le soleil s'est mis de la partie pour fêter Maman. On se souviendra de son enterrement. Tous ces gens. Tous ces gens qu'ils ne connaissent pas. Tous ces gens, qui aurait mieux fait d'être là avant, sont là avec lui, il le sent. Et ça le porte. Merci. Il s'approche de Toni, il ne le regarde même pas, il fixe Mathilde. Il tend les bras, il prend Mathilde dans ses bras, Toni résiste un peu, à peine, suffisamment pour laisser une marque rouge sur le coup de Mathilde mais pas plus que ça, il sait que là, il doit lâcher du lest pour obtenir le reste. Il sait aussi que tout le crématorium est contre lui. Il le sent. Putain Suzanne, tu jusqu'au bout tu me fais chiez. Tu vas payer. Achille prend Mathilde dans ses bras, la petite, soudain, se relâche, une seconde, la seconde d'après, elle se redresse. Elle s'accroche à lui en même temps qu'elle se tient droite, si digne, pour retrouver ses frères, et dire au revoir à Maman, une vraie lady. Jules et Arthur les regardent, comme tout le monde, mais eux, leurs regards leur ouvrent un chemin de lumière. Mathilde. La petite Mathilde sourit doucement, un petit, mais un vrai sourire, son sourire. Ah le sourire de Mathilde. Elle voit Jean-Baptiste Armande et leurs enfants, Gabriele et Sidonie, et les deux grands, Bruno et Claire, elle se souvient qu'ils n'ont pas la même Maman, et elle leur pardonne. Elle voit tous ces gens qui n'étaient pas là avant et elle leur pardonne. Elle voit la grande Mathilde et elle fait plus que lui pardonner, elle l'aime, elle sait que cette Maman-là est la bonne, dans une autre vie, pas dans celle-ci. Dans celle-ci, c'est son père ou ses frères, c'est comme ça. Elle voit son maitre Olivier Guignard et toute la classe et son cœur s'émerveille. Elle voit Rafi et elle lui pardonne. Elle voit Svetlana Doubin et elle se dit qu'elle aurait ferait une chouette Maman que ce serait bien qu'elle ait des enfants. Elle voit Mireille et les drôles de dames et elle leur pardonne aussi. Achille avance, Mathilde dans ses bras, tous maintenant les accompagnent. Ils viennent se placer devant, elle embrasse Jules et Arthur sans quitter les bras d'Achille. Ils se placent à nouveau entre eux deux, comme une pyramide, ils sont 4 amis ils ne font qu'un, un être un

peu large, un peu grand, un être hybride, de loin, on pourrait dire un tableau de Géricault, Le radeau de la méduse ou La liberté marchant sur des corps, la même fougue, la même nécessité, de liberté, la mort pas loin et les corps entremêlés. Jean-Baptiste fait un signe de tête à l'employé du crématorium. Cette fois, la cérémonie peut commencer. Les premières notes de *We might be dead by tomorrow* de Soko résonnent. Suzanne adorait cette chanson qu'elle écoutait en boucle. Les garçons n'ont choisi que ça. Ça, c'est Suzanne. Les premières notes résonnent, cette petite musique, cette note de piano, douce et entêtante, et la nostalgie qui va avec, déjà, la nostalgie que porte les âmes blanches, la nostalgie, la mélancolie, de ceux qui savent la gravité de la vie, sa précarité aussi. Suzanne était de ceux-là. Soko aussi. Et la voix rauque de Soko, si profonde, si ronde, comme si elle nous prenait par la main. « *Give me all your love'. Cause for all we know. We might be dead by tomorrow.* » L'assemblée se hérissé, traversée par un frisson, l'air se charge d'émotion, pas de la peine non, plutôt comme un souffle d'amour, un souffle qui tient de la vie, la vie sur un fil. Les enfants se serrent les uns contre les autres, ils pensent à leur mère, là soudain, Maman, leur reine, leur abandonneuse, leur amour et leur blessure. Suzanne, Maman, leur joie de vivre et leur écorchée vive. Suzanne qui ne savait que faire pour ne pas mourir à part aimer. « *I can't go on wasting my time. Adding scars to my heart. 'Cause all I hear is I'm not ready now* » Suzanne qui sourit sur la photo sur son cercueil, une photo que les garçons ont choisie, tout de suite, sans réfléchir, une photo que Mathilde avait prise, une des dernières, un jour où elle dansait, le mouvement de la danse sur son visage, le mouvement de la vie et son sourire. Suzanne, bouleversante de lumière et de vie, sur le dessin d'Arthur, posé juste à côté, un portrait qu'il a dessiné cette semaine, comme ça, de tête, l'image de Maman transcendée, traversée par cette appétit de vivre qui lui avait permis de vivre 36 ans et de faire 4 enfants alors qu'elle était condamnée bien avant. Suzanne, Maman, ma reine, je t'aime tellement. Maman. Achille pose la main autour de la tête d'Arthur et serre son visage contre sa cuisse, Mathilde laisse sa main se poser sur le haut du crane de Jules, indivisible et à jamais unie par leur amour. Maman, pardon de ne pas t'avoir sauvée.

« *Mes enfants, ce n'était pas à vous de le faire. Moi seule je le pouvais.* »

« *And I can tell That you didn't had To face your mother Losing her lover Without saying goodbye 'Cause she didn't had time* » Et au milieu de ce bâtiment carré, le modulation de la chanson de de cet amour, transcendantal, viscéral, qui les unit, un amour à la vie, à la mort, l'amour qui pourrait sauver pour peu que le fond ne soit pas trop abimé. Suzanne n'a pas su être sauvée. Elle n'a pas su transformer le plomb en or, elle avait été trop abimée, quelque chose en elle était brisée. Elle a su donner de l'amour à tour de bras, il y a déjà eu cette alchimie là, mais trop souvent aux mauvaises personnes, au mauvais endroit, l'endroit de la blessure sans aucun doute, l'empreinte de l'autre, la boîte noire. Elle n'a jamais su recevoir d'amour. Elle ne s'en sentait pas digne au fond. Maman. Maman est-ce que nous t'avons aimée assez ?

« *Oh oui mes enfants. Mes perles d'amours* »

« *I don't want to judge What's in your heart. But if you're not ready for love. How can you be ready for life? How can you be ready for life?* » Suzanne qui était si prête à l'amour mais pas le bon. Suzanne, qui avait tant de mal à vivre parce qu'elle était la princesse au petit pois et que tout, oui, tout, lui faisait mal et que, le monde n'épargne pas les fragiles. Et soudain, dans ce crématorium de banlieue, un flot d'humanité, une prise de conscience, l'amour est au cœur de notre existence. Et des questions, est-ce que je l'ai aimée assez ? Est-ce que j'aurais pu faire autrement ? Est-ce que j'aurais pu la sauver ? Chacun dans le fond de son cœur, en son âme et conscience, se demande, ce qu'il a fait et ce qu'il aurait pu faire. Et chacun se dit qu'il ou elle a au moins un bon souvenir avec Suzanne, un moment où elle a été là, une attention, un mot gentil. Suzanne savait aimer. Et chacun se dit, que non, non, finalement, il, ou elle, ne l'a pas aimé assez et, que ce soit elle qui ne sache pas recevoir, ne change pas grand-chose, ils auraient pu insister, mieux se comporter. Jean-Baptiste le sait, Rafi le sait, même Djamel qui

l'a draguée plutôt que de l'écouter, même Galina qui n'a jamais répondu à son texto pour prendre un verre, même Mireille qui n'a pas su créer une véritable amitié, et les autres aussi, ceux que les enfants ne connaissent pas ou ceux qu'ils ont tout juste croisé. Elle était comme ça Suzanne. Elle aimait, même si elle avait peur, même si un rien ne la faisait fuir. Et tous se disent que non, qu'eux ne l'ont pas aimé assez, qu'il aurait suffi peut-être de pas grand-chose. Et c'est vrai.

« Aimez quand il est encore temps. »

Et chacun prend conscience, et chacun se dit qu'il, ou elle, fera plus attention la prochaine fois. Et, même si ce n'est que pour maintenant, l'intention y est, peut-être qu'elle pourra changer la vie d'une seule autre personne, et c'est déjà bien. *« So let's love fully. And let's love loud. Let's love now. 'Cause soon enough we'll die. »* Oui, aimons, aimons, tant qu'il est encore temps, encore et toujours, la mort, demain, si proche. La foule frissonne aux paroles de Soko, dont le sens est, au-delà des mots, dans sa voix aussi essentielle, qu'existentielle, et cette petite note de piano, lancinante, entêtante, comme un souffle d'amour qui ne veut pas mourir. La grande Mathilde pleure doucement, sur Sarah, sur Suzanne, sur ses enfants qu'elle voudrait siens, elle a tant qu'amour à donner, et son cœur se serre, elle les voit, faisant bloc, un bloc d'amour, un bloc de marbre, entre eux, une forteresse, leur amour comme une forteresse, une protection, il n'y a plus de place pour entrer, ils ont eu trop peur. Et Mathilde, la petite, soudain, se serre contre son frère. Achille, sauve-moi. Le silence se fait.

Love is not determined in the distance of the flesh but the position of the heart. Mine will always be with you.

Achille sauve moi. Achille, je ne veux pas aller avec Papa. Il me fait mal. Achille. Achille tient fort sa sœur dans ses bras, comme un colosse dont les pieds ne seraient pas d'argile, il est fragile, mais ça ne se voit pas. Je n'ai pas sauvé Maman, je vais sauver Mathilde, elle est petite,

elle ne peut pas le faire, elle. Arthur lève les yeux vers sa sœur, il pense la même chose, et Jules lève la main et attrape celle de sa sœur et leur amour devient un bouclier. Oui, plus personne ne peut passer. Mathilde prend le visage d'Achille dans sa main, elle veut plonger ses yeux dans les siens, Achille, sauve-moi, sur son poignet, une trace rouge. Le cœur d'Achille s'accélère, il lâche Arthur, les enfants sentent que quelque chose ne va pas. Tout le monde le sent, même Toni au dernier rang, surtout Toni au dernier rang, la foule bruisse d'un malaise, Suzanne semble arrêter de sourire sur la photo, le portrait d'Arthur s'assombrit. Les mots de Soko, ses mots en conclusion de la chanson, *Love is not determined in the distance of the flesh but the position of the heart. Mine will always be with you*, projetés sur le mur du crématorium disparaissent. Achille remonte la manche longue de Mathilde, elle est marquée, une marque rouge, un poignet attrapé, trop fort serré, il y a d'autres marques en dessous, Achille le sait, Jules et Arthur aussi, Mathilde lui caresse le visage, doucement, comme à un tout petit enfant. Achille. Je t'aime. Sauve-moi. C'est le moment où David Soulages, le Monsieur de la crémation devrait inviter ceux qui le veulent à se recueillir devant le cercueil, il sent confusément qu'il ne doit pas le faire alors, il se tait. Achille redescend la manche de Mathilde doucement, il ne dit rien, il sait, ils savent, ils vont se tirer. Ensemble, ils sortent du rang, ils devant le cercueil de Maman et remontent l'allée, dans un silence absolu, même la petite note qui trainait a disparue, ils remontent l'allée, ils ne font qu'un, unit par leur amour et le danger. Ils remontent l'allée, s'arrêtent devant Toni. Achille embrasse sa sœur. Jules et Arthur en font autant, elle les caresse, ils lui embrassent les mains, elle se laisse glisser par terre. Toni prend sa fille par la main. Ils sortent.

« *Elle n'est pas née un 7 novembre, elle est née le 18 juin.* »

Personne ne s'est recueillie devant le cercueil et c'est tant mieux. Suzanne est ailleurs et le cœur de ses enfants est avec elle.

David Soulages a donné aux garçons l'urne avec les cendres de leur mère. Ils ont choisi boîte en fer blanc, avec des anges blancs et une arabesque dessinée dessus, pas du tout une urne funéraire. David en a eu les larmes aux yeux, il peut voir la blessure derrière les visages fiers et la tragédie encore juste derrière. Il le sent.

- *Faites attention à vous les enfants.*

Jules est dans la chambre de Suzanne, il ouvre le placard, il bouge les chaussures de Maman, Maman, pourquoi tu mettais toujours tes vieilles baskets ?

« *Parce qu'elles étaient confortables mon grand.* »

Il soulève la latte du plancher, la boîte, est-ce que la boîte est toujours là ? Et le revolver ? Comment pourrait-il en être autrement, Ismaël est parti à toute vitesse. Ou il a eu le temps de le prendre ? Merde, bon sinon, il en achètera un avec le reste du shit de Maman. Il ne va rien dire aux autres, Achille l'engueulerait certainement sinon, il le confisquerait. Il dirait que quand même. Il a tort, vu comment les choses sont en train de tourner, il vaut mieux s'attendre à tout et un flingue, ça peut toujours servir en cavale, ça c'est sûr. C'est décidé, s'il n'est pas là, il en achètera un avec le reste du shit. Il n'y aura jamais assez. Pourvu qu'Ismaël ai laissé le flingue. Bon, en tout cas la boîte est toujours là. Il l'ouvre. Merde, dedans, il n'y a pas de shit, pas de flingue, mais le téléphone de Maman.

- *Merde, merde, merde.*

Dans la chambre d'Achille, leur tanière depuis une semaine, ils y dorment tous les 3 et ils y passent le plus clair de leur journée, Achille, Jules et Arthur regardent le téléphone de Maman, Jules, après avoir tergiversé, s'est dit qu'il valait mieux en parler.

- *Merde Jules, je savais bien que tu avais trouvé la cachette de Maman.*

- *Ouais, bon ça va.*
- *Où ça ?*
- *Dans la chambre de Maman, sous ses chaussures.*
- *Raconte.*
- *Rien, je me suis dit qu'on avait besoin d'un peu de blé en plus, et voilà, et j'ai trouvé ça à la place du shit.*
- *Ben merde.*
- *Oui, merde.*
- *Comment c'est arrivé là ?*

Jules hésite, comment c'est arrivé là, il le sait bien, comment c'est arrivé là, c'est Ismaël, évidemment, mais s'il dit ça, il va devoir inventer un bobard ou parler du flingue. Il parle du flingue ou pas ? S'il en parle, il révèle son intention d'avoir un flingue et Achille risque de ne pas aimer. Il dévie la conversation, histoire de gagner du temps.

- *Et ce n'est pas la peine d'essayer de vendre les chaussures de Maman, c'est des imitations, ça vaut que dalle.*
- *Jules.*
- *Je ne sais pas comment on va faire pour le fric maintenant que Maman est morte et qu'on ne peut plus tirer d'argent. De toute façon, on n'aurait pas pu l'utiliser, ils nous auraient pister avec.*
- *Jules.*
- *Tu vois, quand même, heureusement que j'en avait tiré avant sinon, on ne serait pas dans la panade.*
- *Jules.*
- *Quoi ?*

Quoi ? Achille a toujours ses réflexes de grand frère, à l'intérieur, merde, il a déjà essayé de vendre des chaussures de Maman. A un autre moment, il se serait dit de faire attention à ça, aux fréquentations de Jules et à ses petits trafics, il est doué, un futur escroc, mais là, non. Déjà hier, il a laissé tomber. Il venait de se rendre compte que la carte de Suzanne ne marchait plus, évidemment, elle est morte maintenant, et que sans rien, ils ne risquaient pas d'aller bien loin, à ce moment-là, Jules a sorti 200 euros. – *Et il vient d'où cet argent ? – Tu pourrais dire merci. – Jules, il vient d'où cet argent ? – Ben quoi, ce n'est pas ma faute si Maman laissait ses codes dans ses notes. Et que toi tu laisses trainer sa carte n'importe où.* Merde, Jules est un voleur. A un autre moment, Achille aurait noté ça dans sa liste mentale. Mais là, non. Il a réfléchi, il s'est dit que ce n'était pas le moment, qu'ils avaient besoin de cet argent et les tendances de Jules allaient leur être utiles. Il a quand même ajouté, pour la forme, ne vole pas, ça ne se fait pas. – *Ouais ben obliger Mathilde à aller se faire cogner alors qu'elle a dit qu'elle ne voulait pas, ça ne se fait pas non plus.* Que dire à ça. Si ce n'est qu'il a raison. Alors bon.

- *Bon, allez dis-moi.*
- *Quoi ?*
- *Jules.*
- *Bon, ok, ça va, c'est vrai, j'avais regardé avant et il y avait du shit, mais je te jure, maintenant, il n'y en a plus, il y avait un flingue aussi, voilà, c'est Ismaël qui a dû mettre le téléphone de Maman là. Je pense que ce serait bien qu'on ait un flingue.*

Putain, un flingue. Soudain, Achille a peur du chemin qu'ils empruntent, un flingue, oui, bien sûr une cavale avec un flingue c'est mieux, il a raison, un flingue, le téléphone, Ismaël, Ismaël leur serait bien utile. Bien sûr. Et il a un flingue.

- *Passe-moi le téléphone.*

- *Mais oui.*

C'est Arthur qui a compris exactement où Achille en était de sa pensée en une fraction de seconde, le meilleur des scénarios, le téléphone de Maman éteint qui n'est jamais éteint, éteint pour ne pas se faire repérer, mais être là, en cas de nécessité, Ismaël savait que Jules connaissait la cachette, évidemment il savait, ces hommes-là savent tout, leur état de vigilance, ils remarquent tout, il a laissé le téléphone et il y a sûrement un moyen de le joindre dedans. Achille allume le téléphone. Banco.

- *Putain, je savais qu'il ne nous avait pas abandonné.*

- *Putain, putain, putain. Trop fort.*

Jules est très content, c'est vachement intelligent, mieux que dans les films et il s'y connaît. L'icône message a 1 notification. Il y a un nouveau message. Un message elliptique et pourtant tellement clair. – *Vous avez gagné un iPhone X pour le recevoir rappelez ce numéro.* Les garçons sont sidérés et heureux, oui, même si les circonstances ne s'y prêtent pas, ils sont heureux, voilà, une personne, pas tout à fait un adulte mais quand même, qui ne les a pas abandonnés, qui a pris même un risque phénoménale pour eux, Maman disait, il n'y a pas d'amour, il y a des preuves d'amour, même si elle ne l'appliquait pas. Voilà, au moins une personne qui les aime, coûte que coûte et sans condition, qui est prête à se mouiller pour eux.

« J'avais juré. »

« Je sais. Merci. »

La veille, en rentrant du crématorium, les marques rouges sur le poignet de Mathilde, ils le savent, ils vont se tirer, enfermés dans la chambre d'Achille, ils ont mis au point un plan. Ils se tirent lundi, le week-end, c'est mort, ils doivent l'accepter même s'ils sont morts de trouille à

l'idée de laisser leur petite sœur encore 2 jours avec ce salaud, ils n'ont pas le choix. Le week-end, l'autre est toujours là. Donc lundi, lundi, ils vont la chercher juste avant la cantine, à 12H, ils savent bien que l'autre l'emmène et la ramène, le matin et l'après-midi, ils avaient déjà essayé de la voir la semaine dernière, donc le midi, 12H, ils vont dire qu'ils ont un déjeuner familial suivi d'une après-midi de repos pour se recueillir, vous comprenez Monsieur, c'est la première semaine après que maman a été brulée, ils ont bien réfléchi à la formulation, pour être sûr qu'il la laisse sortir, Maman a été brulée, ça choque ce qu'il faut, Il la laisse sortir et ils se tirent. Ils se tirent en Angleterre en passant par Cabourg . Ils vont à Cabourg pour Maman, tu vois Maman, tu y auras été finalement, désolé que ce ne soit pas le festival mais on n'a pas le temps.

« Ce n'est pas grave mes enfants. »

Ils ont eu un pincement au cœur à ce moment-là, en pensant à la vie qu'ils n'auront pas, au deux vies qu'ils n'auront pas. Aller à Cabourg avec Maman mais pas dans une boîte en fer blanc, même si cette vie-là, ils savaient au fond d'eux-mêmes que c'était compromis, Maman ne sortira jamais de Saint Denis. Et l'autre vie, aller à Trouville avec Mathilde, voir la mer pour la première fois à Trouville avec Mathilde. Et cette vie-là, ils ont vraiment cru que c'était possible, ils l'ont vraiment espérée, mais non, encore une promesse non tenue, et ça leur fait mal soudain, ça avait l'air si bien, c'était ça le bon plan, le vrai bon plan, mais voilà, elle les a abandonnés elle aussi, elle les a trahis. Ils iront donc à Cabourg tous les 4, disperser les cendres de Maman, et puis direction Caen, Achille a pris les billets de trains avec les numéros d'une carte que Jules a piratée, – *C'est facile, tu envoies un SMS, le mec te rappelle et te donne les codes une fois sur deux.* C'était ça ou pas assez de liquide. Achille s'est quand même noté mentalement d'y penser plus tard, après, quand ils seraient arrivés en Angleterre, parce que quand même, il n'a pas envie que son frère fasse n'importe quoi. En attendant, le plan devrait marcher. 11H50. Toni vient chercher Mathilde à 16H30, ils ont 4H30 d'avance. Il y a 2H56 de

train, Paris – Cabourg, 1H30 de Cabourg à Caen, avec un peu de chance, ils seront pile pour le dernier ferry, 22H30, sinon, ils devront passer une nuit à Caen, ils auraient préféré prendre le risque à Calais, au milieu migrants, mais c'était impossible d'y être, trop de trajet. Pas grave, ça devrait marcher. Ils ont décidé de voyager séparément, Achille et Mathilde d'un côté, Jules et Arthur de l'autre, s'ils cherchent 4 enfants, ils ne verront pas 2 enfants, ça devrait marcher. Ils n'ont évidemment rien dit à personne. Ils ont bien compris qu'ils ne pouvaient faire confiance à personne et surtout pas aux grandes personnes, et même, qu'ils devaient s'en méfier. C'est comme ça que le monde devient dur, en abandonnant ses enfants.

Ils n'ont évidemment rien dit à personne mais, le téléphone et Ismaël, ça change tout. Et puis, Ismaël n'est pas un adulte, c'est un enfant, un enfant abandonné, comme eux, ils peuvent l'appeler. Ça sonne. Décroche. Ismaël décroche aussitôt.

- *Achille.*
- *Ismaël, Ils savent tout, Maman a été incinérée avant-hier. Mathilde est chez Toni depuis une semaine, il lui fait du mal. On va la chercher à l'école demain. On se tire. On va en Angleterre.*
- *A quelle heure tu passes chercher Mathilde ?*
- *12H.*
- *Et après.*
- *Il y a un train, à 13H, on veut passer par Cabourg pour Maman. Tu sais.*

Oh oui, il sait. Il lui avait promis de l'emmener, sans les enfants, rien que tous les deux en amoureux, il n'a pas dit ça aux enfants l'autre fois, il y a des choses, il ne vaut mieux pas, et puis, c'était une promesse en l'air. Trouville. Non, stop, il s'égare. Il se concentre, il réfléchit à toute vitesse. Les enfants. Lui. L'Angleterre.

- *Non, le train c'est trop repérable. Rendez-vous à 12H30 pile place de Clichy, le métro*

Basilique de Saint Denis est sur votre chemin, vous faites gaffe en rentrant dans le métro, faites-le un par un, Mathilde avec toi et pas aux mêmes entrées si vous croisez quelqu'un que vous connaissez, vous vous retrouvez dans le métro. 12H30 pile, devant le Wepler. Tu ne notes rien, tu gardes tous dans la tête comme mon téléphone, efface le message et retiens-le, demande à Arthur de le retenir, OK, et achètes-toi une carte prépayée, pas à la civette, va dans un endroit que tu ne connais pas et jette la tienne, OK ?

- *OK.*
- *Putain merde, j'ai failli oublier, pareil pour celui de Jules. Fais gaffe, les téléphones se sont les trucs les plus traçables.*
- *OK.*
- *Demain, 12H30 pile, OK ?*
- *OK.*
- *A demain.*

Ils ont raccroché soulagés, ils ne sont plus seuls, Ismaël va les aider.

Putain, merci mon Dieu, je vais pouvoir me rattraper vraiment. Putain, merde Susanne, je n'ai pas pu te dire au revoir, je suis désolé.

« Ne t'inquiète pas. Merci de les aider. »

Lundi 28 mars 2016, à 8H, en arrivant à l'école, Jules et Arthur annoncent à Svetlana qu'ils doivent partir au milieu de la journée, vers 11H45, et ils ne seront pas là l'après-midi. Ils ont un déjeuner familiale suivi d'un moment de recueillement, – *Vous comprenez Madame, c'est la première semaine après que maman a été brulée.* Ça fait un peu mal au cœur à Arthur de mentir, surtout à elle, mais il n'a pas le choix, et, depuis qu'il y a l'idée du ferry en tête, il ne pense plus aux trains, plus du tout, il ne pense qu'au ferry. C'est bon signe, ça veut dire que

quoiqu'il arrive, c'est bien, c'est comme ça que ça doit être. Il le sait. Il le sent. Svetlana n'a pas posé de question, elle a vu dans les yeux d'Arthur une sérénité qu'elle ne lui avait jamais vu avant, elle s'est demandé s'il avait accepté, elle a vu, en tout cas que ce devait être comme ça. Parfois, il faut laisser faire le destin quelle que soit l'issue. Elle a dit d'accord. A 11H45 pile, elle les a laissé partir. Elle a pensé inshallah. Et soudain, elle a pensé à ce jeune homme, Ismaël qu'elle avait croisé au Carrefour avec Achille, le fiancé de sa mère, elle ne l'a pas vu au crématorium. Elle s'est demandé ce qu'il était devenu. Ils ont retrouvé Achille devant l'école de Mathilde à 12H, elle est sortie dans la cour pour aller à la cantine, pendant qu'Achille allait voir Olivier Guignard, Jules et Arthur sont allés retrouver Mathilde, les étoiles dans ses yeux quand elle les a vu, son sourire immense, ah le sourire de Mathilde, quand elle a compris qu'elle avait eu raison vendredi, qu'ils étaient là pour venir la chercher et qu'elle n'allait pas retourner chez Papa. Olivier Guignard n'a posé aucune question, il a l'habitude qu'Achille vienne chercher Mathilde et, même si son père lui a bien précisé qu'il était le seul à avoir le droit de la faire sortir dorénavant, il n'aime pas cet homme, il ne le sent pas, et la petite a besoin de ses frère, c'est plus qu'une évidence, depuis 10 jours, elle est devenue terne, et craintive, comme un oiseau blessé. Donc il a pris sur lui et il a dit oui, et tant pis, pour les règles, parfois, il faut savoir les transgresser. Les enfants filent jusqu'au métro, Basilique Saint Denis, ils marchent vite, ils ne courent pas, histoire de ne pas se faire remarquer, près de la station, Achille récupère un sac d'affaire et les cendres de Maman, qu'il avait caché derrière des poubelles le matin même, lui, il n'a pas été au lycée, ils s'engouffrent dans le métro avec Mathilde, Jules une minutes plus tard par une autre entrée, et Arthur par une troisième.

A 12H25, ils sortent place de Clichy, a 12H30 pile, une voiture, une Ford Fiesta bleue immatriculée EF – 376 – EQ s'arrête devant le Wepler, la portière passager avant s'ouvre, Jules ouvre la portière arrière et s'engouffre dans la voiture, suivie de Mathilde et d'Arthur, Achille claqué la porte derrière eux et grimpe devant, le sac sur ses genoux. Ismaël est au volant, il

repart aussi sec. Ismaël file vers la porte de Champerret pour rejoindre le périphérique, il conduit prudemment mais vite, il sait qu'ils n'ont que 4H30 d'avance et que c'est peu, beaucoup trop peu pour eux, c'est bien plus qu'il n'avait lui le 17 mars, mais lui, il était seul, seul on disparaît facilement. Là, ils sont 5, ils sont faciles à repérer, ils ne peuvent pas disparaître dans la nature, se fondre dans le paysage, alors le temps compte, chaque minute compte et même comme ça, ce n'est pas gagné. Une cavale à 5, c'est du jamais vu, le meilleur moyen de se faire arrêter. Il y a bien pensé, toute la nuit, mais il s'est dit que ça valait le coup d'essayer, que ça se tentait, que l'Angleterre c'était une bonne idée, même pour lui, il pourrait tout recommencer, repartir à zéro, en ayant effacé sa dette, même s'il ne l'effacera jamais, Suzanne, pardon. Alors, il tente, parce qu'il a juré, parce qu'aussi, il n'est pas question que Mathilde soit une enfant sacrifiée, pas elle, déjà eux, mais pas elle, pour lui, il est sans doute trop tard il le sait, mais ça vaut le coup d'espérer. Alors, il tente, il prend ce risque inconsidéré, il espère, parce qu'aussi les quelques semaines qu'il a passé avec eux, et Mathilde, la grande, ont été les seuls moments apaisés de sa vie, et qu'il s'est dit qu'un monde meilleur pouvait exister. Mathilde, la grande, qui a perdu sa fille au Bataclan mais Ismaël ne le sait pas. Alors il tente, il espère, de toute façon, il leur doit bien ça. Il donne aux enfants un sac plein avec des sandwiches et des coca, il se doute bien qu'ils n'y auront pas pensé, il faut manger. Dans le silence de l'habacle, les enfants disent merci intérieurement et commencent à manger le sandwich, c'est bon, ils avaient faim, merci, oui, merci Ismaël. Mathilde le dit.

- *Merci Ismaël.*
- *C'est normal princesse.*

Mathilde sourit. Pour un peu, vu de l'extérieur, on pourrait croire, que ce sont 5 frères et sœurs, qui font l'école buissonnière, qui vont à la mer, comme ça, un jour de semaine, qui s'offrent une escapade, une parenthèse de liberté. Est-ce que c'est ça la liberté ? Si les gens savaient. Ismaël prend le périphérique extérieur, direction l'A14 puis l'A13. Ismaël va vite, sa

conduite et souple, il a tout le trajet en tête, 2H13 de route très exactement. Ensuite, ils pourront rester 1h pile à Cabourg, puis Caen pour le Ferry, ils ont besoin de 5 minutes pour acheter les 5 billets, heureusement qu'il a fait faire des faux papiers, il s'appelle Zaccaria Hanine, maintenant, clean, Ismaël Gouhram, lui, il est fiché S et pour aller en Angleterre, ça n'aurait pas marché, d'ailleurs, il faudra faire des faux papier pour les enfants aussi, il s'occupera de ça à Londres, Ils vont à Londres directement, Londres, rien de mieux pour disparaître que se fondre dans la masse d'une capitale, il devrait trouver un réseau sans trop de problème, il est fort pour ça, il a toujours fort pour ça, le système D, c'est sa seconde nature, voilà. Il y a 1H15 de train de Portsmouth à Londres, il aurait préféré la voiture, mais bon, il n'avait pas le temps d'organiser ça, donc train, et Londres. Oui, il sera tranquille quand ils seront à Londres, en attendant, prudence. Il allume la radio, les nouvelles, au cas où, l'alerte, une alerte, quel qu'elle soit. Il roule sur l'A14 à 130, pas moins, pas plus, pour ne pas se faire remarquer.

Au moment du péage, Ismaël demande à Achille de lui passer un porte-monnaie qui est dans la boîte à gant, il va payer par carte, mieux vaut laisser une trace électrique que la trace d'eux 5, dans les yeux d'un mec, dans une guérite, si l'alerte est donnée, il a beaucoup hésité, avec ou sans péage, avec ou sans traces, et il a opté pour le plus rapide, chaque minute compte, il le sait, il accélère, 140, tant pis s'il se fait flashé, personne ne connaît cette voiture, et les photos c'est par derrière, il a vérifié, il accélère, 145, 150. Il doit gagner du temps. Il ne sait pas à quel point.

Un portable sonne. Tout le monde sursaute. Achille vérifie spontanément que ce n'est pas le sien mais ce n'est pas possible, il n'y a qu'Ismaël et Jules qui ont le numéro, Jules pareil, et ce n'est pas Ismaël. Mathilde soudain comprend, son cœur bat à tout rompre, c'est Papa, elle a oublié, elle a oublié qu'il lui avait acheté un portable pour la surveiller, que, comme elle n'a pas droit au portable en classe, il appelle à l'heure du déjeuner, et que c'est ce qu'il fait. Elle

sort de sa poche l'objet dangereux, le risque de mort c'est certain, c'est Papa, il y a Papa Chéri qui est écrit dessus, ça sonne, et ça sonne. Et ça s'arrête de sonner. Ismaël se tord le cou, manque de perdre le contrôle de la voiture, braque et redresse de justesse.

- *Merde. Merde. Merde, Merde. C'est quoi ce bordel.*

Mathilde a les larmes aux yeux.

- *Je suis désolée.*

Achille se retourne. Le portable sonne à nouveau, il prend le téléphone des mains de Mathilde. Papa Chéri. Connard, tu t'écris Papa Chéri sur le répertoire de ta fille.

- *Merde. Merde. Merde.*
- *Je suis désolée.*
- *Merde.*
- *Arrête de crier, ce n'est pas sa faute.*

C'est Achille qui protège sa sœur, évidemment.

- *Je sais que ce n'est pas sa faute mais quand même, c'est quoi ce bordel.*
- *C'est Papa, il m'appelle à l'heure du déjeuner, c'est ma faute, j'ai oublié.*
- *Merde.*
- *Arrête.*
- *C'est ma faute.*
- *Non, ce n'est pas ta faute chérie. Ismaël.*
- *Non, ce n'est pas ta faute princesse, je suis désolé, je me suis emporté.*

Le portable de Mathilde s'arrête de sonner. Non, ce n'est pas sa faute, évidemment ce n'est

pas sa faute, mais il n'avait pas prévu ça, pas du tout, pas tout de suite, pas si près, il réfléchit à toute vitesse. Le portable se remet à sonner.

- *Ne réponds pas, Achille, jette le portable par la fenêtre.*

Merde, merde, ils sont trop près de Paris, ils n'ont pas gagné assez de temps, merde, il accélère, 160. Les enfants se taisent. La radio crache ses informations en boucle, rien à signaler. Au-dessus d'eux les panneaux de l'Autoroute de Normandie.

Il est 12H50 quand Toni essaye de joindre sa fille pour la 3^{ème} fois, et puis une 4^{ème} et cette fois, il tombe sur la messagerie directement. Dans la foulée, il fonce à l'école, il débarque dans la salle de cantine comme un fou, il sait sentir, quand qu'il s'est fait baiser, il le pense comme ça, putain, Suzanne, tu vas me le payer, il le sait.

- *Elle est où ?*

Il regarde partout dans la cantine, évidemment pas de Mathilde à l'horizon. Il le savait, il le savait, il s'est fait baiser, mais merde, ils vont le lui payer. C'est sa fille. Elle est à lui. Putain. Merde. Olivier Guignard le rejoint.

- *Monsieur Scaretto, Mathilde est partie déjeuner avec ses frères.*

- *Mais putain, j'avais dit que moi, ce n'est pas compliqué, tu es bouché ou quoi ? Que moi.*

Là d'un coup, dans la panique, le masque tombe sauf que là, il est dans son droit, et il le sait. Christophe Gendron, le directeur de l'établissement les rejoint.

- *Monsieur, je vous demande de vous calmer, vous êtes devant des enfants.*

- *Me calmer alors que ce connard incompetent à laisser partir ma fille ? Ils l'ont enlevée.*

- *Elle est partie avec ses frères.*
- *Ils l'ont enlevée.*
- *Mais non Monsieur, ils doivent déjeuner quelque part, ils vont rentrer.*
- *Ils ont dit qu'ils prenaient leur après-midi.*
- *Vous voyez, ils l'ont enlevée.*

Toni sort son téléphone appelle la juge Maillard sur son portable.

- *Ils l'ont enlevée.*
- *Calmez-vous.*
- *Vous voulez que je me calme, ils l'ont enlevée.*
- *Comment ça ?*
- *Comment ça ?*

Toni regarde Olivier Guignard et tend son téléphone devant lui.

- *Ils sont passé à midi et ils ont dit qu'ils avaient un déjeuner familial et qu'il prenait l'après-midi pour se reposer et se recueillir.*
- *Voilà comment. Merde.*
- *Ok, je m'en occupe. Retrouvez-moi à mon bureau. Prenez un taxi.*

Mathilde, la grande, est chez elle au couvent, elle pense à Sarah, elle pense aux enfants, elle se dit que parfois, il y a bien du gâchis. Qu'est-ce qu'elle aurait pu faire autrement ? Elle sait bien que cette question ne sert à rien, qu'elle ne sert qu'à se faire du mal, mais quand même, elle se la pose. Qu'est-ce que j'aurais pu faire autrement ? Elle n'a pas de réponse. Elle regarde le grand chêne, soudain, à nouveau envahie par cette tristesse infinie, ce sentiment de mélancolie. Non, non, non. Ils ont besoin de toi, tu ne peux pas les laisser tomber. Alors, elle pense à ce qu'elle peut faire. Elle se rappelle Épictète, ce qui dépend de nous, ce qui ne dépend

pas de nous. Jean-Baptiste a fait appel. Il va retourner habiter chez lui. Elle va aller habiter dans le pavillon, il a dit quand elle veut, et bien aujourd'hui, elle va y aller aujourd'hui. Elle va assumer et elle va assurer. Elle va les ré-appivoiser. Elle va les aimer. Et tant pis si Jules ne lui parle plus, si ça prend du temps, elle les aime de toute façon, et sans eux, elle ne voit pas quel sens sa vie aurait. Sa vie n'aurait pas de sens. CQFD. Elle va se battre pour eux, pour que Mathilde revienne. Mathilde, elle lui manque tellement. Non, pas d'apitoiement. Bouge. Agit. Mathilde se lève et va préparer sa valise. Elle emporte quelques vêtements, rien d'autre pour l'instant, pas la peine de marquer son territoire, elle verra après, au fur et à mesure, elle prend juste une photo de Sarah enfant, celle qu'elle a toujours gardé dans sa chambre, sur sa table de chevet. Son téléphone sonne, elle retourne dans le salon, le téléphone sonne, elle l'a mis où ? Le téléphone sonne, merde, à oui, la cuisine, le téléphone sonne, elle se précipite, le Juge Allibert, son cœur se serre, ce n'est pas bon, pas bon du tout, arrêtes d'envisager le pire. Mathilde a toujours eu une tendance à envisagé le pire, et c'est pire depuis la mort de Sarah, elle combat cette manie. Il faut faire confiance à la vie. Mais là non, elle a raison, ce n'est pas bon. Le téléphone sonne.

- *Allo ?*
- *Mathilde, ils sont avec vous ?*
- *Qui ?*

Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, je vous en prie, dites-moi que ce n'est pas vrai, qu'il ne leur est rien arrivé, je vous en prie, dites-moi qu'il ne leur est rien arrivé.

- *Les enfants.*
- *Non, ils sont à l'école.*

Qui ? L'école. Retarder la compréhension, l'échéance. Dites-moi que ce n'est pas vrai. Dites-moi qu'il ne leur est rien arrivé.

- *Achille est passé chercher Mathilde à l'école avec Jules et Arthur, ils ne sont pas avec vous ?*
- *Non.*
- *Vous me le jurez.*
- *Évidemment. Ils ne sont pas avec Jean-Baptiste ?*
- *Non.*
- *Merde.*
- *Comme vous dites. C'est un enlèvement. Achille est émancipé, il est responsable de ses actes. C'est un enlèvement.*
- *Ce n'est pas vrai.*
- *Vous ne savez pas où ils ont pu aller ?*
- *Non.*

En une fraction de seconde, Mathilde a compris ce qu'elle pouvait faire autrement. Elle peut ne pas faire confiance à la justice mais a elle-même, elle peut prendre des risques. Évidemment, elle sait où ils vont, peut-être pas à long terme, s'ils ont décidé de partir, ils veulent sûrement aller à l'étranger, l'Angleterre sans doute, mais en attendant, ils vont à Cabourg. Ils vont disperser les cendres de leur mère à Cabourg, elle le sait, ils ne peuvent pas la laisser et ils ne vont pas l'emmener, Arthur a dit, il faut laisser maman s'en aller. Il l'a dit, elle le sait, au plus profond d'elle-même, ils vont à Cabourg disperser les cendres de leur mère.

- *Bon, restez joignable.*
- *OK.*
- *Mathilde, je suis désolée.*
- *Pas tant que moi.*

Ils raccrochent. Mathilde laisse tout en plan et fonce dans sa voiture, direction Cabourg, il faut

qu'elle fasse vite, très vite, si elle veut les rattraper.

Ismaël fonce sur l'autoroute A14, Les enfants se taisent. Ils écoutent la radio, les nouvelles. « ... la police néerlandaise a arrêté dimanche à Rotterdam ouest un français suspecté d'avoir été impliqué dans la préparation d'un attentat. Le parquet, souligne que cette arrestation a été menée à la demande de Paris... » Ismaël serre les dents, personne ne dit rien, la question du terrorisme c'est pour plus tard, pour l'instant, Ismaël est celui qui les sauve du monde des attentats personnels, Toni qui tue Mathilde sans que cela se voit. Soudain, le jingle bien spécifique des interruptions de programme pour les alertes enlèvement retentit, sonore, inquiétant, comme une sirène.

- Merde.

« Un enfant a été enlevé. Ceci est une alerte enlèvement du ministère de la justice. Ce 28 mars 2016 à 12H, Mathilde, 6 ans, 1 mètre environ, cheveux châtons courts, yeux marron, vêtus d'un jean et d'une blouse rouge imprimée à manche longue avec un gilet bleu dessus a été enlevée à Saint-Denis par son frères Achille Gilbert, 18 ans, grand, 1M80 environ, fin, cheveux châtain longs, yeux marron. Ils sont accompagnés par Jules Anoumon, 11 ans, 1m40, de type africain, et Arthur, 10 ans, 1,20, cheveux brun, yeux marron. Si vous localisez l'enfant ou le suspect, surtout n'intervenez pas vous-même, appelez le 197 ou envoyez un courriel à alerte.enlevement@interieur.gouv.fr. Votre mobilisation est essentielle. »

- Merde, merde, merde.

L'alerte enlèvement enfant a été donnée trop tôt, et le réservoir d'essence est trop bas. Merde, il a roulé trop vite, la voiture dépense trop, il n'a pas fait attention. Merde, il pensait qu'il en avait assez. Merde, de toute façon, il a récupéré la voiture à midi, il n'a pas eu le temps de faire le plein. Merde, merde, merde, une cavale, ça se prépare, il savait bien que c'était

risqué. Merde. Il doit s'arrêter, il ne peut pas prendre le risque de la panne d'essence. Merde. Il braque à droite à toute vitesse.

- *Merde, on doit prendre de l'essence.*

Sur toute les chaînes de télévision et sur BFM-TV en particulier, les photos des enfants tournent en boucle, et le bandeau alerte enlèvement enfant défile en dessous de toutes les images. Aujourd'hui, l'information circule vite. Oui, mais parfois, elle circule trop vite, elle fait des raccourcis et des dégâts. Max Longeron, le type de la station essence du kilomètre 70 de l'autoroute de Normandie regarde la télévision d'un œil, « ... *Aujourd'hui, la police a arrêté trois hommes dont des traces ADN ont été trouvées sur des armes à feu dans une cachette du groupe État Islamique à Argenteuil, en banlieue parisienne. Cette arrestation succède à celle d'un français à Rotterdam au Pays-Bas hier...* », un français, tu parles, un arabe oui. Max en est là quand il voit arriver une voiture bleu, une Ford Fiesta, son œil est attiré, il ne saurait dire pourquoi, le mec qui descend de sa voiture un peu vite, un peu nerveusement, sa gueule d'arabe, il n'aime pas les arabes, Max, tous des terroristes, salauds de musulmans, alors, Max sort, l'air de rien, il surveille. Le type a l'air nerveux. A l'avant, côté passager, il y a un grand gaillard, et à l'arrière ça bouge, un petit noir. Merde, et si c'était un terroriste qui avait enlevé les mêmes dont ils parlent à la télévision. C'est bizarre, ils ont parlé d'une fille. Instinctivement, Max sort son téléphone portable. Il filme, discrètement, par en dessous, si ça se trouve il tient un scoop, si ça se trouve, il pourra se faire de l'argent. Il s'approche. Il n'y a pas de gamine. Si ça se trouve, ils l'ont tuée. Ismaël vient de payer, il se retourne, il voit Max, il sent, il sait. Il remonte dans la voiture à toute vitesse, il fonce. Il sait qu'ils ont été repérés.

Ismaël fonce, il braque et prend la première sortie, direction Vernon, il va perdre du temps tant pis, il doit changer de voiture, il va perdre au moins une heure, tant pis, s'il reste sur l'autoroute, avec cette voiture, ils sont fichus de toute façon, alors Ismaël tente, il sort de

l'autoroute, direction Cabourg via Vernon.

Max Longeron compare la tête du grand et du petit noir de son film avec les photos de l'alerte. Il n'est pas sûr, le grand sur la photo a les cheveux longs, là il a les cheveux court, en fait, Achille a les cheveux attachés en queue de cheval mais ça ne vient pas à l'idée de cet homme que cela soit possible, et le petit noir, et bien il ressemble à un petit noir, rien ne ressemble à un petit noir qu'un petit noir, quand même, il regarde encore, quand même, si quand même, il appelle le 197. Il appelle en même temps rue 89, finalement ça va lui rapporter de l'argent, le film tourne en boucle sur le net, les images sont relayées par toutes les chaînes de télévision.

La police reçoit le film quasiment instantanément. Ils identifient Ismaël. Ismaël qui est fiché S, Ismaël qui est un terroriste potentiel, ça les dépasse, ils appellent l'intérieur. Le GIGN prend le relais, pour eux, pour le monde, cette histoire n'est plus une histoire d'enlèvement d'enfant, mais une histoire de terrorisme. Il y a un terroriste en cavale, à attraper d'urgence. Et l'alerte enlèvement d'enfant devient une chasse à l'homme. Parfois, le monde a peur et il ne prend même plus le temps de penser, cette fraction de seconde qui fait l'humanité.

« A toutes les polices, à toutes les polices, Ismaël Gouhram, 26 ans, 1,85 mètres, français, type nord-africain, en bombers noir et jean, roulant dans une Ford Fiesta Bleue est la priorité numéro 1, attention individu dangereux et potentiellement armé, complice à bord, Achille Gilbert, 18 ans, français, jean et parka bleue. Ils sont avec 3 enfants. Des otages. Attention à l'arrestation. Épargnez les otages. »

« Flash info spécial. Nous vous rappelons que deux terroristes potentiels sont actuellement en fuite dans une Ford Fiesta Bleue. Il s'agit d'Ismaël Gouhram, 26 ans, un français d'origine marocaine et d'Achille Gilbert, âgé de seulement 18 ans. Ismaël Gouhram est soupçonné d'avoir participé aux attentats de Paris et Achille Gilbert d'être son complice. Par ailleurs, les

deux hommes, ont enlevé Mathilde Scaretto, la demie sœur d'Achille. Elle a 6 ans, elle a les cheveux châtons courts, , aux dernières informations, elle portait un jean, une blouse rouge imprimée manches longues et un gilet bleu. Ils ont également avec eux Jules Anoumon et Arthur Gilbert, respectivement 11 et 10 ans, les demis frères d'Achille Gilbert. Ils ont été vus pour la dernière fois dans une station essence sur l'autoroute de Normandie., si vous croisez ces individus, si vous avez apercevez la voiture, si vous avez une information permettant de les localiser, appelez le 15 immédiatement. Attention, n'agissez pas seul, ces hommes sont sans doute armés et dangereux. »

- Merde.

Merde, merde, merde, Mathilde, la grande, roule a 140 sur l'autoroute, elle essaye d'appeler Achille pour la 1000^{ème} fois, et pour la 1000^{ème} fois, elle tombe sur sa messagerie. – Vous êtes bien sur le répondeur d'Achille Gilbert. Je n'y suis pas mais laissez-moi un message. Merde. Achille. Elle tente Ismaël du coup. – Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué. Évidemment, il n'a pas gardé son téléphone, évidemment. Merde. Achille. Mais qu'est-ce qui t'as pris. En tout cas , elle ne s'est pas trompée, l'autoroute de Normande. Elle appelle Jean Bevallet.

- Allo Mathilde.

- Jean. Monsieur Bevallet.

- Vous êtes où ?

- C'est n'importe quoi, ils ne sont pas dangereux. Achille n'est pas un terroriste. Il n'est pas dangereux. Il n'a pas enlevé sa sœur, ils voulaient juste être ensemble. Et Ismaël, je ne sais pas ce qu'il a fait, mais il n'est pas dangereux, en tout cas pas là, pas avec les enfants, j'en suis sûre. Il n'est pas dangereux, il les aime, c'est une question de bon sens enfin.

- *Vous êtes gentille mais, vous le prenez sur un autre ton. Je sais faire mon travail.*

Mathilde se tait d'un coup, elle a peut-être exagéré, elle ne veut pas se mettre à dos cet homme. Il est le seul qui puisse comprendre, et surtout qui puisse faire quelque chose.

- *Je suis désolée.*
- *Vous êtes où.*
- *Dans ma voiture.*
- *Vous savez où ils vont ?*
- *Non.*
- *Je vous ai aidé sur l'histoire de leur mère, vous étiez coupable d'entrave à la justice et de dissimulation de corps, là, vous êtes complice d'enlèvement et d'actes terroristes potentiels. Vous comprenez ce que ça veut dire.*

Mathilde se tait, que dire, rien, oui, elle est complice, mais oui, cette fois, elle va faire ce qu'elle croit devoir faire en priorité, les sauver, si elle peut, et ce n'est pas en collaborant avec la police qu'elle va les aider, de ça elle est sûre. Chat échaudé craint l'eau froide, ça lui vient comme ça. Et puis vu ce qui filtre dans les médias, pour eux, les cartes sont déjà jouées.

- *Je sais. Merci.*
- *C'est un terroriste Mathilde, il a peut-être tué votre fille.*

C'est un terroriste Mathilde, il a peut-être tué votre fille, combien de fois depuis 10 jours elle s'est dit ça ? Combien de fois ? Et combien de fois elle en est arrivée à la même conclusion, c'est aussi Ismaël. Ismaël est un enfant perdu. Il a envoyé un SMS, personne ne saura jamais l'impact de ce SMS sur les attentats, elle ne saura jamais si sans ce SMS, Sarah serait encore vivante mais elle ne le croit pas. Elle entend le chantage de Jean Bevallet. Elle entend qu'il essaye de la faire parler, de lui faire dire où elle va, où ils vont, elle n'aime pas la manipulation,

elle sait qu'elle ne dira rien.

- *Je sais.*
- *Mathilde.*
- *C'est un terroriste potentiel. Et Achille n'est pas un terroriste. Et Ismaël tant qu'il est avec les enfants n'est pas dangereux. J'en suis sûre.*
- *Ils vont où ?*
- *Aidez-les, je vous en prie, ils ont vécu assez de drames comme ça.*

Elle raccroche. Sa décision était prise de toute façon. Elle a une brève pensée pour Ismaël, un SMS, c'est déjà trop, mais ça ne mérite pas la mort, tout le monde a droit à l'erreur, c'est ce que Sarah dirait. Elle fonce. Elle ne se pose plus aucune question, ce n'est plus le temps des questions, il s'agit là de sauver des enfants,

« Nous vous rappelons que deux terroristes potentiels roulent actuellement dans une Ford Fiesta en direction de la Normandie, nous avons sur le plateau deux spécialistes du terrorisme qui nous aiderons à décrypter comment deux garçons français et si jeunes peuvent tomber dans les mailles des organisations terroristes. Monsieur Halimi, vous êtes psychiatre activement impliqué dans les radicalisations islamiques. Oui, je sais que ce que je vais dire n'est pas du goût de tous, et il est certain qu'il n'y a aucune excuse au terrorisme, toutefois, on peut trouver des explications, ces jeunes, français pour la plupart, et parfois pas musulmans de souche, sont souvent en perte absolue de sens. Ils sont perdus et désespérés, il n'y a pas de raison au terrorisme sauf le désespoir des enfants, ceux d'Allah, de Daech et les nôtres. Ils tuent parce qu'ils appellent la mort... »

Ismaël et les enfants roulent dans une Opel Corsa beige. Ismaël s'est arrêté juste avant Vernon. Il a laissé les enfants en contrebas dans un fossé avec interdiction total de se faire voir, même Achille, – *Je vais récupérer une autre voiture. – Je viens avec toi. – Non, tu as*

entendu, tu es terroriste avec moi, si quelqu'un nous voit, ils n'hésiteront pas. Ils vont faire quoi les petits si tu n'es pas là ? Je me débrouille. Je reviens. Changez-vous. Parfois ça suffit pour ne pas être repéré. Jules a insisté, – Je veux voir comment tu fais. – Laisse tomber Jules. – Oui, mais si tu n'es pas là, il faut bien que quelqu'un sache voler une voiture. – Jules, tu as bien d'autres choses à savoir que ça. Je t'assure. Ismaël est parti. Il est revenu avec une Opel Corsa beige. Ismaël roule vite mais à la vitesse légale, il ne veut pas être arrêté pour une connerie. Ils n'ont sans doute aucune chance d'aller en Angleterre mais il veut absolument les emmener à Cabourg. Un hélicoptère passe au-dessus de leur tête. Merde. Il accélère.

Il reste 38 kilomètres jusqu'à Cabourg, il a entendu trop de fois un hélicoptère passer, ils doivent les chercher, ils ont dû repérer la Fiesta, ils ont fait une enquête pour savoir qu'elle voiture avait été volée, il cherche l'Opel maintenant. Il faudrait recharger de voiture avant mais il n'a pas le temps, ils n'ont pas le temps. Il hésite une seconde a appelé l'organisation mais non, non, surtout pas, il s'est débrouillé sans eux pour la voiture, la carte, le passeport, il ne veut plus rien à voir à faire avec eux, plus rien, jamais, il a envoyé un SMS, ils ne lui avaient pas dit, il ne savait pas pour les attentats, merde, il a déconné, merde, Suzanne, je suis désolé. Il accélère, tant pis, 90, 100, 110, 130, sur la départementale 675, ils seront à Cabourg dans 20 minutes, c'est le principal. Après, inshallah.

Mathilde fonce sur l'autoroute. Il reste 45 kilomètres, elle doit absolument y être avant eux, absolument.

« Une Opel Corsa beige a été repérée sur la D675 au niveau du rond-point d'Annebault, direction Cabourg, les suspects sont à l'avant, à l'arrière deux individus de petite taille, sans doute les enfants de sexe masculin. Le troisième enfant n'est pas visible. »

Mathilde est collée à Arthur, elle lui tient la main très fort, lui, il regarde le paysage passer à vive allure, il pense au ferry, il sait qu'il n'y arriveront pas, il n'y a aucune chance, il n'y avait

aucune chance en fait, ce n'est pas grave, Cabourg, c'est bien comme fin de voyage, il est serein, Mathilde se colle encore un peu, Achille se retourne, il tend le bras et pose sa main sur elle, dans quoi il les a embarqués, il a peur du chemin que ça prend, il les aime tellement, Jules se redresse, ils ont besoin de lui, Mathilde lui prend la main.

Ismaël fonce, plus que 10 kilomètres, il jette un coup d'œil dans le rétroviseur, ils voient ces 4 mains unies, ils ont de la chance, au moins cette chance-là, pour lui, ce sera dans une autre vie, la famille, tout ça, c'est pas grave, tu vois Suzanne, j'aurais au moins fait ça, grâce à toi, au moins ça, tu vois. Pardon ma Suzanne, je suis désolé, tellement désolé. Pardon.

« Tu es pardonné. »

Ismaël s'arrête net à la lisière de Cabourg. Les enfants sursautent.

- *Je vous laisse là.*

Achille veut parler mais Ismaël le coupe.

- *Comme ça, on n'a aucune chance. Je sais ce que je dis. Je vais faire diversion. Vous, vous allez faire comme ça, vous allez à pied à la plage, vous allez dire au revoir à Suzanne, vite, le plus vite possible, je suis désolé, paix à son âme, ensuite, vous vous planquez, le temps qu'ils dégagent et ne vous pensent plus ici, je ne suis pas sûre de faire diversion assez longtemps, ensuite, vous allez à pied jusqu'à Calais, vous dormez dans les fossés, vous mangez dehors, vous avancer ensemble à couvert mais dès qu'il y a du monde, vous marchez séparément, et pour acheter à manger, le moins souvent possible, c'est un par un, n'oubliez jamais que vos photos passent à la télé et que toutes les télévisions sont allumées, c'est compris, vous ne faites confiance à personne et vous n'oubliez jamais, jamais, que vous êtes recherchés. A Calais, vous vous cachez dans la*

jungle des migrants, vous passerez inaperçus, il y a des enfants. Et là, vous passez avec des migrants en Angleterre dès que vous pouvez. C'est compris ?

Oui, évidemment que c'est compris, les enfants savent bien qu'Ismaël va se faire arrêter, qu'il va aller en prison. Ils savent bien qu'ils se sacrifie. Ce n'est pas si simple la vie. Ismaël sort de sa poche de bombers une enveloppe pleine de billet. Il la tend à Achille.

- *Ça va vous aidez quelque temps.*
- *Merci.*
- *Y a pas de quoi.*

Mathilde soudain, enlace Ismaël, je t'aime tu sais, merci, si, il y a de quoi, tellement, je t'aime, je suis désolé pour toi, merci, je t'aime. Ismaël sent les larmes lui monter aux yeux. Il lui caresse les cheveux, dans un geste de pudeur et de timidité, il n'a pas l'habitude d'être aimé, ni d'aimer d'ailleurs.

- *Ça va princesse, ça va aller.*

Mathilde se dégage, Arthur s'approche. Il n'y a rien à dire, évidemment que ça ne va pas aller, il le sait, il l'embrasse, et puis Achille, Ismaël face à Achille, ces deux frères semblables d'une manière, deux siamois, deux rivaux dans une autres vies, ils le savent, Achille tend la main à Ismaël qui la prend, et puis, non, une poignée de main, c'est trop loin, Ismaël l'attire à lui et lui donne une accolade.

- *Jules. Merde.*

Ismaël se retourne soudain, l'hyper vigilance ne s'arrête jamais. Jules reste les bras ballant devant la porte avant côté passager ouverte, la boîte à gant est ouverte elle aussi. Ils savent tous ce qu'il y a dedans, ils l'ont vu au péage dans la Ford Fiesta, aucune raison, qu'il ne soit

pas là dans l'Opel Corsa.

- *Si tu veux quelques chose, tu demandes, tu ne le fais pas en lousdé comme ça, pas quand on fait partie d'un groupe.*
- *Ça pourrait nous aider.*

Ismaël pense vite, très vite, il n'a pas le temps de lui faire la morale, et il n'a pas tort, ils en auront plus besoin que lui en tout cas, lui, là où il va, il n'en aura pas besoin. Il prend le revolver dans la boîte à gant. Il le tend à Achille. C'est lui le chef maintenant, il le sait, ils le savent, Jules aussi.

- *Il a raison.*

Achille hésite une seconde, il le prend. Est-ce que ça fait de moi un terroriste ? Mon Dieu, où allons-nous ? La peur et puis la détermination, ils vont là où ils doivent et un revolver peut servir, en fait.

- *Il n'a jamais servi, fait en sorte qu'il ne serve pas.*

Achille met le revolver dans la poche de sa parka.

- *Et après, en Angleterre, changez de chemin. Allez, foncez.*

Achille hésite, une seconde, une seconde encore d'humanité, et puis, il n'est plus temps. Il prend Mathilde dans ses bras, son sac sur l'autre épaule, il se met à courir. Arthur et Jules courent derrière. Jules se retourne.

- *Au revoir Ismaël.*

Ismaël remonte dans la voiture, il respire un instant, ça, c'est fait. Il pense à Suzanne, il pense

à Svetlana, il pense à Mathilde, il pense à toutes ces vies qu'il aurait pu avoir, il pense à Cabourg, il pense à Trouville, il pense qu'il n'a pas dit au revoir à la grande Mathilde mais qu'il est trop tard. Il pense qu'il n'aura pas écrit de poésie. Il pense à sa mère. Il pense qu'il a peu de temps, le temps que les policiers comprennent qu'il est seul, après, il sait ce qu'il a à faire.

Les enfants courent, vite, le plus vite possible. Ils aperçoivent les premières maisons de Cabourg, les faubourg avant la plage, après, c'est tout droit.

Ismaël pense à Suzanne. Je t'aime ma belle. Il a peu de temps, il démarre, il a encore moins de temps qu'il ne le pensait, il entend les sirènes au loin. Il fonce.

Les enfants courent. Ils entendent des sirènes, des hurlements, des coups de feu, ils se penchent instinctivement tout en continuant de courir. Ils sont à deux pas des maisons, ils se mettent à couvert, ils s'arrêtent une seconde, planqués contre un mur, ils entendent à nouveau des coups de feu, trop, ils savent ce que ça veut dire. Ils n'ont pas le temps de pleurer. Ils n'ont pas le temps de tergiverser et, ils savent bien, même si le plan d'Ismaël avait l'air bien, qu'ils n'iront pas à Calais. Ils se redressent. Deux hélicoptères passent au-dessus de leur tête. Ils se remettent à courir. Ils cherchent une seconde, l'avenue de la mer, ils la trouvent, ils s'engouffrent dedans. C'est la bonne, ils le savent, ils connaissent Cabourg par cœur, l'avenue de la mer qui mène au Casino, au Grand Hôtel, à la plage, au festival mais pas aujourd'hui. Cabourg est désert le lundi. Ils courent, tant pis pour le regard des rares passants. La plage. Direction la plage. Direction la mer. Et là, soudain, elle est devant eux, la mer. Ils s'arrêtent, essoufflés. Comment imaginer le choc de ces enfants qui n'ont jamais vu la mer et qui la découvre pour la première fois, comme ça. Ils ont le souffle coupé de leur course et d'émotion. Une émotion qui une seconde leur fait tout oublier. C'est beau, la mer en majesté. Mathilde descend des bras d'Achille, elle prend une poignée du sable dans la main, elle se retourne vers son grand frère et sourit, c'est doux le sable dans la main. Arthur, lui sourit aux anges, les

anges de la mer, il entend leur appel, c'est exactement comme ça qu'il voulait voir la mer. D'un commun accord, sans se le dire, il se remettent en route, ils marchent sur le sable, ça crisse sous leur pied, Jules regarde les traces que ses pieds laissent dans le sol, ils avancent. Le vent se lève. Ils regardent la mer, l'horizon, cette étendue d'eau infinie, verte et grise, vivante, tellement vivante, le vent dans leur cheveux, les gouttelettes des embruns qui viennent jusqu'à eux, le va-et-vient de la marée qui remonte et l'odeur des algues iodée. Près de l'eau, ils s'arrêtent. Ils ont le visage traversé par les couleurs de l'ailleurs, là-bas, loin, la mer, c'est bien. Ils sont si visibles, quatre silhouettes balayées par l'immensité, la police à leur trousses parce que les hommes se sont trompés. Ils restent là une seconde, les yeux perdus dans le vague infini, que c'est beau la mer en vrai. Achille sort la petite boîte en fer blanc de son sac. Il va l'ouvrir.

- *Attend.*

C'est Arthur, Arthur qui se retourne vers le grand hôtel, ils n'ont pas eu le temps de le regarder, Maman, avait tellement envie d'y aller, de passer une nuit la suite Victoria, une suite pour une reine, peut-être que mon prince viendra. Maman était une reine, elle n'ira jamais au grand hôtel mais elle doit le voir. Elle doit voir au moins une fois, même comme ça, le Grand Hôtel. Ils se retournent, ils regardent cette architecture majestueuse, oui, on dirait un décor de film, sauf que là ils ne sont pas dans un film, mais dans la vie, et dans la vie, ils sont poursuivis. Il faut tenter Calais. Ils se retournent vers la mer, Achille ouvre la boîte en fer blanc, Il prend une poignée de cendre et la jette au vent, Jules et Arthur en font autant, et Mathilde aussi.

- *Au revoir Maman.*

« *Je suis encore là mes enfants.* »

Ils dispersent Suzanne, face à la mer, devant ce grand hôtel dont elle rêvait, par beau temps,

un temps de festival et de romantisme, elle aurait foulé le tapis rouge en riant, elle est tellement désolée que ça se passe comme ça, pas pour elle, non pour eux, elle est tellement désolée qu'ils voient la mer comme ça, le Grand Hôtel caché par les nuages, mes petits tout seul, par cet avis de tempête.

« Mes petits, je suis désolée. »

Achille referme la boîte en fer blanc, il entend les sirène se rapprocher, le piège se refermer, il y a quoi après ? Il prend Mathilde dans ses bras, il laisse tomber la boîte de fer blanc et son sac à ses pieds. La boîte roule dans le sable, comme une âme échouée, un ange dépasse sur le côté. Une vague un peu plus forte vient lui lécher les ailes et laisse une empreinte de sable mouillé, l'ange s'enfonce un peu. Les enfants font demi-tour. D'un coup, le Grand Hôtel leur apparaît un peu inquiétant, un endroit d'où l'on ne revient pas, hanté par des histoires de fantômes et de passé. Vite, vite, ils remontent la plage, direction les maisons, pas vers la rue principale, l'avenue de la mer, d'où ils sont arrivés, mais plus loin, vers la pointe de Cabourg, en longeant la côte, juste après le grand hôtel. Ils vont vite, mais ils sont contre le vent, c'est difficile, la marée monte et ils entendent la mer gronder, derrière eux, des sirènes et soudain, un mégaphone.

- *Achille Gilbert veuillez-vous arrêter immédiatement. Je répète, Achille Gilbert veuillez-vous arrêter immédiatement.*

Achille stoppe net, il se retourne, Mathilde dans les bras, Jules et Arthur se retournent en même temps que lui, et ce qu'ils voient dépassent tout ce qu'ils avaient pu imaginer, même Jules qui est rompus aux séries télévisées, c'est une vision est apocalyptique. Des voitures de polices arrivent sur la plage toute sirène hurlante, des policiers sont déjà derrière les portières des voitures ouvertes, prêt à tirer, il y a un commando du GIGN en première ligne, ils le savent, ils les ont déjà vu à la télé le 13 novembre au moment des attentats et une fois en vrai, à la

maison, et maintenant sur la plage. C'est trop, beaucoup trop pour des enfants, le GIGN, partout, dans le monde et chez eux.

- *Achille Gilbert, vous êtes encerclé. Il n'y a pas d'issue. Je répète, il n'y a pas d'issue.*

La mer gronde, le vent se lève encore, force 4, avis de tempête, des bourrasques de sable, de sel et d'embruns, leur collent à la peau, l'ange est emporté par une vague, loin, loin, dans la mer, là où elle est déchainée. Deux tireurs d'élite avancent armés, derrière des boucliers. Ils se rapprochent des enfants.

- *Achille Gilbert, posez cet enfant par terre et rendez-vous. Je répète posez l'otage par terre et rendez-vous.*

Mathilde, une otage, Mathilde, ma sœur, mon amour, ma douceur, Mathilde, mon cœur, Achille la serre dans ses bras, elle le regarde droit dans les yeux, surtout ne me lâche pas, je t'en prie, ne me lâche pas, ne t'inquiète pas, je suis là, jamais je ne t'abandonnerai. Arthur est déséquilibré par un coup de vent violent, il fait un pas de côté.

- *Viens pas là petit, viens par là. Relâche les otages. Tu ne gagneras rien à les emmener avec toi. On peut négocier.*

Les techniques de négociations avancent, le type derrière son mégaphone les applique à la lettre. Tu ne gagneras rien à les emmener ? Achille hésite une seconde, Jules et Arthur se rapprochent de leur grand frère, n'hésites pas, on est avec toi. Les enfants regardent encore une seconde ces hordes d'hommes dangereux, qui sont là pour eux et puis, ils regardent la mer derrière, le fracas des deux côtés, ils savent soudain, ce qu'ils ont à faire. Un hélicoptère se pose plus loin sur le sable dans un bruit assourdissant. Achille amorce un pas vers la mer. Il regarde les forces de l'ordre, il ne veut pas leur tourner le dos, il vaut mieux vérifier ses

arrières. Jules et Arthur se mettent automatiquement de chaque côté d'Achille. Un homme descend de l'hélicoptère en courant, c'est Jean Bevallet.

- *Ne tirez pas, ne tirez pas, ce sont des enfants.*

Ses paroles se perdent dans le bruit du vent. Achille fait un deuxième pas, les tireurs d'élite avancent vers eux. Ils n'ont pas l'intention de tirer mais c'est leur job de récupérer les otages et de se méfier, le gars est un terroriste potentiel, il a peut-être l'air jeune comme ça et de bonne famille, mais ceux qui sont rentrés au Bataclan n'étaient pas beaucoup plus vieux, et même s'ils étaient plus basanés, pas celui de Rotterdam. Ils avancent, sur de leur fait. Les enfants s'arrêtent.

- *Relâche les otages. Tu n'as aucun intérêt à les emmener avec toi.*

Mais ils ne voient pas que ce ne sont pas des otages ? Ils ne voient pas la réalité ? Ils ne voient pas que ce sont 4 enfants. Ils ne voient pas que ce sont 4 enfants qui voulaient rester ensemble, qui ont perdu leur mère, dont la mère a fait des mauvais choix, jusqu'à Ismaël, un terroriste présumé, qui vient de se sacrifier. Ils ne voient pas ça ? Les deux tireurs d'élite sont maintenant très près des enfants sont trop près. Mathilde serre le cou de son frère très fort. Jules touche la main d'Achille, la poche d'Achille, le revolver. Le revolver. La mer. Il sait ce qu'il a à faire. Achille tire le revolver de sa poche, il met en joug les deux tireurs qui le mettent en joue à leur tour. Le mégaphone hurle.

- *Ne tirez pas. Ne tirez pas. Ce sont des enfants. Achille, c'est Jean Bevallet. Attends. Ne bouge pas. Ils se sont trompés. On s'est trompé.*

C'est Jean Bevallet, il s'est précipité sur le mégaphone, il voudrait être près d'eux, il n'a pas le temps, il le sait, ou à peine, ça se tente. Il tend le mégaphone à celui qui le tenait avant.

- *Ce sont des enfants merde.*

Les hommes ne bougent plus, entre deux eaux, les enfants eux savent où ils veulent aller, ils ont décidé, ils préfèrent mourir que d'être séparés, ils préfèrent mourir et rester ensemble. Achille tient toujours le revolver pointé vers les deux tireurs d'élite qui eux, n'ont pas lâché les leurs. Jean Bevallet arrive en courant, il est une masse mais il s'est déplacé à la vitesse de l'éclair, dans le ciel, le tonnerre, une tempête force 8 est annoncée. Bordel. C'est quoi ce bordel.

- *Achille, ça va, ça va aller, on s'est trompé. Achille.*

Non ça ne va pas aller, ils le savent bien, Achille le sait bien, ça n'a jamais été, ça ne va jamais, et encore moins quand un homme le dit. Non ça ne va pas aller, il le sait, la confiance est rompue, c'est terminé. Ils préfèrent mourir que d'être séparés.

- *Achille.*
- *Je veux qu'ils baissent leurs armes.*
- *Baissez vos armes.*

Les deux tireurs d'élite baissent leurs armes. Jean Bevallet sait voir quand les cas sont désespérés et là, le cas est désespéré, le moindre faux pas et tout ça se termine dans un bain de sang. Il hurle.

- *Baissez vos armes, on dégage. On dégage.*

Il est l'autorité, les tireurs d'élite reculent, un peu partout derrière, les armes se baissent, alors finalement, il aura fallu ça, et un revolver, la menace pour que le monde voit clair. Ce ne sont que 4 enfants désespérés. C'est comme ça, la période est à la guerre, une période de terrorisme, de violence, d'état d'alerte et de peur, de quoi provoquer des massacres. Achille

ne lâche pas sa sœur, ni le revolver, il avance vers la mer à derrière lui le grand hôtel, à gauche les policiers, Jules et Arthur de chaque côté.

- *Achille ne fait pas ça.*

Achille avance vers la mer, le vent fouette son visage, il cache le visage de Mathilde contre lui pour la protéger, du vent mais aussi de ce qui l'attend. Mathilde se dégage, elle veut voir haut et clair son horizon, le destin qui lui revient, Jules et Arthur s'accrochent chacun d'un côté aux poches de la parka de leur frère. Ils préfèrent mourir que d'être séparés et Jean Bevallet, les policiers et les quelques passant assistent, impuissants, à ce drame sans précédent, le sacrifice des enfants. Ils ne peuvent rien faire, ils ne sont pas armés, des enfants qui veulent mourir, ça ne devrait pas exister. Et pourtant si ça existe. Un enfant ne devrait jamais vouloir mourir. Et pourtant si, ceux-là veulent mourir. Et ils sont 4.

- *Achille.*

Jean Bevallet hurle mais son hurlement se perd dans le fracas des éléments déchainés, pour un peu, on dirait que la nature sait. Jean Bevallet lui, sait que la seule chose qu'il puisse faire c'est regarder, espérer, appeler les gardes côtes tout de suite, pour plus tard. Mais ce vent, avec ces courants, avec cette marée, cette tempête au large, ils n'ont quasiment aucune chance d'être repêchés, vivants en tout cas. Les enfants avancent dans l'eau, Mathilde se fait légère dans les bras de son frère, Arthur a déjà de l'eau jusqu'à la taille, il a déjà du mal à garder son équilibre, Achille récupère sa main, lâche le pistolet, ils sont assez loin, ils doivent rester ensemble, Jules s'accroche à la ceinture de son frère. Ils avancent. Arthur a de l'eau jusque sous les bras, il suffoque, mais ils avancent, droit devant. Maman, à tout à l'heure.

Soudain, le bruit d'une voiture au milieu de la mer en furie, une voiture qui roule tout ce qu'elle peut jusqu'à ces enfants en détresse et qui s'arrête net. Les enfants s'arrêtent.

Mathilde ouvre la portière, tombe dans l'eau, boit la tasse, se redresse.

- *Mes enfants, mes enfants, je suis là.*

Elle coure comme elle peut, empêtrée dans ses vêtements et dans l'eau, mais elle court de tout son cœur, mes enfants, je vous aime, je vous en supplie, ne partez pas.

- *Je suis là, pardon, pardon, je suis là. Mes enfants.*

Elle court dans les vagues qui la submergent, elle garde dans les yeux Achille et Mathilde, et Jules, et Arthur, qui déjà se noie. Elle court droit vers eux.

- *Mes enfants. Je suis là. Pardon. Pardon, je suis là.*

Alors, la petite Mathilde, qui n'a pas vraiment envie de mourir, tend les bras vers cette femme qui l'appelle, la maman qu'elle s'est choisie, la maman qui les a choisis, elle tend les bras pour l'accueillir. Et Achille récupère Arthur sous son bras, et Jules regarde Mathilde, s'il te plaît viens là. Mathilde les rejoint, elle prend Mathilde dans ses bras, leurs larmes coulent dans la mer.

« *Au revoir mes enfants, je peux m'en aller maintenant.* »